



**HAL**  
open science

# Le vivant dans la Correspondance de Madame de Sévigné

Mathilde Vanackere

► **To cite this version:**

Mathilde Vanackere. Le vivant dans la Correspondance de Madame de Sévigné. Littératures. Université Paris Saclay (COMUE), 2017. Français. NNT : 2017SACLV083 . tel-01690153

**HAL Id: tel-01690153**

**<https://theses.hal.science/tel-01690153>**

Submitted on 22 Jan 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Le vivant dans la *Correspondance* de Sévigné

Thèse de doctorat de l'Université Paris-Saclay  
préparée à l'Université Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines

École doctorale n°578 Sciences de l'homme et de la société  
Spécialité Langue et littérature françaises

Thèse présentée et soutenue à Paris, le 2 décembre 2017, par

**Mathilde Vanackere**

Composition du Jury :

M. Emmanuel Bury Professeur des Universités, Université Paris Sorbonne	Président du jury
M. Pierre Ronzeaud Professeur Émérite, Université d'Aix-Marseille	Rapporteur
Mme Nathalie Freidel Assistant Professor, Université Wilfrid Laurier	Examinatrice
Mme Michèle Rosellini Maîtresse de conférences, IHRIM	Examinatrice
M. Jean-Charles Darmon Professeur des Universités, Université Versailles-Saint-Quentin	Directeur

Université Paris Saclay (Versailles-Saint-Quentin)

École doctorale n°578

Sciences de l'homme et de la société (SHS)

Thèse pour obtenir le grade de docteur

Spécialité : Langue et littérature françaises

Section CNU 9

Mathilde Vanackere

LE VIVANT

DANS LA *CORRESPONDANCE* DE SÉVIGNÉ

Thèse dirigée par monsieur le professeur Jean-Charles Darmon

Soutenue le 2 décembre 2017

Membres du jury :

M. Emmanuel Bury, Professeur des Universités, Université Paris Sorbonne	Rapporteur
M. Pierre Ronzeaud, Professeur Émérite, Université d'Aix-Marseille	Rapporteur
Mme Nathalie Freidel, Assistant Professor, Université Wilfrid Laurier	Examinatrice
Mme Michèle Rosellini, Maîtresse de conférences, IHRIM	Examinatrice



## REMERCIEMENTS

Les influences et les rencontres qui ont nourri l'écriture de ce travail sont bien trop nombreuses et leurs formes trop diverses pour être assignables. Que tous ceux et toutes celles qui, au gré de mes lectures ou lors de rencontres, ont alimenté ma réflexion par un conseil avisé, une réflexion inspirante ou une aura particulière, soient ici chaleureusement remercié(e)s.

Je tiens néanmoins à remercier nommément Michèle Rosellini pour son incommensurable appui depuis mes premiers balbutiements dix-septiémistes. Elle veille sur tant d'entre nous qu'il serait inutile de rappeler ici ses qualités. Elle m'a tout appris et m'est devenue une amie très chère.

Sans Jean-Charles Darmon, mon directeur de thèse, jamais je ne me serais « autorisée » à écrire ce travail. Il est de ceux qui influencent sans contraindre, qui guident sans formater. Son soutien et son accompagnement m'ont donné une immense liberté, aussi joyeuse qu'exigeante, que j'espère avoir bien exercée dans les pages qui suivent.

Ma réflexion a en outre pu prendre la présente forme grâce à la bienveillance, la générosité et l'indépendance d'esprit de Nathalie Freidel, qui, par-delà l'Atlantique, a veillé sur mon travail jusqu'à l'ultime relecture. Je lui suis infiniment reconnaissante.

Ma gratitude va pour terminer à Emmanuel Bury et Pierre Ronzeaud : leur participation à mon jury et l'intérêt qu'ils ont bien voulu porter à mon travail m'honorent.

Il sera beaucoup question, dans ce travail, d'*expérience vitale*. Que ceux et celles qui nourrissent la mienne et la rendent si intense reçoivent les pages qui suivent comme une marque d'affection inconditionnelle.

# Sommaire

<i>Introduction : En vivant, en écrivant</i> .....	6
<i>L'émotion dans la Correspondance, entre empreinte de l'existence, morale naturelle et enjeux épistolaires : le laboratoire du vivant ?</i> .....	32
<b>Chapitre 1 : Du tournant antistoïque en contexte épistolaire</b> .....	42
A) La lettre sévignéenne ou la parénèse des émotions ? Échos augustiniens, pratique épistolaire et réhabilitation des émotions .....	45
B) Émotion et passion : interférences philosophiques.....	67
<b>Chapitre 2 : Sévigné critique des émotions : leçons, modèles, images</b> .....	85
A) Exercice critique et psychophysiologie des émotions .....	89
B) Transmission épistolaire et expression des émotions .....	109
<b>Chapitre 3 : Vivre selon sa nature : naturel de l'émotion dans la Correspondance</b> .....	131
A) Une émotion récurrente dans la Correspondance : autour de la danse .....	138
B) Pour une relecture de la réticence sévignéenne .....	157
<i>Formes d'écriture, formes de vie : l'expérience du vivant dans les lettres de Sévigné</i> .....	168
<b>Chapitre 4 : Frontières du vivant : une cartographie à l'essai</b> .....	172
A) Les morts et les vivants : la disparition de la forme .....	175
B) Porosités : intériorité et extériorité en reconfiguration .....	192
C) D'autres tracés à l'épreuve .....	214
<b>Chapitre 5 : Expériences et pratiques de la nature : le monde vivant comme ressource morale des lettres</b> .....	243
A) Violence de la nature et crainte de Dieu.....	247
B) « je me trouve mieux dans ces bois » : solitude, liberté et retrait de soi.....	265
C) Pratiques de la nature .....	283
<i>Monde de la lettre, monde vivant : circulations et continuités</i> .....	312
<b>Chapitre 6 : Imagination et énergie : la lettre in-quiète</b> .....	314
A) De l'inquiétude à l'imagination : le poison et le remède de la vie morale .....	315
B) Écriture épistolaire, énergie et inquiétude .....	329
<b>Chapitre 7 : Sympathies épistolaires</b> .....	338
A) La circulation des esprits animaux .....	340
B) Sympathie et communauté épistolaire .....	345
C) Rire épistolaire : entre sympathie et thérapie existentielle .....	348
D) Entre don, influence et remédiation : usages « à distance » de la lettre.....	354
<b>Chapitre 8 : La lettre, matière vivante : contours d'une hypothèse</b> .....	361
A) La lettre sévignéenne : une matière sous influence .....	363
B) La lettre-palimpseste : vivre toutes ses vies .....	367
C) Le texte vivant : l'expérience vitale comme « vivre avec » .....	383
<i>Conclusion : Sévigné, artiste du vivre</i> .....	411
<i>Bibliographie</i> .....	416
<i>Index des noms</i> .....	447
<i>Index des notions</i> .....	449
<i>Table des matières</i> .....	452

# Introduction : En vivant, en écrivant

## La question de l'art et de la vie, une ligne de crête

Il n'y a de questionnement plus sévignéen que le rapport de l'art et de la vie. À chacune des étapes de la réception critique de la *Correspondance*<sup>1</sup>, ce « problème » réapparaît sous des formulations nouvelles et, qu'il s'agisse d'épouser la dimension existentielle des lettres de Sévigné ou, au contraire, de privilégier une approche textuelle rigoureusement distincte du substrat vital, il semble qu'il faille irrémédiablement prendre position. Au XIX<sup>e</sup> siècle, sous la plume de Faguet, Lanson, Boissier ou Sainte-Beuve, la lecture de la *Correspondance* participe à l'élaboration à distance d'un classicisme mythifié, fondé sur l'esthétique du naturel, de l'esprit et de l'enjouement, dans lequel l'épistolière traduit l'idéal de toute une société : « Les plus petites choses tiraient du prix de la manière et de la forme ; c'était de l'art que, sans s'en apercevoir et négligemment, l'on mettait jusque dans la vie.<sup>2</sup> » Sur les jalons posés par la consécration stylistique de Sévigné, sous le double sceau de l'esthétique classique et de l'expression du sentiment maternel, deux approches, distinctes sur le plan de la méthodologie, ont prospéré, remobilisant l'articulation entre l'art et la vie, au point de constituer aujourd'hui l'édifice avec lequel dialogue inévitablement toute étude critique. La première, lecture-imprégnation, consiste à relever dans l'écriture sévignéenne la trace d'une personnalité singulière et l'élaboration d'une vision du monde marquée par le primat du sensible. Des sélectionneurs de belles formules charmés par le brillant évanescent d'un texte où l'on prélève

---

<sup>1</sup> La première de ces étapes, recensées par Fritz Nies, semble néanmoins moins concernée par cette articulation, les premiers récepteurs de la *Correspondance* consacrant surtout le divertissement produit par les lettres (les premiers éditeurs ont d'ailleurs pris soin d'écarter de leurs éditions les sujets jugés trop domestiques). Fritz Nies montre qu'à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, la réception critique trouve dans les lettres de quoi nourrir une enquête plus générale sur le Grand Siècle (Fritz Nies, *Les lettres de Madame de Sévigné : conventions du genre et sociologie des publics*, Michèle Creff [trad.], Paris, Honoré Champion, 2001). Dans son étude, *Informers et raconter dans la Correspondance de Madame de Sévigné* (Paris, Classiques Garnier, 2015), Laure Depretto ajoute une troisième scansion, « centrée sur le modèle de la lettre d'amour et d'une correspondance affective entre mère et fille, élaboré à partir des années 1970 par le critique et éditeur de Mme de Sévigné, Roger Duchêne ».

<sup>2</sup> Sainte-Beuve, « Mme de Sévigné », éd. Maurice Allem, p. 51-52, cité par Emmanuel Bury, « Madame de Sévigné face aux critiques du XIX<sup>e</sup> siècle : Sainte-Beuve et consorts », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1996, vol. 96, n°3, p. 446-460, p. 451.

dentelles et saillies, aux passionnés au long cours, pour lesquels la lecture de la *Correspondance* constitue une manière de vivre<sup>3</sup> – deux attitudes de réception qui diffèrent certes en degré, mais pas en nature –, une telle approche oscille entre un désir d’appropriation d’une réussite stylistique et mondaine et un rêve d’*incorporation* aux lettres, de fusion avec le monde qu’elles charrient<sup>4</sup>. La seconde relance de la dialectique de l’art et de la vie prend la forme d’un débat critique désormais quadragénaire, celui qui opposa dans les années 1970 Bernard Bray et Roger Duchêne. Sans reproduire ici les termes de la querelle, laquelle a été largement commentée au gré des études et articles consacrés à Sévigné, nous devons constater que la mention de cet épisode théorique constitue, pour tout travail critique, une figure imposée, un passage obligé, ce qui traduit la persistance incurable de passes d’armes pourtant anciennes<sup>5</sup> et, sans doute, sur le plan des résultats cette fois, la prudence – sinon la fragilité – théorique des options herméneutiques actuelles. En tête de son ouvrage, Laure Depretto rappelle que ce débat, qui invitait à choisir entre deux interprétations radicalement opposées – la *Correspondance* envisagée comme expression spontanée d’une passion amoureuse maternelle (Duchêne) ou comme projet esthétique sous-tendue par une intention d’autrice (Bray) – était promis à l’impasse : « impossible à trancher », « il suppos[ait] de prendre position sur une intention par définition inaccessible<sup>6</sup> ». Les échos lointains de la querelle Bray / Duchêne nous rappellent néanmoins « l’ambiguïté du statut de cette correspondance<sup>7</sup> » et le problème de sa littéarité<sup>8</sup>, qui excède très largement l’absence de projet auctorial ou de concertation épistolaire. Comme en réponse à l’incertitude éditoriale qui entoure l’établissement de la *Correspondance*<sup>9</sup> ou peut-être en dépit d’elle, l’image d’Épinal de l’écriture Sévigné comme pur élan du cœur, construite au fil des décennies à partir de lectures partielles et souvent chargées de présupposés idéologiques concernant la « spontanéité féminine », explique sans doute la dimension caricaturale du débat Bray / Duchêne, chacun d’entre eux radicalisant dans des directions

---

<sup>3</sup> On aura reconnu les deux types de lecture qu’oppose le Narrateur d’À la recherche du temps perdu, la seconde catégorie étant incarnée par la grand-mère.

<sup>4</sup> Laure Depretto présente d’autres partages, assez proches, du lecteur paradoxal qu’est Horace Walpole aux enjeux de l’apparition de l’épistolière chez Proust : voir *op. cit.*, p. 15-20.

<sup>5</sup> Et notre propre tendance à nous en délecter ?

<sup>6</sup> Depretto, Laure, *op. cit.*, p. 14.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 14-15.

<sup>8</sup> Cette littéarité est « nécessairement conditionnelle », selon Laure Depretto, qui se réfère à Genette (*ibid.*, p. 15).

<sup>9</sup> Nous renvoyons principalement à la notice élaborée par Roger Duchêne dans l’édition de la *Correspondance* dans la Bibliothèque de la Pléiade (Paris, Gallimard, 1972-1978), tome 1, p. 755-830, à Bernard Beugnot, « Madame de Sévigné telle qu’en elle-même enfin ? », *French Forum*, 1980, vol. 5, n°3, p. 207-217 et à l’étude de Fritz Nies, *op. cit.* Cécile Lignereux rappelle également les problèmes liés à l’édition du texte et propose à ce sujet un état des lieux critiques : voir « Une écriture de la tendresse au XVII<sup>e</sup> siècle. Pour une étude stylistique des lettres de Mme de Sévigné », thèse de doctorat, Delphine Denis (dir.), soutenue à l’université Paris-Sorbonne le 26 novembre 2009, p. 35-36.



opposées une analyse systématique dont la *Correspondance* avait pourtant grand besoin. Sans doute les études sévignéennes ont-elles pâti de l'échec de ces deux systèmes, le nombre relativement limité de monographies – eu égard à la place importante de Mme de Sévigné dans le dit « panthéon classique » – et, par comparaison, la multiplication des articles et études locales manifestant la difficulté à saisir l'ensemble de la *Correspondance* dans un mouvement critique ample et fécond. Toutefois, les recherches actuelles montrent que la critique sévignéenne semble avoir assimilé en partie les vicissitudes passées, dans des termes très voisins de ceux employés par Bernard Beugnot, lequel dessinait déjà, à la fin des années 1970, l'horizon d'une sortie de crise<sup>10</sup>. Même si le travail éditorial de Duchêne a fait apparaître l'absence de relecture, de correction ou de préparation minutieuse des lettres, même si celles-ci semblent se nourrir immédiatement de la vie émotionnelle de l'épistolière,

[e]st-ce à dire pourtant que la réussite se dérobe à la prise et à l'analyse, que le lecteur, dans l'admiration de trouvailles sans cesse renouvelées, doit renoncer à saisir les processus et les déterminismes d'une création authentiquement littéraire puisque ce millier de lettres, échelonné sur plus de trente années de vie, nourri de la sensibilité du moment et des réactions d'une nature vive aux surgissements du vécu, se constitue en un vaste texte épistolaire ?<sup>11</sup>

Dans le cadre d'un renouveau des études consacrées au genre épistolaire<sup>12</sup> et de la troisième voie dégagée par Bernard Beugnot, son appel à « dresser l'inventaire de ces matrices stylistiques ou formelles qui, sans nuire à la sincérité, aident le sentiment à trouver son expression<sup>13</sup> » a semble-t-il été entendu. À la recherche des « phénomènes d'accommodation et de contrôle » contraignant selon Bernard Beugnot la « libre expression de soi » et « engendr[ant] un travail propre du texte<sup>14</sup> », le renouvellement de l'intérêt pour l'épistolographie classique a permis de saisir « l'interférence entre d'une part, une sensibilité individuelle et d'autre part, les représentations galantes<sup>15</sup> ». En évacuant la question de la sincérité ou de la vérité du dit, l'approche rhétorique s'emploie à répertorier les mécanismes textuels qui participent aux négociations épistolaires du dire. Il s'agit d'« [é]clairer une manière de dire par les codes, modèles et valeurs qu'elle cristallise, afin de restituer aux modulations du sentiment maternel leur pleine portée<sup>16</sup> ». Dans ce cadre d'analyse, la *Correspondance* profite

---

<sup>10</sup> En particulier dans une série d'articles publiés de 1974 : « Débats autour du genre épistolaire. Réalité et écriture », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1974, vol. 74, n°2, p. 195-202 ; « Style ou styles épistolaires », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1978, vol. 78, n°6, p. 939-957 ; « Madame de Sévigné telle qu'en elle-même enfin ? », art. cit.

<sup>11</sup> Beugnot, Bernard, « Madame de Sévigné telle qu'elle-même enfin ? », art. cit., p. 212.

<sup>12</sup> Bernard Beugnot en avait répertorié les pistes dans son article de 1974.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 213.

<sup>14</sup> Les deux segments : *ibid.*, p. 212.

<sup>15</sup> Lignereux, Cécile, *op. cit.*, p. 33.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 29.

d'une attention stylistique renouvelée, tout en étant solidement attachée au genre épistolaire, dont les contraintes, notamment communicationnelles<sup>17</sup>, mais aussi rituelles<sup>18</sup>, apparaissent irréductibles. Les protestations de naturel, de négligence ou de désinvolture de l'épistolière sont alors envisagées comme un positionnement polémique vis-à-vis des normes socio-génériques associées à la lettre, destiné à contrôler l'interaction épistolaire<sup>19</sup>. De fait, l'hypothèse de Duchêne selon laquelle la rhétorique traditionnelle héritée de l'éloquence et de la lettre humaniste serait inappropriée pour aborder la *Correspondance*<sup>20</sup> ne pouvait tenir longtemps face au texte, qui même allusivement ou en forme de « contrepoint<sup>21</sup> », ne cesse de mobiliser des modèles, sans effort, il est vrai, tant ils imprègnent alors la culture galante.

Selon que ces articulations et trames rhétoriques sont identifiées comme principes actifs de l'élaboration épistolaire sévignéenne ou simples traces ne modulant qu'à la marge l'expression de soi<sup>22</sup>, la question du rapport entre l'art et la vie semble aujourd'hui placée sur une ligne de crête, dont on constate tour à tour l'effet de séparation et de jonction. La troisième voie proposée par Bernard Beugnot se voulait elle nettement synthétique : distinguer fonction existentielle et fonction textuelle n'empêchait pas pour lui de penser « en même temps » épreuve de soi et création de soi dans la lettre : « Si rhétorique il y a, ce n'est pas au sens d'une forme vide, mais d'un exercice du discours qui informe, c'est-à-dire corrige, nuance ou prolonge le sentiment, bref qui, dans l'avènement de la forme, laisse émerger son ordre propre.<sup>23</sup> » La notion d'épreuve de soi ou d'exercice de soi a permis de souligner les interactions du travail épistolaire sévignéen avec l'émergence de nouvelles sensibilités. Prenant au sérieux l'exercice épistolaire comme « manière d'aménager<sup>24</sup> » le rapport à soi, l'étude de Nathalie Freidel, publiée en 2009, accomplit une rénovation théorique ambitieuse. En mesurant la contribution de la *Correspondance* aux déplacements du privé et du public au XVII<sup>e</sup> siècle, l'ouvrage prend acte de la « présence vivante de l'épistolière dans ses lettres » en y voyant non

---

<sup>17</sup> Voir sur ce point Jürgen Siess (dir.), *La Lettre entre réel et fiction*, Paris, SEDES, 1998.

<sup>18</sup> Voir *Conventions et rituels de la civilité épistolaire*, Cécile Lignereux (dir.), à paraître chez Classiques Garnier.

<sup>19</sup> Voir notamment *Exercices de rhétorique*, 2016, n°6, consacré à l'épistolaire, disponible en ligne (URL : <http://rhetorique.revues.org/425> Dernière consultation le 3 juillet 2017).

<sup>20</sup> Duchêne, Roger, « Une grande dame et la rhétorique : Mme de Sévigné et le P. Bossu » dans *Critique et création littéraires en France au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, CNRS, 1977, p. 273-285.

<sup>21</sup> Freidel, Nathalie, *La conquête de l'intime : public et privé dans la Correspondance de Madame de Sévigné*, Paris, Champion, 2009, p. 670.

<sup>22</sup> Zoberman, Pierre, « Épistolarité et intertextualité : Madame de Sévigné et l'écriture de la lettre », *XVII<sup>e</sup> siècle*, 1998, n°200, p. 433-452, p. 452 : « il n'est nécessaire de se référer ni aux intentions de la Marquise ni à une connaissance consciente de préceptes de la rhétorique ou de théorie épistolaire pour reconnaître, dans sa correspondance, les traces d'un environnement culturel qui la détermine – et qui conditionne sa lecture. »

<sup>23</sup> Beugnot, Bernard, « Madame de Sévigné telle qu'elle-même enfin ? », art. cit., p. 214.

<sup>24</sup> *Ibid.*

pas la superposition du « sens de l'œuvre » et du « sens de la vie » mais, tout au contraire, le signe d'« une nette prise de distance par rapport au “genre épistolaire” qui appartenait alors totalement à la littérature<sup>25</sup> ». Partant, Nathalie Freidel consacre la participation de la *Correspondance* à la fabrique de l'intime, en insistant sur la dimension expérimentale de l'écriture sévignéenne : « Il faut considérer l'entreprise sévignéenne comme une expérience, presque une expérimentation littéraire destinée à forger les mots, le ton, la langue susceptibles de donner accès à des zones inexplorées, de faire voir l'invisible.<sup>26</sup> » L'articulation de la dimension exploratoire et du caractère expérimental de la *Correspondance* permet d'envisager la « vie » en jeu dans les lettres non pas comme un substrat ou un contenu biographique mais comme l'exercice de conquête d'un « soi » qui advient au gré des sables mouvants de l'intériorité. Débarrassée des enjeux d'intentionnalité et de contingence du vécu, le souci de l'invention de soi à l'œuvre dans les lettres permet d'approcher la circulation entre la forme épistolaire et d'autres types de discours prenant la nature humaine pour objet – discours philosophiques et moraux notamment. L'étude de Nathalie Freidel a donc redonné à la poétique sa pertinence pour une œuvre sans autrice, étant entendu d'une part que la « création » en question – si l'on se réfère à l'étymologie de l'infinitif grec *poien* – envisage solidairement interaction épistolaire et exploration de soi et, d'autre part, que si effets littéraires il y a, ils ne seront pas glanés çà et là au gré d'extraits minutieusement collectés comme autant de morceaux de bravoure, mais dégagés au terme d'enquêtes plus vastes, sensibles aux récurrences et aux variations à l'intérieur de la *Correspondance* et au sein du « réseau d'échanges et de pratiques d'écriture de l'époque<sup>27</sup> » dans lequel elle s'inscrit.

Toutefois, même au terme de ces avancées critiques et même sous le signe de l'invention, le statut de la « vie » dans la *Correspondance*, autrement dit de l'empreinte existentielle des lettres, ne laisse pas de susciter méfiance, voire rejet. Fort d'avoir purgé la stylistique historique de sa propension à raisonner en termes d'écart et de singularisation, l'approche rhétorique actuelle condamne toute allusion au « substrat existentiel » au motif qu'elle incarnerait la rémanence des apories passées, lesquelles confondaient le « je » des lettres

---

<sup>25</sup> Freidel, Nathalie, *op. cit.*, p. 541.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 601.

<sup>27</sup> Depretto, Laure, *op. cit.*, p. 31. C'est le projet que suit Laure Depretto dans son étude. La démarche comparative qu'elle suit à propos des récits sévignéens permet de « désenclaver » la *Correspondance*, « trop souvent lue comme l'expression exceptionnelle et isolée d'une relation privilégiée entre mère et fille » (*ibid.*, p. 31), et d'envisager ces récits « comme des pratiques dynamiques, non comme les représentants typiques d'un genre » (*ibid.*, note 3 p. 33), ce qui implique la construction d'un parcours de recherche qui va de l'étude de la variation textuelle, « au plus près du texte » à la reconstitution des canaux mondains de l'information qui définissent sa matérialisation dans la lettre (*ibid.*, p. 33).

et la personnalité de l'épistolière, les « affects » réels et les « sentiments socio-culturellement déterminés<sup>28</sup> » de la *Correspondance*. Défendant l'ancrage historique de l'épistolarité, cette approche reproche aux analyses portées sur les émotions de reposer sur un « postulat contestable (et d'ailleurs inégalement justifié) » selon lequel « les lettres donne[raient] accès à l'intériorité de l'épistolière<sup>29</sup> ». Or, c'est précisément parce qu'elle récuse la transparence et l'authenticité tant défendues par Duchêne que la poétique de l'intime s'avère non seulement féconde, mais aussi et surtout indispensable à l'*explication* du texte sévignéen. Parler des affects, des émotions, de la vie sensible à propos de la *Correspondance*, ce n'est ni ignorer les contraintes de l'interaction épistolaire, ni oublier que la « culture transforme les affects en sentiments<sup>30</sup> », ni revenir, enfin, à la fascination naïve pour la prétendue lisibilité passionnelle des lettres, mais tenter de saisir comment ces questions existentielles trouvent dans l'écriture épistolaire des formulations nouvelles, des cheminements exploratoires inédits, sans que ceux-ci se restreignent nécessairement à la discussion de codes et de valeurs socio-génériques. Si le « caractère systématique » de la poétique des lettres ne tient donc pas « de postulats esthétiques, mais de solutions pragmatiques » marquées par « la récurrence de “gestes discursifs” élaborés au fil des lettres en parade à l'angoisse de la séparation<sup>31</sup> », il reste que la recherche de l'harmonie communicationnelle n'épuise pas la profondeur existentielle qui affleure dans la *Correspondance* et, ce, en dehors de toute interprétation biographique ou psychologisante des lettres<sup>32</sup>. L'élaboration de stratégies pragmatiques destinées à réguler les émotions et à maîtriser son expression méritent bel et bien d'être mise au jour et décryptée, mais cette entreprise ne peut négliger la nécessité d'autres enquêtes, tournées quant à elles vers les usages<sup>33</sup> éthiques de l'écriture, sa puissance d'interrogation des manières d'être et des manières de vivre.

---

<sup>28</sup> Lignereux, Cécile, *op. cit.*, p. 60.

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> Rastier, François, « La sémantique des thèmes ou le voyage sentimental » dans *L'analyse thématique des données textuelles : l'exemple des sentiments*, François Rastier (dir.), Paris, Érudition, 1995, p. 223-249, p. 246, cité par Cécile Lignereux, *op. cit.*, p. 60.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 309.

<sup>32</sup> Pour un panorama complet des options critiques privilégiant l'analyse de l'obsession maternelle, de la personnalité de l'épistolière comme source de l'intensité émotionnelle des lettres voire une approche psychanalytique, voir le point méthodologique proposé par Cécile Lignereux, *op. cit.*, respectivement p. 53-56, p. 57-59 et p. 59.

<sup>33</sup> Marielle Macé se réjouit du profit de la réintroduction par Pierre Hadot de ce terme hérité des pensées antiques : « [...] l'usage était manifestement le concept dont les sciences humaines et sociales avaient besoin pour viser une nouvelle théorie de la pratique – une théorie qui ne soit pas l'éloge d'un sujet autonome, mais qui puisse déceler des conduits de subjectivation au cœur même des relations quotidiennes aux normes et aux lois » (*Styles. Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, 2016, p. 91).

## Le vivant pour sauver la vie ?

S'intéresser aux problématiques vitales charriées par la *Correspondance* sans s'abîmer dans le commentaire du vécu, voilà un défi que les seuls écueils de la critique sévignéenne en la matière nous pressent de relever. Pour accueillir la continuité du substrat existentiel mobilisé par les lettres de Sévigné et la souplesse que ménage l'épistolière entre les différents champs y afférant, tout en mesurant le travail d'élaboration, de fabrication et de réflexion accompli par l'écriture épistolaire vis-à-vis de cette matière, il nous faut construire un objet d'étude unificateur. Cette capacité d'articulation, nous nous proposons de l'explorer à travers une notion fonctionnellement synthétique, celle du *vivant*, arrimée qu'elle est entre plusieurs rôles syntaxiques. L'hybridité fonctionnelle de cette forme substantivée du participe présent du verbe « vivre » en fait un outil critique transversal, à mille lieues du réductionnisme biographique.

À première vue, une telle catégorie nous fait courir le risque de l'anachronisme. Dans l'ordre chronologique de la constitution des « problèmes » relatifs aux enjeux vitaux, *le vivant* n'apparaît ni logiquement et applicable scientifiquement qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, au moment où la biologie se constitue en champ d'expérimentation à part entière et en démarche autonome. En définissant « le vivant » comme son objet d'étude, selon des caractéristiques dûment répertoriées – Lamarck isole la nutrition, la reproduction, la temporalité, l'individualité et la réaction à l'environnement<sup>34</sup> –, la biologie fait du vivant un « *a priori* de la pensée<sup>35</sup> », ce qui permet d'explorer sa productivité dans d'autres domaines<sup>36</sup>. Partant du postulat que les transferts métaphoriques d'un champ à l'autre – en la matière, la sociologie et la politique sont en première ligne, notamment au XIX<sup>e</sup> siècle – redéfinissent le « processus de légitimation épistémologique<sup>37</sup> » selon un « nouveau régime de la vérité, historique et détachée de toute transcendance par rapport à l'histoire des sciences<sup>38</sup> », l'épistémocritique s'emploie à situer et documenter la contribution de la littérature à ces porosités critiques, réévaluant ainsi les liens entre création artistique et savoirs de la vie<sup>39</sup>. Or, si l'histoire des idées, tout comme la

---

<sup>34</sup> Séginger, Gisèle, « Présentation. Penser et rêver le vivant », *Romantisme*, 2011, n°154, p. 3-20, p. 11.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>38</sup> *Ibid.*

<sup>39</sup> On se reportera notamment aux derniers numéros de la revue *Épistémocritique* : n°11 « Neurosciences, arts et littérature », n°13 « Littérature et savoirs du vivant », n°14 « Greffes », consultables en ligne (<http://www.epistemocritique.org>) ; mais également aux trois ouvrages suivants, disponibles en ligne : *Belles lettres, sciences et littérature*, Anne-Gaëlle Weber (dir.), *Projections : des organes hors du corps*, Hugues Marchal et Anne Simon (dir.) et *Mécaniques du vivant : savoir médical et représentations du corps humain (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)*, Laurence Talairach-Vielmas (dir.). Nous renvoyons enfin à d'autres projets de recherche comme le groupe [Science+Littérature] qui s'intéresse aux relations entre les sciences du vivant (biologie, écologie, neurosciences) et la littérature anglophone des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles ou encore le programme « Animots » dirigé par Anne Simon

méthodologie de l'approche épistémocritique, nous rappellent que la catégorie *du vivant* est une création épistémologique du XIX<sup>e</sup> siècle et qu'elle constitue un champ d'investigation parfaitement inadéquat pour le XVII<sup>e</sup> siècle, elles nous permettent avant tout de cadrer notre propos. Si nous ne nous situons ni dans l'une ni dans l'autre de ces démarches, c'est parce que nous renonçons délibérément à un certain nombre de balises méthodologiques qui ont cours depuis le premier penseur du vivant, Aristote, pour leur substituer une analyse sensible à la fabrique textuelle de problématiques vitales, lesquelles peuvent, par ailleurs, mériter certains éclairages théoriques et historiques ponctuels. Du point de vue de l'histoire des idées, il y a quelque paradoxe à considérer le vivant comme une catégorie unificatrice. Depuis Aristote, manier cette notion implique de s'interroger sur son unité à la fois théorique et phénoménale, un questionnement sans cesse relancé. Rapport d'information et de mobilisation de la *dynamis* par l'*energeia*, selon l'hylémorphisme aristotélicien<sup>40</sup>, le vivant ne semble pouvoir envisager sa cohérence que dans une collection de propriétés vitales qui varient à mesure qu'évolue le concept de « vie », propriétés qui, une fois attribuées, permettraient de rassembler un certain nombre d'êtres au sein d'un ensemble contigu. L'histoire de la notion de vie<sup>41</sup> consiste précisément en cette clarification des propriétés du vivant à partir et au-delà de la forme aristotélicienne, une élucidation qui a recours à des « modèles » d'intelligibilité aux implications philosophiques diverses<sup>42</sup> et aux points de vue diffractés – philosophie, théologie, médecine. Il n'est pas question pour nous d'engager la lecture de la *Correspondance* dans une confrontation à cette histoire<sup>43</sup>. Les grands systèmes explicatifs qu'a identifiés et étudiés Jacques Roger autour des problématiques vitales, tels que l'hylémorphisme aristotélicien, le

---

qui fédère les recherches sur les bêtes et l'animalité dans la littérature des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles. Ces travaux contribuent à l'identification de formes migrantes entre plusieurs champs de savoirs ; mais ils tentent également d'élucider la matérialité des formes artistiques qui devient parfois corporéité. Ainsi, les questions de greffe ou de plasticité cérébrale (voir par exemple le n°11 (2012) de la revue *Épistémocritique*) constituent, dans l'approche épistémocritique, des lieux d'investigation des œuvres qui redistribuent considérablement les lignes d'analyse traditionnelles.

<sup>40</sup> Aristote, *De l'âme*, Richard Bodéüs (éd.), Paris, Garnier-Flammarion, 1993.

<sup>41</sup> Pour reprendre le titre de l'étude d'André Pichot publiée chez Gallimard en 1993.

<sup>42</sup> Sur la notion de « modèle », voir François Duscheneau, *Les modèles du vivant de Descartes à Leibniz*, Paris, Vrin, 1998, en particulier l'introduction, p. 9-16.

<sup>43</sup> Nous croiserons néanmoins certains éléments théoriques incontournables au cours de nos analyses. Un bref panorama lexicologique, par exemple au gré des différentes éditions du *Dictionnaire de l'Académie*, « fait apparaître que la définition du mot “vie” est un terrain sensible (et par là même l'adjectif “vivant”, pour désigner ce “qui vit”). C'est le terrain d'un bouleversement, il reflète ce que nous connaissons par ailleurs de l'histoire des idées et des sciences. » « Union de l'âme avec le corps » et « action de l'âme unie avec un corps organisé » dans l'édition de 1694, la vie se définit ensuite dans l'édition de 1718 comme l'« état où est l'homme quand son âme est unie à son corps » avant que l'édition de 1798 étende cette définition aux « êtres animés » dans leur ensemble (Claude Rétat, « Le “Dieu vivant” romantique », *Romantisme*, 2011, n°154, p. 21-34, p. 22).

galénisme, le gassendisme ou le cartésianisme<sup>44</sup>, constituent tout au plus des documents permettant de caractériser les mentalités du « moment » Sévigné mais ils ne peuvent être envisagés comme des « sources » de la *Correspondance*, même si l'on ne s'intéresse qu'aux allusions savantes qui apparaissent çà et là dans les lettres. Autrement dit, la délimitation des champs du réel que le vivant pourrait recouvrir, la problématisation de l'unité du vivant ou de sa définition, relativement à des critères savants et théologiques marqués historiquement, ne nous intéresse pas en elle-même mais *uniquement* en tant qu'elle alimente l'interrogation sur l'existence, dont les différents aspects excèdent les savoirs de la vie proprement dits<sup>45</sup>. Cette interrogation, questionnement *en acte* que la forme en -ant rappelle à toute heure, nous l'appellerons expérience, expérimentation ou encore épreuve, le faisceau de problématiques agrégées derrière le substantif « vivant » relevant de l'ancrage sensible de l'existence, de ses interactions avec le monde qu'elle produit et du rapport entre soi et sa vie, autant de conditions vitales *essayées* dans la *Correspondance*.

En déplaçant notre point de vue de l'histoire des modèles du vivant à l'analyse textuelle des problématiques et des formes pouvant s'y rapporter, nous ne cédon pas à la facilité d'une approche strictement synchronique, mais souhaitons souligner les circulations que l'écriture sévignéenne produit entre les différents champs de l'expérience vitale et, partant, du point de vue de l'herméneute, entre les différentes disciplines s'y rattachant traditionnellement, sans limiter l'interdisciplinarité à une extension métaphorique des schémas, structures et modèles de pensée propres aux savoirs du vivant. Paradoxalement, c'est parce que *le vivant* n'est pas une question en tant que telle au XVII<sup>e</sup> siècle que sa capacité d'articulation nous semble particulièrement puissante et adaptée à un texte aussi fragile que la *Correspondance*. Or, pour comprendre quels types de questionnements et de représentations composent ces porosités, encore faut-il donner au fil rouge de notre enquête, le vivant, une substance sémantique. En relevant les valeurs et les connotations associées aux différents morphèmes composant le lexique vital dans le corpus de l'âge classique, nous pouvons identifier des lignes de force

---

<sup>44</sup> Roger, Jacques, *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII<sup>e</sup> siècle. La génération des animaux de Descartes à l'Encyclopédie*, Paris, Colin, 1971.

<sup>45</sup> Nous nous situons ainsi dans la continuité méthodologique de Terence Cave dans *Pré-histoires. Textes troublés au seuil de la modernité* (Genève, Droz, 1999) lorsqu'il se propose de choisir une « série de phénomènes textuels ressortissant à des domaines différents – histoire des idées, rhétorique, poétique – pour indiquer leurs points de rencontre » (p. 15). Il précise plus loin : « [...] l'importance de nos sondages particuliers ne résidera pas dans le supplément de connaissance qu'ils apporteront, puisque tous ces domaines sont déjà connus par les spécialistes ; elle consistera plutôt à démontrer la valeur heuristique d'une méthode qui rapproche des phénomènes apparemment éloignés les uns des autres pour en dégager une configuration de la connaissance au seizième siècle » (p. 87).

autour desquelles s'articulent les problématiques vitales. Avec un examen de bien moindre ampleur<sup>46</sup>, nous suivons ainsi l'horizon méthodologique proposé par Bernard Tocanne au cours de son étude : « Le problème est de remonter précisément à ce non formulé qui commande la démarche critique, aux idées ou aux images latentes auxquelles elle se réfère, et à partir desquelles on peut tenter de ressaisir dans ses complexités et ses harmoniques la valeur du terme pour l'époque.<sup>47</sup> » Nous pouvons pour l'instant dessiner les tonalités où se développeront ces harmoniques, en relevant les faits sémantiques qui suivent<sup>48</sup>. En dehors du strict emploi savant – *le vivant* comme ensemble des êtres dotés de propriétés vitales – qu'entérine pour la première fois François Bernier traduisant Gassendi<sup>49</sup>, en dehors de la théorisation de la vie, « union du corps et de l'âme » selon le prisme cartésien consacré par la première édition du *Dictionnaire de l'Académie* (1694) – deux types d'enquêtes dont nous ne nous saisissons pas mais avec lesquels nous pourrions dialoguer ponctuellement –, il nous semble décisif de prêter attention aux valeurs associées à l'adjectif « vivant » en matière descriptive (avec, parfois, un usage esthétique), au type de substantivation dont il peut faire l'objet, en particulier au pluriel, et, enfin, aux implications morales de la mobilisation du verbe « vivre » dont le participe présent « vivant » est issu. C'est par ces formes directement déclinées morphologiquement du verbe « vivre » que nous commencerons, en nous en éloignant ensuite progressivement avec l'examen successif des cas de substantivation et des valeurs sémantiques de cette forme devenue adjectif.

---

<sup>46</sup> Parce que le vivant structure bien moins le XVII<sup>e</sup> siècle que le concept de nature, lequel est au cœur de l'étude de Bernard Tocanne (*L'idée de nature en France dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle : contribution à l'histoire de la pensée classique*, Paris, Klincksieck, 1978) et parce qu'il constitue dans notre cas une hypothèse de travail pour une herméneutique littéraire et un corpus précis.

<sup>47</sup> Tocanne, Bernard, *op. cit.*, p. 287.

<sup>48</sup> Dans cette enquête consacrée au paradigme du verbe « vivre » et certains de ses synonymes (par exemple l'adjectif « vif ») dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle (élaborée à partir de la base FRANTEXT), des corpus se détachent nettement, notamment La Fontaine, Molière et Nicole, lesquels constituent justement des invités récurrents de la *Correspondance*.

<sup>49</sup> Non pas dans le cadre d'une théorie de la vie mais au détour d'une réflexion sur le syllogisme, lequel réaffirme toutefois le *continuum* des espèces au sein du vivant : « Car dans l'exemple que nous avons apporté, *l'homme est un animal, l'animal est vivant, donc l'homme est vivant*, homme et vivant sont les extrêmes, et le *medium* animal est entre-deux, parce que comme il est genre au regard de l'homme, ainsi il est espèce au regard du vivant » (François Bernier, *Abrégé de la philosophie de M. Gassendi*, Lyon, Anisson, Posuel et Rigaud, 1684, vol. 1, livre III, p. 101). La question du rapport catégoriel entre l'humain et l'animal prend au tournant du XVII<sup>e</sup> siècle une dimension particulièrement polémique, autour de la discussion de la thèse cartésienne de l'animal-machine. Voir par exemple Jean Meslier, *Mémoire des pensées et des sentiments* en trois tomes, parus en 1729, notamment la huitième preuve : « Et autant qu'il seroit ridicule de dire que les bestes ne vivent point, sous prétexte que leur vie ne seroit pas une chose ronde, ni carrée, ni autrement figurée, autant il leur est ridicule de dire qu'elles n'ont point de connoissance ni de sentiment, sous prétexte que leurs connoissances et que leurs sentimens ne peuvent être des choses rondes, ni carrées ni autrement figurées. Et ainsi les cartesiens se rendent manifestement ridicules, lorsque sous un si vain prétexte et sur une si vaine et si frivole raison, ils disent que les bestes *ne sont point capables de connoissance, ni de sentiment*, et qu'ils disent *qu'elles mangent sans plaisir, qu'elles crient sans douleur, qu'elles ne connoissent rien, qu'elles ne desirant rien, et qu'elles ne craignent rien* [Malebranche] » (*Œuvres complètes*, vol. 3, Paris, Anthropos, 1972, p. 93).



*Le vivant : ce qui vit et requiert une manière de vivre.* Quand on rencontre la forme « vivant » dans la production lettrée du XVII<sup>e</sup> siècle, c'est d'abord et avant tout comme participe présent du verbe « vivre », dont il hérite les emplois et les constructions syntaxiques, notamment en matière de complémentation. Au sujet de la vie terrestre, inaugurée par la naissance<sup>50</sup> et interrompue par la mort<sup>51</sup> – laquelle est l'occasion d'un passage vers la vie céleste<sup>52</sup> ou la purgation –, les mentions du verbe « vivre »<sup>53</sup> sont très régulièrement associées à un « comment », comme si l'étoffement syntaxique du verbe consistait nécessairement en un enrichissement conceptuel et ontologique sous la forme d'une déclinaison de morales et de styles. Il n'y a qu'à parcourir l'œuvre de Molière pour constater qu'aux représentations de la pensée médicale<sup>54</sup> se superpose une négociation continue des manières de vivre : parler de ce qu'« être vivant » veut dire revient très souvent à s'interroger sur ce que signifie « bien vivre » ou encore « vivre avec », « vivre sans ». L'arrière-plan ici est bien sûr aristotélicien, car chez Aristote, la vertu apparaît comme la caractéristique plastique du vivant humain, inscrivant ce dernier dans la perspective de l'éthique et de la bonne vie<sup>55</sup>. Même si la question de la « bonne vie » apparaît tout à fait délicate dans la *Correspondance* – pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons –, cet héritage est toujours bien vivace au XVII<sup>e</sup> siècle, dans un contexte d'expansion du moralisme et de renouvellement de ses formes. Dans *Sganarelle ou le cocu imaginaire*, Gorgibus oppose les romans d'amour que dévore Célie, qu'il appelle « sornettes<sup>56</sup> », aux livres sérieux dans lesquels « en peu de temps on apprend à bien vivre<sup>57</sup> ».

---

<sup>50</sup> En statuant progressivement sur la vie fœtale, la législation sur l'avortement inscrit la réflexion sur le vivant dans le champ juridique : voir Mireille Laget, *Naissances. L'accouchement avant l'âge de la clinique*, Paris, Seuil, 1982.

<sup>51</sup> C'est la première définition que Furetière attribue à la vie dans son *Dictionnaire universel* : « Espace de temps qui s'écoule entre la naissance et la mort des choses animées. »

<sup>52</sup> Dans cette étude, il sera surtout question du monde terrestre, car c'est en son sein que l'essentiel de l'expérience sévignéenne du vivant se joue. Nous reviendrons sur les soubassements doctrinaux – notamment augustiniens – de cette appropriation de l'expérience humaine. Voir le sermon de l'abbé de Montmor, raconté par Mme de Sévigné : « Il nous pria de ne point craindre la mort, puisqu'elle était le seul passage que nous eussions pour ressusciter avec Jésus-Christ ; nous le lui accordâmes » (Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, *Correspondance*, éd. cit., I, p. 207). Dorénavant, nous n'indiquerons plus que le tome et la ou les page(s) relativement aux extraits cités, et ce, dans le corps du texte, afin de ne pas multiplier les notes de bas de page. Ces références ne seront données en notes de bas de page que si celles-ci incluent d'autres commentaires. Sauf indication contraire, les lettres sont adressées à Mme de Grignan. Les dates ne seront relevées (et indiquées dans notre commentaire) que si elles permettent d'éclaircir la compréhension immédiate de l'extrait ou si elles nous servent à situer un épisode dans la vie de Mme de Sévigné.

<sup>53</sup> Dans le cadre restreint de quelques corpus du second XVII<sup>e</sup> siècle, que nous avons choisis pour leur productivité morphologique et sémantique pour le lexème qui nous intéresse.

<sup>54</sup> Voir Patrick Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière*, Paris, Klincksieck, 1998, 2 vol.

<sup>55</sup> Voir notamment *Éthique à Nicomaque*, I, 1097b-1098a, Richard Bodéüs (éd.), Paris, Gallimard, 2014, p. 13-14 (Flammarion, 2004 pour la traduction et les notes de l'*Éthique à Nicomaque*).

<sup>56</sup> Molière, *Sganarelle ou le cocu imaginaire* [1660] dans *Œuvres complètes*, vol. 1, Georges Forestier (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2010, I, I, v. 33, p. 41.

<sup>57</sup> *Ibid.*, v. 38.

Au début du *Tartuffe*, Madame Pernelle s'indigne de même des mœurs de ses petits-enfants. Elle déclare à Cléante : « Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre / Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.<sup>58</sup> » On retrouve le même type d'interférences entre le lexique de la moralité et celui du « vivre » dans la fable « Le Cochon, la Chèvre et le Mouton » de La Fontaine : « Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi, / Devraient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.<sup>59</sup> » De tels extraits convergent vers l'élaboration de l'honnêteté, construction socio-littéraire dans laquelle le verbe « vivre », souvent intégré à des constructions verbales du type « savoir vivre » ou « apprendre à vivre », n'est cependant pas complété, comme s'il constituait à lui seul le marqueur clos d'un ensemble de comportements et de savoirs permettant l'appartenance à la communauté mondaine<sup>60</sup>. Chez Nicole, la référence à une grammaire du vivre apparaît dans la formule « la science du vivre » – très proche des « maximes du vivre » de Molière – mais engage cette fois l'individu dans la conquête du Salut<sup>61</sup>. S'il n'éclaire qu'un premier type d'harmoniques autour de la notion de « vivant », ce faisceau de sèmes rend compte, au-delà des pesanteurs normatives d'une société particulièrement codée<sup>62</sup>, de la plasticité morale de l'existence, laquelle nous invite à replacer les aménagements des personnages de Molière ou des animaux des *Fables* dans la réflexion contemporaine sur la qualification modale du vivre<sup>63</sup>. Ainsi, la revendication d'un vivre singulier constitue une véritable antienne et est sans doute le cœur de bien des conflits dans l'œuvre de Molière<sup>64</sup>. En dehors des emplois absolus du verbe « vivre », il existe donc tout un assortiment de complémentations, dont les analyses syntaxiques divergent<sup>65</sup> et qui sont autant

<sup>58</sup> Molière, *Le Tartuffe ou l'Imposteur* [1663], éd. cit., vol. 2, I, I, v. 37-38, p. 101.

<sup>59</sup> La Fontaine, Jean (de), *Fables*, livre VIII, « Le Cochon, la Chèvre et le Mouton », Paris, Le Livre de Poche, 2002, v. 15-16, p. 248.

<sup>60</sup> Pour Furetière, est « honnête » celui « [q]ui a pris l'air du monde, qui sait vivre » (*Dictionnaire universel*, 1690).

<sup>61</sup> Voir par exemple *Essais de morale contenus en divers traités* [Paris, Desprez, 1733, vol. 2, premier discours], Genève, Slatkine, 1971, vol. 1, p. 114. Par ailleurs, dans ses *Réflexions sur le livre de Sénèque*, Nicole assume la veine moraliste avec davantage de netteté encore : « Et c'est pourquoi il est vrai ce que dit Seneque, que bien vivre consiste à bien user du présent, & à executer sur l'heure ce que Dieu nous commande pour cette heure-là » (*ibid.*, p. 196).

<sup>62</sup> Elias, Norbert, *La société de cour*, Paris, Flammarion, 1985.

<sup>63</sup> Macé, Marielle, *op. cit.* Nous approfondirons plus loin cette dimension.

<sup>64</sup> Elle ouvre par exemple *L'École des maris* (1663), par la voix de Sganarelle (éd. cit., vol. 1, I, I, v. 1-8, p. 87) : « Mon frère, s'il vous plaît, ne discourons point tant, Et que chacun de nous vive comme il l'entend. Bien que sur moi des ans vous ayez l'avantage Et soyez assez vieux pour devoir être sage, Je vous dirai pourtant que mes intentions Sont de ne prendre point de vos corrections, Que j'ai pour tout conseil ma fantaisie à suivre, Et me trouve fort bien de ma façon de vivre. »

<sup>65</sup> Les trois constructions que nous avons relevées sont les suivantes : « vivre selon », « vivre de », « vivre en ». Dans les deux premiers cas, le complément prépositionnel prend part à la répartition des actants, modifiant le

de déclinaisons ponctuelles de l'art de vivre et d'étayages d'une gestion du « vivant ». Celui qui vit « selon l'Évangile » est un bon Chrétien ; Don Juan, accusé de « viv[re] en infâm[e]<sup>66</sup> », salit le sang noble dont il est issu ; les personnages de La Fontaine, enfin, vivent ici « d'air<sup>67</sup> », là « de régime<sup>68</sup> », tandis que Chrysale, dans *Les Femmes savantes*, affirme vivre « de bonne soupe, et non de beau langage<sup>69</sup> ». Derrière ce florilège, un continuum des problématiques vitales, qui met en rapport le ressourcement physiologique, voire organique, de l'existence et sa stylisation éthique<sup>70</sup>. En effet, l'articulation du paradigme du verbe « vivre » et de la veine morale conduit à explorer les conditions concrètes de la vie, à la faveur d'énoncés sentencieux qui sont autant de programmes existentiels. Ainsi dans *Psyché*, où le Zéphire souffle que « ce n'est pas vivre / Que de n'aimer pas<sup>71</sup> », une formulation déclinée de manière délibérément provocante par le Sganarelle du même Molière lorsqu'il affirme que « qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre<sup>72</sup> ». Chez Sévigné, la veine parémiologique associe « vivre » et « vivre en bonne santé » : « En un mot, ce n'est pas vivre que de n'avoir point de santé.<sup>73</sup> » Ces notations contribuent à dessiner un premier aperçu des implications agrégées par une notion comme le vivant : en commentant ce qui vit, ces auteurs se réfèrent à un *modus* exploré diversement, lequel engage dans un même mouvement pratiques du corps, individualité et manières de vivre. De ce *modus*, Furetière donne une synthèse extrêmement précise dans l'édition augmentée du *Dictionnaire universel* (1701). « Vivre », c'est « passer sa vie d'une certaine manière<sup>74</sup> », proposition qu'il glose à l'aide d'un cortège de moralistes, Montaigne figurant en bonne place. Sont alors égrainés des conditions (vivre dans la solitude, dans la retraite), des régimes (vivre comme les plantes, c'est-à-dire végéter), des modèles (vivre comme Dieu, vivre vertueusement), lesquels suggèrent que la plasticité du vivre, son employabilité éthique et

---

sémantisme du verbe. Néanmoins, leur pronominalisation demeure délicate. Dans le dernier cas – « vivre en gentilhomme » par exemple (La Fontaine) –, même caractère essentiel, mais la corrélation entre le sujet et le complément fait penser à une construction attributive.

<sup>66</sup> Molière, *Don Juan ou le Festin de pierre*, éd. cit., vol. 2, IV, IV, p. 889.

<sup>67</sup> Ou plutôt l'imaginent. La Fontaine, *Fables*, livre III, éd. cit., « Les membres et l'estomac » : « Il faudrait, disaient-ils, sans nous qu'il vécût d'air. » (v. 9, p. 114).

<sup>68</sup> *Op. cit.*, livre VII, « Le Héron – La Fille », v. 11, p. 21 : « Il vivait de régime, et mangeait à ses heures. »

<sup>69</sup> Molière, *Les Femmes savantes*, éd. cit., vol. 2, II, VII, v. 531, p. 563.

<sup>70</sup> Cette articulation semble être la survivance de l'aristotélisme et de ses multiples avatars. Avant que ne soit retracé le circuit neurophysiologique de la sensation – c'est notamment l'œuvre de Thomas Willis –, fait physiologique et aspect moral de la sensation ne sont pas séparés et marchent ensemble. Voir sur ce point Roberto Poma, « *Dolorifica voluptas*. Les confins incertains de la douleur et du plaisir dans la médecine des XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles » dans *Raconter la douleur. Récits et interprétations de la souffrance en Europe (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Marilina Gianico (éd.), Paris, Classiques Garnier, 2016 (sous presse).

<sup>71</sup> Molière, Corneille, Quinault, *Psyché*, éd. cit., vol. 2, Troisième intermède, v. 1256-1257, p. 471.

<sup>72</sup> Molière, *Don Juan ou le Festin de pierre*, *op. cit.*, I, I, p. 849.

<sup>73</sup> II, p. 726.

<sup>74</sup> Furetière, *Dictionnaire universel*, 2<sup>e</sup> édition augmentée, 1701.

philosophique. Au-delà des réflexions sur le (bien) vivre mondain, la vaste enquête morale qui donne à ces « manières » contenu et profondeur trouve dans certains projets d'écriture échos et réverbérations, notamment dans le cadre du genre biographique des « Vies ». Plus largement, l'empreinte de la matière biographique sur certaines entreprises littéraires et poétiques, comme celle de Théophile de Viau par exemple, requiert d'envisager « [l]'intrication entre la vie et l'œuvre<sup>75</sup> » comme une des formes d'interrogation des modalités du vivre. Sans négliger la spécificité du genre épistolaire, il convient donc d'articuler les expérimentations sévignéennes au vaste champ littéraire et moral dans lequel elles s'inscrivent et où la mise à l'épreuve de l'existence rencontre la problématisation des manières de vivre.

*Le vivant : ce qui n'est pas encore mort.* Au-delà du nuancier des manières de vivre, certains usages de la forme substantivée du participe présent du verbe « vivre » nous rappellent que la notion de *vivant* suggère une coupe radicale dans le réel. Penser le vivant implique de penser ce qui ne l'est plus et d'envisager en outre d'autres partages – la vie terrestre contre la vie céleste, l'humanité contre la divinité. C'est lorsqu'est abordé le sujet de l'action divine que la confrontation entre les vivants et les morts, dans leurs attributs comme dans leurs modes d'existence, peut être appuyée, comme chez Bossuet, lorsqu'il évoque le repos « d'être avec ce divin Sauveur, non dans les ombres de la mort, ni dans la terre des morts, mais dans la terre des vivants et dans la lumière de vie !<sup>76</sup> » Ainsi, évoquer ceux qui vivent, les « vivants », c'est convoquer leur envers, soit que l'on se situe au sein du monde terrestre – « La pompe des enterrements regarde plus la vanité des vivants que l'honneur des morts » écrit La Rochefoucauld<sup>77</sup> – soit que l'on discute, comme le fait Nicole, de « la vraie vie<sup>78</sup> », celle par laquelle on fait « vivre J. C. en [soi] » en n'étant « plus vivants à [soi]-mêm[e] ni au monde<sup>79</sup> ». Et, malgré un indéniable décalage de registre, il existe, semble-t-il, entre les badineries sévignéennes à propos de morts qui ressuscitent<sup>80</sup> et la réflexion de Nicole sur la mort à soi en laquelle consiste la vie terrestre<sup>81</sup>, un fond commun, à partir de l'idée que le vivant convoque

---

<sup>75</sup> Rosellini, Michèle, « Introduction » dans *Usages des vies. Le biographique hier et aujourd'hui (XVIIe-XXIe siècle)*, Sarah Mombert et Michèle Rosellini (dir.), Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2012, p. 8-29, p. 27.

<sup>76</sup> Bossuet, Jacques-Bénigne, *Le Carême du Louvre. Sermon pour la purification de la Vierge* [1662], Constance Cagnat-Debœuf (éd.), Paris, Gallimard, 2001, p. 61.

<sup>77</sup> La Rochefoucauld, François (duc de), éd. cit., *Maximes supprimées*, n°612 (1665, n°208), p. 493.

<sup>78</sup> Pour Nicole, la « vraie vie » est « celle de la charité » (*Essais de morale*, « Discours où l'on fait voir combien les entretiens des hommes sont dangereux », *op. cit.*, p. 45-115).

<sup>79</sup> Nicole, Pierre, *Traité de la comédie*, Laurent Thirouin (éd.), Paris, Champion, 1998, xxx [xx], p. 101.

<sup>80</sup> Voir sur ce point notre chapitre 4 et notamment la première section « Les morts et les vivants : la disparition de la forme », p. 170 *et sq.*

<sup>81</sup> Nicole, Pierre, *Essais de morale*, « De la faiblesse de l'homme » [vol. 1], *op. cit.*, vol. 1, p. 16 : « Pour vivre il faut mourir tous les jours, en cessant de penser & d'agir raisonnablement, & en se laissant tomber dans un état où

nécessairement son contraire et implique de négocier une frontière. C'est ce même type d'enchevêtrement, paradoxal puisqu'il met en rapport aussi bien qu'il confronte, que commentera Georges Canguilhem dans un tout autre cadre, à propos de la maladie – « La mort est dans la vie, la maladie en est le signe<sup>82</sup> » –, réflexion à laquelle les avancées scientifiques concernant la mort cellulaire donneront bien d'autres prolongements<sup>83</sup>. Au-delà du dualisme fondamental de l'ontologie chrétienne – Nicole, par exemple, oppose très souvent la vie de l'âme et la vie du corps, distinguant ainsi plusieurs « vivants » –, c'est donc la dynamique de l'envers ou de l'inversion<sup>84</sup>, dans le cadre d'une existence éprouvée dans sa précarité la plus nue, que nous déduisons de ces emplois et qui constituera un pôle important de notre réflexion. Mais si l'on revient à une des définitions proposées par Furetière à l'article « VIE », on constate que cette réversibilité est également productrice de norme – c'est là, sans doute, le point d'articulation le plus solide entre biologie et éthique, comme l'a montré Canguilhem à propos de la médecine<sup>85</sup>. En définissant la vie comme le « principe de chaleur et de mouvement qui est dans les corps et qui les fait agir et croître », Furetière se réfère en effet à un critère – la chaleur et le mouvement orientés vers la réalisation d'une forme – en-deçà ou à côté duquel la vie, déviant de son cours, s'éloignera d'elle-même. Comme le montre Jean Deprun<sup>86</sup> dans le cadre de la vie du corps et en particulier de celle des émotions, cette référence à la norme et aux « lois

---

l'homme n'est presque plus distingué des bêtes : & cet état où nous ne vivons point, emporte une grande partie de notre vie. »

<sup>82</sup> Canguilhem, Georges, *Écrits sur la médecine*, Paris, Seuil, 2002, p. 47.

<sup>83</sup> Voir Jean-Claude Ameisen, *La sculpture du vivant : le suicide cellulaire ou la mort créatrice*, 2<sup>e</sup> édition augmentée, Paris, Seuil, 2003.

<sup>84</sup> Mirko D. Grmek reprend à Claude Bernard une autre ligne d'inversion, entre la vie conçue comme phénomène latent et la mort conçue comme phénomène apparent (*Le legs de Claude Bernard*, Paris, Fayard, 1997, p. 205, cité par Arnaud François, « La différence entre santé et maladie. Modèles » dans *Le moment du vivant*, Arnaud François et Frédéric Worms [dir.], Paris, Presses Universitaires de France, 2016, p. 87-109, p. 108).

<sup>85</sup> Voir *Le normal et le pathologique*, Paris, Presses Universitaires de France, « Quadrige », p. 77 : « Nous pensons que la médecine existe comme art de la vie parce que le vivant humain qualifie lui-même comme pathologiques, donc comme devant être évités ou corrigés, certains états ou comportement appréhendés, relativement à la polarité dynamique de la vie, sous forme de valeur négative. Nous pensons qu'en cela le vivant humain prolonge, de façon plus ou moins lucide, un effet spontané, propre à la vie, pour lutter contre ce qui fait obstacle à son maintien et à son développement pris pour normes. » Ainsi, « [l]e pathologique, ce n'est pas l'absence de norme biologique, c'est une autre norme mais comparativement repoussé par la vie » (*ibid.*, p. 91). Nous renvoyons également aux *Nouvelles réflexions sur le normal et le pathologique (1963-1966)* dans *op. cit.*, p. 177.

<sup>86</sup> Dans « Qu'est-ce qu'une passion de l'âme ? Descartes et ses prédécesseurs » (*Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, 1988, vol. 178, n°4, p. 407-413), Jean Deprun propose un panorama des définitions des « passions de l'âme », de Charron à Senault. Il décèle, au gré de ces théories, des traits notionnels constants, dont la référence aux « lois de la nature ». En effet, pour tous ces savants, la passion a bien des conséquences physiques qui changent le corps et l'entraînent vers un dysfonctionnement. Une équivalence est alors implicitement posée entre le dysfonctionnement physique – les auteurs l'appellent commotion ou affection – et la rupture par rapport aux normes régulatrices de la nature humaine. En somme, l'affection du corps le rend étranger à lui-même, et les effets de la passion sont des « effets contraires aux normes inscrites dans l'essence ou nature du vivant » (*ibid.*, p. 408).

de la nature<sup>87</sup> » semble être une constante de la pensée des passions tout au long de l'âge classique. Or, dans le contexte d'un autre espace de normes, celui de l'écriture épistolaire, la prise en charge de ces perturbations vitales, qu'elles relèvent du trouble émotionnel, maladif ou existentiel, concerne à la fois l'épreuve de soi et l'art d'écrire. Préférer le vivant à la vie, une approche synthétique et construite en dialogue avec la lettre sévignéenne plutôt que l'application au texte d'une notion préalablement donnée et historiquement constituée dont il s'agirait de traquer les réfractions<sup>88</sup>, nous permet d'être sensible à la discussion de la norme en laquelle consiste le déploiement de l'existence, quelles que soient ses dimensions, et de mesurer, enfin, la contribution de l'invention épistolaire à cette dynamique<sup>89</sup>.

*Le vivant : ce qui exemplifie la vie.* Chez Nicole, c'est dans la recherche du Salut que l'on devient « vivant devant Dieu » et que l'on connaît alors les « marques de vie » : « Plus ces sentiments sont vifs et agissants, plus on a sujet de se croire vivant. Mais plus ils sont faibles et languissants, plus on a sujet d'appréhender d'être mort.<sup>90</sup> » Parce que l'hypothèse grâce à laquelle nous nous proposons de cheminer avec Sévigné se construit en dialogue avec la *Correspondance* et les questionnements qu'elle soulève, notre enquête n'abordera pas l'intensification de l'existence en jeu dans l'expérience spirituelle voire mystique. Néanmoins, tout en qualifiant les modalités d'une vie chrétienne, Nicole aborde en lien avec la puissance du sentiment vital des thématiques que Furetière associe à la forme « vivant » dès lors que celle-ci est employée comme adjectif et synonyme de « vif ». Ce dernier est d'ailleurs un des sens qu'Édouard Sommer attribue à l'adjectif « vivant » dans son étude du lexique de la

---

<sup>87</sup> Cette expression figée revient comme un cliché linguistique sous la plume des savants et désigne « l'essence ou nature du vivant » (*ibid.*). Deprun ajoute, en commentant Senault : « En dérégulant le rythme cardiaque, la passion met fin par excès ou par défaut à l'optimum prévu par le Grand ouvrier de nos natures » (*ibid.*, p. 408-409).

<sup>88</sup> Nous nous référons sur ce point à la méthodologie proposée par Jean-Pierre Martin dans « Ces émotions à fleur de peau, sans nom pour les désigner » (*Modernités*, 2012, n°34 « L'émotion, puissance de la littérature », p. 73-83, p. 74) lorsqu'il affirme qu'« il [lui] paraît souhaitable, plutôt que d'aligner la littérature sur un discours et un savoir préexistant (psychologique ou sociologique), de l'envisager comme une tentative de penser dans une forme telle qu'elle exprimerait ce qu'on ne peut dire dans le langage des sciences humaines, comme une manière d'exprimer le reste, le laissé pour compte, comme un désir de ne pas se laisser enfermer dans le code des expressions qui en prédéterminent la cartographie. »

<sup>89</sup> Dans le commentaire qu'il consacre à Canguilhem, François Jullien relève que, lorsque l'on s'occupe de « vivant », la déviance est moins infraction à la normalité que rénovation du vivre, réactivation de son potentiel créateur, promoteur : « Or, cette déviance rend la normalité à nouveau inventive et promotrice, en la forçant à réagir, répond par suite à l'exigence de normativité du vital, joue en faveur de la polarité dynamique : maintient le *vivre* en essor ou dans son émergence. Concept qui est alors tout autant éthique que biologique – il défait même avantageusement une telle séparation. Du moins tant que cette déviance se distingue de la déviation, qu'elle sait préserver en elle du virtuel, du neuf ou de l'inédit, et ne sombre pas dans une actualisation qui se fige, en se répétant, et qui la réifie en nouvel *habitus* ; que cet autre possible qu'elle ouvre, elle le garde effectivement ouvert et ne s'y bloque pas » (*Philosophie du vivre*, Paris, Gallimard, 2011, p. 204-205).

<sup>90</sup> Nicole, Pierre, *Essais de morale*, « De la crainte de Dieu » [vol. 1], *op. cit.*, vol. 1, p. 57.

*Correspondance*<sup>91</sup>. Le vif, l'agissant, le fort et l'intense, voilà des caractéristiques de ce qui est « vivant », dont Nicole commente souvent la puissance d'impression<sup>92</sup>, notamment lorsqu'il dénonce la force illusoire de l'imagination : « [...] les images qu'elle présente sont si vives, que l'esprit ne distingue plus les fausses des véritables<sup>93</sup> ». De tels attributs contribuent certes à tromper, dans une perspective augustinienne, mais ils sont aussi gage de persistance temporelle en dépit de l'affaissement de la matière. C'est en tout cas ce qu'interroge le poète dans le *Songe de Vaux* – « Un jour, un jour l'Univers / Cherchera sous vos ruines / Ceux qui vivront dans mes vers<sup>94</sup> » –, selon une pensée de la relique qui travaille par ailleurs la réflexion sur la descendance chez Mme de Sévigné, elle qui, selon Perrin, était désignée à Sainte-Marie comme la relique vivante de sa grand-mère, Jeanne de Chantal<sup>95</sup>. Le vivant et le vif relèvent en outre d'une théorie de l'expression où la clarté constitue le critère de réussite, d'intelligibilité et d'honnêteté<sup>96</sup> et qu'il faut associer au vaste champ d'élaboration du naturel. S'interrogeant sur le statut de la nature dans la pensée classique du Beau, Bernard Tocanne se réfère à la réflexion de Roger de Piles pour qui il faut « accommoder l'Antique à la représentation du naturel dans la peinture, pour garder la mobilité de la vie<sup>97</sup> » : « Le naturel a toujours quelque chose de vif et de remuant, qui tempère cette immobilité des figures antiques.<sup>98</sup> » En écho avec la définition aristotélicienne de la vie, laquelle est, pour Aristote, essentiellement mouvement, l'esthétique de la *sprezzatura* et du naturel s'empare de la puissance d'animation du *vivant*, mettant ainsi en valeur toute une série d'effets – éclat, vigueur, activité, expressivité<sup>99</sup>. Dans un autre champ, qui hérite du registre esthétique la métaphore de la lumière, ce qui est *vivant* s'associe dans le second XVII<sup>e</sup> siècle à la recherche de la transparence. Nicole évoque l'image « vive et

---

<sup>91</sup> Sommer, Édouard, *Lexique de la langue de Madame de Sévigné, avec une introduction grammaticale et des appendices*, Paris, Hachette, 1866, 2 vol.

<sup>92</sup> Voir le *Dictionnaire de l'Académie* (1694), à l'article VIF : « Vif se dit aussi de certaines choses, soit naturelles, soit morales, pour marquer la violence de l'impression qu'elles font sur nous ».

<sup>93</sup> Nicole, Pierre, *Essais de morale*, « De la faiblesse de l'homme » [vol. 1], *op. cit.*, vol. 1, p. 21-22.

<sup>94</sup> La Fontaine, Jean (de), *Songe de Vaux* dans *Œuvres complètes*, vol. 2 *Œuvres diverses*, Pierre Clarac (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1958, chapitre II, p. 93.

<sup>95</sup> Note de Perrin non reprise par Roger Duchêne. Voir Sévigné, II, p. 300 : « Vous me parlez plaisamment de ce saint qui vous est tombé à Aix, et qu'on épouille à tout moment ; c'est grand dommage que vous n'ayez votre reliquaire. Ces poux que vous appelez des *reliques vivantes* m'ont choquée, car comme on m'a toujours appelée ainsi à Sainte-Marie, je me suis vue en même temps comme M. Ribon. »

<sup>96</sup> Voir sur ce point Emmanuel Bury et Carsten Meiner (dir.), *La clarté à l'âge classique*, Paris, Classiques Garnier, 2013.

<sup>97</sup> Tocanne, Bernard, *op. cit.*, p. 340.

<sup>98</sup> Piles, Roger de, *Conversations sur la connaissance de la peinture et sur le jugement qu'on doit faire des tableaux*, I, Paris, Langlois, 1677, p. 42, cité par Bernard Tocanne, *op. cit.*, p. 340.

<sup>99</sup> Au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans la sixième édition du *Dictionnaire de Trévoux* (Paris, 1771), l'article « VIE » comprend dans un paragraphe le sens de « force, vigueur, énergie » (cité par Michel Delon, *L'idée d'énergie au tournant des Lumières (1770-1820)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1988, p. 46).

lumineuse » créée dans « l'esprit des auditeurs » par un bon raisonnement, une image « qui ne présente pas seulement ces choses toutes nues, mais aussi les mouvements avec lesquels on les conçoit<sup>100</sup> ». Ailleurs, il évoque la foi des premiers chrétiens « vive et éclairée » tandis que « la nôtre est languissante, obscure et sans lumière<sup>101</sup> ». Chez Nicole comme chez d'autres moralistes, la thématique de la lumière s'associe à la démarche de décryptage du cœur humain. À la fin du *Tartuffe*, on retrouve d'ailleurs l'expression toute augustinienne des « replis du cœur », en lien avec l'action de démasquer un secret : « il a percé, par ses vives clartés, / Des replis de son cœur toutes les lâchetés<sup>102</sup> » déclare l'exempt à Orgon.

Les emplois de la *Correspondance* que commente Édouard Sommer semblent synthétiser l'ensemble de ces sèmes, l'expression de la vivacité du souvenir<sup>103</sup> constituant sans doute, chez Sévigné, le catalyseur le plus frappant des enjeux successifs que nous avons abordés à propos du vivant : aménagement au sein de l'existence, précarité de la vie et intensité de l'effet ou de l'émotion. Ces occurrences apparaîtront çà et là au cours de cette étude et nous nous en tenons pour l'instant à tracer le sillon qui nous servira d'hypothèse de travail. Au terme de ce rapide panorama consacré aux déclinaisons de la forme « vivant », de ses emplois et des registres auxquels elle participe, il apparaît nettement que le vivant peut réunir sous sa coupe une collection de problématiques, allant de l'esthétique à l'éthique. Loin d'exploiter une nébulosité propre à un temps historique dont André Pichot écrit qu'il consacre « la disparition de la vie<sup>104</sup> », notre propos se situe délibérément aux confins de la forme physiologique de l'existence, de ses modalités et des valeurs qui la traversent pour dégager un moment de convergence et en déplier la productivité littéraire mais aussi morale. Autrement dit, une telle épaisseur sémiotique nous conduit à prolonger le bilan critique par lequel nous avons inauguré notre propos : si la question du rapport de l'art et de la vie ne peut être évacuée au prétexte que la tentation du biographique planerait sur elle comme une menace, c'est parce que le travail de l'écriture confère aux données du vécu sévignéen la profondeur d'un vivre, dont les différents volets du vivant se donnent comme les tuteurs. Le long de ces derniers se tisse la trame de l'existence épistolaire – un tissu dont il faudra interroger la couleur, la texture et les motifs – et c'est grâce à eux, *in fine*, qu'une enquête synthétique peut émerger. En nouant ces passages

---

<sup>100</sup> Nicole, Pierre et Arnauld, Antoine, *La Logique, ou l'art de penser*, Dominique Descotes (éd.), Paris, Champion, 2011, III, p. 488.

<sup>101</sup> Nicole, Pierre, *Essais de morale*, « De la crainte de Dieu » [vol. 1], *op. cit.*, vol. 1, p. 53.

<sup>102</sup> Molière, *Le Tartuffe ou l'Imposteur*, *op. cit.*, V, scène dernière, v. 1919-1920.

<sup>103</sup> Nous y consacrerons bien entendu une section au cours de notre étude. Voir chapitre 8, B) a. « La vivacité du souvenir ou l'autre vie que l'on porte avec soi », p. 365 *et sq.*

<sup>104</sup> Pichot, André, *op. cit.*, p. 388.



entre différents champs de l'existence et de l'appartenance au monde – ce que nous appellerons ponctuellement, nous risquant à la néologie, l'*être-vivant*<sup>105</sup> –, l'écriture sévignéenne se nourrit de l'interaction épistolaire pour mettre à l'épreuve les contours et les formes du vivre, une expérimentation qui exploite à la fois les conditions vitales dans ce qu'elles ont de plus ordinaires, leur mise en ordre dans un propos toujours adressé, écrit *pour*, et les ressorts exploratoires de l'inventivité stylistique à laquelle travaille la *Correspondance*.

### Une enquête au présent

Lorsque nous évoquerons les différents aspects de l'existence sévignéenne et les questionnements vitaux qui s'y rapportent – au premier rang desquels figurent la vie du corps, les émotions, l'interaction avec la nature mais aussi la vie morale et le sentiment de soi –, ce ne sera donc pas pour trouver chez Sévigné des exemplifications locales de paradigmes médicaux, philosophiques ou moraux, mais pour dégager les usages de l'écriture et les ressources que cette dernière met en branle dans la fabrique de soi et la méditation sur l'*être-vivant*. Cependant, la notion de « vivant » ne saurait ouvrir sur une enquête qui se voudrait concurrente ou comparable à d'autres travaux consacrés au corps, à la nature ou aux passions, notamment dans le champ de l'histoire des idées<sup>106</sup>. Notre investigation ne prétend en partager ni la méthodologie ni l'esprit, pas plus qu'elle n'est pensée comme un chapitre supplémentaire à ces études, dans le cadre d'une histoire des mentalités à laquelle contribuerait la critique littéraire. En effet, au lieu d'en remanier à la marge certaines problématiques vitales en les traitant selon différents plans distincts<sup>107</sup>, nous souhaitons interroger la contribution de la *Correspondance* de Sévigné à l'émergence de questionnements sur les rapports entre l'art de vivre – celui-ci pouvant aller de l'hygiène de vie à la réforme morale –, l'art d'écrire et l'art de penser sa vie et son rapport au monde. Il ne s'agit pas de réintégrer Mme de Sévigné dans la catégorie des moralistes du XVII<sup>e</sup> siècle, mais d'envisager ce que l'inscription quotidienne de l'épreuve de soi dans l'écriture peut

---

<sup>105</sup> Marielle Macé n'hésite pas à parler de « ce vivant-en-exercice qu'est l'homme » (*Styles. Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, 2016, p. 83).

<sup>106</sup> Outre les travaux de Bernard Tocanne et Jean Ehrard (*L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1994), nous pensons par exemple à l'étude de Lucie Desjardins, *Le corps parlant. Savoirs et représentation des passions au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris / Québec, L'Harmattan / Les Presses de l'Université de Laval, 2001 ou à l'étude dirigée par Claude Fintz, intitulée *Les imaginaires du corps. Pour une approche interdisciplinaire du corps* et en particulier le tome I consacré à la littérature (Paris, L'Harmattan, 2000).

<sup>107</sup> Voir François Jullien, *op. cit.*, p. 160-161 : « La vie se prête encore aisément au discours parce qu'elle s'appréhende au stade de la représentation, qui est aussi celui de l'objectivation, et se conçoit en plans divers. Elle reçoit des déterminations qu'on perçoit du dehors : début et fin, la naissance et la mort. Elle s'entend en des sens qu'on peut séparer : sens biologique ("l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort", disait Bichat) ou sens éthique ; sens général ou individuel (*Une vie* est, pour tant de romans, le titre générique de ce singulier) ; sens propre ou figuré ("vie" d'un peuple, "vie" littéraire). Compte tenu de cette distribution de plans qui, comme tels, sont opératoires, on peut élaborer des savoirs de la vie et chacun d'eux possède sa pertinence et son objet. »

avoir à nous dire des usages possibles du champ littéraire comme opérateur de transformation, d'action sur soi et sur l'existence, dans la lignée des *Essais* de Montaigne. Finalement, ce type d'investigation, dont la vitalité contemporaine est certaine<sup>108</sup>, nous apporte deux confirmations. Premièrement, placer la lecture de la *Correspondance* dans cet horizon critique revient à parachever la singularité *du vivant* par contraste avec une notion comme *la vie*. « Le vivant est, en somme, un *événement*, un processus d'individuation en cours, tandis que la vie est une propriété, une réalité transcendante » souligne Rocco Ronchi, avant d'ajouter que « le temps verbal de la vie est le passé » alors que « le vivant est au contraire un présent<sup>109</sup> ». Simple rappel grammatical, qui aurait davantage trouvé sa place en tête de la section précédente, s'il ne nous permettait d'inscrire notre étude dans le champ contemporain des interactions entre genres littéraires et problématiques morales voire existentielles. La lettre que pratique Sévigné<sup>110</sup> a directement à voir avec ce « présent » que nous venons d'évoquer et cet « infini » sur lequel Rocco Ronchi insiste un peu plus loin. Sa plasticité et sa remobilisation quotidienne relèvent le défi d'un vivre en acte. Il nous appartiendra de relever la puissance phénoménologique de cette écriture<sup>111</sup>, y compris dans la discussion qu'elle ménage avec le genre épistolaire, tout en ayant à l'esprit l'enracinement théorique de sa plasticité et de sa capacité à épouser les pleins et les vides de l'existence, la variété des problématiques vitales, les intermittences dans l'intensité de l'*être-vivant*<sup>112</sup>. Phénoménologie de nos affections, de notre modelage au contact du monde, de la saisie éthique en laquelle consiste chaque existence, ce « vivant » implique nécessairement une réflexion formelle, qui n'a pas pris chez Sévigné un tour réflexif ou métadiscursif mais l'aspect d'une collection d'ajustements et d'inventions épistolaires. « [C]omment, à propos du

---

<sup>108</sup> Nous envisagerons au cours de notre étude l'idée d'une écriture thérapeutique. Ce champ d'investigation est aujourd'hui particulièrement vivant : voir notamment le numéro 13 (printemps 2008) de la revue *Études Épistémé* intitulé « Les usages thérapeutiques du littéraire », disponible en ligne <http://revue.etudes-episteme.org/> et le collectif dirigé par Jean-Charles Darmon, *Littérature et thérapeutique des passions : la catharsis en question*, Paris, Hermann, 2011.

<sup>109</sup> Ronchi, Rocco, « L'acte du vivant. La vie dans le miroir de la philosophie spéculative (Aristote, Bergson, Gentile) dans *Le moment du vivant*, *op. cit.*, p. 27-43, p. 28).

<sup>110</sup> Pour un panorama des options génériques auxquelles emprunte la lettre sévignéenne, voir Nathalie Freidel, *op. cit.*, p. 175-179.

<sup>111</sup> Voir Michel Collot, « L'œuvre comme paysage d'une expérience. Merleau-Ponty et la critique thématique » dans *Merleau-Ponty et le littéraire*, Nicolas Castin et Anne Simon (dir.), Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1998, p. 23-37, p. 27 : « La littérature est à sa manière une phénoménologie ; elle tente d'inventer un langage susceptible pour formuler le *logos* impliqué dans le phénomène. »

<sup>112</sup> Voir Marc Fumaroli sur le principe d'infini érasmien : « Dès les premières lignes, avec une autorité rayonnante d'ironie, Érasme affirme le principe fondamental qui régit à ses yeux le genre épistolaire, et qui renverse tous les principes limitatifs qui l'empêchaient jusque-là de s'épanouir : et ce principe est un principe d'infini : *res tam multiplex propeque ad infinitum varia* » (« Genèse de l'épistolographie classique : rhétorique humaniste de la lettre, de Pétrarque à Juste Lipse », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1978, vol. 78, n°6, p. 886-905, p. 889).

vivre, dépasser ce stade de la simple observation ou de la remarque ?<sup>113</sup> », s'interroge François Jullien – une question qui fait écho aux négociations épistolaires de la *Correspondance* au sujet du retour des mêmes thèmes ou motifs ou, de temps à autre, de l'absence de nouvelles : à la gestion de « l'économie interne de [l']être<sup>114</sup> » élaborée « par déduction attentive des effets de tout ce qui du dehors, à notre insu, peut nous affecter et fait notre *ethos*<sup>115</sup> », la *Correspondance* semble donner une forme inédite, qui émerge des réglages de la communication épistolaire et de l'accommodation de la vie sensible à ses contraintes.

Situer notre étude dans la réflexion contemporaine sur la littérature<sup>116</sup> comme manière de vivre, dans le prolongement des travaux de Pierre Hadot<sup>117</sup>, nous apporte une seconde confirmation. La rénovation de l'approche critique lorsque les questions vitales sont abordées requiert de replacer la *Correspondance* dans le continuum des formes qui, depuis l'âge classique auquel les lettres appartiennent, jusqu'au moment contemporain, contribuent à attribuer à l'écriture littéraire une place de choix dans la fabrique de l'art de vivre. Sans résorber la spécificité générique et historique de l'écriture sévignéenne, il nous semble nécessaire, au sein du « moment » classique, d'être sensible aux porosités formelles qui orientent la lettre vers des horizons autres que les seuls codes de l'épistolarité – le récit, la fable, la maxime –, dont Sévigné se saisit pour explorer les dimensions multiples de l'existence<sup>118</sup>. Enfin, une telle enquête vise à s'emparer d'un « moment » contemporain, celui du vivant, dont les enjeux excèdent largement les problématiques esthétiques et éthiques de la *Correspondance*, mais qui repose sur des fondements méthodologiques qui nous serviront d'aiguillons. Devant le risque

---

<sup>113</sup> Jullien, François, *op. cit.*, p. 159.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 158.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>116</sup> Terme doublement déplacé pour la *Correspondance* de Sévigné : écrites sans projet auctorial, les lettres appartiennent également à un moment historique pour lequel il faut considérer les enjeux propres de la « production lettrée » (voir Claire Badiou-Monferran [dir.], *La littérature des belles lettres : un défi pour les sciences du texte ?*, « Avant-propos », p. 7-17, notamment p. 9-11). Si nous recourons à ce raccourci, c'est donc au nom des effets littéraires de la *Correspondance*. Le travail critique de Laure Depretto montre que ceux-ci ont souvent été négligés au profit de grands modèles littéraires – narratologiques, dramaturgiques –, lesquels apparaissaient comme autant de lots de consolation pour l'analyse devant un texte instable et complexe (*op. cit.*).

<sup>117</sup> À partir des pensées antiques, Pierre Hadot voit dans la philosophie non pas un discours mais une pratique (voir notamment *La philosophie comme manière de vivre. Entretiens avec Jeannie Carlier et Arnold I. Davidson*, Paris, Michel, 2001). Pour dépasser l'impasse textualiste sans limiter l'enquête à une investigation de type rhétorique, la critique littéraire peut se saisir de cette proposition pour bâtir une herméneutique et se réappropriier les contenus éthiques en jeu dans les textes. Voir par exemple *Pensée morale et genres littéraires*, Jean-Charles Darmon et Philippe Desan (dir.), Paris, Presses Universitaires de France, 2009.

<sup>118</sup> Dans le cadre de son étude des récits sévignéens, Laure Depretto a par exemple insisté sur l'usage ponctuel de la gazette dans l'annonce des nouvelles de la santé (*op. cit.*, p. 165-166). À l'analyse stylistique, celle du pastiche, fondée sur l'art de plaire propre au genre épistolaire pratiqué dans un cadre familial, il faudrait adjoindre une interrogation sur le type d'exploration de soi et le type d'expérience du corps vivant (et déclinant ou dysfonctionnant) que cette pratique gazetièrè suggère. Nous proposerons cette investigation au cours de notre étude.

présent, « celui de s'en tenir à une position réductrice ou abusive, tenant le vivant pour un simple fait ne posant pas de problèmes ou pour une valeur qui les résoudrait tous, conduisant donc ou bien à un aplatissement ou bien à une sacralisation du vivant et de "la vie"<sup>119</sup> », la manière dont les textes littéraires se saisissent des problématiques vitales, la manière dont ils donnent sens à ce qu'être vivant peut vouloir dire, promet de contribuer à l'« élargissement du vivant à toute l'expérience humaine<sup>120</sup> » que le temps présent exige de la réflexion critique. L'enquête littéraire peut alors permettre de préciser les modalités de cet élargissement, d'en sonder les enjeux éthiques et esthétiques, d'interroger les ressources locales et historiques qui revitalisent ces questionnements. On comprend donc que, davantage qu'un outil créé pour l'occasion, le vivant apparaît comme une notion nécessaire pour déplacer le point de vue, et, plus encore, pour le rendre à la fois mobile et sensible aux circulations produites par l'écriture d'un champ à l'autre. Ainsi, la transdisciplinarité n'aura, dans cette étude, rien d'un dogme ou d'une multiplication des spécialisations : au sein d'une enquête profondément littéraire, elle introduira la souplesse requise par la pratique épistolaire de Mme de Sévigné, laquelle fait émerger « au bout de [s]a plume » des problèmes partagés par d'autres types de discours voire d'autres « moments » historiques. La pensée de la forme chez Aristote, l'écriture de soi selon Montaigne, les réflexions de Diderot sur l'intensité de la vie, « l'expérience de l'être vivant » conceptualisée par Dewey – et qui est porteuse selon lui, en tant qu'expérience, d'une « vitalité plus intense<sup>121</sup> » –, la notion merleau-pontienne de « corps vécu », enfin l'usage que propose Marielle Macé du concept de « forme de vie », seront moins les jalons d'une généalogie reconstituée de part et d'autre du foyer sévignéen, que des ressources pour penser les articulations et les circulations que l'écriture épistolaire sévignéenne fait émerger au sujet de l'épreuve existentielle.

Par un mouvement de retour, l'ouverture de la *Correspondance* à ce « moment du vivant » auquel l'enquête littéraire peut contribuer, nécessitera une considérable rénovation de la notion de « style », à laquelle la relecture actuelle des travaux de Canguilhem nous convie par ailleurs. Puisant dans la médecine grecque, et notamment dans la manière dont elle pense la maladie, les bases d'une conception à la fois totalisante, souple et plastique de la vie<sup>122</sup>,

---

<sup>119</sup> Worms, Frédéric, « Un moment du vivant ? » dans *Le moment du vivant*, op. cit., p. 17-25, p. 17.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>121</sup> Dewey, John, *L'art comme expérience*, Jean-Pierre Cometti (trad.), Paris, Gallimard, 2010, p. 54.

<sup>122</sup> Le constat est posé dès le début de son ouvrage *Le normal et le pathologique* : « [...] la médecine grecque offre à considérer, dans les écrits et les pratiques hippocratiques, une conception non plus ontologique mais dynamique de la maladie, non plus localisationniste mais totalisante. La nature (*physis*), en l'homme comme hors de lui, est harmonie et équilibre. Le trouble de cet équilibre, de cette harmonie, c'est la maladie. Dans ce cas, la maladie n'est pas quelque part dans l'homme. Elle est en tout l'homme et elle est tout entière de lui. Les circonstances extérieures

Canguilhem voit dans la maladie « une autre allure de la vie<sup>123</sup> ». Or, c'est parce que « la maladie n'est pas une variation sur la dimension de la santé » mais « une nouvelle dimension de la vie<sup>124</sup> », qui engage la totalité de l'existence, une forme générale, un vivant conçu comme indivisible<sup>125</sup>, que la vie doit être « entendue comme activité d'opposition à l'inertie et à l'indifférence<sup>126</sup> ». De cette dernière formule, la critique a tiré une « extension du domaine du style<sup>127</sup> » ; ce dernier ne serait plus conçu comme un opérateur d'écart ou d'embellissement, mais une pratique de « possibilisation<sup>128</sup> », de « variance<sup>129</sup> », dynamique « inhérente à la vie même<sup>130</sup> », dont les manières successives constitueraient autant « d'équilibres provisoires » ou « de reliefs surprenants<sup>131</sup> ». Comme refus obstiné de l'indifférence, l'enquête littéraire a tout intérêt à s'approprier cette conception « d'un “formel” [...] moteur du vivant<sup>132</sup> » et d'en tirer les conséquences en ouvrant l'analyse stylistique aux contenus éthiques en jeu dans les textes. Conjuguant manières de vivre et manières d'écrire, la *Correspondance* de Sévigné nous semble mettre en branle une attention toute particulière à ce « formel du vivant », en vertu de laquelle l'importance de la faiblesse humaine dans les lettres – les émotions, la maladie, la mort – constitue à la fois une donnée du vécu – aspect que nous laisserons de côté – et la marque d'un regard conscient de la fébrilité des contours du vivre<sup>133</sup>. Une telle articulation permet enfin de reposer les termes du débat sur la littérarité des belles lettres. La renégociation du « partage des territoires<sup>134</sup> » consécutive au recul de la stylistique historique propose de substituer à la stylistique une linguistique textuelle consacrée à « l'examen, non pas de l'inouï, de la singularité, des écarts par rapport à une langue commune que la langue des belles-lettres entend tout au contraire illustrer, mais des variations de tout type dont ces dernières s'autorisent,

---

sont des occasions mais non des causes. Ce qui est en équilibre dans l'homme, et dont le trouble fait la maladie, ce sont quatre humeurs dont la fluidité est précisément apte à supporter des variations et des oscillations, et dont les qualités sont couplées selon leur contraste (chaud, froid, humide, sec). La maladie n'est pas seulement déséquilibre ou dysharmonie, elle est aussi, et peut-être surtout, effort de la nature en l'homme pour obtenir un nouvel équilibre » (Paris, Presses Universitaires de France, 2009 [1966], p. 12).

<sup>123</sup> *Ibid.*, p. 51. La formule réapparaît plusieurs fois dans l'ouvrage. Voir par exemple *ibid.*, p. 49 : « Être malade c'est vraiment pour l'homme vivre d'une autre vie, même au sens biologique du mot. »

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>125</sup> Macé, Marielle, *op. cit.*, p. 94.

<sup>126</sup> Canguilhem, Georges, *Nouvelles réflexions concernant le normal et la pathologique (1963-1966)*, Paris, Presses Universitaires de France, 2009, p. 173.

<sup>127</sup> Macé, Marielle, *op. cit.*, p. 94.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>131</sup> Les deux segments : *ibid.*

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. 109-110 : « L'attention au formel de la vie implique une conscience de la fragilité des modes d'être, une attention à leur précarité. »

<sup>134</sup> Badiou-Monferran, Claire, *op. cit.*, « Avant-propos », p. 12.

et qui permettent une approche tout à la fois comparative et différentielle des productions lettrées de la Première modernité<sup>135</sup> ». Si, à la lecture de la *Correspondance* de Sévigné, on se refusera à rabattre entièrement l'analyse stylistique sur un décryptage de la valeur d'exemplification et de variation des lettres vis-à-vis des normes et des codes épistolaires et linguistiques du temps, il ne s'agit pas pour autant de lire dans le style de Sévigné la consécration d'un sujet autonome et d'un moi singulier. Nicolas Laurent précise les enjeux de cette position critique :

L'individuation stylistique n'exclut pas, mais n'implique pas celle du style "comme expression romantique d'une idiosyncrasie subjective", comme le rappelle Laurent Jenny. Ce serait réduire causalement l'individuation stylistique à une forme d'individualisation, celle qui conçoit la singularité artistique comme expression d'un moi singulier. Or, étudier le style d'une œuvre n'est pas nécessairement organiser les traces multiples d'un moi qui se formuleraient en regard. *A contrario*, d'ailleurs, faut-il rappeler que le subjectif n'est pas nécessairement l'individuel ?<sup>136</sup>

Les traces de subjectivation, plutôt que celles d'un sujet constitué, nous les chercherons dans le travail de « qualification modale<sup>137</sup> » du vivre auquel contribue le style, à condition de lire dans « l'esthétique de l'existence » – dont Pierre Hadot craignait qu'elle ne soit « qu'une nouvelle forme de dandysme<sup>138</sup> » –, une « dynamique d'individuation<sup>139</sup> », un art de vivre voire l'épreuve de la dimension plastique du vivant.

### Parcours et méthodologie

Partant, « le vivant » apparaît bel et bien comme un « énoncé de problèmes », pour reprendre la formule de Bergson<sup>140</sup>. Toutefois, au terme de la situation du sujet que nous avons exposée jusqu'ici, la question du vivant semble également puissamment unificatrice, autour de l'idée d'une interrogation des formes de vie et de l'expérience vitale à l'occasion de l'écriture épistolaire. Autrement dit, la forme épistolaire mobilise un certain nombre d'enjeux génériques mais plus largement pragmatiques et esthétiques qui lui sont propres et qui, malgré la complexité et l'instabilité de la *Correspondance*, ont fait l'objet d'études précises : l'art de la séduction qui préside à l'interaction avec le ou la destinataire dans le cadre d'un espace

---

<sup>135</sup> *Ibid.*

<sup>136</sup> « Du discours à l'œuvre » dans *op. cit.*, p. 197-211, p. 204

<sup>137</sup> Macé, Marielle, *op. cit.*, p. 94.

<sup>138</sup> Hadot, Pierre, *Exercices spirituels et philosophie antique*, Paris, Michel, 2002, p. 331.

<sup>139</sup> Macé, Marielle, *op. cit.*, p. 95.

<sup>140</sup> Bergson, Henri, *Écrits et paroles*, Rose-Marie Mossé-Bastide (éd.), Paris, Presses Universitaires de France, 1957, vol. 1, p. 168 : « Est-il utile d'arrêter définitivement la signification des termes là où les idées sont encore flottantes ? Peut-on fixer le sens du mot quand on discute encore sur la nature de la chose ? Doit-on poser des définitions de mots qui seront nécessairement des solutions anticipées, et l'indécision du sens d'un mot n'a-t-elle pas quelquefois pour avantage de rappeler que la question reste ouverte ? Il y a, en métaphysique et en morale, des mots qui sont et doivent n'être, pour le moment, que des énoncés de problèmes. »

communicationnel, l'effet de présence dans le cadre d'une « conversation entre absents<sup>141</sup> » où il faut *faire voir* ce qui se dérobe au regard, la régulation des émotions dans la recherche du maintien d'un ordre épistolaire partagé, la maîtrise de la variété des sujets abordés, du rythme et des registres de l'écriture dans le cadre d'un art de plaire fondé sur l'enjouement<sup>142</sup>. Il reste que dans cette écriture de circonstance, ces négociations formelles nous semblent constituer les aspects d'une pratique qui outrepassa le plan générique ou communicationnel. Plus précisément, comme activité empreinte de l'existence, l'écriture sévignéenne consacrerait la contribution des formes à la problématisation du sens, de l'allure et du rythme de l'*être-vivant*<sup>143</sup>, à la méditation de la plasticité des manières de vivre et à la qualification des interactions entre l'individu et le monde. C'est cette hypothèse de travail que nous souhaitons mettre à l'épreuve du texte.

Notre parcours se dessine en trois moments distincts. Dans un premier temps, il s'agira de proposer une première expérience de lecture à l'aune d'un des aspects que recouvre la nébuleuse du vivant, à savoir la vie émotionnelle. Devenues aujourd'hui un champ de recherche profondément transdisciplinaire<sup>144</sup>, les émotions permettent de mettre au jour, dans la *Correspondance*, les solidarités que la lettre tisse entre exploration de soi – comme sujet ou spectateur d'émotions –, stratégies d'écriture et usages éthiques de la vie sensible. À partir des résultats obtenus dans ce « laboratoire du vivant » que constituent les émotions sévignéennes,

---

<sup>141</sup> Sur ce point, voir Geneviève Haroche-Bouzinac, « Quelques métaphores de la lettre dans la théorie épistolaire au XVII<sup>e</sup> siècle : flèche, miroir, conversation », *XVII<sup>e</sup> siècle*, 1991, n°172, p. 243-257.

<sup>142</sup> Voir notamment Nathalie Freidel, « Le badinage de Mme de Sévigné : respect des conventions ou attitude originale ? », *Papers on French seventeenth century literature*, 2004, vol. 31, n°60, p. 175-191 ; Cécile Lignereux, « L'inscription des larmes dans les lettres de Mme de Sévigné : tentations élégiaques et art de plaire épistolaire », *Littératures classiques*, 2007, n°62, « Le langage des larmes aux siècles classiques », Adélaïde Cron et Cécile Lignereux (dir.), p. 79-91 ; Cécile Lignereux, « Scénographies mondaines et réglages polyphoniques dans les lettres de Mme de Sévigné : l'exemple des compliments » dans *Une langue à soi. Propositions*, Cécile Lignereux et Julien Piat (dir.), Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2009, p. 139-158 ; Sabine Gruffat, « La lettre de provision ou comment “manipuler l'absence” » dans *Lectures de Madame de Sévigné. Les lettres de 1671*, Cécile Lignereux (dir.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, p. 97-106.

<sup>143</sup> Pour Canguilhem, qui reprend ainsi la réflexion de Benvéniste, le rythme n'est pas « un comptage ou un rapport métronomique à la temporalisation du vivre, mais la considération d'une “manière de fluer”, c'est-à-dire d'une dynamique d'individuation dans le temps ; non le nombre mais le sens. L'allure, le rythme : deux noms pour l'inscription permanente du sujet dans les formes » (Marielle Macé, *op. cit.*, p. 95).

<sup>144</sup> Nous ne donnerons ici que quelques références : Ruwen Ogien et Patricia Paperman (éd.), *Raisons pratiques*, 1995, n°6 « La Couleur des pensées. Sentiments, émotions, intentions » ; Anne Coudreuse et Bruno Delignon (dir.), *La Licorne*, 1997, n°43 « Passions, émotions, pathos » ; Jon Elster, *Proverbes, maximes, émotions*, Pierre Livet (trad.), Paris, Presses Universitaires de France, 2003 ; Michael Rinn (dir.), *Émotions et discours. L'usage des passions dans la langue*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008 ; Hélène Merlin-Kajman (dir.), *Littératures classiques*, n°68 « Les émotions publiques et leurs langages à l'âge classique », janvier 2009 ; Carole Talon-Hugon (dir.), *Nouvelle revue d'esthétique*, n°14 « L'artialisation des émotions », février 2014 ; Mathilde Bernard, Alexandre Gefen et Carole Talon-Hugon (dir.), *Arts et émotions. Dictionnaire*, Paris, Colin, 2015 ; Sylvie Coëllier (dir.), *Des émotions dans les arts aujourd'hui*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2015. À propos de la *Correspondance*, on relève l'article de Monika Kulesza, « L'expression des émotions amoureuses dans les lettres de Mme de Sévigné », *Les cahiers des paralittératures*, 2004, n°8, p. 99-106.

nous pourrons alors interroger les interactions entre formes d'écriture et formes de vie – cette dernière notion recouvrant aussi bien les manières de vivre que la forme matérielle de la vie. Ainsi, dans le deuxième moment de notre étude, nous ferons l'hypothèse que cette articulation fait de l'*être-vivant* en jeu dans les lettres une véritable expérience, notion que nous entendrons au sens fort de mise à l'essai, de mise à l'épreuve, et dont nous montrerons qu'elle permet à la fois à l'épistolière de questionner le sens et le rôle des épreuves existentielles dans la saisie et la connaissance de soi – en particulier au sujet du corps vivant, considéré dans sa forme matérielle – et d'inventer de nouvelles manières de vivre, création qui ne cesse de se ressourcer dans l'écriture. Le troisième et dernier moment de notre démonstration proposera de faire un pas de plus dans l'étude de ces interactions puisqu'il s'agira d'explorer les circulations et les continuités que la *Correspondance* met en place entre le monde de la lettre et le monde vivant, considéré dans sa dimension phénoménale et structurelle. À l'horizon de ces contaminations de tous ordres entre ces deux mondes, figurera l'hypothèse du « texte vivant », dont nous présenterons en dernier lieu les enjeux et les modalités.



## L'émotion dans la *Correspondance*, entre empreinte de l'existence, morale naturelle et enjeux épistolaires : le laboratoire du vivant ?

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, Rembrandt peint la révolution de l'anatomie fonctionnelle : *La leçon d'anatomie du docteur Tulp* (1632) fait du mouvement de la main, mimé par le chirurgien, le centre symbolique et dynamique du tableau et évoque ainsi cette nouvelle anatomie qui entend non plus décrire un système statique mais représenter des processus. La fin du XVII<sup>e</sup> siècle semble accomplir sur le plan esthétique et moral les transformations que Rembrandt suggère dans *La leçon d'anatomie*. De même que le mouvement accomplissait le lien entre tel ou tel membre et le système musculaire et nerveux interne qui en assure à la fois la vie et la dimension fonctionnelle, l'expression constitue pour Charles Le Brun le maillon essentiel de la transmission accomplie par la représentation picturale. Dans sa *Conférence sur l'expression générale et particulière*, prononcée en 1668 devant l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture, l'expression est conçue comme le vecteur du mouvement et de la ressemblance au sens fort : grâce à elle « tout ce qui est feint paraît être vrai<sup>145</sup> ». Plus encore, elle « est aussi une partie qui marque les mouvements de l'âme, ce qui rend visible les effets de la passion<sup>146</sup> ». Ce principe énoncé, Le Brun commence sa démonstration par un long développement sur la physiologie assorti d'un passage en revue des différentes passions, qui fait penser, toutes proportions gardées, aux *Passions de l'âme* de Descartes<sup>147</sup> : sa conférence fonde bel et bien la

---

<sup>145</sup> Le Brun, Charles, *Conférence sur l'expression générale et particulière*, Paris, Picart, 1698, p. 2.

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>147</sup> « Comment représenter les émotions auxquelles obéissent les personnages et susciter chez le spectateur d'une émotion qui soit conforme à l'idée de ce qui est représenté ? "L'expression" en peinture se développe selon trois plans : une "expression générale" résultant du tableau dont la tonalité d'ensemble doit correspondre à la scène représentée ; selon l'enseignement du Poussin, celle-ci est au peintre ce que les différents modes sont à la composition du musicien. Une "expression particulière" des passions dans le tableau qui se traduit par les gestes des personnages et les accents de leur visage car "la plus grande partie des passions de l'âme produit des actions corporelles". Le traité de Descartes *Les Passions de l'âme* (1649) est ici la source principale de Le Brun qui lui emprunte notamment sa liste des six passions primordiales ; cette liste indique suffisamment que l'expression des passions particulières doit permettre au spectateur de déchiffrer les émotions auxquelles sont sujets les personnages pour comprendre l'histoire représentée. » (« Charles Le Brun », *Arts et émotions. Dictionnaire, op. cit.*, p. 242-243).

pratique anatomique sur la compréhension fine de la psychophysiologie, de l'impression des objets extérieurs à la production de l'action en passant par la circulation des esprits, et sur une saisie, même sommaire, des différents mouvements de l'âme<sup>148</sup> auxquels Le Brun adosse une technique géométrique cohérente – angles, symétrie, proportions. Cette double refondation n'est pas négligeable. Il n'est plus question de lire le corps comme un livre<sup>149</sup> et pour le peintre d'y inscrire, horizontalement, une palette directement signifiante. C'est la maîtrise du code expressif qui constitue désormais pour lui la condition d'une adéquation réussie entre le sujet, dans toute son épaisseur, et le tableau, cette « naïve et naturelle ressemblance des choses que l'on a à représenter » par laquelle Le Brun désigne l'expression au tout début de sa conférence. Les représentations zoomorphes proposées par Le Brun sont trompeuses : la représentation expressive ne se fonde plus sur un rapport d'analogie mais de causalité<sup>150</sup>. La réussite esthétique et l'enjeu de la représentation sont déplacés vers le souci du mouvement qui, seul, peut dire l'intimité d'une intériorité dévoilée par spasmes et l'énergie d'un corps considéré à la fois dans son agentivité et son intentionnalité<sup>151</sup>. À une typologie des mouvements du corps fondée sur la traduction de l'intériorité en extériorité, on substitue le souci de la vitalité, de l'intensité mais aussi de la nuance des émotions, dont les dimensions intérieure et extérieure sont désormais saisies dans un même mouvement.

---

<sup>148</sup> Voir Charles Le Brun (*op. cit.*, p. 18) : « J'ai parlé de ces mouvements intérieurs, pour mieux faire comprendre ensuite les rapports qu'ils ont avec les extérieurs ».

<sup>149</sup> La remise en cause de la physiognomonie traditionnelle est chez Le Brun à la fois évidente et prudente. Évidente parce que le peintre se distingue nettement de la théorie des signatures, en rendant à la connaissance de l'homme la clé de sa compréhension. Prudente parce que, comme le notent Jean-Jacques Courtine et Claude Haroche (*Histoire du visage : exprimer et taire ses émotions, XVI<sup>e</sup>-début XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Payot & Rivages, 1994), Le Brun joint aux croquis représentant les différentes expressions humaines des représentations zoomorphes qui font penser au système d'équivalences mobilisé par la physiognomonie, par exemple chez Porta. Mais, précisent les auteurs, « [l]es représentations zoomorphes chez Porta et Le Brun n'ont en rien la même valeur » : elles ont chez Porta une valeur explicative majeure puisque « la relation entre l'homme extérieur et l'homme intérieur y reçoit sa légitimité des sympathies qu'ils entretiennent avec l'univers des formes et des caractères des animaux. » Dans la *Conférence sur l'expression générale et particulière*, ces représentations sont davantage « une concession que Le Brun a pu faire tout autant à la tradition physiognomonique qu'à celle qui consiste pour les peintres à réaliser à titre d'exercice des têtes d'expression fortement bestialisées » (Jean-Jacques Courtine et Claude Haroche, *op. cit.*, p. 89), une hypothèse que corrobore la dimension pratique de la *Conférence*, destinée aussi aux peintres désireux de perfectionner leur art.

<sup>150</sup> Courtine, Jean-Jacques et Haroche, Claude, *op. cit.*, p. 94.

<sup>151</sup> Si Le Brun s'inscrit pleinement dans la tradition aristotélicienne quand il fait la part belle au haut du corps et notamment au visage et aux yeux, l'ancienne philosophie est aussi revisitée. Le Brun reconnaît en effet le rôle des yeux dans l'expressivité d'un dessin, mais il apprécie davantage l'effet produit par le tracé des sourcils, imprimant une inflexion significative à la tradition : « Et comme nous avons dit que la glande qui est au milieu du cerveau, est le lieu où l'âme reçoit les images des passions, le sourcil est la partie de tout le visage où les passions se font mieux connaître, quoique plusieurs aient pensé que ce soit les yeux. » Pour Jean-Jacques Courtine et Claude Haroche, « le visage va cesser d'être le miroir ressemblant de l'âme pour devenir *l'expression physique de ses passions* » (*op. cit.*, p. 86.) ; et plus loin : « L'homme intérieur est aussi un *homme organique*, et non plus simplement l'image en miroir du corps manifeste. » (*ibid.*, p. 87).

Nous reviendrons en différents points de cette enquête sur les réflexions fondamentales que soulève la *Conférence* de Le Brun<sup>152</sup>. Mais pour ce seul propos liminaire, constatons simplement que les enjeux évoqués par Le Brun à travers l'idée d'expression, semblent être également synthétisés par la notion d'*air*, extrêmement présente dans la *Correspondance*<sup>153</sup> de Sévigné et dont l'extension, dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, se renouvelle. Sylvianne Rémi-Giraud analyse très précisément le glissement qui s'opère entre l'usage scientifique – atmosphérique, climatologique et épidémiologique – du mot *air* et un usage que nous pouvons qualifier d'éthique – au sens de manière. Dans ce glissement, qu'il ne faut pas comprendre comme une opération de substitution mais comme la création d'un réseau d'interférences à partir de la dérivation métaphorique, l'*air*, au sens éthique, semble être ce relais que Le Brun voyait dans l'art pictural, entre l'extériorité physique et mondaine d'un individu et une intériorité traversée de mécanismes psychophysiologiques, d'énergie et d'impressions. Il y a dans l'*air*, et particulièrement dans les emplois que propose la *Correspondance*, une inscription très forte de la manière d'être dans l'émotion, de la posture dans la sensation, du code mondain dans la culture des corps. Qu'il désigne l'individu tout entier ou une émotion passagère<sup>154</sup>, l'*air* ne rend pas seulement compte d'un trait caractérisant statique. Il suggère les liens discrets qui nouent la fabrique de l'émotion, son expression et son exposition au regard de l'autre.

Qu'il trahisse une émotion qu'on voulait soustraire au regard, qu'il soit l'indicateur de la personnalité d'un individu ou qu'il rompe avec elle, l'*air* tel qu'il est richement et diversement commenté dans la *Correspondance* nous engage à comprendre les tensions qui traversent la présence de l'émotion dans les lettres. L'extériorisation problématique de

---

<sup>152</sup> En matière politique, la « politique du regard » à laquelle Jean-Jacques Courtine et Claude Haroche associent la transformation de l'ancienne physiognomonie dans le second XVII<sup>e</sup> siècle sera brièvement évoquée quand il s'agira d'examiner la question des émotions publiques dans la *Correspondance*. En matière esthétique, le lien, évident, avec les développements ultérieurs de cette même histoire notamment autour de Diderot et de l'abbé Du Bos, sera également évoqué dans deux sens différents : autour de la question de la vivacité de la représentation des corps et à propos du naturel. Enfin, Jean-Jacques Courtine et Claude Haroche évoquent la transformation du lien entre l'homme et animal : d'un lien analogique, fondé sur la théorie des signatures et sur l'idée d'un univers réglé par les sympathies, on passe à considérer « la similarité des *comportements* entre humains et animaux » (*op. cit.*, p. 108). Nous tenterons d'approfondir l'étude de cette dernière transformation dans notre point consacré aux circulations entre humanité et animalité.

<sup>153</sup> On relève près de cinq cents occurrences dans la *Correspondance*. Cette présence significative a donné lieu à une étude particulièrement riche sur laquelle nous nous appuyons : Sylvianne Rémi-Giraud, *Étude sémantique du mot air (XVII<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles)*, thèse de doctorat, Jacqueline Picoche (dir.), soutenue à l'Université de Picardie le 10 décembre 1999. Nous utilisons la version électronique consultable en ligne sur le site de l'Université Lumière Lyon 2 (URL : [http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/1999/remi\\_s#p=0&a=title](http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/1999/remi_s#p=0&a=title) Dernière consultation le 4 juillet 2017).

<sup>154</sup> Sylvianne Rémi-Giraud en donne les formes lexico-syntaxiques correspondantes à l'aide de typologies très détaillées, dans la partie qu'elle consacre à la *Correspondance* de Mme de Sévigné.

l'émotion dans un monde fondé sur la régulation des passions et la codification des relations interpersonnelles est à envisager à l'aune des grands partages qui le structurent<sup>155</sup> comme le privé et le public, le noble et l'ignoble, la scène et l'audience, le transparent et l'opaque. Si nous reviendrons bel et bien sur ces lignes de partage, ce sera par d'autres biais, en privilégiant les valeurs, les usages et les formes de l'émotion que négocie la *Correspondance* à la fois dans et en-dehors de ces cadres normatifs. Prismes essentiels, garants d'une lecture avertie et contextualisée, ils constituent en outre une entrée non négligeable dans la compréhension du vivant dans le second XVII<sup>e</sup> siècle, sa gestion et sa signification profonde pour l'existence humaine. Mais ils doivent être utilisés avec une souplesse et une délicatesse qui sauront préserver la singularité et la complexité du texte sévignéen. Ainsi, nous interrogerons la force contraignante des normes qui enserment l'émotion dans le second XVII<sup>e</sup> siècle, non pas pour dresser un état des lieux complet de la question<sup>156</sup>, mais pour comprendre comment la *Correspondance* s'y inscrit, en y mêlant ses problématiques propres. Si l'émotion constitue un médium paradoxal entre des espaces divers – intériorité et extériorité, inconnaissable et connaissable, espace du destinataire et espace du destinataire – elle est surtout, dans la *Correspondance*, une réalité vécue et un objet d'écriture, qui mobilisent des catégories morales et esthétiques identifiables sans pour autant s'y réduire. L'émotion soulève donc des questions aussi fondamentales pour l'âge classique que le naturel, la transparence et la vérité, mais la plume de Sévigné les reformule aussitôt. Les lettres sont à la fois redevables d'un contexte que l'histoire des idées a souvent commenté – l'antistoïcisme prégnant de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et ses inflexions philosophiques et morales – et déportées par rapport à lui (chapitre 1). En valorisant la pratique critique de l'épistolière, on tentera de mettre au jour des convergences entre le jugement socio-esthétique présent par bribes dans la *Correspondance* et un régime singulier de l'émotion (chapitre 2) qui trouve dans l'affectivité, personnelle comme épistolaire, une manière nouvelle d'interroger la nature en soi (chapitre 3).

Dans son étude<sup>157</sup>, Édouard Sommer attribue au terme « émotion » tel que Sévigné l'utilise quatre emplois, qui font apparaître un parcours, d'un sens nettement physiologique – « mouvement, agitation des esprits » qui peut équivaloir à « accès de fièvre »,

---

<sup>155</sup> L'opposition du public et du privé par exemple constitue un de ces axes incontournables pour comprendre l'écriture sévignéenne et son étonnante inventivité. Sur ce sujet, nous renvoyons à l'étude de Nathalie Freidel, *op. cit.*, laquelle a constitué pour nous une lecture décisive.

<sup>156</sup> Nous concevons notre travail comme une modeste contribution à une plus vaste enquête sur l'émotion, qui nécessiterait la mobilisation d'un corpus beaucoup plus vaste.

<sup>157</sup> *Op. cit.* Ce lexique, quoiqu'ancien, reste un manuel de référence pour sa précision, même si le corpus sévignéen n'était alors pas encore entièrement établi. Nous renvoyons en outre à la liste des néologismes et hapax de la *Correspondance* proposée par Fritz Nies, *op. cit.*

au singulier – à un sens moral – « trouble moral »<sup>158</sup>. Cette élasticité sémantique semble être le pendant de l’extension maximale que reçoit le terme « passion(s) » à la même époque, terme auquel nous devons confronter notre hypothèse d’analyse. Carole Talon-Hugon rappelle ainsi qu’à l’époque classique, « [s]ont passions toutes ces pensées de l’âme qui ne sont ni des volontés, ni de pures opérations intellectuelles, ni des sensations<sup>159</sup> ». Et on se souvient que dans *Les passions de l’âme*, Descartes établit l’existence d’émotions purement intellectuelles, les émotions intérieures de l’âme « qui ne sont excitées en l’âme que par l’âme même, en quoi elles diffèrent [des] passions, qui dépendent toujours de quelque mouvement des esprits<sup>160</sup> », tout en ayant préalablement défini les passions comme « des perceptions, ou des sentiments, ou des émotions de l’âme, qu’on rapporte particulièrement à elle, et qui sont causées, et entretenues et fortifiées par quelque mouvement des esprits.<sup>161</sup> » Pourtant, malgré cet apparent flottement sémantique, il y a, dans les emplois que propose la *Correspondance*, l’esquisse d’une distinction entre émotion et passion, qui sera sans cesse retravaillée à partir du XVII<sup>e</sup> siècle et qui nous autorise aujourd’hui à faire des émotions une question spécifique et une catégorie à part entière. On retrouve en effet dans les quatre emplois récapitulés par Édouard Sommer les traits distinctifs isolés par Carole Talon-Hugon lorsqu’elle cherche à clarifier, au sein des « régions de l’affectivité<sup>162</sup> », le territoire des émotions : le caractère somatique et psycho-physiologique, la dimension primitive<sup>163</sup>, la nature brutale ou éruptive d’un affect dont l’intensité est à préciser et enfin l’effet « *estrangéant* » de l’émotion, la « mise hors de soi<sup>164</sup> » qu’elle signifie et

---

<sup>158</sup> « 1° Mouvement, agitation des esprits : *Je ne puis vous dire ce soir, ni personne, le dénouement de cette émotion [...] 2° EN EMOTION : Tout le Parnasse est en émotion pour remercier et le héros et l’héroïne [...] 3° Mouvement qui se produit dans les sens ; malaise passager, accès de fièvre : Son mal (de l’abbé de Coulanges) était une émotion continue sans aucun accident [...] 4° Trouble moral : Je ne répondrai point... à toute l’émotion que vous a donnée le gain d’une bataille qui nous coûte si cher [...] » (Édouard Sommer, *op. cit.*, p. 335).*

<sup>159</sup> Talon-Hugon, Carole, *Les passions*, Paris, Vrin, 2004, p. 11.

<sup>160</sup> Il s’agit de l’article 147 (deuxième partie). Descartes poursuit : « bien que ces émotions de l’âme soient souvent jointes avec les passions qui leur sont semblables, elles peuvent souvent aussi se rencontrer avec d’autres, et même naître de celles qui leur sont contraires. » Ainsi devant un spectacle au théâtre, on peut ressentir de la joie, de la tristesse, de la haine etc. selon la diversité de ce qui est représenté : « mais avec cela nous avons du plaisir de les sentir exciter en nous, et ce plaisir est une joie intellectuelle qui peut aussi bien naître de la tristesse que de toutes les autres passions » (*Les passions de l’âme* dans *Œuvres philosophiques*, édition Ferdinand Alquie corrigée par Denis Moreau, Paris, Classiques Garnier, 2010, tome III, II, article 147, p. 1063).

<sup>161</sup> *Ibid.*, I, article 27, p. 974.

<sup>162</sup> Talon-Hugon, Carole, *op. cit.*, chapitre 2.

<sup>163</sup> Voir *ibid.*, p. 22 : « Les travaux actuels de la neurobiologie confirment qu’il y a là une catégorie particulière d’affects, à l’étiologie spécifique. Ainsi, Antonio Damasio a établi que certaines émotions, qu’il qualifie de primaires, sont relatives à cette zone du cerveau qu’est le système limbique. On s’entend pour proposer une liste de six émotions de base : la joie, la tristesse, la surprise, la peur, la colère et le dégoût. Il y a là des programmes affectifs limités en nombre et en flexibilité. L’homme les partage avec d’autres mammifères ayant des schémas de réaction complexes comparables à ceux de l’humain. Ce sont aussi les premiers affects que l’on observe au cours du développement de l’enfant. »

<sup>164</sup> *Ibid.* Cette dernière caractéristique est fondamentale et nous y reviendrons.

accomplit. Au contraire, selon Carole Talon-Hugon, la passion « n'a ni la naturalité, ni le caractère brutal et éphémère de l'émotion<sup>165</sup> ». On remarque que sous la plume de Sévigné – assez tôt donc dans l'élaboration conceptuelle progressive des catégories analysées par Carole Talon-Hugon – la passion au sens de la jalousie ou de la haine hérite le même caractère brutal que l'émotion, alors que la violence de cette dernière peut être modulée en « légère émotion » : la « passion » renvoie à un « sentiment violent » (sens 1) ou à un vif désir (sens 3)<sup>166</sup>. Il y aurait donc entre la passion et l'émotion une différence d'attachement : à la nature, à la volonté et à la raison. La passion constituerait le résultat d'un effort intellectuel pour rendre durable une émotion, par nature fugace, approche qui avait déjà permis à la tradition stoïcienne d'élire de « bonnes affections » (*eupatheiai*) comme formes d'une affectivité raisonnable. Or, la durée et la profondeur réflexive de l'affection passionnelle constitue sans doute l'une des têtes de pont des déplacements sémantiques et conceptuels concernant l'affectivité, qu'elle soit passionnelle ou émotionnelle<sup>167</sup>.

En somme, à partir de la perspective classique et parfois en réaction contre elle, les émotions comme les passions ont mobilisé peu ou prou les mêmes types de questionnements : outre l'épineuse question de leur valence axiologique et de leur usage moral, l'histoire de ces notions fait apparaître un souci constant quant à l'essence de l'affect, autrement dit sa nature physiologique, cognitive ou mixte. De la passion à l'émotion, leurs théoriciens, de Platon à Sartre, n'ont pas cessé de méditer la situation de l'affect au sein de l'existence humaine : son rapport à la raison, au jugement, son extériorisation en manifestations sensibles, sa fonction dans la définition d'une affectivité constitutive de l'humanité de l'homme. Dans cette série de problèmes, nous suivons Denis Kambouchner qui remarque que malgré les renégociations lexicales perpétuelles et les déplacements conceptuels, et même grâce à eux, « le vocabulaire des “mouvements de l'âme” » a constitué « pour les auteurs les plus marquants de la tradition

---

<sup>165</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>166</sup> Pour le sens 1, Édouard Sommer cite ce passage : « Je trouvais que votre cœur était si loin de l'indifférence et si fort accoutumé à n'avoir que de la passion ou de haine ou de tendresse pour moi, que c'était justement à dire qu'il était né pour avoir de l'amour. » Pour le sens 3 : « Mon fils est toujours dans la même passion de vendre. » (*op. cit.*, II, p. 184).

<sup>167</sup> Carole Talon-Hugon (*op. cit.*) et Denis Kambouchner (« Passions », *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, Monique Canto-Sperber [dir.], Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p. 1081-1087) en rappellent quelques étapes essentielles dont l'*Anthropologie du point de vue pragmatique* (1797, III, §73, §80 et §81) dans laquelle Kant distingue *Affekte* et *Leidenschaften* : les premiers, généralement traduits par « émotions », se caractérisent par leur dimension actuelle, événementielle, circonscrite dans le temps et quoiqu'ils entravent la liberté de l'esprit, ils ne la suppriment pas ; au contraire, les « passions » (*Leidenschaften*), comparées à une gangrène, constituent des inclinaisons continues, habituelles. Dans l'*Essai sur les passions* (1907), Théodule Ribot s'attache lui aussi à préciser conceptuellement passions et émotions, à partir de l'analyse kantienne : il distingue les « sentiments ou états affectifs normaux », les « émotions éruptives » et les passions qu'il définit à partir des émotions comme des « émotions prolongées et intellectualisées ».

classique » « un langage de commodité, permettant d'éviter l'aporie immédiate, et d'articuler, sur la distribution de l'affectivité humaine, sur sa relation avec nos manières d'agir et en général sur la constitution de l'homme comme sujet d'affects, des vues dont la profondeur demeure mémorable.<sup>168</sup> » Or, au regard du XVII<sup>e</sup> siècle, qui a célébré, selon Auerbach, « le culte des passions », choisir le prisme de l'émotion, comme c'est le cas dans notre analyse, appelle au moins un commentaire. Devant « la constitution complexe et la phénoménalité changeante » du concept de « passion », Denis Kambouchner propose cette question en forme d'ouverture : « [...] il restera aussi légitime de se demander dans quelle mesure, avec le passage de la problématique des passions à celle des simples émotions, ce n'est pas le principe même d'une culture morale de l'affectivité qui aurait rencontré sa limite ou son abandon.<sup>169</sup> » Frappée de désuétude, la problématique des passions s'éteindrait donc peu à peu au profit de celle des émotions : l'auteur semble suggérer par là qu'en vertu du prisme naturaliste qui l'a consacrée, la question de l'émotion suppose une forme de désintéret pour l'articulation morale de la vie affective. D'abord, le renouveau actuel de l'intérêt pour l'émotion constitue probablement l'effet connexe d'une relecture de l'approche traditionnelle des passions<sup>170</sup> et d'une interrogation profonde de cet héritage. Mais surtout, il nous semble que la vitalité actuelle de la question morale, en particulier dans les études littéraires et philosophiques, tient particulièrement à son enrichissement au contact de la vie affective dont la dimension organique s'est considérablement étoffée depuis deux siècles : or, cette revitalisation n'a pu, semble-t-il, faire l'économie d'un arrachement hors d'une catégorie aussi chargée sémantiquement, conceptuellement et idéologiquement que l'est celle des passions, dont Denis Kambouchner rappelle d'ailleurs l'origine théorique<sup>171</sup>.

Car si la valorisation de l'émotion est d'abord le fruit d'une naturalisation à toute force de l'affect – William James propose par exemple une théorie physiologique des

---

<sup>168</sup> Kambouchner, Denis, art. cit., p. 1087.

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. 1087.

<sup>170</sup> Rappelons que le thème des passions a été mis au programme de français-philosophie des classes préparatoires scientifiques (2015-2016), autour de trois œuvres : *Andromaque* de Racine, la *Dissertation sur les passions* de Hume et *La Cousine Bette* de Balzac.

<sup>171</sup> « Toutefois, ce maximum d'extension reconnu au terme de passion ne pouvait manquer d'entraîner un réaménagement tout à la fois lexical et épistémique. D'une part, une fois reconnus comme passionnels les ressorts du comportement humain et même de la pensée humaine, le terme même de "passion" devait perdre une partie de son sens ou de sa fonction, par où il signalait un problème de valeur et la nécessité d'un règlement éthique. D'autre part, une fois étendu à l'ensemble des manifestations affectives et même des mobiles pratiques, il ne pouvait manquer d'apparaître équivoque au regard de la diversité empirique de ces mobiles et de ces manifestations. C'est pourquoi l'anthropologie et la psychologie strictement naturalistes que s'est attaché à promouvoir le XIX<sup>e</sup> s. anglo-saxon (A. Bain, Darwin, J. Sully, W. James) seront conduites à renoncer entièrement à ce terme au bénéfice de celui d'*émotion* » (*ibid.*, p. 1083).

émotions<sup>172</sup> – l’approche qui faisait de l’émotion une pure sensation a été depuis largement battue en brèche par la perspective cognitive. D’une certaine manière, les débats suscités par les théories de l’émotion semblent réinvestir les questionnements ouverts et laissés sans solution par l’approche passionnelle. Ainsi, la diversité phénoménale des affects, les distinctions axiologiques qui les caractérisent mais aussi la place mouvante qu’ils ménagent en leur sein à la cognition ou au jugement<sup>173</sup> constituent bel et bien un défi auquel les diverses propositions de classification se sont attelées depuis Aristote<sup>174</sup>. De même, ces paramètres ont longtemps modelé – et continuent d’influencer – les différentes options analytiques relatives aux émotions : l’opposition entre émotivisme, sensationnalisme et cognitivisme poursuit à nouveaux frais les discussions désormais anciennes portant sur la nature organique ou intellectuelle des émotions. S’il a un certain nombre d’écueils – parmi lesquels le rejet, hors de la sphère émotionnelle, des jeunes enfants et des animaux, constitue certainement le point le plus problématique<sup>175</sup> – le cognitivisme a produit des avancées qui ont ceci de remarquable qu’elles peuvent être aisément déplaçables dans d’autres champs d’analyse. L’émotion est envisagée selon ce point de vue comme « une forme de connaissance non conceptuelle<sup>176</sup> », perspective dont Patricia Paperman et Ruwen Ogien notent qu’elle constitue aussi le cœur de l’approche phénoménologique des émotions. Plus largement, la désuétude de l’approche passionnelle – même si, on l’a dit, il s’agit d’un déclin très relatif – tient sans doute à la clarté de la sphère rationnelle qu’elle a fini par impliquer, alors même que les progrès dans la connaissance de la vie affective ont nuancé ce tableau. Loin d’en signifier la limite ou l’abandon, l’émotion est donc au cœur d’un renouveau profond de la « culture morale de l’affectivité », qui déplace autant la compréhension de l’émotion en elle-même que la définition des domaines et des formes de la pensée morale.

---

<sup>172</sup> Selon laquelle, par exemple, « nous sommes affligés parce que nous pleurons [...] et non pas que nous pleurons parce que nous sommes affligés » (*Principles of Psychology*, 1890, chapitre XXIV) cité par Denis Kambouchner, art. cit., p. 1084.

<sup>173</sup> Voir Carole Talon-Hugon, *op. cit.*, p. 19 : « On verra plus loin que l’actuel débat des théories cognitivistes et émotivistes de l’affect porte sur la place du jugement et de la cognition dans les passions. Mais s’il est si difficile de trancher, c’est sans doute parce que cette place n’est pas la même dans tous les affects. »

<sup>174</sup> Pour Amelie Oksenberg Rorty, elle le rend même impropre. Devant l’hétérogénéité radicale des émotions, elle prescrit une approche modeste et descriptive et annonce même l’obsolescence définitive de l’approche générale de l’émotion : voir *Explaining Emotions*, Berkeley, University of California Press, 1980, cité par Ruwen Ogien et Patricia Paperman, « Introduction », *Raisons pratiques*, n°5, *op. cit.*, p. 7-16, p. 7. Ces derniers opposent au propos d’Amelie Oksenberg Rorty l’utilité et le bienfondé d’une théorie générale de l’émotion qui, si elle ne doit pas se perdre dans la recherche d’une essence affective, n’en est pas moins formulable et souhaitable pour comprendre les émotions particulières (*ibid.*, p. 7-8).

<sup>175</sup> Le plus problématique car le moins amendable au regard des prémisses de cette théorie.

<sup>176</sup> Paperman, Patricia et Ogien, Ruwen, art. cit., p. 12.



Outre ces enjeux contemporains, une analyse des passions ne peut pas ignorer le débat théorique, philosophique et moral qui est avant tout contemporain de l'écriture de la *Correspondance*. Les passions, dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, sont le support d'une redéfinition de la place de la raison et d'un approfondissement considérable de l'investigation psycho-physiologique de l'affectivité, dans un contexte marqué par une l'influence de l'augustinisme, qui met au centre de son anthropologie la faiblesse de l'homme. Or, privilégier les émotions, c'est se mettre à distance du traitement classique des passions pour y revenir par un autre biais, en interrogeant la manière dont ce traitement a posé pour longtemps des questionnements fondamentaux, dans lesquels la revalorisation contemporaine de l'émotion s'inscrit pleinement : l'ancrage physiologique de notre rapport au monde, la part organique de la subjectivité, la prise dynamique que constitue l'émotion pour la transformation morale de soi, dont les recherches actuelles sur l'usage thérapeutique de la littérature se sont saisi, l'importance, enfin, de la phénoménalité des émotions pour la connaissance de soi. Ce dernier aspect nous oriente vers une approche phénoménologique de l'écriture sévignéenne et ce, en deux sens. En un sens faible, la question de l'irruption de l'émotion, du bouleversement physiologique et psychologique qu'elle provoque et ses échos épistolaires chez Sévigné, nous semble absolument décisive et dépasse très largement la seule curiosité biographique. L'écriture offrirait à l'émergence des émotions un lieu d'expression – au sens de l'expression esthétique chez Merleau-Ponty<sup>177</sup> – et une forme visible, cette visibilité devenant l'instrument d'une connaissance de soi dans et depuis l'expérience sensible<sup>178</sup>. Le prisme des émotions, plutôt que celui des passions, permettrait de rendre à ce tableau expressif la part de bougé et la variété des nuances. « Distinguer, catégoriser, ordonner<sup>179</sup> » : voilà un programme théorique que la littérature s'approprie, en lui donnant des formes propres. Jean-Pierre Martin va dans ce sens lorsqu'il comprend l'écriture littéraire comme une autre voie, plus loin que la cartographie<sup>180</sup> du cœur de Mlle de Scudéry et à l'opposé du corps-machine cartésien :

[...] la force de la littérature à l'âge de l'individuation, [...] c'est de viser des qualités d'émotion innommables, des motilités volatiles, multiformes, mélangées, qui échapperaient au discours, où la joie, la crainte, la surprise, l'émerveillement, la peur,

---

<sup>177</sup> Voir la *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1976, p. 213 : « L'expression esthétique confère à ce qu'elle exprime l'existence en soi, l'installe dans la nature comme une chose perçue accessible à tous, ou inversement arrache les signes eux-mêmes – la personne du comédien, les couleurs et la toile du peintre – à leur existence empirique et les ravit dans un autre monde. Personne ne contestera qu'ici l'opération expressive réalise ou effectue la signification et ne se borne pas à la traduire. »

<sup>178</sup> Voir Michel Collot, art. cit.

<sup>179</sup> Talon-Hugon, Carole, *op. cit.*, chapitre 3.

<sup>180</sup> Nous verrons comment la notion de cartographie est à la fois opératoire et insuffisante dans la *Correspondance* : voir sur ce point notre chapitre 4 « Frontières du vivant : une cartographie à l'essai », p. 167 *et sq.*

l'enthousiasme, la honte, la colère seraient quasiment indécidables ; c'est encore de faire droit à la singularité, à l'étrangeté de l'affect, à son ambivalence, à sa réversibilité, à sa fugacité, à son *sfumato* ; c'est enfin privilégier une physique des émotions, un langage du corps, un sujet tout à la fois émotionnel, passionnel et corporel<sup>181</sup> [...].

En un sens fort, quittant définitivement le statut de patient, le sujet ému constitue à la fois le point d'observation et le lieu d'événement de l'affectivité. Dans une perspective phénoménologique, on peut suggérer qu'existe entre la passion et l'émotion le même écart qu'entre le corps – *Körper* – et la chair – *Leib* – chez Husserl, et qu'à ce titre, il revient à l'écriture de méditer cet écart, tout ancrée qu'elle est dans l'expérience sensible. Précisément, l'écriture sévignéenne fait apparaître cet enracinement, et ce, à double titre : écriture circonstancielle et quotidienne, elle est profondément attachée à un présent que la subjectivité pénètre de toutes parts ; or cette subjectivité n'est pas celle d'un sujet se regardant comme objet. Il y a, dans l'émotion de la *Correspondance*, une affectivité qui est tout à la fois phénomène organique et expérience du sujet, que l'écriture rend profondément indiscernables.

---

<sup>181</sup> Martin, Jean-Pierre, « Ces émotions à fleur de peau, sans nom pour les désigner », *Modernités*, 2012, n°34, p. 73-83, p. 75.

## Chapitre 1 : Du tournant antistoïque en contexte épistolaire

Ah, ma fille ! qu'il y a longtemps que je suis de votre avis : rien n'est bon que d'avoir une belle et bonne âme ! On la voit en toute chose, comme au travers d'un cœur de cristal. On ne se cache point. Vous n'avez point vu de dupes là-dessus ; on n'a jamais pris longtemps l'ombre pour le corps. Il faut être, il faut être, si l'on veut paraître ; le monde n'a point de longues injustices. (II, p. 97)

On connaît le goût immodéré de Mme de Sévigné pour les grands idéaux héroïques qui ont nourri des œuvres aussi différentes que celles de La Calprenède et de Corneille. Pour La Calprenède, ce goût n'a d'égal que le sentiment de honte qui l'accompagne. En la matière, le passage suivant est exemplaire :

Je reviens à nos lectures. C'est sans préjudice de *Cléopâtre* que j'ai gagé d'achever ; vous savez comme je soutiens mes gageures. Je songe quelquefois d'où vient la folie que j'ai pour ces sottises-là ; j'ai peine à le comprendre. Vous vous souvenez peut-être assez de moi pour savoir que je suis blessée des méchants styles ; j'ai quelque lumière pour les bons, et personne n'est plus touchée que moi des charmes de l'éloquence. Le style de La Calprenède est maudit en mille endroits : de grandes périodes de roman, de méchants mots, je sens tout cela. J'écrivis l'autre jour une lettre à mon fils de ce style, qui était fort plaisante. Je trouve donc qu'il est détestable, et je ne laisse pas de m'y prendre comme à de la glu. La beauté des sentiments, la violence des passions, la grandeur des événements, et le succès miraculeux de leurs redoutables épées, tout cela m'entraîne comme une petite fille ; j'entre dans leurs desseins. Et si je n'avais M. de La Rochefoucauld et M. d'Hacqueville pour me consoler, je me pendrais de trouver encore en moi cette faiblesse. Vous m'apparaissez pour me faire honte ; mais je me dis de méchantes raisons, et je continue. (I, 294)

L'épistolière offre ici l'aveu d'une addiction, dont même les esprits les plus rigoureux ne parviennent pas à la guérir. Le motif de la faiblesse, associé comme pour l'atténuer à la thématique de l'enfance, lui permet de donner des gages et de jouer double jeu puisque dans le même temps se déploie un commentaire assez précis des qualités narratives, esthétiques et morales de ces grands romans. Celles-ci reposent sur l'efficacité immédiate d'un héroïsme qui, mêlant grandeur morale et grandiloquence romanesque, séduit irrémédiablement la lectrice<sup>182</sup> :

---

<sup>182</sup> Dans « “Un si bon miroir des faiblesses de notre cœur” : lecture et expérience de soi dans les *lettres de l'année 1671* », Michèle Rosellini livre une analyse particulièrement précise de la place de La Calprenède dans les lectures de l'épistolière. Elle fait de cet aveu de faiblesse, assimilée à un comportement enfantin, la trace d'une contradiction interne au goût de Mme de Sévigné, déchirée entre le « goût du style ferme et naturel, disposition adulte qu'elle a construite par les bonnes lectures et la conversation » et « l'attrait irrésistible qu'exercent sur elle les aventures romanesques et les grands “sentiments” ». Un peu plus loin, Michèle Rosellini relie le constat de cette contradiction à la problématique de la connaissance de soi, sur laquelle nous reviendrons : « La contradiction

l'évidence du plaisir et la force de l'identification condamnent toute possibilité d'échapper à un charme qui est comparé à de la glu<sup>183</sup>. Comme La Calprenède, Corneille fait partie de ceux que Sévigné aime sans réserve ; elle le cite abondamment. Même expérience d'ivresse, même évidence de la supériorité de cette lecture : « je suis folle de Corneille » (I, 455) affirme-t-elle<sup>184</sup>. Même si elle lui reconnaît, comme à La Calprenède, de « méchants » endroits, Corneille surpasse tout, et surtout Racine. Ainsi à propos de *Bajazet*, l'épistolière ne remarque « rien de parfaitement beau, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille qui font frissonner. » Plus loin :

Vive donc notre vieil ami Corneille ! Pardonnons-lui de méchants vers, en faveurs des divines et sublimes beautés qui nous transportent ; ce sont des traits de maître qui sont inimitables. (I, 459)

Sévigné ne se paie pas de mots en évoquant le « transport » et le « frisson » procurés par les vers de Corneille. Comme avec La Calprenède, mais aussi Le Tasse et d'autres, la réception dont elle atteste est marquée par l'enthousiasme et l'enlèvement de l'âme qui, comme le corps, est émue – dans tous les sens que prend le terme à l'époque – et emportée<sup>185</sup>. Plus encore, ces héros de papier ont leur pendant dans la vie réelle : s'il y a des héros comiques dans la *Correspondance* – le plus inventif d'entre eux étant peut-être Brancas, *ex aequo* avec

---

qu'elle éprouve intimement entre ses goûts esthétiques et sa complaisance à l'identification romanesque pourrait n'éveiller chez elle que de la perplexité : se découvrir sur ce point incohérente jette le doute sur sa capacité à se connaître. » (*Connivences épistolaires. Autour de Mme de Sévigné*, éd. Mathilde Bombart, Publications en ligne du GADGES, 2013 (URL : <http://facdeslettres.univ-lyon3.fr/recherche/gadges/publications/un-si-bon-miroir-des-faiblesses-de-notre-coeur-lecture-et-experience-de-soi-dans-les-lettres-de-l-annee-1671625265.kjsp?RH=1206110864985> Dernière consultation le 4 juillet 2017).

<sup>183</sup> À l'article « glu » du *Dictionnaire universel*, Furetière précise qu'il s'agit d'une « composition visqueuse qu'on fait pour prendre les oiseaux, et pour enduire les ceps de vigne, afin de les garantir des chenilles » et en donne ensuite la recette. Il ajoute qu'« [o]n appelle aussi *glu*, certaine humeur qui vient sur l'écorce des arbres, qui se sèche au soleil, et fait comme des poireaux. » Mais surtout, Furetière relève l'emploi figuré utilisé par Sévigné, « *Glu* se dit figurément de tout ce qui prend ou peut attacher quelqu'un » en citant des vers de Scarron :

« Ce n'est que maroquin perdu,  
Que les livres qu'on dédie,  
Depuis que Montauron mendie,  
Montauron dont le quart d'écu  
S'attrapait si bien à la glu  
De l'Ode et de la Comédie. »

<sup>184</sup> Les derniers mots font penser à la maxime 42 (édition de 1678, éd. cit., p. 408) de La Rochefoucauld : « Nous n'avons pas assez de force pour suivre toute notre raison. » Mme de Grignan en a d'ailleurs livré une version inversée : « Nous n'avons pas assez de raison pour employer toute notre force » (version citée en note 5 p. 408, *Œuvres complètes* de La Rochefoucauld, éd. cit., p. 816).

<sup>185</sup> Dans un article intitulé « Les grands romans de Mme de Sévigné » (*Exercices de rhétorique*, 2016, n°6, disponible en ligne (URL : <https://rhetorique.revues.org/433> Dernière consultation le 4 juillet 2017), Lise Charles propose un beau commentaire comparé d'un extrait de *Cléopâtre* et du début de la lettre sur l'incendie des Guitaut (Sévigné, I, p. 163-167) et montre à cette occasion qu'au-delà du plaisir de lecture qu'il provoque, le roman héroïque constitue également une ressource pour l'écriture des lettres. Lise Charles repère ainsi un certain nombre de procédés transposés de l'écriture romanesque à l'écriture épistolaire par Sévigné dont l'ouverture *in medias res* avec analepse, la technique de l'enchâssement narratif ou encore les énigmes.

Charles de Sévigné –, il y a aussi de grands hommes, héroïques par leur droiture, la grandeur de leurs sentiments, leur absence de vanité, l'éclat de leurs actions. Ainsi à propos de la mort de M. de Turenne : « Nous avons passé tout l'hiver à entendre conter les divines perfections de ce héros. Jamais un homme n'a été si près d'être parfait ; et plus on le connaissait, plus on l'aimait, et plus on le regrette.<sup>186</sup> » L'héroïsme aristocratique crée donc un lien dans les lettres entre la lecture de romans et de pièces qui réfléchissent de telles valeurs et l'admiration pour les grands hommes contemporains avec pour toile de fond l'intérêt accru pour un roman familial largement marqué par l'idéal chevaleresque<sup>187</sup>. La faiblesse de Mme de Sévigné, sauvée par la « consolation » apportée par d'Hacqueville et La Rochefoucauld, consiste donc plus largement en une tendresse<sup>188</sup> du cœur et si l'épistolière la confesse avec une lucidité amusée, il n'empêche qu'elle y retourne. Sévigné se résout avec une humilité toute augustinienne à ce fond affectif qu'elle désigne comme une faiblesse ; mais cette résignation ne frappe pas l'ensemble du genre humain. Il y a bien des hommes au-dessus des hommes, sortes de demi-divinités sur terre, capables d'aimer la vertu pour elle-même et de convaincre les esprits dévots les plus mal placés, capables, surtout, d'afficher sans masque une constance à toute épreuve. Tout en célébrant des héros, fictifs et réels, dont la fermeté d'âme rappelle les préceptes stoïciens, l'épistolière incarne, en matière de lecture, la faiblesse humaine caractéristique de l'anthropologie augustinienne et épicurienne : la fabrication fallacieuse de fausses raisons qui l'engagent à verser dans des « sottises » puérides et la recherche immodérée du plaisir de lire. Par la consolation qu'ils lui apportent *in extremis*, d'Hacqueville et La Rochefoucauld incarnent cette distance de soi à soi, qui, par l'analyse, permet à l'épistolière de se sauver momentanément de la glu et de reconnaître dans le monde les dépositaires de la véritable vertu. Croyance

---

<sup>186</sup> Sévigné, II, p. 28. Dans une autre lettre (II, p. 53-54), un peu plus tard, Mme de Sévigné raconte une conversation tenue chez La Rochefoucauld : « La conversation dura deux heures sur les divines qualités de ce véritable héros. Tous les yeux étaient baignés de larmes, et vous ne sauriez croire comme la douleur de sa perte est profondément gravée dans les cœurs. Vous n'avez rien par-dessus nous que le soulagement de soupirer tout haut et d'écrire son panégyrique. Nous remarquons une chose, c'est ce que n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières et l'élévation de son âme ; tout le monde en était plein pendant sa vie, et vous pouvez penser ce que fait sa perte par-dessus ce qu'on était déjà. Enfin, ma bonne, ne croyez point que cette mort soit ici comme les autres. [...] Pour son âme, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avait pour lui ; il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévot qu'il ne fût pas en bon état. On ne saurait comprendre que le mal et le péché pussent être dans son cœur. Sa conversion si sincère nous a paru comme un baptême. Chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il était plein, sans faste et sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes : une charité généreuse et chrétienne. »

<sup>187</sup> Voir par exemple I, p. 600 : « Enfin, ma bonne, j'arrive présentement dans le vieux château de mes pères. Voici où ils ont triomphé suivant la mode de ce temps-là. »

<sup>188</sup> Sur cette notion, voir : Maurice Daumas, *La tendresse amoureuse. XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Perrin, 1996 ; Delphine Denis, « Les inventions de Tendre », *Intermédialités*, automne 2004, n°4, p. 45-66 ; Cécile Lignereux, « Une écriture de la tendresse au XVII<sup>e</sup> siècle. Pour une étude stylistique des lettres de Mme de Sévigné », *op. cit.*

romanesque sous l'égide du plaisir et démythification morale cohabitent donc joyeusement sous la plume d'une Sévigné qui jouit d'être touchée, par le réel comme par la fiction. Et dans la *Correspondance*, un antistoïcisme quasi-naturel coïncide avec l'admiration pour les héros de la vertu, comme la dénonciation des faux semblants et du ridicule humain s'accorde avec un optimisme certain quant à l'accès à une vérité de soi pure et naturelle. Au cœur de ce dispositif paradoxal, la réhabilitation de l'émotion, et à première vue, une émotion enracinée dans l'organique<sup>189</sup>. Parce que le cœur et le corps ne trichent pas, elle seule peut faire office de garantie contre les mensonges et les mystifications. D'une certaine manière, Sévigné semble faire sienne la maxime 44 de La Rochefoucauld selon laquelle : « La force et la faiblesse de l'esprit sont mal nommées ; elles ne sont, en effet, que la bonne ou la mauvaise disposition des organes du corps.<sup>190</sup> » Mais ce faisant, elle lui confère une valeur positive tournée vers la compréhension sensible du monde et de soi. Si, comme l'écrit Paul Bénichou, « [d]ans cette entreprise de dissolution de l'autonomie humaine [que constitue le pessimisme janséniste], on en arrive tout naturellement à invoquer l'influence de l'organisme sur la vie morale<sup>191</sup> », il semble que l'émotion permette à l'épistolière de ressaisir quelque chose d'elle-même.

## A) La lettre sévignéenne ou la parénèse des émotions ? Échos augustinien, pratique épistolaire et réhabilitation des émotions

### a. *Antistoïcisme et expression de soi*

Deux mouvements semblent moduler la place et le statut de l'émotion dans la *Correspondance* ; ils ne vont pas l'un sans l'autre et sont d'abord déterminés par un contexte dans lequel la diffusion de l'augustinisme, l'antistoïcisme que ce dernier revivifie et la renégociation des codes galants en matière d'expression au profit d'un épanchement plus libre entrent en système. Les travaux de Paul Bénichou, Jean Lafond et Jean Mesnard, désormais classiques, ont dessiné les contours de ce tournant antistoïque<sup>192</sup> – autour de 1640 selon Jean Mesnard – qui a donné son titre à notre chapitre. « Démolition du héros » (Bénichou), faiblesse

---

<sup>189</sup> Nous serons amenée, par la suite, à infléchir cette approche, ou plutôt à l'élargir, en montrant que la *Correspondance* n'est pas uniquement redevable de cette perspective « anti-jugementaliste » (Carole Talon-Hugon, *op. cit.*, p. 41). C'est précisément dans l'écriture que se négocient les nuances d'une émotion qui tient autant à l'organique qu'au cognitif.

<sup>190</sup> *Maximes*, édition de 1678, éd. cit., p. 409.

<sup>191</sup> Bénichou, Paul, *Morales du grand siècle*, Paris, Gallimard, 1948, p. 130.

<sup>192</sup> Voir Paul Bénichou, *op. cit.* ; Jean Lafond, *L'homme et son image. Morales et littérature de Montaigne à Mandeville*, Paris, Champion, 1996 ; Jean Mesnard, *La culture du XVII<sup>e</sup> siècle. Enquêtes et synthèses*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992.

de l'homme, de sa volonté et de sa raison, méfiance envers ses protestations d'autonomie, le pessimisme augustinien essaime assez largement et tend à transformer les valeurs aristocratiques. On constate en effet selon les termes de Jean Mesnard la « promotion littéraire de l'humanité moyenne<sup>193</sup> » et une « réhabilitation de la sensibilité<sup>194</sup> » qui prennent acte à la fois de la faiblesse de l'homme et de sa propension naturelle à vouloir dissimuler cette faiblesse par des masques et des faux-semblants au nom de la gloire et de l'amour-propre. Ce tournant se construit en réaction à une codification toujours plus élaborée du langage dans l'organisation de la société civile. Le raffinement de la connaissance de l'homme va en effet de pair avec une extension du contrôle des mœurs. Si Méré critique la physiognomonie en raison des stéréotypes qu'elle véhicule, celle-ci n'en a pas moins une utilité pratique renouvelée dans le cadre de la régulation des passions. Or, face au triomphe du paraître<sup>195</sup>, l'anthropologie augustinienne prétend construire une morale lucide, à partir d'une nature humaine qui ne serait pas travestie ou illusoirement grandie.

Puisque l'orgueil vient de l'idée que l'homme a de sa propre force et de sa propre excellence, il semble que le meilleur moyen de l'humilier soit de le convaincre de sa faiblesse. Il faut piquer cette enflure<sup>196</sup> pour en faire sortir le vent qui le cause. Il faut détromper de l'illusion par laquelle il se représente grand à soi-même, en lui montrant sa petitesse et ses infirmités, non afin de le réduire par là à l'abattement et au désespoir, mais afin de le porter à chercher en Dieu le soutien, l'appui, la grandeur et la force qu'il ne peut trouver en son être, ni dans tout ce qu'il y joint.<sup>197</sup>

Dans cette optique, l'homme n'est plus « maître de lui<sup>198</sup> » ; sa nature profonde est faite d'« une sorte d'affectivité indifférenciée, qui peut s'extérioriser en conduites contraires<sup>199</sup> ». La Rochefoucauld comme Pascal insistent sur la versatilité de l'homme, tout agité qu'il est d'humeurs changeantes et contradictoires. Car l'anthropologie augustinienne met en avant la part humorale de la nature humaine, réhabilite les flux affectifs et les forces physiques qui font de l'homme « le jouet de puissances<sup>200</sup> » qui le dépassent. Chez Jean-François Senault, René Bary, Jacques Esprit mais aussi Pierre Nicole, une même refondation de la morale : celle-ci exige désormais de considérer l'homme pour ce qu'il est et à ne pas fausser les prémisses par

---

<sup>193</sup> Mesnard, Jean, *op. cit.*, p. 491.

<sup>194</sup> *Ibid.*, p. 490.

<sup>195</sup> Voir Jean-Jacques Courtine et Claude Haroche, *op. cit.* Les auteurs précisent que pour Méré, il est tout à fait préférable de jouer un personnage en public, pour mieux se posséder et se ressaisir en soi-même. Ainsi s'opère une « mise à l'écart de l'homme sensible » (p. 186) qui empêche, selon la formule de Méré (citée p. 186), « d'avoir rien trop à cœur ».

<sup>196</sup> Ce terme d'« enflure » a choqué Mme de Sévigné ; nous y reviendrons.

<sup>197</sup> Nicole, Pierre, *Essais de morale*, « De la faiblesse de l'homme » [vol. 1], *op. cit.*, vol. 1, p. 11.

<sup>198</sup> Bénichou, Paul, *op. cit.*, p. 129.

<sup>199</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>200</sup> *Ibid.*, p. 129-132.

orgueil, comme le font les stoïciens<sup>201</sup>. Chez Malebranche, la dénonciation du mensonge stoïcien est particulièrement vive : pour lui, le détachement que prône Sénèque vis-à-vis de la douleur heurte l'expérience la plus immédiate et la plus partagée. La nier constitue pour lui la plus sottise des vanités.

Qu'y-a-t-il de plus faible contre des preuves aussi fortes, et aussi convaincantes que sont celles de notre propre expérience, que cette belle raison de Sénèque, laquelle est cependant une de ses principales preuves ?<sup>202</sup>

Malgré le pessimisme de ces « yeux nouveaux<sup>203</sup> » qui dessinent l'homme du second XVII<sup>e</sup> siècle, force est de constater que si les passions qui abreuvent naturellement l'homme et l'empêchent d'agir raisonnablement sont mauvaises en elles-mêmes parce qu'elles le détournent de l'amour de Dieu, elles sont aussi les « semences nécessaires des vertus<sup>204</sup> » à condition d'en faire un bon « usage », ce qu'annonce le titre du traité de Senault, *De l'usage des passions*. Cette réversibilité des valeurs, caractéristique de l'augustinisme<sup>205</sup>, explique sans doute la prise qu'a pu constituer la nature affective de l'homme pour l'esthétique galante telle qu'elle se renouvelle dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Soupçonnées d'hypocrisie ou de fausse sagesse, l'indifférence et l'impassibilité sont peu à peu condamnées au profit de la valorisation des élans du cœur qui indiquent sans doute la lassitude de l'élite mondaine face à l'étiquette et l'uniformisation des comportements publics. Dans cette transition, la *Correspondance* apparaît exemplaire en ce qu'elle fait dialoguer, parfois brutalement, deux positions radicalement opposées.

La froideur de Mme de Grignan et les incompréhensions que ce tempérament aurait fait naître entre sa mère et elle constituant une des banalités psychologisantes les plus tenaces de la critique sévignéenne, nous nous en tiendrons aux échos moraux et esthétiques créés par ce divorce, qu'il soit réel ou fictif. Sévigné ne cesse de proclamer sa tendresse, terme qui rend compte de l'affectivité morale comme physique de l'épistolière, sa propension à être ébranlée par l'émotion. Et l'épistolière prend ses distances avec la fermeté stoïcienne, que l'abîme entre

---

<sup>201</sup> Voir par exemple Nicole, « De la soumission à la volonté de Dieu » [vol. 1], *op. cit.*, vol. 1, p. 34 : « Si c'est une occasion où il soit à propos d'être gai, il faut témoigner de la gaieté. S'il est besoin d'être triste, il faut faire paraître de la tristesse. Il y a des rencontres où il faut témoigner de la tendresse, de la confiance, de la cordialité, de la compassion ; et il faut tâcher d'en exciter en soi les mouvements selon que la raison réglée par la volonté de Dieu nous dicte qu'il est juste et utile de les avoir. Que s'il nous est possible de les ressentir vivement, il faut au moins qu'ils soient comme imprimés dans notre extérieur : et par ce moyen il faut espérer que Dieu nous fera la grâce de régler nos mouvements intérieurs comme nous aurons réglé les extérieurs pour l'amour de lui. »

<sup>202</sup> Malebranche, Nicolas, *De la recherche de la vérité*, livre II, partie III, chapitre 4 « De l'imagination de Sénèque », Marie-Frédérique Pellegrin (éd.), Paris, Garnier-Flammarion, 2006, p. 117.

<sup>203</sup> Bénichou, Paul, *op. cit.*, p. 129.

<sup>204</sup> Mesnard, Jean, *op. cit.*, p. 490.

<sup>205</sup> Jean Lafond en fait l'analyse à propos de l'amour-propre (*op. cit.*, p. 359-360).



sa nature affective et l'impassibilité de sa fille suspende l'approbation mutuelle – « Je vous trouve si pleine de réflexions, si stoïcienne, si méprisante les choses de ce monde, et la vie même, que vous ne pouvez rien approuver dans cette humeur<sup>206</sup> » – ou que cette tendresse soit revendiquée comme la marque d'une nature apprivoisée : « Aimez mes tendresses, aimez mes faiblesses ; pour moi, je m'en accommode fort bien. Je les aime bien mieux que des sentiments de Sénèque et d'Épictète » (I, 191). La position de l'épistolière excède bien entendu les préceptes augustinien puisque'elle va, avec quelque espièglerie, jusqu'à revendiquer le caractère aimable de ses faiblesses<sup>207</sup>. Malgré la dimension outrée de la demande, il reste que le corps est réhabilité dans sa capacité à exprimer le moi profond. Au moment où l'enquête moraliste va à la fois s'approprier un genre et irriguer un grand nombre d'autres formes, l'accès à la profondeur intime constitue un enjeu crucial. Inaccessible pour les plus pessimistes car fuyante et mobile, l'intériorité a désormais ses modes d'extériorisation qui allient transparence et bienséance. Dans son analyse des larmes dans la *Correspondance*, Cécile Lignereux note que chez Sévigné, les « larmes comptent moins que la sensibilité dont elles procèdent<sup>208</sup> », signe du nouveau statut qu'acquiert l'émotion sur fond d'antistoïcisme. Nous ne reviendrons que très brièvement sur le rôle compensatoire voire thérapeutique de l'expression des émotions associées au pathos dans la *Correspondance* car cette thématique a été largement commentée par la critique<sup>209</sup> ; et nous n'insisterons pas sur la notion de stratégie discursive qui détermine selon Cécile Lignereux « l'inscription des larmes » dans la *Correspondance* et plus largement

---

<sup>206</sup> Sévigné, II, p. 891. Voir aussi : Philippe Sellier, « L'allégeance augustinienne », *Port-Royal et la littérature, II. Le siècle de saint Augustin, La Rochefoucauld, Mme de Lafayette, Mme de Sévigné, Sacy, Racine*, Paris, Champion, 2012, p. 419-447 ; Bruno Méniel, « Mme de Sévigné et la rhétorique du naturel », *Exercices de rhétorique*, 2016, n°6, disponible en ligne (URL : <http://rhetorique.revues.org/429> Dernière consultation le 4 juillet 2017).

<sup>207</sup> Cécile Lignereux a commenté en différents lieux le contexte moral de cette valorisation de la faiblesse et plus particulièrement des larmes dans la *Correspondance*. Rappelant l'ampleur de la dénonciation stoïcienne et sa nature « composite » – philosophie morale, théologie augustinienne, traités de civilité – elle constate qu'un faisceau de textes plus ou moins prescriptifs convergent vers la « réhabilitation des larmes », « symptômes » « infalsifiables » par excellence : les larmes « apparaissent également comme une preuve d'humanité, garantissant la valeur morale de celui qui les verse » (« Bonne humeur contre belle humeur : la valorisation des larmes au XVII<sup>e</sup> siècle », *Corps*, 2010, n°8, p. 33-39 ; pour les citations voir p. 34-36). Dans « De la lisibilité des larmes » (*Littératures classiques*, 2007, n°62, p. 5-20), Adélaïde Cron et Cécile Lignereux remarquent que le dernier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle abandonne peu à peu la vocation religieuse des larmes, laissant la place à des larmes « naturelles » : elles évoquent une « revanche des larmes “selon la nature” ». Dans ce mouvement de laïcisation, les larmes deviennent à la toute fin du siècle « une preuve d'humanité » (p. 10). On reviendra sur les mutations de la notion de « nature » que la *Correspondance* suggère en rapport avec une nouvelle perception du vivant (voir notre chapitre 3 « Vivre selon sa nature : naturel de l'émotion dans la *Correspondance* », p. 126 et sq).

<sup>208</sup> Lignereux, Cécile, « L'inscription des larmes dans les lettres de Mme de Sévigné : tentations élégiaques et art de plaire épistolaire », *Littératures classiques*, 2007, n°62, p. 79-91, p. 88.

<sup>209</sup> Voir les travaux de Cécile Lignereux cités *supra* (note 205) mais aussi Nathalie Freidel, *op. cit.*, p. 549 ; Claire Badiou-Monferran, « La promotion esthétique du pathétique dans la seconde moitié du dix-septième siècle », *La Licorne*, 1997, n°43, p. 75-94.

le choix de l'épanchement assumé par l'épistolière. La valorisation de la dimension rhétorique d'un tel choix a certes constitué une arme à la fois puissante et convaincante pour battre en brèche le monopole de l'approche psycho-biographique ; elle a permis en outre de réinscrire les écritures du for privé au cœur des mutations du langage et de ses valeurs qui ont marqué l'âge classique<sup>210</sup>. Mais ce type d'analyses a aussi tendance à rabattre l'éthique sur le rhétorique, l'expression de soi sur la pragmatique communicationnelle. Si l'antistoïcisme prégnant contribue pour une part à réélaborer les codes galants de l'expression qui composent bientôt un véritable art de plaire, c'est plutôt vers un « art de vivre » que tend la réappropriation sévignéenne des normes conversationnelles. Cette nuance, proposée par Nathalie Freidel<sup>211</sup>, suggère que s'il s'agit de séduire, de persuader, de charmer dans les lettres, il est aussi et surtout question de gérer ses émotions, de construire sa vie et de s'exercer à être soi.

b. *Expression de l'émotion et connaissance de soi : autour de Nicole*

Dans la *Correspondance*, la libre expression de soi et plus généralement la large part accordée aux émotions de toutes sortes<sup>212</sup> sont justifiées par la coïncidence entre la nature profonde de l'épistolière et son image épistolaire. Parmi les ressources antistoïciennes qui ont accompagné la dénonciation des masques sociaux et la revalorisation d'une expression plus libre quoique réglée par la conversation et ses principes – bienséance, contenance –, la morale augustinienne suggère toutefois quelque paradoxe. Si les augustinien font le procès des illusions stoïciennes en matière de vertu humaine, l'exigence d'une connaissance de soi lucide

---

<sup>210</sup> « Comme le laisse deviner ce panorama des procédés stylistiques dont l'usage est sous-tendu par un souci vigilant d'endiguer le *pathos*, les aveux de larmes sont étroitement subordonnés à l'entreprise de séduction et de persuasion maternelles, dont ils sont l'une des pierres de touche. Échappant à la stricte logique expressive, ces aveux font l'objet d'une réorientation pragmatique, au terme de laquelle ils n'assurent pas tant – et tel est le paradoxe qui préside à leur gestion au sein de l'interaction épistolaire – une fonction *pathétique* qu'une fonction *éthique*. Si Mme de Sévigné choisit de transcrire non pas les larmes violentes et passagères de la passion amoureuse, mais celles, dignement contenues et mises à distance, du sentiment tendre, c'est qu'elle cherche moins à *émouvoir* Mme de Grignan qu'à la *persuader*. » (Cécile Lignereux, « L'inscription des larmes dans les lettres de Mme de Sévigné : tentations élégiaques et art de plaire épistolaire », art. cit., p. 87).

<sup>211</sup> Freidel, Nathalie, *op. cit.*, p. 554.

<sup>212</sup> À propos de la *Correspondance*, la question émotionnelle est souvent abordée par le seul prisme du *pathos* : tristesse, pitié, désespoir, amour douloureux. Le problème du rire, par exemple, est généralement traité à part, autour d'enjeux relevant du registre comique et de la présence de Molière dans les lettres. Nous mettons à part l'analyse de Nathalie Freidel, notamment dans « Une petite dévote qui ne vaut guère. Humour et dévotion chez Mme de Sévigné » (*Cahiers du GADGES*, 2011, n°8 « L'esprit des lettres. Mélanges offerts à Jean-Pierre Landry », p. 299-318), qui rapproche le rire sévignéen de l'attitude et même de la manière de vivre. Il faudrait aller plus loin : si, comme le remarque Jean Mesnard (*op. cit.*, p. 488-489), la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle est marquée par une pluralisation des passions, qui sont souvent passées en revue, soulignant ainsi un impensé, celui de l'unité de la réalité passionnelle (affective, dirions-nous aujourd'hui), il serait intéressant d'examiner comment cet émiettement est nuancé et renégocié dans la *Correspondance*. En effet tout se passe comme si, sous la plume de Sévigné, la polymorphie des émotions, quelle que soit leur valeur morale, était subsumée par une instance dont la subjectivité se définirait principalement par une prédisposition aux affects.

et humble qu'ils leur substituent se méfie, pour les plus rigoureux des augustiniens, du langage et de l'extériorisation, qu'elle soit orale ou écrite, médiums par lesquels l'homme pourrait s'analyser<sup>213</sup>. Car si La Rochefoucauld associe à ce désir de sincérité celui d'une conversation libre et aisée, loin des contraintes de l'étiquette, d'autres moralistes comme François Lamy ou Pierre Nicole condamnent au contraire les dangers et les fausses vertus du langage<sup>214</sup>. Pour François Lamy, le commerce du monde fait renoncer l'homme à ce qu'il a de plus précieux, son intériorité. Et la conversation n'a pour effet que de jeter l'homme hors de lui-même, selon l'image de la fuite, une fuite de soi qui est aussi une fuite loin de Dieu. « [L]a solitude est la vraie infirmerie des âmes<sup>215</sup> » tandis que le monde menace l'homme de son pouvoir de contagion. Retenue dans la solitude, l'âme peut se recueillir chez soi, dans le secret de ses sentiments<sup>216</sup>. Au contraire la conversation, et par extension le commerce épistolaire, « est un commerce qui consiste à sortir chacun de chez soi ; à se répandre les uns dans les autres par les yeux, par la bouche et par les oreilles<sup>217</sup> ». L'« évaporation » de soi<sup>218</sup> dans la conversation a donc une valeur profondément négative puisqu'elle installe une distance de soi à soi tellement grande qu'elle rend plus difficile encore la rencontre de l'homme avec son « homme intérieur ». De même, si Nicole propose de concilier civilité et charité<sup>219</sup>, il n'en formule pas moins la

---

<sup>213</sup> Dans *Le Corps des idées. Pensées et poétiques du langage dans l'augustinisme de Port-Royal* (Paris, Champion, 2007, p. 488), Delphine Reguig rappelle ce point important à propos de Nicole : « L'entreprise morale interprète à sa manière la fatale dualité du langage : plus nous parlons, plus nous livrons notre âme à la matière, plus notre intériorité se dissout à l'extérieur et plus nous nous trouvons dépossédés de nous-mêmes. » Une telle remarque nous invite à mesurer la complexité du rapport à la morale de Nicole dans la *Correspondance* : l'influence des *Essais de morale* sur l'épistolaire et son écriture est loin d'être univoque et nous mesurons à quel point il est paradoxal d'associer dans un même titre Nicole, connaissance de soi et expression de soi.

<sup>214</sup> Lamy comme Nicole font le constat d'un paradoxe fondamental chez l'homme, entre méconnaissance de soi et propension à se voir partout dans toutes choses (un narcissisme). Voir par exemple Lamy dans le premier tome de *De la connaissance de soi-même* (1644) : « Sans mentir, il est bien étrange que l'esprit de l'homme n'aperçoive rien plus fréquemment, plus continuellement, plus indispensablement que lui-même ; et que cependant il se connaisse si peu, et veuille si peu s'appliquer à se connaître ! Rien ne lui échappe de tout ce qui se passe en lui ; et presque tout lui échappe. Et par un paradoxe inouï il y aperçoit tout ; et n'y connaît rien, faute de réflexion » (Paris, Pralard, 1694, préface).

<sup>215</sup> Lamy, François, *op. cit.*, p. 22.

<sup>216</sup> « Ce secret consiste dans les réflexions inévitables dans le grand silence de la solitude ; car celles-ci donnent à l'esprit le moyen de se multiplier en quelque manière, et de veiller sur soi par un autre soi-même, si cela se peut dire ainsi. Mais qui est-ce qui réfléchit dans le tumulte du monde ? qui s'avise jamais de rentrer chez soi ? » (*ibid.*, p. 27).

<sup>217</sup> *Ibid.*, p. 234.

<sup>218</sup> Jean-Jacques Courtine et Claude Haroche remarquent que ce thème de l'écoulement hors de soi dépasse très largement le cadre augustinien. On le retrouve dans la tradition socratique chrétienne. Chez l'abbé Dinouart par exemple (*L'Art de se taire*, 1771), notent les auteurs, le langage et la conversation sont matérialisés par l'image du déliement de la langue qui fait craindre une « perte de substance corporelle » (*op. cit.*, p. 220). On retrouve ce terme sous la plume de Nicole dans les *Essais de morale*, « De la vigilance chrétienne » ; pour un commentaire plus détaillé, voir Delphine Reguig, *op. cit.*, p. 485-491.

<sup>219</sup> Nicole, Pierre, *Essais de morale*, éd. cit., « De la civilité chrétienne », p. 181-195.

critique de la civilité comme produit de l'amour-propre, ce dernier condamnant tout langage civil à la fausseté.

Ces témoignages d'affection sont d'ordinaire faux et excessifs ; c'est-à-dire, que l'on témoigne beaucoup plus d'affection que l'on n'en ressent, parce que l'amour-propre qui nous attache à nous-mêmes nous détache assez de l'amour d'autrui ; mais au défaut de l'affection véritable, on substitue un langage d'affection qui ne laisse pas d'être bien reçu, parce qu'on est toujours disposé à écouter favorablement tout ce qui est à notre avantage.<sup>220</sup>

Malgré tout, Lamy mais surtout Nicole semblent constituer pour Sévigné des lectures solides et régulières, et des ressources profondes pour la réflexion. Mais loin de faire sienne la condamnation de la conversation et du langage, c'est justement dans l'écriture de soi qu'elle expérimentera sa propre voix. L'épistolière s'intéresse à l'injonction principale de telles morales, à savoir l'exigence de la connaissance de soi. Comme le remarque Michèle Rosellini, son usage du traité de Nicole est « descriptif plutôt que prescriptif<sup>221</sup> ». Et en matière de description et d'analyse, Sévigné est particulièrement séduite par la clarté et la pénétration des *Essais de morale*. « [Nicole] nous découvre ce que nous sentons tous les jours, et que nous n'avons pas l'esprit de démêler ou la sincérité d'avouer ; en un mot, je n'ai jamais vu écrire comme ces Messieurs-là » (I, 357). À propos de ce passage, Michèle Rosellini ajoute :

Ce que l'épistolière admire chez Nicole, c'est la coïncidence d'une pensée et d'un style, de la clairvoyance de l'analyse et de la clarté du discours. Il a pour elle le talent singulier de formuler des évidences intérieures restées jusque-là en deçà du langage<sup>222</sup> [...].

Lorsque l'on examine la ressource moraliste et en particulier l'œuvre de Nicole dans la prise en charge de l'émotion dans la *Correspondance*, un autre extrait des lettres semble capital : « [...] ne vous avais-je pas dit que c'était de la même étoffe que Pascal ? Mais cette étoffe est si belle qu'elle me plaît toujours. Jamais le cœur humain n'a mieux été anatomisé que par ces Messieurs-là » (I, p. 326). Michèle Rosellini rappelle la coloration port-royaliste<sup>223</sup> de l'expression « replis du cœur ». L'appropriation de la formule consiste plus précisément en une remotivation linguistique : le passage du substantif au verbe – d'*anatomie* à *anatomiser*, unique occurrence dans la *Correspondance* alors qu'on relève trois occurrences du substantif seul – et la création d'une échelle d'actualisation à laquelle l'épistolière se réfère pour évaluer la réussite de Nicole – « n'a été *mieux* anatomisé » – contribuent en effet à remettre en mouvement la

---

<sup>220</sup> *Ibid.*, p. 182. On reviendra plus loin sur le statut de l'expression chez Nicole, en rapport avec celui de l'impression (voir la section suivante, « Émotion et passion : interférences philosophiques », p. 62 *et sq.*).

<sup>221</sup> Rosellini, Michèle, art. cit., p. 12.

<sup>222</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>223</sup> Michèle Rosellini ajoute que l'expression « ces Messieurs-là », utilisée plusieurs fois par Sévigné, « crée un effet d'entre-soi » qui est à mettre en rapport avec l'atmosphère port-royaliste de l'extrait (*ibid.*, p. 15).

formule larochefoucauldienne, « faire l’anatomie de tous les replis du cœur », dont Louis Van Delft rappelle qu’elle apparaît assez discrètement, en marge de la grande œuvre du moraliste, dans une lettre adressée au Père Thomas Esprit (1664 ou 1665)<sup>224</sup>. Si la périphrase verbale insiste sur le type d’analyse produite, la tournure sévignéenne, en privilégiant la verbalisation du substantif « anatomie », nous plonge au cœur du processus, au cœur de cette découpe au scalpel à laquelle procède Nicole et dont l’adresse du moraliste conditionne l’efficacité<sup>225</sup>. Enrichissant à sa manière le lexique optique qui foisonne dans la tradition moraliste de l’âge classique<sup>226</sup>, Sévigné nous livre des analyses morales de Nicole une vue en coupe. Elle aussi manie le scalpel lorsqu’elle extrait de l’étoffe des *Essais de morale* l’« enflure du cœur », expression qui apparaît dès les premiers mots de l’essai « De la faiblesse de l’homme », qui la gêne ainsi que sa fille, mais à laquelle l’épistolière finira par se résoudre en reconnaissant également la pertinence du mot « vent »<sup>227</sup>. En outre, elle approfondit considérablement la dimension physique de l’image : l’anatomie du cœur que pratique Nicole n’est pas un procédé abstrait mais un guide pratique et concret. Il invite l’épistolière à une exploration charnelle des ressorts psychologiques de l’homme, comme en témoigne ce commentaire : « On aime tant à entendre parler de soi et de ses sentiments que, quoique ce soit en mal, nous en sommes charmés » (I, 351). L’allure sentencieuse de cette remarque ne doit pas abuser le lecteur : la simplicité de la scène évoquée, la dimension triviale de la formule « entendre parler de » et la force descriptive des compléments « de soi et de ses sentiments » suggère un lien conversationnel entre l’épistolière et le moraliste<sup>228</sup>, qui engage cette dernière

---

<sup>224</sup> Van Delft, Louis, *Les spectateurs de la vie. Généalogie du regard moraliste*, Québec, Presses de l’Université de Laval, 2005, p. 114.

<sup>225</sup> Sévigné semble être la seule dans ce second XVII<sup>e</sup> siècle à faire du substantif « anatomie », tout à fait courant dans la tradition moraliste, un verbe dans une perspective morale. Pascal et d’autres, peu nombreux, l’emploient, certes, mais pour désigner la dissection anatomique en particulier (*Pensées*, 115, éd. Brunschvicg : « Un homme est un suppôt, mais si on l’anatomise, que sera-ce ? la tête, le cœur, l’estomac, les veines, chaque veine, chaque portion de veine, le sang, chaque humeur de sang »). On ne peut que souligner la cohérence d’une telle originalité au regard du sujet qui nous occupe dans cette enquête.

<sup>226</sup> Voir notamment les études suivantes : Louis Van Delft, *op. cit.* ; Charles-Olivier Stiker-Metral, « Le portrait du moi. Connaissance et représentation de soi chez Pierre Nicole », *Actes de la journée d’étude « Port-Royal et les images : un accès aux textes ? »* (Université de Rouen, mai 2011), Tony Gheeraert (éd.), *Publications numériques du CÉRÉDI*, 2015, n°11, disponible en ligne : (URL : <http://ceredi.labos.univ-rouen.fr/public/?!le-portrait-du-moi-connaissance-et.html>) Dernière consultation le 4 juillet 2017 ; Bernard Roukhomovski (dir.), *L’optique des moralistes de Montaigne à Chamfort*, Paris, Champion, 2005.

<sup>227</sup> « J’ai même pardonné l’enflure du cœur en faveur du reste, et je maintiens qu’il n’y a point d’autre mot pour expliquer la vanité et l’orgueil, qui sont proprement du vent ; cherchez un autre mot. » (Sévigné, I, p. 351).

<sup>228</sup> L’épistolière thématise d’ailleurs ce lien personnel qu’elle noue avec les *Essais de morale* : « Je crois que tout le monde s’y trouve ; pour moi, je crois qu’il a été fait à mon intention » (I, p. 360) et un peu plus tard : « Enfin ce traité est fait pour bien du monde, mais je crois principalement qu’on n’a eu que moi en vue » (I, p. 375). Nous rejoignons tout à fait Michèle Rosellini lorsqu’elle constate que dans l’optique de la dénonciation de l’amour-propre qui est la perspective de Nicole, ces marques de personnalisation ne manquent pas de saveur (voir art. cit., p. 16).

dans une fréquentation réelle et revivifiée des « replis du cœur ». Sans doute l'épistolière s'est-elle approprié la « vision rapprochée » que propose Nicole, dans une version renouvelée des jeux d'optique traditionnels en contexte moraliste. Benedetta Papasogli constate en effet que Nicole renonce à l'*anatomie de l'âme* fondée sur l'idée que l'âme est également une *res extensa* qu'on peut aborder à l'aide du modèle anatomique, comme un corps doté d'articulations et de parties<sup>229</sup>. Insistant sur la dimension indivisible de l'âme, Nicole s'oriente davantage vers une anatomie du cœur, dont la vision topologique se fonde avant tout sur l'opposition entre la surface et la profondeur<sup>230</sup>. Benedetta Papasogli ajoute que si le modèle anatomique reste valable chez Nicole, c'est « dans une fonction plus essentielle, comme modèle premier du fonctionnement de la pensée<sup>231</sup> » : en effet approcher un objet, c'est le diviser en parties. Partant, « le modèle anatomique, en tant que figure d'une vision rapprochée, exalte l'exercice de l'exactitude dans le domaine de la petitesse<sup>232</sup> ». Ce travail de visibilité contre « l'opacité de la vie intérieure<sup>233</sup> », l'épistolière le commente d'abord en associant presque systématiquement sa critique du style de Nicole à la thématique de la lumière<sup>234</sup> : le lumineux constitue dans la *Correspondance* une valeur de référence qui conditionne non seulement l'intelligibilité du propos mais en outre son pouvoir de persuasion et son charme. C'est cette valeur qui détermine l'utilité spéculative mais surtout pratique des *Essais de morale* : « Ma bonne, j'en suis charmée ; je n'ai jamais rien vu de plus utile, ni si plein d'esprit et de lumière<sup>235</sup> » (I, 360) ou

<sup>229</sup> Papasogli, Benedetta, « Le modèle anatomique chez Pierre Nicole », *Cahiers de l'AIEF*, 2003, n°55, p. 333-346.

<sup>230</sup> L'idée de profondeur apparaît dans la *Correspondance* autour du « fond de cœur », expression devenue typique dans le cadre de l'introspection morale à l'âge classique : « Lisez-le [Nicole], je vous prie, avec attention, et voyez comme il fait voir nettement le cœur humain, et comme chacun s'y trouve, et philosophes et jansénistes et molinistes, et tout le monde enfin. Ce qui s'appelle chercher dans le *fond du cœur* avec une lanterne, c'est ce qu'il fait » (I, p. 356-357, nous soulignons) ; voir sur ce point l'étude de Benedetta Papasogli, *Le « Fond du cœur »*. *Figures de l'espace intérieur au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 2000 [1991]. Mais outre ce *topos* de l'analyse moraliste, la question de la profondeur prend dans les lettres un relief tout particulier et nous y reviendrons dans la deuxième partie de ce travail (voir en particulier la section « D'autres tracés à l'épreuve », p. 208 *et sq.*).

<sup>231</sup> *Ibid.*, p. 337.

<sup>232</sup> *Ibid.*, p. 338.

<sup>233</sup> Rosellini, Michèle, art. cit., p. 7.

<sup>234</sup> Thème augustinien par excellence. Voir Nicole, *Essais de morale*, « De la soumission à la volonté de Dieu », éd. cit., p. 70 : « C'est cette *lumière* qui fait que nous sommes *enfants de lumière*, et qui fait que les uns marchent dans les ténèbres et les autres dans la lumière, selon qu'ils l'abandonnent ou qu'ils la suivent. *Quia mandatum lucerna est, et lex lux.* » On peut aussi le rapprocher du Psaume 118, 105, cité par Nicole dans le même essai (p. 77) : « *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis.* »

<sup>235</sup> L'épistolière poursuit : « Si vous ne l'avez lu, lisez-le ; et si vous l'avez lu, relisez-le avec une nouvelle attention. Je crois que tout le monde s'y trouve ; pour moi, je crois qu'il a été fait à mon attention. J'espère aussi d'en profiter ; j'y ferai mes efforts » (I, p. 360). Michèle Rosellini a montré l'ambiguïté de cette belle « utilité » qui revient comme une antienne à propos de Nicole. Si Sévigné évoque çà et là la possibilité de puiser dans Nicole pour se corriger sur le plan spirituel, elle en revient souvent à un constat d'échec. Or, Michèle Rosellini comme Benedetta Papasogli rappellent que, chez Nicole, la connaissance de soi est envisagée solidairement avec son application pratique : l'effort de correction voire la conversion. On remarquera que, même incomplètement exploitée par l'épistolière, l'utilité pratique des *Essais de morale* apparaît régulièrement dans la *Correspondance* ;

un peu plus tard, « Le traité “De tenter Dieu” me paraît le plus utile, et celui “De la ressemblance de l’amour-propre et de la charité”, le plus lumineux, pour parler leur langage [...] » (II, 187-188). On constate pourtant que celui-ci a avant tout un pouvoir scrutateur : sur un mode mineur, le thème de la lumière est fondamentalement relié aux clairs-obscurs des profondeurs humaines, dont il permet de « voir nettement » (I, 356) la complexité, avec une évidence à portée universelle : « Ce qui s’appelle chercher dans le fond du cœur avec une lanterne, c’est ce qu’il fait » (I, 357). Le pouvoir lumineux consiste donc pour une part à « démêler » (*ibid.*) la vérité toute nue des faux discours que les hommes produisent sur eux-mêmes<sup>236</sup>. Or, cette fonction semble faire l’objet d’un développement serré dans les lettres, autour d’une double caractérisation du langage lumineux pratiqué par Nicole. La lumière du moraliste provient en effet premièrement de l’agencement des mots et en la matière, Sévigné avait livré ses attentes dans un commentaire adressé à sa fille, dont l’expression est justement comparée à celle de Nicole : « Je défie M. Nicole de mieux dire ce que vous avez écrit sur le changement de nos passions ; *il n’y a pas un mot de plus ou de moins que ce qu’il faut.* » (I, 318, nous soulignons). Quand il s’agit de Nicole et des port-royalistes, clarté et force s’unissent dans une même évidence stylistique<sup>237</sup> :

Je n’ai jamais vu une force et une énergie comme il y en a dans le style de ces gens-là. Nous savons tous les mots dont ils se servent, mais jamais, ce me semble, nous les avons vus si bien placés ni si bien enchâssés. (II, 175)

Les *Essais* de Nicole doivent leur succès auprès de l’épistolière à l’équilibre trouvé entre accessibilité et nouveauté. Nicole utilise une matière linguistique commune mais propose un modelage inédit dont la force frappe d’autant plus qu’elle est immédiatement perceptible grâce à la simplicité du lexique et des thématiques abordées. D’une certaine manière, Sévigné illustre parfaitement les pièges du langage dont Nicole dénonce la séduction facile : « Il dit que l’éloquence et la facilité de parler donnent un certain *éclat* aux pensées. Cette expression m’a

---

en lui accordant une place, l’épistolière met au jour une conception dynamique de l’existence, qui s’enrichit des lectures, modèles et réflexions.

<sup>236</sup> Et même en dehors du contexte augustinien, l’espace intérieur est associé dans la *Correspondance* à des figures d’entremêlement et de brouillage dont le labyrinthe est une métaphore privilégiée. Dans le passage suivant, les connotations négatives du labyrinthe semblent redressées par l’éloge de la liberté qui caractérise la solitude : « Je viens [de faire un voyage] dans mon petit *galimatias*, c’est-à-dire mon labyrinthe, où votre aimable et chère idée m’a tenu fidèle compagnie. Je vous avoue que c’est un de mes plaisirs que de me promener toute seule. Je trouve quelques labyrinthes de pensées dont on a peine à sortir, mais on a du moins la liberté de penser à ce que l’on veut » (I, p. 310).

<sup>237</sup> Ailleurs, l’évidence apparaît dans le choix de l’exclamation : « Quel langage ! quelle force dans l’arrangement des mots ! On croit n’avoir lu de français que ce livre. Et cette ressemblance de la charité à l’amour-propre, et de la modestie héroïque de Monsieur le Prince et de M. de Turenne, comparés avec l’humilité du christianisme ! Mais je coupe court sur ce livre, car je le louerais depuis un bout jusqu’à l’autre, et ce ne serait plus une lettre, mais une dissertation » (II, p. 220).

paru belle et nouvelle<sup>238</sup> ; le mot d'*éclat* est bien placé, ne le trouvez-vous pas ? » (I, 375). Mais ce faisant, elle semble proposer une morale concurrente : la connaissance de soi puise dans l'expression de soi, dans une langue qui se veut à la fois nouvelle, surprenante et puissante. Le charme qui séduit manifestement l'épistolière transparaît dans les lettres avec une sensibilité et une évidence qui constituent la part émotionnelle d'une morale pratique dont il s'agit avant tout de jouir. Ainsi, à propos de l'essai « De la faiblesse de l'homme », le commentaire stylistique de la langue de Nicole se fond avec l'appropriation de ses leçons dans une forme proche de la maxime :

Un malheur continuel pique et offense. On est honteux d'être houspillé par la fortune ; cet avantage que les autres ont sur vous blesse et déplaît, quoique ce ne soit point dans des occasions d'importante. Nicole dit si bien cela. (I, 451)

Ce passage fait suite à un rappel angoissé des pertes financières des Grignan. La maxime n'a donc rien de la sentence hors sol. Elle prend forme dans la chair du réel et trouve dans l'écriture de Nicole une expressivité redoublée comme en écho par la lettre, soumise au régime de l'émotion. Le commentaire stylistique n'est donc pas anodin puisqu'il vaut programme d'écriture et conception de la morale. La « facilité » du langage de Nicole va de pair avec une morale qui ne « gronde pas ». À propos de la *Continuation des Essais de morale*, l'épistolière écrit :

À propos de livres, vous dites des merveilles des derniers de M. Nicole. Ils sont divins comme ce que vous y remarquez. J'en ai lu des endroits qui m'ont paru très beaux. C'est un style qui éclaire et qui vous fait rentrer dans vous-même d'une manière digne de la beauté de son esprit et de la bonté de son cœur, car il ne gronde point mal à propos, qui est la plus mauvaise chose du monde et qui fait le moins ce qu'on veut. (III, 738)

Sévigné souhaite donc que la morale ne prescrive pas mais qu'elle suggère et séduise. La connaissance de soi ne vaut que lorsqu'elle fait l'objet d'une appropriation ; et l'injonction socratique dont Nicole dessine les exigences devient même contre-productive lorsqu'elle est imposée. L'affectation de Nicole, qui apparaît dans un seul des traités, est une contrainte à la fois existentielle – à la manière d'un directeur de conscience – et stylistique – caractérisée par l'obscurité du galimatias<sup>239</sup> :

---

<sup>238</sup> L'exigence de nouveauté est caractéristique de l'esthétique négligente qui prend peu à peu forme à partir des années 1660. Voir Fritz Nies, *op. cit.*, p. 103 : « De simple qualification descriptive, le terme de nouveauté devient un "critère de qualité de premier rang" [Fabian] et des tournures laudatives souvent utilisées, telles que "grâce(s) de la nouveauté", "fleur de la nouveauté" montrent l'orientation esthétique des jugements en question. »

<sup>239</sup> L'accusation de galimatias est extrêmement ponctuelle et localisée chez l'épistolière mais chez son fils Charles de Sévigné, la condamnation est plus générale : « Et moi je vous dis que le premier des *Essais de Morale* vous paraîtrait tout comme à moi, si la Marans et l'abbé Têtu ne vous avaient accoutumée aux choses fines et distillées ; ce n'est pas d'aujourd'hui que les galimatias vous paraissent clairs et aisés. De tout ce qui a parlé de l'homme et de l'intérieur de l'homme, je n'ai rien vu de moins agréable ; ce ne sont point là ces portraits où tout



Il y a le plus beau galimatias que j'aie encore vu au vingt-sixième article du dernier tome des *Essais de Morale*, dans le traité « De tenter Dieu ». Cela divertit fort. [...] Mais de vouloir à toute force établir leurs maximes, nous traduire saint Augustin, de peur que nous ne l'ignorions, mettre au jour tout ce qu'il y a de plus sévère, et puis conclure comme le P. Bauny, de peur de perdre le droit de gronder, il est vrai que cela impatienté<sup>240</sup> [...]. (II, 492)

L'œuvre de Nicole ne lui plaît plus quand elle s'égaré dans l'obscurité, la pédanterie et l'opportunisme politique. En creux, une telle critique, inspirée sur le fond par Corbinelli, dessine une double exigence : la praticabilité du texte et plus largement l'idée du lien avec le monde vécu. Car si l'épistolière discute du choix des mots, ce n'est pas en grammairienne. Ses considérations esthétiques prennent source dans la possibilité de saisir le réel, qu'il s'agisse des relations interpersonnelles ou du labyrinthe intérieur : « Ce qu'il dit de l'orgueil et de l'amour-propre qui se trouve dans toutes les disputes, que l'on couvre du beau nom de l'amour de la vérité, est une chose qui me ravit » (I, 375). Ainsi, on peut envisager à nouveaux frais la tension extrême entre la portée universelle de la *Morale* de Nicole et le sentiment d'en être l'unique destinataire : si l'ironie de cette tension suggère que Sévigné manque la leçon principale du traité, à savoir l'idée que par orgueil le *moi* se trouve partout, même là où il n'est pas, il s'agit peut-être davantage, pour l'épistolière, de faire entendre les nuances particulières de l'exploration morale qu'elle ne cessera de rejouer au fil des lettres. Il n'y a de précepte que vécu, il n'y a de morale qu'incarnée. Dans la seconde partie du traité « De la soumission à la volonté de Dieu », Nicole propose de s'exercer à cette soumission : pour « s'accoutumer à se soumettre à la volonté de Dieu dans les grands événements<sup>241</sup> », il faut s'attacher au même exercice mais appliqué aux « plus petites circonstances de notre vie<sup>242</sup> » :

Un homme bien pénétré de cette pensée [...] ne se plaindra point d'un rendez-vous qui manque, ni d'une visite importune, ni de la longueur d'un valet à qui il aura donné quelque commission, ni de ce que l'on le fait trop attendre, ni du refus qu'on lui fait d'une grâce, ni d'une petite perte, ni des saisons, ni du mauvais temps, ni généralement de toutes les rencontres ordinaires de la vie qui portent les hommes à l'impatience.<sup>243</sup>

---

le monde se reconnaît. M. Pascal, la *Logique* de Port-Royal, et Plutarque, et Montaigne, parlent bien autrement ; celui-ci parle parce qu'il veut parler, et souvent il n'a pas grand'chose à dire. » (à Mme de Grignan, II, p. 232-233).

<sup>240</sup> Mme de Sévigné reproche à Nicole de se rapprocher du molinisme à des fins stratégiques, « de peur de perdre le droit de gronder ». À propos de l'essai « De la soumission à la volonté de Dieu », elle écrit : « Voyez comme il nous la représente souveraine, faisant tout, disposant de tout, réglant tout. Je m'y tiens ; voilà ce que j'en crois. Et si, en tournant le feuillet, ils veulent dire le contraire pour ménager la chèvre et les choux, ils auront sur cela la destinée à mon égard de ces ménageurs politiques, et ils ne me feront pas changer. Je suivrai leur exemple, car ils ne changent pas d'avis pour changer de note » (II, p. 943-944). L'éloge des jésuites qui suit n'est que pur exercice d'ironie.

<sup>241</sup> Nicole, Pierre, *op. cit.*, p. 102.

<sup>242</sup> *Ibid.*, p. 102-103.

<sup>243</sup> *Ibid.*, p. 103.

En 1671, alors qu'elle lit cet essai, l'épistolière écrit pourtant que la *Morale* de Nicole « ne [lui] a encore donné aucune leçon contre la pluie » tout en affirmant qu'elle a bon espoir – « mais j'en attends, car j'y trouve tout ». N'a-t-elle pas relevé le passage ou considère-t-elle que la leçon est insuffisante ? Dans tous les cas, elle revient dix-huit ans plus tard sur la question de la pluie et du beau temps avec l'appui de la *Morale*.

Nous avons un temps de pluie et de vent qui me fait un peu triste ; il dérange mes jolies promenades. Mais je vois que M. Nicole ne veut point qu'on se plaigne du temps. (III, 639)

Cette fois, l'épistolière se souvient de l'essai en question et s'est visiblement approprié l'exercice proposé par Nicole puisqu'elle se résout à changer de sujet et enchaîne avec une méditation sur la Providence. La formule « je vois que » indique discrètement que Sévigné n'applique pas benoîtement un souvenir de lecture. C'est moins le contenu prescriptif de l'essai qui compte ici – le motif du mauvais temps ne sert que d'aide-mémoire – que la pratique de l'exercice de soi que la référence à Nicole permet d'accomplir. En insistant sur le lexique de la vision – « je vois que » – alors même qu'il s'agit d'une lecture ancienne qu'elle n'a manifestement pas sous les yeux, Sévigné indique qu'elle connaît sa tendance à déplorer le mauvais temps et qu'elle a appris à mobiliser les ressources nécessaires pour chasser de la lettre les traces d'une morosité malséante. L'épistolière déjoue *in extremis* la transformation de la tristesse en plainte et lui substitue une soi-disant soumission sans discussion à la morale de Nicole, dont on connaît les ambiguïtés.

Toujours est-il que ce dernier cas illustre parfaitement les clairs-obscurs de la présence augustinienne dans la *Correspondance*. La *Morale* de Nicole constitue bel et bien le noyau autour duquel se dessine peu à peu toute une série de réflexions et de propositions sur l'expression et la connaissance de soi, chez une épistolière dont l'antistoïcisme n'est pas une position de principe mais une expérience vitale. Or, Sévigné loue la *Morale* au nom de sa simplicité pratique et de sa précision d'analyse. En outre, par l'expérience de lecture qu'elle implique, cette œuvre est l'occasion d'une réflexion sur le langage propre à exprimer les vicissitudes du moi et les atermoiements du cœur : la plume s'y exerce, articulant sentiment, expression et connaissance de soi. Enfin, en escamotant nombre de ses préceptes, elle fait de cette *Morale* un outil d'exercice de soi en dialogue avec une exploration de soi fondée sur l'expérience charnelle des émotions et du monde qui l'entoure : « Je n'ai que faire de savoir la querelle des *jansénistes* et des *molinistes* pour décider. Il me suffit de ce que je sens en moi ; le moyen d'en douter dès le moment que l'on s'observe un peu ? » (II, 912).

c. *Entre « conversation entre absents » et exercice épistolaire : quelle régulation des émotions ?*

Il nous reste à envisager comment, sur fond d'antistoïcisme, les transformations de la lettre contemporaines de l'écriture de la *Correspondance* – de la lettre comme objet de discours théorique et comme pratique – interfèrent avec les questionnements sévignéens sur l'émotion. Qu'est-ce qu'écrire une lettre a à voir avec la régulation des émotions – par leur expression – mais surtout avec leur exploration et leur appropriation ? Dans quelle mesure les codes qui enserrent la pratique épistolaire en général influent-ils sur la façon dont l'affectivité apparaît dans la *Correspondance*, sur la façon dont Sévigné fait d'elle une matière en perpétuelle transformation et une voie pour interroger l'homme et sa présence au monde ?

Loin des débats sur le statut d'écrivain de l'épistolière<sup>244</sup>, l'approche générique acquiert un statut nouveau dans la lecture proposée par Nathalie Freidel. Pour la première fois dans l'histoire de la critique sévignéenne, l'innovation de Sévigné sur le plan épistolaire est prise au sérieux et l'étude des enjeux génériques est mise au service d'une démarche exploratoire : les catégories du privé et du public, à travers lesquelles Nathalie Freidel cerne son objet, ne servent pas à classer les lettres dans des registres ou des genres préexistants, mais à interroger leur productivité herméneutique. Plus précisément, si la tradition et la pratique épistolaires contemporaines de Sévigné sont examinées avec soin, ce n'est pas pour savoir si l'épistolière avait à cœur de les entériner ou de les transgresser mais pour comprendre dans quelle mesure ils éclairent l'esthétique de la *Correspondance*. Conformément à cette approche, nous posons donc la question du genre et des sous-genres épistolaires comme une hypothèse ou plutôt comme une série de propositions destinées à mettre à l'épreuve la lisibilité esthétique et éthique de l'émotion dans la *Correspondance*.

Si le problème générique entre en résonance avec l'expression et l'exploration de l'émotion telles qu'elles semblent émerger dans la *Correspondance*, c'est d'abord parce que ces deux types de questionnements entretiennent des rapports ambivalents avec la ligne de partage que constitue le privé et le public au XVII<sup>e</sup> siècle et dont Nathalie Freidel expose les fluctuations. Le renouveau de la lettre familière après Pétrarque s'appuie sur le paradoxe d'une familiarité théorisée mais jamais réellement pratiquée au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>245</sup>. Si Érasme fait de la

---

<sup>244</sup> Voir Roger Duchêne, *Écrire au temps de Madame de Sévigné : lettres et texte littéraire*, Paris, Vrin, 1981 et *Madame de Sévigné et la lettre d'amour*, Paris, Klincksieck, 1992 ; Marcel Gutwirth, *Madame de Sévigné, classique à son insu*, Tübingen, Narr Verlag, 2004 ; Michèle Longino, « L'apprentissage épistolaire de Madame de Sévigné », *Œuvres et Critiques*, 2010, vol. 35, n°1, p. 29-49 ; Marie-Odile Sweetser, « Madame de Sévigné, écrivain sans le savoir ? », *Cahiers de l'AIEF*, 1987, n°39, p. 141-157.

<sup>245</sup> Voir Nathalie Freidel, *op. cit.*, p. 155 : « Nous aboutissons donc au paradoxe suivant : les humanistes découvrent avec enthousiasme le lieu privilégié d'expression que représente la lettre familière et, dans un même élan, s'empressent de consacrer en théorie cette pratique si bien adaptée à leur état d'esprit. Mais ce faisant, ils

lettre le « substitut du dialogue entre amis, dont elle épouse la liberté méditative et le dédain d'une élégance trop recherchée<sup>246</sup> », il ne s'agit pas d'y faire figurer la vie dans sa dimension prosaïque et charnelle. Et les préoccupations d'écrivain y transparaissent tellement que, bien qu'elles soient échangées entre amis et favorisent la proximité, bien qu'elles évoquent parfois la santé ou les affaires personnelles, ces lettres ont tout de même « un arrière-goût de laboratoire<sup>247</sup> » que l'on retrouve chez Guez de Balzac, Boisrobert ou Chapelain. Après la querelle autour des lettres de Guez de Balzac, dont Nathalie Freidel rappelle que le choix de l'éloquence coudoie chez lui l'« indépendance par rapport à la sphère publique et le repli nécessaire sur une existence de simple particulier<sup>248</sup> », et au nom de la recherche du naturel, l'invention de la lettre mondaine ne consacre pas l'expression du for privé : la lettre s'inscrit dans les interactions ritualisées du monde et « [c]e que cette société recherche dans les correspondances privées, c'est un caractère général, universel, une certaine façon de s'adresser au public<sup>249</sup> ». À propos de *La manière de bien penser sur les ouvrages d'esprit* de Bouhours, Corbinelli livre à Bussy cette analyse :

Le P. Bouhours aurait peut-être aussi bien fait de rapporter des fragments de vos lettres et de celles de Mme de Sévigné que de celles de Balzac et de Voiture pour donner des exemples de la justesse, de la délicatesse, ou de la noble simplicité des pensées. (III, 339-340)

En imaginant une telle réécriture, Corbinelli confirme la dimension exemplaire de la lettre privée : elle est le parangon d'un type de sociabilité qui est aussi une esthétique. Et c'est paradoxalement dans les lettres fictionnelles que l'on cherchera « la vraisemblance maximale, le spectacle de la vie vécue et des sentiments les plus intimes<sup>250</sup> ». Ainsi, lorsque Sévigné évoque un échange avec Brancas : « Enfin Brancas m'a écrit une lettre si tendre qu'elle récompense tout son oubli passé. Il me parle de son cœur à toutes les lignes ; si je lui faisais réponse sur le même ton, ce serait une *portugaise*. » (I, 299). *Les lettres portugaises* de Guilleragues constituent dans le milieu lettré une sorte de sous-genre épistolaire affecté aux

---

donnent à la lettre un statut d'œuvre littéraire et une portée générale, la livrent au domaine public ; ils créent en quelque sorte le genre épistolaire, consécration et anéantissement simultané de la lettre intime. C'est pourquoi le concept de "lettre familière" ne rencontre quasiment pas d'application, au XVI<sup>e</sup> siècle. Très rares sont les publications de lettres missives, et qui n'ont de familières que le nom. »

<sup>246</sup> Fumaroli, Marc, « À l'origine d'un art français : la correspondance familière » dans *La diplomatie de l'esprit. De Montaigne à La Fontaine*, Paris, Hermann, 1994, p. 163-181, p. 181.

<sup>247</sup> Freidel, Nathalie, *op. cit.*, p. 154.

<sup>248</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>249</sup> *Ibid.*, p. 153.

<sup>250</sup> *Ibid.*

lettres dont l'unique objet est l'expression des sentiments, et en particulier les sentiments amoureux<sup>251</sup>.

Si Mme de Sévigné participe évidemment à cette vaste entreprise de polissage, envoyant lettres de compliments, de condoléances, de remerciements, et pressant sa fille de faire de même lorsque la situation l'exige, elle n'en cherche pas moins à créer un autre espace où l'expression des émotions et l'exploration du sujet sensible impliquent la création d'une nouvelle langue. Cet autre espace, Nathalie Freidel en souligne l'hybridité, « mi-public, mi privé<sup>252</sup> », faisant de la lettre « semi-publique » de Fritz Nies<sup>253</sup> non plus seulement un fait de réception mais une condition de la création épistolaire sévignéenne. Or, on constate justement que ce sont les modèles fictionnels qui nourrissent l'écriture épistolaire chez Sévigné. Un certain nombre d'entre eux ont été l'objet d'études locales, qu'il s'agisse de la filiation galante autour de Voiture (Cécile Tardy, Nathalie Freidel), de l'histoire tragique (Constance Cagnat, Laure Depretto), du paradigme théâtral (Robert Nicolas Nicolich, Laure Depretto), du récit factuel (Laure Depretto) ou de la lettre amoureuse d'inspiration héroïdienne (Nathalie Freidel)<sup>254</sup>. Les interférences que créent ces modèles d'origine fictionnelle au cœur d'une correspondance privée non destinée à la publication révèlent le caractère indécis des frontières du public et du privé en matière épistolaire mais aussi dans l'ensemble du champ de la sociabilité mondaine. On connaît les réticences exprimées par Mme de Sévigné à l'idée d'être publiée ou seulement comparée à de véritables auteurs<sup>255</sup> : cette réaction combine un certain malaise quant au danger que constitue la circulation des lettres en-dehors du cercle intime auquel elles sont destinées – une vision angoissée de la publicité qui s'est constituée à la suite d'aventures

---

<sup>251</sup> « [Mme de Coligny] convient d'une folie, d'une passion que rien ne peut excuser que l'amour même. Elle a écrit sur ce ton-là toutes les *portugaises* du monde [...] » (Sévigné, III, p. 80).

<sup>252</sup> Freidel, Nathalie, *op. cit.*, p. 165.

<sup>253</sup> Nies, Fritz, *op. cit.*

<sup>254</sup> Voir Constance Cagnat, « Les histoires tragiques de Madame de Sévigné », *XVII<sup>e</sup> siècle*, 1992, n°44, p. 219-234 ; Laure Depretto, *Informers et raconter dans la Correspondance de Madame de Sévigné*, Paris, Classiques Garnier, 2015 et « Scènes de comédie dans les lettres de l'année 1671 », *Séminaire Sévigné, Publications numériques du CÉRÉDI*, 2013, n°1, disponible en ligne (URL : <http://ceredi.labos.univ-rouen.fr/public/?scenes-de-comedie-dans-les-lettres.html>) Dernière consultation le 4 juillet 2017) ; Nathalie Freidel, *op. cit.* ; Robert Nicolas Nicolich, « Life as theatre in the Letters of Madame de Sévigné », *Romance Notes*, 1975, vol. 16, n°2, p. 376-382 ; Cécile Tardy, « La dette de Madame de Sévigné envers Voiture dans les lettres de 1671. Une filiation galante », *Séminaire Sévigné, Publications numériques du CÉRÉDI*, 2013, n°1, disponible en ligne (URL : <http://ceredi.labos.univ-rouen.fr/public/?la-dette-de-madame-de-sevigne.html>) Dernière consultation le 4 juillet 2017).

<sup>255</sup> « Vous louez tellement mes lettres au-dessus de leur mérite que, si je n'étais fort assurée que vous ne les refeuilletiez ni ne les relirez jamais, je craindrais tout d'un coup de me voir imprimée par la trahison d'un de mes amis. Voiture et Nicole, bon Dieu, quels noms ! et qu'est-ce que vous dites, ma chère enfant ? » (Sévigné, III, p. 839).

personnelles désagréables<sup>256</sup> – et le désir de ménager dans l’écriture une liberté qui ne saurait supporter les attentes d’un lectorat, aussi restreint soit-il. La lettre sévignéenne se déploie donc dans un espace original, fondamentalement mêlé, où public et privé, fiction et réalité, clichés et singularité stylistiques, normes morales et expérience vitale, interagissent en permanence. Réfléchissant sur cette hybridité et sur sa puissance créatrice, Nathalie Freidel en vient à élucider les contours d’une forme innovante, qu’elle baptise la lettre intime, à laquelle Sévigné, tout en l’inventant, « donne simultanément [une] expression achevée<sup>257</sup>. » Combinant le « prosaïsme de l’existence quotidienne<sup>258</sup> », l’art de la connivence au service d’un espace familial homogène autour d’un idiolecte et d’une culture partagés, « une très forte émotivité<sup>259</sup> » dont le moi est à la fois le support psycho-physiologique et le metteur en scène, la lettre sévignéenne relève d’une double exigence, que Marc Fumaroli relevait dans son analyse de la filiation humaniste des écritures du for intérieur. On retrouve en effet dans la *Correspondance* un double mouvement : d’un côté, l’élection de destinataires privilégiés, un parler de soi fondé sur la nécessité d’être compris dans le cadre de ce qu’Érasme définit comme une « conversation entre absents » à la fois familière, directe et raffinée. De l’autre, les saillies d’un moi dans sa plus pure consistance, dans une nudité à la recherche de son langage, comme si, à la manière de Montaigne, la lettre constituait pour Sévigné « un membre de [s]a vie<sup>260</sup> » et le style « un véritable cardiogramme de son auteur<sup>261</sup> ».

Mme de Sévigné a peu médité son rapport au genre qu’elle pratiquait, mais pas en vertu de la spontanéité intégrale à travers laquelle on a voulu lire à toute force la *Correspondance*.

---

<sup>256</sup> Par exemple à propos du portrait que Bussy-Rabutin lui consacra dans son *Histoire amoureuse des Gaules* : « Être dans les mains de tout le monde, se trouver imprimée, être le livre de divertissement de toutes les provinces, où ces choses-là font un tort irréparable, se rencontrer dans les bibliothèques, et recevoir cette douleur, par qui ? » assène-t-elle à son cousin dans la lettre du 26 juillet 1668 (I, p. 93).

<sup>257</sup> Freidel, Nathalie, *op. cit.*, p. 179. Voir aussi la réflexion théorique capitale proposée à la même page : « La lettre humaniste est fondée sur l’amitié et le principe d’un destinataire privilégié ; elle reconnaît aussi la nécessité de parler de soi et de se livrer autant que possible afin de faciliter la connaissance mutuelle. Mais elle échoue à créer un cadre intimiste et tient à distance tout ce qui a trait au vécu, au prosaïsme de l’existence quotidienne. La lettre mondaine accueille, elle, cet univers familial sous la forme du décor privé et relativement clos des cercles d’habituez ; elle s’adresse à ces derniers exclusivement, multipliant connivence et implicite afin de personnaliser la destination. Mais elle maintient l’expression des affects dans un cadre très conventionnel, souvent précieux, où l’esprit l’emporte sur les sentiments. La lettre amoureuse enfin, véhicule une très forte émotivité et le discours sur soi y atteint une intensité rare. Mais, de ce fait, il a tendance à effacer la présence du destinataire, se rapprochant du monologue et se privant par là d’un des traits structurels de la correspondance familière. »

<sup>258</sup> *Ibid.*

<sup>259</sup> *Ibid.*

<sup>260</sup> Montaigne, Michel (de), *Essais*, éd. Villey, Paris, Presses Universitaires de France, 2004, II, 18, p. 665.

<sup>261</sup> Fumaroli, Marc, « Les *Essais* de Montaigne : l’éloquence du for intérieur » dans *op. cit.*, p. 125-161, note 42 p. 145.

Que Sévigné ait été un « écrivain sans le savoir<sup>262</sup> » ou non, il semble désormais bien établi que la codification rhétorique, les débats esthétiques et le corpus épistolaire classique travaillent de part en part la *Correspondance*, non pas directement et réflexivement, mais par la médiation d'une culture digérée depuis l'enfance, ravivée quotidiennement par les fréquentations de l'épistolière, qu'elles soient galantes ou savantes, qui place l'art de plaire et l'art d'écrire au centre des interactions mondaines. De fait, les approches générique et rhétorique en tant que telles n'éclairent qu'à la marge ou contextuellement la *Correspondance* et portent davantage leurs fruits lorsqu'elles sont articulées aux problèmes existentiels ou moraux avec lesquels la lettre sévignéenne s'est trouvée aux prises. Ainsi, dans la lignée de l'analyse de Roger Duchêne, qui a exposé dans ses travaux les années d'« apprentissage » culturel et épistolaire de Mme de Sévigné, la présence de modèles, la discussion des codes et les réflexions sur la pratique de la lettre qui apparaissent çà et là dans la *Correspondance* sont désormais présentés comme un « savoir-faire épistolaire » dont il s'agit à la fois de retracer les sources vives et de mesurer la « réussite ». Si on convient provisoirement de cette approche, on constate que l'émotion est au cœur de la construction du dispositif épistolaire sévignéen. Cécile Lignereux, en particulier, a examiné à plusieurs reprises la problématique de l'émotion pathétique en tant qu'enjeu de l'écriture des lettres, comme nous l'avons rappelé. Des modèles littéraires et culturels – notamment l'élégie mais aussi la lettre amoureuse – aux codes mondains qui réclament retenue et politesse, Cécile Lignereux envisage la passion maternelle sous l'angle de la régulation : cette dernière témoigne de l'insertion de la *Correspondance* dans une sociabilité qui, si elle valorise de plus en plus l'affectivité subjective, n'en contraint pas moins l'intensité dans le cadre des relations interpersonnelles. Une telle approche souligne aussi que pèse sur la *Correspondance* l'exigence de l'*aptum*, dans un dialogue qui est toujours menacé d'interruption. Les stratégies épistolaires de Sévigné dans l'optique du maintien à tout prix de la communication prennent leur source dans l'inexorable revers de la « conversation entre absents » : si une conversation physique permet d'examiner la réaction de son interlocuteur et, au besoin, de rectifier son discours ou son attitude, une conversation par lettres se caractérise par un irrémédiable différé.

Je ne sais en quelle disposition vous serez en lisant cette lettre. Le hasard peut faire qu'elle viendra mal à propos, et qu'elle ne sera peut-être pas lue de la manière qu'elle est écrite. À cela je ne sais point de remède. Elle sert toujours à me soulager présentement ; c'est tout ce que je lui demande. (I, 200)

---

<sup>262</sup> Pour reprendre le titre de l'article de Marie-Odile Sweetser, « Madame de Sévigné, écrivain sans le savoir ? », art. cit.

À première vue, l'épistolière suggère ici que la communication différée perturbe la compréhension mutuelle et l'échange réglé des sentiments. La lettre en question, écrite à Livry quelques semaines après le départ initial de la comtesse de Grignan, livre un chagrin brut et problématise du même coup la question de sa réception en Provence. On a souvent expliqué l'inquiétude de Mme de Sévigné au sujet de la réception de ses lettres, notamment les plus émues d'entre elles, par un fait que l'épistolière a elle-même évoqué à plusieurs reprises : la froideur de Mme de Grignan et sa réticence à exprimer ses affects. Au décalage temporel entre écriture et lecture des lettres se serait donc ajoutée l'incompatibilité de tempéraments. Peu nous importe au fond de connaître la réalité de cette discordance. Car si Sévigné envisage l'échec de la communication épistolaire, c'est davantage en fonction d'une occasion défavorable qu'en fonction d'un caractère naturellement imperméable aux larmes maternelles. La « disposition » de Mme de Grignan, sur laquelle l'épistolière n'a pas de prise, n'est qu'une configuration psychologique éphémère qui rend l'intercompréhension fortement aléatoire. Deux conséquences bien distinctes sont alors envisagées, distinction qu'on a trop souvent brouillée au nom du biographème que l'on évoquait à l'instant : la première concerne bel et bien l'*aptum*. Une émotion forte et ses soubresauts stylistiques peuvent devenir incongrus voire ridicules s'ils ne trouvent pas chez l'interlocutrice une situation favorable. Mais cette réflexion sur le « mal à propos » ne se restreint pas, dans la *Correspondance*, à l'expression de la tristesse ou de l'inquiétude. Quand il s'agit d'annoncer des nouvelles, Sévigné souligne la même difficulté : en effet la nouvelle peut être redondante par rapport à ce que sait déjà son interlocuteur ou pire, elle peut s'avérer fautive après coup<sup>263</sup>. La seconde conséquence exposée par l'épistolière est souvent confondue avec la première. « [E]lle ne sera peut-être pas lue de la manière qu'elle est écrite » : à première vue, ce risque résulte du premier. Sévigné souligne l'écart entre l'émotion de l'écriture et l'émotion de la lecture, qui ne créerait qu'incompréhension et gêne. Mais le parallèle semble se préciser : si Sévigné évoque la lecture de la lettre – et ses risques car elle est différée – c'est pour la comparer non plus à l'écriture au sens des conditions psychologiques dans lesquelles celle-ci a lieu, mais à « la manière » dont la lettre est écrite. Que suggère ce glissement ? La tristesse de Livry conditionne l'écriture et devient un style. La menace du « mal à propos » se double donc d'un second risque, qui définit par la même occasion une véritable éthique épistolaire : la manière d'être détermine la manière épistolaire. La lettre est à la fois la caisse de résonance et le lieu d'*explication* – dans tous les sens du terme – des émotions. Dès

---

<sup>263</sup> Sur cette question, nous renvoyons à l'ouvrage de Laure Depretto, *Informé et raconter dans la Correspondance de Madame de Sévigné*, op. cit.



lors, ce que Mme de Grignan pourrait réprouver, c'est aussi bien le contenu cognitif du désespoir de sa mère, mais pour des raisons psycho-biographiques qu'il nous semble hasardeux de mobiliser, que la façon dont la lettre constitue chez Sévigné le prolongement physique et moral d'elle-même. Là où la critique avait fait de ce paramètre une affaire de spontanéité et d'a-littérarité, nous y voyons une interrogation profonde des liens entre l'écriture et la vie, entre stylistique épistolaire et manière d'être, dans la lignée de Montaigne<sup>264</sup>.

L'expérience consolatoire prend donc une tout autre portée que lorsqu'il s'agit pour l'épistolière de « dire ce qu'elle a sur le cœur », comme c'est le cas à propos des brouilles<sup>265</sup>. Si dans ce dernier cas, la lettre soulage en tant qu'elle rééquilibre la communication entre les deux interlocutrices, la consolation n'engage qu'à la marge Mme de Grignan. Sa réaction est même minorée par rapport à l'apaisement qu'apporte la lettre dans le présent de l'écriture. L'épistolière passe donc tout à fait naturellement du remède impossible à l'évidence du réconfort apporté par le geste épistolaire, même si celui-ci se réduit au trajet-aller de la lettre. La forme épistolaire constitue la dernière secousse d'un état affectif : la lettre prend ainsi la forme de l'affect mais constitue aussi l'exercice qui consiste à en apaiser la violence ou l'intensité. Cette lettre, à valeur paradigmatique, suggère en somme que l'épistolière invente son propre régime épistolaire : l'émotion, qu'elle soit positive ou négative, motive l'écriture et lui donne son contenu comme sa forme. Ainsi d'une « sottise » sur les vipères et le quartier du Marais qui, parce qu'elle a réjoui l'épistolière, trouve sa place dans une lettre à Mme de Grignan, même si Sévigné s'interroge : « Je ne sais si cette sottise vous paraîtra comme à nous » (II, 712) ; ou de l'accident de Mme de Saint-Pouange à Fontainebleau, dont le récit est justifié par l'effroi encore vibrant qu'il a provoqué chez l'épistolière (II, 970-971). Mais loin d'être l'indice que l'épistolière n'a pas médité la condition épistolaire de son écriture, ou qu'elle n'en a revisité que les codes, ce pacte épistolaire indique, nous semble-t-il, la manière dont Sévigné a utilisé la lettre comme une ressource aux potentialités consolatoires et exploratoires particulièrement puissantes.

Et de fait, en se situant fermement hors de l'espace public, les lettres de Sévigné renouvellent considérablement les rapports entre familiarité et émotivité voire affectivité. Si la familiarité épistolaire dans le cadre de l'échange amical humaniste n'envisageait qu'une infime

---

<sup>264</sup> Longtemps minoré, le rapprochement de la *Correspondance* et des *Essais* mériterait d'être développé et étayé. Pour les seuls enjeux de réception, voir notamment Olivier Millet, *La première réception des Essais de Montaigne*, Paris, Champion, 1995.

<sup>265</sup> « Il fallait que je vous écrivisse tout ceci une seule fois pour soulager mon cœur [...] » (Sévigné, II, p. 478) ; « Voilà ce que je voulais vous dire pour soulager mon cœur ; je ne vous en parlerai plus » (II, p. 549).

part de l'intériorité humaine, réduite aux exigences d'une représentation fortement codée, celle qu'invente la *Correspondance* de Sévigné fait de l'affectivité de l'épistolière un double symptôme : à travers les émotions des lettres, Sévigné fait de la lettre comme genre un corollaire formel des remous de l'intériorité affective. « Je commence donc à vous écrire, pour vous rendre compte de mes pensées, car je n'ai plus d'autres nouvelles à vous mander » (III, 580). La *Correspondance* est parsemée de ces moments de « décollement » de l'écriture, qui quitte l'horizon des attentes génériques – ici la lettre informative ou lettre de nouvelles – pour se fixer un autre point de fuite. Sévigné commente d'ailleurs, dans ce qui est un morceau de *captatio benevolentiae* à contre-emploi, les répercussions désastreuses de ce choix épistolaire : « Cela ne composera pas des lettres bien divertissantes, et même vous n'y verrez rien de nouveau, puisque vous savez depuis longtemps que je vous aime et comme je vous aime » (*ibid.*). Les pensées auxquelles l'épistolière laisse place dans la lettre ne consistent pourtant pas en une énième déclaration d'affection maternelle ; cette dernière n'en est que l'explication psychologique. Il s'agit plus précisément d'exprimer une angoisse quant aux effets de « l'air de Grignan » sur la santé de la comtesse : « [...] je suis en peine de vous, de votre santé, de votre mal de tête » (*ibid.*). Cette émotion, qui fait « trembler », « transir » Mme de Sévigné et « troubl[e] son repos » a donc pris le pas en tête d'une lettre dégagée de toute visée divertissante. La prétériorité atteste bien entendu l'effort de variation à l'œuvre au début de cette lettre ; mais le travail de modération de la litanie affective traduit moins la déférence vis-à-vis des normes – que celles-ci relèvent de la lettre ou de la sociabilité honnête en général, qui requièrent de « ne pas trop appuyer » – qu'il n'ouvre sur un dégradé nuancé d'émotions qui constitue quant à lui le véritable opérateur de variation autour de l'angoisse maternelle. Juste après l'épisode du vent provençal, Sévigné rapporte un petit récit de promenade solitaire dans le parc des Chaulnes.

Je portai toutes ces pensées. Elles sont tristes ; je sentais pourtant quelque plaisir d'être seule. Je relus trois ou quatre de vos lettres. Vous parlez de bien écrire ; personne n'écrit mieux que vous. Quelle facilité de vous expliquer en peu de mots, et comme vous les placez ! Cette lecture me toucha le cœur et me contenta l'esprit. (III, 580-581)

Délivrée de tout contenu événementiel – « je n'ai plus d'autres nouvelles à vous mander » – la lettre trouve dans l'émotion une ressource paradoxale. En approfondissant les « pensées » angoissées, dont la monotonie était pourtant plaisamment exposée, le récit de la promenade y découvre des nuances et des tonalités, donnant à l'émotion sévignéenne une épaisseur vertigineuse que la lettre, par sa souplesse et sa liberté, permet d'explorer. La métonymie, qui affecte aux seules pensées la tristesse de l'épistolière, pourrait être la marque

de ces tournures précieuses qui caractérisent l'expression de la sensibilité dans les lettres galantes ou les lettres amoureuses. Mais il nous semble qu'il n'en est rien : le dégagement du sujet permis par le décrochage métonymique ne fait qu'ouvrir sur d'autres modulations de l'angoisse initiale : le plaisir de la solitude, l'admiration pour les lettres de Mme de Grignan et le contentement trouvé à leur lecture. Les pensées initialement annoncées devaient accabler la comtesse par leur monotonie ; et Sévigné remarquait ironiquement que sa fille « n'aur[ait] pas la force » de « les laisser là ». Mais au contact de la lettre, elles quittent les questionnements liés à la bienséance et à la variété épistolaire pour miroiter et ondoyer, livrant toute la complexité de leurs formes sensibles. Or, lorsqu'elle évoque les lettres de sa fille, c'est précisément le pouvoir synthétique et suggestif de la langue de Mme de Grignan que l'épistolière goûte et célèbre. Déplier l'épaisseur d'une réalité sans alourdir son propos, dire beaucoup en choisissant la formule qui frappe et charme, voilà les qualités épistolaires que Sévigné reconnaît à sa fille ; voilà la seule théorie du genre qu'elle loue.

En enregistrant les variations de son émotion, jusqu'au paradoxe d'un plaisir pointant au milieu du marasme, Sévigné se représente en lectrice de lettres. Cette activité semble avoir la fonction d'un divertissement. Elle n'entérine pourtant que la clôture du morceau, « l'esprit » répondant par étroite symétrie aux « pensées » liminaires de la lettre. La lecture et l'écriture de la lettre se rejoignent et s'entretiennent mutuellement, révélant tour à tour la plasticité d'une émotion et sa profondeur intime, comme si la variation, requise en contexte épistolaire, était ici portée à l'infini, selon un principe qu'avait déjà théorisé Érasme<sup>266</sup>. S'il y a un art d'écrire chez Sévigné, il n'est pas séparable d'un art de lire et d'un art de sentir. Cette mise en relation suggère que la lettre sévignéenne souscrit moins à une codification générique – même si celle-ci constitue à la fois un arrière-plan culturel et parfois, un repoussoir<sup>267</sup> – qu'elle ne s'insère dans un tissu serré de textes et de paroles, qui vise à approfondir la connaissance et l'expression de soi à travers le double prisme du connu et de l'inconnu, et qui revisite sur un mode intime la conversation des Anciens telle que Marc Fumaroli l'analyse :

La conversation avec les auteurs et la conversation avec les amis lettrés et vivants, par la lecture à haute voix ou par le dialogue, composent un ensemble continu où se

---

<sup>266</sup> Même si, comme le rappelle également Nathalie Freidel (*op. cit.*), ce principe n'empêche pas Érasme de multiplier, dans son *De conscribendis epistolis*, catégories et prescriptions, il ne cesse pourtant de souligner l'incompatibilité entre la manière trop limitée et contrainte (*nimis anguste atque arte*) dont les érudits abordent cette question et son incommensurable variété. Celle-ci est à la mesure de la réalité vécue, infiniment diverse et chatoyante, qui constitue la matière de la lettre familière.

<sup>267</sup> « Si [vos lettres] étaient de ce style à cinq sols que vous honorez tant, je doute qu'elles fussent si bonnes » (Sévigné, I, p. 187) ; « Dites à la petite Deville qu'elle m'écrive souvent de votre santé, sans aucun mélange de style à cinq sols » (I, p. 258).

poursuit, sous diverses formes, ce travail sur les lieux communs où la nature humaine ne cesse de se retrouver, de se reconnaître, de se rencontrer.<sup>268</sup>

À la manière de Nicole, chez qui l'épistolière loue une morale qui ne gronde pas, à la manière de saint François de Sales qui voyait dans la conversation mondaine le moyen de s'exercer à être chrétien, Sévigné trouve dans la lettre une forme souple qui épouse les aléas de l'affectivité sans les contraindre au langage attendu ou à un style empesé. S'il y a « régulation des passions » dans la *Correspondance*, c'est moins, ce nous semble, en fonction du code mondain qu'au-delà ou en-deçà de lui. La lettre constitue le lieu d'un exercice dans lequel l'émotion trouve, au besoin, le soulagement, la consolation ou la contagion – dans le cas des émotions positives partagées. Or, le propre de l'exercice de l'émotion en contexte épistolaire consiste à travailler par inflexions quotidiennes et successives, selon l'occasion, laquelle constitue peut-être le paramètre épistolaire le plus assuré<sup>269</sup>.

## B) Émotion et passion : interférences philosophiques

Qu'elle s'associe à une dénonciation de l'orgueil humain au service d'une morale rigoureuse ou qu'elle soit le corollaire de la constitution renouvelée du domaine passionnel comme objet de savoir, la réhabilitation des émotions telle qu'elle se dessine dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle trouve une ressource nouvelle dans un genre en pleine redéfinition, la lettre. On a tenté de montrer qu'à travers une exigence de vérité intérieure et en-dehors de toute recherche de transparence ou d'épanchement brut des états d'âme – une interprétation qui serait aussi naïve qu'anachronique – la lettre constituait pour Sévigné une forme souple pour approfondir l'émotion afin de la réguler ou de la partager. Il nous reste à caractériser plus précisément la nature de cet approfondissement. À travers la lettre, il nous semble que l'épistolière ne cesse de méditer les liens entre le corps et l'âme, entre matérialité et spiritualité, entre sensation et langage.

---

<sup>268</sup> Fumaroli, Marc, « L'art de la conversation, ou le Forum du royaume » dans *op. cit.*, p. 283-320, p. 290. Voir aussi Virginia Woolf : « I think I see for a moment how our minds are threaded together — how any live mind is of the very same stuff as Plato's & Euripides. It is only a continuation & development of the same thing. It is this common mind that binds the whole world together ; & all the world is mind. » (*A Passionate Apprentice : The Early Journals, 1897-1909*, Mitchell A. Leaska, London, Hogarth Press, 1990, p. 178-179). À l'instar de l'esprit woolfien, et de manière assez paradoxale, l'émotion sévignéenne constitue ce fond commun qui relie profondeur intime et universel anthropologique, dans une circulation de textes et de paroles. Nous remercions Xavier Le Brun d'avoir porté ce texte à notre connaissance.

<sup>269</sup> « Je crois aussi qu'il n'y a rien qu'il faille entièrement bannir de la conversation, et qu'il faut que le jugement et les occasions y fassent entrer tour à tour ce qui est le plus à propos. » (Sévigné, I, p. 201).

Dans ce contexte de revalorisation des émotions, Sévigné a à sa disposition un corpus savant particulièrement étoffé, d'obédiences diverses. Il apparaît avant tout dans la *Correspondance* comme la marque d'une pratique des textes, qu'elle soit directe – c'est le cas de Nicole par exemple – ou indirecte, et, plus largement, d'une culture commune. L'épistolière commente souvent les discussions animées qu'elle accueille, notamment aux Rochers, au cours desquelles des savants comme Corbinelli ou l'abbé de La Mousse l'instruisent sous couvert de divertissement<sup>270</sup>. Se réjouir : tel est le pendant systématique de la présence philosophique en contexte épistolaire. Ainsi, lorsque le texte philosophique apparaît dans les lettres, il semble toujours obéir à une logique d'enjouement, une distance badine voire une franche ironie. À propos de l'expression « le *moi* », utilisé par Nicole dans un des chapitres de son essai « De la connaissance de soi-même », Sévigné joue double-jeu : partageant les doutes de sa fille sur une telle formule, l'épistolière ironise, mais ne cesse pour autant d'en faire usage.

Vous jugez très juste du *moi* des *Essais de Morale*. Il est vrai qu'il y a, comme disait le vieux Chapelain, *teinture de ridiculité* dans cette expression ; le reste est trop grave pour cette bigarrure, mais nous en faisons un très bon usage. (II, 324-325)

La substantivation du pronom tonique<sup>271</sup> choque les correspondantes, tout comme l'*enflure* du cœur. Si le discours savant est soumis à une critique particulièrement vigilante et frise parfois le ridicule, il n'est pourtant pas totalement évacué de la lettre : d'abord parce que Nicole demeure une ressource morale de premier plan ; ensuite parce que l'expression en question réapparaît par ailleurs, même si pour chaque occurrence, l'interférence qu'elle crée au cœur du régime familial signale l'écart, évitant ainsi tout pédantisme. Ainsi, à propos du

---

<sup>270</sup> Corbinelli, le plus savant de ses proches, participe parfois à la discussion non pas de vive voix mais par le biais de ses lettres, comme dans cette scène : « Nous avons présentement une compagnie avec laquelle nous faisons un grand usage de notre raison et de notre raisonnement ; vous savez comme je sais bien écouter, *grâce à Dieu et la vôtre*, comme on dit en ce pays. Car vous m'avez ôté la grossière ignorance sur bien des chapitres à force de vous écouter, et j'en sens le plaisir dans les occasions. Nous avons eu ici une petite bouffée d'homme et de reversis ; le lendemain *altra scena*. M. de Montmoron arriva, qui, comme vous savez, a bien de l'esprit, le P. Damaie, qui n'est qu'à vingt lieues d'ici, mon fils, qui, comme vous savez encore, dispute en perfection, les lettres de Corbinelli ; les voilà quatre, et moi, je suis le but de tous leurs discours. Ils me divertissent au dernier point. M. de Montmoron sait votre philosophie, et la conteste sur tout. Mon fils soutenait votre *père* ; le Damaie était avec lui, et la lettre s'y joignit, mais ce n'était pas trop de trois contre Montmoron. Il disait que nous ne pouvions avoir d'idées que de ce qui se passait par nos sens. Mon fils disait que nous pensions indépendamment de nos sens : par exemple, *nous pensons que nous pensons*. Voilà grossièrement le sujet de l'histoire. Cela se poussa fort loin et fort agréablement ; ils me divertissaient fort » (Sévigné, III, p. 13).

<sup>271</sup> Vincent Carraud rappelle que cette substantivation se fonde chez Pascal sur un paradoxe entre « objectiv[ation] [de] l'*ego* en un *moi* » par la fixation linguistique et « disqualifi[cation] [de] la substantialité que la *philosophia prima* cartésienne lui avait conférée » (*L'invention du moi*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010, p. 41). Cette tension, on la retrouve dans l'analyse de l'amour-propre que propose Nicole dans l'essai « De la connaissance de soi-même ». Vincent Carraud ajoute à ce propos : « Tel est le paradoxe que développe tout l'Essai : je veux me voir, par vanité, et je ne veux pas me voir, car je suis plein de défauts. La solution de cette contradiction originelle, en laquelle consiste l'essence de l'amour de soi, est de me voir sans me regarder, c'est-à-dire de limiter ma vue à l'idée indéterminée de moi » (*ibid.*, p. 34).

mariage prochain de M. de La Garde et suggérant qu'il ouvre la voie à une descendance, Sévigné reprend à sa fille une allusion plaisante à ce même essai : « Que je vous aime de vous souvenir si à propos de nos *Essais de Morale* ! Je les estime et les admire. Il est vrai que le moi de M. de La Garde va se multiplier : tant mieux, tout en est bon » (II, 317). En la matière, l'intertexte cartésien est sans doute le plus important : il constitue un véritable *leitmotiv* de la *Correspondance* et fait l'objet d'un traitement particulièrement original au regard des correspondances privées en général. Ce dernier a été analysé de près par Delphine Reguig<sup>272</sup> : considérant la coloration galante des références à Descartes comme un processus d'homogénéisation de la lettre, elle montre en dernière analyse que l'allusion cartésienne est un outil de variation autour du même thème, celui de l'absence de la fille, avec pour objectif le maintien à tout prix de la communication épistolaire sur un mode affectif. L'épistolière commente en effet régulièrement la question de la récurrence de l'émotion qui l'étreint et le défi que représente pour elle son expression quasi-quotidienne. Rétenion, réticence, variation, allusion : Sévigné multiplie les stratégies pour s'épancher sans ennuyer, pour s'épandre sans verser dans le ridicule. Partant, il semble qu'il faille non pas prendre au sérieux les références philosophiques qui émergent dans la *Correspondance* mais rendre compte de la complexité des liens qui existent entre ces bribes savantes et la question de l'émotion. Ces liens ne semblent pas pouvoir être réduits à un stratagème épistolaire, même si celui-ci est désormais bien étayé. La description et l'exploration des émotions s'appuient bel et bien sur des concepts, des idées et des métaphores savantes qui, au-delà du rôle de sourdine qu'ils occupent ponctuellement, constituent pour Sévigné des moyens d'interroger la nature des émotions et notamment leur dimension psycho-physiologique. On tentera de montrer que, mobilisant d'autres ressources que la réflexion spéculative, la lettre sévignéenne fait de la menace du pédantisme ou de l'obscurité un ressort pour une interrogation renouvelée des liens entre l'esprit et le corps qu'incarnent par excellence les émotions.

À la recherche de l'émotion dans la *Correspondance*, le lecteur est confronté à des enjeux qui excèdent amplement la question de la représentation. On remarque plus haut dans le sillage de Jean Mesnard que si le mot « passions » semblait correspondre à ce que nous entendons aujourd'hui par « émotions », il manquait<sup>273</sup> aux « passions » classiques l'unité conceptuelle qui sous-tend et subsume les émotions modernes malgré leur diversité et leur

---

<sup>272</sup> Reguig, Delphine, « Descartes à la lettre : poétique épistolaire et philosophie mondaine chez Mme de Sévigné », *XVII<sup>e</sup> siècle*, mars 2002, n° 216, p. 511-525.

<sup>273</sup> Ce terme ne nous engage pas dans une lecture téléologique de la transformation de la notion. Nous nous contentons ici de signaler une différence.

complexité<sup>274</sup>. C'est ce jeu, ce léger écart, que nous souhaitons interroger à propos de la présence des émotions dans la *Correspondance*.

a. *Passions, émotions et sentiment d'exister*

En juin 1673, Mme de Sévigné écrit à Ménage une courte lettre dont voici la première moitié :

Votre souvenir m'a donné une joie sensible, et m'a réveillé tout l'agrément de notre ancienne amitié. Vos vers m'ont fait souvenir de ma jeunesse, et je voudrais bien savoir pourquoi la perte d'un bien aussi irréparable ne donne point de tristesse ; au lieu du plaisir que j'ai senti, il me semble qu'on devrait pleurer. Mais sans examiner d'où peut venir ce sentiment, je veux m'attacher à celui que me donne la reconnaissance que j'ai de votre présent. (I, 582)

L'épistolière fait part à Ménage de son étonnement : là où elle attendait de la tristesse, elle ne ressent que du plaisir. Une fois n'est pas coutume, le plaisir, celui que provoque la qualité des vers de Ménage, se substitue aux habituelles larmes qui accompagnent généralement la sensibilité de l'épistolière à l'égard des souvenirs du passé<sup>275</sup>. Sans s'appesantir sur l'origine de ce sentiment inattendu que l'épistolière met au service du compliment, la lettre se dégage et passe de la description émotionnelle spontanée à sa version civile par l'évocation de la reconnaissance. Sévigné se saisit dans cette lettre de la complexité de la vie morale et du rapport réversible des émotions, abondamment commenté à l'époque lorsqu'il s'agit d'expliquer les mécanismes émotionnels qui agissent lors d'une représentation théâtrale<sup>276</sup>. Descartes évoque un cas similaire, plus exemplaire encore par l'extrémité des émotions qu'il met en scène, dans l'article 147 des *Passions de l'âme* : si un veuf ressent de la tristesse, de la pitié, « tir[ant] de véritables larmes de ses yeux », il peut ressentir « cependant une joie intérieure dans le plus intérieur de son âme<sup>277</sup> ». Les deux émotions contraires coexistent dans un espace intérieur marqué par la profondeur. Si Descartes utilise la nature contradictoire de la vie émotionnelle pour y distinguer passions corporelles et passions de l'âme, passions de l'âme et émotions intérieures<sup>278</sup>, Sévigné quant à elle insiste davantage sur la surprise qui caractérise l'émergence

---

<sup>274</sup> Voir *supra*, p. 27-37.

<sup>275</sup> Les lettres les plus exemplaires en la matière sont sans doute celles écrites depuis Livry.

<sup>276</sup> Voir en particulier notre chapitre 2 « Sévigné, critique des émotions : leçons, modèles, images », *infra*, p. 80-126.

<sup>277</sup> Descartes, René, *op. cit.*, p. 1063.

<sup>278</sup> Voir Kim Sang Ong-Van-Cung, « Intériorité et institution du sujet chez Descartes » in *La Fabrique du sujet*, Camille Dumoulié (dir.), Paris, Desjonquères, 2011, p. 101-119. Kim Sang Ong-Van-Cung nous amène à nuancer la proximité que nous avons d'abord évoquée entre passions et émotions en nous appuyant sur Descartes. Malgré l'unification de l'âme à laquelle se rapportent intégralement les passions, Descartes établit une nuance entre les passions de l'âme, suscitées par les événements extérieurs en l'âme et perdurant à travers ses activités, et les émotions intérieures, produites par l'âme en l'âme. Ces dernières sont « plus intérieures que les passions, car plus intellectuelles et plus réflexives. Les émotions intérieures sont un remède pour les passions, parce qu'elles peuvent

des émotions. Sous couvert de civilité et de prudence dans l'expression d'émotions qui pourraient être mal comprises, l'épistolière dessine les nuances phénoménologiques de sa sensibilité. La lettre fait entendre le dialogue intérieur entre la douleur traditionnellement associée aux biens perdus – Sévigné désigne ici la nostalgie – et une joie plus profonde, plus intérieure, résultat de la transformation de la déploration du passé en réjouissance au contact des bonheurs vécus dans sa jeunesse. Le plaisir ressenti par l'épistolière s'apparente à cette « joie intellectuelle », joie que l'âme suscite en elle-même par elle-même au moment où elle observe son indépendance dans la production des émotions. Le plaisir que l'épistolière dit éprouver semble résulter aussi bien de l'activité mémorielle qui rend présent à nouveau l'enjouement d'une jeunesse libre et gaie que de la mise en branle des émotions elle-même. Le plaisir d'être émue par le souvenir surpasse ici la tristesse que provoquerait l'idée que cette jeunesse est à jamais perdue, idée que Sévigné repousse sans le dire et dont elle craint le retour si jamais elle poursuivait l'examen. Ce sentiment intérieur de l'affectivité qui caractérise l'*être-vivant*, Sévigné le commente régulièrement et fait de lui une articulation centrale de son écriture. La joie, la tristesse mais aussi l'inquiétude sont des émotions qui fondent ce sentiment d'être vivant<sup>279</sup> qui sous-tend l'existence et l'écriture des lettres.

En vérité, ma chère Comtesse, vous avez raison de dire que je ne suis pas indifférente à cet enfant et à vos affaires. Ce n'est pas même s'y intéresser, ni les partager ; c'est y être tout entière par-dessus la tête. Et où serais-je donc ? c'est ce qui m'occupe, et qui m'entretient, et qui m'émeut, et qui me fait sentir que je suis encore trop en vie.  
(III, 690)

L'inquiétude ressentie à propos de l'engagement militaire du « petit Marquis », Louis-Provence de Grignan, son petit-fils, est ici l'occasion d'un rapprochement entre sentiment de l'existence et vitalité émotionnelle. La construction cumulative, qui, après une première salve,

---

s'établir plus réellement et plus durablement en l'âme que les passions et qu'elles délimitent une sphère de l'intériorité, une distance intérieure ou un retrait possible en soi-même. » Si, « [l]es passions “viennent toujours d'ailleurs”, [...] les émotions intérieures, en particulier la joie intellectuelle, font sentir à l'âme son indépendance dans l'épreuve des émotions. Elles signifient que le retrait en soi-même face aux événements est possible, et qu'il est la condition pour agir droitement dans des circonstances difficiles. Elles lui donnent l'expérience de la suffisance intérieure et la rendent manifeste dans la façon dont elle sait résister aux épreuves » (p. 107-108).

<sup>279</sup> La superposition de la vie émotionnelle et de la vie tout court est particulièrement mise en valeur lorsqu'il s'agit d'exprimer ce qu'on a appelé la « passion maternelle » de l'épistolière. Envisagés isolément, ces passages mobilisent un registre élégiaque désormais bien documenté (voir Cécile Lignereux, « L'inscription des larmes dans les lettres de Mme de Sévigné : tentations élégiaques et art de plaire épistolaire », art. cit. ; « Le langage des larmes aux siècles classiques », art. cit.). Mais l'expression de cette « passion » mériterait d'être réintégrée à l'ensemble des émotions en général, qu'elles soient positives ou négatives, qu'elles concernent Mme de Grignan ou non, et qui sont nombreuses et variées dans la *Correspondance*. On pourrait ainsi envisager à nouveaux frais l'intensité prétendument étouffante de l'amour de Mme de Sévigné pour sa fille, en la comprenant comme une marque sûre de l'importance donnée à la vie émotionnelle, qui finit par définir le sens de la vie : « C'est ainsi que l'on change selon les dispositions, mais toujours, ma très chère, par rapport à vous et à cette tendresse qui ne change point, et qui est devenue mon âme même. Je ne sais pas trop bien si cela se peut dire, mais je sens parfaitement que de vivre et de vous aimer, c'est la même chose pour moi » (Sévigné, II, p. 784).



reprend de plus belle – « c’est ce qui m’occupe [...] et qui [...] et qui [...] et qui [...] » – exemplifie le flot de l’émotion, les tressaillements du tourment, comme en réaction au langage atténué manié par la comtesse – « vous avez raison de dire que je ne suis pas indifférente ». L’inquiétude de l’épistolière quitte alors l’épure d’une réflexion morale dont le lexique semble trop élimé. Elle réintègre une dimension physique garante de sa juste expression : dans « c’est y être tout entière par-dessus la tête », le corps de l’épistolière devient l’unité de mesure qui permet d’estimer la force des émotions. Ce corps est profondément incarné, par la quadruple occurrence du pronom « me » – réfléchi et datif. L’inquiétude produit donc un excès de vie qui conditionne la possibilité d’en ressentir la présence. La cohérence de cette série de remarques est assurée par l’ouverture caractérisante – nous avons affaire à une variation sur le propos de Mme de Grignan – et la montée *crescendo* de la sensibilité et la dimension physique qui lui est corollaire. De surcroît, le début et la fin – « en vérité » / « en vie » – se répondent comme en miroir, parallèle syntaxique et euphonique qui suggère qu’il n’y a de vérité pour l’épistolière qu’incarnée dans le sentiment d’exister qui se révèle dans l’expérience passionnelle ou émotionnelle.

b. *L’union du corps et de l’âme*

Chez Descartes, la place centrale des passions tient au fait que par elles, l’homme fait l’expérience de la liaison intime qui unit le corps et l’âme, liaison qui définit la vie<sup>280</sup>. Il semble que cette proposition majeure des *Passions de l’âme* trouve dans la *Correspondance* un décryptage incessant. L’écriture sévignéenne semble en effet en explorer les manifestations. Du cerveau au cœur, passions corporelles, émotions de l’âme et pensées s’entrecroisent, si bien que c’est en réalité le fond affectif de la vie humaine qui semble trouver dans l’écriture une paradoxale<sup>281</sup> unité. C’est dans la recherche de la localisation des émotions, à la manière d’un Descartes donnant à penser la localisation des fonctions cérébrales, que cette unité apparaît le plus nettement : or au-delà de la valeur informative et communicationnelle, au-delà même de la recherche de l’enjouement galant, il semble que l’écriture se dote chez Sévigné d’une fonction exploratoire qui vise à éclaircir l’expérience des émotions et à mettre en valeur sa double incarnation. Ainsi, les émotions se définissent dans la *Correspondance* selon un *continuum* qui distingue différents lieux. Lorsque Mme de Souliers soutient à Mme de Sévigné

---

<sup>280</sup> Cette définition apparaît dès la première édition du *Dictionnaire de l’Académie* (1694), signe de l’influence de l’œuvre cartésienne, mise à l’Index une bonne partie de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>281</sup> Paradoxale parce qu’une telle exploration engage une écriture scrutatrice qui démembré à volonté le corps et décrypte les mécanismes émotionnels, produisant parfois une image très éclatée de l’homme.

que M. de Grignan va perdre la bataille contre les Forbin à propos de l'obtention d'une gratification liée au gouvernement de Provence, c'est le cerveau qui est mis en valeur. La rencontre entre les deux femmes avait plutôt mal commencé : « Je vis hier Mme de Souliers, avec qui j'ai raisonné pantoufle assez longtemps. » Le jeu de mots sur le nom de l'agaçante interlocutrice ne fait que souligner le ridicule de ses prédictions défavorables : « Elle me dit que Beaudinard était entièrement à Monsieur de Marseille. Je lui dis que je ne le croyais pas ; elle m'assura qu'elle le savait bien. » L'échauffement du cerveau qui suit n'est alors que la manifestation corporelle d'un dialogue tendu, au cours duquel chacune des interlocutrices répond mot pour mot, tension qui n'est que le reflet du conflit politique qui oppose l'évêque de Marseille, hostile à la gratification, et le clan Grignan. À partir du motif du raisonnement, dont la pertinence est réduite à néant, l'épistolière court-circuite littéralement le mécanisme hippocratique de la colère – la colère est le produit d'un échauffement de la bile – et prolonge le mécanisme cartésien de la colère – agitation d'un sang bilieux qui, entrant en abondance dans le cœur, y crée une chaleur « plus âpre et plus ardente que n'est celle qui peut y être excitée par l'amour ou par la joie<sup>282</sup> ».

[Mme de Souliers] me dit cent petites choses qui m'échauffèrent fort la cervelle. Mais comme vous n'avez pas besoin qu'on vous échauffe plus que vous ne l'êtes, je ne vous les dirai point. (I, 621)

La colère de Sévigné prend donc ici les allures d'une fièvre qui suggère, davantage que la simple agitation du sang dans le cœur, celle des esprits animaux, dans un trouble qui rappelle les modalités de l'ivresse ou de l'hallucination. La longueur et la tension qui caractérisent le dialogue, dont les inepties sont martelées – « cent petites choses » – comme autant de piqûres assassines, exemplifient le parcours des esprits, du cœur au cerveau où les plus subtils d'entre eux pénètrent. Le choix du mot « cervelle » a alors une double fonction : nommant le lieu où se manifeste physiquement l'émotion, il indique aussi sur un mode allusif le risque de la contamination, physique, morale comme épistolaire. « Mettre quelqu'un en cervelle » ou « tenir quelqu'un en cervelle », c'est le mettre « en peine, en inquiétude, quand on lui a fait espérer quelque chose dont il attend impatiemment le succès.<sup>283</sup> » On comprend qu'à la bêtise des propos de Mme de Souliers, qui produit l'agacement voire la colère, s'ajoute l'inquiétude, ravivée par cet entretien, au sujet de l'issue des négociations entre l'évêque de Marseille, appuyé par le clan Forbin, et les Grignan. L'espoir d'une victoire sur les Forbin élargit donc les manifestations physiologiques de la colère vers une autre émotion, l'inquiétude ou l'angoisse,

<sup>282</sup> Descartes, René, *op. cit.*, III, article 199, p. 1094.

<sup>283</sup> Furetière, Antoine, *Dictionnaire universel*, 1690, article « cervelle ».

qui menace de toucher l'ensemble de l'équilibre psycho-physiologique – c'est en tout cas le sens de la déclinaison du verbe « échauffer », employé absolument dans « qu'on vous échauffe plus que vous ne l'êtes ». La phrase suivante confirme ce parcours, de la colère circonstanciée et localisée dans le corps, à la menace d'une propagation<sup>284</sup> généralisée de l'inquiétude : « Jamais je n'ai eu plus d'inquiétude que j'en ai, et du siège d'Orange, et de vos affaires de l'Assemblée » (*ibid.*). Un peu plus tard, l'épistolière revient sur cette même affaire et rend compte à sa fille d'un entretien qu'elle vient d'avoir avec M. de Pomponne – surnommé la *Pluie* – sur le sujet : cette fois, c'est sa propre argumentation qu'elle met en valeur ; son discours apparaît longuement, au discours direct, et inscrit donc au cœur de la lettre la parole vivante. Celle-ci permet de figurer l'échauffement progressif et l'intensification de l'émotion dont le terme livre une nouvelle version après la colère froide précédemment évoquée : « Je m'échauffai d'une telle sorte que j'étais hors de moi » (I, 664). À cette intensification, colère et angoisse mêlées, correspond aussi une transformation de la nature de l'émotion qui, progressivement, touche l'épistolière plus intimement, l'entretien avec un familier comme Pomponne en donnant déjà un indice. Après la généralisation psycho-physiologique de l'échauffement, l'écriture explore donc un autre lieu : « Je vous l'avoue, ma bonne, je suis pénétrée de cette affaire ; elle me pique et me blesse le cœur en plus d'un endroit » (*ibid.*). L'image de la blessure du cœur, rebattue dans la langue classique, retrouve pourtant une fraîcheur dans l'affaire de la gratification. D'une part la mise en série des échauffements successifs se réfère à différents lieux de l'émotion : l'image du cœur blessé est donc remotivée dans la mesure où le cœur est réinscrit dans une suite organique au gré de laquelle l'émotion varie selon l'intensité et le sens. D'autre part, signe que l'expression est fortement lexicalisée, l'épistolière prend soin de préciser que cette blessure du cœur concerne « plus d'un endroit ». La mention du cœur oscille donc entre une localisation précise et une diffraction des effets de la blessure. Miniaturisé et criblé de serrements divers, le cœur retrouve, au terme de ces tribulations organiques, une forme de matérialité, une épaisseur charnelle. Diffractée dans ses manifestations, l'union de l'âme et du corps n'est donc pas dans la *Correspondance* un problème philosophique mais une façon d'explorer les émotions, dont l'écriture est le médium privilégié.

---

<sup>284</sup> Nous consacrerons de plus amples développements à la question de la propagation et de la circulation, qu'il s'agisse des émotions, des objets ou du texte épistolaire : voir notre troisième partie « Monde de la lettre, monde vivant : circulations et continuités », p. 307 *et sq.*

Enfin, l'explication cartésienne des passions va parfois jusqu'à informer et réguler le commerce épistolaire. Dans l'extrait suivant, l'épistolière évoque la manière dont sa fille a appliqué le bon mot de Guilleragues à propos de la laideur de Pellisson, que Sévigné rapportait quelques jours plus tôt et selon lequel « Pellisson abusait de la permission qu'ont les hommes d'être laids » (I, 658).

Je ne sais si l'espérance de vous embrasser, qui me dilate le cœur, me donne une disposition tout extraordinaire à la joie, mais il est vrai, ma bonne, que j'ai extrêmement ri de ce que vous me dites de Pellisson et de M. de Grignan. (I, 677)

Un peu plus loin, en guise de conclusion de l'épisode Pellisson-Grignan, l'épistolière loue la « vivacité » du commerce si « délicieusement » enjoué par l'esprit de sa fille. La laideur notoire du comte de Grignan a donc inspiré une belle application à la comtesse. Sévigné en décrit la réception parisienne : le passage, qui explique la propension du cœur dilaté à disposer le cerveau aux émotions positives, fonctionne comme une vignette synthétisant l'article 104 des *Passions de l'âme*<sup>285</sup>. Par un jeu d'allers-retours, condition physiologique et disposition psychologique se stimulent et rejouent dans le corps de l'épistolière l'harmonieuse circulation de l'entente épistolaire, faite, elle-aussi, de matérialité et de spiritualité.

c. *La trace de l'émotion*

Le rapport entre expression et impression est un *topos* de la philosophie des passions depuis Aristote, notamment dans son rapport à l'œuvre d'art, à commencer par la représentation théâtrale. Dans le contexte de réhabilitation des émotions que nous avons évoqué plus haut, la question trouve une nouvelle formulation sous l'influence du mécanisme cartésien. Dans *Les passions de l'âme*, Descartes associe en effet la mémoire à la course des esprits animaux, qui, retrouvant les anciennes traces laissées par l'objet dont on veut se ressouvenir, réactivent les impressions passées<sup>286</sup>. Un objet ou une idée est donc d'autant plus mémorable qu'elle aura produit un effet plus grand, créant, dans le cerveau, une trace plus marquée. La dimension mécanique de l'impression, qu'elle s'achève ou non par une possibilité de mémorisation, sous-tend également la morale augustinienne qui voit dans le langage la menace d'un effet orientant irrémédiablement la raison humaine vers la fausseté et l'illusion. Sous la plume de Nicole et

---

<sup>285</sup> « En la joie ce ne sont pas tant les nerfs de la rate, du foie, de l'estomac ou des intestins qui agissent, que ceux qui sont en tout le reste du corps, et particulièrement celui qui est autour des orifices du cœur, lequel, ouvrant et élargissant ces orifices, donne moyen au sang que les autres nerfs chassent des veines vers le cœur d'y entrer et d'en sortir en plus grande quantité que de coutume. Et parce que le sang qui entre alors dans le cœur y a déjà passé et repassé plusieurs fois, étant venu des artères dans les veines, il se dilate fort aisément et produit des esprits dont les parties, étant fort égales et subtiles, sont propres à former et fortifier les impressions du cerveau qui donnent à l'âme des pensées gaies et tranquilles » (Descartes, René, *op. cit.*, p. 1030-1031).

<sup>286</sup> Voir *Les passions de l'âme*, notamment les articles 36 et 42. Voir aussi le *Traité de l'homme*.

par l'intermédiaire de l'impression, l'expression est donc définitivement associée à la corruption, pour reprendre le titre d'un des chapitres de l'ouvrage de Delphine Reguig<sup>287</sup>. Dans la lignée de Descartes, Malebranche reprend le principe et les termes du processus en en prolongeant la portée. La qualité des fibres du cerveau constitue chez lui le paramètre central qui détermine à la fois la mémoire, la force de l'imagination, la formation des idées et le tempérament émotif. S'attachant à décrire la matière cérébrale, Malebranche cherche donc à saisir le point de convergence de l'âme et du corps tel que Dieu a voulu l'organiser. Il pose un rapport de réciprocité entre psychologie et physiologie, dont les traces gravées dans le cerveau par la course des esprits animaux constituent les charnières fonctionnelles. Dans la formation des idées, la mécanique de la production d'images – l'imagination – crée le dérèglement du jugement.

[...] ces images ne sont autres choses que les traces que les esprits animaux font dans le cerveau : [...] nous imaginons les choses d'autant plus fortement, que ces traces sont plus profondes et mieux gravées, et que les esprits animaux y ont passé plus souvent et avec plus de violence : [...] lorsque les esprits y ont passé plusieurs fois, ils y entrent avec plus de facilité, que dans d'autres endroits tout proches, par lesquels ils n'ont jamais passé, ou par lesquels il n'ont point passé si souvent. Ceci est la cause la plus ordinaire de la confusion et de la fausseté de nos idées.<sup>288</sup>

[...] parce que les esprits animaux trouvant quelque résistance dans les endroits du cerveau par où il fallait passer, ils se détournent facilement pour entrer en foule dans les traces profondes des idées, qui nous sont plus familières.<sup>289</sup>

Les influences réciproques entre le corps – sensations et émotions – et l'âme constituent donc à la fois un donné anthropologique commun en accord avec la Création et un ordre modulé par chacun selon ses dispositions particulières qu'incarne la plasticité des fibres et des traces au cœur du cerveau.<sup>290</sup>

---

<sup>287</sup> Reguig, Delphine, *Le Corps des idées. Pensées et poétiques du langage dans l'augustinisme de Port-Royal. Arnauld, Nicole, Pascal, Mme de La Fayette, Racine*, Paris, Honoré Champion, 2007, deuxième partie, chapitre II « Expression et corruption : Nicole et le “langage de la concupiscence” », p. 483-568.

<sup>288</sup> Malebranche, Nicolas de, *op. cit.*, p. 20.

<sup>289</sup> *Ibid.*

<sup>290</sup> Francesco Panese a montré dans plusieurs travaux la fécondité métaphorique de la « trace », qu'elle soit cartésienne ou malebranchiste, et des esprits animaux, jusqu'aux neurosciences contemporaines. On pourrait en effet rapprocher les processus que décrit Malebranche des traces mnésiques et des connexions synaptiques qui, selon leur configuration, crée un *pattern* synaptique qui constitue le souvenir. La filiation métaphorique, même condamnée à l'anachronisme, retient l'attention : Francesco Panese l'explique par la résistance du cerveau à l'objectivation, à la conceptualisation et à l'expérimentation. Voir en particulier : Mathieu Arminjon, Francesco Panese et Vincent Pidoux, « La “fabrique du cerveau” en tensions entre sciences sociales et neurosciences », *SociologieS*, Dossiers, « Sociétés en mouvement, sociologie en changement », 2016, disponible en ligne (URL : <http://sociologies.revues.org/5264> Dernière consultation le 4 juillet 2017) et Francesco Panese, « Les “esprits animaux” au défi de l'expérience. Enquête sur un objet de connaissance en voie de disparition au XVIII<sup>e</sup> siècle » dans *Écrire les sciences*, Martial Guédron et Isabelle Laboulais (dir.), Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2015, p. 15-30.

La *Correspondance* semble donner quelque écho à ce type de questionnement. Déplacés par le contexte épistolaire, les enjeux soulevés par la théorie malebranchiste des traces trouvent dans la lettre sévignéenne un miroir déformant. Quand Sévigné s'égaré dans des développements qui pourraient compromettre sa fille à cause de leur couleur janséniste, elle lui conseille de rester discrète et justifie ensuite la force irrépessible qui la pousse à écrire :

Je fais toujours la résolution de me taire, et je ne cesse de parler ; c'est le cours des esprits que je ne puis arrêter. Corbinelli, avec sa philosophie, n'a jamais osé approcher de ceux qui sont en mouvement pour vous aimer ; ce sont des traces qu'il respecte, et qu'il trouve incurables. (II, 1036-1037)

L'argument scientifique est convoqué dans un sourire tant la rationalisation d'un penchant inexorable fraye avec la mauvaise foi pour une épistolière qui a l'écriture « dans le sang ». L'émotion qui met en branle l'écriture, sans jamais s'épuiser, se décline ici en un sentiment affectif qui trouve dans l'explication savante une variante galante, un motif de respectabilité et une opérabilité métaphorique<sup>291</sup>. Ces trois aspects recouvrent peu ou prou la question de la légitimation des références savantes dans un contexte où elles apparaissent comme exogènes. Certes la *Correspondance* de Sévigné se démarque nettement par la variété avec laquelle elle représente l'émotion, notamment celle qui relève de la passion maternelle. Cette dernière a souvent contribué à faire des lettres un discours cohérent sur le plan thématique. Dès lors, tel trait comique ou burlesque est perçu comme une stratégie stylistique visant à assourdir et dire autrement pour ne pas perdre l'attention et la bienveillance de la destinataire principale des lettres. Telle allusion savante, telle citation, saillante par l'effet de ravaudage ou de rapiéçage qu'elle induit, marquante par la concentration sémantique qu'elle porte, est envisagée sous l'angle de l'hybridation ou de la coloration de l'expressivité émotionnelle – la critique travaille alors les figures de l'emphase, de la sourdine ou du jeu galant. Nous proposons au contraire de considérer que si la thématique de la passion maternelle contribue certes à unifier la *Correspondance* en ce qu'elle a constitué une occasion pour l'écriture, elle n'en définit et n'en lisse pourtant pas la forme. Il faudrait alors réévaluer l'hypothèse selon laquelle ce travail de sape du contenu doctrinal correspondrait à un effort d'acclimatation du discours savant au contexte familial et intime, en proposant d'y voir plutôt l'exploitation d'une ressource disponible pour penser l'émotion.

En matière de « traces », Corbinelli constitue pour l'épistolière la figure d'une raison qui renonce à maîtriser la force de la passion maternelle, mais aussi celle de la philosophie, qui

---

<sup>291</sup> Nous reviendrons plus loin sur la course des esprits animaux ; elle est à la fois un relais métaphorique, convoyeur de l'émotion, et un élément contribuant à penser la circulation de la matière épistolaire (voir notre section « La circulation des esprits animaux », *infra*, p. 335-340).

subit dans la lettre un traitement paradoxal. Soustraites au contexte sérieux à grand renfort de stylisation, les « traces » de Descartes et de Malebranche n'en conservent pas moins leur vertu cognitive ou démonstrative, même si celle-ci s'exprime sur un mode décalé.

[Corbinelli] n'a pas le don de donner des sentiments, non plus que d'en ôter ; il n'a jamais essayé de détourner le cours des *esprits* qui courent à vous aimer, *non mi toccar* ! Il est trop habile pour n'avoir pas connu que c'est une chose impossible. Il est bien loin aussi d'improver les *traces* que vous avez faites dans mon cerveau. (II, 1057)

L'incapacité de celui qui fait pourtant figure d'expert en esprits – parce qu'il connaît parfaitement la philosophie cartésienne et malebranchiste et parce qu'il est lui-même un grand *esprit* – glisse subrepticement vers une validation morale de la passion maternelle, que fait entendre le verbe « improver ». Mais au-delà de cette mise en scène plaisante, dont Corbinelli justifie la coloration savante, il semble que les « traces » formées dans le cerveau par la force et la récurrence des pensées consacrées à la comtesse proposent une voie d'expression mais aussi de compréhension de l'imprégnation mentale de Sévigné par les émotions relatives à sa fille, qui prend la forme d'une saturation du texte épistolaire. Les traces imprimées dans le cerveau inclinent le cours des esprits vers les mêmes trajets, tout comme la lettre emprunte les mêmes voies thématiques. Et au-delà de cette mise en parallèle, le lexique malebranchiste donne à l'irréversibilité de l'émotion maternelle – les traces sont « incurables » – une matérialité décisive, remotivant à d'autres fins le motif de la blessure d'amour. Or, la dimension physique, qui apparaît nettement dans la réflexion de Malebranche sur la matière cérébrale et qui est exploitée ici, suggère que pour Sévigné, l'union du corps et de l'âme n'est pas une pure abstraction ou un ornement de l'écriture. C'est donc une pensée subtile de la part physiologique et organique de l'émotion qui affleure à travers ces références savantes. L'épistolière envisage non seulement l'émotion dans son rapport à l'extériorisation ou à la vérité de l'être mais en outre, on le comprend ici, comme un motif d'altération psycho-physiologique de l'être ému. Au moment même où l'expression de l'émotion croise les enjeux de bienséance, de vérité de soi et de stratégie épistolaire, elle engage aussi une réflexion originale sur ce que l'émotion nous fait, réflexion qui émerge dans et par la langue. De surcroît, en envisageant l'impression matérielle de l'émotion sur le cerveau, Sévigné peut introduire tout un dégradé de traces, dont la profondeur varie selon l'intensité de l'émotion. L'expressivité de l'émotion trouve alors parfois ses ressources dans un paradoxe physiologique, qui veut que d'infimes sensations parviennent à altérer la matière cérébrale :

Je suis tous les matins dans ce jardin que vous connaissez. Je vous cherche partout, et tous les endroits où je vous ai vue me font mal. Vous voyez bien, ma fille, que les

moindres choses qui ont rapport à vous ont fait impression dans mon pauvre cerveau.  
(II, 682)

L'impression sur le cerveau devient même l'indicateur de l'état émotionnel, oscillant entre inquiétude et indifférence. À l'égard du monde parisien, qui représente peu en comparaison de la venue prochaine de la comtesse de Grignan, l'épistolière affirme : « Tout passe, tout glisse, tout est par-dessus et ne fait que de légères traces à mon cerveau » (II, 976). Certes, dans ces exemples, l'émotion est représentée dans son rapport à la mémoire et à l'habitude, telles que Malebranche les pense<sup>292</sup>. L'émotion constitue très souvent un préalable à la création de l'habitude, ou en tout cas son fortifiant. Ainsi, à propos du duc de Chaulnes, qui se morfond en Bretagne loin des grands événements de la cour, l'épistolière suggère que l'habitude des grandes actions a pu être renforcée par les émotions associées « au commandement et aux grands rôles », qu'elle évoque sous le terme d'« agitation », créant « de trop profondes traces pour qu'elles s'effacent aisément » (III, 1097) et définissant une personnalité désormais insatisfaite. Mais dans cette association entre habitude ou mémoire et émotion, l'attention accordée à la dimension physique du processus souligne que la « trace » malebranchiste est l'objet d'une réelle appropriation qui n'a pas pour seul but l'enjouement badin mais vise aussi à saisir à la fois l'intensité de l'ébranlement émotif et sa double nature, physique et morale. Dans la lettre du 12 juin 1680, Mme de Sévigné propose une narration inutile – « c'est une folie de vous l'avoir mandée » : sa fille connaît déjà l'histoire de Mme de Saint-Pouange. Quant à Sévigné elle-même, elle vient d'en être informée : et pour cause, « [o]n [la lui a] longtemps cachée de peur qu'[elle] ne voulusse pas revenir à Paris en carrosse » (II, 970). Si elle n'est plus à faire pour sa valeur informative, même anecdotique, cette narration a donc une autre portée, que Sévigné résumé en ces termes : « c'est que cette histoire me fait une grande trace dans le cerveau » (II, 971). Somme toute, l'épistolière écrit sous l'impulsion de l'émotion et ce choc a été préparé au cœur même du dispositif narratif :

Cette petite femme s'en va à Fontainebleau, car il faut profiter de tout ; elle prétend s'y bien divertir. Elle y a une jolie place. Elle est jeune ; les plaisirs lui conviennent. Elle a même la joie de partir à six heures du soir avec bien des relais pour arriver à minuit ; c'est le bel air. Voici ce qui l'attend. Elle verse en chemin ; une glace lui coupe son corps de jupe et entre dans son corps si avant qu'elle s'en meurt. On me

---

<sup>292</sup> Voir d'autres mentions : « Quelle possession vous avez prise de mon cœur, et quelles traces vous avez faites dans ma tête ! » (II, p. 686) ; « Il est certain qu'il y a une âme et un mouvement d'esprits, dans le pays que vous savez, qui pourrait suivre les traces des mères et grand-mères si l'on n'était appliqué à détourner ce cours » (II, p. 1027) ; « Cette manière de faire les honneurs de la maison a fait de profondes traces dans son cerveau ; il vous reconnaît pour duc et duchesse de Campo-basso pour le moins » (III, p. 708) ; « Je ne croyais pas que mon souvenir vous pût attraper dans ces hôtelleries ; j'y avais passé si légèrement que je croyais mes traces effacées » (III, p. 1030). Nous traiterons plus loin des rapports entre écriture épistolaire, mémoire et habitude, en suggérant qu'ils composent aussi bien un art d'écrire qu'un art de vivre et reviendrons donc sur ces quelques citations (voir notre section « La lettre-palimpseste : vivre toutes ses vies », *infra*, p. 362-378).



mandait de Paris qu'elle était désespérée, et des chirurgiens, et de mourir si jeune.  
(*ibid.*)

La dimension inattendue et scandaleuse de la mort d'une jeune beauté à qui tout réussit est inscrite au fil du récit par un effet de nivellement entre les deux parties de l'anecdote – le portrait idéal d'une mondaine prometteuse et sa mort brutale – grâce à la reprise anaphorique du pronom personnel « elle » et à l'utilisation quasi-constante du présent de l'indicatif. L'onde de choc se propage tout au long du récit jusqu'à rejoindre le présent d'énonciation : « cette histoire me fait une grande trace dans le cerveau ». S'ils ne désignent pas le même temps historique, les verbes au présent contribuent cependant à lisser l'ensemble, faisant résonner au cœur de la lettre l'émotion suscitée par l'événement. Or, cet effet d'écho entre la brutalité physique et morale de l'accident et la violence que la nouvelle exerce sur l'épistolière semble encore amplifié par le parallèle proposé par le récit entre la blessure du corps de Mme de Saint-Pouange et celle du cerveau de Mme de Sévigné. À la déchirure mortelle, dont les deux phases dupliquent le mot « corps », maximisant son retentissement, répond la « grande trace » imprimée dans le cerveau de l'épistolière. Or, cette construction en miroir, qui nourrit l'expression de l'émotion et sa compréhension, repose sur la contiguïté charnelle des deux blessures, que rend possible l'image de la trace et ses présupposés.

d. *La couleur de l'émotion*

Il est un dernier fil qui donne à l'émotion dans la *Correspondance* plus qu'un fondement théorique, une épaisseur étiologique qui tient lieu de vision du monde et de l'homme : la couleur. Celle-ci prend sa source dans l'humorisme, qui, dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, domine encore pratiques et pensée du corps, comme en témoignent les nombreuses références à l'humeur, aux vapeurs, aux remèdes purgatifs, aux rafraîchissements, aux saignées dans la *Correspondance*. Si la présence cartésienne nourrit la réflexion sur le corps et l'âme, c'est à une mentalité imprégnée de médecine hippocratique et galénique que la *Correspondance* renvoie indéfectiblement<sup>293</sup>. Le terrain de l'affectivité n'échappe pas à ces caractérisations, notamment à partir de l'humeur noire : si la théorie hippocratique fait de l'humeur noire l'un des quatre grands types de déséquilibre humoral, la mélancolie s'émancipe progressivement de son origine hippocratique physiologique pour acquérir, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, une première autonomie psychologique. La langue hésite à faire de la mélancolie une inclinaison du tempérament et une maladie de l'âme, et l'humeur mélancolique est peu à peu conçue comme

---

<sup>293</sup> Nous y reviendrons par la suite : voir notre chapitre 4 « Frontières du vivant : une cartographie à l'essai », *infra*, p. 167 et sq.

le catalyseur ou le révélateur des « tendances psychologiques cachées d'un individu<sup>294</sup> », se restreignant à la fin du siècle à la désignation d'une pathologie mentale qui peut éventuellement engendrer des désordres physiques, qui sont alors considérés comme des symptômes<sup>295</sup>. L'expression de l'émotion, surtout dans sa forme la plus exacerbée, prend donc logiquement la couleur de l'humeur en crise qui la provoque, jusqu'à dénaturer le ton de la lettre. Ici le fiel :

Il est vrai que j'étais de méchante humeur d'avoir retrouvé dans mes paperasses ces lettres que je vous dis. Je n'eus pas la docilité de démonter mon esprit pour vous écrire. Je trempai ma plume dans mon fiel, et cela composa une sottise lettre amère, dont je vous fais mille excuses. (à Bussy-Rabutin, I, 127)

Là, la bile noire : « Le départ de ma fille m'a causé des vapeurs noires ; je prendrai mieux mon temps quand je vous écrirai une autre fois, et de bonne foi, je ne vous fâcherai de ma vie » (à Bussy-Rabutin, I, 159). Plus largement, la couleur des émotions est un paramètre non négligeable dans leur exploration et leur compréhension, à partir du corpus hippocratique mais aussi au-delà de lui. La couleur marque par exemple le visage, surface privilégiée pour l'expression des émotions<sup>296</sup>. On ne s'appesantira pas ici, car cela est bien trop connu, sur le ressort dramatique que constitue le jeu de la pâleur et de la rougeur dans le théâtre racinien. Le fait intéresse tous les savants qui s'intéressent de près ou de loin à la classification et à la théorisation de l'affectivité. Ainsi, dans *Les passions de l'âme*, Descartes rappelle le fondement mécanique de la coloration du visage lorsque l'on est triste ou honteux<sup>297</sup>. On en trouve la trace dans la *Correspondance*, par exemple à propos de Mlle du Plessis :

Mon fils a eu l'insolence de lui dire devant moi que vous vous souveniez d'elle fort agréablement, et me dit : « Montrez-lui l'endroit, madame, afin qu'elle n'en doute pas. » Me voilà rouge comme vous, quand vous pensez aux péchés des autres. (I, 285)

Et quand elle n'est pas associée aux yeux pour indiquer l'imminence des larmes, la rougeur du visage désigne aussi la crainte, la frayeur, voire l'effroi : « [...] je trouvai d'abord

---

<sup>294</sup> Floury-Buchalin, Cécile, « Le corps malade, entre pléthore et corruption. Écrits médicaux et religieux au XVII<sup>e</sup> siècle », thèse de doctorat en sciences sociales, dirigée par Olivier Faure, soutenue le 11 décembre 2010 à l'Université Lyon III Jean Moulin, p. 215.

<sup>295</sup> *Ibid.*, p. 216.

<sup>296</sup> Voir notamment notre section « La peau, surface ou interface ? », *infra*, p. 190-197.

<sup>297</sup> Article 117 « Comment on rougit souvent étant triste » : « Mais il arrive souvent qu'on ne pâlit point étant triste, et qu'au contraire on devient rouge. Ce qui doit être attribué aux autres passions qui se joignent à la tristesse, à savoir à l'amour ou au désir, et quelquefois aussi à la haine. Car ces passions échauffant ou agitant le sang qui vient du foie, des intestins et des autres parties intérieures, le poussent vers le cœur, et de là, par la grande artère, vers les veines du visage, sans que la tristesse qui serre de part et d'autre les orifices du cœur le puisse empêcher, excepté lorsqu'elle est fort excessive. Mais, encore qu'elle ne soit que médiocre, elle empêche aisément que le sang ainsi venu dans les veines du visage ne descende vers le cœur pendant que l'amour, le désir ou la haine y en poussent d'autres des parties intérieures. C'est pourquoi ce sang étant arrêté autour de la face, il la rend rouge, et même plus rouge que pendant la joie, à cause que la couleur du sang paraît d'autant mieux qu'il coule moins vite, et aussi à cause qu'il s'en peut ainsi assembler davantage dans les veines de la face que lorsque les orifices du cœur sont plus ouverts » (Descartes, *op. cit.*, p. 1039).

trois ou quatre de mes belles-filles, plus rouges que du feu, tant elles me craignaient » (II, 1038) ; « [...] cette grande allée nous a fait souvenir de la chute que vous y fîtes un jour, dont la pensée m'a fait devenir rouge comme du feu » (I, 305). Sur ce fond physiologique, reconfiguré par la lecture mécanique de la physique des passions chez Descartes, la question des couleurs de l'émotion rencontre un autre débat à la mode, celui de la couleur de l'âme<sup>298</sup> : chez les cartésiens, la couleur est une affection de l'âme et non une qualité de l'étendue, ce qui a donné lieu à des reprises plaisantes dans les cercles mondains, dont la *Correspondance* se fait l'écho<sup>299</sup>. On rencontre par exemple à plusieurs reprises « l'âme verte » – conformément à la couleur la plus répandue dans la nature – qui glisse de manière cocasse vers « la tête verte », celle de Charles de Sévigné notamment, à cause de son extravagance<sup>300</sup>. Mais au-delà du jeu d'esprit, il nous semble qu'entre l'analyse humorale des troubles émotionnels et l'abstraction philosophique des théories cartésiennes et postcartésiennes de la perception, la couleur des affects constitue un paramètre dont se saisit l'écriture pour définir, mesurer et sonder l'émotion. On le voit très discrètement dans l'énoncé des émotions positives, notamment quand l'épistolière cherche à les retrouver en elle : le vert des jardins de Livry fait alors office de stimulant pour regagner aisance et légèreté émotionnelles<sup>301</sup>. Mais c'est autour de la tristesse et ses avatars que cette analyse se manifeste le plus nettement : en effet le passage du phénomène physiologique au sens psychologique est, au XVII<sup>e</sup> siècle, déjà fort avancé à propos de la couleur noire, sans doute en raison de la forte productivité du concept depuis Hippocrate et au gré de ses diverses relectures. La « noirceur des pensées », expression utilisée quand il s'agit d'évoquer un chagrin irrépressible, devient ainsi une modalité de l'expérience de la tristesse, et module dans la lettre l'expression de l'intensité de l'émotion.

Depuis cela, mon enfant, je n'ai fait que m'éloigner de vous avec une telle tristesse et un souvenir de vous si pressant qu'en vérité la noirceur de mes pensées m'a rendue quelquefois insupportable. (I, 259)

Dans l'exemple qui suit, l'épistolière exprime son incompréhension devant la résistance des « vapeurs » chez Monsieur le Chevalier, alors même que les conditions climatiques devraient lui être favorables.

---

<sup>298</sup> Voir celle du cœur (II, p. 223) : « J'oubliais de vous dire que j'avais pensé, comme vous, à diverses manières de peindre le cœur humain, les uns en blanc, les autres en noir à noircir. Le mien est pour vous d'une couleur admirable. »

<sup>299</sup> Nous renvoyons à l'article de Jean Deprun, « Madame de Sévigné et les controverses post-cartésiennes : des "animaux-machines" aux "âmes vertes" », *Revue Marseille*, 1973, n°95, p. 43-52.

<sup>300</sup> D'après le *Dictionnaire de l'Académie* (1694), on dit figurément « qu'[u]n homme a la tête verte, que c'est une tête verte, pour dire, qu'il est brusque et évaporé ».

<sup>301</sup> Nous envisagerons plus loin la dimension morale de cette couleur : voir notre section « Pratiques de la nature », p. 278 et sq.

Point de froid, une bise qui prend le nom d'*air natal* pour ne le point effrayer. Enfin je ne comprends pas l'opiniâtreté et la noirceur de ses vapeurs de tenir contre tant de bonnes choses. (III, 643)

Sévigné en revient donc à la matérialité des « vapeurs » mais de surcroît avec une inflexion qualitative, héritée du sens moral que peut prendre figurément le mot « noirceur »<sup>302</sup>. La persistance des vapeurs qui assaillent le beau-frère de la comtesse de Grignan fait donc l'objet d'une double enquête : enquête physiologique car il s'agit d'en mesurer la durée et la possible – ou l'impossible – remédiation ; enquête morale à travers la comparaison criminelle, qui suggère l'intensité du mal et sa cruauté. Loin de se limiter au jeu mondain, l'épistolière semble engager toute une méditation sur la noirceur, dont elle exploite à nouveaux frais l'arrière-plan humoral. Et lorsque l'épistolière approfondit le versant psychologique de l'émotion, cette noirceur devient même une véritable configuration du monde, qui marque le sujet par le double effet de l'altération physique et de la transformation morale : « J'ai quelquefois des rêveries dans ces bois d'une telle noirceur que j'en reviens plus changée que d'un accès de fièvre » (I, 262). On le voit, l'émotion est loin de cette éruption éphémère que l'on évoquait en introduisant notre propos ; et elle n'a rien d'une passion en ce sens qu'elle n'est pas une inclinaison habituelle ou au moins prolongée du sujet. En travaillant les modulations émotionnelles à partir du nuancier humoral, Sévigné analyse la façon dont l'émotion déforme le corps – comme un accès de fièvre – en même temps qu'elle transforme le rapport au monde. Non seulement la noirceur devient un filtre à travers lequel l'épistolière se vit et s'éprouve, mais la couleur noire devient en outre le monde lui-même. La convergence entre l'humeur noire, la rêverie mélancolique et la noirceur des bois permet, dans et par l'écriture, d'envisager la profondeur de cette émotion qui défigure l'esprit comme la vision du monde, à la manière dont la joie husserlienne fait que « l'événement [joyeux] nous apparaît comme nimbé de rose<sup>303</sup> ».

Ce premier temps de l'enquête dessine les contours de la participation de l'écriture sévignéenne aux reconfigurations rhétoriques et philosophiques de la sensibilité dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Pourtant, le type de relations que la *Correspondance* noue avec

---

<sup>302</sup> Furetière indique : « Se dit figurément en choses morales, de l'énormité d'un crime. » (*Dictionnaire universel*, 1690). Pour une synthèse sur l'humeur noire, voir par exemple, dans deux approches différentes, Jean Starobinski, « L'encre noire de la mélancolie », *Nouvelle Revue Française*, n°123, mars 1963, p. 410-423 et Jackie Pigeaud, *La maladie de l'âme. Étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*, Paris, Les Belles lettres, 1989 [1981]. Pour le rapport entre humeur noire et genre épistolaire, voir *Revue de l'Association interdisciplinaire de recherche sur l'épistolaire*, n°27 « Mélancolie et genre épistolaire », 2003.

<sup>303</sup> Husserl, *Recherches logiques*, vol. 2, Hubert Élie, Arion L. Kelkel et René Schérer (trad.), Paris, Épipiméthée, 1972, V (*Cinquième Recherche*), II, p. 199.

l'ensemble de ces ressources apparaît très souvent, sinon ambivalent, du moins déroutant. Loin d'une adaptation du « moment » antistoïque au contexte épistolaire, les manipulations opérées par le texte sévignéen suggèrent l'appropriation singulière, par l'épistolière, du problème émotionnel, appropriation qui dépasse très largement la question de la « régulation » des émotions.

## Chapitre 2 : Sévigné critique des émotions : leçons, modèles, images

Vous vous êtes souvent moquée de moi en me voyant émue de la beauté de certains sentiments, où je ne prenais nul intérêt ; il m'est impossible de n'en être pas touchée. (III, p. 7)

She is by no means a simple spectator.<sup>304</sup>

La solidarité entre une certaine disposition à l'affectivité et une attention renouvelée à l'émotion conçue comme une occasion d'explorer la vie subjective apparaît nettement dans la *Correspondance* et constitue un des ressorts de l'écriture épistolaire. Le premier temps de cette réflexion a livré de l'émotion en contexte épistolaire une vue en coupe, comme de l'intérieur, laquelle nous a permis de mesurer à la fois le poids d'un contexte philosophico-moral et la réappropriation, par l'écriture, d'outils conceptuels et métaphoriques au service de l'expérience vécue. Si c'est plus souvent l'expérience de l'épistolière qui nous est donnée à voir, tant l'importance est donnée au « je » dans les lettres, la posture de spectatrice des émotions est tout aussi décisive. En nous intéressant aux émotions saisies depuis un point de vue extérieur, il s'agit en effet de compléter le tableau des normes qui délimitent et régulent l'expression des affects dans le cadre de la sociabilité honnête, à quelque échelle que ce soit. Cela nous permettra alors de dégager les résistances à ces normes, ces zones troubles où les grands partages de la sociabilité et de la civilité semblent à la fois nécessaires et insuffisants, où la place de l'émotion, collective, esthétique ou encore littéraire, semble se renégocier. Que nous dit la *représentation* des affects, qu'elle soit créée par le détour de la narration, par la présence d'un point de vue à distance ou par une médiatisation esthétique dans le cas des émotions artistiques, de la fonction de l'émotion dans l'expérience vitale du sujet ?

---

<sup>304</sup> Woolf, Virginia, « Madame de Sévigné » dans *The Death of the Moth and Other Essays*, London, The Hogarth Press, 1942, p. 51-57, p. 55 (« Elle n'est en aucun cas une simple spectatrice », nous traduisons).

Dans un article intitulé « Corps, émotion, lecture », Hélène Merlin-Kajman évoque le récit d'un rire, extrait d'une lettre écrite par Kepler et adressée à Galilée<sup>305</sup>. Selon elle, le lecteur moderne adopterait à l'égard de ce type de texte un réflexe de précaution, en considérant que si telle ou telle émotion fait l'objet d'un récit, c'est qu'elle intéressait nécessairement le domaine public. Pour Hélène Merlin-Kajman, il s'agit d'une attitude sceptique qui travestit la réelle fonction de l'émotion dans ces textes.

Mais la lecture purement rhétorique de la scène, qui ferait seulement du narrateur un orateur conscient des effets visés par son récit et se détournerait de la sorte du *représenté* lui-même, en raterait une dimension importante : le texte *rapporte*, c'est-à-dire conduit, transporte, un événement émotionnel dont le caractère inouï est l'exact révélateur du caractère inouï de la nouvelle. Aussi est-ce l'émotion elle-même qui impose de récuser le partage (qu'il soit interprété « naïvement » ou « sceptiquement ») entre représenté et représentation, référent et signe : car elle appartient à la fois et d'un même mouvement au représenté et à sa représentation.<sup>306</sup>

La double appartenance de l'émotion, au représenté et à sa représentation, constitue donc un défi pour l'analyse, qui doit se débarrasser du soupçon généralisé. À la fois présente et *re-présentée*, l'émotion « n'a pas seulement le statut d'un référent textuel, mais celui d'une *évidence*.<sup>307</sup> » Si Hélène Merlin-Kajman évoque la « fonction de vérité<sup>308</sup> » de l'émotion, il reste à en déplier les enjeux : vérité sur quoi et sur qui ? Le point de vue sur l'émotion que met en place l'écriture épistolaire à travers sa fonction référentielle implique nécessairement une représentation, mise en abîme lorsqu'il s'agit d'émotions théâtrales par exemple ; pour autant il nous semble que cette représentation ou cette mise à distance, parfois critique, ne peut être uniquement analysée en fonction de critères de civilité ou d'enjeux pragmatiques. Ainsi, lorsque Sévigné se réfère à la contenance, notion capitale de la sociabilité classique, sorte d'équivalent dans l'action de la convenance ou de l'*aptum* rhétorique<sup>309</sup>, elle semble bien évoquer la *représentation* de la vie affective et mobiliser pour cela les catégories de la régulation des émotions en présence d'autrui. À propos de M. de Marsillac au chevet de La Rochefoucauld, l'épistolière remarque la difficulté du fils à adopter l'air qui convient : « Il fut longtemps à se faire un visage et une contenance [...] » (II, 874). La vie émotionnelle est alors solidement associée à une manière d'être séante et à l'opportunité d'une présence dans un temps et un lieu

---

<sup>305</sup> Merlin-Kajman, Hélène, « Corps, émotion, lecture » dans *Corps et Interprétation (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Clotilde Thouret et Lise Wajeman (dir.), Amsterdam / New York, Rodopi, 2012, p. 47-64.

<sup>306</sup> *Ibid.*, p. 59. Elle poursuit un peu plus loin : « C'est la raison pour laquelle les catégories pragmatiques, du moins celles auxquelles l'analyse du discours d'un côté, les recherches de rhétorique de l'autre nous ont habitués, sont ici tout à fait insuffisantes pour rendre compte de la fonction de vérité de l'émotion dans ce texte » (*ibid.*, p. 60).

<sup>307</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>308</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>309</sup> Roche, Denis, « Contenance et forme des émotions publiques », *Littératures classiques*, 2009, n°68, p. 189-201.

précis. Lorsqu'elle évoque la fortune de son petit-fils à la cour, l'épistolière affirme : « On est à son devoir ; on a une contenance » (II, 869). Dans ce dernier exemple, la maîtrise du corps s'articule à la pertinence civile et politique d'une présence fondamentalement appropriée. Mais dans la représentation des émotions par le récit épistolaire comme dans leur expression (dès lors que l'on se situe au niveau du *représenté*), la référence à la contenance ou plus largement à la bienséance n'est pas, ce nous semble, « le fait d'un refoulement<sup>310</sup> » : elle ne semble pas mettre à l'écart l'affectivité des individus ni évacuer le trouble émotionnel, que ce soit hors de l'espace collectif, ou hors de la lettre, à des fins de mise en scène de soi ou des autres, bref à des fins pragmatiques ou rhétoriques. La contenance, qui renvoie à l'image de soi et à l'effet produit dans et sur un groupe, de quelque nature qu'il soit, serait donc davantage un lieu d'investigation particulièrement fructueux, car l'émotion ne se définit jamais comme une pure expérience intime, strictement intérieure et dont l'extériorisation serait une dénaturation. La contenance peut être l'instrument d'une dissimulation, elle peut être un masque – « je trouvai que c'était une contenance dont il avait besoin comme d'un éventail » (I, 321<sup>311</sup>) – mais elle est aussi un point de vue sur la vie affective, la sienne ou celle d'un autre. Lorsqu'à la suite d'un départ de Mme de Grignan pour la Provence, l'épistolière va se ressourcer à Livry, elle espère « reprendre une espèce de contenance » (I, 717), c'est-à-dire apaiser un tant soit peu la douleur psychologique. La contenance cristallise donc la corporéité du sujet, notamment lorsqu'elle porte directement sur les émotions et leurs manifestations extérieures, et ce de deux manières : d'une part dans le sens d'une corporéité vécue de l'intérieur, ancrée dans une expérience charnelle du monde<sup>312</sup>, et d'autre part dans celui d'une corporéité vécue comme visible, conçue comme une extériorité dans un rapport au monde où intervient la question du regard d'autrui. Pour Denis Roche, la contenance fait dialoguer le physique et le cognitif : elle « exprime avec une certaine force cette intrication de la sensibilité et de la rationalité.<sup>313</sup> » Il nous semble qu'il faut approfondir et raffiner cette analyse pour saisir les transformations de la représentation des émotions telle qu'elle se joue dans la *Correspondance*. Car lorsque l'épistolière entend

---

<sup>310</sup> Merlin-Kajman, Hélène, art. cit., p. 63. Nous rejoignons la critique dans son analyse des transformations de la représentation des émotions au XVII<sup>e</sup> siècle : « La bienséance qui les caractérisera de plus en plus n'est pas le fait d'un refoulement : mais la tonalité qui, sortant le privé du burlesque, lui donne une visibilité et une dignité publiques propres, capables de dégager un nouveau "sens commun" – une nouvelle affectivité commune, bien moins hiérarchique en fait que l'affectivité polarisée entre le burlesque et le cérémoniel. »

<sup>311</sup> À propos de M. de Lavardin.

<sup>312</sup> On peut donc dire, en termes merleau-pontiens, que la contenance entre directement dans le schéma corporel, qu'elle y est intégrée, si bien qu'elle n'est pas vécue comme une règle extérieure mais comme étant de l'ordre de la vie quotidienne du corps. Dans la *Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty développe notamment cette idée à propos de l'habitude.

<sup>313</sup> Roche, Denis, art. cit., p. 192.



« reprendre une espèce de contenance », elle entend à la fois se ressaisir de l'intérieur en calmant sa douleur et s'afficher par là sous un certain jour, en un certain type de spectacle émotionnel, sans pour autant que sensibilité et rationalité s'y distinguent parfaitement. Après la mort de La Rochefoucauld, l'épistolière écrit :

Enfin vous me parlez de la mort de M. de La Rochefoucauld ; elle est encore toute sensible en ce pays-ci, et M. de Marsillac n'a point encore pris la contenance d'un homme consolé. Il remplit parfaitement le personnage du meilleur fils qui fut jamais, et d'un fils qui a perdu son intime ami en perdant son père. (II, 893)

Et un peu plus loin, Sévigné décrit la douleur extrême de Mme de La Fayette en affirmant que cette mort a fait d'elle une autre personne. On pourrait être tenté de considérer qu'il y a, entre l'affliction ambiante, exprimée très directement, et le motif de la scène sociale et de ses attendus, ici en matière de deuil, une contradiction criante, la seconde contredisant la « vérité » de la première. Peut-être la *scène* qu'évoque Sévigné avec son « personnage » Marsillac mérite-t-elle en réalité d'être lue non pas à l'aune de nos prétentions contemporaines à la transparence intégrale – prisme à travers lequel la *représentation* des émotions, et sa formule mondaine qu'est la contenance, ne sont que trucage et falsification – mais à travers le monde-spectacle tel que le pense Merleau-Ponty dans *Le visible et l'invisible*<sup>314</sup> : dès lors que j'éprouve le monde, je me rends visible comme l'éprouvant. La contenance classique semble pouvoir être glosée à l'aide de cette notion merleau-pontienne de réversibilité ou de chiasme, structure que Merleau-Ponty utilise pour décrire la relation entre le visible et le voyant, le tangible et le touchant mais aussi le visible et le tangible et le visible et l'invisible<sup>315</sup>, un dernier couple dont Merleau-Ponty explicite le fonctionnement à travers la question du théâtre chez Proust. De même que Phèdre, figure sans support, ne devient visible qu'en s'effaçant derrière le corps de la Berma<sup>316</sup>, le « personnage du meilleur fils qui fut jamais » n'est qu'un fantôme conventionnel, que Marsillac vient « rempli[r] parfaitement » de sa propre substance affective. La contenance, celle du fils éploré, de l'ami abandonné, de l'homme consolé, est la structure qui permet aux émotions violentes entourant la mort du père de trouver une forme, c'est-à-dire une gestuelle et une temporalité, que la lettre représente à son tour à travers la métaphore théâtrale. Autrement dit, la réversibilité de la contenance – contenu affectif et affectivité

---

<sup>314</sup> Merleau-Ponty, Maurice, *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964, p. 180 : « La pellicule superficielle du visible n'est que pour ma vision et pour mon corps. Mais la profondeur sous cette surface contient mon corps et contient donc ma vision. Mon corps comme chose visible est contenu dans le grand spectacle. Mais mon corps voyant sous-tend ce corps visible, et tous les visibles avec lui. Il y a insertion réciproque et entrelacs de l'un dans l'autre. »

<sup>315</sup> Voir implique toujours chez Merleau-Ponty d'être vu, comme toucher d'être touché et, en dernière analyse, la position même de sujet n'est compréhensible que doublée par celle d'objet.

<sup>316</sup> Merleau-Ponty, Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1976, p. 253-254.

contenue – est aussi celle, plus généralement, de la représentation. En effet, l’extériorisation de la vie affective, sa publication, ne constituent pas son masque mais un point d’articulation entre deux niveaux d’expérience : d’une part l’expérience intérieure, vécue dans sa corporéité la plus intense, et d’autre part cette même expérience, vécue cette fois en tant qu’expérience mondaine – au sens d’appartenant au monde – et méditant sa visibilité, sa communicabilité et son intégration dans l’interaction collective. C’est en ce sens que nous souhaitons explorer la représentation de l’émotion : la distance<sup>317</sup> de la représentation, que celle-ci concerne le récit, le point de vue ou la médiatisation esthétique, ne nous semble pas engager d’affadissement ou de refoulement de la vie affective, tout comme le personnage du « meilleur fils qui fut jamais » joué par Marsillac n’est pas mettre au pas la violence émotionnelle qui le saisit. Bien au contraire, représenter les émotions – ou produire d’elles une représentation – engage dans la *Correspondance* une productivité descriptive étonnante qui donne à la vie affective un relief particulier et une fonction d’élucidation de l’expérience humaine tout à fait décisive.

#### A) Exercice critique et psychophysiologie des émotions

En 1672, Mme de Sévigné est au chevet de sa tante mourante. L’agonie de sa tante met l’épistolière face à un dilemme moral particulièrement complexe, car elle s’apprête alors à rejoindre sa fille à Grignan, un voyage que la longue agonie de la tante – plusieurs mois – ne fait que différer. Au dilemme pragmatique – quitter la mourante ou l’accompagner jusqu’à son dernier souffle – se superpose le revirement de la tante de La Trousse. Si elle encourage dans un premier temps le départ de sa nièce – « Elle ne songe plus qu’à son grand voyage, et comprend fort bien le mien ; elle me donne congé d’un cœur déjà tout détaché de la terre, entrant dans mes raisons » (I, 527) – elle exprime finalement son soulagement de la voir rester à ses côtés.

Il y a trois semaines qu’elle nous donna à tous congé, parce qu’elle avait encore un reste de cérémonie, mais présentement que le masque est ôté, elle nous a fait entendre, à l’Abbé et à moi, en nous tendant la main, qu’elle recevait une extrême consolation de nous avoir tous deux dans ces derniers moments. Cela nous creva le cœur, et nous fit voir qu’on joue longtemps la comédie, et qu’à la mort on dit la vérité. (I, 539)

À un premier niveau d’analyse, l’épistolière semble se référer à la lecture négative du *theatrum mundi*, extrêmement vivace dans le second XVII<sup>e</sup> siècle, et qui voit dans le jeu des relations sociales une valse d’hypocrites. En opposant le jeu et la comédie au « dire » et à la

---

<sup>317</sup> Que nous nommons *critique* au sens de l’analyse ou de l’examen minutieux d’un phénomène.

vérité, Sévigné semble dénoncer l'action opacifiante du masque que sa tante a fini par tomber, comme si son premier jugement – approuver le voyage de Mme de Sévigné à Grignan malgré les circonstances – était moins sincère, moins « vrai » que le second : la « cérémonie » a d'abord empêché la tante de La Trousse d'exprimer son « véritable » sentiment, tout occupée qu'elle était de jouer le détachement de la parfaite mourante. C'est donc l'imminence de la mort qui permettrait aux émotions de se dévoiler. Ultime trace de la vie expirante dans un corps sans couleur, sans odeur ni sans forme, que même le langage a quitté<sup>318</sup>, le soulagement exprimé à propos de la présence de Mme de Sévigné et de l'Abbé ne semble pourtant pas impliquer un retour positif des affects, débarrassés qu'ils seraient du carcan cérémonial. Il n'apparaît ici que comme une dernière saillie, « extrême consolation » qui sonne comme la version subjectivée ou le pendant affectif de l'extrême onction. À l'inverse, la « cérémonie » n'est pas complètement évacuée de l'épisode tel que l'épistolière le raconte puisque Sévigné se dit soulagée d'avoir pu rendre « les derniers devoirs à [s]a pauvre tante » : « Je n'oublie rien de ce que je crois lui devoir dans cette triste occasion » (*ibid.*). L'opposition du mensonge et de la vérité n'est donc pas le seul axe structurant ce renversement affectif. À cette dichotomie se superpose une alternance de points de vue, que la métaphore du *theatrum mundi* permet d'apprécier au-delà de la simple référence à une vérité émotionnelle supposément retrouvée lorsque la fin approche. En effet, le premier épisode – celui du début du mois de juin, au cours duquel la mourante engage sa nièce à ne pas reporter son voyage –, rétrospectivement condamné comme relevant du masque, insistait considérablement sur l'émotion de l'épistolière : non seulement cette dernière est touchée par le détachement de sa tante mais en outre elle met en avant la joie trouble qu'elle ressent, le bonheur à l'idée de retrouver Mme de Grignan étant mêlé de tristesse et d'inquiétude quant à l'état de sa tante dont l'« idée blesse le cœur<sup>319</sup> ». Le second épisode, trois semaines plus tard, accompli, au nom de la « vérité », un recentrement sur la tante de la Trousse, véritable protagoniste du drame émotionnel, qui en ressent les derniers soubresauts et qui, dans ces circonstances, le propage chez les autres – Mme de Sévigné et le *Bien Bon*. Or, en revenant sur la dite « vérité » émotionnelle de sa tante, en justifiant par une consolation particulièrement vibrante sa propre résolution à accompagner la mourante jusqu'à son dernier souffle, l'épistolière semble moins opposer les deux attitudes de sa tante en fonction de leur rapport à la vérité, que livrer

---

<sup>318</sup> Nous reviendrons plus tard sur la description que Sévigné propose du corps de sa tante : voir notre section « Les morts et les vivants : la disparition de la forme », *infra*, p. 170-187.

<sup>319</sup> Sévigné, I, p. 527. « Et j'admire le contrepois que Dieu veut mettre à la joie sensible que j'aurai de vous aller voir. » (*ibid.*).

l'épaisseur affective à laquelle elle est en proie depuis l'agonie de la marquise de La Trousse. Les contradictions émotionnelles éprouvées par l'épistolière, leur mise en débat avec les devoirs d'une nièce pour sa tante, le masque tombé de la tante de La Trousse en révèle d'un seul coup la force et la résolution : l'empathie pour la mourante triomphe. Si dans une dernière marque d'attachement au monde terrestre, la mourante apprécie le doux réconfort apporté par la présence des plus intimes, c'est sans doute que l'imminence de la mort rend plus aisée et plus urgente l'expression d'une émotion simple. Mais c'est aussi que le point de vue à partir duquel l'épistolière éprouve la scène a changé. Tournée vers Grignan trois semaines plus tôt, elle ne ressentait de la situation que sa confusion perverse. Elle entrevoit désormais l'évidence des raisons pour lesquelles elle choisit de rester auprès de sa parente. La chambre de la tante est désormais le centre d'attraction – « Je ne quitte plus ce quartier, de peur d'accident » (I, 539) – et le jour du départ, parfaitement indéfini – « Je ne vous dis plus, ma fille, le jour de mon départ : *Comment pourrais-je vous le dire ? / Rien n'est plus incertain que l'heure de la mort.* » Et rien n'est plus certain que la puissance de la charge affective et des devoirs qui la retiennent auprès de sa tante. Si l'abrogation de la comédie sociale fait apparaître une vérité, c'est sans doute autant celle de la tante que celle de l'épistolière, vérité du cœur crevé sentant l'urgence vitale des derniers gestes de la marquise de La Trousse, que sa main tendue réinscrit, quoique provisoirement, dans la dimension charnelle d'une présence sur terre que l'épistolière avait presque réussi à éluder. La référence à la comédie du monde est donc à double-tranchant. D'un côté, elle menace profondément les relations interpersonnelles ; mais, de l'autre, elle constitue une injonction à bien lire, à décrypter leur fonctionnement. Si Sévigné ne se décide que tardivement à différer pour de bon son voyage à Grignan, c'est, certes, parce que sa tante l'avait « autorisée » de bonne grâce à partir, mais c'est aussi parce que l'épistolière n'avait pas su lire dans cette permission, balbutiée sur le lit de mort, une marque de tendresse vis-à-vis d'une mère impatiente de retrouver sa fille, tendresse qui ne prenait du détachement que l'air. Encouragée par l'expression plus directe des émotions, trois semaines plus tard, Sévigné enrichit donc sa lecture initiale et nomme cette opération « démasquage ». Mais le dénuement affectif, corollaire de la proximité de la mort, correspond moins, au regard de l'analyse comparée des deux épisodes, à une reformulation sincère de la comédie sociale qu'à une distinction, au cœur de cette comédie, du moi affectif sur lequel se concentre le récit – le moi affectif de l'épistolière comme celui de la tante. Dégagé de la scène mondaine, car n'en partageant plus ni les codes ni les atours, le corps de la tante est entièrement réorienté vers une présence à soi auquel sa nièce a accès. Or, c'est cette réorientation, dont les manifestations *crèvent le cœur* de l'épistolière,

qui provoque chez elle un approfondissement affectif, en l'occurrence une hiérarchisation entre l'horizon heureux du voyage à Grignan et l'empathie extrême ressentie à l'égard de la mourante. En évoquant, à la fin de ce mouvement, les « devoirs » qu'elle entend rendre à sa parente, l'épistolière rejoint la scène sociale, ici à travers les obligations familiales, mais en s'en réappropriant le contenu émotionnel. Tout en dénonçant les masques sociaux, ce passage nous livre donc la délicate élaboration de la décision prise par Sévigné de reporter son voyage en consacrant le pouvoir d'élucidation de la comédie : autrement dit, parce qu'elle est perçue comme une vérité que l'usage avait d'abord masquée, l'expression du réconfort exhibe au cœur de la délibération éthique la réponse convenable d'une nièce vis-à-vis de sa tante et en manifeste la charge affective.

Le paradigme théâtral ne vise donc pas seulement, malgré les apparences, la dénonciation des faux-semblants ; il implique une attitude critique qui vise à passer au crible la nature des émotions et leur inscription dans la structure des relations interpersonnelles, notamment à travers la distinction du privé et du public. En un sens, on retrouve, en arrière-plan de ces moments « critiques » sévignéens, la méditation sur la chemise et la peau que propose Montaigne dans l'essai « De ménager sa volonté ». L'hypocrisie réside moins dans le fait que nous jouions des personnages sur la scène sociale – car « [i]l faut jouer dûment notre rôle, mais comme rôle d'un personnage emprunté<sup>320</sup> » – que dans cette manière qu'ont certains de jouer ce rôle en y investissant leur essence : « C'est assez de s'enfariner le visage, sans s'enfariner la poitrine. » Quand Montaigne moque les prélats « qui se prélatent jusques au foie et aux intestins », Sévigné fait rétroactivement l'épreuve de l'intrication du privé et du public dans un seul et même être, capable d'approuver le voyage à Grignan et d'apprécier en même temps le réconfort d'une présence. Jouer la mourante très chrétienne et éprouver la chaleur des derniers contacts avec les hommes sont deux faces bel et bien articulées : parce qu'elle fait varier le point de vue, la référence à la comédie permet de passer de l'une à l'autre et d'en mesurer l'incarnation – l'incorporation – et la « vérité » circonstancielle. C'est cette valeur révélatrice, fondée sur la variation de point de vue et la distance critique, que nous voudrions interroger dans les lettres où Sévigné met en scène un œil critique. Les spectacles et les sermons seront deux occasions de saisir les leçons de l'évaluation critique sur la constitution et la densité

---

<sup>320</sup> Montaigne, Michel (de), *Essais*, éd. cit., III, 10, p. 1011-1012 : « Il faut jouer deuenement nostre rolle, mais comme rolle d'un personnage emprunté. Du masque et de l'apparence il n'en faut pas faire une essence réelle, ny de l'estranger le propre. Nous ne sçavons pas distinguer la peau de la chemise. [C] C'est assés de s'enfariner le visage, sans s'enfariner la poitrine. [B] J'en vois qui se transforment et se transsubstantient en autant de nouvelles figures et de nouveaux estres qu'ils entreprennent de charges, et qui se prelatent jusques au foye et aux intestins, et entreinent leur office jusques en leur garderobe. »

des émotions. Il ne s'agira pas d'exposer la contribution sévignéenne – qui est d'ailleurs assez restreinte – à la réflexion sur les émotions esthétiques en tant que telles, mais de montrer comment l'exercice critique peut constituer un point de vue éclairant sur la psychophysiologie des émotions en général, les partages qui structurent leur manifestation et leur épaisseur sémantique en contexte épistolaire.

a. *Ce que le spectacle vivant ment dans la lettre : spectacles épistolaires*

Si les références littéraires constituent un corpus particulièrement fourni dans la *Correspondance* de Sévigné, les récits de spectatrice sont, en comparaison, bien plus rares. De Corneille ou de Quinault, l'épistolière a davantage gardé les vers – pour les retravailler, les déformer, les appliquer<sup>321</sup> –, que les impressions du spectacle vivant. En raison même de cette rareté, les quelques grandes émotions de spectatrice que réserve la *Correspondance* ont été mises en système avec ces autres scènes dans lesquelles l'art vivant s'immisce irrémédiablement à l'intérieur de la vie quotidienne : les échos de tel ou tel spectacle résonnent au-delà de l'espace-temps de la représentation et vont parfois jusqu'à bouleverser la langue épistolaire. Cette continuité de la scène à la vie pourrait faire l'objet d'une étude à part. On en suggèrera seulement le contexte, en rappelant l'omniprésence des spectacles dans la vie de l'élite lettrée à laquelle appartient Mme de Sévigné, spectacles « professionnels » mais aussi amateurs, en petit comité – Charles de Sévigné se prête régulièrement à l'exercice<sup>322</sup>. Les airs d'opéra, les vers des tragédies, sont des morceaux battus et rebattus, qui circulent sans cesse entre les correspondants et les membres d'un même cercle. Mais cette continuité pourrait également intéresser de manière directe l'exploration de la vie affective que nous nous proposons de mener. En effet, l'art dramatique est convoqué au cœur de la vie quotidienne parce qu'il permet avant tout une expressivité descriptive, qui dépasse donc la simple connivence entre correspondants. Or, c'est lorsque l'épistolière livre de manière plus détaillée ses expériences de spectatrice que s'élaborent les fondements émotionnels de cette expressivité. Autrement dit, les émotions procurées à l'occasion de représentations dramatiques – théâtre ou opéra – attestent à la fois le ralliement de l'épistolière à un certain nombre de préceptes du goût

---

<sup>321</sup> Pour la notion d'application, voir notamment notre section « Violence de la nature et crainte de Dieu », *infra*, p. 242-260.

<sup>322</sup> Voir par exemple ce souvenir de Livry : « [...] mon fils, par un enthousiasme qui nous réjouit, assis sur un trône de gazon, dans un petit bois, nous dit toute une scène de *Mithridate* avec les tons et les gestes, et surprit tellement notre modestie chrétienne que vous crûtes être à la comédie, alors que vous y pensiez le moins » (III, p. 330).

classique<sup>323</sup> et la « puissance d'illumination<sup>324</sup> » des émotions existentielles par les émotions artistiques telles qu'elles sont convoyées dans et par la lettre<sup>325</sup>.

Dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, Gisèle envoie une lettre à Albertine en lui communiquant les deux sujets proposés à l'occasion de son certificat d'études. Les deux sujets d'invention portent à la fois sur Racine et sur la forme épistolaire. Le premier propose d'inventer une lettre dans laquelle Sophocle entend « consoler [Racine] de l'insuccès d'*Athalie*<sup>326</sup> » tandis que le second est formulé ainsi : « Vous supposerez qu'après la première représentation d'*Esther*, Mme de Sévigné écrit à Mme de La Fayette pour lui dire combien elle a regretté son absence.<sup>327</sup> » Entre le devoir rendu par Gisèle et la « correction » proposée par Andrée, « consultée comme plus grande et comme plus calée<sup>328</sup> », Proust donne à cette anecdote anodine une certaine profondeur. Le charme et la force des vers de ces nouvelles tragédies chrétiennes que sont *Esther* et *Athalie*, la comparaison avec Corneille<sup>329</sup>, la nouveauté des chœurs – dont Andrée rappelle qu'on la doit à *Esther* avant *Athalie* et à Robert Garnier et Montchrestien avant Racine – et la réorientation de Racine vers un ressort dramatique autre que l'amour<sup>330</sup>, tous ces éléments révèlent le savoir contextuel d'Andrée à propos des tragédies chrétiennes de Racine en même temps qu'ils suggèrent l'interférence sévignéenne que la formulation du sujet confirme. Celui-ci propose d'ailleurs d'écrire une lettre que l'épistolière a déjà écrite, non pas à Mme de La Fayette mais à sa fille, le 15 janvier 1672 (soit près de trente ans avant *Esther*), à propos de la représentation de *Bajazet* : « Cependant je voudrais, ma bonne, que vous fussiez venue avec moi après dîner, vous ne vous seriez point ennuyée. Vous auriez peut-être pleuré une petite larme, puisque j'en ai pleuré plus de vingt ; vous auriez admiré votre belle-sœur ; vous auriez vu les *Anges* devant vous [...] » (I, p. 417). Ainsi, l'apparition du modèle épistolaire sévignéen n'est pas seulement un emprunt au canon scolaire. Proust évoque

---

<sup>323</sup> Sur cette notion complexe et centrale au XVII<sup>e</sup> siècle, nous renvoyons principalement à Claude Chantalat, *À la recherche du goût classique*, Paris, Klincksieck, 1992.

<sup>324</sup> Nous reprenons une expression utilisée par Patrick Dandrey dans l'article qu'il consacre à la lettre du 21 février 1689 dans laquelle Mme de Sévigné raconte la représentation d'*Esther* à laquelle elle a pu assister (« Pouvoir de séduction : Madame de Sévigné, *Esther*, et le Roi », *Littératures classiques*, 1985, n°7, p. 23-50, p. 33).

<sup>325</sup> Nous nous limiterons ici au second aspect.

<sup>326</sup> Proust, Marcel, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, éd. cit., II, p. 264.

<sup>327</sup> *Ibid.*, p. 264-265.

<sup>328</sup> *Ibid.*, p. 266.

<sup>329</sup> « [V]oilà des personnages que votre rival, Corneille, n'eût pas su mieux charpenter » écrit Gisèle dans son devoir (*ibid.*, p. 265).

<sup>330</sup> À la demande de Mme de Maintenon qui ne voulait pas revoir les transports éprouvés par les filles Saint-Cyr lors des représentations d'*Andromaque*. Elle s'en est ouverte à Racine dans une lettre que rapporte Mme de Caylus, nièce de Mme de Maintenon et comédienne dans *Esther* avant d'être remplacée – car « [e]lle faisait trop bien, elle était trop touchante » (Sévigné, III, p. 501) : « Nos petites filles viennent de jouer *Andromaque*, et l'ont si bien jouée qu'elles ne la joueront plus, ni aucune de vos pièces. » (cité par Mme de Caylus, *Souvenirs de Mme de Caylus*, Bernard Noël (éd.), Paris, Mercure de France, 1965, p. 94).

à travers Racine une certaine histoire littéraire, mâtinée de souvenirs de la *Correspondance*, à laquelle le romancier nous renvoie d'ailleurs directement puisque le sujet d'invention en question reste sans corrigé dans le roman.

Une des leçons de ce jeu d'interférences demeure la mise en rapport, que suggère le récit proustien, entre deux récits de spectatrices, celui de la représentation d'*Esther* à Saint-Cyr<sup>331</sup>, sans doute le plus connu de la *Correspondance*, et celui de la représentation de *Bajazet* vingt-sept ans plus tôt. Au début de l'année 1689, l'épistolière parvient, après plusieurs requêtes, à obtenir le droit d'assister à la (dernière) représentation d'*Esther* à Saint-Cyr. On a souvent lu l'émotion théâtrale que relate le récit de ce moment tant attendu<sup>332</sup> avec une certaine distance, au motif que Mme de Sévigné confondrait plaisir esthétique et plaisir mondain, celui de faire sa cour, plaisir qui atteint son apogée lorsque l'épistolière a l'honneur de s'entretenir quelques instants avec Louis XIV. De fait, les deux registres émotionnels se mêlent. Patrick Dandrey note que « toute l'écriture du passage est marquée par l'équivoque : à aucun moment il n'est clairement dit si l'agrément annoncé dans sa première phrase concerne le texte étudié ou la bonne note qu'il occasionne ; si la marquise est plus charmée et séduite par l'exploit d'Esther devant Assuérus ou par le sien devant Louis XIV<sup>333</sup> ». C'est d'ailleurs un soupçon de flagornerie et d'auto-persuasion qui pèse sur l'ensemble des courtisans qui avaient pu assister

---

<sup>331</sup> Pour l'analyse du récit en tant que tel et notamment le traitement de l'information proposé par cette lettre, nous renvoyons à l'excellente analyse de Laure Depretto *op. cit.*, p. 180-189.

<sup>332</sup> « Je fis [ma cour] l'autre jour à Saint-Cyr, plus agréablement que je n'eusse jamais pensé. Nous y allâmes samedi, Mme de Coulanges, Mme de Bagnols, l'abbé Têtu et moi. Nous trouvâmes nos places gardées. Un officier dit à Mme de Coulanges que Mme de Maintenon lui faisait garder un siège auprès d'elle ; vous voyez quel honneur. "Pour vous, madame, me dit-il, vous pouvez choisir." Je me mis avec Mme de Bagnols au second banc derrière les duchesses. Le maréchal de Bellefonds vint se mettre, par choix, à mon côté droit, et devant c'étaient Mmes d'Auvergne, de Coislin, de Sully. Nous écoutâmes, le maréchal et moi, cette tragédie avec une attention qui fut remarquée, et de certaines louanges sourdes et bien placées, qui n'étaient peut-être pas sous les fontanges [nœuds de rubans portés sur les coiffures] de toutes les dames. Je ne puis vous dire l'excès de l'agrément de cette pièce. C'est une chose qui n'est pas aisée à représenter, et qui ne sera jamais imitée ; c'est un rapport à la musique, des vers, des chants, des personnes, si parfait et si complet qu'on n'y souhaite rien. Les filles qui font des rois et des personnages sont faites exprès. On est attentif, et on n'a point d'autre peine que celle de voir finir une si aimable pièce. Tout y est simple, tout y est innocent, tout y est sublime et touchant. Cette fidélité de l'histoire sainte donne du respect ; tous les chants convenables aux paroles, qui sont tirées des *Psaumes* ou de *La Sagesse* et mis dans le sujet, sont d'une beauté qu'on ne soutient pas sans larmes. La mesure de l'approbation qu'on donne à cette pièce, c'est celle du goût et de l'attention. J'en fus charmée, et le maréchal aussi, qui sortit de sa place pour aller dire au Roi combien il était content, et qu'il était auprès d'une dame qui était bien digne d'avoir vu *Esther*. Le Roi vint vers nos places, et après avoir tourné, il s'adressa à moi, et me dit : "Madame, je suis assuré que vous avez été contente." Moi, sans m'étonner, je répondis : "Sire, je suis charmée ; ce que je sens est au-dessus des paroles." Le Roi me dit : "Racine a bien de l'esprit." Je lui dis : "Sire, il en a beaucoup, mais en vérité ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi ; elles entrent dans le sujet comme si elles n'avaient jamais fait autre chose." Il me dit : "Ah ! pour cela, il est vrai." Et puis Sa Majesté s'en alla, et me laissa l'objet de l'envie. Comme il n'y avait quasi que moi de nouvelle venue, il eut quelque plaisir de voir mes sincères admirations sans bruit et sans éclat. Monsieur le Prince, Madame la Princesse me vinrent dire un mot. Mme de Maintenon, un éclair ; elle s'en allait avec le Roi » (III, p. 508-509).

<sup>333</sup> Dandrey, Patrick, art. cit., p. 31.



aux représentations à l'époque, comme le suggère l'écart entre les louanges de ces quelques spectateurs privilégiés<sup>334</sup> et les réactions plus mesurées observées après la publication du texte, que commente l'épistolière en confirmant son premier jugement : « Vous avez *Esther*. L'impression a fait son effet ordinaire ; vous savez que M. de La Feuillade dit c'est une requête civile contre l'approbation publique. Vous en jugerez. Pour moi, je ne réponds que de l'agrément du spectacle, qui ne peut pas être contesté » (III, p. 537). Loin de ces polémiques, le lecteur moderne de la *Correspondance* ne peut que reconnaître la constance du jugement de l'épistolière : « Pour *Esther*, je ne vous reprends point du tout les louanges que je lui ai données ; je serai toute ma vie charmée de l'agrément et de la nouveauté du spectacle » (III, p. 550). Et avant tout, disqualifier une émotion (théâtrale) par une autre (mondaine), au motif que la seconde procéderait d'un désir frivole de plaire à son roi – ce qui est encore moins pardonnable à une femme ! – nous semble manquer la profondeur d'une telle scène, ambivalente à n'en pas douter, mais certainement pas superficielle sur le plan de l'affectivité esthétique. La complexité du spectacle épistolaire auquel donne lieu le récit de la représentation d'*Esther* repose précisément sur la manière dont l'émotion théâtrale se diffracte comme l'image d'un kaléidoscope sous l'action de ses miroirs teintés, le principal de ces filtres étant la séduction du roi. Densification de l'affect initial à partir d'autres points de rayonnement que la pièce elle-même, l'agréable cour de l'épistolière auprès de Louis XIV converge vers le même motif affectif sur lequel s'était fondée l'émotion provoquée par le spectacle : la convenance. Patrick Dandrey souligne ce point de rencontre :

La leçon, c'est que le bon moyen d'écrire une œuvre réside autant dans le souci de son public que de son esthétique, que s'adapter à l'auditeur et au sujet sont d'égale importance, que la visée de la réception vaut le souci de l'invention, que l'art d'écrire obéit aux mêmes règles que celui de percevoir ce qu'on doit raconter et de lire ce qu'on raconte avoir perçu : ce sont trois manières de voir, trois optiques obéissant aux mêmes postulats, et toute querelle est vaine qui voudrait établir la prééminence ou la supériorité de l'optique naturaliste (spontanéité du coup d'œil, de plume et de cœur), savante (l'esthétique de la lettre comme source des percepts, des concepts et des affects) ou téléologique – l'horizon d'attente de la destinataire déterminant la matière, la manière et le critère), car ces trois optiques se résument à une certaine façon de convenir.<sup>335</sup>

---

<sup>334</sup> Seule une infime partie des mondains qui voulaient aller voir la représentation a été satisfaite. Mme de Sévigné elle-même a dû attendre la dernière date. Dans la lettre du 18 février 1689, elle exprime sa prudence quant à la possibilité d'y assister : « Mme de Coulanges en est revenue [de Versailles] et de Saint-Cyr ; elle y a été tout à fait bien reçue, et assise auprès de Mme de Maintenon, et disant choses et louanges nouvelles. Elle y retourne demain avec moi ; nous attendons la réponse, car la presse est devenue si extrême que je ne croirai y aller que quand je serai partie » (III, p. 506).

<sup>335</sup> Dandrey, Patrick, art. cit., p. 33.

La convenance nous semble être non seulement le critère en fonction duquel s'organise le récit, avec pour horizon une certaine présentation de soi, mais aussi la source de l'émotion théâtrale, que vient parachever sa déclinaison sur le plan mondain. Car au cœur du dispositif que trahit la chorégraphie des courtisans à Saint-Cyr et qui enserme également la lettre, l'épistolière développe une critique relativement précise de la pièce, articulée autour de la « parfaite concordance entre le drame sacré et le texte biblique<sup>336</sup> ». Qu'elle désigne le jeu convaincant des comédiennes – « [l]es filles qui font des rois et des personnages sont faites exprès » –, la transposition réussie entre le drame et sa source biblique, l'heureux accord entre l'innocence des filles de Saint-Cyr, leur fragilité juvénile et celles des personnages<sup>337</sup>, l'entremêlement adéquat entre vers chantés et vers déclamés, la convenance se fait ici perfection esthétique et ravissement émotionnel, auxquels correspondent tout à fait naturellement les larmes de la spectatrice. Le lexique du rapport et de la conformité a donc une double valeur descriptive : il permet d'une part de rendre compte de la réussite de la pièce et, d'autre part, il sert à désigner le type de réception que la pièce programme et fédère autour d'elle. Les effets d'*Esther* sur les spectateurs, dont Sévigné se fait l'étalon exemplaire, se caractérisent par leur rapport corrélatif à la perfection dramatique du spectacle : « La mesure de l'approbation qu'on donne à cette pièce, c'est celle du goût et de l'attention. » Devant un spectacle aussi marqué par la convenance, une convenance qui émeut aux larmes tant elle met en relation sublime dramatique et sublime religieux, tout devient concordance, respect, mesure, si bien que le récit de la scène lui-même devient un défi pour l'écriture : « C'est une chose qui n'est pas aisée à représenter », formule qui est sans doute moins compassée qu'on ne pourrait le croire. Le bel air d'une Mme de Sévigné courtisane se définit donc tout naturellement par cette même convenance. Premier acte pendant la représentation : « Nous écoutâmes, le maréchal et moi, cette tragédie avec une attention qui fut remarquable, et de certaines louanges sourdes et bien placées, qui n'étaient peut-être pas sous les fontanges [nœuds de rubans portés sur les coiffures] de toutes les dames. » L'écoute attentive, l'application des commentaires, le volume adapté de la voix qui les prononce viennent pondérer l'originalité des remarques et la distinction qu'elles impliquent pour celui ou celle qui les formule. Second acte après la représentation : le court échange avec Louis XIV, répliques bien placées, « sincères », « sans bruit et sans éclat ». Plutôt

---

<sup>336</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>337</sup> Cet aspect sera développé par la suite : « Il est fort vrai qu'il fallait des personnes innocentes pour chanter les malheurs de Sion ; la Champmeslé vous aurait fait mal au cœur. C'est cette convenance qui charmait dans cette pièce » (III, p. 549).

que de voir dans ces aspects de la convenance, deux scènes distinctes<sup>338</sup>, il faudrait plutôt considérer l'ensemble comme un seul et même spectacle, épistolaire s'entend, marqué par un approfondissement progressif du même régime émotionnel, celui d'une harmonie qui ne serait pas un affadissement. À propos des chants d'*Esther*, composés par Jean-Baptiste Moreau<sup>339</sup>, Racine développe dans sa préface la même notion : saluant ces airs comme les « plus touchants » et les « plus convenables aux paroles », il défend la longueur du dernier chœur, critiquée par « [q]uelques personnes », dont la durée et l'intensité répondent à la force des prières adressées à Dieu par les personnages et à l'extrémité du péril qui les menaçait, mais aussi à la « coutume » de ce peuple, autre critère de mesure<sup>340</sup>. C'est à l'aune de cette recherche de concorde que l'on peut relire l'ensemble du passage et sa dimension chorégraphiée, souvent comprise comme l'indice d'un dispositif de visibilité orchestré par le pouvoir royal<sup>341</sup>, auquel Sévigné se conformerait et dans lequel elle se complairait au point d'en faire une poétique épistolaire. L'extrême équilibre dans la position des corps et la cohérence des gestes qui animent le récit de la représentation d'*Esther* tient selon nous autant à la régulation politique qui lui sert de contexte qu'à la formulation sévignéenne du plaisir esthétique ressenti, qui se propage jusque dans le ballet des courtisans et la grâce des plus familiers d'entre eux. L'art de la disposition épistolaire qui imprime à ce texte sa dimension réglée et exacte n'est qu'une forme parmi d'autres de la convenance dramatique dont l'effet émotionnel constitue le cœur du spectacle.

Or, les quelques récits détaillés de représentations que compte la *Correspondance* se distinguent précisément par cette expressivité affective, qui naît de la pièce représentée mais ne s'y réduit pas. Le spectacle dans la lettre est aussi un spectacle épistolaire dans la mesure où l'émotion qui motive l'écriture frappe au-delà de la relation bilatérale entre spectatrice et

---

<sup>338</sup> Pour Patrick Dandrey, le texte de Sévigné est conçu comme « un emboîtement de spectacles » (art. cit., p. 25). « Le glissement de la scène dramatique à la scène sociale et le passage de la favorite à l'élue d'un instant s'offrent parallèlement et conjointement [...] » (*ibid.*).

<sup>339</sup> Maître de musique de la chambre du roi et organiste à Saint-Cyr.

<sup>340</sup> « Quelques personnes ont trouvé la Musique du dernier Chœur un peu longue, quoique très belle. Mais qu'aurait-on dit de ces jeunes Israélites qui avaient tant fait de vœux à Dieu pour être délivrées de l'horrible péril où elles étaient, si ce péril étant passé, elles lui en avaient rendu de médiocres actions de grâces ? Elles auraient directement péché contre la louable coutume de leur Nation, où l'on ne recevait de Dieu aucun bienfait signalé, qu'on ne l'en remerciât sur-le-champ par de fort longs cantiques : témoins ceux de Marie sœur de Moïse, de Déborah, et de Judith, et tant d'autres dont l'Écriture est pleine » (Jean Racine, « préface » à *Esther*, dans *Œuvres complètes I Théâtre – Poésie*, éd. Georges Forestier, Paris, Gallimard, 1999, p. 947-948).

<sup>341</sup> Pour Patrick Dandrey, « le dispositif imaginé à l'occasion des représentations de Saint-Cyr pour choisir, placer, distinguer et récompenser » (art. cit., p. 28) relève des dispositifs disciplinaires tels que le XIX<sup>e</sup> siècle les généralisera. L'auteur en détaille notamment les modalités spatiales, en évoquant notamment les places de spectateurs attribuées selon l'honneur et la naissance, dont le *Mercur galant* de février 1689 salua l'ordre et la règle.

représentation. À propos de *Bajazet*, le récit émerge à partir du plaisir provoqué par le jeu de La Champmeslé – « Ma belle-fille m’a paru la plus merveilleuse comédienne que j’aie jamais vue » (I, 417) –, seule véritable évidence de la pièce – *Bajazet* est « beau » mais avec « quelque embarras sur la fin », avec de la passion plus mesurée que dans *Bérénice* mais en-dessous d’*Andromaque* et de Corneille. Pourtant, la lettre se recentre sur le récit de la représentation, à partir de l’expression du regret de l’absence de la fille, qui aurait pu inspirer Gisèle si elle avait choisi le second sujet dans le roman de Proust. L’évocation des larmes réelles – « plus de vingt » ont été versées par l’épistolière ! – est contrebalancée par celle de « la » larme fictive de Mme de Grignan. Par le détour de cette fiction, Sévigné se dégage du récit de l’émotion théâtrale et le retourne comme un gant pour l’attribuer à sa fille, sur le mode conditionnel – « vous auriez admiré... », « vous auriez vu... ». Suit alors une description de l’audience, qui ressemble trait pour trait à l’évocation d’une scène de théâtre :

[...] vous auriez vu les *Anges* devant vous, et la Bourdeaux, qui était habillée en petite mignonne. Monsieur le Duc était derrière, Pomenars au-dessus, avec les laquais, son manteau dans son nez, parce que le comte de Créance le veut faire pendre, quelque résistance qu’il y fasse ; tout le bel air était sur le théâtre. M. le marquis de Villeroy avait un habit de bal ; le comte de Guiche ceinturé comme son esprit ; tout le reste en bandits. (I, 417-418)

La larme fictive de Mme de Grignan semble faire basculer le récit de *Bajazet* d’un espace scénique organisé autour de La Champmeslé à un autre, l’auditoire courtisan, préoccupé par le jeu mondain autant que par celui des comédiens. Comme dans la lettre d’*Esther*, l’émotion suscitée par le spectacle, qui culmine avec l’évocation des larmes, est ancrée dans un environnement mondain très précis, qui prend la forme d’un ballet de regards extrêmement réglé. La mention des atours et des attitudes, la spécification des lieux – « derrière », « au-dessus » – semblent quadriller l’espace de l’auditoire comme le serait une scène de théâtre. Que la disposition des mondains et leur jeu courtisan constituent un spectacle à part entière, qu’ils fassent même partie de la représentation de *Bajazet* que l’épistolière loue ici, cela n’a rien d’original. Le récit sévignéen nous semble en réalité aller beaucoup plus loin. Si l’on revient sur le point d’articulation entre le jeu émouvant de La Champmeslé et le spectacle donné par le « bel air », on constate qu’une émotion peut en cacher une autre. À la larme de Mme de Grignan, imaginée par l’épistolière, succède le fantasme d’une autre réaction, l’admiration, par laquelle la seconde partie du récit débute. L’admiration – « vous auriez admiré votre belle-sœur » – redoublée par la vue – « vous auriez vu les *Anges*... » – fonde la réussite

du spectacle. Reposant sur le culte de la nouveauté<sup>342</sup>, l'admiration, que Furetière désigne comme une « action » – « action par laquelle on regarde avec étonnement quelque chose de grand et de surprenant<sup>343</sup> » – relève tout à fait de l'univers de l'affect. Elle est « la première de toutes les passions<sup>344</sup> » selon Descartes. Elle est élevée chez Sévigné au rang de contenu esthétique de l'émotion théâtrale. En effet, l'admiration qu'eût pu ressentir la comtesse de Grignan si elle avait assisté à la représentation procède de la façon dont La Champmeslé transcende une pièce qui pourtant a des faiblesses et n'atteint pas Corneille. Cette même surprise, Sévigné en livre une version plus théâtralisée encore dans son compte-rendu d'*Ariane* de Thomas Corneille :

Mais la Champmeslé est quelque chose de si extraordinaire qu'en votre vie vous n'avez rien vu de pareil. C'est la comédienne que l'on cherche et non pas la comédie ; j'ai vu *Ariane* pour elle seule. Cette comédie est fade, les comédiens sont maudits, mais quand la Champmeslé arrive, on entend un murmure, tout le monde est ravi, et l'on pleure de son désespoir. (I, 468-469)

Le ravissement et l'étonnement convergent et fondent la possibilité du plaisir esthétique, que la lettre vient prolonger en exploitant le dispositif scénique dont il procède. Pour *Bajazet*, l'expression de ce choc esthétique passe par l'admiration fantasmée de Mme de Grignan : loin d'en atténuer la force, un tel détour place le lecteur au cœur de l'expérience émotionnelle. En effet, pour désigner le ravissement que lui a procuré la représentation, l'épistolière se met littéralement et provisoirement à la place de sa fille. Ce faisant, elle rejoue l'effet de nouveauté que le jeu de La Champmeslé a produit sur elle. Emprunter les yeux de Mme de Grignan, qui n'ont encore rien vu du spectacle de *Bajazet*, c'est recréer au sein de la lettre une première fois, qui ne peut plus avoir lieu que sur le papier. Le récit du spectacle n'a donc pas pour unique fonction la mention et la transmission d'une émotion et de ses causes. Spectacle théâtral et spectacle épistolaires convergent vers la mise au jour de l'émotion esthétique et de ses rouages

---

<sup>342</sup> Sur ce point, cet extrait consacré à *Atys* est tout à fait éloquent : « J'ai été hier à l'opéra avec Mme de Coulanges et Mme d'Heudicourt, M. de Coulanges, l'abbé de Grignan et Corbinelli ; il y a des choses admirables. Les décorations passent tout ce que vous avez vu, les habits sont magnifiques et galants. Il y a des endroits d'une extrême beauté ; il y a un Sommeil et des Songes dont l'invention surprend. La symphonie est toute de basses et de tons si assoupissants qu'on admire Baptiste sur nouveaux frais, mais *Atys* est ce petit drôle qui faisait la Furie et la Nourrice ; de sorte que nous voyons toujours ces ridicules personnages au travers d'*Atys*. Il y a cinq ou six petits hommes tout nouveaux, qui dansent comme Faure, de sorte que cela seul m'y ferait aller. » Sur l'admiration comme passion et le culte de la nouveauté au XVII<sup>e</sup> siècle, voir Christian Biet, « Plaisirs et dangers de l'admiration », *Littératures classiques*, 1998, n°32, p. 121-134 et Thibault Barrier, « L'admiration, première et dernière des passions », *Circé*, 2014, n°5, disponible en ligne (URL : <http://www.revue-circe.uvsq.fr/ladmiration-premiere-et-derniere-des-passions> Dernière consultation le 6 juillet 2017).

<sup>343</sup> Furetière, Antoine, *Dictionnaire universel*, 1690.

<sup>344</sup> Descartes, René, *op. cit.*, deuxième partie, article 53, p. 999 : « Et parce que cela peut arriver avant que nous connaissions aucunement si cet objet nous est convenable ou s'il ne l'est pas, il me semble que l'admiration est la première de toutes les passions. »

affectifs. Le décryptage de la surprise, rejouée à blanc au cœur du récit, en son point de bascule, permet alors d’embrasser la représentation théâtrale et le spectacle des courtisans bordant la scène dans une même émotion : au clair-obscur de *Bajazet* – assombri par « quelque embarras sur la fin » et l’ombre portée de Corneille – répondent les alternances de fraîcheur et de beauté passée – les *Anges versus* la Bourdeaux –, de noble et d’ignoble – Monsieur le Duc *versus* Pomenars qui prend place avec les laquais par peur de représailles ; habits de bal *versus* autres accoutrements (« tout le reste en bandits »). Et de même que le jeu de La Champmeslé transcende les incertitudes de la pièce, le dispositif épistolaire embrasse l’ensemble de l’auditoire par le même souvenir admiratif, atténuant ainsi les irrégularités de l’assistance pour extraire de la scène sa puissance expressive.

Les représentations d’*Esther* et de *Bajazet* nous semblent donc se répondre à distance – échos qui apparaissent comme une image subliminale chez Proust. Ces deux extraits figurent les enjeux de la présence du spectacle dramatique en contexte épistolaire, laquelle excède le simple compte-rendu de réactions esthétiques. Il y a bien sûr, dans ces deux lettres, une large part narrative, grâce à laquelle l’épistolière se met en scène comme spectatrice, le point culminant de cette mise en scène étant bien entendu le récit de la rencontre avec Louis XIV. Mais en dessinant à chaque fois un véritable spectacle épistolaire, dont les regards, les gestes et les déplacements apparaissent précisément ordonnés dans la lettre, l’épistolière se contente pas de partager une émotion esthétique : elle en scrute les soubassements et se met en quête de ses mécanismes affectifs profonds. De la même manière que la lettre d’*Esther* est tout entière convenance, la lettre de *Bajazet* met en scène un regard qui se pose comme pour la première fois sur le spectacle livré par La Champmeslé, décryptant l’admiration ressentie par l’épistolière. Les deux spectacles appartiennent donc doublement à l’exploration émotionnelle proposée par la *Correspondance* : d’une part ils contribuent à une phénoménologie du plaisir esthétique dont la lettre dispose les indices ; d’autre part ils suggèrent que la distance qui sépare l’art dramatique de la vie et que redouble le geste critique crée un espace de discussion de la matière émotionnelle. Les affects y sont éprouvés dans leur efficacité dramatique mais également, au-delà de ce premier niveau, dans leur mécanique psychophysiologique. Il reste à comprendre dans quelle mesure d’autres gestes critiques peuvent contribuer à cette démarche exploratoire : nous prendrons l’exemple des sermons, dont l’écoute et le commentaire rythment la *Correspondance*.

b. *Bons et mauvais sermons*

Dans la *Correspondance*, l'exercice critique prend un tour tout à fait singulier : loin de s'en tenir aux perceptions esthétiques, il en vient à qualifier les émotions en général et à retracer leurs modalités de production et d'existence. Ainsi, en rapportant telle ou telle expérience de spectatrice, l'épistolière contribue à l'expression d'un goût esthétique, mais ce faisant, elle propose aussi des points de passage et des convergences entre les émotions esthétiques et les autres types d'affects. Elle suggère que les premières pourraient éclairer les seconds. Par une écriture qui confronte le moment critique au reste de l'existence – que cette confrontation joue sur le contraste ou sur la synthèse – l'épistolière nourrit sa vie émotionnelle de ses perceptions esthétiques. À ce titre, ces moments nous paraissent constituer des lieux d'élaboration incontournables de l'expérience affective que propose la *Correspondance*. Or, dans ce jeu entre distinction et identification par rapport aux émotions esthétiques, le cas du sermon nous semble fondamental. Parce que les émotions suscitées (ou non) par un sermon sont à mi-chemin entre affects réglés et normés – la question du goût – et expérience intime, entre questionnement sur la beauté et ferveur religieuse, les récits de ces écoutes nous semblent receler des leçons tout à fait essentielles pour comprendre la situation de l'expérience émotionnelle dans l'esthétique et l'éthique sévignéennes.

Malgré son ralliement à l'augustinisme, dont il faudrait d'ailleurs préciser le degré<sup>345</sup>, Mme de Sévigné accorde aux sermons une place essentielle dans sa pratique religieuse, se reconnaissant davantage sur ce point dans une tendance, sinon mystique, du moins molinienne, du catholicisme. Elle compte bel et bien sur la parole sermonnaire pour produire sur elle des effets en stimulant son affectivité. « Comment peut-on aimer Dieu, quand on n'entend jamais bien parler de lui ? » (I, 207) se demande-t-elle dans une lettre. Or, si les augustiniens ne se détournent pas des prédicateurs, ils préconisent l'écrit et la lecture dans la pratique spirituelle, cadre dans lequel la raison prend le pas sur l'affect.<sup>346</sup> L'œuvre morale de Nicole, une lecture importante dans la *Correspondance*, se distingue en plusieurs points de l'augustinisme compris en son sens le plus strict<sup>347</sup>. Et sur le sujet des sermons, qui occupe le huitième traité, la réflexion

---

<sup>345</sup> Il ne nous appartient pas de le faire ici. Nous renvoyons à l'article de Bernard Chédozeau, « Quelques notes sur la religion de Madame de Sévigné » (*Europe*, 1996, n°801-802, p. 113-122), dans lequel l'auteur propose un panorama très nuancé des dispositions religieuses de l'épistolière. Le point le plus assuré nous semble être l'augustinisme moral à travers lequel Mme de Sévigné condamne sans concession les illusions humaines et démasque systématiquement, y compris à son propos, les mensonges en matière morale.

<sup>346</sup> *Ibid.*, p. 114-115.

<sup>347</sup> « Pierre Nicole affirme fonder sa morale sur l'opposition augustinienne de l'amour de Dieu et de l'intérêt propre, de l'amour propre, que les augustiniens tiennent pour exclusifs l'un de l'autre. Mais pour faire reconnaître le poids de l'action humaine, le moraliste estompe jusqu'à la faire disparaître l'opposition entre les deux amours ;

de Nicole éclaire d'une manière étonnante les ambivalences sévignéennes, entre attachement à l'efficacité de l'éloquence et acuité de la critique à l'égard des mauvais sermons, entre mobilisation de l'affectivité et exercice de la raison.

Les exigences de Mme de Sévigné en matière de sermons semblent assez claires dans la *Correspondance*. La fidélité vis-à-vis des figures et épisodes bibliques constitue le premier critère, le plus évident. À propos de la Samaritaine, l'épistolière écrit : « Quelle douleur de la voir défigurée par des prédicateurs indignes ! cela m'afflige » (III, 562). Et Mme de Sévigné semble rechercher dans les sermons le modèle des Pères de l'Église, auxquels elle se réfère pour jauger la réussite de l'exercice oratoire. Ainsi, à propos d'un sermon de Bourdaloue, l'épistolière affirme : « [...] certains endroits furent poussés comme les aurait poussés l'apôtre saint Paul » (I, 692) ; au sujet de M. Treuvé : « Ce sont de véritables homélies comme celles des saints Pères ; j'en fus tout à fait contente » (III, 109). Outre ces critères d'ordre proprement religieux, d'autres exigences convergent davantage vers une réflexion esthétique. Au sujet d'un sermon prononcé par l'abbé de Montmor, l'épistolière écrit :

Je n'ai jamais ouï un si bon jeune sermon ; je vous en souhaiterais autant à la place de votre minime. Il fit le signe de la croix, il dit son texte, il ne nous gronda point, il ne nous dit point d'injures. [...] Il n'a rien qui choque. (I, 207)

On retrouve un élément capital du rapport de Mme de Sévigné à la morale religieuse : on s'y conforme par une conversion quasi-naturelle, qui doit en tout cas s'enraciner dans un tempérament singulier qu'il est vain de brusquer. Ainsi, l'épistolière fuit tout ce qui « gronde », car elle en refuse le désagrément et l'inefficacité. Or, à cette exigence, qui revient comme un leitmotiv dans la *Correspondance*, nous semble corrélée une caractéristique esthétique, que l'épistolière repère aussi bien chez Nicole que dans certains sermons, à savoir la douceur. En l'occurrence, cette dernière définit à la fois la personnalité de l'abbé de Montmor, chez qui la tempérance et la médiocrité compensent chaque extrémité par son contraire – « [i] est hardi, il est modeste, il est savant, il est dévot » (I, 207) – et son discours, qui contente par sa mesure. La douceur s'oppose très régulièrement dans la *Correspondance* à « ce qui choque » et n'est pas respectueux ; elle vient souvent caractériser l'honnête homme. Le sermon accède donc à

---

non seulement il ne défend pas la grâce augustinienne, mais tout au long de sa vie et – ce qui est plus surprenant encore – au temps même des *Provinciales*, il prône une *grâce générale* proche de la grâce molinienne contre laquelle se battent ses amis les plus proches. Par des biais comme les *grâces* et les *pensées imperceptibles*, Pierre Nicole s'efforce de donner un sens nouveau et acceptable aux vieilles notions moliennes de *médiations* et de *condescendances*, en atténuant considérablement la distinction de la grâce efficace prédestinatienne et de la grâce générale donnée à tout homme » (*ibid.*, p. 116). Bernard Chédozeau montre ensuite qu'en vertu de la dimension moraliste de son entreprise, Pierre Nicole se devait de proposer des moyens humains pour une action exigeante de l'homme sur terre, « fei[gnant] de croire [que ces moyens] ne s'opposent point à la grâce efficace augustinienne » (*ibid.*).



deux régimes descriptifs, qui se croisent et convergent vers un idéal de la douceur, lequel concerne aussi bien le domaine esthétique que le domaine civil. Le choix d'une éloquence douce, qui n'est ni provocatrice ni fade, souligne la transformation des critères de l'éloquence au XVII<sup>e</sup> siècle. En quittant la tradition antique et notamment cicéronienne, pour laquelle la douceur, relevant du style médiocre, ne peut être associée à la persuasion oratoire<sup>348</sup>, le sermon tel qu'il est commenté par l'épistolière dans cette lettre accède à d'autres enjeux. Sous la plume de Sévigné, le sermon fait la synthèse de la lettre et du corps, du style et de l'émotion qu'il vise à provoquer, du domaine esthétique et de l'existence<sup>349</sup>. Lorsque cette synthèse est réussie, le plaisir est alors incommensurable et le cœur est entièrement acquis au prédicateur. Or, la douceur n'est pas synonyme d'affadissement, bien au contraire, car un sermon qui ne choque pas n'est pas un sermon sans zèle. Mme de Sévigné loue la beauté qui transporte et le zèle qui enlève. Ainsi, en M. Treuvé, se mêlent la recherche d'une « simplicité apostolique » et un zèle dévorant – « Il a du zèle, et trop, car sa pauvre petite poitrine en est dévorée » (III, 109). Mme de Sévigné salue même le potentiel comique de l'irruption du corps dans l'épisode spirituel, par exemple lorsqu'elle rapporte l'irrépressible exclamation du maréchal de Gramont qui, « si transporté de la beauté d'un sermon du Bourdaloue », « s'écria tout haut, en un endroit qui le toucha : “Mordieu, il a raison !” Madame s'éclata de rire, et le sermon en fut tellement interrompu qu'on ne savait ce qui en arriverait » (I, 479). Parfois, cependant, ce zèle et ces transports ne suffisent pas à atteindre le cœur :

Si nous n'avons bien fait nos Pâques, ce n'est vraiment pas la faute du P. Bourdaloue. Jamais il n'a si bien prêché que cette année. Jamais son zèle n'a éclaté d'une manière plus triomphante. J'en suis charmée, j'en suis enlevée, et cependant je sens que mon cœur n'en est pas plus échauffé et que toutes ces lumières dont il a éclairé mon esprit ne sont point capables d'opérer mon salut. (III, 108-109)

Sévigné renouvelle le motif augustinien du cœur en en concrétisant l'origine physique. Le charme, les transports, relèvent du vocabulaire esthétique et représentent ainsi la part intellectuelle de l'art de persuasion, que met en branle le sermon avec succès ; de même l'esprit est bel et bien « éclairé » des « lumières » fournies par le prédicateur. Mais le cœur reste froid, l'échauffement ne se produit pas, le corps demeure inerte, compromettant l'authenticité de la

---

<sup>348</sup> Denis, Delphine, « La douceur comme catégorie critique au XVII<sup>e</sup> siècle », *Cahiers du GADGES*, 2003, n°1 « Le doux aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Écriture, esthétique, politique, spiritualité », Marie-Hélène Prat et Pierre Servet (dir.), p. 239-260, p. 241.

<sup>349</sup> Le critère de la douceur apparaît primordial dans cette recherche. Delphine Denis en souligne également la puissance synthétique : « À travers les considérations sur l'euphonie, sur le rythme et les liaisons du discours, sur la rime en français encore, tout se passe en effet comme si la notion faisait surgir le *corps* du langage, doublement saisi dans la matérialité de son articulation physique, et dans la puissance de séduction qu'exerce jusque dans l'écriture cette voix latente, écoutée de près » (*ibid.*, p. 257).

préparation au salut. Or, l'épistolière insiste sur l'inscription physiologique des effets d'un sermon réussi. À propos de Bourdaloue encore : « Il m'a souvent ôté la respiration par l'extrême attention avec laquelle on est pendu à la force et à la justesse de ses discours, et je ne respirais que quand il lui plaisait de les finir » (III, 247). Dans ces récits de sermons ratés, qu'il faille imputer leur échec au prédicateur ou à l'épistolière elle-même, l'émotion manquée en vient à se propager au-delà du seul épisode spirituel. À la fin d'une longue lettre écrite le jour de Noël 1671, Sévigné évoque à la hâte un sermon de Bourdaloue. Intégrée à une concaténation de petits faits sans lien, la mention du sermon raté épouse l'empressement de cette fin de lettre, auquel s'associe l'indifférence émotionnelle constatée lors du prêche.

J'attendais votre frère ; on le renvoie de la moitié du chemin, à cause du voyage. Je ne dirai à Rippert que ce qu'il faut. J'ai été au sermon ; mon cœur n'en a pas été ému.  
Ce Bourdaloue,

*Tant de fois éprouvé,  
L'a laissé comme il l'a trouvé.*

C'est peut-être ma faute. Adieu, mon ange. Je suis pressée ; je verrai demain Rippert.  
(I, 403)

De même que le sermon a glissé sur elle sans toucher son cœur, l'épistolière virevolte entre les nouvelles de divers ordres – l'arrivée annulée de son fils, la prise de congé, le rendez-vous avec Rippert –, ce que signale le style paratactique. Les vers qu'insère Sévigné – et notamment le premier – suggèrent en outre que l'émotion esthétique et spirituelle que le sermon de Bourdaloue ne parvient pas à soulever est réintégrée aux autres types d'émotions qui animent l'existence affective de l'épistolière et éprouvent son cœur. Là où d'autres écoutes de sermons se distinguaient par l'événement émotionnel qu'elles provoquaient, isolant dans la lettre un moment de grâce ou de transport particulier, le sermon du 25 décembre 1671 est évoqué en passant, avec une forme de désinvolture et de dégageant que renforce l'adverbe « peut-être », qui indique que l'épistolière renonce à chercher les causes de l'échec. On a souvent insisté sur la présence de l'affect dans la *Correspondance* et sur la manière dont l'épistolière cherchait à en réguler l'intensité : ici, au contraire, c'est l'apathie qui caractérise cette vie émotionnelle et qui imprime au texte sa forme et son silence. Ainsi, l'échec du sermon sur le plan de l'engagement spirituel irradie au-delà de son seul récit et se fond avec un même substrat affectif fait de nonchalance et de dispersion. La critique de ce sermon se déplace donc radicalement vers la description de son résultat sensible, signe que l'émotion esthétique et l'émotion en général mobilisent les mêmes ressorts et courent les mêmes risques.

Le sermon est également l'occasion d'émotions collectives, qui prennent différentes formes en fonction de l'objectif et du talent du prédicateur. L'expérience collective du transport

religieux et ses enjeux spirituels constituent pour l'épistolière un point de vue idéal pour décrypter le mécanisme d'adhésion ou de persuasion et son fondement émotionnel. Après avoir présenté à Guitaut le contenu d'un sermon de Bourdaloue sur l'évangile du Centenier et le *Domine, non sum dignus*, contenu sur lequel on reviendra, Mme de Sévigné écrit :

Tout cela fut traité avec une justesse, une droiture, une vérité, que les plus grands critiques n'auraient pas eu le mot à dire. M. Arnauld lui-même n'aurait pas parlé d'une autre manière. Tout le monde était enlevé et disait que c'était marcher sur des charbons ardents, sur des rasoirs, que de traiter cette matière si adroitement et avec tant d'esprit qu'il n'y eût pas un mot à reprendre ni d'un côté ni d'autre. Mme de Caumartin était là, qui recevait les compliments. Pour moi, j'étais tout ébaubi d'entendre le P. Desmares avec une robe de jésuite. (III, 104)

La force de ce sermon tient, sur le plan théologique, à l'adresse de Bourdaloue qui, tout en ménageant les leçons de saint Augustin, réaffirme la nécessité de la communion, sacrement cher aux jésuites. La question est encore sensible à l'époque (1683). Elle a été l'objet de débats houleux depuis les années 1640 : à partir de la technique des renouvellements promue par Saint-Cyran, certains jansénistes pratiquaient la communion avec beaucoup de parcimonie, car il était inenvisageable selon eux d'accéder à ce sacrement sans une complète conversion du cœur. Pour les jésuites, cela revenait à se détourner de la communion et à se dégager par là même des obligations morales et spirituelles qu'elle imposait. Bourdaloue choisit donc un sujet particulièrement polémique et l'épistolière salue l'équilibre trouvé par le prédicateur. Or, c'est précisément ce point de conciliation qui donne au sermon toute sa force, à la fois sur le plan spirituel et sur le plan émotionnel. La justesse de la démonstration est d'autant plus admirable, et admirée, que le sujet proposé était ardu et controversé. L'extrait cité ci-dessus vient clore, par une adhésion massive, le détail de la démonstration, dont Mme de Sévigné met en scène le balancement constant : accumulation des circonstanciées qui envisagent un cas puis son contraire – « que si nous étions bien disposés [...] et si nous étions dans le péché [...] » –, multiplication des tournures adversatives – « mais qu'il fallait s'efforcer [...] », « plutôt que de demeurer tranquilles [...] » – et effet litannique avec la répétition de plusieurs termes, « approcher », « jamais » ou « fausse ». Les deux partis, convoqués de manière sous-jacente avec la mention d'Arnauld, sont même neutralisés – « il n'y eût pas un mot à reprendre ni d'un côté ni d'autre » – et c'est dans un ébahissement final que Sévigné évoque une image troublée, fusionnant la figure du janséniste Desmares et la robe jésuite, sorte d'emblème halluciné de la conciliation spirituelle formulée par Bourdaloue. Au cœur de l'épisode, l'articulation entre la synthèse des arguments évoqués – « [t]out cela » – et la pleine adhésion acquise par le prédicateur – « [t]out le monde était enlevé » – rend compte de l'adéquation entre la force de la démonstration et la plénitude collective qui lui répond. Or, la lettre impute la réussite du sermon

à cette liaison intime, davantage qu'à son contenu. Le récit sévignéen s'attache à en retracer les conditions. De cet étonnement mêlé de ferveur religieuse, dont la lettre propose de scruter les causes, l'épistolière extrait sa propre voix, une voix devenue balbutiante. En réactivant un mot déjà vieilli et familier, l'adjectif « ébaubi », Sévigné livre de son expérience de l'admiration une dimension physique et clôt le flux langagier, celui du prédicateur, celui des auditeurs commentant la prestation et celui, sans doute, de la lettre, par une parole déclinante, signal manifeste du soubassement physiologique de l'émotion provoquée par le sermon. Tout conduit, ici, à *inter-loquer* l'épistolière.

Le récit critique du sermon repose donc d'une part sur la mise au jour d'une forte adéquation entre les ressorts et les enjeux mobilisés par la démonstration théologique de Bourdaloue et, d'autre part, sur la forme que prend l'adhésion collective à son discours. La représentation de cette foule « enlevée », pleinement convaincue et impressionnée par l'adresse du prédicateur, propose une expérience de l'étonnement fondée sur la tension spirituelle et la puissance physique. Le dernier mouvement de l'extrait, introduit par « [p]our moi », clôt l'épisode par un retour sur l'épistolière, qui, en reprenant la main, dégage aussi du sermon sa propre vérité. Et ce type d'approfondissement constitue sans doute l'une des leçons les plus étonnantes des critiques de sermons dans la *Correspondance*. C'est sa propre intériorité affective que Mme de Sévigné met finalement en exergue à travers la critique de sermons, laquelle reflète par ailleurs des enjeux mondains et spirituels. Commenter la réussite ou l'échec d'un sermon, se mesurer à l'aune d'une réceptivité affective plus ou moins grande, décrypter l'émotion collective et ses modalités – ce sont là autant de façons d'évoquer une certaine disposition intérieure, autant de chemins de traverse pour comprendre comment l'émotion peut relier le moi et le monde. Dans cette perspective, l'extrait suivant est sans doute le plus exemplaire.

Me voici à la joie de mon cœur, toute seule dans ma chambre à vous écrire paisiblement ; rien ne m'est si agréable que cet état. J'ai dîné aujourd'hui chez Mme de Lavardin, après avoir été en Bourdaloue, où étaient les *Mères de l'Église* ; c'est ainsi que j'appelle les princesses de Conti et de Longueville. Tout ce qui est au monde était à ce sermon, et ce sermon était digne de tout ce qui l'écoutait. J'ai songé vingt fois à vous, et vous ai souhaitée autant de fois auprès de moi. Vous auriez été ravie de l'entendre, et moi encore plus ravie de vous le voir entendre. (I, 183)

À première vue, la critique du sermon se fait plus discrète ; seule une comparaison avec la dignité de l'audience en donne une idée. Comme dans l'extrait précédent, on retrouve un jeu de correspondances et d'équivalences entre le sermon et son auditoire. À cet égard, la précision centrale – « Tout ce qui est au monde était à ce sermon, et ce sermon était digne de tout ce qui l'écoutait. » – ne pourrait relever que de la frivolité d'une mondaine qui veut montrer qu'elle

fréquente les mêmes lieux que les grands. Pourtant, cette structure chiasmaticque nous semble être comme la miniature de l'épisode tout entier : par son effet de clôture, elle redouble le fonctionnement de ce petit récit, qui s'ouvre et se referme sur le même « moi » écrivant. La critique du sermon émerge alors de façon déplacée ou décentrée par rapport au prédicateur ou à l'auditoire, mais recentrée sur la protagoniste qui en relaie l'écho. L'évocation de Mme de Grignan, dont l'épistolière aurait souhaité la présence, n'assombrit pas le ton de l'épisode mais permet au contraire d'en exprimer l'allégresse. Quel peut être alors le rapport entre ce sermon, « digne » mais à peine caractérisé, et l'expression de la joie qui irradie dans ce passage ? Les deux plans sont intimement liés par le truchement de la correspondante, Mme de Grignan. Celle-ci est au centre des deux autres chiasmes de l'extrait, si bien que cette figure structure l'ensemble de ce mouvement. La beauté du sermon est à la mesure de son pouvoir d'entraînement : entraînement de l'imagination – Mme de Sévigné convoque sa fille par la pensée –, entraînement du cœur – qui procède de cette vision –, entraînement de l'écriture, enfin, lorsque l'épistolière prend la plume pour fixer l'épisode. L'émotion naît donc au contact de plusieurs réalités que la lettre embrasse d'un seul mouvement. Permise par la beauté et la dignité d'un sermon qui prend syntaxiquement la forme d'un pays où l'on se rend – « en Bourdaloue » –, cette expérience affective ne se déploie que par réfraction par rapport à la joie de Mme de Grignan, fantasmée, qui en retour inonde le cœur de l'épistolière. L'allégresse et l'apaisement suscités par le sermon et accomplis par la vision d'une émotion partagée vont jusqu'à imprimer à l'extrait la forme même de la plénitude : les chiasmes successifs que nous avons évoqués sont en quelque sorte subsumés par l'effet d'encadrement produit par la présence initiale et finale du « moi » – « Me voici », « et moi encore » – et par la circularité entre le son, l'image et l'écriture – l'allitération en [v] dans le dernier segment, « plus ravie de vous le voir entendre » ne fait qu'en renforcer l'effet –, lesquels concentrent en un même lieu les enjeux affectifs de la lettre.

Les récits de sermons sont donc l'occasion d'une double élaboration. Ils prennent d'abord place sur la scène des émotions esthétiques. L'épistolière en présente alors les exigences, les réussites et les échecs. Mais plus profondément, du compte-rendu détaillé à la simple mention, la critique des sermons met en valeur les conditions d'émergence de ces émotions et leur porosité avec l'univers affectif dans sa totalité. Les émotions spirituelles, voire esthétiques dans le cas d'un sermon réussi dont l'épistolière jugera l'éloquence, naissent au contact de l'existence tout entière, par dégagement ou mixtion : en en représentant les

circonstances, en en recréant le parcours émotionnel, la lettre en décrypte le fonctionnement et lui donne une forme.

## B) Transmission épistolaire et expression des émotions

La distance critique qu'installe dans la lettre la dimension esthétique des émotions ressenties à l'écoute d'un sermon ou devant un spectacle dramatique est donc un prisme à travers lequel nous avons cru pouvoir déceler une attention particulière accordée par l'épistolière aux origines de l'affect : exploration des formes de la convenance dans la lettre d'*Esther*, du fonctionnement de l'admiration dans la lettre consacrée à *Bajazet*, de l'ancrage physiologique de l'émotion religieuse dans le cas des sermons. Dans les pages qui vont suivre, nous voudrions évoquer les autres formes que peut prendre cette « distance » qui caractérise parfois l'apparition des émotions dans la *Correspondance* : nous envisagerons successivement la métaphore théâtrale, qui constitue un filtre à travers lequel certains affects sont représentés dans la *Correspondance*, et ensuite, plus généralement, la forme narrative dont les effets sur la compréhension des émotions nous semblent tout aussi décisifs.

### a. *Le paradigme théâtral hors la scène : réflexe culturel ou dispositif exploratoire ?*

Nous avons suggéré, au sujet de la mort de la tante, que la métaphore théâtrale a chez Sévigné une puissance descriptive qui dépasse l'apparente confrontation entre le mensonge social et la vérité intime<sup>350</sup>. À l'appui de l'analyse que nous avons menée à propos de la formulation des émotions esthétiques, l'usage du paradigme théâtral dans la *Correspondance* mérite d'être approfondi, ne serait-ce qu'en raison de sa remarquable prégnance<sup>351</sup>. Malgré sa large diffusion dans la *Correspondance*, la métaphore théâtrale n'a fait l'objet que de deux études : l'une, limitée par sa brièveté – il s'agit d'un court article sur lequel nous reviendrons car il nous paraît proposer quelques formulations importantes ; l'autre, limitée par son champ

---

<sup>350</sup> Pour le chevalier de Méré, le recours au paradigme théâtral a encore d'autres usages : « Je suis persuadé qu'en beaucoup d'occasions il n'est pas inutile de regarder ce qu'on fait comme une Comédie, et de s'imaginer qu'on joue un personnage de théâtre. Cette pensée empêche d'avoir rien trop à cœur, et donne ensuite une liberté de langage et d'action, qu'on n'a point, quand on est troublé de crainte et d'inquiétude » (*Suite du commerce du monde, Œuvres complètes*, Charles-Henri Boudhors (éd.), Paris, Klincksieck, 2008 [Roches, 1930], p. 158).

<sup>351</sup> Parmi les mémorialistes et épistoliers contemporains, on ne retrouve une telle présence du lexique théâtral que dans les *Mémoires* du cardinal de Retz ; mais Mme de Sévigné se distingue nettement lorsqu'elle met le paradigme théâtral au service de la représentation de l'intime.

d'analyse puisqu'elle se limite aux « scènes de comédie »<sup>352</sup>, tout en rappelant des éléments méthodologiques et lexicaux indispensables. Nous restreignons à notre tour la réflexion puisque c'est un aspect bien précis des usages du paradigme théâtral en contexte épistolaire qui nous intéresse. Évoquer des faits quotidiens à l'aide du lexique théâtral semble être une pratique courante dans la *Correspondance*, au point qu'on peut songer à l'emprise du *theatrum mundi*<sup>353</sup> et de sa version augustinienne sur la perception sévignéenne de la réalité<sup>354</sup>. Pourtant, l'expression de la toute-puissance divine qui ponctue la *Correspondance* et qui pourrait s'articuler à l'idée de la vanité de l'action des hommes sur terre, dont Dieu tirerait les ficelles, relève d'une tout autre tonalité, plus grave, tandis que les références au lexique dramatique s'articulent le plus souvent à l'enjouement épistolaire. C'est peut-être l'indice qu'au-delà d'un pessimisme anthropologique qui structurerait la représentation de ces « scènes » dans la *Correspondance*, la métaphore théâtrale touche d'autres mécanismes<sup>355</sup>.

Le rire<sup>356</sup>, provoqué dans la vie et recherché dans la lettre, motive presque toujours l'apparition du paradigme théâtral dans la *Correspondance*. La disqualification du ridicule et la mise au jour des discordances du réel constituent les deux axes principaux autour desquels s'articule la raillerie sévignéenne<sup>357</sup>. Et sans se parer du lexique théâtral, l'irruption du ridicule dans les « scènes » de la vie quotidienne est régulièrement présentée comme efficace sur le plan émotionnel, en ce qu'elle fait rire (ou pleurer de rire) un public, dont l'épistolière est souvent la première protagoniste. Le paradigme théâtral est ainsi très souvent associé à un art de la surprise, dont la lettre se saisit pour en *transmettre* les effets. Par exemple à propos d'un « beau

---

<sup>352</sup> Voir Robert N. Nicolich, « Life as theatre in the Letters of Madame de Sévigné », *Romance Notes*, 1975, vol. 16, n°2, p. 376-382 et Laure Depretto, « Scènes de comédie dans les lettres de l'année 1671 », art. cit. Laure Depretto destinait cette intervention aux agrégatifs, d'où la restriction du corpus.

<sup>353</sup> Sur cet aspect en particulier, voir notamment : Louis Van Delft, *op. cit.* et Jean-Claude Vuillemin, « *Theatrum mundi* : désenchantement et appropriation », *Poétique*, février 2009, n°158, p. 173-199.

<sup>354</sup> Au sujet de la fuite du roi et de la reine d'Angleterre en France par exemple : « Voilà de si grands événements qu'il n'est pas aisé d'en comprendre le dénouement, surtout quand on jette les yeux sur l'état et sur les dispositions de toute l'Europe. Cette même Providence qui règle tout démêlera tout ; nous sommes ici les spectateurs très aveugles et très ignorants » (III, p. 461).

<sup>355</sup> Pour une étude approfondie des usages du mot « scène » en dehors de l'univers théâtral, nous renvoyons à Laure Depretto, art. cit., et à la référence qu'elle mentionne dans son article : Lise Charles, « La scène : le mot et l'idée », atelier *Fabula*, disponible en ligne : [http://www.fabula.org/atelier.php?La\\_scene](http://www.fabula.org/atelier.php?La_scene).

<sup>356</sup> Pour les effets recherchés par la théâtralité dans la *Correspondance*, voir l'étude de Laure Depretto à propos des *Lettres de 1671* (art. cit.), qui détaille à la fois les formes que prend la référence au théâtre (citations issues de pièces, lexique dramatique) et les visées de tels emplois, lesquels mêlent souvent plusieurs registres (le rire, le ridicule, la dédramatisation).

<sup>357</sup> Voir Laure Depretto, art. cit. ; Nathalie Freidel, « Le rire de la marquise : folies, lanternes et turlupinades » in *La première année de correspondance entre Mme de Sévigné et Mme de Grignan*, Cécile Lignereux (éd.), Paris, Classiques Garnier, 2012 ; Delphine Denis, *La Muse galante, poétique de la conversation dans l'œuvre de Madeleine de Scudéry*, Paris, Champion, 1997 et son édition des *Conversations : De l'air galant et autres conversations*, Paris, Champion, 1998 (au sujet de la raillerie).

garçon » qui laisse supposer les meilleures dispositions – « jeune, blond, un justaucorps boutonné en figure » – mais qui « hélas ! », rompt le charme « dès qu’il ouvr[e] la bouche » : « il se mit à rire de tout ce qu’il disait, et moi quasi à pleurer » (II, 1031). Même scénario avec le fils du président Mesneuf dont elle admire la transformation rapide et apprécie la nouvelle figure : « Sur cela il sort une voix terrible de ce joli visage, qui nous plante au nez, d’un air ridicule, que *mauvaise herbe croît toujours*. Ma bonne, voilà qui fut fait ; je lui trouvai des cornes. S’il m’eût donné un coup de massue sur la tête, il ne m’aurait pas plus affligée » (II, 165). L’épistolière niche au cœur de ses lettres des coups de théâtre, qui articulent solidement effet comique et rupture émotionnelle.

Il y a aussi, derrière ces réjouissances épistolaires, une fonction d’élucidation et de démasquage, qui concerne notamment les comportements aberrants de certains mondains trop zélés. On pense notamment à la rivalité de Mme de Gêvres et de Mme d’Arpajon, « au coude au coude » pour servir Mademoiselle, l’occasion pour Sévigné de proposer une scène dans laquelle les gestes et les déplacements des deux duchesses, minutieusement observés et relatés par l’épistolière, confinent au comique le plus grotesque<sup>358</sup>. Entre les deux duchesses, c’est Mme de Gêvres qui remporte la palme du ridicule : non seulement elle a participé à ce ballet des empressées, spectacle navrant de la recherche des petits honneurs, mais en outre, elle y est entrée de manière déplacée : « a-t-on jamais vu accourir pour ôter à Mme d’Arpajon, qui est dans la ruelle, un petit honneur qui lui vient tout naturellement ? » (I, 204). Il n’est pas question de remettre en cause l’ordre établi, de surcroît en mettant grossièrement le pied dans la porte, ou plutôt ici, le pied sur l’estrade. En prétendant à un honneur qui ne lui revenait pas, Mme de Gêvres a fait dérailler le jeu social et en récolte donc le fruit amer ; l’épistolière, en poussant Mme d’Arpajon à réagir et en relatant cette scène très réglée, se fait à la fois dramaturge de l’ignorance et censure des prétentions illégitimes. Outre la visée railleuse, c’est la « vitesse narrative propre à la *scène* narratologique<sup>359</sup> » et le maillage serré des indications de déplacements et de geste, que Laure Depretto compare à des didascalies, qui confèrent au passage sa qualité de « scène ». Sans référence précise au lexique théâtral, le passage est unifié par l’« attestation oculaire<sup>360</sup> » inaugurale – « Je vis hier une chose chez Mademoiselle » (I, 204) – et la multiplication des mouvements qui ramènent presque les deux protagonistes au statut de fantoche. Dans cet exemple, l’épistolière n’exploite finalement que les visées

---

<sup>358</sup> Voir Laure Depretto, art. cit., p. 11-12.

<sup>359</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>360</sup> *Ibid.*, p. 11.



traditionnelles du comique, avec une insistance toute particulière sur le ridicule de la scène. De même, quand Sévigné raconte un affrontement verbal entre une comtesse et le comte de Guiche à propos du conflit qui oppose le maréchal d'Humières et le maréchal de Créquy, le caractère outré de la dispute et le filtre comique que l'épistolière lui applique semblent parfaitement superposés : « La Comtesse s'égosille, le comte de Guiche prend son fausset ; il les faut séparer ; c'est une comédie » (I, 492). Dans cette farce comique à demi-chantée, la référence théâtrale se double d'accents bigarrés, en particulier par la figuration hybride du comte de Guiche, mi-homme mi-femme à cause de sa voix aiguë. À première vue, la référence au domaine théâtral clôt l'épisode sur lui-même grâce à sa valeur résomptive. Îlot farcesque au sein du plus long récit de la querelle qui oppose les deux maréchaux, le court passage donne l'impression d'une parfaite concordance entre son contenu factuel et son traitement épistolaire, comme si la lettre ne faisait que rendre compte de la « comédie » sans que cette qualification n'ajoute rien de plus à la compréhension de l'événement. Les commentaires de l'affaire constituent cependant un ajout manifeste au récit proposé par Sévigné ; elle l'avait clos quelques lignes plus haut : « Voilà de quoi l'on parle uniquement » (I, 492). La mention de ces paroles, vaines puisque l'issue de l'affaire, à savoir la mise à l'écart des deux maréchaux, a été scellée, ne vise plus à nourrir le sujet du récit mais à témoigner des gesticulations que la querelle a provoquées. L'échange entre la comtesse – dont Sévigné ne précise pas l'identité – et le comte de Guiche n'a donc plus aucun contenu substantiel : il n'est plus qu'une opposition brutale de voix désincarnées, réduites à une matérialité déshonorante. La référence à la comédie parle donc d'elle-même. Elle est employée par l'épistolière comme paradigme de vanité. Au-delà du seul potentiel comique des relations du monde, l'inconsistance ontologique de la comédie fait voir l'insignifiance des commentaires mondains à propos d'une affaire réglée, à laquelle on ne peut plus rien. Émotion inutile et dérèglement des corps, voilà ce que la référence à la comédie permet de mettre au jour dans cette logorrhée. Et comme si la vanité du discours et son inutilité criante allaient jusqu'à menacer son statut ontologique, la facticité qu'instille la référence à la comédie semble scandée dans la lettre – « le comte de Guiche prend son *fausset* ; il les *faut* séparer » (I, 492, nous soulignons) – et constitue un repoussoir dans l'ordre des nouvelles, dont il faut vite se dégager – l'épistolière enchaîne : « Ce qui est vrai [...] » (*ibid.*).

En matière d'émotion, les usages de la métaphore théâtrale semblent suivre les mêmes nuances, de la simple raillerie visant les ridicules à la mise en abîme de la facticité, si bien qu'aux enjeux pragmatiques de la transmission épistolaire – rendre l'insolite, le ridicule ou l'intensité de telle ou telle scène – s'adjoint une interrogation sur l'affectivité humaine. Dans la

lettre du 5 juillet 1671, c'est l'art de la composition qui permet d'enrichir la condamnation du ridicule d'un enjeu exploratoire. Dans cette lettre, Mme de Sévigné s'en prend à sa voisine bretonne, Mlle du Plessis. Celle-ci est victime dans la *Correspondance* de railleries infinies, principalement à cause de sa bêtise. Dans le passage en question, l'accent breton de la Du Plessis, ses mensonges et son attitude hypocrite sont tour à tour les cibles du récit. Immédiatement après, Sévigné évoque l'émotion qui saisit deux servantes des Rochers, Jacqueline et la *Turquesine*, littéralement bouleversées par le départ de Charles. Or, le paradigme théâtral donne à l'ensemble une véritable unité en même temps qu'il suggère une lecture plus nuancée des différentes émotions en jeu. Ce paradigme prend d'abord la forme de la référence à *Tartuffe* au sujet de Mlle du Plessis :

L'autre jour la biglesse joua *Tartuffe* au naturel. Après avoir demandé à table *bœuve et moutonne* à La Mousse, elle tomba dans le malheur de mentir sur je ne sais quoi ; en même temps, je la relevai et lui dis qu'elle était menteuse. Elle me répond en baissant les yeux : « Ah ! oui, madame, je suis la plus grande menteuse du monde ; je vous remercie de m'en avertir. » Nous éclatâmes tous, car c'était du ton de Tartuffe : *Oui, mon frère, je suis un misérable, un vase d'iniquité*, etc. Elle veut aussi se mêler quelquefois d'être sentencieuse et de faire la personne de bon sens ; cela lui sied encore plus mal que son naturel. Vous voilà bien instruite des Rochers. (I, 288)

Sévigné approfondit ensuite la référence au théâtre en qualifiant de « scène » les adieux des deux servantes.

Je voudrais pouvoir vous décrire les pleurs et les cris, et le langage breton de Jacqueline et de la *Turquesine*, en voyant monter votre frère à cheval : c'est une scène. Pour moi, j'eusse pleuré,

*Mais les voyant ainsi,  
Je me suis mise à rire, et tout le monde aussi.* (I, 288-289)

La dénonciation de l'hypocrisie de Mlle du Plessis et de son « faux » naturel permet *a priori* d'éclairer l'épisode des adieux selon deux perspectives : une perspective comique, puisqu'au mauvais naturel de la Du Plessis répond le naturel trop expansif des deux servantes, avec à la clé, le même rire franc ; une perspective descriptive, selon laquelle la lettre décrypte les outrances des comportements humains, celle de la Du Plessis d'une part, dont l'affectation grossière la ridiculise, celle des deux servantes d'autre part, qui, par l'excès de leur réaction, parviennent à inverser l'atmosphère des adieux. À chaque fois, le paradigme théâtral vise à interroger l'expression du naturel. Les deux volets sont également liés par la même motivation : railler les Bretons, qu'ils se démarquent par un simple accent, comme Mlle du Plessis ou par leur langage, comme les deux servantes. Enfin, à première vue, les deux épisodes provoquent le même rire, réaction physique devant la drôlerie et la cocasserie de ces trois personnages. Pour autant, si l'on remonte à la source de cette gaieté bretonne, on comprend que les deux rires

n'ont pas la même tonalité. La saturation du premier récit par le souvenir de *Tartuffe* confère à la drôlerie de la Du Plessis un léger grincement. L'aveu du mensonge emprunte les accents du plus célèbre hypocrite du temps, le tout sans calcul, « au naturel », ce naturel que la Du Plessis se prend aussi à travestir avec une lourdeur remarquable. La voisine de Mme de Sévigné perd en réalité sur les deux tableaux : ni le fond ni la forme ne témoignent chez elle d'une individualité qui saurait cultiver sa singularité tout en se conduisant honnêtement dans le monde. La gaieté qu'une telle extravagante provoque est donc une joie mêlée de réprobation vis-à-vis d'une demoiselle qui conduit tous ceux qui l'entourent à l'hypocrisie : « Quand je lis les douceurs que vous dites pour elle, j'en rougis comme du feu » (I, 288). Par contraste, l'émoi de Jacqueline et de la *Turquesine*, dont les manifestations violentes sont qualifiées de « scène », apparaît comme un excès de sincérité. C'est que la métaphore théâtrale, pourtant héritée du *theatrum mundi*, ne vise pas réellement à faire le partage entre l'émotion jouée et l'affect spontané<sup>361</sup> : en l'occurrence, c'est surtout le souvenir précis du *Tartuffe* qui met réellement en avant les faux-semblants, tandis que l'évocation du théâtre en général a d'autres fonctions. Non contente de rehausser le récit sévignéen en soulignant le pittoresque, l'identification des pleurs des deux servantes à une « scène » relève bien entendu de cette attitude, propre à l'élite lettrée, qui consiste à trouver dans la vie quotidienne des potentialités dramatiques ou romanesques<sup>362</sup>. Mais la présence du paradigme théâtral ne se réduit nullement à ces usages. La confrontation des deux épisodes à travers le même prisme dramatique suggère une autre interprétation possible au « c'est une scène » final. L'affectation de Mlle du Plessis renvoie en quelque sorte à un *hors-la-scène* en convoquant naturellement la référence au *Tartuffe* – naturellement car le mécanisme de remémoration est extrêmement spontané de la part de l'épistolière – et ainsi, le rire qu'elle provoque – « nous éclatâmes » – tout comme le rire connivent que la lettre cherche à susciter auprès de la destinataire, procèdent d'une entreprise de démasquage, médiatisée par la récurrence des bévues de la Du Plessis dont les deux correspondantes partagent l'expérience. Le rire provoqué par la « scène » de Jacqueline et

---

<sup>361</sup> L'usage du lexique théâtral ne disqualifie jamais vraiment le contenu existentiel des émotions représentées dans la lettre. La profondeur et la complexité de l'écriture de Sévigné nous paraît résider dans ce paradoxe, qu'il serait aisé de résoudre en arrachant la *Correspondance* à son ancrage dans le vécu sous prétexte d'éviter l'impasse biographique.

<sup>362</sup> À propos de la référence à Molière, Bernard Raffalli propose l'analyse suivante : « [...] [Molière] guide [Mme de Sévigné] à tout instant dans cette autre entreprise de démystification de la comédie du monde que sont les lettres [...]. Ce n'est pas Molière qui imite la vie, c'est la vie qui imite Molière [...] » (« La culture de Mme de Sévigné », *Europe*, numéro cité, p. 69-79, p. 76). À propos de la lettre sur le mariage raté de la Grande Mademoiselle, Roger Duchêne fait du recours au paradigme théâtral un *topos* de la lettre galante (*Réalité vécue et art épistolaire : Madame de Sévigné et la lettre d'amour*, Paris, Bordas, 1970, p. 43-45).

la *Turquesine* est tout autre : si l'on se réfère à la toute fin du passage, on constate que ce rire prend la place des pleurs attendus à l'occasion du départ de Charles pour la Lorraine et en adoucit considérablement la charge émotive. Si le rire suscité par la Du Plessis était un rire « aux dépens de », l'hilarité que provoquent les deux servantes exhibe davantage le mécanisme émotionnel et sa subversion. Jusque-là, le départ de Charles avait été placé sous le signe de la perte et de l'ennui, le jeune homme étant lui-même « fâché » de quitter les Rochers. La réaction naturellement outrée des deux servantes, les protestations de tristesse manifestées sans retenue, inversent la teneur de la scène. La qualification dramatique – « c'est une scène » – contrebalance d'emblée le caractère indescriptible de l'épisode – « je voudrais pouvoir vous décrire [...] ». Ce qui menace d'échapper à la transmission épistolaire et que l'épistolière parvient à fixer, c'est la saturation émotionnelle de la scène d'adieux, qui mêle désespoir et gaieté. Plus encore, la conception théâtrale de l'épisode permet à Sévigné d'inscrire au cœur de la lettre le caractère soudain et spontané, proprement renversant, de la tristesse des servantes. De l'expression d'une vague condescendance à l'égard des mœurs des servantes, la lettre en vient à décrire l'expérience d'une diversion : diversion émotionnelle – le rire remplace les pleurs – qui prend la forme d'une diversion épistolaire, le récit construit autour de Mlle du Plessis, mâtiné de références extratextuelles, laissant la place à une pure expérience physique – la contagion émotionnelle provoque mécaniquement une réaction en chaîne, des pleurs des servantes au rire de Sévigné, aux rires de son entourage. La référence à l'univers théâtral constitue donc un prisme à travers lequel l'épistolière rend compte de la surprise affective et de sa dimension physique ; elle suggère aussi la manière dont une émotion peut succéder à une autre, selon quelles modalités et avec quelles conséquences, y compris dans la lettre, le passage se refermant sur des vers, dont l'harmonie imitative fixe un peu plus la parenthèse joyeuse de cette scène d'adieux paradoxale.

On le voit, qu'elle soit allusive ou descriptive, la référence au théâtre permet de confronter les nuances d'un même mécanisme émotionnel – dans l'exemple précédent, celui qui mène au rire – et d'éprouver dans la lettre les surprises de la vie affective. Comme Laure Depretto l'a montré, le recours au paradigme théâtral, quelles que soient ses formes, confère à l'épistolière le statut de dramaturge par lequel elle se soustrait au déroulement de l'action pour mieux en régler la transmission épistolaire – c'est par exemple le cas dans la lettre sur l'incendie chez les Guitaut<sup>363</sup>. Si elle est avant tout efficace stylistiquement et narrativement, la posture de

---

<sup>363</sup> Voir le dernier article cité, mais aussi son étude, *op. cit.*

retrait rend aussi compte d'une pensée du monde marquée par l'augustinisme : dans la mise en série des grands et petits événements de la cour – le mariage raté de la Grande Mademoiselle, l'union avortée entre le prince de Conti et Mlle de Blois, par exemple –, l'intensité et la réversibilité des faits que rapporte l'épistolière sont parfaitement mises en exergue par la référence au théâtre, notamment à la tragédie, mais aussi par la comparaison avec les grandes fresques romanesques du début du siècle. Entre intérêt et désenchantement, l'épistolière se délecte des tressaillements du monde tout en assumant la dimension caduque et vaine. Pourtant, au contact de l'exercice épistolaire, cette posture semble se renverser et le paradigme théâtral devenir un moyen pour éclairer sous un jour nouveau la production des émotions, leur alternance et leurs nuances. Ainsi, alors que Sévigné s'apprête à examiner les raisons pour lesquelles elle admire la ténacité extrême de Mme de Grignan face aux événements qui l'accablent, comparant d'ailleurs la combativité de la comtesse avec la stratégie politique d'Horace<sup>364</sup>, c'est la scène du théâtre tragique sur laquelle l'épistolière conduit sa fille qui exprime le mieux la force de l'éblouissement maternel :

Ne voulez-vous pas bien me permettre présentement, ma chère bonne, de passer derrière le rideau et de vous faire venir sur le théâtre ? Votre rôle est héroïque, et d'un cothurne qui passe toutes mes forces. (III, 901)

Retirée dans les coulisses, Mme de Sévigné ne tire pas les ficelles pour autant ; en réinterprétant près de vingt ans plus tard l'affaire du « rideau » – « je ne veux point que vous disiez que j'étais un rideau qui vous cachait » écrivait Mme de Sévigné en 1671 (I, 155) – l'épistolière laisse cette fois la pleine lumière à sa fille et l'image de la scène, magnifiée par son orientation tragique, célèbre le courage de Mme de Grignan en même temps qu'elle donne forme à l'intensité de l'admiration que lui porte Mme de Sévigné. De manière très paradoxale, c'est en peignant sa fille sous les traits d'une héroïne tragique que l'épistolière peut rendre compte de la force de son affection, comme si le paradigme théâtral permettait de scruter en profondeur la vie affective et d'en exhiber la violence et la vérité.

Dans son étude, Robert N. Nicolich suggérait l'idée d'une autonomisation de la référence théâtrale par rapport aux codes galants ou à l'esthétique baroque. Le caractère « inattendu » de l'apparition du lexique théâtral rend « presque impossible » le repérage précis d'une ligne de démarcation « qui sépare la convention purement littéraire de la transformation personnelle de la convention en quelque chose d'une réalité nouvelle et vivante ». Il poursuit : « La terminologie théâtrale, d'apparence spontanée dans les *lettres* de Mme de Sévigné,

---

<sup>364</sup> III, p. 901 : « Ma bonne, quelle force Dieu vous a donnée ! Vous me faites souvenir d'Horace, qui sépara ses ennemis pour les combattre séparément ; ils étaient trop forts ensemble. »

suggère, il me semble, une subtile appropriation de la réalité (ou, peut-être plus justement, de l'illusion) qu'une telle terminologie implique.<sup>365</sup> » Le type d'« appropriation de la réalité »<sup>366</sup> mis en mouvement par la référence théâtrale relève selon nous de l'élucidation des rapports humains et de l'approfondissement des mécanismes émotionnels. Cependant, cet usage, dont nous avons présenté quelques cas, ne repose pas uniquement sur un paradigme dramatique dont la *Correspondance* emploierait diverses formes<sup>367</sup>. Au lexique dramatique et aux lectures de pièces qui, par la simple mention ou par la citation, même allusive, nourrissent la vision sévignéenne du monde, il faudrait associer la pratique personnelle du jeu, qui apparaît çà et là dans les lettres. Ici à propos de la fin d'une histoire amoureuse : « Mme de Coulanges et M. de Barrillon jouèrent hier la scène de Vardes et de Mlle de Toiras. Nous avons tous envie de pleurer ; ils se surpassèrent eux-mêmes » (I, 468-469). Là au sujet du retour en Provence de l'évêque de Marseille, avec lequel les Grignan avaient eu quelques démêlés :

Nous jouâmes, l'Abbé et moi, ce que nous aurions dit, si le hasard nous avait fait rencontrer, comme il était fort possible. L'Abbé fit des merveilles, et dit tout de son mieux, mais j'eus l'avantage de mille lieues loin. Toutes mes réponses étaient d'une force et d'une justesse extrêmes ; je sais cette cause au-delà de toute perfection. (I, 608)

Sévigné et son entourage s'exercent dans le premier exemple à l'empathie. Dans le second exemple, il s'agit de préparer une éventuelle rencontre avec l'évêque de Marseille. À chaque fois, le jeu théâtral est plébiscité pour sa capacité à envisager le possible. Au-delà de sa dimension distrayante, le loisir théâtral a donc beaucoup à voir avec l'entraînement moral pour vivre telle ou telle situation ou émotion. Dans la même perspective, les autres formes de référence au théâtre permettent d'élucider certaines situations affectives et d'y éprouver le rôle et la position de leurs protagonistes. Pratiques textuelles et pratiques existentielles ne sont donc pas seulement associées<sup>368</sup> en fonction d'une intrication circonstancielle entre la lettre et la vie ;

---

<sup>365</sup> « Actually, [terms bearing a distinctly theatrical flavor] make their unexpected appearance in a fashion which renders it virtually impossible to draw fine hairline distinctions between purely literary convention and a personal transformation of convention into something of a new, living reality. The apparently spontaneous of theatrical terminology in Mme de Sévigné's *Letters* suggest, I believe, a subtle adoption on her part of the reality (or, perhaps more correctly, the illusion) which such terminology implies. » (Robert N. Nicolich, art. cit., p. 377, nous traduisons).

<sup>366</sup> Comme nous l'avons déjà dit, nous avons plus de réserve sur le terme « illusion » ; le partage entre la réalité et l'illusion à travers la référence au théâtre nous semble pertinent, mais assez marginalement par rapport aux autres enjeux que nous présentons.

<sup>367</sup> Laure Depretto en rappelle la typologie (art. cit.) : mention de lectures dramatiques, citations de pièces de théâtre voire applications, séquences structurées par la topique dramatique et orientées vers les mêmes enjeux (par exemple pour la comédie, mise en scène du ridicule, création de « caractères » etc.).

<sup>368</sup> À ce sujet, nous renvoyons à l'analyse de Bernard Beugnot (« Madame de Sévigné telle qu'elle-même enfin ? », art. cit., p. 214) : « S'il est légitime de marquer la primauté de la fonction existentielle sur la fonction textuelle [...], c'est à condition d'affirmer aussitôt l'étroite corrélation des deux. Comme les *Essais* pour Montaigne, les *Entretiens* pour Guez de Balzac, les lettres pour Bussy-Rabutin exilé en Bourgogne ou les *Confessions* pour

leur imbrication relève de ce que Giorgio Agamben nomme après Foucault un « dispositif », « un ensemble hétérogène qui inclut virtuellement chaque chose, qu'elle soit discursive ou non<sup>369</sup> ». Ici, cet ensemble admet des éléments de différentes natures mais relevant d'un même paradigme, dont la cohérence tient d'une part à la finalité commune, l'approfondissement des émotions, et d'autre part au fonctionnement en réseau – comprises ensemble, les références d'ordre divers que nous avons exposées peuvent faire l'objet d'une lecture nouvelle. C'est en raison même de ces interactions que les différentes facettes du paradigme théâtral dans la *Correspondance* acquièrent une certaine autonomie par rapport aux grands mouvements de pensée – le *theatrum mundi*, l'esthétique baroque ou le prisme augustinien – et proposent une exploration inédite des réalités émotionnelles qu'elles décrivent.

b. *Mise en abyme du récit et transmission des émotions*

La posture de spectatrice dépasse très largement le seul paradigme théâtral. Elle est un paramètre clé de l'écriture narrative, dont les formes sont déclinées dans la *Correspondance*<sup>370</sup>. Le point de vue de spectatrice participe certes de la nature de l'information transmise – de première ou de seconde main – mais elle tend aussi à conférer aux récits leur unité, comme si ceux-ci suspendaient véritablement la continuité temporelle de l'écriture pour figer un moment de vie révolu mais revivifié dans la lettre. Dans cette optique, le passage du passé au présent de narration est une technique très souvent utilisée par l'épistolière ; la plasticité de la lettre en fait alors un moyen d'expression privilégié de l'enchaînement des causes et de la surprise et du mystère des récits. Parmi ces formes narratives, il en est une qui problématise un peu plus encore la position de la spectatrice : il s'agit des récits métadiégétiques. Autre formulation de cette « distance » du regard et de l'écriture dont nous entendons mesurer la part dans l'exploration des émotions, la mise en abyme des récits engendre dans la lettre une superposition des réceptions du récit : réception primaire – qu'il s'agisse de l'épistolière elle-même, à qui l'on raconte une histoire, ou d'une autre personne – et réception secondaire – le récit fait au correspondant – s'entrecroisent, complexifiant considérablement le dispositif émotionnel.

---

J. J. Rousseau, la lettre pour Madame de Sévigné est aussi épreuve de soi et, dans l'exercice épistolaire qu'autorise le loisir, manière d'aménager son rapport à elle-même. Peut-on jamais parler de soi et se décrire sans en même temps se créer ? » Voir aussi notre introduction, *supra*, p. 4-5.

<sup>369</sup> Agamben, Giorgio, *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*, Martin Rueff (trad.), Paris, Payot & Rivages, 2007, p. 10-11.

<sup>370</sup> Laure Depretto propose une analyse très complète des variations de la posture de spectatrice et de leurs conséquences sur les formes narratives proposées dans les lettres (*op. cit.*).

La mise en récit permet d'abord très simplement de donner à l'émotion une épaisseur historique et une inscription dans l'existence. C'est le cas lorsque l'épistolière retrace ses propres affects, notamment leurs « excès », et les expose à la bienveillance (espérée) de Mme de Grignan. Dans des lettres dont la stratégie d'assourdissement quant à la violence émotionnelle nous semble tout à fait ambivalente, la mise en récit transmet l'émotion et justifie sa protagoniste en en dépeignant les circonstances précises. Lorsqu'au cours d'une conversation avec l'épistolière, Marie de Sesmaisons, une dame de compagnie, lui demande des nouvelles de Mme de Grignan, Mme de Sévigné est violemment attendrie. L'épisode est présenté ainsi dans une lettre :

Elle me fit hier conter ce que c'est que cette fille en Provence que j'aime si passionnément. Je la peignis si bien que je me blessai de ma propre épée, et je me trouvai si malheureuse d'être loin de cette personne que je ne pus soutenir cette conversation ; il fallut la couper et la délayer, j'étais trop attendrie. (II, 940)

L'évocation de Mme de Grignan à la troisième personne – pratique courante dans la *Correspondance* – et le détour pris pour rappeler la douleur de l'absence confèrent à ce récit anodin un air de stratégie. Plus profondément, la mise en récit permet d'assurer dans la lettre le même « délayage » que celui auquel ont procédé Marie de Sesmaisons et Mme de Sévigné pour faire diversion. Le récit de la conversation permet en outre de mettre à distance la source de l'émotion : la douleur de la distance n'est pas réactivée par l'absence de la fille mais par la qualité de la peinture que l'épistolière fait de Mme de Grignan à sa dame de compagnie, le lexique de la peinture appelant naturellement l'action de délayer. L'épée évoquée est donc bel et bien à double tranchant. Non pas au sens d'une double action – positive et négative – mais dans la mesure où elle réunit deux facteurs déclencheurs de l'émotion : le sujet sur lequel porte la conversation, Mme de Grignan, et le fond affectif de l'épistolière qui ne demandait qu'à être mobilisé. Or, cette dualité de l'émotion, qui ne s'abreuve pas à une seule source, n'émerge qu'à partir du moment où l'épistolière l'inscrit dans ce petit récit de conversation. L'image de l'épée dont l'épistolière se blesse d'elle-même réapparaît d'ailleurs dans un autre contexte, mais avec le même mécanisme pour horizon narratif. Alors qu'elle décrit à Mme de Grignan le contenu d'une lettre qu'elle vient d'écrire à M. de Carcassonne pour défendre les Grignan, l'épistolière prend soin de mentionner l'avis du frère du comte de Grignan, Monsieur le Chevalier, extrêmement enthousiaste quant à cette lettre « qu'il appelle un chef d'œuvre » et dont la force lui rend « les yeux rouges ». Après en avoir énuméré les arguments, Sévigné affirme : « Pour moi, je me blessai tellement de ma propre épée que j'en pleurai de tout mon cœur » (III, 483). Là encore, en rappelant à M. de Carcassonne « qu'il doit soutenir » les Grignan auxquels elle



est « inséparablement attachée » et en faisant apparaître la substance de cette lettre au cœur de sa propre correspondance avec sa fille, sous la forme d'un récit d'écriture puis de lecture, l'épistolière utilise les ressources narratives de la mise en abyme. L'émotion, qui se propage entre écriture et lecture, entre Grignan et Paris, entre l'épistolière et Monsieur le Chevalier, entre argumentaire épideictique et expression directe, n'en est que décuplée. De surcroît, un tel récit décrypte l'affect à deux niveaux : en plus de témoigner de la qualité de la lettre, il rend compte de la ressource que constitue l'affect, dont l'efficacité rhétorique apparaît sans limite à partir du moment où il se fixe sur une cause.

Dans ces derniers exemples, certains éléments lexicaux portent encore le souvenir d'échos au théâtre. La peinture de la passion – vocabulaire récurrent dans la critique théâtrale – mais aussi l'image de l'épée à laquelle l'héroïne se blesse, le rouge qui envahit les yeux du Chevalier, tout cela construit en arrière-plan de ces récits une toile de fond dramatique. Les échos théâtraux semblent également perceptibles dans d'autres passages, par exemple dans le récit que fait Mme de Sévigné de la manière dont Mme de Longueville apprend la mort de son fils, Charles-Paris<sup>371</sup>, lors du passage du Rhin pendant la première campagne de Hollande (1672), et de sa réaction. La parenté du passage avec la description de la Grande Mademoiselle à l'annonce de l'annulation de son mariage avec Lauzun<sup>372</sup> – dans les deux cas on retrouve la multiplication des protestations de désespoir, dont l'épistolière nous offre la concaténation, et la mention des bouillons pour souligner la perte d'appétit – suggère que le même prisme théâtral imprègne les deux épisodes. Pourtant, il faut se garder d'inférer à partir de cette impression de parenté la disponibilité du modèle tragique pour la réaction de Mme de Longueville ; et cette réticence nous permet d'apporter une précision importante quant à l'interférence des modèles littéraires dans la *Correspondance*. Dans l'épisode du mariage raté entre la Grande Mademoiselle et Lauzun, la tragédie et le roman entrent en concurrence : « Vous savez présentement l'histoire romanesque de Mademoiselle et de M. de Lauzun. C'est le juste sujet d'une tragédie dans toutes les règles du théâtre.<sup>373</sup> » Mais le modèle tragique est finalement privilégié, non pas en fonction de l'intensité émotionnelle de l'événement dont l'épistolière est la spectatrice privilégiée (voir la lettre du 31 décembre 1670 à Coulanges), mais en fonction du rebondissement extraordinaire que constitue l'annulation du mariage, qui répond comme en

---

<sup>371</sup> Il est né de la liaison entre la duchesse de Longueville et La Rochefoucauld.

<sup>372</sup> « Pour Mademoiselle, suivant son humeur, elle éclata en pleurs, en cris, en douleurs violentes, en plaintes excessives, et tout le jour elle a gardé son lit, sans rien avaler que des bouillons » (I, p. 141) ; « Le lendemain, qui était vendredi, j'allai chez elle ; je la trouvai dans son lit. Elle redoubla ses cris en me voyant ; elle m'appela, m'embrassa, et me mouilla toute de ses larmes » (I, p. 145).

<sup>373</sup> À Coulanges, I, p. 143.

miroir à l'éblouissement provoqué par son annonce<sup>374</sup>. L'« émotion générale » qu'évoque l'épistolière procède uniquement de ce retournement de situation, brusque et soudain, à propos d'un mariage qui avait déjà soulevé la cour. La référence à la « tragédie » apparaît alors comme un biais commode – peut-être trop commode – pour lutter contre le soupçon qui pèse sur la « littérarité » de la *Correspondance*. Dans ses analyses, Laure Depretto montre la nécessité de ne pas s'en tenir à ces interférences et de proposer des récits sévignéens de véritables examens : au-delà du modèle de la tragédie, qui n'est pas systématiquement nommé, le tragique de l'événement est aussi et surtout révélé voire quintessencié par le récit ; or il s'agit bien de montrer sur quels mécanismes se fonde cette révélation, sans se rabattre trop hâtivement sur des modèles dits « disponibles » en fonction d'un fond culturel plus ou moins établi ou de suppositions biographiques bien fragiles<sup>375</sup>. C'est la raison pour laquelle nous avons choisi de parler de « modèle » ou de « paradigme » théâtral en général, en montrant que plus que tel ou tel genre ou sous-genre, il met en mouvement un ensemble de références et de pratiques qui permettent de nourrir la description et le décryptage de l'émotion. En outre, c'est la raison pour laquelle nous avons privilégié l'examen des formes que revêt la distance critique qui s'insinue au cœur du dispositif épistolaire et qui projette sur la transmission des émotions une lumière nouvelle.

### **Silences du récit, parole émotionnelle**

De la « tragédie », l'épisode consacré à la mort de Charles-Paris garde la noirceur du sujet et le caractère abrupt de l'événement, qui confère au récit proposé à Mme de Grignan la dimension d'une performance. Et pourtant, chose paradoxale, l'épistolière n'a pas été témoin direct de la scène de l'annonce – on lui a « raconté » l'événement, ce qui suggère un autre niveau dans la mise en abyme, que le lecteur peut reconstituer. Le récit s'attèle donc à recomposer la démonstration physique de l'émotion et à la relier logiquement à l'annonce de la mort du fils, tout en se fondant sur une vision empêchée, un spectacle dérobé à la vue de l'épistolière et dont elle ne goûte que le résultat : « Sa santé, déjà très mauvaise, est visiblement altérée » (I, p. 536), remarque qui clôt le récit et se réfère à la fois à l'amont – un savoir

---

<sup>374</sup> Pour rappel, c'est ainsi que Mme de Sévigné annonce la nouvelle du mariage à Coulanges quinze jours plus tôt : « Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie [...] » (I, p. 139).

<sup>375</sup> Voir notamment Laure Depretto, *op. cit.*, les chapitres « “Îlots narratifs”. Les séquences singulatives » (p. 257-305) et « La relation et la version. Les récits répétitifs » (p. 307-344).

préalable avec l'évocation de la santé de Mme de Longueville – et l'aval de l'événement – l'altération de cette santé suite au décès du fils. Il faut désormais considérer l'ensemble de l'épisode :

Mme de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit. Je ne l'ai point vue, mais voici ce que je sais. Mlle de Vertus était retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle est presque toujours. On est allé la quérir, avec M. Arnauld, pour dire cette terrible nouvelle<sup>376</sup>. Mlle de Vertus n'avait qu'à se montrer ; ce retour si précipité marquait bien quelque chose de funeste. En effet, dès qu'elle parut : « Ah ! mademoiselle, comme se porte monsieur mon frère ? » Sa pensée n'osa aller plus loin. « Madame, il se porte bien de sa blessure. — Il y a eu un combat. Et mon fils ? » On ne lui répondit rien. « Ah ! mademoiselle, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort ? — Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre. — Ah ! mon cher fils ! est-il mort sur-le-champ ? N'a-t-il pas eu un seul moment ? Ah, mon Dieu ! quel sacrifice ! » Et là-dessus elle tombe sur son lit, et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. (I, 536)

Alors même que le désespoir de Mme de Longueville<sup>377</sup> est doublement enchâssé par le récit – Sévigné raconte une histoire qu'on lui a racontée –, il est réduit à une pure visibilité. Les mouvements du corps, son effondrement et ses torsions, les sons qu'il émet, confèrent à l'émotion de la duchesse de Longueville une dimension physique et même picturale. Ils ne sont pas compris comme la traduction d'un état intérieur mais comme la coprésence de l'agitation intérieure et de ses formes extérieures dans un même mouvement émotif qui saisit tout l'être<sup>378</sup> et se caractérise fondamentalement comme une *épreuve* existentielle – « elle a tout éprouvé ». Or, l'annonce de la mort du duc de Longueville prend la forme d'un non-récit, dont l'événement est entièrement pris en charge par le corps et sa dimension visuelle. D'une part, Mlle de Vertus ne parvient pas à articuler la nouvelle et la question lancinante de la duchesse reste sans réponse. Sur un plan strictement narratif, l'ellipse de l'annonce est du plus grand effet : elle accélère considérablement le récit et en dramatise le cours<sup>379</sup>. Poétiquement, elle remplace cette mort

---

<sup>376</sup> Mlle de Vertus, sœur de Mme de Montbazou, est chargée d'annoncer à son amie Mme de Longueville la mort de Charles-Paris, son fils.

<sup>377</sup> Constance Cagnat montre comment l'émotion redouble « quand [Mme de Longueville] apprend [que son fils] n'a pas eu "un seul moment" pour se préparer au dernier passage », dans un développement consacré à la mort subite (*La mort classique. Écrire la mort dans la littérature française en prose de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 1995, p. 311).

<sup>378</sup> Nous renvoyons à notre propos liminaire au sujet du statut de l'expression dans les *Conférences* de Le Brun (voir *supra*, p. 27-37).

<sup>379</sup> On retrouve le paradoxe entre annonce de la mort et silence du messager est également au cœur d'un autre récit, dont Duchêne suggère en note la proximité avec cette scène (note 1 p. 536, I, p. 1301). Il s'agit de l'annonce, par François de Sales à Jeanne de Chantal, de la mort de son fils, le baron de Chantal, père de Mme de Sévigné, en 1627. Le récit, extrait de *l'Histoire de la vie et des vertus de sainte Jeanne-Françoise de Frémyot de Chantal* par la Mère de Chauzy, est reproduit par Jean Lemoine, *Madame de Sévigné, sa famille et ses amis*, tome I, Paris, Hachette, 1926, p. 67. En voici le passage le plus significatif : « Mgr de Genève dit : "Ma mère, nous avons des nouvelles de la guerre, il s'est donné un rude choc en l'île de Ré ; le baron de Chantal, avant d'y aller, a entendu la sainte messe, s'est confessé et a communiqué. — Et enfin, monseigneur, reprit cette digne mère, il est mort." Le

par un immense silence, un blanc, qui exemplifie la disparition du fils. Enfin, cette ellipse participe aussi de la réflexion sur la nature des affects et les mécanismes de production des émotions. En effet, en commençant son récit, Sévigné passe d'un point de vue de spectatrice lointaine – « Mme de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit » – à une perspective interne. La déclaration de savoir – « voici ce que je sais » – n'implique pas une simple transposition à l'écrit du récit qu'on lui a fait mais une « transmission » dans laquelle l'épistolière investit l'histoire d'un nouveau sens ou plutôt d'une nouvelle strate de sens.

Le réagencement narratif proposé par l'épistolière dessine d'abord le rôle du corps dans l'expression de l'émotion, expression qui est à la fois, on l'a dit, performance – une émotion en acte – et réaction – un ensemble de symptômes émotionnels. L'être tout entier devient un être affecté. En outre, l'épistolière se plonge dans la saisie d'une émotion particulière, le désespoir né de la mort du fils. Elle en donne une analyse profonde quoique discrète : dans l'ensemble de la lettre en effet, la mort du jeune duc de Longueville – déjà annoncée précédemment – n'est plus jamais formulée directement. Du destin tragique du jeune soldat, Sévigné n'évoque plus que la forme physique, son corps sans vie – « Savez-vous que l'on mit le corps de M. de Longueville dans le même bateau où il avait passé tout vivant ? » (I, 537). Dans le récit qui nous occupe, ce silence prend un nouveau sens : informulée car informulable – « Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre. » – cette mort est proprement indicible, elle ne peut se soumettre à la mise en ordre du langage et n'entraîne chez Mme de Longueville qu'une pure transformation physique. Plus précisément, cette mort se résume à cette altération physique, seule manifestation vitale à même d'occuper la béance installée par la mort. Le souffle coupé de Mlle de Vertus, le silence qui suspend la déclaration de la mort du duc de Longueville, sont sans aucun doute des éléments factuels, repris à son compte par l'épistolière pour transmettre une nouvelle. Mais parce qu'ils s'articulent à la litanie physique de la duchesse – convulsions, cris, larmes, évanouissements, plaintes –, à une forme de réticence à redire dans cette lettre la mort du jeune duc, à une cristallisation de l'émotion ambiante sur le désespoir de Mme de Longueville – « Vous n'avez jamais vu Paris comme il est. Tout le monde pleure, ou craint de pleurer » –, ce silence permet aussi de révéler le mécanisme émotionnel de la sidération qui fait suite à la disparition du fils. Rétrospectivement, on constate que l'épistolière avait livré de ce mécanisme un indice prémonitoire en suggérant que la seule présence de Mlle de Vertus – parce qu'elle procédait d'un « retour si précipité » – faisait office d'annonce :

---

bon prélat se mit à pleurer sans pouvoir répondre une seule parole, et ce fut un gémissement universel dans ce parloir. »

« Mlle de Vertus n'avait qu'à se montrer ». Cette notation, anodine en apparence, en dit long sur le statut paradoxal que l'épistolière confère à l'émotion : celle-ci est tout à la fois mot et chose, fait historique avec une logique causale et temporelle – que la lettre évoque bon an mal an – et pur phénomène, objet du récit et simple saisissement du corps. Né hors de toute incarnation véritable en l'absence de témoignage oculaire, le récit se dissout pourtant complètement dans la matérialité du corps altéré de la duchesse, comme si son émotion saturait le discours épistolaire : « Pour moi, je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte » (*ibid.*). Par la saturation émotionnelle de la lettre et l'absence d'*articulation* entre l'événement funeste et le désespoir de Mme de Longueville, le récit sévignéen ne se contente donc pas d'annoncer une nouvelle ou un fait. Le récit leur superpose une analyse des émotions qui croise les perspectives, éthique, physiologique et poétique, au service d'une lecture phénoménologique de l'affect.

Les interférences entre expression affective et enjeux narratifs se complexifient nettement lorsque ce « récit de récit », qui met en scène la réception affective d'une narration, se réduit au minimum. Le silence, sous lequel disparaît symboliquement l'annonce de la mort du duc de Longueville, est alors traversé par l'émotion, qui se déploie par d'autres moyens, comme si le bouleversement affectif minait la lettre de l'intérieur. C'est le cas par exemple d'une des lettres consacrées à la mort du Grand Condé en 1686. Adressée à Moulceau, la lettre du 13 décembre multiplie les prises narratives sur ce seul et même sujet : récit du retour du prince de Conti, gracié par le Roi à la demande du Grand Condé agonisant, description précise de ses derniers instants, récit d'un mauvais présage relevé par Vervillon trois semaines avant cette mort et enfin évocation de la dernière lettre écrite par le défunt prince. Entre ces divers éléments, l'épistolière ajoute à la tristesse ambiante sa propre émotion : « Depuis que cette lettre est commencée, j'ai vu Briole<sup>380</sup>, qui m'a fait pleurer les chaudes larmes par un récit naturel et sincère de cette mort ; cela est au-dessus de ce qu'on peut dire » (III, 266). La mention de Briole, comme source possible des différentes informations rapportées par la lettre, ne vise pas seulement à appuyer la véracité des faits que l'épistolière avance. Et d'ailleurs, du « récit naturel et sincère » proposé par Briole, nous n'avons pas réellement de trace, puisque Sévigné évoque immédiatement après la dernière lettre écrite par le Grand Condé. Le véritable récit de la mort du Grand Condé, c'est celui des affects qui font encore vibrer sa présence. Dans cette optique, quel peut être le rôle de la mention du récit de Briole ? Il nous semble que cette parenthèse

---

<sup>380</sup> Duchêne précise : « Alors premier écuyer du fils du Grand Condé. » (note 3 p. 266, III, p. 1280).

narrative, centrée sur l'épistolière, livre de la lettre tout entière un programme de lecture. Sur le plan de la narration, qui occupe principalement l'épistolière, la référence à Briole n'apporte presque rien ; en revanche, elle suggère que les récits épars au sujet de la mort du Grand Condé font office de point de vue sur cette mort. Autrement dit, en figurant dans un même temps le récit de Briole, son effet bouleversant et l'incapacité de l'épistolière à en dire plus – « cela est au-dessus de ce qu'on peut dire » – le « moment Briole » signale qu'au-delà de la nouvelle elle-même, les détails de la lettre concernant le Grand Condé convergent tous vers l'émotion suscitée par sa mort. À la lumière de cette fenêtre intime placée au cœur de la lettre, chacun des fragments consacrés à tel ou tel aspect de la mort du prince explore l'incurable affectivité qu'elle provoque. En glissant de récit en récit, de détail en détail, la lettre multiplie les perspectives sans pouvoir s'extraire de l'attendrissement général, dimension inextricable de l'émotion que la mise en abyme du récit et sa fonction dans l'économie narrative de la lettre permettent de figurer.

### **Récit et suspension : enjeux d'une stase émotive**

Les limites interprétatives des modèles littéraires pour saisir les enjeux de l'expression et de la transmission de l'émotion dans les lettres nous permettent donc de mettre au jour d'autres effets d'écriture et d'autres manières d'explorer l'affectivité humaine. Dans cette exploration, l'élaboration narrative – dans le dernier exemple, le silence narratif – joue un rôle indéniable et nous contraint à confronter plusieurs plans d'analyse. Le cas de l'histoire tragique participe des mêmes déplacements. Laure Depretto consacre un développement important à cette « catégorie », qu'elle compare à une autre qualification, le « fait divers », et dont elle interroge le statut de « modèle »<sup>381</sup>. La chercheuse se demande notamment si la seule parenté thématique – globalement, l'issue funeste – entre le sous-genre « histoire tragique » et les histoires tragiques que raconte parfois Mme de Sévigné, suffit à faire lire dans chacune des occurrences de l'expression une affiliation à une forme, aussi pratiquée soit-elle à l'époque. Elle évoque en particulier la modification de l'expression, par exemple par un ajout adjectival. C'est le cas d'un autre récit de mort, sur lequel le modèle de l'histoire tragique semble en réalité avoir peu de prise : « En attendant, j'ai beaucoup à répondre sur l'histoire tragique et surprenante que vous me contez du pauvre Lauzier » (III, 792). Le décès soudain de Lauzier<sup>382</sup>,

---

<sup>381</sup> Voir « Une "petite histoire" de Mme de Sévigné. Histoire tragique ou fait divers ? », *op. cit.*, p. 283-305.

<sup>382</sup> Il est « mort subitement d'apoplexie, au moment où il s'avancait sur le pont Saint-Esprit pour saluer le duc de Noailles » (Duchêne, note 4 p. 792, III, p. 1529).

partage avec le sous-genre de l'histoire tragique quelques traits caractéristiques<sup>383</sup> : le récit est peu étoffé, il évoque un gentilhomme distingué (le frère du doyen de Grignan), son issue est dramatique. Sans voir dans cette appellation une identification à un sous-genre à la mode, mais sans la relativiser non plus au profit d'autres types narratifs et d'autres catégories<sup>384</sup>, nous souhaitons suggérer que l'histoire tragique, conçue comme sous-genre narratif, constitue moins un modèle pour le récit sévignéen qu'une ressource pour l'écriture narrative et les enjeux qu'elle soulève lorsqu'il s'agit de rendre compte d'une intensité émotionnelle particulière. Sans renoncer à l'histoire littéraire et aux lectures intertextuelles qu'elle permet, sans la prendre « à rebours », comme le propose Laure Depretto, nous entendons envisager les interactions permises par la lettre entre des formes littéraires identifiées, les pratiques de lecture, de transmission et d'écriture qui leur sont associées et des problématiques éthiques au sens large, en l'occurrence la manière de réagir face à la mort et l'émotion ressentie quand celle-ci est brutale. En réalité, l'histoire tragique de Lauzier nous semble mêler diverses références dont le point commun demeure l'articulation entre forme esthétique et rapport à l'affectivité. À propos des caractéristiques de l'histoire tragique, Laure Depretto rappelle que son dénouement funeste « la rapproche de la tragédie<sup>385</sup> ». De la tragédie, l'épistolière retient ici la surprise dans le déroulement des événements, dimension par laquelle elle redéfinit l'histoire tragique avec davantage de précision : « l'histoire tragique et surprenante » de Lauzier est reformulée par une autre expression qui lui répond comme en écho, « un événement si triste et si surprenant ». Or, s'il naît de la nature même de l'apoplexie qui saisit l'infortuné et évoque par suite la tragédie, le coup du sort qui frappe subitement Lauzier fixe doublement le récit. On commencera à rebours, en s'intéressant à l'admiration – ici l'étonnement au sens classique, c'est-à-dire la stupéfaction – sur laquelle le récit achoppe et se suspend comme en une stase : « [...] nous admirâmes ce que c'est que l'incertitude de l'heure et de la manière de notre mort » (III, 793). Avant d'analyser la méditation que propose ensuite la lettre à propos des causes multiples de cet étonnement, remarquons-en la portée. À première vue, l'épistolière réactive un des *topoi* du sous-genre de l'histoire tragique, remotivant l'intitulé de l'épisode Lauzier qu'elle semblait parer du nom d'« histoire tragique et surprenante » avec quelque liberté lexicale. Le discours édifiant – passage obligé de toute histoire tragique et qui manque si souvent lorsqu'apparaît

---

<sup>383</sup> Voir Laure Depretto, *op. cit.*, p. 288-290.

<sup>384</sup> Ce sont respectivement la position de Constance Cagnat (« Les histoires tragiques de Madame de Sévigné », *XVII<sup>e</sup> siècle*, 1992, n°44, p. 219-234) et la lecture alternative proposée par Laure Depretto (*op. cit.*).

<sup>385</sup> Depretto, Laure, *op. cit.*, p. 288.

cette catégorie dans la *Correspondance*<sup>386</sup> – apparaît bel et bien dans le récit, mais d'une manière nouvelle, par le biais de sa réception et de ses effets sur le récepteur, ici l'épistolière et son fils. La lecture du récit proposé par Mme de Grignan émeut au sens propre ses deux correspondants : elle crée chez eux des émotions mais met aussi en branle la réflexion méditative qui se déploie par réfraction d'une autre expérience esthétique, le sermon. C'est d'ailleurs par là que l'épistolière salue la relation de Mme de Grignan : « Votre récit a toute la force de la rhétorique ; il suspend l'attention, il augmente la curiosité, et conduit à un événement si triste et si surprenant que j'en fus tout émue [...] » (III, 792). L'allusion à l'efficacité rhétorique du récit de Mme de Grignan s'articule donc à une réflexion sur la mort subite<sup>387</sup>, en concentrant dans un même récit d'émotion les enjeux métaphysiques et spirituels des sermons et la patine édifiante de l'histoire tragique à laquelle le funeste épisode se rattache thématiquement. Avant de prendre une forme méditative – développement sur lequel on reviendra – la stupéfaction de l'épistolière et de son fils est d'abord au cœur d'une expérience de lecture dans laquelle l'effet du récit de Mme de Grignan sur l'épistolière et l'effet de l'apoplexie sur Lauzier se répondent comme en miroir. Reprenons la scène là où on l'a laissée jusqu'à rejoindre l'admiration par laquelle nous débutons cette analyse :

[...] un événement si triste et si surprenant que j'en fus tout émue et fis un cri qui fit peur à mon fils. Il vint voir ce que j'avais à crier ; il lut cet endroit. Il fut conduit, comme moi, par les sentiments qu'il inspire, et se mit à crier comme j'avais fait, et même un peu plus, car il connaissait fort ce brave et honnête homme, et nous admirâmes [...] (III, 792-793)

Comme un trop plein, l'émotion suscitée par le dénouement du récit de la mort de Lauzier ne peut rester intérieure : elle échappe à l'épistolière sous la forme d'un cri, qui appelle autour de l'épisode un autre lecteur, Charles de Sévigné. La transmission de la nouvelle, de Mme de Grignan à sa mère, ouvre donc une série de partages successifs et d'émotions en chaîne, dont l'engrenage rivalise avec la tension rhétorique de « l'histoire tragique » telle que la comtesse la rapporte. Émotions en chaîne donc, se propageant de proche en proche par un phénomène de contagion d'une part puis d'empathie d'autre part – Charles de Sévigné est d'autant plus touché qu'il connaissait Lauzier –, et diversification affective puisqu'à la stupéfaction initiale, qui reste l'émotion fondamentale suscitée par le récit, se joint l'inquiétude ressentie par Charles lorsqu'il entend crier sa mère. Au contenu de l'édification provoquée par un tel sort, que la lettre ne formule jamais – et pourtant la *Correspondance* n'est pas avare de réflexions sur la Providence – l'épistolière substitue une vue en coupe des répercussions

---

<sup>386</sup> *Ibid.*, p. 294.

<sup>387</sup> Voir Constance Cagnat, *op. cit.*, p. 435-451.



intérieures et extérieures de l'édification sur ceux qu'elle impressionne. Choc émotionnel, contagion de l'émotion puis méditation sur les circonstances de la mort de Lauzier : la lettre unit au sein d'un même récit – le récit d'une expérience de lecture dont la perspective s'élargit peu à peu – les diverses facettes de l'affect tel qu'un récit de mort subite peut le mobiliser. Ce dernier rend également compte des nuances de l'émotion provoquée par la mort de Lauzier – modulations d'intensité mais aussi de formes, entre saisissement physique matérialisé par un cri et approfondissement intérieur par la méditation. Ces intensités et ces formes, le récit d'émotion les englobe dans un même mouvement, il en fait une même expérience existentielle. Or, le dernier moment du récit, cette sorte de stase méditative que nous n'avons qu'effleurée pour l'instant, mêle précisément l'enjeu narratif et l'enjeu éthique. Rappelons-en la teneur :

Toutes les circonstances de [cette mort] conduisent à un étonnement particulier ; ces périls continuels où il était exposé, ce dernier siège de Mayence, où il était entré si romanesquement, le bonheur d'en être échappé, cette force de tempérament, cette conversation où il se moque de celle du Doyen, ce rendez-vous que M. de Noailles lui avait donné et où il manque par le trait de la main de Dieu, qui le frappe dans la rue, sans qu'aucun remède puisse le secourir, entre les bras de ses deux frères, dont il était aimé, au milieu de la joie de le revoir, ma fille, toutes ces circonstances sont si touchantes et si marquées qu'encore que ce ne soit point la première mort subite dont on ait entendu parler, on croit n'en avoir jamais entendu une si surprenante. (III, 793)

C'est donc dans ce dédale méditatif que Sévigné reconstitue les raisons de son « étonnement particulier », après en avoir présenté les effets dans un premier temps. C'est que, ce qui vaut pour le récit en général, vaut sans doute aussi bien pour le récit d'émotion : Mme de Sévigné nous présente les effets avant de nous faire part des causes, renversant la logique, comme l'avait déjà remarqué Proust en comparant l'épistolière à Dostoïevski<sup>388</sup>. On peut aller plus loin, en suggérant qu'en matière d'émotion, les effets et leurs causes en viennent à former une seule et même expérience, dont la lettre explore les différents aspects sans en considérer l'ordre temporel ou logique. Le récit d'émotion sévignéen fonctionne davantage par visions ou scènes successives, qui approfondissent tour à tour l'expérience affective selon divers points de vue. La méditation qui clôt le cas Lauzier est très parlante à cet égard. À première vue, l'épistolière semble retracer chronologiquement les circonstances de la mort du gentilhomme : carrière – pour insister sur sa stature – puis conditions matérielles et déroulement de l'épisode d'apoplexie. Si on y regarde de plus près, on constate que cette longue litanie qui entremêle parataxe et hypotaxe n'a rien d'une suite logique. Elle présente par touches successives les différents aspects de la même brutalité, qui compris ensemble, expliquent « l'étonnement particulier » face à une mort subite qui ne ressemble à aucune autre : irruption

---

<sup>388</sup> Voir Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, éd. cit., II, p. 14 et III, p. 880.

brutale de l'apoplexie chez un homme qui par ailleurs courait des dangers bien plus grands, brutale discordance entre un banal rendez-vous manqué (avec le duc de Noailles) et les raisons dramatiques de cette dérobade, ironie tragique qui réunit dans une même scène réjouissance et drame familial. Ainsi, en semblant remonter aux causes, Sévigné fait plutôt miroiter la complexité de l'émotion qui l'étreint à la lecture du récit que lui envoie sa fille. Le récit de l'émotion, qui d'une forte intensité ralentit en une suspension méditative, ouvre au cœur de la lettre une parenthèse qui ne se limite pas à un jeu sur les modèles esthétiques mais qui donne de l'affect une inscription existentielle et éthique.

La mise en abyme du récit dans la lettre est donc une voie privilégiée pour fixer un moment d'intense émotion et en détailler les rouages. D'une part l'écriture narrative rend compte de la dimension traumatique de l'émotion : elle lui assure une épaisseur phénoménologique en scrutant son irruption et sa propagation. D'autre part, en imbriquant un récit dans un autre, l'épistolière s'offre un point de vue paradoxal : à la fois à distance en position de spectatrice – y compris lorsqu'il s'agit d'elle-même – et au plus près du processus affectif, faisant du récit une méthode d'investigation des phénomènes émotionnels. Pour mesurer les enjeux de la transmission de l'émotion, il faut donc réintégrer ce type de récit dans l'économie de la lettre, sans isoler telle ou telle mention affective. La relation de soi, par laquelle nous commençons ces analyses, semble être paradigmatique des subtilités du récit d'émotion lorsque celui-ci est « mis au carré » comme dans les passages que nous avons évoqués. La distance que cette mise en abyme instaure de soi à soi, ou de soi à son objet d'étude, autorise tous les réagencements narratifs et tous les points de vue. Décryptée minutieusement par la loupe que constitue le récit, articulée au reste de la lettre par des effets de ralentissement ou d'accélération, de récurrence thématique ou de contraste, l'émotion acquiert donc une épaisseur à la fois existentielle et épistolaire. En devenant un « événement » à part entière, traité en tant que tel par l'art narratif, l'émotion n'est plus cet ineffable mouvement de l'être formulé par les mêmes tournures et le même lexique ; elle est au contraire fixée dans la lettre, approfondie dans toutes ses dimensions. Ainsi ce récit d'un élan affectif qui étreint par surprise Mme de Sévigné alors qu'elle apprend par une lettre du maréchal d'Estrades que sa fille lui a témoigné de l'affection : « [...] je n'étais point en garde contre ce récit tout naïf que m'a fait ce bonhomme ; il m'a prise au dépourvu, et je n'ai pas eu le loisir de me préparer » (III, 155). Le regard rétrospectif sur la façon dont l'épistolière s'est fait surprendre par l'émotion, permis par le récit, consacre l'affect dans sa capacité à changer l'être et à marquer la vie, au point de perturber et réorganiser la matière épistolaire.

La vie affective, celle de l'épistolière comme celle des « personnages » qui peuplent la *Correspondance*, est à n'en pas douter un enjeu décisif de l'écriture épistolaire. On a commencé par rappeler certains éléments du contexte philosophico-moral de ce fait, en associant omniprésence émotionnelle et prise en compte de la dimension passionnelle de la nature humaine dans une perspective augustinienne, qu'il s'agisse de réguler les émotions ou de les connaître. Les discours savants qui gravitent autour de cette relecture de l'affect constituent des ressources pour l'écriture épistolaire, qui y trouve des images poétiques et des motivations éthiques. Nous avons ensuite confronté ces mêmes enjeux aux techniques de *représentation* des émotions (critique de spectacles ou de sermons et récits d'émotions). Ce dernier moment nous a permis de dégager l'ancrage existentiel de la vie affective sévignéenne qui, non contente de se référer à des valeurs et des paradigmes savants contemporains, élabore également son propre système de signification. Raconter la vie affective ou lui donner la vivacité d'une « scène », ne vise pas seulement à égayer la lettre ; il s'agit en outre d'explorer la profondeur des émotions, leurs causes secrètes et leur densité phénoménale. Les interférences philosophiques comme la distance critique ou narrative suggèrent des points de connexion décisifs entre matière affective et matière épistolaire. Nous voudrions approfondir l'examen de ces passages en interrogeant une des revendications les plus complexes de la *Correspondance* en matière d'émotion, à savoir l'affiliation de l'omniprésence des affects à une « nature » affective, un tempérament « naturellement » porté vers l'émotion, souvent dans une forme intense ou extrême.

### Chapitre 3 : Vivre selon sa nature : naturel de l'émotion dans la *Correspondance*

*Non de me nunc tecum loquor, qui multum ab homine tolerabili, nedum a perfecto absum, sed de illo in quem fortuna ius perdidit : huius quoque ferietur animus, mutabitur color. Quaedam enim, mi Lucili, nulla effugere uirtus potest ; admonet illam natura mortalitatis suae.*<sup>389</sup>

La nature parle.  
(II, p. 564)

La référence à la nature et au naturel semble constituer un des points de passages entre une sensibilité personnelle et l'inscription dans le texte de la vie affective à laquelle elle participe, alors même que, dans le contexte de l'esthétique et la morale galantes de l'époque, le « naturel » ne renvoie justement pas à une nature intime, brute ou nue, mais à une « belle nature », polie et revue par l'art. Qu'il se déploie dans la vie de salon, lieu matriciel où se configure l'honnêteté mondaine, ou dans le discours théorique sur le style, le naturel se donne comme « l'accord spontané du moi et des normes du groupe<sup>390</sup> ». Il n'est pas présence ostentatoire d'un moi singulier mais produit de la convenance entre une individualité et une collectivité normée, adaptation sans effort apparent d'un tour personnel aux codes qui régissent telle ou telle *situation* existentielle. La réussite des comportements sociaux ou du style est ainsi déterminée par une série de valeurs afférentes qui sont autant de manifestations d'un art caché<sup>391</sup> : l'aisance, la grâce, la liberté, la naïveté, la souplesse, la douceur, la clarté, la spontanéité, autant de caractéristiques qui définissent aussi bien la conversation, l'air d'une personne, ses mouvements que l'écriture et le style, ce que Mlle de Scudéry<sup>392</sup> a notamment

---

<sup>389</sup> Sénèque, *Lettres à Lucilius*, Paul Veyne (trad.), Paris, Laffont, 1993, livre VI, lettre 57, 3-4, p. 732 : « Je ne te parle pas pour le moment de moi, homme bien au-dessous du passable, à plus forte raison, de l'état parfait ; mais du sujet idéal sur lequel la fortune a perdu ses droits : lui aussi aura l'âme frappée, le teint altéré. [4] Il est, en effet, mon cher Lucilius, des impressions auxquelles n'échappe pas le plus beau courage : c'est un rappel de sa condition d'homme que lui adresse la nature. »

<sup>390</sup> Tocanne, Bernard, *op. cit.*, p. 236.

<sup>391</sup> « L'art imite d'autant mieux la nature qu'il est mieux caché parce que la nature elle-même cache son art et la raison des effets qu'elle produit [...] » (*ibid.*, p. 401).

<sup>392</sup> Pour Bernard Tocanne, Mlle de Scudéry participe à « l'effort poursuivi par tout son siècle pour définir un art de vivre en société où le conformisme n'étouffe pas la liberté et l'aisance de l'allure » (*ibid.*, p. 238). Signe d'une

théorisé dans ses *Conversations* et incarné dans ses romans. Le portrait de Clélie dans le roman éponyme est exemplaire car il rassemble tous ces traits : « Car elle a l'air galant et modeste ; elle a la mine haute et douce ; et il ne lui manque rien de tout ce qui peut imprimer du respect et donner de l'amour à tous ceux qui la voient. » Un peu plus loin : « Cependant quoiqu'elle n'ait rien de fier ni de superbe dans la mine, elle a pourtant l'air noble, la grâce assurée, et l'action fort belle et fort libre.<sup>393</sup> » Cette aisance, qu'on la nomme grâce ou liberté, résulte de la convenance, qui n'est pas autre chose, ce nous semble, qu'une libre circulation entre intérieur et extérieur et on la comprend traditionnellement du point de vue de l'adéquation à une norme – comme un rapport de comparaison et la mise en conformité qui en découle<sup>394</sup>. Le naturel est donc ce tour pris par l'écriture ou le comportement après un long travail d'adaptation aux codes dont toute trace doit disparaître. Dans la *Correspondance*, la question est plus qu'ambivalente. Le malentendu sur la dite « spontanéité » de l'épistolière qui a longtemps pesé sur la critique sévignéenne et l'analyse des lettres comme autant d'élans du cœur reposent sur une erreur de lecture, qui consiste à affecter aux protestations de naturel voire de « dérangement » de Mme de Sévigné à propos de son écriture une portée qu'elles ne pouvaient avoir à l'époque. Lorsque l'épistolière évoque les compliments de Pomponne à l'égard de ses lettres, elle affirme qu' « il aime [s]on style naturel et dérangé, quoique le sien soit comme celui de l'éloquence même » (I, 428) : en mettant en rapport ses lettres avec l'art oratoire, l'épistolière indique simplement qu'elle ne suit pas la construction méthodique nécessaire dans une pièce

---

porosité certaine entre esthétique galante et politesse mondaine, Mme de Sévigné fait sien les principes débattus dans les *Conversations* de Mlle de Scudéry en combinant dans la lettre suivante la recherche de l'expression qui rendra compte de ses sentiments avec le plus de fidélité et effacement de la contrainte grâce à un style aisé : « En cent mille paroles je ne pourrais vous dire qu'une vérité, qui se réduit à vous assurer, Mademoiselle, que je vous aimerai et vous adorerai toute ma vie ; il n'y a que ce mot qui puisse remplir l'idée que j'ai de votre extraordinaire mérite. J'en fais souvent le sujet de mes admirations, et du bonheur que j'ai d'avoir quelque part à l'amitié et à l'estime d'une telle personne. Comme la constance est une perfection, je me réponds à moi-même que vous ne changerez point pour moi, et j'ose me vanter que je ne serai jamais assez abandonnée de Dieu pour n'être pas toujours tout à vous. Dans cette confiance, je pars pour Bretagne, où j'ai mille affaires. Je vous dis adieu, et vous embrasse de tout mon cœur. Je vous demande une amitié toute des meilleures pour M. de Pellisson ; vous me répondrez de ses sentiments. Je porte à mon fils vos *Conversations* ; je veux qu'il en soit charmé après en avoir été charmée. » (À Mademoiselle de Scudéry, III, p. 134-135).

<sup>393</sup> Scudéry, Madeleine de, *Clélie, histoire romaine*, première partie [1654], Chantal Morlet-Chantalat (éd.), Paris, Champion, 2001, p. 107-108.

<sup>394</sup> Bernard Tocanne saisit les nuances de ce mouvement socio-esthétique, en évoquant La Rochefoucauld : « Comme ses prédécesseurs, La Rochefoucauld voit dans le naturel un rapport de convenance interne entre le sujet et sa manière d'être, et un rapport de convenance externe entre cette manière et les normes des bienséances » (*op. cit.*, p. 244) puis La Bruyère : « La Bruyère ignore cette exigence d'harmonie esthétique entre le moi et le code social qui caractérise les réflexions de Méré et de La Rochefoucauld, au bénéfice d'une exigence d'harmonie morale entre le cœur et le geste extérieur. Le sage vertueux supplante l'artiste et la morale supplante l'art » (*ibid.*, p. 246).

d'éloquence. Cette dernière constitue d'ailleurs un étalon par rapport auquel elle juge des lettres de sa fille, encore une fois, sans insinuer la pure spontanéité de l'écriture épistolaire :

Vous êtes d'un très bon commerce. Je n'eusse jamais cru que le mien vous eût été si agréable ; je m'en estime bien plus que je ne faisais. Vous me dites plaisamment que vous croiriez m'ôter quelque chose en polissant vos lettres. Gardez-vous bien d'y toucher ; vous en feriez des pièces d'éloquence. Cette pure nature, dont vous parlez, est précisément ce qui est bon et ce qui plaît uniquement. (I, 531)

Le naturel est bien cet art de la convenance qui fait qu'une écriture sied à un genre ou à un registre. Le cadre de l'échange épistolaire et sa coloration intime excluent totalement le « polissage » éloquent, tout en composant avec la formation d'un style : « Ne quittez jamais le naturel : votre tour s'y est formé, et cela compose un style parfait » écrit l'épistolière à sa fille (I, 161). La revendication d'un naturel qui fuit à la fois le pédantisme et les pesanteurs du « style à cinq sols » que l'épistolière ridiculise régulièrement dans ses lettres a souvent été envisagée comme une « rhétorique », ou plutôt une « contre-rhétorique »<sup>395</sup>. Érigée en principe d'écriture, l'appropriation des usages épistolaires constitue dans cette perspective un mode de régulation efficace de la vie affective, régulation à double entente puisqu'il s'agit bien souvent de taire pour mieux dire<sup>396</sup>. La spontanéité sévignéenne n'équivaut donc pas à l'absence du filtre de l'art, peu importe le degré et la nature des altérations qu'il imprime à la matière émotionnelle.

Mais bien qu'il soit le fruit du plus grand raffinement, le naturel dont se réclame Sévigné avec d'autres renvoie bien à une « nature » dont l'enracinement existentiel nous semble indéniable. Soucieuse d'éviter les pièges de la distance temporelle en proposant une lecture naïve de ce mouvement socio-esthétique, la tradition critique a pu, dans une certaine mesure, couper le naturel de sa source, la nature – et au premier chef, la nature humaine – court-circuitant ces va-et-vient entre l'art et la vie que l'élite mondaine et lettrée avait alors fait fructifier<sup>397</sup>. Or, au-delà de la pure recherche esthétique, ces liens ont pu avoir toute une série de résonances, dans l'évolution du style bien sûr, mais aussi dans des domaines de l'existence aussi variés que la vie morale, la psychologie ou la vie du corps. Dans un développement consacré à la raillerie, Mlle de Scudéry rappelle d'ailleurs que pour éviter l'affectation, il faut qu'« un chacun connaisse son talent, et s'en contente<sup>398</sup> », ce qui place la connaissance de soi

---

<sup>395</sup> Voir Bruno Méniel, art. cit.

<sup>396</sup> Voir les travaux de Cécile Lignereux et notamment « Les offres de service à Mme de Grignan. Enquête sur l'acclimatation familière de préconstruits rhétoriques » dans *Lectures de Madame de Sévigné, Les lettres de 1671*, Cécile Lignereux (dir.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, p. 67-81.

<sup>397</sup> Bernard Tocanne rappelle que le style naturel se définit comme le « rapport juste des mots, de la pensée et des choses » (*op. cit.*, p. 373), à l'inverse du style orné ou figuré hérité de la littérature baroque. Dans cette imitation de la nature, il s'agit à la fois de la réordonner et d'y réintroduire la variété et le désordre originels.

<sup>398</sup> Scudéry, Madeleine de, *Conversations sur divers sujets*, tome II, Paris, Barbin, 1680, p. 572.

comme préalable et comme horizon du naturel, qu'il soit mondain ou stylistique. La *Correspondance* livre du rapport entre « pure nature » et naturel, entre existence brute et art caché, des vues particulièrement complexes. Si l'on se réfère au relevé des néologismes proposé par Fritz Nies<sup>399</sup>, on constate que « naturel » prend dans la *Correspondance* toute une série de significations, lesquelles étoilent autour du sens socio-esthétique que nous venons de commenter d'autres sèmes, liés de près ou de loin à la réalité de l'existence. Rejoignant l'idée d'aisance, un premier groupe d'emplois adapte la facilité d'un comportement ou d'un style à des situations plus ordinaires au sens d'« aisance naturelle avec laquelle on fait une chose<sup>400</sup> ». Ainsi, lorsqu'elle commente un séjour potentiel à Chaulnes, auquel elle a finalement préféré les Rochers, l'épistolière écrit : « [...] cette retraite ne m'est point naturelle comme celle-ci » (III, 684), évoquant conjointement l'habitude qu'elle a des lieux et la facilité de leur occupation qui en résulte. L'aisance et la liberté – une liberté de mouvement grâce au vaste parc notamment, sur laquelle nous reviendrons<sup>401</sup> – se parent ici des atours de l'occupation habituelle et de la fréquentation des siens qui sont autant de garanties de la facilité à habiter les Rochers. Dans un deuxième groupe d'emplois, le « naturel » renvoie à une version objective, « vraie », de la réalité, à un « tel que cela s'est passé<sup>402</sup> » pour reprendre la glose de Fritz Nies. C'est par exemple le cas dans les locutions adverbiales qui assurent la comtesse de Grignan de la fidélité d'un récit ou d'une description à la réalité qu'ils s'attachent à transposer : « Vous entendez ces tons-là ; et pour les paroles, elles sont d'après le naturel » (I, 230) ; ou encore : « Je vous voudrais bien vous pouvoir dépeindre au naturel, ma bonne, un écran que M. le cardinal d'Estrées a donné à Madame de Savoie » (II, 770). Sous sa forme adverbiale simple, « naturellement », la référence au naturel porte sur la nécessité logique et immanente qui anime et régule la nature : « Je me suis trouvée naturellement dans cette affaire », c'est-à-dire « par la force des choses<sup>403</sup> ». Et la valeur normative du concept de nature prend d'autant plus de sens dans la perspective de la théologie chrétienne, même si, sous l'influence de l'augustinisme redéployé à travers le jansénisme, la réalité objective et substantielle de la nature ne permet pourtant pas de la connaître<sup>404</sup>. Chez La Rochefoucauld par exemple, la possibilité du naturel

---

<sup>399</sup> Nies, Fritz, *op. cit.*, p. 419.

<sup>400</sup> *Ibid.*

<sup>401</sup> Voir notre section « Promenade et aisance : la liberté d'être soi », *infra*, p. 265-272.

<sup>402</sup> Nies, Fritz, *op. cit.*, p. 419.

<sup>403</sup> *Ibid.*

<sup>404</sup> Voir Bernard Tocanne (*op. cit.*, p. 12) : « Désignant la réalité humaine dans son état actuel, historique et concret, la créature, qui reste bonne en tant qu'être créé par Dieu, mais que l'esclavage du péché rend incapable de connaître et d'aimer son créateur, la nature a besoin d'une grâce médicinale et libératrice. Mais comment concilier la liberté de la créature avec la force du péché et la toute-puissance de la grâce si fortement soulignées par saint Augustin ?

n'implique pas un accès à la nature humaine, qui se démultiplie et se déguise en des « moi » instables et insaisissables<sup>405</sup>. Pourtant, le naturel, en tant qu'il se rapporterait à une réalité objective, nous semble fonder l'injonction à se connaître telle que la formule par exemple Mlle de Scudéry mais aussi, à d'autres fins, Nicole. En somme, pour être théorisée et pratiquée, la notion d'aisance, si importante dans la définition de l'honnêteté, nécessite une nature humaine qu'il pourra explorer, objectiver et s'approprier. Lorsqu'un individu échoue dans cette quête du naturel, et qu'il est donc *ridicule*, c'est la maîtrise de sa nature humaine, corps compris, qui est défailante. Dans le cas de ce gentilhomme d'Anjou qui déçoit terriblement Mme de Sévigné après avoir pourtant présenté une belle figure, l'absence d'harmonie entre l'intérieur et l'extérieur se double d'un trouble dans la maîtrise de la voix et des tons, ce qui transforme le « bel air » du gentilhomme en burlesque involontaire : « Je vis d'abord un beau garçon, jeune, blond, un justaucorps boutonné en figure, mais hélas ! dès qu'il ouvrit la bouche, il se mit à rire de tout ce qu'il disait, et moi quasi à pleurer » (II, 1031). L'effet de surprise que l'ordre narratif rejoue fidèlement – en nous présentant d'abord l'illusion qui a trompé Mme de Sévigné – exemplifie la distorsion entre deux réalités et fonde l'échec du naturel sur l'affectation physique d'un registre décalé. L'écart entre le paraître et l'être, entre ce qui est attendu et ce qu'on obtient réellement, se double donc d'une impropriété, d'une manifestation vocale qui relève d'une absence de maîtrise de soi. Même mécanisme, plus détaillé cette fois, dans l'extrait suivant :

Ce président avait avec lui un fils de sa femme, qui a vingt ans, et que je trouvai, sans exception, la plus agréable et la plus jolie figure que j'aie jamais vue. J'allais dire que je l'avais vu à cinq ou six ans et que j'admirais, comme M. de Montbazon, qu'on pût croître en si peu de temps. Sur cela, il sort une voix terrible de ce joli visage, qui nous plante au nez, d'un air ridicule, que *mauvaise herbe croît toujours*. Ma bonne, voilà qui fut fait ; je lui trouvai des cornes. S'il m'eût donné un coup de massue sur la tête, il ne m'aurait pas plus affligée. (II, 165)

Ce n'est pas le recours au proverbe qui, en soi, perturbe le bel air du gentilhomme, mais la manière dont cette remarque, combinée à une affectation par laquelle il se présente à contre-emploi, marque un certain éloignement de soi. La nature à laquelle renvoie le naturel et dont il suppose la connaissance et la maîtrise inclut donc la nature humaine et sa dimension physique et humorale. L'association de la danse à l'esthétique du naturel illustre parfaitement cette idée et nous y reviendrons plus longuement<sup>406</sup>. Or, si l'on se reporte aux théories du style naturel,

---

Le problème allait peser sur la tradition théologique de l'Occident et retrouver une nouvelle actualité au XVIII<sup>e</sup> siècle avec les controverses jansénistes. »

<sup>405</sup> Voir La Rochefoucauld, François (duc de), *Maximes*, éd. cit., édition de 1678, n°119, p. 419 : « Nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux autres qu'à la fin nous nous déguisons à nous-mêmes. »

<sup>406</sup> Voir notre section « Danse, écriture et négligence », *infra*, p. 143-151.



on constate que le contenu cognitif du naturel ne tire pas de la nature et de ses lois une simple abstraction mais un modèle opératoire. Pour définir le langage naturel, Bouhours utilise ainsi une métaphore géologique, à travers l'eau « qui coule de source, qui va où sa pente naturelle la porte<sup>407</sup> » par opposition aux eaux artificielles des fontaines. Le style naturel implique une conception d'une langue qui fonctionne comme un objet naturel, c'est-à-dire un objet mû par des lois immanentes<sup>408</sup>. La réalité humaine, à commencer par la nature qui en est le lieu d'exercice et la ressource, constitue donc bien le point d'ancrage et l'horizon de l'esthétique et de la pratique du naturel. Dans ces conditions, une expression comme « naturel de l'émotion » prend une tout autre dimension. La présence de la vie affective dans la *Correspondance* relève de la nature dont se réclame l'esthétique du naturel sans s'y réduire et en même temps, elle réaffirme de cette esthétique l'ancrage existentiel, trouvant dans l'écriture épistolaire de nouveaux moyens pour élucider les mécanismes de la nature. Que penser alors de ce troisième emploi du « naturel », au sens d'« état de santé » (par opposition à la maladie)<sup>409</sup>, dont la *Correspondance* donne le seul exemple selon les dictionnaires de référence utilisés par Fritz Nies ? À première vue, il ne concerne que le domaine extra-littéraire – ou extra-esthétique : « Dans le domaine extra-littéraire *être dans son naturel* désigne chez Mme de Sévigné un état de bien-être physique et psychique qui n'est perturbé par aucun état exceptionnel tel que la maladie, la grossesse, etc.<sup>410</sup> » Ainsi à propos de Charles de Sévigné : « Nous avons enfin réussi, par un bon gouvernement, à le remettre dans son naturel : plus de fièvre, plus de douleurs, assez de forces » (III, 49) ; ou alors à propos de la fermeture d'une plaie à la jambe : « [...] ma jambe redevient entièrement dans son naturel, sans douleur, sans contrainte » (III, 205). Le naturel prend ici une double valeur : biologique d'une part – il est l'équivalent du « normal » par opposition au « pathologique » ; éthique d'autre part puisqu'il permet le bien-être psychique et constitue un point de repère moral pour la poursuite du bonheur. Or, Fritz Nies semble suggérer un lien entre ce domaine extra-littéraire et l'écriture épistolaire :

[...] pour le public contemporain de Madame de Sévigné, tout naturel littéraire supposait essentiellement que l'épistolier écrivît *dans son naturel*, autrement dit, dans un état de parfait bien-être, de relaxation presque euphorique et qu'en même temps, ce modèle n'excluait cependant pas moins l'aisance dans la maîtrise des règles courantes du genre qu'une intention de l'auteur de produire un effet esthétique.<sup>411</sup>

<sup>407</sup> *II<sup>e</sup> Entretien*, cité par Bernard Tocanne, *op. cit.*, p. 400.

<sup>408</sup> *Ibid.*, p. 400-403.

<sup>409</sup> Nies, Fritz, *op. cit.*, p. 419.

<sup>410</sup> Nies, Fritz, *ibid.*, note 151 p. 77.

<sup>411</sup> *Ibid.*, p. 76-77.

Le lien consubstantiel entre manière d'être et manière d'écrire, entre nature des humeurs et naturel de l'écriture, n'est donc pas seulement une vue des théoriciens ; il constitue aussi un horizon d'attente participant du goût des contemporains en matière épistolaire. En outre, il est un des paramètres faisant varier l'écriture, inscrivant la nature et son épaisseur charnelle au centre de la définition de la manière ou de l'air. Dans une lettre adressée à sa cousine, Bussy-Rabutin écrit : « Quand vous ne m'auriez pas mandé que vous vous portez bien, ma chère cousine, je l'aurais connu à l'air de votre lettre. Votre heureux tempérament était dans son naturel quand vous m'avez écrit, car la mauvaise santé fait sur l'esprit le même effet que les afflictions.<sup>412</sup> » Sous couvert de badinage, Bussy suggère que le lien entre nature et naturel n'est plus seulement de l'ordre de la parenté mais de la causalité. Une contrainte physique implique une contrainte stylistique<sup>413</sup>. En retour, l'écriture peut être le symptôme d'un tempérament « dans son naturel » ou au contraire dérangé, signe que le naturel esthétique est bien une référence pour remonter à la nature des choses, qu'il est bien une voie privilégiée pour comprendre la nature humaine. Le « naturel » des lettres de Mme de Grignan est salué non seulement parce qu'il atteste une maîtrise de la langue épistolaire et du « tour » qu'elle implique mais aussi parce qu'il fonctionne comme une présence synecdotique de Mme de Grignan.

La *Correspondance* redonne donc à l'esthétique du naturel un contenu concret et objectif, une nature qui est tout à la fois donné immanent, Providence et existence, cette dernière étant traversée par les nuances de l'humeur et de la santé. L'aisance, valeur afférente au naturel en contexte épistolaire comme ailleurs, relève donc chez Sévigné de l'appropriation des codes socio-discursifs mais aussi et surtout d'une adéquation toujours renégociée entre les différents aspects de la vie, dont le tempérament n'est qu'une dimension. Sur un fond affectif personnel dont la sensibilité nous est démontrée en tous points de la *Correspondance*, le « naturel de l'émotion » serait à la fois cette donnée inconditionnelle de l'existence sévignéenne et une facilité à en épouser les soubresauts et à en cerner les ressorts qui font tout l'enjeu de l'écriture épistolaire. La nature de Mme de Sévigné ne serait donc pas une référence abstraite mais un point de repère vécu et éprouvé quoiqu'en perpétuel mouvement. Avant d'envisager quel type de programme éthique est établi par une telle écriture, nous nous proposons de revenir sur une des thématiques les plus emblématiques de la réincarnation physique du naturel, à savoir le motif de la danse, particulièrement présent dans la *Correspondance*.

---

<sup>412</sup> Bussy-Rabutin, Roger (comte de), *Correspondance de Mme de Sévigné*, éd. cit., III, p. 256.

<sup>413</sup> Pour le Père Lamy, le tempérament et le style sont intimement liés, en fonction de la qualité substantielle du cerveau (schéma explicatif que l'on doit à Descartes et que reprend Malebranche pour sa propre théorie des traces et de l'habitude). Voir son *Art de parler*, livre IV, chapitres 1 et 2, cité par Bernard Tocanne (*op. cit.*, p. 397).

## A) Une émotion récurrente dans la *Correspondance* : autour de la danse

– Ne t’excuse pas, cher Phèdre, ne sois pas le moins du monde troublé !... Tu n’as rien éprouvé qui ne soit légitime et obscur, et donc, parfaitement conforme à la machine des mortels. Ne sommes-nous pas une fantaisie organisée ? Et notre système vivant n’est-il pas une incohérence qui fonctionne, et un désordre qui agit ? – Les événements, les désirs, les idées, ne s’échangent-ils pas en nous de la sorte la plus nécessaire et la plus incompréhensible ?... Quelle cacophonie de causes et d’effets !...<sup>414</sup>

### a. *Nature, naturel et grâce*

La *Correspondance* reflète l’importance donnée à la danse dans la formation de l’honnête homme. À travers quelques commentaires sur l’éducation des enfants, l’épistolière suggère que cette activité associe la culture des corps, la maîtrise de la convenance et l’esthétique du naturel. Plus généralement, dans la *Correspondance*, c’est l’exercice du corps qui est au centre de la formation de l’honnêteté. Les deux domaines – la gestuelle guerrière et la danse – y contribuent à parts égales, dans la droite ligne des prescriptions de Castiglione dans *Le Livre du courtisan* (1528). Dans la théorie de l’honnêteté que Castiglione a élaborée et qui s’est diffusée en France grâce aux manuels de civilité français – comme *L’Honnête homme* de Nicolas Faret (1630) – la danse, qui, contrairement à l’exercice guerrier, concerne tout le monde, hommes et femmes, semble constituer la tête de pont de l’éthique nobiliaire. Comme cette éthique, qu’on a dite « classique », la danse traverse tous les champs de l’expérience humaine, relevant à la fois de la sphère collective et de la sphère intime, de la pratique mondaine et de la théorie esthétique, du corps et de l’esprit. En elle se fondent ensemble le raffinement des postures et la liberté du geste, équilibre symptomatique de l’esthétique du naturel à laquelle la danse appartient de manière à la fois historique et paradigmatique<sup>415</sup>.

---

<sup>414</sup> Valéry, Paul, *L’Âme et la Danse dans Œuvres*, vol. 1, Michel Jarrety (éd.), Paris, Librairie Générale Française, 2016, p. 563-608, p. 587-588.

<sup>415</sup> Dans un court article consacré à la danse dans la *Correspondance*, Bernard Raffalli évoque de manière allusive l’importance du motif de la danse dans l’élaboration de l’honnêteté française, en rapport avec l’esthétique du naturel et la négligence (« Madame de Sévigné, le corps et la danse » dans *Madame de Sévigné (1626-1696). Provence, spectacles, « lanternes »*, Roger Duchêne [dir.], Grignan, AACCDD, 1998, p. 205-212). Nous nous efforcerons ici de livrer un aperçu plus précis d’une question qui mériterait toutefois une étude à part entière. Voir aussi *Ateliers*, 1997, n°11 « La pensée de la danse à l’âge classique : écriture, lexique et poétique », Catherine Kintzler (éd.).

Les théoriciens de l'art du XVII<sup>e</sup> siècle ont associé à l'exigence d'imitation de la nature – parfois formulée à travers la notion de « vraisemblance » – l'idée de rendre, dans cette imitation, la dimension vivante et mobile de la nature. Dans la réflexion que le XVII<sup>e</sup> siècle mène sur le statut de l'Antiquité – modèle absolu et indépassable ou simple inspiration – un théoricien comme Roger de Piles confirme que l'Antique est le modèle de la belle nature mais préconise d'y réintroduire le naturel, c'est-à-dire la vivacité originelle : « Le naturel a toujours quelque chose de vif et de remuant qui tempère cette immobilité des figures antiques ; et ceux qui prennent trop de soin de les imiter, sans prendre garde aux grâces particulières qui accompagnent la nature vivante, tombent toujours dans la sécheresse.<sup>416</sup> » L'extrait est frappant tant il emblématise la réponse qu'a donnée l'esthétique du naturel à la question de l'héritage antique. Et on comprend que dans cette perspective, la danse a constitué une activité de choix pour exprimer la « mobilité » de la nature. Si l'on se réfère au père Ménéstrier, jésuite et théoricien de la danse, le mouvement semble être capital dans la définition de la danse ; plus encore, la danse se distingue par là des autres arts.

Le ballet est une imitation comme les autres arts, et c'est ce qu'il a de commun avec eux. La différence est, qu'au lieu que les autres arts n'imitent que certaines choses, comme la peinture n'exprime que la figure, les couleurs, l'arrangement ou la disposition des choses, le ballet exprime les mouvements que la peinture, et la sculpture ne sauraient exprimer, et par ces mouvements il va jusqu'à exprimer la nature des choses, et les habitudes de l'âme, qui ne peuvent tomber sous les sens que par ces mouvements. Cette imitation se fait donc par les mouvements du corps, qui sont les interprètes des passions, et des sentiments intérieurs. Et comme le corps a des parties différentes, qui composent un tout, et font une belle harmonie, on se sert du son des instruments et de leurs accords pour régler ces mouvements, qui expriment les effets des passions de l'âme.<sup>417</sup>

Ménéstrier évoque ici le ballet, et non la danse en général – nous reviendrons bientôt sur cette distinction, qui est au cœur de la *Correspondance*. En tant qu'art autonome, représenté sur la scène devant un public, le ballet hérite une codification plus élaborée et a bien souvent un usage politique. De la danse géométrique à la comédie-ballet, le pouvoir monarchique a exploité la puissance signifiante du ballet, répercutant sur la scène les valeurs qu'il entendait promouvoir – Louis XIV en danseur-Apollon en est bien sûr un exemple frappant. Et d'une certaine manière, en ne voulant signifier que lui-même, à l'inverse de la danse géométrique, le

---

<sup>416</sup> Voir notre introduction, *supra*, note 97, p. 17.

<sup>417</sup> Ménéstrier, Claude-François, *Des Ballets anciens et modernes selon les règles du théâtre*, Paris, René Guignard, 1682, p. 40-41. Un peu plus loin, Ménéstrier insiste sur le fait que la danse peut représenter une suite de mouvements, contrairement à la peinture dont les figures ne représentent qu'une seule action (*ibid.*, p. 157-158). On comprend que l'unité d'action propre à la dite « esthétique classique » fait l'objet de formulations beaucoup plus nuancées.

ballet burlesque du début du XVII<sup>e</sup> siècle avait lui aussi une proposition politique très forte<sup>418</sup>. Pour revenir à Ménestrier, la solidarité entre l'expression de la nature et la représentation du mouvement fait de la danse l'art naturel par excellence. En outre, ce passage fait de la danse une voie privilégiée pour la connaissance de la nature humaine, dont on a rappelé qu'elle était un enjeu décisif de l'esthétique du naturel. Pour être « naturel », il faut se connaître, rappelle Madeleine de Scudéry au cours de ses *Conversations* : aussi bien la danse peut-elle livrer de l'homme les « habitudes de l'âme », les « passions » et les « sentiments intérieurs » et les lui offrir pour la méditation et la contemplation. En exprimant par un geste extérieur une intériorité qui lui est souvent dérobée car inatteignable et enfouie sous les masques avec lesquels l'homme se cache à lui-même, la danse met en scène un corps qui ne ment pas. Plus encore, la conception de la danse telle que l'énonce Ménestrier rend compte de l'évolution dans la façon d'envisager les mouvements du corps, qui ne viennent plus seulement trahir des sentiments intérieurs – avec l'idée d'un débordement à réfréner – mais témoigner de l'affectivité intérieure envisagée comme une part non négligeable de la subjectivité : « Cette imitation des mœurs et des affections de l'âme [accomplie par le ballet] est fondée sur les impressions que l'âme fait naturellement sur le corps, et sur le jugement que nous faisons des mœurs et des inclinations des personnes sur ces mouvements extérieurs.<sup>419</sup> » La justesse d'une danse accomplie honnêtement exprime donc à la fois une parfaite connaissance de soi et la conscience de la continuité entre le corps et l'âme, continuité que Montaigne pensait à travers l'image du gestepli qui se forme « sans notre su et consentement<sup>420</sup> » mais que l'exploration de soi consiste à faire sien. Ainsi, la justesse du mouvement corporel qui épouse la cadence exemplifie<sup>421</sup> l'adéquation de l'être social et de l'être intime<sup>422</sup>.

---

<sup>418</sup> Mark Franko montre que le ballet burlesque impliquait une « relative auto-référentialité du corps dansant, précisément parce que sa signification est si divisée qu'il ne renvoie à rien d'autre qu'à lui-même. » Voir *La danse comme texte. Idéologies du corps baroque*, Sophie Renaut (trad.), Paris, Kargo / L'Éclat, 2005 [1993], p. 16).

<sup>419</sup> Ménestrier, Claude-François, *op. cit.*, p. 160.

<sup>420</sup> Montaigne, Michel (de), *Essais*, éd. cit., II, 17, p. 633 : « Et de telles inclinations naturelles, le corps en retient volontiers quelque pli sans nostre sçeu et consentement. »

<sup>421</sup> On se réfère ici aux développements que Catherine Z. Elgin consacre à l'exemplification dans « L'exemplification et la danse » dans *Philosophie de la danse*, Julia Beauquel et Roger Pouivet (dir.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 81-98). Premièrement, « [l]'exemplification est la manière dont un échantillon ou un exemple réfère à ce dont il est un échantillon ou un exemple » ; deuxièmement, « [e]n étant une instance révélatrice d'une propriété, un exemplaire permet l'accès épistémique à cette propriété » ; troisièmement, « [p]our exemplifier une propriété, un exemplaire doit y faire référence. Il doit isoler cette propriété pour attirer l'attention sur elle. Il le fait en minimisant, en écartant, en éclipsant ou en marginalisant d'autres caractéristiques » (p. 84).

<sup>422</sup> À propos de Locmaria, dont la danse charme l'épistolière, Bernard Raffalli remarque que ce qu'exprime le naturel de sa danse, c'est l'image d'un « homme en parfait accord avec lui-même » (art. cit., p. 210), glosant la justesse évoquée par Mme de Sévigné avant qu'elle ne conclue : « Je n'ai point vu d'homme danser comme lui cette sorte de danse » (I, 313).

Entre la danse telle qu'elle est codifiée par les techniques chorégraphiques des ballets et la danse conçue comme une activité mondaine, un art de vivre, la notion de « grâce » évolue considérablement et cette redéfinition même illustre la façon dont la danse a contribué à l'élaboration de l'esthétique du naturel. Dans un opuscule très commenté au XVII<sup>e</sup> siècle et sur lequel Ménestrier s'appuie, Lucien évoque l'association, dans la danse, de « la vigueur d'Hercule » et de « la délicatesse de Vénus » ; il « loue surtout chez les danseurs » le fait « qu'ils s'appliquent à donner à leurs membres autant de grâce que de force ». Dans la pratique chorégraphique, cette grâce, cette délicatesse, relèvent aussi bien de la maîtrise des mouvements que de leur fluidité, notamment dans les transitions qui permettent de lier la danse haute (les sauts, les torsions) et la danse basse (les pas)<sup>423</sup>. Mais au moment où l'esthétique du naturel consacre la solidarité entre forme artistique et art de vivre, la « grâce » intrinsèque à la danse prend bien d'autres valeurs. Dans la « belle danse<sup>424</sup> », le corps mis en mouvement ne l'est pas de manière déréglée et burlesque mais selon un rythme et une cadence, des gestes, éventuellement une chorégraphie, dont le respect permet d'exprimer la grâce<sup>425</sup>. Celle-ci n'est donc pas seulement une caractéristique du mouvement dansé, elle en est aussi son sens profond et garantit à la fois l'épaisseur métaphysique de la danse et sa forte communicabilité, dont Mme de Sévigné témoigne largement : « Mlle de Blois dansait ; c'est un prodige<sup>426</sup> d'agrément et de bonne grâce » (I, 665). Plus qu'un simple « divertissement » ou « amusement », l'agrément de la danse la légitime en tant que performance participant d'un certain art de vivre, dont l'épistolière se réclame, et en tant que signe esthétique mettant en mouvement les valeurs

---

<sup>423</sup> Sur ce point, voir Marie-Claire Grassi et Marie-Joëlle Louison-Lassablière, « Les ressources de la langue » dans *Écrire la danse*, Alain Montandon (dir.), Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 1999, p. 29-53.

<sup>424</sup> Marie-Claire Grassi et Marie-Joëlle Louison-Lassablière rappellent qu'à l'époque, la « belle danse », « dénommée ainsi par Saint-Hubert à partir de 1641, s'exécute au cours d'un bal ou dans un ballet ; elle relève d'une conception sociale et esthétique de la danse qui se développe à la Cour, subit l'influence de l'étiquette royale, et présente les caractéristiques de l'art classique : ordre, symétrie, rigueur, majesté et noblesse. » (art. cit., p. 31). Comme nous le verrons, la danse dans la *Correspondance* est loin de se limiter à cette seule activité curiale.

<sup>425</sup> Pour Claude Chantalat, avec Méré, Bouhours, Rapin ou encore La Fontaine, la notion de grâce « cesse [...] d'être cantonnée dans le seul domaine de la civilité pour devenir aussi un concept esthétique. » Le rapprochement entre l'agrément humain et l'agrément artistique, qui avait déjà commencé, mais ne pouvait se parachever que dans le contexte classique en raison de « l'étroite symbiose qui s'était instaurée à l'époque classique entre la littérature et l'art de vivre de l'élite à laquelle elle était destinée » (*op. cit.*, p. 158).

<sup>426</sup> Mme de Sévigné réinvestit, dans le cadre d'une expression figée, une caractéristique fondamentale des spectacles dansés, comme si, depuis la scène artistique jusqu'aux scènes de danse « ordinaires », l'esthétique du prodige était devenue une catégorie disponible pour décrire la force d'impression d'une danse bien exécutée. À propos de l'esthétique du prodige dans le second XVII<sup>e</sup> siècle, Marie-Françoise Christout écrit : « Tandis que le théâtre dramatique s'adresse à la pensée, à la logique, le ballet offre à l'imagination un séjour enchanté... Son statut exceptionnel fait appel à un jeu de sensations diverses, visuelles, cinesthésiques, acoustiques. Il implique le principe de correspondance des arts. À un certain degré de perfection et de transfiguration émotionnelle, il découvre une existence transcendantale, la spiritualisation de la matière vive » (*La Recherche en danse*, juin 1982, cité par Bernard Raffalli, art. cit., p. 207).

afférentes à cet art de vivre. La grâce, dont l'épistolière rend compte lorsqu'elle évoque les bons danseurs, ne se limite pas à la régularité de l'exécution. Elle est ce « sel » qui fait triompher Myrtis sur Mégano dans *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, bien que la première n'eût « pas une beauté si parfaite que Mégano<sup>427</sup> ». « Je ne sais quoi », « agrément », « grâce », autant de formulations d'un charme secret, d'un débat discret entre norme esthétique et dérèglement, entre ordre et désordre, dont la vie triomphe, comme le pas de danse triomphe de la tension entre pose et mouvement<sup>428</sup>. De manière assez paradoxale, l'épistolière qualifie parfois cette grâce de « parfaite », signe que la grâce naturelle devient un véritable critère dans le jugement des danses, mais un critère qui dépasse les considérations techniques ou chorégraphiques. La « grâce parfaite » apparaît en effet aussi bien lorsqu'il s'agit d'évoquer les talents de danseuse de Mme de Grignan, dont les performances au côté du roi Louis XIV avaient été particulièrement remarquées<sup>429</sup> que lorsque l'épistolière décrit le plaisir que lui procurent les bourrées vichyssoises, dont les pas sont bien plus simples et la connotation franchement populaire : « Je suis sensible à la parfaite bonne grâce » (II, 318). Dans l'extrait consacré aux danses populaires de Vichy, la « parfaite bonne grâce » est d'ailleurs le relais mémoriel qui assure la transition entre la bourrée et le souvenir de l'illustre danseuse, Mme de Grignan, effaçant toute distinction entre ballet de cour et danse populaire, entre œuvre artistique chorégraphiée et pratique ordinaire d'une danse festive. En outre, l'agrément procuré par la danse est exemplaire de la redéfinition de la grâce dans le cadre de l'esthétique du naturel en ce qu'il relève moins du respect purement extérieur de codes prédéfinis que du respect de ces codes en tant qu'il est éprouvé par un ou plusieurs spectateurs. La grâce naturelle suppose de toucher, de charmer, y compris une audience peu experte. D'où la fréquente mention de la « réception » des charmes produits par la danse dans la *Correspondance*, qu'elle relève d'un phénomène ponctuel – « qui m'allait droit au cœur » (I, 332), « c'est un plaisir que de les voir »

<sup>427</sup> La Fontaine, Jean (de), *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, Paris, Le Livre de Poche, 1991, p. 178-179.

<sup>428</sup> À propos de cette tension, voir les analyses que Mark Franko consacre à la *fantasmata* chorégraphique dans *La danse comme texte. Idéologies du corps baroque* et « La théâtralité du corps dansant » dans *Le corps à la Renaissance. Actes du XXX<sup>e</sup> colloque de Tours*, Jean Céard, Marie-Madeleine Fontaine et Jean-Claude Margolin (dir.), Paris, Aux amateurs de livres, 1990, p. 243-252. Selon lui, la pose-transition entre immobilité et mouvement « prolonge l'indécision structurelle de la basse danse : celle qui existe entre la pose et le mouvement, entre le bas et le haut (dans la paire formée par la basse danse et la gaillarde), celle aussi du ballet de cour, qui se présente sur le plan des émotions entre le grave et le léger » (p. 252).

<sup>429</sup> Roger Duchêne précise (note 4 p. 174, II, p. 1174) que Mme de Grignan a dansé à la cour à trois reprises : en 1663 dans le *Ballet des Arts*, écrit par Benserade, avec Henriette d'Angleterre, la future Montespan, Mlle de la Vallière, la future duchesse de Brissac et le Roi, en 1664 dans les *Amours déguisés* et en 1665 dans la *Naissance de Vénus*. Dans la *Correspondance*, Mme de Sévigné rapporte le propos du chevalier de Cissé – « Je n'ai jamais vu si bien danser que Mme la comtesse de Grignan » (II, p. 1040) –, qui semble faire écho au jugement plus général sur le charme (glacé mais réel) de Mlle de Sévigné à l'époque de ces ballets et dont La Fontaine rend compte dans la dédicace du *Lion amoureux* (*Fables*, livre IV).

(III, 654) – ou qu'elle s'appuie sur une affectivité singulière – « Je suis sensible à la parfaite bonne grâce. »

Enfin, la grâce exprimée dans la danse tient aussi de cette harmonie subtile entre l'individualité du danseur et le groupe dans lequel il prend place, et ce, malgré l'effet de contraste que produit l'irruption malhonnête de la « dégognade ». « Il y a ici des femmes fort jolies ; elles dansèrent hier des bourrées du pays, qui sont en vérité les plus jolies du monde. Il y a beaucoup de mouvement, et l'on se *dégogne* extrêmement [...] » (II, 302) : l'alternance harmonieuse entre singularité et pluralité dans la description du plaisir de la danse rapproche d'ailleurs la danse d'une autre exigence de l'esthétique du naturel, la variété<sup>430</sup>. Car au-delà de l'unité générale du mouvement, les danses appréciées par l'épistolière mettent en scène des pas variés.

Après le dîner, MM. de Locmaria et de Coëtlogon, avec deux bretonnes, dansèrent des passe-pieds merveilleux, et des menuets, d'un air que nos bons danseurs n'ont pas à beaucoup près ; ils y font des pas de bohémiens et de bas Bretons, avec une délicatesse et une justesse qui charment. (I, 313)

La phrase associe subtilement la multitude – celle des danseurs (MM. de Locmaria et de Coëtlogon, avec deux bretonnes) et celle des pas dansés (passe-pieds, menuets, pas de bohémiens et de bas Bretons) – et l'unité du charme qui les embrasse – « d'un air », « avec une délicatesse et une justesse ». Un peu plus loin, toujours au sujet de la même danse, l'épistolière renchérit : « C'est quelque chose d'extraordinaire ; ils font cent pas différents, mais toujours cette cadence courte et juste » (I, 313). La danse apparaît comme l'occasion unique d'apprécier la diversité dans l'unité, puisque l'implacable cadence assure la régularité quoique les pas soient divers et les corps dégingandés, comme dans les *dégognades* vichyssoises.

b. *Émotion et mouvement*

Les contours de la théorie du naturel au XVII<sup>e</sup> siècle permettent donc de souligner l'importance de la danse comme activité honnête et source de plaisir esthétique. Cette perspective nous amène également à envisager le goût sévignéen pour la danse comme une marque du temps. Mais s'il consacre l'importance de la grâce ou de l'agrément, clé de voûte de l'esthétique du naturel, le goût de Mme de Sévigné pour la danse ne reflète pas les partages qui s'élaborent alors au sujet de la danse. Alors que les danseurs spécialistes sont de plus en plus privilégiés, l'épistolière ne fait pas de différence entre amateurs et professionnels, comparant

---

<sup>430</sup> « S'ils ne plaisent par leur bonté, écrit La Fontaine à propos des éléments épars du *Songe de Vaux*, leur variété suppléera peut-être à ce qui leur manque d'ailleurs. » (La Fontaine, *Le Songe de Vaux* in *Œuvres diverses*, éd. cit « Avertissement », p. 80).



sans scrupule les premiers aux seconds lorsque leurs talents respectifs l'exigent<sup>431</sup>. Et elle va jusqu'à saisir la nouveauté d'un spectacle provincial et suggérer que Versailles aurait beaucoup à y apprendre : « [...] si on avait à Versailles de ces sortes de danseuses en mascarades, on en serait ravi par la nouveauté, car cela passe encore les Bohémiennes » (II, 302)<sup>432</sup>. L'éloge de la danse de Vichy, éloge d'une danse spontanée, semble même montrer que le goût de l'épistolière s'attache à retrouver, dans le naturel esthétisé de l'honnêteté mondaine, une pure humanité, fusion quintessenciée d'une corporalité manifeste, vive, et d'une application dans la conduite du mouvement. La nature de l'émotion que suscitent certaines danses provinciales montre d'ailleurs que les « folies » dont raffole l'épistolière n'ont rien du simple enjouement mondain : elles « enlèvent » littéralement Mme de Sévigné, l'obligeant à y revenir sans cesse<sup>433</sup>. Le goût pour la diversité des pas, dont on a montré les rapports avec l'esthétique du naturel, rejoint aussi le plaisir de la surprise qui dérègle le jugement et ramène la spectatrice à une pure réaction. La bigarrure du spectacle est alors menacée par l'irreprésentable, enjeu épistolaire que résout la force de l'émotion.

[Eustache de Lys de Beaucé] dansa ces belles chaconnes, les folies d'Espagne, mais surtout les passe-pieds avec sa femme, d'une perfection, d'un agrément qui ne se peut représenter ; point de pas réglés, rien qu'une cadence juste, des fantaisies de figures, tantôt en branle comme les autres, et puis à deux seulement comme des menuets, tantôt en se reposant, tantôt ne mettant pas les pieds à terre. Je vous assure, ma fille, que vous, qui êtes connaisseuse, vous auriez été fort divertie de l'agrément de cette sorte de bal. Mme de Chaulnes, qui a bien dansé dans son temps, en était hors d'elle, et disait n'avoir rien vu qui ressemblât à cela. (III, 649-650)

La danse du fils Beaucé rend l'émotion esthétique à sa nature première : un saisissement psycho-physiologique qui ébranle l'individu et le transforme. Or, la scène décrite par l'épistolière correspond parfaitement à ce saisissement ; ou plutôt, selon la perspective inverse, parce qu'elles génèrent une surprise esthétique, la nouveauté des mouvements de Beaucé et la reconfiguration que ceux-ci imposent dans la représentation épistolaire, permettent d'envisager l'émotion comme une puissance d'altération et de transformation de soi. L'irreprésentable (de

<sup>431</sup> Ainsi de Louis-Provence « tenant sa *porte* fermée [sa bouche fermée] et dansant comme Favier, regardant son pied, faisant les petits sauts, levant la tête, jetant le coin de sa perruque, enfin marchant sur les pas de son maître » (II, p. 852-853), du fils d'un sénéchal de Rennes « qui danse d'un air fort noble, comme Pécour, comme Favier, comme Saint-André » (III, p. 649), les « trois plus fameux danseurs de l'Opéra de ce temps-là » selon Perrin, ou encore d'« un autre qui est ici, qui danse naturellement comme Favier » (II, p. 1045).

<sup>432</sup> Voir Bernard Raffalli (art. cit., p. 209) : « Dans la tradition vivante des provinces – où puisent d'ailleurs largement les chorégraphes – la nature prend le pas sur l'affectation et les règles d'un art en progrès, pensait-on alors, vers la perfection. Tandis que la tendance générale va à préférer les danseurs professionnels, Mme de Sévigné penche pour les amateurs inspirés, en particulier dans le cadre des États, lieux saturés de parole où elle goûte d'autant plus l'art de l'expression silencieuse. »

<sup>433</sup> « Je donne tous les soirs un violon avec un tambour de basque qui me coûte quatre sols ; et dans ces prés et ces jolis bocages, c'est une joie d'y voir danser les restes des bergers et des bergères de Lignon » (II, p. 313).

la danse) a donc à voir avec une expression de l'émotion qui se veut conquête des miroitements de la nature affective de l'homme, dont la surprise – et son versant descriptif, la nouveauté – constitue l'articulation au cœur de la lettre. La diversité et la mobilité promises par ces danses virtuoses quoique non professionnelles relèvent donc autant du goût esthétique ambiant que de la manière dont elles impliquent la spectatrice, intellectuellement et physiquement. Or, à la nouveauté de la vision et à la joie qu'elle apporte, répond le mouvement enlevé de la lettre, qui mime dans l'extrait consacré à la danse de Beaucé la succession aléatoire des techniques, des pas et des registres.

Le rapport entre mouvement et émotion appartient à la théorie musicale – Rousseau en précise par exemple les modalités dans son *Dictionnaire de musique*<sup>434</sup> – comme à la théorie esthétique en général<sup>435</sup>. On peut avancer que la beauté riante<sup>436</sup> qui est valorisée dans l'esthétique du naturel suppose une forme de vivacité, voire de vitesse, au contraire de la pesanteur grave et austère, qui émerge dès la formation du jugement de goût<sup>437</sup>. Dans le traitement sévignéen des scènes de danse, ce rapport étroit tient aussi d'une sensibilité particulière au mouvement et au geste, que met en valeur l'écriture épistolaire. Ainsi des danses vichyssoises, évoquées dans un premier temps selon une perspective générale avant que le regard n'élise un pas en particulier, un type précis de mouvement : « Il est venu des demoiselles du pays avec une flûte, qui ont dansé la bourrée dans la perfection ; c'est ici où les bohémiennes puisent leurs agréments. Elles font des *dégognades*, où les curés trouvent un peu à redire » (II, 297<sup>438</sup>). La focalisation du récit sur le mouvement physique, que renforce l'irruption du patois auvergnat au cœur de la lettre, indique la source sensuelle de l'émotion, qui se pare ici d'un

---

<sup>434</sup> Rousseau, Jean-Jacques, *Dictionnaire de musique*, « Mouvement », Paris, Duchesne, 1768, p. 306 : « Quoique généralement les *Mouvements* lents conviennent aux passions tristes, & les *Mouvements* animés aux passions gaies ; il y a pourtant souvent des modifications par lesquelles une passion parle sur le ton d'une autre : il est vrai, toutefois, que la gaieté ne s'exprime guère avec lenteur ; mais souvent les douleurs les plus vives ont le langage le plus emporté. »

<sup>435</sup> Dans « Le corps dansant : source d'inspiration esthétique » (dans *Le Corps à la Renaissance*, *op. cit.*, p. 229-241), Margaret Mc Gowan se penche sur le traitement poétique de la danse. Que ce soit Ronsard, Bembo, Pontus de Tyard, Baïf ou Desportes, tous rapportent l'éblouissement devant « le spectacle d'une forme dansante qui, par les yeux des regardants, fait pénétrer par tout leur corps une émotion forte » (p. 230).

<sup>436</sup> Voir Claude Chantalat, *op. cit.*, p. 163 : « Si l'esthétique de la grâce a contribué à faire du naturel l'une des exigences primordiales du goût classique, elle a eu aussi pour effet d'accréditer l'idée que la beauté ne devait pas être grave ni austère, mais plaisante et riante. »

<sup>437</sup> Voir sur ce point *ibid.*, p. 64-65.

<sup>438</sup> Les lettres sur les danses vichyssoises sont, pour Marie-Claire Grassi et Marie-Joëlle Louison-Lassablière, l'occasion d'une mise au point lexicale indispensable : « La *goignade*, considérée dès cette époque comme "dissolue et immodeste", est une sorte de bourrée aux figures hardies et où l'agitation concerne tout le corps. *Dégogner*, c'est se livrer à des mouvements dégingandés et désordonnés. La *goignade* viendrait-elle aussi de *coignade*, les deux danseurs se rapprochant dans les figures jusqu'à se "coigner" ? » (art. cit., p. 40-41).

voile subversif<sup>439</sup>. C'est dans la vibration du mouvement, répercutée dans la lettre, que réside la vérité émotionnelle du plaisir esthétique. Même recentrement du récit sur le geste dansé à l'occasion d'un bal de paysans bretons : « L'après-dîner, il y eut un bal de paysans devant cette porte, qui nous réjouit extrêmement. Il y avait un homme et une femme qu'on aurait empêché de danser dans une république bien réglée ; c'étaient des postures à pâmer de rire » (I, 309). L'élection narrative du mouvement source d'émotion, ici une gaieté qui mêle pure réjouissance et ironie, se fait en deux étapes : l'épistolière isole d'abord « un homme et une femme » et met ensuite en valeur leurs « postures ». Le choix d'un lexique relativement spécifique et la construction infinitive qui rend compte de la solidarité entre le rire et les « postures » des Bretons – en vertu de l'interprétation fonctionnelle de « postures », sujet factitif ici<sup>440</sup> – embrassent le mouvement dansé et la torsion physique générée par la gaieté dans un même élan physique et une même mobilité corporelle, comme si la pâmoison joyeuse devenait elle-même un pas du bal des paysans.

Enfin, la danse émeut, dans la *Correspondance*, en ce qu'elle mobilise le souvenir de Mme de Grignan. Minoritaire au regard de l'ensemble des passages concernés par les danses<sup>441</sup>, quelle que soit leur nature, l'association de la danse bien exécutée et de Mme de Grignan fonctionne avant tout sur le modèle du syllogisme : j'ai assisté à une danse pleine de grâce ; vous dansez avec grâce ; donc je pense à vous. C'est également au nom de l'expertise de Mme de Grignan en la matière que les récits de danse sont justifiés dans la lettre. Ils entendent « faire voir »<sup>442</sup> à la comtesse un spectacle qui l'aurait à coup sûr intéressée : « Je vous assure que cette bourrée, dansée, sautée, coulée naturellement<sup>443</sup> et dans une justesse surprenante, vous

<sup>439</sup> Nous renvoyons également à la note que propose Nathalie Freidel dans l'édition des lettres qu'elle a préparée chez Gallimard : *Lettres choisies*, Paris, Gallimard, 2016, note 3 p. 267, p. 650.

<sup>440</sup> L'expression se rapproche d'une formule comme « un conte à dormir debout ». Pour les auteurs de la *Grammaire méthodique du français*, « [c]e type de construction nominale peut d'ailleurs être mis en relation avec le schéma de phrase attributif N<sub>0</sub> – est – à – Vinf, où la construction infinitive s'interprète comme une caractéristique causalement reliée au référent du sujet N<sub>0</sub> [...]. Cette relation peut exprimer plusieurs « valeurs modales (d'éventualité et de nécessité) et logiques ». Ici, la valeur modale de l'éventualité, exprimant le champ des possibles, s'associe à la valeur consécutive. (Martin Riegel, Jean-Christophe Pellat et René Rioul, *Grammaire méthodique du français*, Paris, Presses universitaires de France, 2009, p. 353).

<sup>441</sup> Nous rejoignons Bernard Raffalli lorsqu'il appelle à approfondir les enjeux singuliers du motif de la danse dans la *Correspondance* : « La focalisation de la lettre autour de l'image exaltée de la bien aimée n'explique pas tout, pas plus que la simple manifestation d'une sensibilité d'époque pour un art à la mode » (art. cit., p. 212).

<sup>442</sup> Le paradigme de la vision est d'ailleurs incontournable dans l'évocation de la danse, et charrie avec lui la dimension narrative des spectacles et leur jugement. Dans l'extrait suivant, « voir » signifie à la fois « porter à sa connaissance par le regard », « assister à une scène qui s'ouvre puis se ferme », « contempler » et « juger », d'où l'appréciation qui suit : « Je vis hier danser des hommes et des femmes fort bien ; on ne danse pas mieux les menuets et les passe-pieds » (II, p. 1040). À l'inverse, les lettres de Provence peuvent provoquer une « vision » chez l'épistolière : « Montgobert me parle d'un bal où je vois danser fort joliment mon petit marquis. » (II, p. 799).

<sup>443</sup> Par cette formule fortement pléonastique, Sévigné complète l'expression de la grâce et oriente l'interprétation du naturel vers la *nature* : en effet, c'est le premier sens qu'attribue Furetière au verbe « couler ». Il évoque la

divertirait assurément » (II, 318) ; « Je vous assure, ma fille, que vous, qui êtes connaisseuse, vous auriez été fort divertie de l'agrément de cette sorte de bal » (III, 649-650) ; « Je suis assurée que vous auriez été ravie de voir danser Locmaria » (I, 313). Mais plus profondément, la danse invite parfois l'épistolière à superposer deux réalités temporelles : la réalité sensuelle à laquelle elle est confrontée et qui constitue la substance de ces récits, et une réalité passée, reconfigurée autour de l'image de Mme de Grignan, que la danse convoque *in absentia*. Non seulement l'affection pour la fille et le douloureux éloignement temporel de ces bals communs mettent en rapport les mouvements présents avec les gestes passés, mais en outre l'émotion provoquée par le souvenir constitue alors un approfondissement de l'affect initial. Autrement dit, il apparaît que les récits de danse ont en eux-mêmes une valeur émotionnelle dans la lettre, qui s'enrichit ensuite du souvenir. Et il est fort probable que le plaisir esthétique ressenti devant une danse gracieuse et le souvenir de la danseuse Mme de Grignan participent d'un même écho affectif et livrent des nuances différentes d'une même sensibilité au mouvement. L'imbrication de scènes de danse auxquelles assiste ici ou là Mme de Sévigné et des démonstrations passées de Mme de Grignan prend ici la forme d'un rapport entre les parties et le tout : « Quoi ! Je ne reverrai jamais cette danse et cette grâce parfaite qui m'allait droit au cœur ? J'en vois ici des morceaux séparés, mais je voudrais bien revoir le tout ensemble » (I, 332). Ailleurs, la « parfaite bonne grâce » des danseurs auvergnats fait signe vers celle de Mme de Grignan, mais la lettre revient finalement à l'évocation de la bourrée vichyssoise : « [...] vous faire voir cette bourrée [...] Je suis sensible à la parfaite bonne grâce. Vous souvient-il quand vous me faisiez rougir les yeux à force de bien danser ? Je vous assure que cette bourrée [...] » (II, 318). Dans cet aller-retour, la référence à Mme de Grignan ne suggère la douleur du souvenir que de manière détournée, les yeux rougis par la beauté de la danse de la comtesse pouvant faire écho aux yeux rougis de l'épistolière à Vichy lorsqu'elle pense à sa fille. Le souvenir permet plutôt de rendre compte de l'intensité de l'émotion ressentie devant la bourrée auvergnate, une intensité exprimée par la puissance évocatoire du plaisir de la danse, qui parvient à exhumer une preuve bien plus ancienne de la sensibilité de l'épistolière. Lorsqu'en se souvenant de Mme de Grignan au bal, Sévigné s'appesantit sur l'absence de la fille aimée, la tristesse prend le pas sur le plaisir de la danse. Mais là encore, il faut entendre la douleur de l'absence comme strictement attachée à la joie initiale : « [...] ils y font des pas de bohémiens et de bas Bretons, avec une délicatesse et une justesse qui charment. Je pense toujours à vous, et j'avais un souvenir si tendre de votre

---

« fluidité » du mouvement et le fait que celui-ci suive « une pente naturelle » avant d'ajouter qu'un tel terme « se dit premièrement du cours ordinaire des eaux » (*Dictionnaire universel*, 1690).

danse, et de ce que je vous avais vu danser, que ce plaisir me devint une douleur » (I, 313). La douleur de l'absence ne vient pas assombrir le plaisir de la danse de l'extérieur. Ce plaisir est entièrement transfiguré par le souvenir de Mme de Grignan, qui en est l'approfondissement par association d'idée. Le geste dansé exprime donc une grâce et un charme qui ne sont pas l'objet d'une pure extase esthétique mais impliquent le corps et l'esprit de la spectatrice. En faisant le lien entre les fêtes bretonnes et les bals passés de Mme de Grignan, la danse se donne fondamentalement comme un mouvement, mouvement affectif – l'émotion et ses métamorphoses – et mouvement mémoriel – la convocation d'un souvenir, dont la lettre enregistre les subtiles vibrations.

c. *Danse, écriture et négligence*

Les liens entre danse et écriture sont discrètement apparus au cours de nos derniers développements, et ce, à deux reprises. D'une part, parce que la danse est à *voir*, elle met nécessairement l'écriture au défi de la représentation, défi encore plus ardu lorsque, par sa nouveauté, la danse en question se prête difficilement au compte-rendu épistolaire. Si nous choisissons de prendre l'épistolière au mot lorsqu'elle évoque une danse « qui ne peut se représenter » (III, 650), c'est qu'elle assortit toujours le motif de l'irreprésentable d'une « solution » épistolaire, quitte à briser l'ordre naturel de la phrase ou à s'appesantir sur le détail d'un mouvement. Alain Montandon fait du problème de la représentation le premier enjeu des rapports entre écriture et danse, rapports qu'il fait remonter aux origines de la danse et de l'éloquence. Le traitement, par l'écriture, du corps en mouvement et de son inscription spatio-temporelle représente un véritable défi pour l'écriture, si bien que « [l]a trace écrite n'est que la stèle ou l'épithaphe d'un corps vivant ; elle ne produit que du mécanique, quelque chose de mort incapable de restituer la vie circonstancielle du corps dansant<sup>444</sup> ». D'autre part, l'écriture répercute l'émotion de la danse, qu'elle déploie par mouvements successifs et, parfois, par ruptures de cadence ou pas de côté, comme nous l'avons suggéré à propos du souvenir. Par le biais de la *mimesis* ou par le biais métaphorique, la danse et l'écriture entretiennent donc dans la *Correspondance* des relations très fortes quoique difficiles à préciser. Ainsi, lorsque Bernard

---

<sup>444</sup> Montandon, Alain, « Introduction » dans *Écrire la danse*, *op. cit.*, p. 7-28, p. 7. L'auteur poursuit ensuite : « Vouloir fixer sur le papier, à travers l'écriture, quelque chose qui se passe dans l'espace, dans le temps, dans et par le corps, les mouvements exprimant une projection expressive de l'intérieur vers l'extérieur, relève aussi d'une rêverie faite dans la distance, dévoilant l'écriture comme réminiscence ou volonté commémorative, acte de mémoire faisant retour pour une meilleure compréhension ou analyse, bref, exhibant dans la distance de ce qui a été, dans la distance de la vie et de sa représentation, l'écriture comme nostalgie » (p. 8). Nous reviendrons plus loin sur cette « rêverie » et les liens qu'elle entretient avec l'écriture épistolaire (voir notre chapitre 5 « Expériences et pratiques de la nature : le monde vivant comme ressource morale des lettres », *infra*, p. 238-307).

Raffalli évoque ces « rapports étroits », il s'interroge : « Et si l'image de la danse n'allait pas jusqu'à coïncider avec une certaine image de l'écriture ?<sup>445</sup> », mais sa réponse, bien que stimulante, demeure une simple comparaison. Selon lui, l'omniprésence du corps et notamment du corps dansant dans la *Correspondance* s'expliquerait ainsi :

[...] c'est surtout parce que l'épistolière tient à réduire le plus possible l'écart entre la vie et l'écriture, conférer à celle-ci la densité d'une matière vivante et mobile et jusqu'à sa vibration ; la lettre se veut corps et vie, manifestation superlative de la vie, irrépressible et comme imprévisible, à la manière de la danse.<sup>446</sup>

De même, lorsqu'Alain Montandon envisage de comprendre l'écriture comme une « danse », il s'agit d'une simple convergence formelle : l'écriture est alors conçue comme un « mouvement dansant avec flexibilités, courbes, rythmes, vertiges, enchaînements, rêve d'extase, à la *graphé* sautillante, serpentine, onomatopéique, etc.<sup>447</sup> ». À première vue, ces termes semblent pouvoir s'acclimater à la *Correspondance*, tant l'écriture sévignéenne procède par collages et revirements. Sévigné commente régulièrement la façon dont elle rapièce ses lettres, ravaude et recoud à partir de thématiques et de tonalités disparates : « Mais peut-on jamais être plus insensée que je le suis en vous écrivant à l'infini toutes ces rapsodies ? » demande-t-elle à sa fille, avant de mâliner sa lettre d'inflexions locales<sup>448</sup> : « Ma chère enfant, *je vous demande excuse* à la mode du pays » (I, 271). Bernard Raffalli ne manque pas de commenter la référence sévignéenne à la rhapsodie : « La rhapsodie tant de fois invoquée à propos de ses lettres entretient plus d'un rapport avec la danse et surtout celle qu'elle aimait : abandon, certes, mais abandon maîtrisé.<sup>449</sup> »

L'écriture et le goût de Sévigné pour la danse « négligée », et l'« abandon maîtrisé » qu'elle implique, auraient donc des liens formels ; plus encore, ils relèveraient de la même conception esthétique. De fait, l'écriture négligée trouve dans la danse une expression, sinon

---

<sup>445</sup> Raffalli, Bernard, art. cit., p. 205.

<sup>446</sup> *Ibid.*, p. 212, nous soulignons. Bernard Raffalli signale aussi la fréquence des métaphores « qui associent sous la plume de Mme de Sévigné le geste de l'écriture à la dynamique des corps », parmi lesquelles il cite notamment les chansons de Blot qui « ont le diable au corps » (I, p. 242) ou la lecture des lettres, assimilée plusieurs fois à une promenade dans un jardin. Nous reviendrons plus loin sur les rapports entre promenade, écriture et lecture (voir notre section « Promenade et aisance : la liberté d'être soi », *infra*, p. 265-272).

<sup>447</sup> Montandon, Alain, *ibid.* L'auteur nourrit sa réflexion de références modernes incontournables : Valéry par exemple, qui voulait faire du dialogue un ballet, ou Robert Walser, qui « retrouve dans la promenade le pas de la danse, guidant l'écriture » (*ibid.*, p. 28). Plus largement, il faudrait envisager la danse comme une mise en scène du dialogue entre harmonie et dissonance, antithèse dont se saisit l'écriture moderniste (voir Mark Franko, *La danse comme texte*, p. 77 ou sur le modernisme en général et la question de la dissonance, Peter Shields, *Modernism*, New York, Routledge, 2008).

<sup>448</sup> Il semblerait que la locution « demander excuse » soit plus largement populaire, et pas spécifiquement bretonne (gallèse, en l'occurrence). Elle se construit sur le modèle de l'autre locution, « demander pardon », comme le relève le *Dictionnaire historique de la langue française*.

<sup>449</sup> Raffalli, Bernard, art. cit., p. 212.

superlative, au moins accomplie. Aspect incontournable de l'esthétique du naturel, la négligence, comme la grâce, dont elle participe, traverse les domaines de l'existence et caractérise aussi bien l'attitude de l'honnête homme que la conversation, la danse ou encore la mode, dont les conseils de coiffure adressés à Mme de Grignan livrent un aperçu<sup>450</sup>. Ils donnent parfois lieu à une sorte d'*ekphrasis*, dont la formulation reflète les enjeux de l'esthétique négligente et de son incarnation physique.

Imaginez-vous une tête blonde partagée à la paysanne jusqu'à deux doigts du bourrelet. On coupe ses cheveux de chaque côté, d'étage en étage, dont on fait de grosses boucles rondes et négligées, qui ne viennent point plus bas qu'un doigt au-dessus de l'oreille ; cela fait quelque chose de fort jeune et de fort joli, et comme deux gros bouquets de cheveux de chaque côté. Il ne faut pas couper les cheveux trop court, car comme il les faut friser naturellement, les boucles qui en emportent beaucoup ont attrapé plusieurs dames, dont l'exemple doit faire trembler les autres. On met les rubans comme à l'ordinaire, et une grosse boucle nouée entre le bourrelet et la coiffure ; quelquefois on la laisse traîner jusque sur la gorge. Je ne sais si nous vous avons bien représenté cette mode ; je ferai coiffer une poupée pour vous envoyer. (I, 194-195)

La coiffure *Hurluberlu* ou *hurlupée* – dite aussi *Tête de chou* – décrite par Sévigné pose à la lettre une double difficulté. D'abord, les instructions doivent être précises en raison de la distance qui sépare le modèle et Mme de Grignan – la description oscille donc entre l'*ekphrasis* et le manuel d'instruction voire la recette de cuisine. Mais surtout, la coiffure qu'envoie Mme de Sévigné à sa fille repose précisément sur son allure expressive, mobile, vivante, ce qui complique particulièrement la représentation. Le registre du mode d'emploi – attesté par les nombreuses indications de longueur ou de procédé – se voit alors contrebalancé par quelques formules de modalisation, destinées à assouplir la rigidité qu'il pourrait malencontreusement provoquer, comme si Sévigné estompait après coup les contours trop nets de sa description : « de grosses boucles rondes et *négligées* », « *quelque chose de fort jeune et de fort joli* », « friser *naturellement* », « *quelquefois* » (nous soulignons). La description propose également un aller-retour constant entre la coiffure originelle et le « résultat », signalant que la transformation, pour être correctement réalisée par sa destinataire, doit d'abord avoir lieu dans le texte. Le traitement épistolaire de la *Hurluberlu* contient en réalité tous les paradoxes de l'esthétique négligente : le dialogue entre artifice et naturel, entre respect du code et laisser-aller, entre

---

<sup>450</sup> En 1667, dans *Le Misanthrope*, Molière raille par la bouche d'Éliante la « Beauté négligée », attribut de celles qui sont en réalité « de peu d'Attrait chargée[s] » (éd. cit., vol. I, II, IV, v. 721-722, p. 680). Fritz Nies précise que la formule « beauté négligée » devient un compliment à partir des années 1670 (*op. cit.*, p. 28). Cette esthétique sera promise à une longue fortune puisqu'après divers reflux, la « négligence étudiée » demeure un critère stylistique tout à fait vivace, en témoigne le succès actuel du « coiffé-décoiffé », des coiffures « retour de la plage » ou « saut du lit ».

fixation et mouvement<sup>451</sup>. Le cheveu, coupé, bouclé, frisé, incarne en lui-même la réhabilitation de la nature dans l'esthétique négligente : à l'image de cette dernière boucle, qu'on laisse « quelquefois » « traîner jusque sur la gorge », l'esthétique de la négligence traite avec une matière vivante et mobile et revendique la valeur de l'incertitude et de la surprise. Et la coupe des longueurs menaçant sans doute trop irrévocablement la liberté d'autres arrangements, Mme de Sévigné annule purement et simplement le conseil<sup>452</sup>, et ce, dans la même lettre : « Après tout, nous ne vous conseillons point de faire couper vos beaux cheveux. Et pour qui ? bon Dieu ! » (I, 196). La négligence étudiée de la coiffure *hurlupée* implique donc une forme épistolaire particulière, faite de contrastes, jusqu'à la réticence finale. Mme de Grignan en comprend d'ailleurs l'air. Sévigné lui écrit trois semaines plus tard : « Je suis fort aise que vous avez compris la coiffure. C'est justement ce que vous aviez toujours envie de faire. Ce taponnage vous est naturel : il est au bout de vos doigts ; vous avez cent fois pensé l'inventer. Vous avez bien fait de ne la point prendre à la rigueur » (I, 220). Si l'application que fait Mme de Grignan des instructions est heureuse, c'est surtout parce qu'elle vient « au bout des doigts », presque instinctivement, et Sévigné suggère même que sa fille en avait la préscience. Un mois plus tard, Mme de Sévigné ajoute : « Cela est jeune et joli ; cela est peigné, quelquefois un peu tapé, bouclé, chiffonné, taponné, et toujours selon que cela sied au visage » (I, 248). Cette précision prolonge de manière décisive les recommandations précédentes : la réussite de cette coiffure tient à la manière dont elle s'accorde aux habitudes intimes et à la singularité du visage. La précaution avec laquelle il faut traiter les cheveux et les boucles implique, plus généralement, de ne pas rompre avec ses habitudes en matière d'arrangement. L'esthétique négligente suppose d'agir ou d'écrire en respectant sa nature, qu'il s'agisse de l'air d'un visage ou d'une pratique intime.

La négligence sévignéenne va donc plus loin qu'une simple absence d'affectation ou une dissimulation d'artifice auxquelles les commentateurs de l'époque – auteurs de manuels de

---

<sup>451</sup> Bernard Beugnot résume ainsi l'ambivalence de la notion de « négligence » : « Prolongée par les notions de naturel et de naïveté qui, contre l'abus des artifices, revendiquent une jeunesse de sentiment et traduisent la nostalgie d'un état naissant de l'écriture, le concept de négligence représente un effort pour nommer et penser la diversité et la liberté de la lettre sans les abandonner totalement aux seuls jeux arbitraires de l'inspiration, aux seules impulsions d'un tempérament sans règles ou d'une imagination sans contrôle. Mais l'ineffabilité de ce style négligé, rebelle à toute définition, le cortège de termes qui le cernent – aisance, délicatesse, douceur, subtilité –, la pluralité parfois contradictoire des qualités que l'on en attend – comment concilier par exemple la négligence et la justesse, la clarté (*perspicuitas*) et le secret ? –, autant d'incertitudes qui à nouveau dissipent l'unité retrouvée. » (« Style ou styles épistolaires ? », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1978, vol. 78, n°6, p. 939-957, p. 943).

<sup>452</sup> Mme de Sévigné indique également qu'elle craint que le dégagement de la fontanelle ne gâte les dents.



civilité ou théoriciens – font régulièrement allusion<sup>453</sup>. En se référant à la négligence, les mondains du second XVII<sup>e</sup> siècle entent une manière d’être et de vivre sur des fondations savantes : la *negligentia diligens* cicéronienne, qui a nourri l’invention de la civilité à travers la notion de *sprezzatura*, renoue, dans sa reformulation mondaine, avec la souplesse de l’orateur, son adaptation au sujet à traiter. Souplesse de l’esprit et souplesse du corps qui impliquent un rapport lâche avec les règles et les convenances<sup>454</sup>. Sévigné l’écrit à propos de la coiffure *hurlupée* : il ne faut pas la prendre « à la rigueur ». De même, en matière épistolaire, la relation aux codes et aux usages est souvent teintée de méfiance et les convenances sont toujours l’objet d’une appropriation. C’est notamment le cas de l’unité de la lettre et de sa cohérence thématique et stylistique, critères peu observés par l’épistolière et qui l’amène à douter que les dames de compagnie de Mme de Grignan en Provence en apprécient le tour : « [...] car mon style est si négligé qu’il faut avoir un esprit naturel et du monde pour s’en pouvoir accommoder » (I, 398). Ailleurs, le style négligé suppose une écriture immédiate, sans reprise, et est synonyme d’expressivité : « Vous savez que je n’ai qu’un trait de plume ; ainsi mes lettres sont fort négligées, mais c’est mon style, et peut-être qu’il fera autant d’effet qu’un autre plus ajusté » (I, 355). Ce passage est très souvent convoqué pour illustrer la négligence sévignéenne ; Roger Duchêne l’utilise régulièrement comme preuve de l’absence d’élaboration littéraire chez Sévigné. Mais on en rappelle rarement le contexte. Sévigné parle en l’occurrence d’une lettre

---

<sup>453</sup> Sur cette question, traitée çà et là par la critique, nous renvoyons notamment à Bruno Méniel, article cité, Claude Chantalat, *op. cit.*, p. 141 *et sq* et Fritz Nies, *op. cit.*, p. 28-31. Sur le rapport entre affectation et négligence dans le domaine de la langue, voir en particulier Bouhours, *Entretiens d’Ariste et d’Eugène* : « Mais comme la langue française aime fort la naïveté, poursuit-il, elle ne hait rien tant que l’affectation. Les termes trop recherchés, les phrases trop élégantes, les périodes même trop compassées lui sont insupportables. Tout ce qui sent l’étude, tout ce qui a l’air de contrainte la choque : et un style affété ne lui déplaît guères moins, que les fausses précieuses déplaisent aux gens de bon goût, avec toutes leurs façons, et toutes leurs mines. Elle n’affecte jamais rien ; et si elle était capable d’affecter quelque chose, ce serait un peu de négligence ; mais une négligence de la nature de celle qui sied bien aux personnes propres, et qui les pare quelquefois davantage que ne font les pierreries, et tous les autres ajustements. » (II<sup>e</sup> Entretien, Paris, Mabre-Cramoisy, 1671, p. 54). Dans ses *Remarques nouvelles sur la langue française* (1675), Bouhours distingue la bonne négligence (qui combat l’affectation) et la mauvaise négligence, qui s’oppose à l’exactitude. Fritz Nies relève que selon le *Französiches Etymologisches Wörterbuch (FEW)*, « les premières attestations pour l’usage de *négligemment* comme pour l’application au style de l’épithète *négligé*, et cela dans un sens indubitablement positif » apparaissent dans la *Correspondance* de Mme de Sévigné (*op. cit.*, p. 57).

<sup>454</sup> Fritz Nies en propose une double lecture politique. Il s’agirait d’abord, pour la vieille noblesse, de se défendre contre la noblesse de robe et la bourgeoisie, classes montantes et laborieuses : « Aux valeurs directrices [de ces couches] – la connaissance, acquise par un travail méticuleux et opiniâtre, des règles et des lois et une extrême minutie dans leur application – la noblesse d’épée dépouillée de son pouvoir politique et de ce fait menacée dans son identité, oppose la conception traditionnelle, issue des privilèges de la lignée, selon laquelle elle peut bien se permettre toutes sortes de fautes, négligences, manquements sans pour autant compromettre sa position sociale. » L’esthétique négligente relèverait en outre d’une revendication politique de liberté : « Il se peut donc que l’idéalisations de la négligence reflète l’aspiration à préserver et à confirmer, du moins dans les attitudes physionomiques tout autant que stylistiques, cette fiction de liberté qui, dans les domaines de la politique et de l’éthique, s’est évanouie après la Fronde » (*op. cit.*, p. 30).

qu'elle vient d'écrire à l'attention de Forbin-Janson, alors évêque de Marseille, pour lui demander de traiter les Grignan avec bienveillance<sup>455</sup>, et qu'elle transmet à sa fille pour une vérification préalable. Comme pour d'autres lettres de ce type, où la protection des Grignan, et notamment leur protection financière et politique, est en jeu, Sévigné commente l'émotion qui nourrit sa plume. Face à un sujet qui lui tient autant à cœur, son écriture se veut enflammée ou impétueuse selon les cas<sup>456</sup>. La négligence, qu'elle revendique comme « son style », recoupe donc à la fois une liberté prise avec les convenances et un lien consubstantiel entre la lettre et son auteure, dont l'écriture constitue une sorte de spasme ou de mouvement expressif. C'est cette consubstantialité, en tant qu'elle rend les codes invisibles voire caducs, que Sévigné semble apprécier dans les mouvements déréglés des danseurs bretons ou auvergnats. Lorsque l'épistolière rend compte des « postures à pâmer de rire » prises par des danseurs bretons aux Rochers, la danse se réduit à un pur mouvement, à une pure corporéité ; c'est en tout cas ce que signale le présentatif – « Il y avait un homme et une femme qu'on aurait empêché de danser dans une république bien réglée ; *c'étaient* des postures à pâmer de rire » (I, 309, nous soulignons) – qui, en ramassant d'un seul trait le spectacle et ses participants, les réduit à un seul effet, doublement physique, les gestes outrés des danseurs provoquant de manière contrefactuelle la pâmoison des spectateurs. Une telle construction indique à quel point la définition de la négligence, emblématisée ici par sa version provocante, dépend de sa réception, et notamment sa réception sensuelle. Claude Chantalat rappelle que lorsque Jean Boivin de Villeneuve commente le tour négligé des *Fables* de La Fontaine, il y associe avant tout le plaisir de lecture<sup>457</sup> : « Pour une vingtaine de fables, qu'on peut regarder comme parfaites, peut-être en trouverait-on autant qui paraîtraient peu exactes. Cependant il n'y en a presque pas une, dont la lecture ne fasse un extrême plaisir aux personnes d'esprit et de bon goût [...]»<sup>458</sup>, « extrême plaisir » dont il donne ensuite les raisons. De même pour La Fontaine découvrant le château de Blois dans sa *Relation d'un voyage de Paris en Limousin*, chez qui les « petites galeries, petites fenêtres, petits balcons, petits ornements, sans régularité et sans ordre » suscitent un plaisir sensible, plaisir des yeux que le poète évoque avec insistance : « Ce qu'a fait faire François I<sup>er</sup>,

---

<sup>455</sup> Duchêne précise en note qu'il était question d'une gratification de 5000 livres (note 1 p. 355, I, p. 1171) !

<sup>456</sup> Voir le compliment qu'adresse Mme de Sévigné à sa fille lorsque cette dernière évoque la mort de Turenne : « Vraiment, votre lettre est d'une énergie et d'une beauté extraordinaires ; vous étiez dans ces bouffées d'éloquence que donne l'émotion de la douleur » (II, p. 53).

<sup>457</sup> Chantalat, Claude, *op. cit.*, p. 144.

<sup>458</sup> Boivin de Villeneuve, Jean, *Apologie d'Homère et Bouclier d'Achille*, Paris, François Jouenne, 1715, p. 250-251.

à le regarder du dehors, me contenta plus que tout le reste<sup>459</sup> ». On retrouve le même intérêt pour la nouveauté sans ordre dans les scènes de danse de la *Correspondance*, en particulier dans l'évocation des *dégognades* qui, bien qu'immorales, constituent une source d'inspiration pour tous les danseurs, y compris ceux de Versailles, et une source de plaisir pour les spectateurs. En produisant des mouvements extrêmes, débordants d'énergie, voire en s'entrechoquant, les danseurs auvergnats portent l'attention sur l'invention et la surprise, déclenchant un plaisir qui est avant tout sensuel, tout comme l'est l'attachement de Mme de Sévigné pour les « cinq ou six petits hommes tout nouveaux » de l'opéra *Atys*, « qui dansent comme Faure, de sorte que cela seul [l']y ferait aller » (II, 286). La mention de Faure comme étalon de la danse inventive qui lui plaît peut donc être comprise dans la continuité de l'appréciation des surprises et innovations des danses provinciales, auvergnates comme bretonnes : aux parentés esthétiques, que l'épistolière établit entre des contextes pourtant très différents, s'ajoute une même réaction de spectatrice, dont le goût s'apparente à une véritable dépendance. Le choc des *dégognades*, la joliesse et la surprise du corps mis en branle, s'impriment donc dans l'attachement viscéral de Sévigné pour ces danses inédites comme pour les lettres et l'écriture en général. Pour décrire « l'amusement » que lui procurent les lettres de sa fille, Sévigné écrit : « vous écrivez comme Faure danse » (II, 286-287). La référence à Faure, Sévigné l'a alors en tête puisqu'elle vient d'évoquer *Atys* et ses charmants danseurs. Mais la manière dont elle réinvestit la comparaison à Faure dans le domaine de l'écriture est riche de sens. Il s'agit non seulement de trouver aux compliments adressés à Mme de Grignan de nouvelles formulations ; mais en l'occurrence, une telle périphrase suggère aussi les liens profonds qui peuvent s'établir entre danse et écriture, et plus précisément, entre le type d'expérience esthétique impliqué par la danse et la manière dont Sévigné conçoit à la fois l'écriture épistolaire et la lecture des lettres. Alain Montandon affirme que, dans la description d'une danse, « il s'agit de saisir et de reproduire la nature spécifique d'un corps en mouvement, dans ses aspects extérieurs (milieu, architecture, vêtements) comme dans l'intimité d'un vécu original.<sup>460</sup> » La négligence, à laquelle l'esthétique sévignéenne et son goût se réfèrent tout en en prolongeant la dimension physique, permet aussi d'envisager, dans les scènes de danse de la *Correspondance*, l'élaboration d'une écriture conçue comme mouvement du corps et expression de sa nature intime. L'éloge du contraste<sup>461</sup>, qui apparaît par

---

<sup>459</sup> Passage repéré par Claude Chantalat, *op. cit.*, p. 145. Jean de La Fontaine, *Relation d'un voyage de Paris en Limousin, Œuvres diverses*, Pierre Clarac (éd.), Paris, Gallimard, 1958, Lettre du 3 septembre 1663, p. 544.

<sup>460</sup> Montandon, Alain, art. cit., p. 7.

<sup>461</sup> Dans la perspective d'une « négligence étudiée », Claude Chantalat rappelle que pour Longepierre (*Discours sur les Anciens*), la négligence correspond à la façon dont le peintre ne traite pas tout avec le même soin pour créer

exemple dans la description de la danse de Locmaria et Coëtlogon, souligne de cette nature la variété intrinsèque, si bien que le plaisir ressenti devant ces « cents pas différents » (I, 313) tient aussi de la reconnaissance, dans les mouvements des danseurs, de la diversité de la nature elle-même. Mobilité et contraste semblent donc relever d'une même affiliation à la négligence des mondains, tout en la dépassant, comme si Sévigné avait pris au sérieux l'enjeu commenté par tous les théoriciens de l'art de ce temps : imprimer à l'art la vitalité imprévisible de la nature<sup>462</sup>.

L'écriture de la danse nous livre de ce contraste un autre point de vue, celui de l'émotion. Les scènes de danse suscitent en effet chez Sévigné, dans la vie comme dans la lettre, un clair-obscur affectif, entre réjouissance et nostalgie, rire et désespoir – cette alternance atteint son paroxysme lorsque le plaisir de la danse devient lui-même une douleur<sup>463</sup>. Comme expérience esthétique et existentielle, la danse provoque des émotions mêlées, dont l'écriture épistolaire se saisit en faisant coexister les registres, en déployant les mouvements affectifs et, parfois, en s'en dégageant. La revendication sévignéenne du naturel et de la négligence revient à proclamer l'imbrication de l'émotion et de l'écriture, mais selon un postulat très précis, par lequel nous commençons nos développements : une affectivité singulière, une faiblesse naturelle qui donne au corps et à ses divers affects la profondeur d'une évidence. Lorsque Sévigné revendique le naturel de ses lettres, elle l'articule à sa « tendresse naturelle<sup>464</sup> », qui justifie tour à tour les humeurs passagères et les alternances de joie et de tristesse en fonction des nouvelles. Plus profondément, « [e]n faisant appel au concept de “nature”, central dans la pensée de l'âge classique, l'épistolière se munit d'un argument de poids », que Bruno Méniel oriente vers « une expression plus libre des sentiments<sup>465</sup> », mais qu'on peut également envisager comme une refondation éthique, expérimentée dans l'écriture. Cette refondation a pour préalable la nécessité toute augustinienne de se résoudre à suivre la volonté divine, résolution qui s'élargit

---

du relief dans la représentation. La notion de contraste est également utilisée par les théoriciens de l'éloquence. (*op. cit.*, p. 145-146).

<sup>462</sup> Ces considérations esthétiques rejoignent chez Sévigné un intérêt pour la nature et les enjeux que sa maîtrise par l'homme soulève. Lorsqu'elle commente les beautés de « Langlard » (L'Anglard, près de Vichy où elle fait sa cure), Sévigné écrit : « Vous aimeriez premièrement les solides vertus du maître de la maison, la liberté qu'on y trouve plus grande qu'à Fresnes, et vous admireriez le courage et l'adresse qu'il a eus de rendre une affreuse montagne la plus belle, la plus délicieuse et la plus extraordinaire chose du monde. Je suis sûre que vous seriez frappée de cette nouveauté. Si cette montagne était à Versailles, je suis sûre qu'elle aurait ses parieurs contre les violences dont l'art y opprime la pauvre nature dans l'effet court et violent de toutes les fontaines. » (II, p. 319). Nous reviendrons sur ce passage capital dans le chapitre 5 (voir notre section « Propositions esthétiques et aménagement de la nature », *infra*, p. 297-307).

<sup>463</sup> Voir I, p. 313 : « [...] j'avais un souvenir si tendre de votre danse, et de ce que je vous avais vu danser, que ce plaisir me devint une douleur [...] ».

<sup>464</sup> Voir, I, p. 225 : « Hélas ! Comme je suis pour vous, et la plaisante chose que d'observer les mouvements naturels d'une tendresse naturelle, et fortifiée par ce que l'inclination sait faire ! »

<sup>465</sup> Méniel, Bruno, *art. cit.*

à des considérations esthétiques. Ainsi lorsque, dans la lignée des moralistes, Sévigné raille les excès de Mme de Montbrun en matière de parures et de fards, l'air négligé qu'elle valorise chez sa fille – contre l'avis de Mme de Montbrun – croise ces deux perspectives, religieuse et esthétique.

Cette négligence en jouant à la basset est justement l'air qu'il faut avoir, mais son étonnement [celui de Mme de Montbrun] en voyant votre teint naturel ! Elle vous trouve bien négligée, ma bonne, de laisser voir la couleur des petites veines et de la chair qui la composent ; elle trouve bien plus aimable son visage habillé, et vous trouve, comme vous dites, toute négligée et toute déshabillée, parce que vous montrez le visage que Dieu vous a donné. Je ne m'étonne pas si, avec de telles précautions, on ne voit pas qu'elle a eu la vérole. (III, 714)

La désinvolture étudiée<sup>466</sup>, recommandée au jeu, est déclinée dans le domaine de la mode, avec des prolongements singuliers. Le teint, peu fardé et donc « naturel », laisse apercevoir la carnation et même l'intérieur du corps, les veines et la chair. D'un trait de plume, Sévigné passe d'un commentaire relativement banal sur « l'air » à une vision étonnamment précise d'un morceau de peau. Or, non seulement, comme nous le suggérons, il s'agit pour Mme de Grignan de rendre hommage à Dieu, mais en outre, l'usage mesuré des fards permet de se présenter dans toute la vérité de son être. Chez Sévigné, comme nous aurons l'occasion de le développer, la vérité de l'être tient à sa nature charnelle et à son ancrage existentiel – ce qu'atteste l'allusion discrète à la vérole de Mme de Montbrun, dont l'épistolière regretterait presque la disparition physique, forme ultime de la dissimulation et de l'hypocrisie. Suivre sa nature, une promesse qu'accomplissent en un sens les danseurs auvergnats, constitue donc un projet aussi bien moral qu'esthétique.

---

<sup>466</sup> Négligence oui, mais négligence mesurée, comme l'atteste cette autre recommandation de Mme de Sévigné à sa fille : « Hé ! ma fille, comme vous voilà faite ! Mme de La Fayette vous grondera comme un chien. Coiffez-vous demain pour l'amour de moi ; l'excès de la négligence étouffe la beauté. Vous poussez la tristesse au delà de toutes les mesures. » (I, p. 449). De même en matière d'art épistolaire, il y aurait une coexistence, dans la *Correspondance*, entre une négligence accidentelle et une négligence étudiée, ce que rappelle Nathalie Freidel dans « “Est-il possible, ma chère fille, que j'écrive bien ?” Présence et absence de la rhétorique dans la *Correspondance* de Mme de Sévigné » dans *Femmes, rhétorique et éloquence sous l'Ancien Régime*, Claude La Charité et Roxanne Roy (dir.), Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2012, p. 217-228, p. 224 : « À côté des négligences accidentelles et authentiques que Roger Duchêne a raison de souligner, on ne peut donc nier qu'il y ait dans la *Correspondance* une « négligence affichée », voire « programmatique », comme l'affirme Fritz Nies. Les irrégularités, les emprunts au registre familier, les digressions et coq-à-l'âne sont soulignés de manière assez systématique pour suggérer un système d'écriture plutôt qu'un dérèglement involontaire. »

## B) Pour une relecture de la réticence sévignéenne

Je n'ose plus vous parler de ma tristesse ni de mon  
amitié, quoique j'eusse bien des choses à vous en dire.  
(I, p. 728)

Si la revendication d'une « faiblesse naturelle » procède d'une résignation tout augustinienne, elle est surtout, chez Sévigné, le lieu de convergence de l'investigation personnelle et de l'écriture épistolaire. Dans un contexte de réévaluation morale et fonctionnelle de la part affective dans l'élaboration du sujet, l'élucidation d'une sensibilité particulière va créer toute une série de modulations autour de l'écriture de l'émotion. Mais sous l'influence de l'esthétique du naturel et de la valorisation du mouvement et de la vitalité que cette esthétique suppose dans le champ artistique et social, le motif émotionnel devient le support d'une exploration de soi prudente dont les résultats ne sont jamais que provisoires. Ainsi, la recherche de transparence et de vérité, conduite notamment par les lectures morales, comme celle de Nicole, conduit moins à l'amendement de cette faiblesse qu'à sa prise en compte. Plus généralement, de l'exigence de se connaître comme être sensible découle chez Sévigné la nécessité de suivre son moi, de s'adapter à soi : en matière émotionnelle, l'épanchement a donc son pendant, la réticence<sup>467</sup>, qui permet de se protéger et de ne pas fixer de manière irrévocable la noirceur ou au contraire la clarté d'une affection.

### a. *Allusion et écriture du secret*

Les réticences que peut exprimer Mme de Sévigné lorsqu'il s'agit de formuler une émotion – voire simplement d'y penser – relèvent en premier lieu du genre auquel l'épistolière contribue. En effet, la lettre au XVII<sup>e</sup> siècle est par excellence le genre du secret, dont la réticence constitue une forme possible. Sur le plan imaginaire, comme l'atteste son traitement romanesque, comme sur le plan politique, la lettre incarne « cette étonnante dialectique entre opacité et transparence, qui régit la société de cour, et par extension, la société mondaine<sup>468</sup> ». Dialectique que la lettre familière porte en quelque sorte au carré puisqu'en même temps que la lettre familière se donne comme le lieu idéal de la confiance, un tel registre entraîne immédiatement un risque de divulgation, auquel l'épistolière fait régulièrement allusion en

---

<sup>467</sup> Sur cette question, voir notamment Liliane Louvel et Catherine Rannoux (dir.), *La réticence*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1994.

<sup>468</sup> Freidel, Nathalie, *op. cit.*, p. 562.

requérant la discrétion de ses correspondants sur certains sujets, ou en ménageant, au cœur de la lettre, des passages que sa fille peut lire à son entourage, pour mieux réserver les autres<sup>469</sup>. À partir d'une réelle menace politique<sup>470</sup>, que rappelle dans la *Correspondance* l'affaire Fouquet<sup>471</sup>, l'épistolière va cultiver la pratique de la dissimulation et « le goût du mystère », en jouant sur ses potentialités narratives et divertissantes, notamment lorsqu'il s'agit de rapporter des nouvelles<sup>472</sup>. En matière d'émotion et plus particulièrement d'émotion intime, le tabou de l'épanchement est lié à la menace du ridicule, que nous avons déjà abordée sous plusieurs angles et dont nous avons fait apparaître l'ambivalence<sup>473</sup>. Selon Nathalie Freidel, la contradiction entre la transparence nécessaire – contre les masques et l'hypocrisie – et la transparence impossible – car le cœur demeure insondable – se résout dans la *Correspondance* « grâce à la mise au point d'une langue secrète, un code dont les épistoliers ont la clef et qui leur permet de surmonter certains tabous sans offenser le devoir de discrétion ni la règle de retenue<sup>474</sup> ». Autrement dit, la réticence participe de cet aménagement épistolaire, de cette intermittence

---

<sup>469</sup> Nathalie Freidel démontre le formidable dispositif de sélection et de contraste mis en place par l'épistolière et qui consiste à mettre en lumière de véritables morceaux de bravoure pour mieux voiler les morceaux intimes. Mme de Sévigné aurait inscrit au cœur de ses lettres ce mode de sélection entre ce qui relevait du strict échange intime et ce qui relevait davantage de l'art épistolaire – portraits ou réflexions morales – et qui était destiné à être partagé en Provence. Dispositif incroyablement efficace, selon Nathalie Freidel, puisque les premiers lecteurs / éditeurs de la *Correspondance* se sont justement tournés vers les morceaux de bravoure dûment fléchés – par un changement de ton ou de registre. « Le véritable secret des lettres de Mme de Sévigné, ce serait donc ce dispositif complexe de sélection grâce auquel l'essentiel est effectivement longtemps resté caché » (*op. cit.*, p. 581).

<sup>470</sup> Voir par exemple cet extrait : « Plusieurs courtisans, que je n'ose nommer par prudence, se sont signalés pour parler au Roi de M. de Lorges [...] » (II, p. 43-44) ; ou encore : « Mais n'avez-vous point de conscience d'oser sabouler celui que vous me nommez et que je n'ose nommer ? N'avez-vous point peur d'être excommuniée ? » (II, p. 204). Nathalie Freidel montre que la pratique des chiffres, dans la *Correspondance*, ne concerne pas seulement les Grands mais aussi les « fagots » de province et qu'à ce système se superpose l'usage des surnoms pour désigner les familiers, qui rejoint cette fois davantage la préciosité (*op. cit.*, p. 565-570).

<sup>471</sup> « Pour [les lettres] de M. Fouquet, je n'entends parler d'autre chose. Je pense que vous savez bien le déplaisir que j'ai eu d'avoir été trouvée dans le nombre de celles qui lui ont écrit. Il est vrai que ce n'était ni la galanterie, ni l'intérêt qui m'avaient obligée d'avoir un commerce avec lui ; l'on voit clairement que ce n'était que pour les affaires de M. de La Trousse. Mais cela n'empêche pas que je n'aie été fort touchée de voir qu'il les avait mises dans la cassette de ses poulets, et de me voir nommée parmi celles qui n'ont pas eu des sentiments si purs que moi. Dans cette occasion, j'ai besoin que mes amis instruisent ceux qui ne le sont pas. » (à Ménage, I, p. 49-50).

<sup>472</sup> Freidel, Nathalie, *op. cit.*, p. 563. Nathalie Freidel montre qu'entre les deux « niveaux » du secret dans la *Correspondance*, « la version mondaine, dédramatisée, qui admet tous les commérages à condition qu'on y mette les formes, et la version morale, exigeante, qui en réfère à l'intégrité de la personne », des brouillages existent au point que ces deux versions peuvent parfois s'entrechoquer (*ibid.*, p. 570).

<sup>473</sup> Pour Nathalie Freidel, cette ambivalence concerne jusqu'aux conventions elles-mêmes, épistolaires et, plus largement, mondaines : « Les conventions elles-mêmes ne sont pas toujours claires et se heurtent fréquemment à l'opposition entre ouverture et fermeture. Comment concilier, dans les *Réflexions* de La Rochefoucauld, le besoin de s'épancher entre amis avec la précaution de “ne pas entrer trop avant dans les replis de leur cœur” ? Comment obtenir cet alliage subtil d'épanchement et de réserve, de confiance et de retenue, de confiance et de discrétion ? Dans la *Correspondance*, le dilemme prend souvent la forme d'une opposition entre deux tempéraments contraires : le “principe de cachoterie” de Mme de Grignan contre la nature expansive de la marquise » (*op. cit.*, p. 575).

<sup>474</sup> *Ibid.*, p. 563.

affective qui joue des nuances et des incertitudes des conventions épistolaires et mondaines<sup>475</sup>. Enfin, au sein de cette écriture secrète, la réticence a beaucoup à voir avec l'allusion. Qu'elle prenne une forme d'inspiration précieuse, avec les chiffres, énigmes et autres noms de code, ou qu'elle se rapproche de l'ellipse<sup>476</sup>, l'allusion rappelle à tout lecteur moderne qu'il est entré dans cette *Correspondance* par effraction<sup>477</sup>. Mais loin de n'être qu'un effet de la vitesse de l'écriture ou de l'absence supposée de relecture, l'allusion constitue bien un régime d'écriture à part entière, « manifestation d'une volonté délibérée d'atteindre un degré de communication idéal, l'obscurité garantissant paradoxalement la transparence rêvée.<sup>478</sup> »

b. *Réticence et stratégie épistolaire*

Or, si le naturel de Mme de Sévigné est « faible » et sensible, il est avant tout proluxe<sup>479</sup>. Comme enjeu de la communication épistolaire<sup>480</sup>, le thème de la plume infinie se décline selon plusieurs variantes. L'une d'entre elles consiste pour Sévigné à présenter son écriture comme non sélective. En matière de nouvelles, la disparité qualitative des informations rapportées alimente le discours sur les « fagots », « fadaïses » et « lanternes » : « J'admire quelquefois les riens que ma plume veut dire ; je ne la contrains point. Je suis bien heureuse que de tels *fagotages* vous plaisent ; il y a des gens qui ne s'en accommoderaient pas » (I, 449). Mais surtout, la prolixité constitue bien un *problème* épistolaire : elle menace d'ennuyer la destinataire – « Mais parlons d'autre chose ; je vous ennuierais si je vous disais tout ce que je sens » (I, 605) – et, lorsqu'elle concerne les sentiments filiaux, elle compromet la valeur de ces affects en en banalisant l'expression. Face à ce double risque, la pratique de la réticence semble

---

<sup>475</sup> *Ibid.*, p. 574 : « Tout l'effort consiste donc à faire d'un instrument politique et d'une convention sociale l'outil d'une recherche propre, qui va jouer un rôle décisif dans la mise au point d'une écriture de l'intime. »

<sup>476</sup> Nathalie Freidel montre que l'allusion se meut parfois en agrammaticalité. À propos de « Je suis tout occupée de vous, de votre amitié, de votre santé, et de vous bien ranger dans vos appartements » (III, p. 24), la critique commente : « L'asymétrie, corrigée par Perrin, proclame que les règles du bien dire ont peu de poids à côté des lois affectives. L'épistolière crée ainsi une sorte de "grammaire sentimentale" adaptée aux besoins de l'échange intime. » (*op. cit.*, p. 588). Au-delà de l'agrammaticalité, un certain nombre d'énoncés ont de quoi rendre le lecteur perplexe tout en brillant par leur mystère. Par exemple : « Mais enfin j'aime mieux être dans ces bois, faite comme *les quatre chats* (hélas ! vous en souvient-il ?), que d'être à Vitré avec l'air d'une madame » (II, p. 198).

<sup>477</sup> Dans « Un horizon qui se perd dans l'infini » (*Papers on French Seventeenth Century Literature*, 2003, n°58, p. 208-230), Roger Duchêne utilise cet argument pour battre en brèche la thèse du « public secondaire » que Fritz Nies développe dans son livre *Conventions du genre et sociologie des publics*, qui venait alors d'être traduit en français.

<sup>478</sup> Freidel, Nathalie, *op. cit.*, p. 597.

<sup>479</sup> Voir par exemple I, p. 672 : « [...] en un mot, ma bonne, sans étendre ce discours, que je rendrais asiatique si je voulais, je suis très persuadée que vous m'aimez tendrement. »

<sup>480</sup> Nous proposons ici un aperçu d'une des lectures contemporaines de la *Correspondance*, qui voit dans chacun des commentaires « méta-épistolaires » de Sévigné l'indice d'une communication épistolaire dont l'établissement et la perpétuation requièrent des stratégies dont l'élément central est la négociation des codes et des normes encadrant alors la lettre et plus particulièrement la lettre intime.



au moins aussi importante que celle de l'épanchement, c'est pourquoi elle a été prise en compte dans l'analyse de la rhétorique épistolaire sévignéenne. « Je ne veux point vous en parler davantage, ni célébrer, comme vous dites, toutes les pensées qui me pressent le cœur » (I, 716) : la réticence relève d'une stratégie de diversification de la lettre. Plaire suppose en effet de varier. Elle émerge de surcroît en réaction à une tendance naturelle à l'épanchement : « Finissons ce chapitre, qui ne finirait pas naturellement, la source étant inépuisable, et parlons, ma très bonne et très chère, de toutes les fatigues infinies de votre voyage » (II, 686). L'ambivalence de la « source » évoquée renvoie l'épanchement à son origine objective, ce sur quoi il porte, à savoir les douleurs de l'absence, mais aussi à son origine subjective, l'épistolière. Restreindre l'expression des sentiments filiaux et des émotions qui leur sont afférentes garantit ainsi la variété du propos mais constitue aussi un « moyen efficace de communiquer les passions<sup>481</sup> ». Pour Cécile Lignereux, la réticence est entièrement déterminée par la prise en compte de la situation épistolaire, et notamment de la pudeur de la destinataire principale, Mme de Grignan. Ainsi les larmes, dont la mention est souvent prudente ou limitée, sont régies « par un principe de *discretion* érigé en stratégie discursive » et les réserves de Mme de Grignan envers les pleurs impliqueraient en retour une « canalisation des épanchements maternels<sup>482</sup> ». Plus encore, restreindre l'expression des émotions permettrait d'empêcher « l'irruption incontrôlée du motif élégiaque<sup>483</sup> », à travers laquelle l'épistolière risquerait à la fois la malséance, la complaisance et l'invraisemblance<sup>484</sup>. Partant, limiter l'expression des larmes reviendrait à garantir la valeur de celles qui restent, valeur de vérité et valeur sociale dans le cadre de « l'idéal de la tendresse » qui régit selon Cécile Lignereux le domaine émotionnel dans la *Correspondance*. De fait,

---

<sup>481</sup> Cartmill, Constance, « Les remèdes aux *pensées noires* » dans *La première année de correspondance entre Mme de Sévigné et Mme de Grignan*, *op. cit.*, p. 103-112, p. 104. Parmi les figures de la réticence, Constance Cartmill repère notamment l'emploi du pronom indéfini « on ». Sur ce sujet, voir aussi « Lorsqu'un on vaut un je : emplois du pronom indéfini chez Mme de Sévigné », *Neophilologus*, 2004, vol. 88, n°2, p. 203-217.

<sup>482</sup> Lignereux, Cécile, « L'inscription des larmes dans les lettres de Mme de Sévigné : tentations élégiaques et art de plaire épistolaire », *Littératures classiques*, janvier 2007, n°62, p. 79-91, p. 80.

<sup>483</sup> *Ibid.*

<sup>484</sup> Exploitant l'effet de sourdine de Spitzer, Cécile Lignereux en vient à cette conclusion : « Persuader Mme de Grignan de la perfection, de la dignité et de la supériorité de sa manière de ressentir et d'aimer afin qu'à son tour elle la mette en pratique, tel est le but de Mme de Sévigné. Instrumentalisées en ce sens, les larmes que consigne l'épistolière sont données à lire moins comme des affections corporelles trahissant d'incontrôlables mouvements passionnels que comme d'irrécusables preuves de l'excellence d'un sentiment sans cesse remodelé à l'aune de l'idéal de la tendresse » (*ibid.*, p. 88). La question de la vraisemblance des sentiments maternels éprouvés par l'épistolière ne se pose pas dans le cadre du dialogue intime avec la fille, mais elle devient urgente dès lors que l'on se place sous le regard du monde. Elle écrit à Bussy-Rabutin : « Plût à Dieu que vous fussiez ici ! Nous causerions de mille choses, mais surtout des sentiments dont la Provençale [Mme de Grignan] vous parle, qu'il faut cacher à la plupart du monde, quelque véritables qu'ils soient, parce qu'ils ne sont pas vraisemblables. » La notion de vraisemblance affective fait de l'expression des émotions maternelles un problème de représentation, de conceptualisation, davantage qu'une question de convention épistolaire. Voir Nathalie Freidel, *op. cit.*, p. 577.

lorsque Mme de Sévigné hésite à dire ou à se figurer telle ou telle émotion, il s'agit bien de souligner le caractère hors du commun de ses affects. Ainsi par exemple à propos de la fameuse « tendresse » ressentie à l'égard de Mme de Grignan : « Ma bonne, je vous aime avec une tendresse si sensible que je n'ose y penser ; c'est un endroit si vif et si délicat dans mon cœur que tout est loin en comparaison » (I, 606). Le refus de concevoir la tendresse, même en pensée, relève bien entendu de la prétérition ; mais il n'empêche qu'il est systématiquement associé au caractère exceptionnel de l'émotion filiale. S'en détourner, c'est du même coup l'élire, la distinguer parmi les autres affections en affirmant, sinon son anormalité, du moins sa radicalité.

Pourtant, la pratique de la réticence est loin de ne concerner que la tendresse maternelle. Elle relève parfois d'autres « stratégies », ou plutôt d'autres préoccupations, comme celle qui consiste à ménager la destinataire, elle aussi sujette à des accès émotionnels, la colère par exemple : « [...] elle me dit cent petites choses qui m'échauffèrent fort la cervelle. Mais comme vous n'avez pas besoin qu'on vous échauffe plus que vous ne l'êtes, je ne vous les dirai point » (I, 621). En l'occurrence, il ne s'agit pas de retenir l'affect, mais de ne pas l'aggraver. L'épistolière conduit cette même démarche à propos de sa propre affectivité, en demandant régulièrement à Mme de Grignan d'éviter certains sujets ou de ne pas revenir sur certaines anecdotes qui l'ont touchée ou inquiétée : « Pour votre équipée du feu de saint Jean-Baptiste, je n'y puis penser sans que la sueur ne m'en monte au front. Quelle folie en l'état où vous étiez ! Quelle foule ! Quelle chambre ! Quel échafaud ! Ma bonne, je vous prie de ne m'en plus parler » (II, 35). Si l'épistolière accueille provisoirement les bouffées d'angoisse que le récit de Mme de Grignan provoque chez elle, la réticence par anticipation porte sur les lettres à venir et fait office de remède préventif. L'expression de la stupeur, limitée et encadrée dans la lettre, a certes une valeur de preuve, adressée à Mme de Grignan, mais cette fois dans le but d'amender la teneur de l'échange en l'adaptant au tempérament de l'épistolière.

Enfin, envisager la réticence à l'aune de son simple usage stratégique en fonction de l'idéal de tendresse et concentrer l'analyse de cette pratique sur l'affect maternel et ses manifestations douloureuses manquent un pan entier de l'émotion concernée par ces restrictions épistolaires : les émotions positives associées à la joie ou à l'espoir. La réticence ainsi appliquée se donne alors comme une véritable conduite morale qui, si elle suggère dans la lettre l'intensité de l'émotion, n'en ménage pas moins une retenue qui frôle la superstition :

Je n'ose m'abandonner à toute la joie que me donne la pensée de vous embrasser ; je la cache, je la mitonne, j'en fais un mystère afin de ne point donner d'envie à la fortune de me traverser. Quand je dis la fortune, vous m'entendez bien. Ne disons donc rien, ma chère bonne ; soyons modestes, n'attirons rien sur nos petites prospérités. (III, 226-227)

Sur fond de modestie chrétienne et d'humilité augustinienne, la réticence émotionnelle ne vise pas ici à faire varier le propos ou à en garantir la sincérité ou l'excellence : elle prépare le terrain à un éventuel revers de fortune. Le thème de la dissimulation ou de la discrétion affective excède donc largement la question de la communication épistolaire ; il reste à en préciser les modalités.

c. « glisser sur tout cela » : émotivité et écriture en mouvement

La perspective générique du secret comme l'approche rhétorique de la communication épistolaire n'épuisent pas l'extension de l'émotion concernée par la réticence et ne peuvent réellement éclairer la portée éthique de cette dernière. S'il y a « stratégie » derrière le recours récurrent à la réticence ou à l'allusion, ses enjeux concernent au moins autant la communication épistolaire des émotions et l'invention d'une écriture de l'intime que la nature de la vie affective elle-même. S'il y a « stratégie », donc, elle relève davantage de l'acclimatation de l'écriture sévignéenne à la nature affective de l'épistolière, à cette « faiblesse naturelle » qui apparaît si souvent dans la *Correspondance*.

Un mois après le départ de sa fille pour la Provence, Mme de Sévigné se rappelle le désespoir dans lequel elle avait alors été plongée.

Je vous assure, ma chère bonne, que je songe à vous continuellement, et je sens tous les jours ce que vous me dites une fois, qu'il ne fallait point appuyer sur ces pensées. Si l'on ne glissait pas dessus, on serait toujours en larmes, c'est-à-dire moi.

[...] Voilà donc où j'en reviens : il faut glisser sur tout cela, et se bien garder de s'abandonner à ses pensées et aux mouvements de son cœur. J'aime mieux m'occuper de la vie que vous faites présentement ; cela me fait une diversion, sans m'éloigner pourtant de mon sujet et de mon objet, qui est ce qui s'appelle poétiquement l'objet aimé. (I, 174-175)

La critique présente très souvent le départ de Mme de Grignan pour la Provence comme un moment fondateur pour l'art épistolaire sévignéen, et ce, à divers titres. Non seulement cet éloignement a justifié l'échange sur le plan matériel et affectif ; mais en outre il aurait conditionné l'invention d'un dire affectif singulier pour un certain nombre de raisons sur lesquels la critique a (parfois âprement) débattu, l'ancrage biographique impliquant pour certains une réduction au biographique<sup>485</sup>. Pourtant, de l'enracinement des lettres dans

---

<sup>485</sup> L'approche textuelle de la *Correspondance* s'est construite comme un protocole de lecture concurrent de « la paraphrase psychologisante dans laquelle s'est longtemps cantonnée la critique sévignéenne ». Pour dégager ce champ de recherche, « il fallait opérer une conversion du regard afin de dépasser les grilles de lecture psychobiographiques devenues hégémoniques et ainsi pouvoir saisir la *Correspondance* non pas à travers les intentions à jamais inaccessibles de la marquise mais à partir des seuls énoncés textuels » (Cécile Lignereux, « La rhétoricité conditionnelle des lettres de Mme de Sévigné », *Exercices de rhétorique*, 2016, n°6, disponible en ligne (URL : <http://rhetorique.revues.org/428> Dernière consultation le 6 juillet 2017). Voir la première section de notre introduction.

l'expérience vécue, de tels passages témoignent avec force. En outre, on pressent à leur lecture que l'art épistolaire de Sévigné relève autant de l'approfondissement éthique de l'écriture que de sa formalisation rhétorique. Or, si l'année 1671 et en particulier cette lettre sont matricielles dans l'élaboration de la *Correspondance*, c'est sans doute parce qu'elles font de l'écriture le lieu d'une puissante réflexion morale dont la fonction exploratoire s'avère déterminante dans l'établissement et la perpétuation du pacte épistolaire. Au départ de la petite méditation que propose Sévigné dans cette lettre, il y a à la fois son trouble affectif, irréprensible, et une suggestion que lui aurait un jour faite sa fille : « ne point appuyer sur ces / les pensées » ou « glisser sur ces / les pensées ». Les deux passages encadrent le souvenir, précis et violent, des heures qui ont suivi le départ de Mme de Grignan (Mme de Sévigné affirme même qu'elle aurait pu se jeter par la fenêtre de désespoir). On passe alors d'une injonction suggérée – « il ne fallait point appuyer » – à sa formulation présente et urgente – « il faut glisser sur tout cela ». Comme le suggère Duchêne en note, l'injonction a davantage valeur de programme car l'épistolière ne semble pas pour l'instant la faire sienne, tant sa lettre serine la douleur du souvenir. Par ailleurs, un tel conseil semble être une simple reformulation de la fameuse « diversion » morale, dont Sévigné livre toutefois une version subtile puisqu'il s'agit de se divertir sans se détourner tout à fait de Mme de Grignan. En réalité, plus qu'une ascèse morale, l'idée de « glisser sur les pensées » devient un motif à travers lequel la forme épistolaire se forge au contact de l'exploration de soi<sup>486</sup>. Si la lettre citée plus haut s'appesantit encore, un mois après, sur les heures qui ont suivi le départ de Mme de Grignan, comme le faisait déjà la lettre du 6 février 1671 (I, 149-150), elle imprime au souvenir la vitesse d'une évocation par touches<sup>487</sup>, qui rend certes compte du tourbillon émotionnel dans lequel l'épistolière s'est retrouvée aspirée, mais qui traduit aussi la volonté de n'en livrer que les traits saillants, les images obsédantes, comme pour mieux échapper à leur noirceur. Lorsque, quelques semaines plus tard, Mme de Sévigné évoque encore une fois ce souvenir déchirant, la lettre alterne encore la vigueur impressive de l'écriture et l'idée de ne pas s'enfoncer dans la douleur comme on

---

<sup>486</sup> Voir Montaigne, *Essais*, III, X « De ménager sa volonté » : « Il y a tant de mauvais pas, que pour le plus seur, il faut un peu legierement et superficiellement couler ce monde. [C] Il le faut glisser, non pas s'y enfoncer » (édition Villey-Saulnier, Paris, Presses Universitaires de France, « Quadrige », 2004, p. 1005).

<sup>487</sup> I, p. 175 : « [...] ce cabinet, où je vous embrassai sans savoir ce que je faisais ; ces Capucins, où j'allai entendre la messe ; ces larmes qui tombaient de mes yeux à terre, comme si c'eût été de l'eau qu'on eût répandue ; Sainte-Marie, Mme de La Fayette, mon retour dans cette maison, votre appartement, la nuit et le lendemain ; et votre première lettre, et toutes les autres, et encore tous les jours, et tous les entretiens de ceux qui entrent dans mes sentiments. »

s'enfonce dans des sables mouvants<sup>488</sup>. Cette fois, l'injonction de « glisser sur les pensées » relève même d'une incapacité morale, dont nous verrons que Sévigné la transforme peu à peu en choix épistolaire et éthique : « Ce qui s'appelle déchirer, couper, déplacer, arracher le cœur d'une pauvre créature, c'est ce qu'on me fit ce jour-là ; je vous le dis sans exagération. Je n'ose penser que légèrement à cet endroit et à toutes ces suites ; je n'ai pas la force de l'approfondir » (I, 255). Entre l'impossibilité psycho-physiologique et la précaution, la réticence devient donc un motif épistolaire autant qu'un réflexe éthique, mais avec pour seul horizon, l'adaptation à la faiblesse naturelle de l'épistolière et la recherche du soulagement : puisque je suis naturellement portée à l'affection ou à l'émotion, de quelque nature qu'elle soit, mieux vaut ne pas s'y attarder. La réticence sévignéenne relève donc aussi d'une stratégie éthique, d'une gestion des émotions, qui ne se réclame pas de la raison mais de la vérité sensible et qui aspire à l'apaisement. Lorsqu'une émotion surgit, Sévigné se contente alors d'en noter la présence, d'en souligner l'intensité psycho-physiologique, mais refuse de s'y arrêter : « Je n'ose appuyer ma pensée sur cette sorte de malheur ; je le mets au-delà de tous, et j'en suis très affligée » (II, 105). Ainsi, réticence, dégageant et connaissance de soi sont intimement liés dans la lettre.

Je sens tout cela comme je l'avais prévu. Il y a plusieurs endroits sur lesquels je n'ai pas la force d'appuyer. Toute ma pensée glisse sur cela, comme vous dites si bien, et je n'ai point trouvé que le proverbe fût vrai pour moi, d'*avoir la robe selon le froid* ; je n'ai point de robe pour ce froid-là. Mais cependant je m'amuse, et le temps passe toujours, et ce fait particulier n'empêche pas la règle générale, qui est toujours vraie et qui le sera toujours : *Nous craignons quasi toujours des maux qui perdent ce nom par le changement de nos pensées et de nos inclinations.* (I, 315)

Sévigné met ici en rapport la valeur de vérité générale des proverbes et des maximes et l'inadéquation ponctuelle de ces généralités à sa personne. Si l'une n'empêche pas l'autre, il reste que l'épistolière renonce à la fois à acquérir la force morale nécessaire pour faire face à la douleur de l'absence et à vider ce chagrin de sa substance en en niant la consistance (ce que suggère la maxime finale). Elle propose une autre voie, mélange de faiblesse et de résolution en promouvant la souplesse de la représentation de l'affect et la légèreté des traits.

Cette légèreté, forme de la réticence et de la précaution, Sévigné en exploite, dans l'extrait suivant, la dimension matérielle, avec des présupposés savants que nous avons déjà commentés<sup>489</sup> : « Tout passe, tout glisse, tout est par-dessus et ne fait que de légères traces à mon cerveau » (II, 976). Or, cette matérialité traduit bien l'inscription physique de ce choix de

---

<sup>488</sup> La subtilité de l'écriture sévignéenne tient à cette alternance de profondeur et de retenue, qui constitue selon nous une véritable manière d'être. Voir par exemple I, p. 655 : « Vous seriez surprise, ma bonne, si vous pouviez voir clairement à quel excès et de quelle manière vous m'êtes chère. Il ne faut point appuyer sur cet endroit. »

<sup>489</sup> Voir notre section « La trace de l'émotion », *supra*, p. 70-75.

vie en matière émotionnelle : le naturel sensible de l'épistolière ouvre la voie à une connaissance de soi fondée sur le « sentir » plutôt que sur le décryptage méthodique et raisonné, un « sentir » dont l'écriture épistolaire peut saisir les intermittences et l'intensité. Dans l'ouvrage qu'il consacre aux *Essais*, Emiliano Ferrari commente le début de « De la présomption », où Montaigne s'interroge sur la manière de parler de soi, après avoir dénoncé l'emprise de la « cérémonie » sur la perception que les hommes ont d'eux-mêmes. Le poète Lucilius, écrit-il, « commettait à son papier ses actions et ses pensées, et s'y peignait tel qu'il se sentait être.<sup>490</sup> » À l'appui de ce passage, Emiliano Ferrari propose l'analyse suivante :

« Tel qu'il se sentoit estre » : face aux « loix de la ceremonie » qui empêchent de parler de soi – que ce soit bien ou mal –, la spontanéité du sentir est certainement la revendication d'une « nonchalance » et d'une franche adhésion au propre être sans hésitations artificieuses. Mais il y a un sens philosophiquement plus profond où le *sentiment* acquiert une valeur de connaissance immédiate, plus vraie que la médiation rationnelle et discursive. Voilà le sens d'un grand principe des *Essais*, selon lequel la sphère du sentir peut acquérir une importante valeur de vérité dans le jugement de soi : « Je ne me juge que par *vray sentiment*, non par discours » (III, 13, 1095 B, nous soulignons).<sup>491</sup>

C'est comme une « franche adhésion au propre être », mâtinée de négligence et de naturel, que l'on peut relire la supposée « spontanéité » sévignéenne. La sensualité de l'écriture de l'émotion dans la *Correspondance* s'expliquerait alors autant par son ancrage psychologique ou psycho-physiologique que par l'élaboration progressive d'une éthique entièrement articulée autour de la valeur épistémologique de l'expérience vécue. Le naturel sensible de l'épistolière ne tranche que marginalement en faveur d'une sincérité affective. Avant tout, il devient à la fois le fondement de l'écriture de soi et une limite éthique à cette écriture. Dans un passage que nous avons déjà évoqué, Mme de Sévigné affirme ainsi préférer à l'examen d'une émotion – en l'occurrence une sérénité paradoxale, voire incongrue<sup>492</sup> – la mise en valeur de sa forme présente et immédiate : « Mais sans examiner d'où peut venir ce sentiment, je veux m'attacher à celui que me donne la reconnaissance que j'ai de votre présent.<sup>493</sup> » Dans la suite de son analyse, Emiliano Ferrari écrit : « Pour Montaigne, il est vrai, il s'agit là d'une attitude éthique générale : s'en tenir au sentir présent permet de limiter le mauvais usage de l'imagination et la souffrance anticipée des maux à venir – “la prevoyance ennuyeuse”.<sup>494</sup> » C'est précisément à ces derniers écueils que se rapporte la réticence sévignéenne à approfondir les émotions positives dès lors qu'elles portent sur un objet futur. Parfois, cette option morale semble

---

<sup>490</sup> Montaigne, Michel (de), *Essais*, éd. cit., II, 17, p. 632.

<sup>491</sup> Ferrari, Emiliano, *Montaigne. Une anthropologie des passions*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 123.

<sup>492</sup> Voir notre section « Passions, émotions et sentiment d'exister », *infra*, p. 65-67.

<sup>493</sup> I, p. 582, à Ménage.

<sup>494</sup> *Op. cit.*, p. 123-124.

rejoindre l'humilité augustinienne : « Je n'ose appuyer sur les arrangements qui me plaisent de peur que la Providence ne soit pas de même avis. Il semble cependant qu'il y a des choses qui tout naturellement doivent aller leur chemin » (III, 325). Dans d'autres cas, la valorisation du « sentir » immédiat, en plus d'écarter le danger d'une anticipation déplacée, permet d'explorer la complexité de la vie émotionnelle et, si possible, de trouver une solution aux contradictions qui la traversent : « Je n'ose penser à vous voir. Quand cette espérance entre trop avant dans mon cœur et qu'elle est encore éloignée, elle me fait trop de mal » (II, 128). Ancrée dans l'immédiateté affective, l'exploration des émotions, leur investigation subjective, se font donc toujours en mouvement, provisoires, ce qui explique en partie l'instabilité des modèles savants dans la *Correspondance* dont nous avons déjà mesuré les variations<sup>495</sup> Il n'empêche qu'en se référant à l'expérience vécue et en tentant de la réduire à sa formulation présente, Mme de Sévigné fait de la vie émotionnelle un champ d'investigation dans lequel connaissance de soi et écriture en mouvement convergent. Il arrive même qu'à la faveur d'une restriction aux allures galantes, la primauté de cette exploration provisoire se substitue à l'interaction épistolaire : « Il y a des endroits dans vos lettres si aimables et si pleins de tendresse pour moi que je n'ose entreprendre d'y répondre ; je ne me vante que de les bien sentir et d'en connaître tout le prix » (I, 742).

Toujours est-il qu'en répondant aux modalités de légèreté et de délicatesse exigées par un naturel sensible, la réticence implique une réorientation de l'analyse de soi vers une saisie provisoire de soi dans une écriture en mouvement. En s'adaptant à cette « faiblesse naturelle », la réticence incarne la façon dont la méditation éthique qui traverse la *Correspondance* crée des formes épistolaires singulières, en l'occurrence l'allusion, l'ellipse voire l'interruption – « N'est-ce pas sur ces pensées qu'il faut passer légèrement ? Passons donc.<sup>496</sup> » – et la réorganisation de la matière épistolaire qu'elle implique. Le naturel de la *Correspondance* est donc bel et bien une revendication esthétique. Mme de Sévigné s'en approprie l'aisance et la négligence étudiée, comme son intérêt pour la danse le souligne. Mais comme nous le suggérons dans l'intitulé de ce chapitre et comme nous avons tenté de le montrer au fur et à mesure de notre analyse, ce naturel ne peut se comprendre qu'en relation avec son objet, l'émotion, et sa forme, un « vivre » à l'essai dans l'écriture épistolaire. Le motif de la danse et son *incorporation* dans la matière épistolaire d'une part, et, d'autre part, la

---

<sup>495</sup> Voir notre section « Émotion et passion : interférences philosophiques », *infra*, p. 62-80.

<sup>496</sup> I, p. 720. Voir aussi I, p. 673 : « Je finis encore là-dessus, car je suis piquée de la manière dont cela va, et je coupe court. »

dimension éthique que recouvre une pratique épistolaire comme la réticence, montrent que si la « nature » de l'esthétique du naturel relevait plutôt d'une abstraction galante, il s'agit au contraire, à travers la revendication du naturel dans la *Correspondance*, de vivre selon sa nature, c'est-à-dire de se saisir en fonction de ses possibilités psycho-physiologiques, de ses faiblesses et de ses singularités. Si elle relativise le poids des enjeux rhétoriques dans le traitement épistolaire de l'émotion, cette approche ouvre aussi d'autres pistes, notamment sur la conception de la nature humaine qu'engage une telle option éthique. Si, à l'injonction moraliste de se connaître, l'épistolière répond par une série de saisies fugitives en revendiquant à la fois le caractère substantiel, intense, et la vérité subjective, le portrait sensuel qui en résulte, sculpté au cœur de l'existence, suggère que l'exploration de soi comme être vivant est fondamentalement attachée à la forme expérimentale que constitue l'écriture épistolaire.

\*

Le problème émotionnel apparaissait au premier abord comme un cas pratique – « laboratoire » écrivions-nous – destiné à mesurer l'empan des questionnements vitaux dans la *Correspondance*. Au terme de ce premier temps de l'enquête, on mesure plus nettement la cohérence singulière de l'écriture sévignéenne autour du primat de l'émotion, une écriture qui médite la position de la sensibilité dans l'expérience du sujet et l'usage des formes esthétiques dans l'interrogation sur la couleur, la saveur et la valeur de l'affectivité humaine. En outre, l'emploi de ces formes – théâtrales, narratives ou, plus largement, artistiques – au service de l'élucidation de l'émotion donne un aperçu des sillons, nombreux et profonds, que trace la *Correspondance* et qui relie art d'écrire et art de vivre. C'est vers cette cartographie que le « laboratoire » émotionnel nous a conduite ; il nous faut désormais la préciser.



# Formes d'écriture, formes de vie : l'expérience du vivant dans les lettres de Sévigné

La forme des objets n'en est pas le contour géométrique : elle a un certain rapport avec leur nature propre et parle à tous nos sens en même temps qu'à la vue. La forme d'un pli dans un tissu de lin ou de coton nous fait voir la souplesse ou la sécheresse de la fibre, la froideur ou la tiédeur du tissu.<sup>497</sup>

[Une stylistique de l'existence] dit que toute vie s'engage dans des formes, toutes sortes de formes, que l'on ne peut pas préjuger de leur sens, et qu'il faut donc s'y rendre vraiment attentif, sans savoir d'emblée ce qui s'y joue ni ce qu'elles voudront dire.<sup>498</sup>

En nous intéressant à la vie émotionnelle telle qu'elle est éprouvée et représentée dans la *Correspondance*, nous avons voulu mettre en valeur un faisceau d'hypothèses, qui ont toutes en commun de situer l'écriture épistolaire au croisement de considérations esthétiques, stylistiques et éthiques. Dans les lettres de Sévigné, l'émotion est en effet présentée comme une inconditionnelle singularité de tempérament, en vertu de laquelle la vie affective envahit tous les domaines de l'existence en même temps qu'elle constitue une voie privilégiée pour l'exploration et la compréhension de la relation au monde. À travers ce prisme, nous avons mis à l'épreuve différentes « postures » épistolaires : la lettre comme creuset d'influences, la lettre comme lieu d'exercice de la relation critique aux émotions (notamment esthétiques) et la lettre comme forme du naturel, dont le naturel affectif n'est en réalité qu'un aspect. Chacun de ces points de vue a permis de dégager des modalités de présence et des régimes de signification de l'émotion dans l'écriture épistolaire. Nous avons notamment insisté sur la manière dont la lettre

---

<sup>497</sup> Merleau-Ponty, Maurice, *Phénoménologie de la perception*, éd. cit., p. 265.

<sup>498</sup> Macé, Marielle, *op. cit.*, p. 13.

reconfigure presque systématiquement les modèles qu'elle intègre. Le prisme du *theatrum mundi* par exemple porte peut-être moins sa valeur paradigmatique de soupçon qu'il ne sert d'éclairage ponctuel grâce auquel l'épistolière se saisit de l'expérience vitale que constitue l'émotion : son intensité, sa puissance de contagion ou encore ses interactions avec d'autres aspects de l'existence humaine, comme l'humeur ou la sociabilité. Partant, la circulation, la dispersion voire la déroute des grands schèmes explicatifs disponibles ont non seulement, en soi, un pouvoir de perturbation de la lisibilité esthétique des lettres, condamnant leurs interprètes à une suite de micro-lectures, mais ils mettent surtout au jour une série de continuités entre vie émotionnelle et matière épistolaire, que nous tenterons d'élargir au monde vivant dans le dernier temps de notre réflexion. Auparavant, il nous faut approfondir un effet de sens que les différents points de vue sur l'émotion ont tour à tour révélé : si la vie affective contribue à définir le sujet et à modaliser sa présence au monde, ce n'est que fugacement, dans une série de saisies provisoires et mobiles, dont la danse exemplifie à la fois la nature physique et la valeur esthétique. De cette faiblesse augustinienne dont témoigne l'emprise de la vie émotionnelle, la *Correspondance* fait un indice de la dimension expérimentale du vivant dont le laboratoire épistolaire constitue pour nous la « forme » : la lettre en interroge en effet à la fois l'indécision fondamentale – ce qui fait que nous sommes vivants, que nous nous éprouvons comme tels et selon quelles conditions – et l'engagement dans des manières de vivre – être vivant, c'est aussi aménager l'expérience vitale sur un plan moral et pratique.

Pour explorer cette articulation, nous entendons mettre en rapport l'écriture épistolaire et les « formes de vie » en jeu dans la *Correspondance*, non pas que celles-ci méritent d'être élucidées pour elles-mêmes, mais parce qu'elles participent de la dimension expérimentale de l'expérience vitale dans les lettres, en particulier à travers la pratique de l'exercice. Nous empruntons la notion de « forme de vie » à une tradition philosophique particulièrement riche. Depuis l'idée wittgensteinienne de « *Lebensform* » jusqu'aux théories du *care*, l'idée des « forme de vie » a parfois pris l'allure d'un slogan ou d'un programme, mais à chaque fois, ces formules « renvoient fondamentalement à un intérêt pour ce qu'Agamben a appelé la vie *qualifiée*, qui prend sens dans son opposition première à une vie *nue* (le seul fait d'être en vie)<sup>499</sup> ». Les « formes de vie » ou « manières de vivre » s'opposent donc au réductionnisme biologique qui ne verrait dans l'*être-vivant* qu'une condition biologique particulière<sup>500</sup>. Sans s'attarder sur la place privilégiée occupée par la littérature – et, précisons-le, les formes

---

<sup>499</sup> Macé, Marielle, *op. cit.*, p. 49.

<sup>500</sup> Voir Frédéric Worms, *art. cit.*, p. 17.

littéraires en général – dans la question du « comment vivre ? »<sup>501</sup>, la notion de « forme de vie » nous semble essentielle dans la démonstration qui nous occupe. Comme le montre Marielle Macé, la question des manières de vivre, saisie par l'étude d'une écriture et d'un style, invite à considérer la solidarité entre forme de vie et forme esthétique<sup>502</sup> ; elle est une manière d'engager ces deux aspects dans un même paradigme, celui de l'invention. Une telle approche nous paraît urgente en matière d'épistolarité classique. Elle convie à une attention renouvelée aux passages entre la vie courante, le style de vie et l'œuvre d'art, pour reprendre le parcours proposé par Jean Grenier<sup>503</sup>. Elle nous autorise à nous ressaisir des formes littéraires sans « auteur », comme c'est le cas de la *Correspondance* de Sévigné<sup>504</sup>, et à y déceler les « intersections pratiques<sup>505</sup> » et stylistiques entre écriture et manières d'être.

Mais loin de se limiter à un exercice d'aménagement de la vie, la *Correspondance* livre de la question de la « forme de vie » bien d'autres développements. Car si la question des « formes de vie » est une interrogation profondément littéraire, c'est qu'à partir du moment où l'écriture engage une inventivité stylistique au sens large, sa créativité éthique ne saurait être dissociée de la manière dont elle pense les formes sensibles de l'expérience vitale. Ainsi, nous ouvrirons ce second temps de notre étude en redonnant à la notion de « forme » un sens concret – la forme comme ensemble des traits permettant de saisir une réalité, qu'elle soit concrète ou abstraite –, définition originelle dont la notion de « forme de vie » ne nous semble pas véritablement s'éloigner, mais qu'il nous faut tout de même réinterroger au regard de la matérialité de l'expérience vitale qui nous intéresse ici. Cette matérialité, nous l'envisagerons ensuite à travers l'épreuve du monde vivant considéré selon deux types de ressources qu'il

---

<sup>501</sup> Notre étude nous apparaît à la fois en-deçà et au-delà de ce seul aspect. Voir Marielle Macé, *op. cit.*, p. 51 (à propos de sa démarche) : « C'est donc aussi avec la littérature (et non à son propos) – comprise comme discours infini du « comment », c'est-à-dire lieu d'exploration du fait qu'aucune vie n'est séparable de ses formes, que toute vie se débat dans ses formes – que ce livre avancera. »

<sup>502</sup> Voir Marielle Macé, « La vie et les formes. Quelles approches du quotidien ? », *Critique*, automne 2008, n°739, p. 1005-1017, p. 1017 : « La possibilité de ce dialogue entre une entreprise littéraire et un projet de phénoménologie pure nomme le point vif du débat : le statut des formes. C'est bien l'énigme à poursuivre : les formes révèlent-elles le monde de la vie, ou le rejettent-elles ? Les livres donnent-ils forme à une existence sans eux pâteuse et insensée, ou infiniment inventive ? Cette question s'est récemment accentuée, diversifiée, mais aussi arrachée à ses anciens ancrages idéologiques ; les ouvrages de Jean-Marie Schaeffer explorent la porosité de nos conduites devant les choses et devant les œuvres ; la question de l'exemplarité de la littérature, de sa capacité à susciter des programmes d'action et de pensée, est souvent opposée à la perplexité devant l'instabilité des normes et la diversité des situations – Stanley Cavell ou Martha Nussbaum la regardent comme une casuistique morale prise dans le détail des contextes de fiction ; les réflexions récentes sur le style proposent de réarticuler l'ordre poétique et le milieu supposé amorphe de la vie : à toute échelle, des techniques de soi se conçoivent en miroir des œuvres et à l'occasion de celles-ci. »

<sup>503</sup> Grenier, Jean, *La vie quotidienne*, Paris, Gallimard, 1968, cité par Marielle Macé, *art. cit.*, p. 1005.

<sup>504</sup> Au sens où Mme de Sévigné n'avait pas de projet auctorial. Voir Marie-Odile Sweetser, *art. cit.*, p. 141-157.

<sup>505</sup> Macé, Marielle, *art. cit.*, p. 1005.

distille dans la *Correspondance*, les pratiques de la nature d'une part et la pensée morale<sup>506</sup> d'autre part.

---

<sup>506</sup> Barbara Carnevali défend la productivité de la notion de « forme(s) de vie » pour pallier la difficulté à définir la nature humaine, « terre habitée » que partagent la littérature et la philosophie morale. Réfléchir en termes de « forme(s) de vie » permettrait en effet d'éviter tout retour à l'essentialisme sans s'en tenir pour autant à une « vision intégralement historique et relativiste ». Plus encore, la notion de « forme(s) de vie » se saisit de la concrétude de l'expérience vitale et de l'idée de répétition, en jeu dans les manières de vivre. Barbara Carnevali privilégie cependant la notion de « mœurs », plus fidèle à la tradition occidentale, et qui constitue depuis Aristote « l'objet spécifique d'une réflexion morale de type phénoménologique et descriptif » (« L'observatoire des mœurs. Les coutumes et les caractères entre littérature et morale » dans *Pensée morale et genres littéraires : de Montaigne à Genet*, Jean-Charles Darmon et Philippe Desan [dir.], Paris, Presses Universitaires de France, 2009, p. 159-178, p. 165).

## Chapitre 4 : Frontières du vivant : une cartographie à l'essai

[L]a joie me sort par les pores de la peau.<sup>507</sup>

En développant la notion de « corps propre », Merleau-Ponty entend révoquer la frontière, qu'il juge impropre, entre sujet et objet, au moins dans sa formulation cartésienne<sup>508</sup>. Les passages de la *Phénoménologie de la perception* consacrés à la spatialité du corps propre indiquent plus largement que le recours à la territorialisation dans les approches philosophiques et scientifiques de l'humain est considérablement rénové : l'espace, la limite, la frontière – outils conceptuels traditionnellement associés au dualisme – servent désormais à définir l'expérience vécue elle-même, qui forme avec le sujet de l'expérience une singulière unité. Pourtant, en dehors de la synthèse merleau-pontienne qui, dans une perspective partagée par la phénoménologie transcendantale husserlienne, redéfinit profondément les termes de l'objectivité, l'homme pris comme *objet* de savoir est traditionnellement démembré et délimité, tant d'un point de vue interne que d'un point de vue externe : dans son organicité intérieure comme dans sa relation au monde. Et cette approche est aussi vieille que la démarche conceptuelle, au point de se confondre avec elle. Dans le *De anima*, Aristote remonte, comme de proche en proche, du partage fait dans la sensation entre la qualité de la chose et la chose elle-même, à la distinction entre extérieur et intérieur, qui recoupe l'opposition de la forme et de la substance. Lorsqu'Aristote se penche sur la définition de l'âme en particulier, la première méthode proposée est celle de la localisation et de la division : l'âme est-elle une chose ou morcelable en parties ? Or, loin d'être purement intellectuelle, la réduction en parties trouve son pendant organique puisque le philosophe a recours à l'exemple des végétaux et des animaux « amputés » dont la vie perdure, preuve que « leur âme rest[e] identique spécifiquement,

---

<sup>507</sup> Diderot, Denis, *Essai sur la peinture* dans *Œuvres*, André Billy (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1951, chapitre II, p. 1124.

<sup>508</sup> *Phénoménologie de la perception*, éd. cit., p. 230-231 : « Nous sommes habitués par la tradition cartésienne à nous déprendre de l'objet : l'attitude réflexive purifie simultanément la notion commune du corps et celle de l'âme en définissant le corps comme une somme de parties sans intérieur et l'âme comme un être tout présent à lui-même sans distance. Ces définitions corrélatives établissent la clarté en nous et hors de nous : transparence d'un objet sans replis, transparence d'un sujet qui n'est rien que ce qu'il pense être. L'objet est objet de part en part et la conscience, conscience de part en part. Il y a deux sens et deux sens seulement du mot exister : on existe comme chose ou on existe comme conscience. L'expérience du corps propre au contraire nous révèle un mode d'existence ambigu. »

quoique non numériquement<sup>509</sup> ». La clarification du vivant, sa compréhension intellectuelle et organique, passent donc par sa délimitation et, pour l'objectiver, on en trace donc la cartographie<sup>510</sup>. À tout prendre, ce problème rejoint celui, plus général, de l'appréhension par l'homme du monde phénoménal et engage même toute l'épistémologie occidentale. Mais sans doute la question de la territorialisation de l'humain acquiert-elle une urgence nouvelle à mesure que se dessinent les cavités invisibles et mystérieuses du *moi* intérieur, et que s'y ancre la promesse d'une rencontre avec Dieu. Dans les *Confessions*, Augustin écrit : « Alors, me tournant vers moi-même, je me suis dit : “Et toi, qui es-tu ?” Et j’ai répondu : “Je suis homme !” J’ai à mon service un corps et une âme, l’un à l’extérieur, l’autre à l’intérieur.<sup>511</sup> » Le dualisme augustinien traduit bien un effort pour donner à l'intériorité humaine sinon une substance, au moins un espace et donc une visibilité. Les débats sur la localisation de l'âme, hérités du *De anima* d'Aristote et qui se poursuivent au XVII<sup>e</sup> siècle autour des travaux de Descartes, ont, semble-t-il, la même visée : territorialiser l'homme pour manifester son intelligibilité et saisir les mécanismes vitaux en général. L'entreprise de visualisation est manifeste dans l'œuvre augustinienne, notamment à travers la thématique de la lumière et de la transparence. Elle s'étend de l'intériorité humaine au vivant dès lors que la pratique anatomique se voit assortie d'images et de protocoles exploratoires, dont la dissection est sans doute le parangon. Ce qui nous importe ici, c'est moins la discussion sur la frontière qui sépare la matérialité de l'immatérialité dans le discours savant sur l'homme que l'usage systématique de la frontière, quels que soient les déplacements auxquels elle est sujette, en particulier à l'âge classique. Cette démarche est alors fortement réactivée par l'essor de la cartographie et de l'anatomie. Il ne nous appartient pas de retracer toute la généalogie de cette « mutation du visible » que Philippe Hamou a reliée à la révolution optique<sup>512</sup> et à laquelle il faudrait bien sûr associer d'autres bouleversements, des relations proto-anthropologiques issues de la découverte des Amériques

---

<sup>509</sup> Aristote, *De l'âme*, I, 5, 411 b 20, éd. cit., p. 133.

<sup>510</sup> Sur la question de la lisibilité et de la visibilité du sujet, nous renvoyons à Vincent Bruyère : « Au cours des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, l'atlas est le miroir d'un sujet en formation. La carte est le site théorique d'une énonciation qui donne lieu et corps à la question du sujet du savoir dans sa relation au lieu que ce sujet occupe dans un espace géographique et une organisation topique des lieux de discours. La question du sujet se retrouve ainsi posée à l'articulation entre le visible et le lisible, comme à celle entre le dicible et le montrable. [...] L'imaginaire de la carte est donc le lieu d'une traversée du réel où se négocie l'altérité de l'inconnu, ce qu'il est possible d'en connaître, et le reste, ce qui revient de droit à l'imaginaire » (« Ouvrir le corps : naissance d'un regard » dans *Médecine, sciences de la vie et littérature en France et en Europe de la Révolution à nos jours*, vol. 3 *Le médecin entre savoirs et pouvoirs*, dirigé par Lise Dumasy-Queffélec et Hélène Spengler, Genève, Droz, 2014, p. 275-287, p. 281).

<sup>511</sup> Augustin (saint), *Confessions*, vol. 2, Pierre de Labriolle (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 1994, X, vi, p. 246.

<sup>512</sup> Hamou, Philippe, *La mutation du visible : essai sur la portée épistémologique des instruments d'optique au XVII<sup>e</sup> siècle*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 1999.

aux conséquences de la Réforme sur l'intériorité du chrétien. On se contentera de remarquer que l'époque galante qui constitue le contexte de la *Correspondance* consacre la cartographie comme moyen privilégié de visualiser l'immatériel<sup>513</sup>. Au-delà des pratiques galantes et précieuses, l'anatomie fonctionnelle se met au service de l'anatomie de l'âme, en y exportant son ses présupposés et son lexique. « L'on sait que l'anatomie de l'âme au XVII<sup>e</sup> siècle, entre mystique et littérature morale, est avant tout une description de lieux : anatomie et topographie unissent leurs instruments et leurs méthodes pour offrir au moraliste, ou à l'auteur spirituel, des modèles de représentation de l'homme intérieur.<sup>514</sup> »

Dans l'effort d'intelligibilité phénoménale que met en branle toute représentation du monde vivant, qu'elle relève du discours savant ou de l'exercice imaginaire, le recours à la spatialisation, et donc à la frontière – que celle-ci sépare l'intérieur et l'extérieur, l'objet et le sujet, le liquide et le solide, l'homme et l'animal – constitue un double fondement : fondement épistémologique pour toute démarche intellectuelle, quitte à en reconfigurer les règles comme le propose Merleau-Ponty, et fondement existentiel tant l'expérience de la limite et des espaces qu'elle suture a à voir avec notre engagement charnel et sensible dans le monde. La fresque du monde vivant que compose la *Correspondance*, monde dont nous n'avons abordé pour l'instant qu'un seul aspect, la vie affective, use de cette même palette. On a montré au sujet de l'émotion que les lettres pouvaient être lues, dans une certaine mesure, comme une caisse de résonance des débats savants de l'époque sur la nature et les mécanismes de la vie affective. La relativisation de ces modèles au profit d'une morale et d'une physiologie personnelles nous a mise sur une piste, celle de la reconfiguration des discours savants, que nous étendons dans ce deuxième temps de la réflexion à l'ensemble du monde vivant et, surtout, dont nous entendons analyser le potentiel formel à travers la figure de l'essai. Les frontières qui traversent le vivant, qui y découpent des espaces distincts et qui en définissent les spécificités, sont donc à la fois mobilisées et discutées dans la *Correspondance*, si bien qu'entre création imaginaire et épreuve existentielle, l'expérience des limites imprime à la représentation du monde vivant sa cartographie et la précarité de ses contours.

---

<sup>513</sup> La Carte de Tendre, si souvent commentée, est loin d'être la seule tentative cartographique pour visualiser et territorialiser la vie affective. La carte du pays de Braquerie, établie par Bussy-Rabutin dans l'ennui des campagnes militaires aux côtés du prince de Conti, est une version grivoise de la sociabilité précieuse figurée par Mlle de Scudéry.

<sup>514</sup> Papisogli, Benedetta, *La mémoire du cœur au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 2008, p. 15.

## A) Les morts et les vivants : la disparition de la forme

Dans le *Sermon sur la mort*, Bossuet compare l'amuïssement de la substance humaine au moment de la mort à l'éternelle grandeur de Dieu. La description des vanités humaines le conduit à introduire l'image des livres, dont les pages sont inutilement remplies « puisque enfin une seule rature doit tout effacer ». Mais si la rature en elle-même demeure une trace, un signe consistant, il n'en va pas de même pour l'homme et sa déchéance :

Il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes : la chair changera de nature ; le corps prendra un autre nom ; « même celui de cadavre ne lui demeurera pas longtemps : il deviendra, dit Tertullien, un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue » : tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes<sup>515</sup> [...]

On a déjà évoqué la fortune du « je ne sais quoi » à l'âge classique<sup>516</sup>. L'expression en vient à incarner toutes les réalités fuyantes et subtiles, qui se dérobent à la précision d'un terme<sup>517</sup>. Il est remarquable qu'elle s'attèle, sous la plume de Bossuet, à une nouvelle forme de « subtilité » : il ne s'agit plus de rendre compte de réalités incorporelles, telles que le charme ou la grâce, mais du corps en décomposition, dont le statut hybride et incertain, mi-matériel, mi-immatériel, n'empêche pas le profond ancrage organique. À la corruption de la chair répond la perte du nom et l'extinction de toute intelligibilité phénoménale, et tout cela, sous le signe d'une incertitude lexicale qui se confond avec un brouillage des contours formels du corps en décomposition. Le cadavre n'est plus le corps vivant car *in fine*, il ne dispose plus de ses limites distinctives qui lui donnent une réalité dans l'espace et le temps. Ainsi, chez Bossuet, c'est la forme corporelle, et son pendant linguistique, le mot, qui marque la frontière entre le mort et le vivant. Outre les présupposés religieux qui encadrent la représentation de la mort dans la *Correspondance*, il s'agit surtout pour l'épistolière de rendre compte de cette même zone trouble qu'évoque Bossuet, bien qu'avec une autre visée. Plus précisément, comme dans le *Sermon sur la mort*, les limites qui séparent le vivant et le mort s'incarnent dans des contours physiologiques et organiques dont les récits de morts sondent les nuances.

---

<sup>515</sup> Bossuet, Jacques-Bénigne, *Sermon sur la mort*, éd. cit., p. 151. Comme le rappelle Pierre-Henri Simon, le *nescio quid* n'apparaît pas dans le texte de Tertullien utilisé par Bossuet (*De Resurrectione Carnis*, IV) ; Bossuet s'inspire simplement de l'idée développée par Tertullien, selon laquelle la mort implique la perte du nom, disparition que signale la forme problématique du cadavre (« Le raison classique devant le “je ne sais quoi” », *Cahiers de l'AIEF*, 1959, vol. 11, n°1, p. 104-117, p. 105).

<sup>516</sup> Voir notre section « Nature, naturel et grâce », *supra*, p. 133-138.

<sup>517</sup> Chantalat, Claude, *op. cit.*, p. 47-48.



Si le corpus de la *Correspondance* est déjà remarquable en ce qu'il traite massivement de la mort, de surcroît en s'en appropriant les termes<sup>518</sup>, il l'est d'autant plus que, ce nous semble, la ventilation du lexique de la mort pour qualifier certaines réalités-limites<sup>519</sup> dans le domaine du vivant fait de la frontière mort / vivant une véritable question, voire une manière de définir le vivant par son envers<sup>520</sup>. Avant d'entrer dans le détail de ces franges du vivant, il convient de rappeler que de tels cas-limites sont loin d'être l'apanage de la *Correspondance*. Ils constituent même un *topos* de l'écriture autobiographique comme de l'écriture personnelle de l'âge classique. Guérisons miraculeuses, ressuscitations et autres sauvetages *in extremis* émaillent en effet les mémoires de l'Ancien Régime, comme autant de signes de l'exceptionnalité du destin de leurs auteurs voire de leur élection divine<sup>521</sup>. L'extrémité des atteintes à la vie voire la franche proximité avec la mort participent en quelque sorte du pacte de lecture et de la légitimité de l'écriture mémorialiste. Les récits de morts, même ramenés à leur seul statut informatif, sont également légions dans les correspondances de l'âge classique, témoignant d'une omniprésence de la mort qui tient autant d'une réalité démographique bien documentée que d'une approche moins segmentée des catégories du vivant et du mort. Philippe Ariès a bien montré que si le XIX<sup>e</sup> siècle a réduit la mort à une pure négativité, à une déformation complète de la vie en réattribuant son sens à la catégorie du morbide et du malade, les siècles qui précèdent ont plutôt cultivé les contiguités entre le mort et le vivant<sup>522</sup>, dont les représentations littéraires et picturales livrent un aperçu. Les scènes de proximité avec le cadavre, très présentes dans la littérature médiévale grivoise, ont aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles une certaine fortune et ne relèvent pas toujours de la farce ou du registre comique<sup>523</sup>. Les mémoires

---

<sup>518</sup> Dans l'étude qu'elle consacre à la représentation de la mort dans la littérature française en prose du second XVII<sup>e</sup> siècle, Constance Cagnat traite à part la *Correspondance* de Sévigné et les *Mémoires de M. de Pontis*, deux textes dont elle souligne l'originalité (*op. cit.*, p. 372-373).

<sup>519</sup> Beugnot, Bernard, *Le discours de la retraite au XVII<sup>e</sup> siècle. Loin du monde et du bruit*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996 : « [...] selon un processus de pensée profondément ancré dans la mentalité classique, le vrai, le juste ou le bien ne se quêtent ou ne s'atteignent que dans un entre-deux, que par la médiation des extrêmes » (p. 64).

<sup>520</sup> Ce thème apparaît également de manière sensible à travers l'omniprésence de la maladie dans les lettres de Sévigné, dans la perspective que formule Georges Canguilhem : « L'existence de la maladie comme fait biologique universel, et singulièrement comme épreuve existentielle chez l'homme, suscite une interrogation, jusqu'ici sans réponse convaincante, relative à la précarité des structures organiques. [...] La mort est dans la vie, la maladie en est le signe. » (*Écrits sur la médecine*, Paris, Seuil, 2002, p. 47).

<sup>521</sup> Patricia Eichel-Lojkine remonte même jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle et aux *Commentarii* d'Enea Silvio Piccolomini (Pie II) pour montrer comment, dans le récit autobiographique, la multiplication des histoires de mort déjouée sert le thème de la prédestination (« Les quasi-morts d'Enea Silvio Piccolomini racontées par lui-même [*Commentarii*, 1464] : l'histoire aux prises avec l'insolite » dans *De bonne vie s'ensuit bonne mort. Récits de mort, récits de vie en Europe (XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle)*, P. Eichel-Lojkine [dir.], Paris, Champion, 2006, p. 222-241).

<sup>522</sup> Ariès, Philippe, *L'homme devant la mort*, vol. 2 *La mort ensauvagée*, Paris, Éditions du Seuil, 1977, p. 79.

<sup>523</sup> *Ibid.*, p. 85-86.

témoignent de cette pratique de manipulation voire de fétichisation du cadavre<sup>524</sup>. Dans la *Correspondance*, quelques scènes évoquent également ces contacts physiques qui sont autant de frottements entre le mort et le vivant. Ainsi de la cousine de Mme de Sévigné, Mlle de La Trousse, se jetant sur le corps de sa mère morte, la tante de l'épistolière dont on a déjà parlé, et tentant de la ramener à la vie : « Ma cousine se jette sur cette pauvre femme. Elle la veut réchauffer, ressusciter ; elle l'appelle, elle crie, elle se désespère. Enfin on l'arrache, et on la met par force dans une autre chambre » (I, 544). Notre hypothèse est que le trouble des frontières entre le mort et le vivant excède largement, dans les lettres de Sévigné, le seul témoignage des pratiques du temps, sur fond d'omniprésence de la mort.

Par ailleurs, l'intérêt pour la forme évanescence du mort ou du mourant est au centre des récits de morts lorsque l'on en célèbre la sainteté, qu'elle soit métaphorique ou officielle, et ce n'est pas une spécificité sévignéenne. Constance Cagnat montre que l'état du mort fait alors l'objet d'un examen précis et de normes tout à fait repérées. L'élus porte sur son corps mort les traces de sa sainteté. Une « lumière éclatante » apparaît sur son visage, lequel est beau, serein et jeune. Son corps est flexible et maniable – et non raide – et il a une bonne odeur, preuve ultime du salut du mort dont le pouvoir consolateur sur les proches est réel<sup>525</sup>. On retrouve chez Sévigné ces caractéristiques à propos de sa tante Mme de La Trousse et de son oncle Saint-Aubin, dont l'épistolière admire la sainteté. Toutefois, même lorsque Sévigné rapporte de saints trépas, les marqueurs traditionnels de la sainteté sont complétés par d'autres notations liées à l'affaissement du corps et à son dérèglement, jusqu'à son extinction. C'est le cas au sujet de l'oncle Saint-Aubin. À propos des passages consacrés à « l'histoire sainte et tragique du pauvre Saint-Aubin » (III, 401), Constance Cagnat souligne à raison les signes de la belle mort et de la sanctification dans le trépas : propreté de la chambre, fermeté du mourant, silence, présence et

---

<sup>524</sup> Voir par exemple ces deux extraits tirés des *Mémoires* de Mme de La Guette à l'occasion de la mort de sa mère puis de celle de son mari : « Il me prit envie de séparer sa tête de son corps, pour la mettre dans mon cabinet et la voir à mon aise et à loisir ; je n'en trouvai point l'occasion, parce que les gens d'Église qui la veillaient me dirent qu'ils n'y consentiraient jamais, et que j'offensais Dieu d'avoir ces pensées-là ; qu'il valait bien mieux le prier pour le repos de son âme, et que son corps n'étant que de la terre, il fallait qu'il y retournât. Je rentrai en moi-même et reconnus que c'était la vérité. » ; « Sur le soir, quand tout le monde fut retiré, et que les ecclésiastiques furent allés manger un morceau dans ma maison, je me levai doucement pour aller prendre le corps de mon cher mari, avec dessein de le cacher dans mon lit. Comme je le chargeais sur mes épaules, à quoi j'eus beaucoup de peine, parce qu'il était déjà froid, je fis un peu de bruit que ces bons ecclésiastiques, qui soupaièrent au-dessous de sa chambre, entendirent, ce qui les obligea de quitter la table pour venir voir ce que c'était. » (*Mémoires de Madame de La Guette écrits par elle-même*, éd. Micheline Cuénin, Paris, Mercure de France, 2003, p. 75 et p. 173).

<sup>525</sup> Cagnat, Constance, *op. cit.*, p. 122-124. Chez Mme de La Guette, l'intérêt pour la forme et l'aspect du visage, dont la jeunesse retrouvée apparaît suite aux contacts prolongés du corps de la mère avec sa fille, fait l'objet d'une description tout à fait étonnante : « Je versai tant de larmes sur son visage et le lui touchai tant de fois, qu'il devint uni comme une glace, quoiqu'elle fût dans un âge avancé » (*op. cit.*, p. 75). Le visage devient saint non pas par une élection divine mais en vertu du lien qui unit la mère à sa fille.

réconfort des proches, engagement et présence d'esprit du mourant lors de l'administration des derniers sacrements, douceur du dernier soupir<sup>526</sup>. Mais ce portrait du « prédestiné » (III, 402) est entremêlé de références à l'aspect physiologique du passage de la vie à la mort, qui soulignent l'extrême activité du corps de Saint-Aubin au seuil de la mort : « [...] à minuit il eut une horrible vapeur à la tête : la machine se démontait. Il vomit ensuite toujours, comme si c'eût été un soulagement. Il eut une grande sueur, comme une crise ; ensuite un doux sommeil [...] » (III, 401). Chacune des trois crises évoquées dans ce court passage, qui précède tout juste la mention du dernier soupir, apparaît scandée par un rythme binaire, qui met en exergue le passage d'un état à un autre, de la vie à la mort. Plus précisément, la mort de Saint-Aubin s'enracine dans le dérèglement organique et la dégradation de sa forme corporelle, dont la dignité morale et spirituelle apparaît comme le pendant inverse. À la mention d'une des parties du corps, dûment localisée, la tête, succède un spasme qui engage tout le corps sans distinction et dans une non-durée – « il vomit ensuite toujours ». La sueur dont il est question ensuite redouble l'effet de liquéfaction et d'évacuation déjà en jeu dans les longs vomissements. Comme eux, elle se résout dans un apaisement qui, quels qu'en soient la beauté spirituelle et le silence organique, n'en signifie pas moins l'anéantissement formel du corps – celui-ci s'est littéralement désintégré ou, « démonté » pour reprendre l'image mécaniste utilisée par l'épistolière – et la disparition du sujet, réduit, dans les bras du prêtre qui l'assiste, à un simple soupir. Si la focalisation sur le corps du mourant puis du mort, son aspect, sa couleur voire son odeur, est traditionnellement associée à l'élection d'un prédestiné ou plus généralement à l'évocation de la « belle mort »<sup>527</sup>, elle participe aussi, dans la *Correspondance*, à la réflexion sur le moment transitoire que constitue la mort et dont les lettres envisagent la traduction ou l'expression physiologique. Il est temps désormais de préciser les enjeux de la « disparition de la forme » qu'inaugure la mort et qui, comme par rétro-éclairage, permet de saisir un peu mieux la conception du vivant à l'œuvre dans la *Correspondance*.

La frontière qui sépare le mort du vivant subit dans la *Correspondance* de subtils déplacements et de nombreuses variations, sensibles à la lecture en raison de la porosité lexicale entre les deux domaines, laquelle n'est pas une spécificité sévignéenne. On remarque ainsi que l'emploi hyperbolique du terme « ressusciter », pour désigner la guérison ou l'amélioration de l'état d'un malade, voire la réanimation d'un de ses organes ou la remise en marche d'un de ses

---

<sup>526</sup> Cagnat, Constance, *op. cit.*, p. 395-404.

<sup>527</sup> Au fil de la *Correspondance* se dessine une conception personnelle de la « belle mort ». Voir sur ce point Constance Cagnat, *ibid.*, p. 395-400.

membres, est tout à fait enregistré dans la langue, comme l'atteste le *Dictionnaire universel* de Furetière<sup>528</sup>. La *Correspondance* relaie bien entendu cet état linguistique. Mais loin d'être un emploi isolé, l'apparition du mot « ressusciter » rend compte d'une circulation intense entre le mort et le vivant. À propos de la santé délicate de Mme de Grignan, l'épistolière décrit le soin qu'elle aurait, elle, de ses jambes si elle était à la place de la comtesse : « Je mettrais ce remède au rang de mes affaires indispensables, et je ne laisserais point mes pauvres jambes froides, mortes et dénuées d'esprits ; je les voudrais ressusciter et réchauffer » (II, 700). Plus tard, elle réitère ses craintes : « Ma pauvre bonne, n'êtes-vous point effrayée de ces jambes froides et mortes ? Ne craignez-vous point que cela se tourne à la fin à la paralysie ? » (III, 21). On le voit, l'imaginaire comme le savoir de la mort nourrissent profondément la description du corps vivant lorsque celui-ci se dérègle ou se montre défaillant. Froideur et chaleur, absence et présence des esprits<sup>529</sup>, mobilité et immobilité – avec l'horizon de la paralysie – entrent en système pour qualifier les menaces que la vie accueille en son sein et l'être vivant en son corps. La jambe morte, à la fois insensibilisée, froide et peu mobile, est donc un membre dont la forme s'affadit, privée qu'elle est de son tonus et de sa couleur. C'est donner à ces « résurrections » un contenu physiologique qui dépasse la seule facilité de langage, si bien que le lexique de la mort en vient à déterminer la gravité des troubles qui perturbent les vivants, à partir d'une échelle des maux qui reconfigure considérablement le partage entre mort et vivant. Ainsi à propos de Charles, douloureux et fiévreux, dont l'état s'améliore grâce aux soins de Mme de Sévigné : « Nous avons enfin réussi, par un bon gouvernement, à le remettre dans son naturel : plus de fièvre, plus de douleurs, assez de forces. Il n'y a plus qu'à le guérir de cette santé, et non pas à le ressusciter. C'est à quoi nous allons travailler » (III, 49). Tout se passe comme si Charles de Sévigné avait retrouvé une allure minimale de vivant, qui fait dire à sa mère que le chemin qui lui reste à parcourir pour recouvrer sa santé n'est pas celui qui ramène les vivants d'entre les morts, mais celui qui fait passer d'un état maladif à un état sain. Après avoir retrouvé une santé relative, il ne reste plus, pour Charles de Sévigné, qu'à parfaire une

---

<sup>528</sup> « RESSUSCITER, se dit hyperboliquement d'un malade qui revient d'une grande maladie. Ces remèdes l'ont guéri, le voilà tout *ressuscité*. C'est un tel médecin qui l'a *ressuscité*, qui l'a remis sur pied. Il avait perdu ses forces de froid, de lassitude, ce fagot, ce verre de vin l'ont tout *ressuscité*. »

<sup>529</sup> En croisant physiologie cartésienne et pensée gassendiste, l'épistolière semble évoquer ensemble et sans distinction les esprits vitaux, qui assurent la chaleur du corps, et les esprits animaux, qui permettent la mobilité et la sensibilité de tous les membres, y compris périphériques. Nous nous permettons de renvoyer sur ce point à notre article : « Circulation des esprits animaux et écriture de l'affect dans quelques lettres de Sévigné » dans *Actes du colloque Les esprits animaux, Genève, 4-6 février 2016*, revue *Épistémocritique* (à paraître).

*forme* qui a déjà regagné une tenue et, de surcroît, une tenue silencieuse<sup>530</sup>. La limite qui partage le mort et le vivant, franchie et brouillée dans le cas de ces « résurrections » ordinaires, devient donc la mesure d'une typologie nuancée des remèdes : si l'horizon de la mort demeure un repoussoir, celle-ci apparaît moins ici comme l'envers du vivant que comme un état potentiel dont l'on revient et en fonction duquel on évalue l'extrémité du mal et le contenu des soins. Or, la nuance que peut apporter l'épistolière à propos de l'état présent et futur de Charles de Sévigné en vertu de cette typologie scalaire suggère une conscience aiguë des menaces qui pèsent sur les vivants. Quoique la manipulation du terme « ressusciter » entremêle au discours sur la maladie une forme de légèreté dont l'épistolière ne se départ jamais vraiment, les implications qu'un tel usage engage à propos des franges du vivant et de ses limites ultimes accompagnent cette fausse désinvolture d'une méditation sur l'articulation entre la mort et la vie. Si le passage de l'une à l'autre, parfois soudain, constitue une donnée fondamentale dans la *Correspondance* tant ce texte fraye au plus près avec les existences communes de Sévigné et de son entourage, l'articulation de la mort et de la vie suscite aussi la plus grande stupéfaction, que la croyance en la Providence ne parvient à résorber qu'à la marge. Forme assourdie de la mort subite, sur laquelle nous reviendrons plus loin, la réversibilité de la mort contribue à fixer cette perplexité. Ainsi à propos des « faux-morts » et des quasi-morts ramenés à la vie, comme M. Vallot<sup>531</sup>, Beaujeu<sup>532</sup> ou Mme de Puisieux :

Rien ne dure cette année, pas même la mort de M. Vallot. Il se porte bien, et au lieu d'être mort, comme on me l'avait dit, il a pris une pilule qui l'a ressuscité. (I, 170)

Pour Beaujeu, elle a été en vérité morte, et l'émétique l'a ressuscitée ; il n'est pas si aisé de mourir que l'on pense. (II, 408-409)

Mme de Puisieux est ressuscitée, mais n'est-ce point deux fois mourir, bien près l'une de l'autre ? car elle a quatre-vingts ans. (II, 204)

Qu'il s'agisse de fausses nouvelles<sup>533</sup>, ou de véritables revirements de santé, la recette de l'épistolière demeure la même : exploiter de ces pirouettes existentielles tout le paradoxe. Le passage entre la vie et la mort est d'ordinaire à sens unique ; contrevenir à cette vérité

---

<sup>530</sup> La santé implique le « silence des organes » selon la formule que Canguilhem emprunte à Leriche. Voir *Le normal et le pathologique*, éd. cit., p. 72 : « Nous pensons avec Leriche que la santé c'est la vie dans le silence des organes, que par suite le normal biologique n'est, comme nous l'avons déjà dit, révélé que par les infractions à la norme et qu'il n'y a de conscience concrète ou scientifique de la vie que par la maladie » ; ou *ibid.*, p. 52 : « L'état de santé c'est l'inconscience où le sujet est de son corps. Inversement, la conscience du corps est donnée dans le sentiment des limites, des menaces, des obstacles à la santé. »

<sup>531</sup> Médecin reconnu à l'époque, quoique sévèrement attaqué par Guy Patin parce qu'il avait pris le parti des remèdes nouveaux. Il obtint la charge de premier médecin du Roi. Voir Duchêne, note 4 p. 170, I, p. 1005.

<sup>532</sup> Il s'agit de la demoiselle de Mme de Coulanges.

<sup>533</sup> Sur la notion de « fausse nouvelle », voir Laure Depretto, *op. cit.*, p. 191-221.

incontestable relève de la plus grande bizarrerie, dont la lettre amplifie le mystère<sup>534</sup>. En renforçant le paradoxe de ces morts revenus à la vie, les formules extrêmement synthétiques qu'utilise Sévigné<sup>535</sup> parodient la maxime morale. Elle en subvertit même doublement la forme. D'une part, les trois morales proposées présentent toutes un dysfonctionnement logique ou moral : la première attribue (en creux) une durée à la mort et la ramène ainsi à n'importe quel événement mondain ancré dans une temporalité plus ou moins longue<sup>536</sup> ; la deuxième joue sur un paradoxe moral proche de l'humour noir ; quant à la troisième, elle énonce tout simplement une réalité inconcevable, « mourir deux fois ». D'autre part, en composant des morales dévoyées, Sévigné en bouleverse la lisibilité conceptuelle et éthique, et, au premier chef, la netteté de cette mort dont elle dérègle les limites sémantiques et physiologiques. Ces simulacres de maximes morales relèvent donc davantage de l'aphorisme poétique, dont l'épistolière exploite le potentiel saisissant et perturbateur.

La figure qui incarne le plus exemplairement cette zone trouble entre le mort et le vivant est bien entendu celle du mort-vivant, dont la récurrence est particulièrement remarquable<sup>537</sup>. « L'image du mort-vivant joue sur les limites qui séparent le monde de la vie du monde de la mort : elle leur ôte de leur netteté, et suggère une possible coexistence de ces deux univers.<sup>538</sup> » Il reste à en hiérarchiser les enjeux, car parmi les nombreux extraits commentés par Constance Cagnat, tous ne participent pas à cette méditation sur les formes du vivant dont on a esquissé quelques aspects. Ainsi, lorsque la *Correspondance* présente des cas de mort subite, l'image du mort-vivant intègre un dispositif narratif destiné à mettre en valeur la surprise d'un événement inattendu<sup>539</sup>. C'est le cas de la mort de Lauzier, ou de l'histoire du curé de M. de Boufflers : « M. de Boufflers a tué un homme, après sa mort. Il était en bière et en carrosse. On le menait

---

<sup>534</sup> Voir aussi III, p. 859, à Guitaut et sa femme : « Madame, je me réjouis du fond de mon cœur de votre résurrection. Mais qu'avez-vous à mourir si souvent, et donner de si terribles craintes à ce pauvre homme et à tous vos amis ? »

<sup>535</sup> Dans cet autre extrait (I, p. 468), c'est l'attelage syntaxique qui exprime ce même paradoxe en un seul trait : « Je vis hier Mme de Verneuil, qui est revenue de Verneuil et de la mort ; le lait l'a rétablie. »

<sup>536</sup> Ce dysfonctionnement temporel est d'ailleurs relayé dans l'extrait suivant consacré à Beaujeu à travers l'emploi du passé composé à la voie passive – « elle a été morte » – qui contribue à faire de la mort un état révocable.

<sup>537</sup> Un certain nombre d'extraits sont repérés par Constance Cagnat, *op. cit.*, p. 439-451. Nous en analyserons nous-même une partie selon la perspective adoptée, dont nous préciserons les proximités et les divergences par rapport au propos de Constance Cagnat.

<sup>538</sup> *Ibid.*, p. 439.

<sup>539</sup> Constance Cagnat parle d'une « poétique de la mort subite », que nourrissent deux images : celle du mort-vivant et celle de la mort dans la fête (*op. cit.*, p. 435 *et sq.*). « Mme de Sévigné, lectrice des *Pensées* de Pascal, sait que l'homme se divertit pour oublier le néant de sa condition. Aussi s'attache à montrer, comme elle le fait, l'ironie du sort selon laquelle la mort surgit au moment précis où l'homme tente de l'oublier, c'est dénoncer la vanité de sa tentative et l'impossibilité où il se trouve de se dérober à sa condition. Le contexte de fête vient donc exacerber douloureusement la conscience que l'homme a de l'inéluctabilité de la mort » (*ibid.*, p. 442). Voir aussi l'ensemble du chapitre IV, intitulé « La mort subite », *ibid.*, p. 303-368.

à une lieue de Boufflers, pour l'enterrer ; son curé était avec le corps. On verse ; la bière coupe le cou au pauvre curé. » (I, 446). Constance Cagnat lit cet extrait comme « l'histoire d'un mort qui tue un vivant<sup>540</sup> », dans laquelle le récit progresse par variation de point de vue et correction d'impression, créant un « brouillage presque fantastique des frontières entre la mort et la vie<sup>541</sup> ». Le paradoxe énoncé dans la première phrase, et que le reste de l'extrait résout narrativement, ne crée pas, ce nous semble, de « brouillage entre la mort et la vie » ; quant aux accents fantastiques dont parle Constance Cagnat, ils nous semblent caractériser bien davantage d'autres récits et descriptions sur lesquels nous allons revenir. En réalité, le paradoxe est ici avant tout un paradoxe narratif : Boufflers est un mort-vivant au sens où même mis en bière, il semble doté des facultés (de meurtre) d'un vivant. Mais l'image ne vaut pas en soi, elle permet à l'épistolière de concentrer l'anecdote et d'extraire de ce micro-récit une forme d'insolite, qui ne tient d'ailleurs pas seulement à l'interpénétration apparente de la vie et de la mort. Le tragique insolite qu'incarne l'anecdote repose en effet davantage sur le sort même du curé de M. de Boufflers, qui paie l'assistance qu'il a voulu apporter à son protégé en accompagnant le cercueil jusqu'à sa mise en terre. Mme de Sévigné présente cette assistance, accompagnement des plus communs il faut le dire, comme une proximité physique dont l'écriture souligne l'intimité. L'euphonie qui saisit la fin de l'anecdote et qui en renforce la vitesse – « curé », « corps », « coupe », « cou », « curé » – est donc, pour ainsi dire, à double tranchant : elle suggère que la présence du curé aux côtés du cercueil l'honore – il accomplit scrupuleusement sa mission – mais elle l'a aussi perdu. Si l'épistolière met en tête de son récit la figure du mort-vivant, c'est donc moins pour explorer, dans ce cas précis, des zones troubles entre la mort et la vie, que pour approfondir une ressource narrative, la réversibilité du monde. L'épistolière renvoie quelques jours plus tard à la fable de La Fontaine, « Le Curé et le Mort », qui traite de la même anecdote, dont elle redit l'étrangeté : « [...] cette aventure est bizarre » (I, 455). Constance Cagnat suggère le rapprochement entre l'extrait de Sévigné et la fable de La Fontaine, en supposant que Mme de Sévigné a pu être inspirée par le fabuliste, en particulier au sujet de l'alternance entre le mort et le vivant. Outre le fait que la présence de la fable – qui circulait alors « en feuilles volantes » selon l'expression de Duchêne – sur la lettre, et donc la question de l'inspiration, nous paraissent indécidables, La Fontaine ne fait pas de l'interpénétration du mort et du vivant l'élément clé de sa fable. L'insolite de ce mort meurtrier est évacué dès les deux premiers vers – « Un mort s'en allait tristement / S'emparer de son

---

<sup>540</sup> *Ibid.*, p. 442.

<sup>541</sup> *Ibid.*, p. 439-440.

dernier gîte » – qui dotent le défunt d’une faculté miraculeuse, dont Mme de Sévigné exploite l’insolite, comme nous l’avons vu. En revanche, l’articulation entre la lettre et la fable est évidente : sans faire de l’un des deux extraits l’hypotexte de l’autre, nous pouvons au moins remarquer que « Le Curé et le Mort » fait du revirement de fortune subi par le curé de M. de Boufflers l’occasion d’une réflexion critique sur les fameux « châteaux en Espagne » dont il sera également question dans « Le Laitière et le Pot au lait ». Chez La Fontaine, la vanité des projets fomentés « sur le dos » du mort par son curé tend à le présenter, à la lumière de l’accident final, comme un imprudent notoire, un « Gros-Jean comme devant »<sup>542</sup>. Quant à Mme de Sévigné, elle traite bien de la précarité de l’existence, mais sans stigmatiser quiconque. L’anecdote résonne pour elle comme un exemple parmi d’autres de ces morts sans sujet<sup>543</sup>. Même si nous ne souscrivons pas à l’idée que l’histoire du curé de M. de Boufflers suggère des troubles entre le mort et le vivant, il reste que l’épisode, comme d’autres morts subites dans la *Correspondance*, nourrit les variations sur l’interpénétration des deux univers en scrutant la dimension matérielle. Car ces morts sans sujet ôtent aux individus qu’elles frappent toute agentivité, en les réduisant à une pure matérialité : le curé du comte devient une nuque brisée, Mme de Saint-Pouange, que nous évoquons dans le premier temps de notre réflexion, un corps fendu par un bris de glace<sup>544</sup>. La méditation sur la misère de l’existence, qui pointe derrière ces récits de morts subites et dont Constance Cagnat relève les accents pascaliens, est donc articulée à une interrogation sur les formes concrètes en jeu dans la mort comme dans la vie et sur la manière dont elles s’impriment sur les corps.

Plutôt que des images « quasi-fantastiques<sup>545</sup> », ces épisodes font apparaître l’inscription physique des contiguïtés entre le mort et le vivant, la façon dont ces contacts s’incarnent dans la chair du réel. Les cas de la mort de M. de Longueville et de celle de l’abbé Bayard sont tout à fait exemplaires en la matière. Il s’agit des extraits suivants :

---

<sup>542</sup> Ainsi, la fable de La Fontaine, qu’elle soit une source, une suite ou un simple « doublon », semble livrer de l’anecdote un contenu éthique que le dispositif sévignéen rend possible sans le prendre en charge. Nous approfondirons plus loin les liens textuels qui unissent ces deux corpus (voir notamment notre chapitre 5 « Expériences et pratiques de la nature : le monde vivant comme ressource morale des lettres », *infra*, p. 238-307 et notre chapitre 8 « La lettre, matière vivante : contours d’une hypothèse », *infra*, 356-406). Il reste que chez La Fontaine comme chez Sévigné, la dimension insolite de l’aventure du curé de M. de Boufflers constitue la forme narrative d’une question très présente dans leurs éthiques : la contiguïté entre le mort et le vivant.

<sup>543</sup> L’histoire du curé de M. de Boufflers est d’ailleurs immédiatement suivie d’une autre anecdote, variation sur le même sujet : « Hier, un homme versa en revenant de Saint-Germain ; il se creva le cœur, et mourut dans le carrosse » (I, p. 446).

<sup>544</sup> Voir *supra*, p. 70-75.

<sup>545</sup> En s’appuyant sur l’épisode de l’abbé Bayard dont nous rappelons ensuite les termes, Constance Cagnat se réfère de nouveau aux inflexions fantastiques : « Ce raccourci saisissant – qui doit dire l’ignorance de Mme de Sévigné qui écrit sans savoir qu’elle ne sera pas lue – fait naître l’image, quasi fantastique, d’un mort recevant les lettres des vivants. » (*op. cit.*, p. 441-442).



Savez-vous que l'on mit le corps de M. de Longueville dans le même bateau où il avait passé tout vivant ? (I, 537)

Et le lendemain, quand j'écrivis [à l'abbé Bayard], en partant, une relation de ce qui s'était passé chez lui, dont il aurait été ravi, il n'était plus au monde, et c'était à un mort que j'écrivais. (II, 561-562)

Comme le rappelle Constance Cagnat, l'interpénétration du mort et du vivant<sup>546</sup> procède dans ces deux extraits d'une coïncidence, qui saisit l'épistolière. Pour autant, les deux images qui émergent ne nous semblent pas relever du surnaturel ou du fantastique. Car ce qui frappe, dans l'épisode de l'abbé Bayard, c'est moins la figure d'un mort recevant des lettres que l'image d'un destinataire conceptualisé et éprouvé dans la lettre écrite par l'épistolière qui n'a pourtant plus d'existence mondaine. L'abbé Bayard *n'est plus que* le sujet de la lettre écrite par Mme de Sévigné, l'abbé n'est plus qu'un nom de destinataire. L'absurdité d'une telle réduction est synthétisée par le dérèglement du geste épistolaire, amputé d'un de ses membres et donc rendu à un bavardage dénué de sens. À propos de M. de Longueville, le bateau porte avec lui l'étonnante proximité entre le valeureux Longueville se rendant au combat et son cadavre, transporté au camp après sa mort. Là encore, la coïncidence suscite bien sûr la superposition, « dans l'esprit de l'épistolière<sup>547</sup> », du trajet aller et du trajet retour ; mais la remarque de l'épistolière, formulée à l'interrogative et inaugurant soudainement un nouveau pan du récit dans la lettre, consacre surtout l'épaisseur symbolique du bateau. À la fois instrument de la conquête lors du passage du Rhin dont il est question<sup>548</sup> et corbillard improvisé à la fin du combat, le bateau apparaît comme une barque de Charon revivifiée, réintégrée aux massacres terrestres, à la sueur des combats et à la chair trouée de M. de Longueville dont le corps fut criblé de tirs de mousquets. En combinant mythe et réalité, le bateau incarne la contiguïté de la mort et de la vie. Mais il interroge aussi la forme matérielle de ce voisinage. Véhicule des combattants à l'aller, support d'une fière attaque et donc figure de verticalité et de mobilité, le bateau est profondément reconfiguré par l'usage qui en est fait au retour. En transportant le cadavre de M. de Longueville, le bateau devient un strict contenant, un réceptacle refermé sur sa cargaison ; il est marqué, de plus, par l'horizontalité de son chargement. La superposition du vivant et du mort dans la lettre de Sévigné a donc moins à voir avec un trouble de la vision ou

---

<sup>546</sup> À propos de M. de Longueville, la critique évoque une superposition temporelle (*ibid.*, p. 441).

<sup>547</sup> *Ibid.*

<sup>548</sup> Il s'agit du passage du Rhin au gué de Tolhuis le 12 juin 1672. « Et Monsieur le Prince, voyant désormais l'affaire sans péril, passa lui-même dans un petit bateau, emmenant Monsieur le Duc, M. de Longueville, M. de Bouillon, M. de Marsillac, M. de Beringhen et quelques autres. Ils trouvèrent que M. le comte de Guiche avait fort bien et fort sagement mis ses troupes en bataille à l'autre bord, et les volontaires qui l'avaient suivi, pensant n'avoir plus rien à faire, se vinrent ranger auprès de Monsieur le Prince. Mais il fallait que cette prospérité fût détremmée de quelque plus grande amertume. » (Pellisson, cité par R. Duchêne, note 1 p. 534, I, p. 1297).

la puissance de l'imagination sévignéenne qu'elle n'interroge l'abrupte transformation formelle qu'accomplit la mort et qu'incarne synthétiquement le bateau. Dans le développement qu'elle consacre à l'image du mort-vivant, Constance Cagnat parle à plusieurs reprises de la « fascination<sup>549</sup> » qu'exercerait sur l'épistolière cette zone troublée entre vie et mort. Avec ce terme, on court le risque d'affadir les questionnements urgents qui nourrissent l'intérêt de l'épistolière pour les franges et les limites du vivant, questionnements que Constance Cagnat mentionne par ailleurs. En outre, rassembler tous les morts-vivants de la *Correspondance* sous la coupe d'une méditation sur la misère de l'existence humaine nous semble lisser ces textes dans une perspective unique, d'inspiration pascalienne, qui, malgré sa présence évidente, est loin d'épuiser le sujet. Ainsi, l'image du mort-vivant approfondit l'idée de proximité ou de contiguïté, en allant jusqu'à figurer « la présence de la vie jusque dans la mort<sup>550</sup> ». Constance Cagnat met avantageusement en relation les trois exemples suivants : un gentilhomme breton assassiné, « tout étendu, tout chaud, tout sanglant, tout habillé, tout mort » (II, 858) ; Turenne, mort sur le champ de bataille, dont le récit remobilise les « esprits » dont il était question à propos des jambes de Mme de Grignan ; Mlle de La Trousse, enfin : « Une religieuse entra le matin dans sa chambre, et la trouva appuyée contre sa chaise comme si elle eût été endormie ; aussi l'est-elle pour jamais » (III, 244-245). Mais ces exemples nous semblent suggérer davantage qu'un brouillage, une véritable investigation concernant la manière dont la mort soustrait aux vivants leur forme de vie. L'extrait consacré à Turenne est éloquent :

M. de Turenne reçut le coup au travers du corps ; vous pouvez penser s'il tomba et mourut. Cependant le reste de ses esprits fit qu'il se traîna la longueur d'un pas, et que même il serra la main par convulsion. Et puis on jeta un manteau sur son corps. (II, 29)

L'apparition du fragment savant peut être surprenante. L'épistolière semble ainsi fixer le spectacle des derniers instants : la mention des esprits, la précision du dernier « trajet » effectué par Turenne et l'évocation de la main semblent justifier le dernier mouvement en même temps qu'ils accomplissent le démantèlement du corps. Pourtant, le Turenne que décrit Mme de Sévigné avant qu'on ferme sur lui le rideau – « on jeta un manteau sur son corps » – n'est pas véritablement un mort-vivant. Plus précisément, il est bien un mourant que la vie est en train de quitter. C'est ce processus qui intéresse, ce nous semble, l'épistolière. Et la justification savante ne souligne pas, selon nous, la bizarrerie ou le brouillage de la scène, entre mort et vivant. Elle tend au contraire à donner du sens à ces derniers mouvements. En

<sup>549</sup> « Mme de Sévigné avait-elle conscience de la fascination que cette image exerçait sur elle ? Ou bien la cultivait-elle pour frapper l'imagination de son destinataire ? » se demande-t-elle par exemple (*op. cit.*, p. 439).

<sup>550</sup> *Ibid.*, p. 440.

s'intéressant à cette frange du vivant, elle sonde les conditions de la disparition de la vie et révèle ainsi la signification et les valeurs physiques que prend la mort. En l'occurrence, en dessinant l'image d'un Turenne se traînant sur le sol dans un dernier spasme, Sévigné met en évidence la disparition de la volonté et la manière dont les esprits lui suppléent, mouvant le corps y compris jusqu'à un geste relativement articulé, celui de la main. Le mourant devient une pure masse, dont Sévigné fait ressentir la lourdeur, l'épaisseur charnelle ; elle y oppose la vivacité des esprits et la netteté du geste convulsif, reliquats du tonus de la vie qui s'éteint avec Turenne. L'intérêt pour le dernier geste est très présent dans la *Correspondance*. Dans cet autre extrait, qui raconte la mort de la princesse de Conti, on retrouve la focalisation sur l'ultime convulsion : « Elle expira en faisant un grand cri, et au milieu d'une convulsion qui lui fit imprimer ses doigts dans les bras d'une femme qui la tenait » (I, 431). L'intensité du dernier geste est ici incarnée, et même *incrustée*, dans la peau de la femme qui assiste la princesse. Forme finale de la vie, la pression des doigts ne laisse dans le monde des vivants qu'une trace éphémère, légère contusion ou éraflure qui guérira et effacera définitivement ce dernier geste. En outre, on retrouve dans cet extrait la construction factitive, déjà utilisée à propos de Turenne, qui signale grammaticalement la soumission totale du sujet aux énergies crépusculaires de son corps.

La réflexion qui s'esquisse à travers ces récits de morts et la description minutieuse du dernier geste est approfondie chez Sévigné par le thème des cadavres. À propos du gentilhomme breton assassiné, dont on a rappelé plus haut la description, Sévigné mêle, comme le rappelle Constance Cagnat, le vivant et le mort. À la posture du mort, marquée par l'horizontalité – l'homme est « étendu » – se superpose un attribut essentiel de la vie, la chaleur. L'adjectif « sanglant » insiste sur la mobilité du sang, forme extrême du vivant qui implique à la fois la blessure profonde et la trace de la persistance de ce fluide vital<sup>551</sup>. Après la mort de Lauzier, victime d'une apoplexie foudroyante, Mme de Grignan envoie à sa mère une description des funérailles. Un détail retient l'attention de l'épistolière :

Mais, ma bonne, pendant que nous sommes sur des sujets de tristesses, je vous dirai que les grosses larmes sont tombées de mes yeux, en me représentant le spectacle de ce pauvre Doyen pénétré de douleur, le cœur saisi, disant la messe pour ce frère que voilà dans l'église, tout vif encore, mais tout mort dans ce cercueil, qui saigne de tous côtés. Ah, mon Dieu ! quelle idée ! Le sang coule-t-il d'un corps mort ? Oui, puisque vous le dites. (III, 796)

---

<sup>551</sup> Sur la question des fluides, voir notre prochaine section, « Porosités : intériorité et extériorité en reconfiguration », p. 187-208.

Un cercueil sanguinolent : il apparaît d'abord comme un détail remarquable au cœur d'un « spectacle » que l'épistolière se « représente » et qu'elle duplique dans sa propre lettre. Deux visions successives résument ces funérailles : le chagrin du Doyen et le cercueil où repose Lauzier, son frère. Ce dernier fait une entrée « de vivant » dans l'église – « ce frère que voilà » – avant que le tableau s'assombrisse et que la lettre se concentre sur le cercueil, qui supporte comme par un transfert sympathique les saignements abondants symptomatiques d'une mort violente. Mais au-delà de la vision spectaculaire, le cercueil sanguinolent ouvre sur un questionnement physiologique très précis, que l'épistolière formule sans ambages : « Le sang coule-t-il d'un corps mort ? » Si la description frappe, comme d'autres figures de morts, l'imagination de l'épistolière, elle suscite aussi un désir de clarification. Subrepticement, la lettre remonte d'une réalité à une autre : du cercueil sanguinolent au corps qu'il contient et qui saigne. Ce mouvement, subtil et ineffable, indique l'action exégétique de l'écriture, qui ne se saisit pas seulement des images ou des récits qu'elle intègre mais, en outre, les interroge et les réintègre à une méditation physique et éthique plus vaste. Le sang qui ruisselle le long du cercueil trahit au moins autant le trouble des funérailles d'un homme mort subitement, et où la vie résiste, au moins dans l'esprit de ceux qui l'accompagnent, que la condition physiologique du cadavre que la *Correspondance* ne cesse de sonder par ailleurs. La question du cadavre emblématise à l'époque les problèmes liés à la définition de la vie et de la mort et au statut de l'âme par rapport au corps. Philippe Ariès rappelle à ce propos les deux thèses qui s'opposent encore dans le second XVII<sup>e</sup> siècle. Pour la première, héritée de Paracelse, le cadavre reste doué d'une sensibilité, il reste en lui un résidu de vie. C'est cette pensée du corps qui recommande de ne pas parler en présence d'un mort ou qui justifie ces cas étonnants où le corps d'un mort assassiné saigne en présence de son meurtrier<sup>552</sup>. Une telle conception du cadavre est bien sûr baignée de croyances sympathiques, une pensée qui nourrit profondément la *Correspondance*, notamment à travers sa pharmacopée. Pour la seconde option, dont Philippe Ariès rappelle qu'elle est celle de l'École, héritée de Sénèque et réactivée par Gassendi notamment, « la vie n'est ni matière ni substance, elle est forme : *ipsissima rei forma*<sup>553</sup> » : autrement dit, sans sa forme, l'âme, le corps n'est plus rien et n'est donc plus sensible. Non seulement le sujet du

---

<sup>552</sup> Selon Philippe Ariès, même si ceux qui croient en la sensibilité post-mortem du cadavre sont souvent dénigrés, il reste que cette option est la seule à pouvoir expliquer à l'époque des phénomènes tout à fait attestés, comme le mouvement spontané du cadavre ou la pousse des ongles, des dents ou des poils qui se poursuit après la mort, mais aussi la persistance de la sueur ou de l'érection. L'ensemble de ces phénomènes participe du brouillage de la frontière qui sépare le vivant et le mort (*op. cit.*, p. 66).

<sup>553</sup> Ariès, Philippe, *ibid.*, p. 65. La formule apparaît par exemple dans l'ontologie de Francis Bacon (*Novum organum*, II, 13) : la forme est la chose même.

cadavre soulève l'épineuse question de la séparation de l'âme et du corps ; mais, partant, il en précise considérablement les termes. En effet, ce qui transparaît dans les cadavres de la *Correspondance* ou les récits de morts dans lesquels l'épistolière met en scène les derniers instants de vie, c'est surtout la limite qui sépare la vie de la mort. L'autonomie du corps, visible chez Turenne ou la princesse de Conti, n'intéresse Sévigné qu'en tant qu'elle est une inflexion fonctionnelle du vivant, qui précède sa déchéance formelle. Quelle forme prend la mort ? Comment se manifeste-t-elle ? Quelle forme organique et matérielle fait-elle de nous ? Ce sont ces types de questionnements, d'une précision redoutable, qui affleurent dans la lettre sévignéenne au-delà ou en-deçà du débat sur la séparation de l'âme et du corps ou sur l'indivisibilité du corps. L'une des réponses à ces questions, qui constitue un fragment des mentalités du temps et dont la lettre donne sa version, est la ressemblance entre la mort et le sommeil. Dans l'*Abrégé de la philosophie de Gassendi*, Bernier rappelle qu'il existe selon Gassendi une relation de parenté entre le sommeil et la mort, qui se fonde avant tout sur la proximité des mécanismes physiologiques en jeu :

[...] toute la difficulté est à l'égard du sommeil, tant il est surprenant de voir un animal qui était tout maintenant en vigueur, qui agissait, qui remuait, qui voyait, qui entendait, n'être pas plutôt attaqué du sommeil, qu'il tombe comme immobile sans force, et sans vigueur, ne voyant plus, n'entendant plus, etc. comme si à l'égard de ces fonctions il était mort ; de telle sorte que ce ne soit pas sans raison qu'on nomme d'ordinaire le sommeil *l'image, le frère, le cousin germain de la mort*, comme étant la privation de la veille, de même que la mort est la privation de la vie.<sup>554</sup>

Le parallèle est justifié selon Gassendi par une ressemblance fonctionnelle, à savoir un même engourdissement des sens. En s'appuyant sur des corpus médicaux du XVII<sup>e</sup> siècle, Philippe Ariès montre qu'il y a également un fondement moral et spirituel à cette supposée parenté :

Le sommeil donne à l'homme une connaissance et une communication avec Dieu dont il ne dispose pas dans l'état de veille. Il y a dans le sommeil et la mort concentration de l'âme hors du corps, au lieu que l'âme soit diffuse à travers tout le corps.<sup>555</sup>

Le sommeil est donc une voie privilégiée pour cerner plus distinctement les ressorts mystérieux de la mort. Il permet de comprendre l'apathie des sens et l'atonie du corps, bref de comprendre *ce à quoi ressemble la mort*. Dans l'extrait consacré à la mort de Mlle de La Trousse, qu'une religieuse retrouve « appuyée contre sa chaise comme si elle eût été endormie » (III, 244-245), la posture de dormeuse rend compte des similitudes formelles entre le mort et le vivant. Elle souligne que l'endormissement comme la mort rendent au corps

<sup>554</sup> Bernier, François, *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, Lyon, Anisson, Posuel et Rigaud, 1684, I, 4, p. 54-55.

<sup>555</sup> *Op. cit.*, p. 64.

de Mlle de La Trousse une certaine pesanteur, dont la lettre suggère d'autres aspects : la mollesse et l'affaissement par exemple. Similitude formelle qui a pour envers une dissemblance capitale. En effet, Sévigné souligne qu'avant sa mort, Mlle de La Trousse n'a pas montré de signe avant-coureur : « Elle se portait fort bien le soir » (III, 245). Le trépas de Mlle de La Trousse figure donc une frontière paradoxale entre le mort et le vivant, paradoxale car fondamentalement hybride : poreuse, d'une part, parce qu'elle unit deux univers aux parentés formelles manifestes ; hermétique, d'autre part, parce qu'elle constitue bel et bien et une rupture et que, si les morts semblent endormis, ce n'est guère qu'en apparence. Dans la lettre en question, adressée à Bussy-Rabutin, Sévigné donne d'ailleurs de cette hybridité un contenu moral en développant un de ses thèmes favoris, la brièveté de la vie :

La vie est courte, mon cher cousin ; c'est la consolation des misérables et la douleur des gens heureux, et tout viendra au même but. Excusez ces réflexions à une personne qui a vu mourir en un moment Mlle de La Trousse, retirée aux Feuillantines. (III, 244)

Le thème de la brièveté de la vie fait de la mort un *terminus ad quem* qui marque dans tous les cas un dénouement. Dans le même temps, elle obsède littéralement l'esprit de Mme de Sévigné, pénètre sa vie intime et envahit jusqu'à son écriture. Comme objet de sa réflexion et de sa lettre, la mort appartient à la vie de l'esprit ; elle est un moteur de la construction personnelle et d'une éthique vive, en mouvement.

La figure du mort-vivant ne peut donc être considérée comme une image stable, charriant à chaque fois les mêmes enjeux et témoignant d'une fascination que Philippe Ariès qualifierait sans doute de « baroque ». Ce motif nous apparaît davantage comme une voie d'accès vers un faisceau de questionnements ayant pour dénominateur commun l'inquiétude quant à la forme du vivant, celle de la mort et celle de la frontière qui séparerait les deux univers. L'omniprésence statistique de la mort au XVII<sup>e</sup> siècle et la visibilité du mort au cœur des foyers rendent cette « disparition » extrêmement problématique. La *Correspondance* semble s'attacher à sonder les ressorts organiques et physiologiques de cette incertitude, qui ont, comme nous l'avons suggéré, de nombreux prolongements moraux. Parmi les lettres de Sévigné, un épisode semble donner aux éléments que nous avons mis au jour jusque là une profondeur singulière : il s'agit de l'agonie de Mme de La Trousse, tante de Mme de Sévigné, dont nous évoquons un extrait en tête de notre deuxième chapitre. Alors qu'elle a encore en tête de ne pas retarder son voyage en Provence, l'épistolière évoque l'état de Mme de La Trousse alors malade, quelques semaines avant son dernier souffle : « M. de Coulanges ne croyait plus la revoir ; il l'a trouvée méconnaissable. Elle ne prend plus de plaisir à rien. Elle est à demi dans le ciel ; c'est une véritable sainte » (I, 526-527). Mais c'est

le portrait dressé par l'épistolière deux jours avant la mort de sa tante qui frappe par sa longueur et sa précision.

Je suis présentement dans la chambre de ma tante. Si vous la pouviez voir en l'état où elle est, vous ne douteriez pas que je ne partisse demain matin ; elle a reçu tantôt le viatique pour la dernière fois. Mais comme son mal est d'être entièrement consumée, cette dernière goutte d'huile ne se trouve pas sitôt. Elle est debout, c'est-à-dire dans sa chaise, avec sa robe de chambre, sa cornette, une coiffe noire par-dessus, et ses gants. Nulle senteur, nulle malpropreté dans sa chambre, mais son visage est plus changé que si elle était morte depuis huit jours. Les os lui percent la peau ; elle est entièrement étique et desséchée ; elle n'avale qu'avec des difficultés extrêmes ; elle a perdu la parole. Vesou lui a signifié son arrêt. Elle ne prend plus de remèdes ; la nature ne retient plus rien. Elle n'est quasi plus enflée, parce que l'hydropisie a causé le desséchement. Elle n'a plus de douleurs, parce qu'il n'y a plus rien à consumer. Elle est fort assoupie. Mais elle respire encore, et voilà à quoi elle tient. (I, 538-539)

Mme de Sévigné décrit ici le combat que se livrent la mort et la vie au cœur du vivant. Le premier effet de sens d'un tel portrait, qui constitue d'ailleurs le message manifeste de la lettre, est l'imminence de la mort et, partant, l'imminence du départ de Mme de Sévigné pour la Provence. Le détail des divers sacrements reçus par la tante, à l'exception du dernier, tend d'ailleurs à dramatiser la proximité de la mort, en créant un effet de ralenti qui allongent les derniers instants en même temps qu'il rend la mort inéluctable. Le portrait s'articule autour de trois visions : la silhouette de Mme de La Trousse, présentée sous des traits qui l'ancrent encore dans le monde ; l'épistolière évoque ensuite l'environnement immédiat ; vient enfin un plan resserré sur l'état physique et physiologique de la mourante. La netteté des deux premiers aspects évoqués par Sévigné est soudainement rompue par la description du visage, interruption figurée au cœur de la phrase par l'adversatif « mais ». Aux signes extérieurs de la décence – voire de la sainteté<sup>556</sup> – succède avec désordre la saisie brute d'une véritable incarnation de la mort. Le reste de l'extrait oscille en effet entre, d'une part, l'arrêt des fonctions élémentaires du vivant – l'alimentation, la digestion mais aussi la parole et l'éveil – qu'emblématise l'interruption des remèdes et, d'autre part, les signes corporels de cette série d'extinctions, dont la précision remarquable tient autant d'un réalisme particulièrement moderne que de l'allégorie picturale. Tout en ménageant le *decorum*, tout en suggérant la sainteté de la mourante, Mme de Sévigné donne à voir la conquête organique et cutanée de la mort. Sous la peau, l'apparition squelettique à laquelle donne naissance la lettre constitue une déformation en acte de la mourante. Son corps s'efface pour n'être plus qu'os, il n'est plus qu'une pure extériorité, une simple matérialité dénuée de toute sensibilité<sup>557</sup>. La négociation

---

<sup>556</sup> Nous renvoyons aux éléments que nous apportons plus haut au sujet de l'association entre sainteté et propreté du mort.

<sup>557</sup> L'hydropisie même perd son sens : elle est si avancée qu'elle dessèche plutôt qu'elle ne gonfle le corps de la tante.

entre le mort et le vivant se passe donc volontiers de référence au dualisme âme / corps. En outre, la raison avancée par l'épistolière pour expliquer l'arrêt des remèdes conduit à suggérer d'autres lignes de faille entre la mort et la vie. D'une part, en précisant que « la nature ne retient rien », Sévigné dessine le corps vivant comme un contenant, capable d'accueillir des substances étrangères, de les absorber et de les transformer. D'autre part, l'inutilité des remèdes s'expliquant par la disparition des douleurs, celles-ci deviennent de véritables stigmates de l'activité vitale, en plus d'être des symptômes d'une maladie ou d'un dérèglement. Mme de La Trousse quittant le monde de la sensibilité et de la sensation, son corps n'est plus un pourvoyeur de signes qui s'interprètent en fonction d'un état normal. Au regard de l'ensemble des fonctions qui la désertent, Mme de La Trousse, en mourant, devient *dé-réglée* ; partant, ce qui relève du mort, par opposition au vivant, se manifeste sous la plume de Sévigné comme une absence de forme et un monde *a-normé*. On retrouve d'ailleurs dans un autre portrait de mourante ce dérèglement des normes et cette référence à la nature. À propos de Mme de Sanguin, que Mme de Grignan surnommait « la vieille carcasse<sup>558</sup> », Mme de Sévigné écrit : « La vieille Mme de Sanguin est morte comme une héroïne, promenant sa carcasse par la chambre, se mirant pour voir la mort au naturel » (III, 482). Ce micro-récit permet de saisir la profonde ambivalence ontologique et éthique de l'agonie. L'épistolière y associe la trivialité de la carcasse et la dignité de l'héroïne, le dénuement physique de la mourante et le réflexe de coquetterie, une série de contrastes qui sont comme les répliques d'un paradoxe originel : le désir d'un être vivant comme Mme de Sanguin de se voir mort – littéralement, de « regarder la mort en face » –, comme si sa propre mort pouvait être vécue de l'extérieur, saisie à distance.

Dans l'extrait consacré à Mme de La Trousse, l'écriture sculpte pour ainsi dire ce nouveau corps qu'est celui de la défunte. L'intérêt pour les traits du visage et la forme du corps constitue sans doute l'un des motifs décisifs de ces récits troublés, entre mort et vivant. C'est que la perception sensible du corps des mourants constitue le point d'ancrage de la réflexion sur la forme de la mort. À propos d'une autre défunte, Mme de Sévigné écrit : « Mme de Monaco, en mourant, n'avait aucun trait ni aucun reste qui pût faire souvenir d'elle. C'était une tête de mort gâtée par une peau noire et sèche » (II, 614). On retrouve dans cet extrait le réalisme violent avec lequel l'épistolière fixe la vision. La sécheresse, symptomatique de la mort, est ici aggravée par une noirceur, sans qu'on sache vraiment si celle-ci provient de la saleté ou d'une véritable nécrose. On retrouve également le procédé de réduction

---

<sup>558</sup> Lettre de Mme de Grignan du 22 mai 1677 à son mari, II, p. 1380.



synecdochique qui consiste à dissoudre l'individu dans une partie de son corps, démembré et rendu à sa matérialité. Mais ce qui retient l'attention ici, et qui permet de mettre en rapport cet extrait et le portrait de Mme de La Trousse, c'est l'altération des traits. Dès le début du mois de juin 1672, M. de Coulanges, écrit Mme de Sévigné, ne reconnaît plus sa tante. Dans le long portrait qui précède son décès, l'épistolière précise que « son visage est plus changé que si elle était morte depuis huit jours ». Dans les caractéristiques rappelées par Constance Cagnat, l'idée d'une jeunesse et d'une beauté retrouvées dans la mort constitue pourtant un aspect important de la mort sainte. Dans le portrait de la tante agonisante, c'est pourtant la profondeur de l'altération que l'épistolière choisit de mettre en valeur. Cette dégradation est encore plus avancée chez Mme de Monaco : celle-ci a perdu tous ses traits ; elle est, au sens propre, méconnaissable. La perte de l'identité mondaine constitue donc chez Sévigné le prolongement naturel de l'altération physiologique et la manifestation ultime de la disparition formelle de l'individu. De la même manière que les remèdes ne sont plus « arrêtés » par le corps, absorbés par lui, le visage de la tante, comme celui de Mme de Monaco, n'offre plus de prise. L'épistolière avait pourtant mentionné dans les lettres précédentes les nombreux gestes et regards échangés avec Mme de La Trousse, qui suppléaient à l'amuïssement de la parole : au seuil de sa mort, elle n'est plus qu'une vague silhouette, une coquille vide, dont la faible respiration constitue l'ultime contenance.

De ce grand partage, celui qui « sépare » parfois indistinctement le vivant du mort, on retient qu'il trace des contours ambivalents : dans la *Correspondance*, la forme du vivant et la limite du monde des vivants émergent à la croisée de l'épreuve personnelle et du travail de l'écriture. Plus encore, c'est l'écriture épistolaire, sa puissance descriptive et la façon qu'elle a d'enregistrer d'infimes variations, qui font d'un phénomène net, la mort, le moment d'un passage plus ténu entre des états physiologiques troublés.

## B) Porosités : intériorité et extériorité en reconfiguration

La cartographie qu'esquisse la *Correspondance*, en saisissant, comme nous l'avons montré, les diverses formes du vivant à l'aube de la mort, mobilise en outre la ligne structurelle fondamentale qu'est l'opposition entre l'intérieur et l'extérieur. Cette démarche épistémologique recoupe la différenciation de l'âme et du corps, et ce, quelles que soient ses formulations. Ce travail de distinction implique en effet de séparer l'immatériel du matériel dans la réalité humaine et partant, il contribue à identifier le corps à une enveloppe dont les

contours charnels incarnent la frontière entre intériorité et extériorité. Plus encore, celle-ci semble jouer à plusieurs niveaux et à plusieurs échelles : elle régule aussi bien l'espace de la sensation<sup>559</sup> que l'épineuse question de la localisation de l'âme, qui trouve au XVII<sup>e</sup> de nouveaux rebonds. Il ne nous appartient pas de proposer ici une généalogie de la configuration de l'intériorité. Les multiples travaux et approches qui en ont été présentés suggèrent par leur diversité même qu'une telle histoire ne saurait se départir des formes éthiques et esthétiques au contact desquelles, voire à l'occasion desquelles, l'intériorité et l'extériorité ont pu se déplacer. Et pour cette même raison, nous ne parlerons pas plus de « sources » du moi. En constatant le caractère opératoire de notions comme le corps-enveloppe<sup>560</sup>, nous souhaitons plutôt montrer comment la rencontre des lignes de partage fondatrices pour l'histoire des mentalités et de l'épreuve du vivant telle qu'elle peut émerger dans la *Correspondance* de Sévigné, crée des zones d'interférence extrêmement suggestives. En outre, si le XVII<sup>e</sup> siècle est profondément marqué par la conception augustinienne de l'intérieur, conçu comme le siège de l'entendement, de la pensée et la voie d'accès à Dieu, il n'empêche que le sens de la frontière entre intériorité et extériorité se modifie profondément. En ouvrant le premier temps de notre réflexion sur les *Conférences* de Le Brun, nous avons mis en valeur le glissement qui s'opère autour de la notion d'expression. Si intériorité et extériorité entretenaient auparavant un rapport analogique, que continue d'exploiter la physiognomonie traditionnelle héritière des traités du XVI<sup>e</sup> siècle, ce lien est peu à peu supplanté par un rapport de causalité : « Dans l'exposé et les croquis de Le Brun, l'ancienne conception qui fait du visage le langage de l'âme perd le sens qui était le sien : le visage va cesser d'être le miroir ressemblant de l'âme pour devenir l'expression physique de ses passions.<sup>561</sup> » Ce déplacement a des conséquences considérables sur la nature de l'intériorité humaine. Si la localisation de l'âme dans une ou plusieurs parties du corps, même très subtiles, a toujours fait l'objet de spéculations savantes, la combinaison de l'unicité de l'âme et de sa localisation organique dans la glande pinéale semble dégager l'homme du réseau d'équivalences et d'analogies dans lequel il était pris. « L'homme intérieur est aussi un *homme*

---

<sup>559</sup> Que l'on songe par exemple à la distinction entre sens interne et sens externe qu'approfondit Guillaume Lamy dans *Explication mécanique et physique des fonctions de l'âme sensitive* (Paris, D'Houry, 1687), en particulier dans la première partie.

<sup>560</sup> Voir Guillemette Bolens, *La logique du corps articulaire : les articulations du corps humain dans la littérature occidentale*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2000, p. 9 : « La logique du corps articulaire se distingue de [la conception] d'un corps-enveloppe dans laquelle le corps s'organise en fonction des orifices (yeux, oreilles, narines, bouche, seins, nombril, urètre, vagin, pénis, anus). Ce qui détermine la logique du corps articulaire est la notion de jointure, tandis que la logique du corps-enveloppe se définit dans une dialectique de l'interne et de l'externe. Le corps articulaire reste en vie tant que les os restent joints et que les tendons jouent leur rôle de liens ; le corps-enveloppe reste en vie tant que les viscères sont maintenus à l'intérieur grâce à l'enveloppe cutanée. »

<sup>561</sup> Courtine, Jean-Jacques et Haroche, Claude, *op. cit.*, p. 86.

*organique*, et non plus simplement l'image en miroir du corps manifeste. L'homme psychologique est ramené à l'intérieur de l'homme même tandis que le corps se dépeuple des présences magiques et des vertus occultes qui l'habitaient.<sup>562</sup> » Il ne s'agit pas de « vérifier » dans la *Correspondance* l'étendue de ces transformations savantes ; en la matière, le corpus qui nous occupe serait bien trop restrictif. Il nous apparaît plutôt qu'à partir de ce contexte, qu'on ne peut évoquer qu'allusivement ici, la frontière entre intérieur et extérieur semble constituer un point de repère incontournable de l'expérience humaine et, partant, un outil incontournable pour saisir l'épreuve qu'elle représente, tant sur le plan éthique qu'esthétique à partir du moment où elle se déploie dans une écriture. Car concevoir notre corps comme une interface dynamique entre une intériorité et une extériorité, peu importe la valeur ou la profondeur qu'on attribue à chacun de ces « espaces », relève avant tout d'une donnée matérielle, des modalités techniques de notre être au monde. C'est ce qu'exprime par exemple Bassompierre dans le *Journal de ma vie* lorsqu'il décrit avec un réalisme déroutant les détails d'une blessure :

Allors tous mes boyaux sortirent de mon ventre, et tomberent au costé droit de mes chausses : le nombril me tenoit contre le dos, et la quantité de sang que je perdois m'empescha de me pouvoir soustenir ; de sorte que l'on me jetta sur le lit de M<sup>r</sup> de Vandosme, là ou, apres estre desarmé, on visita ma playe, on me remit les boyaux dans le ventre le mieux que l'on peut ; puis avesques une longue tente et force bandages, on les y tint ferme.<sup>563</sup>

Le vivant est structuré par l'opposition d'un intérieur et d'un extérieur, dont le rapport a pu recevoir des caractérisations différentes : porosité ou, au contraire, séparation stricte. Dans les analyses qui suivent, nous ne considérerons pas ces caractérisations comme des écrans conceptuels empêchant par exemple l'intégration à la subjectivité de l'intériorité organique et de sa vitalité<sup>564</sup>. Nous les envisagerons au contraire comme partie prenante de l'expérience du

---

<sup>562</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>563</sup> Bassompierre, François de, *Mémoires*, Paris, Renouard, 1870, tome I, p. 164.

<sup>564</sup> C'est ce que propose Georges Vigarello dans *Le sentiment de soi. Histoire de la perception du corps, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle* (Paris, Seuil, 2014). Pour lui, la conception d'un intérieur protégé ou « gardé » par les sentinelles que sont les sens externes, confiné dans une enceinte close, conçue par exemple comme une tour (déjà chez Galien), implique de limiter l'espace du dedans à un espace de l'esprit, de l'entendement ou de l'âme. Les sens sont les « messagers et rapporteurs de l'âme » (Du Laurens, *Les Œuvres*, cité par G. Vigarello p. 35). Ainsi, selon lui, « [l]e sentiment de l'existence, celui de l'identité individuelle, pourrait se passer de tout message physique. Telle est bien la vision traditionnelle de la conscience comme de la sensibilité » (p. 9). La rupture interviendrait avec Diderot, qui proposerait pour la première fois de mettre en relation l'épreuve de soi et l'épreuve du corps, ce qui installerait « la source de quelque reconnaissance intime dans le croisement du physique et du moral et non plus dans la simple conscience "idéelle" de soi » (p. 11). Georges Vigarello ne trouve pas, avant Diderot, de trace d'une participation du corps à l'expérience du « soi » ; il remarque que les informations venues du dedans ne sont évoquées que quand il s'agit de dire la douleur. Exception importante qui aurait pu le mettre sur la voie d'une vision bien plus nuancée de cette histoire de l'attention à soi. Outre que la lecture de la *Correspondance* de Sévigné ou d'autres écrits intimes et mémoires de l'âge classique (de Charlotte du Plessis à Mme de La Guette en passant par Pontis ou Jean Marteilhe !) fournirait de nombreux contre-exemples (mais ceux-ci sont inhérents à toute démarche historique synthétique), nous souhaitons suivre une méthode moins systématique, en replaçant les grands paradigmatiques de compréhension du vivant là où ils sont opératoires, c'est-à-dire dans l'expérience vécue, où

corps vivant en tant qu'elle est réfractée dans la lettre. Du « corps-enveloppe » qui semble prédominer les mentalités du temps<sup>565</sup>, nous nous attacherons donc à établir la phénoménologie détaillée, en commençant par le statut de la peau, lieu d'un débat physiologique et pratique entre porosité et rétention. L'écriture littéraire a, dans cette exploration, un rôle fondamental et une puissance synthétique décisive. Interrogeant la productivité littéraire du mythe de Marsyas, Stéphane Dumas s'intéresse par exemple à la dimension vibratoire de la peau conçue comme organe autonome, telle qu'elle apparaît dans cet extrait de *L'Innommable* de Beckett :

Il y a un dedans et un dehors et moi au milieu, c'est peut-être ça que je sens, la chose qui divise le monde en deux, d'une part le dehors, de l'autre le dedans, ça peut être mince comme une lame, je ne suis ni d'un côté ni de l'autre, je suis au milieu, je suis la cloison, j'ai deux faces et pas d'épaisseur, c'est peut-être ça que je sens, je me sens qui vibre, je suis le tympan, d'un côté le crâne, de l'autre le monde, je ne suis ni de l'un ni de l'autre<sup>566</sup> [...].

D'abord, l'extrait exemplifie notre hypothèse de départ, à savoir la place décisive occupée par la peau dans le duo intérieur/extérieur qui structure l'inscription de l'individu dans les relations inter-sensorielles et mondaines. En outre, le texte finit par assimiler le « je » à l'expérience vibratoire propre à la peau-interface : « je suis le tympan ». Pour Stéphane Dumas, le « tympan » permet d'approfondir ce statut ambivalent : cette « topologie paradoxale » est pour lui le fruit du « battement entre surface et profondeur<sup>567</sup> ». Une telle dualité apparaît nettement dans la conception humorale de la peau évoquée plus haut. Elle trouve dans l'écriture beckettienne une formulation débarrassée d'un principe explicatif central : « La topologie cutanée met en tension les deux dimensions de la peau, celle d'écran de projection épidermique et celle d'épaisseur à travers laquelle se font les sécrétions corporelles.<sup>568</sup> » On naviguera donc entre l'interprétation-diagnostic des porosités qui parcourent le corps vivant, nourrie par les modèles d'intelligibilité dominants, et l'interprétation exploratoire, qui, sous l'influence de l'écriture, ménagent des lieux inédits pour l'appropriation de soi.

---

ils nous semblent moins dégager l'intérieur organique de la construction subjective et de l'attention à soi que ne l'affirme Georges Vigarello.

<sup>565</sup> C'est sans exclure, pourtant, la logique du corps articulaire, qui semble persistante : ainsi, dans les *Mémoires d'un galérien du Roi-Soleil*, Jean Marteilhe décrit comment le tir d'un canon met en pièces tous ses compagnons de banc. Le récit rend compte de la matérialité physique du corps mise en exergue par le démembrement et la décomposition articulaire des corps (éd. André Zysberg, Paris, Mercure de France, 1982, p. 134-135).

<sup>566</sup> Beckett, Samuel, *L'Innommable*, Paris, Minuit, 1953, p. 160, cité par Stéphane Dumas dans « Les peaux flottantes : l'écorchement créateur de Marsyas » dans *Projections : des organes hors du corps*, op. cit., p. 153-160, p. 156.

<sup>567</sup> *Ibid.*, p. 160.

<sup>568</sup> *Ibid.*

a. *La peau, surface ou interface ?*

Entre les deux options que nous suggérons en titre, la *Correspondance* ne tranche évidemment pas. Elle propose davantage du statut de la peau une série de miroitements sensibles, dont nous voudrions explorer quelques aspects. Dans la conception humorale du corps, chacune de ses parties dispose d'un tempérament propre et est donc disposée, en fonction de ce tempérament, à régler tel ou tel déséquilibre. La peau opère par excellence cette fonction de régulation car elle est l'exutoire privilégié de l'ensemble du corps, par le biais des irrptions et affections cutanées<sup>569</sup>. Nous avons également évoqué plus haut l'explication mécaniste des variations de couleur de la peau dans l'expérience émotionnelle<sup>570</sup>. En somme, le rôle d'interface de la peau semble transcender les options savantes et constituer une donnée primaire de l'expérience vécue, avant de faire l'objet d'une mise en ordre rationnelle. C'est à cette condition que peuvent émerger d'autres limites, d'autres divisions et, partant, d'autres modalités de l'ancrage du corps vivant dans l'expérience subjective.

La peau est massivement représentée dans la *Correspondance* par ce que l'on pourrait appeler son double mondain et expressif : le teint. Celui-ci apparaît de manière récurrente lorsqu'il s'agit de demander des nouvelles de la santé de sa fille : « Le pauvre Vardes m'a ôté toute mon inquiétude en me disant, avec tous les bons tons du monde, que le fond de votre teint est tranquille et blanc, et sans nulle apparence d'altération. » (II, 545). Ailleurs : « Vous n'êtes point grasse, mais vous avez un beau teint, vous êtes blanche, vous êtes tranquille. » (II, 540). Dans les deux extraits, par des moyens différents, le teint est érigé au rang de témoin infailible de la santé interne de Mme de Grignan. Loin d'être une seule question de coquetterie, l'investigation sévignéenne porte sur les signes éloquents de la santé intérieure à partir de la surface qui les fait apparaître et dont un bon observateur peut disposer. Non seulement le teint renvoie par synecdoque à la peau, puis au corps tout entier, et en particulier à son fonctionnement interne, selon un prisme humoral assez présent dans la *Correspondance*, mais en outre, la relation métonymique fonctionne aussi en expansion puisque le teint « reverse » sa blancheur et sa tranquillité sur la comtesse de Grignan considérée dans son intégrité physique et morale. Ce double rapport métonymique est la figure même de l'intrication du corps organique et de la peau et de la complexification du rôle d'interface de cette dernière. En effet, le teint ne projette pas seulement une vérité organique à l'extérieur, offrant au regard inquiet les résultats d'un examen en temps réel ; il constitue en lui-même un espace d'élucidation de

---

<sup>569</sup> Flourey-Buchalin, Cécile, *op. cit.*, p. 45-47.

<sup>570</sup> Voir notre section « La couleur de l'émotion », *supra*, p. 75-80.

soi voire de remédiation. Dans l'inquiétude épistolaire que suscitent les bulletins de santé, le teint ne trahit pas seulement un mal, il devient la forme même de la présence de Mme de Grignan dans la lettre, présence de la comtesse en tant qu'elle est soumise à l'interprétation-diagnostic de sa mère qui s'arme, en amont, de relais – ici Vardes – et en aval, de remèdes. Ce court exemple signale la manière dont le texte épistolaire se saisit du système savant de lisibilité de la peau et de son arrière-plan théorique pour en prolonger les propositions et, surtout, les transformer en figures poétiques. La thématique humorale du déséquilibre trouve son pendant épistolaire dans l'isolement d'un organe témoin chargé d'indiquer les variations de la santé organique ; dans les extraits examinés, le déséquilibre est rétabli et la blancheur du teint finit par irradier au-delà des seules limites spatiales et conceptuelles de l'organe-peau. En entrant parfois en résonance avec la thématique de la négligence, la blancheur du teint finit même par inverser le principe sémiotique du système humoral. En effet, ce dernier implique qu'on lise sur la peau les signes de l'état intérieur ; or la superposition, dans la *Correspondance*, de la valeur esthétique de la négligence et des signes de la bonne santé implique de rechercher la transparence du teint, c'est-à-dire son illisibilité ou, plutôt, sa lisibilité-zéro. C'est le cas dans un extrait que nous avons déjà évoqué dans le chapitre consacré au naturel : « Cette négligence en jouant à la bassette est justement l'air qu'il faut avoir, mais son étonnement [celui de Mme de Montbrun] en voyant votre teint naturel ! Elle vous trouve bien négligée, ma bonne, de laisser voir la couleur des petites veines et de la chair qui la composent [...] » (III, 714). Sous l'influence de l'idéal de naturel, le teint, d'ordinaire si éloquent, s'efface ; on préfère voir à travers lui. Bonne santé et bon goût convergent vers le dévoilement de l'intérieur organique, dont l'apparition à la surface de la peau vient attester la vitalité du corps vivant. Contre les fards qui couvrent et masquent, un teint naturel rend à l'individu toute son épaisseur lymphatique et épidermique, suggérant tout autant la vérité intime de l'être et la transparence des signes qui le parcourent.

Entre expressivité d'une surface qui parle et silence voire effacement de la peau, l'évocation du teint en relation avec la question de la santé explore donc une zone ambivalente. Le rôle d'interface se charge encore d'une autre relation : dans le vaste diagnostic médical auquel s'apparente souvent la *Correspondance*, la peau ne relie pas seulement l'intérieur organique et sa lisibilité extérieure sous la forme d'un symptôme. Elle met également en rapport un moi présent avec un moi passé. En 1675, par exemple, Mme de Sévigné est « dans la parfaite », c'est-à-dire en bonne santé : « Je n'engraisse point, et l'air est si épais et si humain que ce teint, qu'il y a si longtemps que l'on loue, n'en est point changé » (II, 128). À travers

l'égalité de teint, il s'agit de considérer un état intérieur de manière absolue et *surtout* de manière relative, en le réintégrant à l'épaisseur historique du sujet. L'évocation des louanges mondaines à propos de son teint n'est pas pour l'épistolière une manière de se complimenter, mais un moyen d'indiquer l'étalon par rapport auquel elle se juge en bonne santé, sur des bases à la fois objectives – reconnues par un « on », par le monde – et historiques – une version antérieure d'elle-même. Dans l'extrait suivant, Mme de Sévigné s'enquiert à nouveau de la santé de sa fille :

Mandez-moi comme vous vous portez de l'air de Grignan, s'il vous a déjà bien dévorée, si vous avez le teint gâté, si vous dormez mal, enfin comme vous êtes, et comme je me dois représenter votre jolie personne. (I, 733)

L'épistolière invite sa fille à corriger éventuellement l'image mentale qu'elle, sa mère, porte avec elle, une image extrêmement positive bien sûr. Le teint constitue un critère parmi d'autres à l'aune duquel on jugera d'une altération et de cette dévoration supposée par l'air de Grignan. Par le biais de sa couleur et de sa vigueur ou, au contraire, de sa faiblesse, la peau traduit donc potentiellement un déséquilibre intérieur mais, ce faisant, elle permet de lire l'insertion de la subjectivité dans l'épaisseur de sa trajectoire mondaine. La peau parle aussi par rapport à ses états passés et aux souvenirs qu'elle laisse dans la mémoire du monde qui la regarde. Elle est, enfin, un espace de la prédiction, de l'anticipation du corps vivant et de ses fragilités, qui prend la forme, dans la *Correspondance*, de prévisions morbides et inquiètes : « J'ai la peau d'une délicatesse qui me doit faire craindre les moindres blessures aux jambes » (III, 222). Préparation de la destinataire à de possibles maux à venir, l'anticipation à partir de l'aspect présent de la peau implique aussi d'envisager le corps vivant comme une concaténation de phénomènes qui s'emboîtent logiquement : en gagnant sur l'avenir, comme la terre gagne sur la mer, l'écriture saisit le dynamisme du vivant et, partant, signale que vivre consiste aussi à vivre par anticipation, à prévenir, à être en avance, comme par-devers soi.

Le rôle d'interface de la peau est donc considérablement complexifié dans la *Correspondance*. L'expérience du corps en élargit le spectre sur un plan à la fois physiologique et temporel. Plus encore, dans l'épreuve quotidienne du diagnostic, dont l'établissement mobilise certes des schémas explicatifs savants mais aussi l'observation et, d'une certaine manière, l'intuition de l'épistolière et de son entourage, cet intérêt pour la peau entraîne une autonomisation organique qui prend la forme, dans la lettre, d'un rapport minutieux, micro-phénomène par micro-phénomène, de la matérialité de la peau, des changements de sa texture, des processus de cicatrisation qui l'animent. La peau semble alors accéder à une épaisseur sémiotique qui vaut pour elle-même. Sous l'influence des remèdes, la peau est rendue à ses

propriétés physiques, une matière à « raisonner » pour l'épistolière, c'est-à-dire à considérer avec attention :

J'ai à vous dire que vous faites tort à ces eaux de les croire noires. Pour noires, non ; pour chaudes, oui. Les Provençaux s'accommoderaient mal de cette boisson. Mais qu'on mette une herbe ou une fleur dans cette eau bouillante, elle en sort aussi fraîche qu'en la cueillant, et au lieu de griller et de rendre la peau rude, elle la rend douce et unie. Raisonnez là-dessus. (II, 308)

L'épistolière tient ici à rassurer sa fille sur la nature des eaux de Vichy (elle y séjourne pour soigner son rhumatisme). Pour donner une idée de leur température, l'épistolière n'a pas d'autre choix que d'utiliser des objets témoins, ici l'herbe, la fleur puis la peau elle-même. La comparaison des effets des eaux sur la peau avec leurs effets sur l'herbe ou la fleur suggère entre les deux éléments une même réactivité physique. Plus encore, la persistance de la fraîcheur de l'herbe ou de la fleur permet d'embrancher sur une petite notice explicative des vertus des eaux de Vichy, qui s'apparente à un véritable argument publicitaire, en particulier grâce au travail phonétique – aux sonores [r] scandées dans le premier mouvement, répondent ensuite une dentale, [d] et une nasale [n], bien plus délicates à l'oreille. Au cœur de ce dispositif, la lettre témoigne d'une attention singulière à l'aspect de l'épiderme ; l'évocation de deux états contraires souligne que l'épistolière ne se contente pas de décrire passivement une réalité présente, mais qu'elle saisit de la peau les variations physiologiques et la réactivité vive, en faisant de la lettre le creuset des sensations – rudesse et douceur ou régularité. Avec la peau, la lettre convoque donc toute une épreuve charnelle, qui attribue à cet organe une indépendance organique et une consistance physiologique. Pendant l'année 1685, Mme de Sévigné est atteinte d'une forme d'érésipèle tenace, qui crée de nombreuses plaies sur ses jambes. Celles-ci intègrent naturellement le bulletin des nouvelles, adressé à une fille inquiète que le dispositif descriptif consiste à rassurer. Si la représentation précise de la progression, de l'état et de la résorption des plaies permet à la correspondante de contenir une imagination qui, sous l'effet de l'inquiétude, se débride aisément, le détail des notations en question dépasse largement, ce nous semble, la gestion à distance des émotions filiales. Dans la nosographie proposée tout au long de l'année 1685, l'autonomisation de la peau, et même de la jambe tout entière, prend d'abord une allure badine ; l'épistolière assourdit ainsi la gravité de la situation en administrant à son récit une bonne dose de gaieté.

Ainsi je vais aux Rochers observer la contenance de cette jambe, qui est présentement sans aucune plaie ni enflure. Elle est tout amollie et, pour la figure, elle est entièrement comme sa compagne qui, depuis près de six mois, était *sans pareille*. La couleur n'est pas agréable ; la lessive ne la blanchit pas, ni l'eau d'arquebusade. Il y a encore quelques marques de *fructus belli*, qui dureront longtemps, mais ce n'est que les places des feux qui sont passés. (III, 196)



En parlant de « contenance », de « figure » et en comparant l'une des deux jambes à une « compagne », l'épistolière assimile les parties de son corps aux membres d'une petite société polie. Elle en approfondit la description en se référant à des critères qui tiennent autant de l'esthétique que du physiologique – « amollie », « pas agréable » – et en mobilisant même un cliché langagier, dont elle souligne l'usage ironique, « *sans pareille* ». Toutefois, le vernis badin n'exclut pas la minutie physiologique. Tout au contraire, par contraste, il semble la mettre en valeur. Ainsi, la lettre n'évite pas la caractérisation de l'aspect de la jambe, sa consistance et son allure dermiques, à commencer par sa rougeur persistante qui surgit dans l'imagination du lecteur grâce à l'évocation du blanchissement inefficace. L'autre procédé qui met faussement à distance l'intimité du mal et sa gravité, consiste à assimiler l'érésipèle à une conquête militaire à laquelle Sévigné se plaît à répliquer avec l'aide de ses généraux en chef que sont Charles de Sévigné et Mme de Grignan. On peut lire la métaphore militaire, comme la frange d'un des fondements de la pensée hippocratique du vivant, à savoir l'analogie entre l'homme et l'univers. De la même manière que l'homme est parcouru des mêmes fluides et des mêmes énergies à l'image de ceux qui régulent l'univers tout entier, de la même manière qu'il est organisé selon une structure comparable, il est animé des mêmes confrontations, des mêmes oppositions, qui trouvent dans la figure de la guerre une lisibilité singulière.

Il est vrai qu'une petite plaie que nous croyions fermée a fait mine de se révolter, mais ce n'était que pour avoir l'honneur d'être guérie par la poudre de sympathie. (III, 172)

Mais enfin la cicatrice fait une fort bonne mine de vouloir s'avancer et, pour la presser encore davantage, nous ôtons l'huile, avec votre permission, car nous avons suivi vos ordres exactement, et nous mettons de l'onguent noir que vous avez envoyé, et qui ne nuira pas à la poudre de sympathie, pour fermer entièrement la boutique. (III, 177)

Il y a quatre jours qu'il prit une fantaisie à ma jambe de s'enfler et de jeter des feux et des sérosités selon qu'il lui plaisait. Je fus surprise, et tout ce qui était ici, de cette trahison. Je me mis en repos ; je la laissai faire. (III, 192)

Pour une certaine histoire des mentalités, cette métaphore met à distance le corps ; elle en débarrasse solidement l'expérience subjective<sup>571</sup>. En réalité, d'une part, le vocabulaire de la guerre est systématiquement articulé à la réalité du corps : dans certaines formulations, l'écriture semble même annuler la distance métaphorique, par exemple grâce la double coordination dans le troisième extrait – « de s'enfler *et* de jeter des feux *et* des sérosités » (nous soulignons) – qui trouble la distinction entre régime littéral et régime figuré. Tout se passe

---

<sup>571</sup> Analyse qui s'étend aux procédés de dramatisation ou de spectacularisation du corps. Commentant la scène d'envol du narrateur vers la Lune, dans les *États et Empires de la Lune* de Cyrano de Bergerac, Georges Vigarello remarque que l'aspect sensationnel du récit exclut toute possibilité d'une expérience du corps (*op. cit.*, p. 54). Il convient toutefois d'interroger ce rapport d'exclusion et se demander si la spectacularisation du corps peut être un critère suffisant pour évacuer la construction d'une expérience subjective qui s'ancre dans l'intimité physique.

comme si la métaphore militaire, filée dans ces trois extraits, était irrésistiblement attirée vers la description nosographique, comme si elle y menait inéluctablement par un mouvement centripète, au lieu d'effectuer un mouvement centrifuge qui justifierait son action opacifiante à l'égard du corps. D'autre part, la perturbation de la métaphore militaire par d'autres ensembles connotatifs – « fantaisie », « fermer boutique », « faire bonne mine », « laisser faire » – confirme qu'un tel procédé relève davantage d'une recherche expressive, d'une exploration du dire, plutôt que d'une stratégie de dissolution de l'ancrage physique de l'expérience subjective. Autrement dit, la métaphore militaire permet de découvrir de l'expérience physiologique de nouveaux aspects, qui soutiennent sa valeur éthique : en l'occurrence, il s'agit de comprendre ici la légèreté subtile des variations épidermiques, là, au contraire, leur brutalité, et ainsi d'intégrer les surprises du corps dans l'épreuve du monde. Il semble enfin que si, ailleurs, Sévigné place le destin de ses cicatrices sous l'égide de la mortification<sup>572</sup>, la métaphore militaire est l'occasion de replacer les transformations malades de la peau dans le champ humain<sup>573</sup>. Dans ce vaste mouvement de laïcisation de la douleur et de la maladie qu'a initiée le XVI<sup>e</sup> siècle, et dont des entreprises aussi diverses que celle d'Ambroise Paré ou celle de Montaigne ont été les moteurs<sup>574</sup>, l'autonomisation de l'organe-peau dans la *Correspondance* et l'attention que lui porte l'écriture en saisissant la dimension phénoménale semblent constituer d'autres poussées significatives. Les descriptions que propose Sévigné dans cette perspective proposent de la peau malade un plan rapproché remarquable et font d'une plaie un monde à part entière, sans pour autant le rejeter hors de la vie intime du sujet : « Quand ma petite dernière plaie a été fermée, il s'est jeté aux environs un feu léger, et des sérosités se sont répandues en six ou sept petites cloches, qui se sont percées et séchées en même temps, à la faveur de votre eau d'arquebusade [...] » (III, 188). À cette plongée dans la phénoménologie de l'érésipèle succède alors une généralisation sur l'évolution ordinaire des « longues plaies », qui n'intervient donc qu'après le bilan personnel de la jambe : « On dit que cela est assez ordinaire aux longues plaies. Il se jette des sérosités entre cuir et chair, et comme elles ne s'en vont plus par la plaie, elles prennent cette voie, et cela passe comme une flamme, surtout quand on a une eau de sa chère fille qui se trouve à point nommé

---

<sup>572</sup> Voir Nathalie Freidel, *op. cit.*, p. 520.

<sup>573</sup> À l'inverse, Mme de Sévigné évoque les révoltes de Bretagne de 1675 à travers la métaphore de la maladie, et plus précisément avec l'image de la colique, qui sert à désigner les jets de pierre subis par le gouverneur de Bretagne, M. de Chaulnes : « Il y a bien de petites *tranchées* en Bretagne ; il y a eu même, à Rennes, une colique *pierreuse*. M. de Chaulnes voulut, par sa présence, dissiper le peuple. Il fut repoussé chez lui à coups de pierres ; il faut avouer que cela est bien insolent. » (I, p. 736).

<sup>574</sup> Voir par exemple Roselyne Rey, *Histoire de la douleur*, Paris, La Découverte, 2000.

pour tout guérir [...] » (III, 188). La formule « entre cuir et chair » et, précédemment, les « six ou sept petites cloches », forgent des images saisissantes. L'écriture sévignéenne se donne « à hauteur de peau », si bien que cette dernière apparaît dans la *Correspondance* dans toute sa matérialité vivante, traversée de sérosités, de coupes et de protubérances. Enveloppe fragile d'un corps dont elle signale la forme dans le monde inter-sensoriel, elle constitue donc aussi une interface active où s'exerce une floraison physiologique certes marginale mais immédiatement accessible aux yeux de l'épistolière et où cette dernière peut mettre en œuvre un dispositif de soin dont elle fait aussi une écriture.

b. *Passages de fluides*

La cartographie expérimentale du vivant que propose la *Correspondance* ne se contente pas de fixer les limites d'un corps conçu comme une enveloppe, et qui multiplie en réalité les sutures – peau, os, muscles, organes<sup>575</sup>. Elle organise également les passages de part et d'autre de ces frontières ; ou, au moins, elle en précise les modalités<sup>576</sup>. Si la circulation des humeurs est régie dans la pensée galénique par le principe de sympathie, qui, d'un excès de chaleur ou de froideur, provoque un déplacement humoral en chaîne d'une partie à une autre – créant une « fluxion » –, il semble que s'y superpose, dans la *Correspondance*, une vision plus fonctionnaliste<sup>577</sup>. Aux problèmes circulatoires de Mme de Grignan, Sévigné répond qu'il faut « rectifier ce sang » (II, 867) – ailleurs, elle entend le « dompter » (II, 861) – et affirme qu'« il faut le rendre coulant et circulant » (II, 867) pour éviter qu'il ne sature certaines parties et en délaisse d'autres, notamment les jambes, les privant ainsi des esprits qui assurent leur chaleur, leur sensibilité et leur vie. Même dans cette perspective circulatoire, l'enveloppe corporelle conserve une extrême vulnérabilité, qui se confond pour ainsi dire avec sa porosité. En d'autres termes, l'enveloppe corporelle laisse entrer un air, un vent pernicieux, une froideur ou une chaleur qui engendrera le déséquilibre. Mais à l'inverse, la porosité du corps, comme frontière floue et perméable, rend possible le rétablissement de l'équilibre.

---

<sup>575</sup> Voir Cécile Flourey-Buchalin, *op. cit.*, p. 146.

<sup>576</sup> Guillemette Bolens précise que « la qualité essentielle du corps-enveloppe est sa capacité à maintenir un passage équilibré entre l'interne et l'externe », contrairement au corps articulaire, dont « la qualité fondamentale » « est [l]a mobilité » (*op. cit.*, p. 10).

<sup>577</sup> On a souvent mis en avant les limites descriptives et fonctionnelles de la prédominance du modèle aqueux dans la pensée hippocratique et galénique. En réalité, les premiers fonctionnalismes savants se sont fondés sur ce schéma d'inspiration galénique, ce qui suggère que se penser comme une machine faite de rouages n'entraîne pas automatiquement le passage à un autre modèle (voir Cécile Flourey-Buchalin, *op. cit.*, p. 42-44). L'avènement de l'énergie puis de la communication nerveuse dans la genèse du corps vivant prend donc appui sur un modèle circulant qui a d'abord fonctionnalisé humeurs, fluxions et brouillards internes.

[Duschesne] voudrait quelquefois que vous vous fissiez frotter l'épine du dos avec de l'eau-de-vie mêlée avec de l'huile de noix tirée sans feu ; il dit que cela ouvrirait les pores dès le lieu d'où [les sérosités] partent et que vous en seriez soulagée. (II, 729)

La friction, la mention des pores de la peau, le soulagement espéré font de l'enveloppe corporelle un espace qui, certes, accumule les frontières ou les zones-frontières. Mais en les ouvrant, le geste du soin et le geste de l'écriture qui le prolonge – en l'occurrence, l'initie, l'esquisse – assouplissent la rigidité de la cartographie et englobent l'ensemble de l'expérience intime dans une même référence aux sens que parcourt une continuité de pratiques – mobilisation du discours savant, pratique médicale du remède, application du soin et écriture épistolaire. La valeur de la santé, qui oriente considérablement la caractérisation du vivant en en définissant le cours normal et le principe de persévérance, implique même une disparition de ces frontières charnelles. La guérison de la plaie de 1685 est par exemple l'occasion de célébrer le retour à une enveloppe épidermique qui, retrouvant sa souplesse, rend sa fonction de contenant un peu plus silencieuse : « Ma jambe n'est plus du tout reconnaissable. Elle est menue, molle, plus de sérosités, toutes les élevures séchées et flétries, plus de gras de jambe *qui me tire* » (III, 218, nous soulignons). Quelques mois plus tôt, elle constatait l'efficacité d'un écoulement, auquel succède finalement la régression de l'enflure : « Je trouve qu'elle se désenfle et je suis persuadée que c'est une guérison. En effet, rien n'était capable de guérir ces duretés et ces raideurs de gras de jambe qu'une telle évacuation » (III, 192). L'arrêt des suintements et autres écoulements implique donc une sécheresse externe, qui signale un rééquilibrage intérieur et une redistribution régulière des humeurs à l'intérieur des jambes. Le passage des fluides a donc permis le rétablissement mais l'assèchement final rend à la peau des jambes sa fonction de frontière, dont l'étanchéité et la sensibilité moyenne attestent une souplesse indolore et fonctionnelle (l'épistolière retrouve bientôt la marche).

Ce bref aperçu des soins en jeu dans la *Correspondance* et de la dialectique entre liquidité et assèchement qu'ils déploient nous permet d'approfondir considérablement les enjeux du vivant « aqueux » que la cartographie des fluides et des écoulements révèle. La présence des frontières externes et internes du corps ne doit pas, selon nous, être comprise comme un témoin pittoresque d'une vision du monde dépassée. Sa dimension expérimentale, qui rend les traces de l'exégèse du vivant fragmentaires, contradictoires voire poussives, témoigne moins selon nous de recompositions conceptuelles externes dont la *Correspondance* serait l'écho lointain et galant, que de la configuration d'un espace, la lettre, où les pratiques vitales, entées sur des éléments théoriques qu'elles dépouillent de tout systématisme, élaborent une physiologie solidement articulée à l'expérience vécue. L'épisode du « rhumatisme » de

1676 en donne une illustration remarquable. Nous nous en tiendrons à dessein à l'auto-diagnostic proposé par la *Correspondance*. Le gonflement et l'immobilisation des mains, les douleurs que l'épistolière ressent, sont associées à un dérèglement humoral qui se traduit en l'occurrence par un excès de liquidités. Mais au lieu que Sévigné reproduise les analyses des médecins qui la conseillent en s'appropriant leur lexique, les références aux sérosités, aux sueurs, à la consommation et à la purge souhaitées deviennent les médiateurs efficaces de l'expression des sensations.

Je crois que mes mains seront bientôt guéries, mais je me sens si pleine de sérosités par les continuelles petites sueurs dont je suis importunée que je comprends qu'une bonne fois, il faut sécher cette éponge. (II, 282)

Mes mains ne se ferment point ; j'ai mal aux genoux, aux épaules, et je me sens encore si pleine de sérosités, que je crois qu'il faut sécher ces marécages et que, dans le temps où je suis, il faut extrêmement se purger, et c'est ce qu'on ne peut faire qu'en prenant des eaux chaudes. (II, 287)

Et afin que vous le sachiez, toutes mes sérosités viennent si droit de la chaleur de mes entrailles qu'après les avoir consumées à Vichy, on va me rafraîchir plus que jamais par des eaux, par des fruits et par tous mes lavages que vous connaissez. (II, 290)

On le voit à travers ces trois extraits, écrits dans la première quinzaine du mois de mai 1676, l'idée d'un corps contenant, d'une intériorité marquée par les fluides, assure la cohérence de l'expérience rhumatismale. Plus encore, l'impression d'une surabondance d'humeurs semble acquérir une certaine autonomie : malgré la régression de l'enflure des mains – c'est ce que signifie « guérison » dans le premier extrait, Mme de Sévigné étant toujours prête à manipuler la réalité pour rassurer sa fille – la sensation d'humidité excessive persiste, prévaut dans l'expérience de la maladie et justifie ensuite le séjour à Vichy. L'écriture épistolaire ne se contente donc pas de répéter un discours médical, ou infra-médical. Elle s'approprie le lexique humoral et y love les sensations physiques. L'ensemble des notations converge d'ailleurs vers le constat d'une moiteur généralisée à partir d'une manifestation extérieure : l'image de l'éponge confère à la sensation d'excessive humidité une dimension globale qui livre du sujet sa vérité provisoire<sup>578</sup>. Dans la construction pronominale réflexive « je me sens », le pronom doit être interprété comme un véritable complément d'objet, auquel est attribué un groupe adjectival qui en précise l'état. Nous n'avons pas la prétention de proposer ici une étude lexicographique complète de l'emploi de cette construction dans le second XVII<sup>e</sup>, que n'enregistre d'ailleurs pas Furetière. Un rapide aperçu de corpus suggère que l'expression « je me sens » avec attribut de l'objet adjectival désigne majoritairement un état moral, une certaine

---

<sup>578</sup> Voir aussi l'analyse que nous proposons de cet extrait dans « Physique de la douleur dans la *Correspondance* de Sévigné : exploration et pratique de soi » dans *Raconter la douleur ? Récits et interprétations de la souffrance en Europe (XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Marilina Gianico (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2016 (sous presse).

disposition psychologique, dirigée vers l'action et éventuellement assortie d'une qualification physique qui vient la renforcer : « je me sens l'âme triste et l'esprit agité » chez Brébeuf, « je me sens encore trop faible pour la voir » chez Quinault, « je me sens tout soulagé » chez Molière par exemple<sup>579</sup>. Cette dominante morale est d'ailleurs représentée dans la *Correspondance*. Dans l'extrait qui nous retient ici, la coréférence du sujet et du complément d'objet ne se joue pas sur le plan de la continuité morale – identité du sujet qui « sent » et du sujet éprouvant la tristesse, la faiblesse ou le soulagement – mais sur le plan de la cohésion de l'instance subjective et de la sensation physiologique dominante. Or, cette articulation, qui émerge ici au détour d'un rhumatisme, nous semble à la fois inédite et fermement ancrée dans l'écriture épistolaire sévignéenne. Elle figure une intériorité physique dont le sujet n'est pas seulement le porteur accidentel ou le décor, mais la forme même, qui l'exprime, la relaie et la fait sienne. L'idée d'un corps contenant, excessivement rempli et dont les humeurs débordent de manière déréglée, ne constitue pas selon nous un frein à l'identification de l'expérience intime avec les sensations de l'intérieur : elle donne au contraire une forme à cette articulation si moderne. L'approfondissement de la sensation d'humidité et son intégration à l'expérience du « je » prennent en outre la forme d'un élargissement métaphorique du monde aqueux convoqué comme chair de l'intérieur organique. Les expressions « cette éponge » et « ces marécages » n'annulent pas le « sentir » dont il était question ; elles ne mettent pas à distance les sensations en les délocalisant dans des images directement dérivées du corps humoral. Au contraire, il nous semble qu'elles confirment l'importance de l'élément aqueux dans la perception et la représentation des sensations physiques et en font, par la dérivation métaphorique, le cœur d'un portrait de soi *en vivant* car articulé à la pratique du soin – « il faut sécher... ». En matière de soin justement, et dans ce contexte d'humidité excessive et d'humeurs déréglés, la thématique de l'assèchement constitue le pendant éprouvé de l'évacuation des humeurs préconisée par la médecine d'inspiration galénique<sup>580</sup>. Cette évacuation, qui passe par la purgation des humeurs

---

<sup>579</sup> *Entretiens solitaires*, chapitre 21, *Stratonice*, I, VI et *Les Fourberies de Scapin*, III, scène dernière (citations relevées grâce à la base de données FRANTEXT). La question de l'interprétation du clitique dans les constructions pronominales au XVII<sup>e</sup> siècle constitue un sujet à part entière. Dans l'évolution des configurations subjectives, une construction du type « je me sens » + verbe à l'infinitif + complément avec un complément interprétable comme une partie physique du sujet « je », mériterait sans doute qu'on s'y attarde. Molière fait par exemple dire à Sganarelle dans *Sganarelle ou Le Cocu imaginaire* (éd. cit., vol. 1, XVII, v. 469-470, p. 68) :

« Je me sens là pourtant remuer une bile,  
Qui me veut conseiller quelque action virile. »

On reste là dans la motivation morale d'une volonté, mais l'articulation physiologique semble troubler l'interprétation du clitique.

<sup>580</sup> Voir François Meyer, « Science et pratiques médicales au XVII<sup>e</sup> siècle » (*Marseille*, 1973, n°95, p. 106-110, p. 106) à propos de la thérapeutique du temps : « À la physiologie des humeurs répond une thérapeutique des liquides : sudation, suppuration, diurèse, saignée, purge et lavement. »

excessives, permet d'explorer les modalités des porosités internes et externes qui structurent le corps vivant. Afin de soigner son rhumatisme de 1676, Mme de Sévigné se rend à Vichy pour prendre les eaux. Après avoir bu pendant une semaine pour se purger, elle consacre la seconde semaine à l'épreuve de la « douche ». Après un contact avec l'eau chaude, envoyée par un tuyau et qui provoque des vapeurs (le lieu étant étroit), Sévigné est enveloppée dans des linges chauds dans un lit : « Il faut tout souffrir, et l'on souffre tout, et l'on n'est point brûlée, et on se met ensuite dans un lit chaud, où l'on sue abondamment, et voilà ce qui guérit » (II, 303). Les sueurs permettent d'éprouver physiquement et même intimement l'action purgative : les humeurs excédantes franchissent la frontière épidermique. Mais c'est sans doute dans le récit de la douche qu'apparaît nettement la sensation de la fragilité de l'enveloppe corporelle et la sensibilité de l'intérieur organique par-delà l'épiderme.

Représentez-vous un jet d'eau contre quelqu'une de vos pauvres parties, toute la plus bouillante que vous puissiez imaginer. On met d'abord l'alarme partout, pour mettre en mouvement tous les esprits, et puis on s'attache aux jointures qui ont été affligées. Mais quand on vient à la nuque du cou, c'est une sorte de feu et de surprise qui ne se peut comprendre. (II, 303)

En convoquant la destinataire dans la création de la vision, rendue collaborative par l'emploi de l'impératif et des marques de la deuxième personne dans la première phrase, l'épistolière entend rendre sensible une épreuve physique, qui, par son caractère inédit – un peu plus haut, Sévigné la décrit comme une « assez bonne répétition du purgatoire » (II, 302) –, semble à première vue difficilement partageable. L'apparition du pronom indéfini « on » dans un deuxième temps semble rompre avec l'effort de transmission sensorielle. En réalité, ce tour indéfini ne fait que prolonger la dimension universelle des sensations physiques procurées par la douche, que le transfert de personnes, du « je » impliqué dans le récit au « vous » auquel l'épistolière demande un travail de visualisation, avait déjà initié. Suivant le mouvement de la douche, qui frappe d'abord l'ensemble du corps pour se concentrer ensuite sur des points précis, l'épistolière vise d'abord les fondamentaux de l'expérience physique, les plus universels et ainsi ceux qui peuvent être plus aisément partagés. Mais subrepticement, et sous couvert de poursuivre le détail des opérations, le point de vue employé dans le récit varie. En effet, la douche était d'abord examinée comme un procédé extérieur, marqué par un protocole : elle est dans un premier temps constituée par les gestes qui la mettent en œuvre et des zones visées. La dernière phrase de l'extrait, quant à elle, suggère une focalisation sur les sensations éprouvées par l'épistolière. D'une phrase à l'autre, le lecteur plonge, sans que le texte ne l'en avertisse outre mesure, au cœur de la réaction charnelle, en plein frisson sévignéen. Seul mode d'appréhension de la sensation physique dans la représentation qu'en livre la lettre, le simple

présentatif annule toute médiation descriptive possible : l'expérience du corps emporte l'ensemble de l'expérience subjective et perturbe ses partages traditionnels. « Feu » et « surprise » cousent ensemble une pure réaction physique et sa médiatisation psychophysiological : même déçu (« qui ne se peut comprendre »), l'exercice de l'entendement achève de lier ensemble le corps et le moral. Le passage en revue des parties du corps visées par la douche est traversé de part en part à l'expérience sensorielle, comme si la mise à l'épreuve des « jointures » était l'occasion pour le sujet-Sévigné de disparaître sous l'emprise de la sensation, emprise dont le récit épistolaire constitue le seul salut. Réduite à une vibration corporelle, Sévigné s'éprouve comme une pure somme de réactions et d'impressions intérieures et extérieures, comme une convergence phénoménale. La sollicitation de l'enveloppe corporelle et son hyper-sensibilité sont donc l'occasion paradoxale d'une fusion déroutante. Dans l'étape qui suit la douche, l'expérience de la porosité entre intérieur et extérieur est à nouveau l'occasion d'éprouver la fusion du sujet avec son corps.

Quand on entre dans le lit, il est vrai qu'on n'en peut plus : la tête et tout le corps sont en mouvement, tous les esprits en campagne, des battements partout. Je suis une heure sans ouvrir la bouche, pendant laquelle la sueur commence, et continue pendant deux heures [...] (II, 307)

Le pronom « on » rend ici compte de la présence diffuse de la malade dans les gestes accomplis pendant son séjour. À leur répétition, qui justifie le registre du mode d'emploi, se superpose une fusion de la curiste dans l'alarme qui la saisit : Mme de Sévigné n'est plus que mouvement, esprits et battements. Le silence observé pendant la « suerie<sup>581</sup> » est l'occasion d'un concert de sensations, que la lettre ne met pas à distance de l'expérience subjective mais auxquelles, au contraire, elle fait équivaloir le « je ». Or, dans ces procédés de fusion, la conception d'un corps traversé de liquides s'avère particulièrement opératoire. Ainsi, Sévigné se figure en liquéfaction : « mes sueurs sont si extrêmes que je perce mes matelas. Je pense que c'est toute l'eau que j'ai bue depuis que je suis au monde. » (II, 307). Une liquéfaction si poussée qu'elle engage le sujet dans toute son épaisseur existentielle, passé, présent et même peut-être avenir compris : après avoir sué « plus de vingt pintes d'eau », Mme de Sévigné affirme qu'elle se « croi[t] à couvert des rhumatismes pour le reste de [s]a vie » (II, 309). En permettant à la malade de franchir des frontières intimes imperceptibles, la « suerie » dévoile donc une expérience dont l'intensité noue entre le sujet et son corps de nouvelles porosités et elle lui permet d'accéder à des ressources inconnues et inédites : « Mais les sueurs, qui affaiblissent tout le monde, me donnent de la force et me font voir que ma faiblesse venait des

---

<sup>581</sup> Le mot est de l'épistolière elle-même (voir II, p. 308).



superfluités que j'avais encore dans le corps » (II, 308). Plus encore, la fusion révélée dans l'épreuve de la douche et des sueurs qui lui succèdent prend l'allure d'une véritable sensualité : « La douche et la sueur sont assurément des états pénibles, mais il y a une certaine demi-heure où l'on se trouve à sec et fraîchement et où l'on boit de l'eau de poulet fraîche : je ne mets point ce temps au rang des plaisirs médiocres ; c'est un endroit délicieux » (II, 309).

Si la guérison d'une plaie implique de sécher et fermer la peau, la « circulation » reste une modalité indispensable de l'activité corporelle interne, une modalité, donc, des rapports de part et d'autre des frontières internes, fluides, humeurs et esprits en tous genres. Dans la *Correspondance*, qui s'approprie les bribes savantes au service d'une pensée personnelle des frontières externes et internes du corps vivant, le motif liquide témoigne directement de l'observation intime – celle de la sueur, des larmes, du sang et autres fluides – et constitue le mode visible et lisible de l'animation vitale du corps. Plus précisément, la liquéfaction, hors de l'enveloppe corporelle, d'une humeur excédante nous semble attester d'une pensée synthétique du tempérament, cohérence directement héritée de l'approche hippocratique, mais qui recoupe dans la *Correspondance* la réflexion sur les manières de se dire et de se connaître. Sur fond de valorisation spirituelle et médicale des larmes<sup>582</sup>, celles-ci constituent par exemple le signe extérieur d'une purgation intérieure qui tient à la fois du soin et de la cohésion subjective que l'épistolière assure en motivant sa propre inclination à la tendresse. Ainsi, la tendance à suer et à pleurer relève chez l'épistolière d'un même tempérament, dont elle exploite subtilement le caractère englobant. « J'ai toujours été sujette à suer ; je pense qu'il vaut mieux ne point changer de tempérament que d'en changer » (III, 675-676). La constitution humide, apanage des femmes, ne fait pas seulement l'objet d'une appropriation par l'épistolière, pas plus qu'elle ne se limite à une revendication de naturel<sup>583</sup>, dont on a déjà évoqué les enjeux. Elle en vient à informer une vision du vivant qui rend Sévigné sensible aux dynamiques qui le traversent et à son organisation générale. Outre que les larmes<sup>584</sup> sont conçues par beaucoup de savants et de médecins comme une véritable humeur<sup>584</sup>, et qu'elles puissent entrer, à ce titre, dans le cadre

---

<sup>582</sup> Voir par exemple Emmanuelle Hénin, « Le plaisir des larmes ou l'invention d'une catharsis galante », *Littératures classiques*, janvier 2007, n°62, p. 223-244, p. 240 : « Les larmes sont le signe extérieur d'une émotion intérieure ; à l'intersection du public et du privé, elles sont tout à la fois collectives et réflexives, signe et remède : en pleurant, on jouit de son intériorité, mais on communique aussi son âme aux autres, de sorte que le soulagement intime se confond avec l'expression de la charité. La libération des larmes à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle bénéficie d'une abondante littérature spécialisée, venue principalement de deux domaines : la spiritualité et la médecine, qui toutes deux présentent les larmes comme une purgation intérieure. »

<sup>583</sup> Voir par exemple Évelyne Bachellier, « De la conversation à la conversion », *Communications*, 1979, n°30, p. 31-56, p. 33.

<sup>584</sup> Lignereux, Cécile, « Bonne humeur contre belle humeur : la valorisation des larmes au XVII<sup>e</sup> siècle », *Corps*, janvier 2010, n°8, p. 33-39, p. 37.

d'une thérapeutique, elles sont chez Sévigné la prolongation d'une expérience subjective qui intègre un corps qui balance entre liquidité, voire liquéfaction, et assèchement. L'écriture donne précisément forme à cette vision du vivant. À propos des pensées, sur lesquelles il faut « glisser »<sup>585</sup>, Sévigné écrit : « Si l'on ne glissait pas dessus, on serait toujours en larmes, c'est-à-dire moi » (I, 175). Le rythme ternaire mime un vague syllogisme, dont la conclusion est réduite à une glose de la prémisse précédente. L'effet de vitesse que crée l'explication finale et l'irruption du pronom tonique « moi » alors que l'indéfini « on » avait prévalu jusque-là nourrissent bien sûr une écriture badine et pointue. Mais un tel trait de plume exemplifie également la disparition des formes qui structurent le sujet avant qu'il ne devienne larmes : évacuation de l'intérieur vers l'extérieur puis réduction du sujet tout entier à une liquidité constante, le « moi » sévignéen s'identifiant très exactement à ce flot ininterrompu au point qu'il lui donne son entière substance. La dissolution du vivant dans les larmes n'est pas seulement une thématique personnelle dans la *Correspondance* : elle est aussi une manière de représenter les faiblesses des autres, récits où l'on retrouve cette saisie dynamique et liquéfiée du monde. C'est par exemple le cas à propos de la mort de Turenne. Sévigné commente d'abord un dîner chez le cardinal de Bouillon, où Mme d'Elbeuf, Mme de La Fayette et elle pleurent le héros : « les yeux ne nous séchèrent pas » (II, 77-78). Puis le train de Turenne arrive : « tous ses pauvres gens étaient fondus en larmes » (II, 78). L'épistolière surenchérit peu après et approfondit la vision : « Ses valets de chambre, ses laquais, ses pages, ses trompettes, tout était fondu en larmes et faisait fondre les autres » (II, 78). L'image exploite donc un fond humoral qui donne au chagrin désespéré une intensité physiologique perceptible dans la disparition de la forme corporelle. Le passage d'une simple métaphore lexicale à l'émergence d'une vision de liquéfaction effective nous est permis par le texte de Sévigné : l'emploi attributif de l'expression « fondre en larmes », l'anaphore résomptive grâce au pronom « tout » et le chiasme final – « tout » / « fondu en larmes » / « faisait fondre » / « les autres » – qui articule deux constructions verbales de la même formule, contribuent à représenter un monde en dissolution psychique et physiologique. Les porosités charnelles, dont les larmes sont les dignes représentantes, semblent ici envisagées dans leur plus grande extension, jusqu'à la décomposition finale d'un « petit page qui devenait fontaine » (II, 86)<sup>586</sup> repéré par l'épistolière dans une autre lettre consacrée à la mort de Turenne.

---

<sup>585</sup> Voir notre section « Pour une relecture de la réticence sévignéenne », *supra*, p. 151-163.

<sup>586</sup> Le motif de la fontaine n'est d'ailleurs pas isolé. L'épistolière se l'applique aussi à elle-même, par exemple dans les deux extraits suivants : « Je reçois votre lettre de Mâcon, ma très chère bonne. Je n'en suis pas encore à les pouvoir lire sans que la fontaine joue son jeu ; tout est si sensible dans mon cœur que dès que je touche à la

Parce qu'elle investit l'intérieur organique d'une quête de soi dans le cadre d'une expérience subjective profondément incarnée, la conception liquide du corps soutient dans la *Correspondance* une forme de souplesse entre tempérament humoral et forme du moi. Les frontières du vivant, à commencer par l'enveloppe corporelle qui se donne comme un lieu de passage particulièrement fréquenté, relèvent donc à la fois de la compréhension de soi et des pratiques vitales qui font de la « métaphore » aqueuse une réalité existentielle. L'élément liquide ne dénote pas seulement une idée (datée) du fonctionnement physiologique, il est aussi ce par quoi on s'occupe de soi. Dans une lettre du début de l'année 1676, Sévigné raconte l'état dans lequel l'a plongée un réveil soudain alors qu'elle rêvait agréablement de sa fille :

Et sur cela je m'éveille, mais si triste et si oppressée d'avoir perdu cette chère idée que me voilà à soupirer et à pleurer d'une manière si immodérée que je fus contrainte d'appeler Marie et, avec de l'eau froide et de l'eau de la reine de Hongrie, m'ôter le reste de mon sommeil et débarrasser ma tête et mon cœur de l'horrible oppression que j'avais. (II, 216)

À une évacuation larmoyante, on répond par d'autres liquides, frictionnés et avalés par l'épistolière pour chasser le sommeil et se purger deux fois : purgation physique, contre « l'oppression », et purgation mentale puisqu'il s'agit de changer d'idée<sup>587</sup>. Une telle superposition trouve dans le corps galénique des humeurs et des esprits bien d'autres ressources, qui travaillent cependant les mêmes motifs et articulent solidement le psychique et le physique<sup>588</sup>. Le corps de la *Correspondance* est donc un corps qui expulse mais aussi qu'on

---

moindre chose, je n'en puis plus » (I, p. 724) ; « Je suis revenue tristement ici, où je ne puis me remettre encore de cette séparation. Elle a trouvé la fontaine assez en train, mais en vérité, elle l'aurait ouverte, quand elle aurait été fermée » (I, p. 735).

<sup>587</sup> Cécile Floury-Buchalin voit dans cette parenté métaphorique une technique de rationalisation et de légitimation du discours médical à partir du lexique spirituel, extrêmement familier des malades et qui fait parfaitement autorité. À l'inverse, les religieux exploitent aussi l'analogie : « Par ailleurs, l'évacuation de type médical est devenue un concept opératoire disponible pour les auteurs et les acteurs d'autres champs de pensée : plus qu'une simple métaphore, elle sert de structure rationnelle à leur propos. Ainsi l'âme, dont on a déjà vu l'analogie avec le corps, est soulagée de ses maux par l'évacuation de la confession et par la purgation de la conversion des mœurs. C'est un registre sémantique et une logique déjà familiers à leurs auditeurs et lecteurs que les religieux empruntent donc pour illustrer et argumenter les bons effets des thérapeutiques de l'âme » (*op. cit.*, p. 174).

<sup>588</sup> On retrouve la même articulation dans la notion de « purgation » et son appropriation par la théorie de la catharsis. Ainsi, « la purge administrée à un malade souffrant de quelque excès pathogène, d'une "superfluité" cacochyme, visait à augmenter au moment de la crise, par effet homéopathique, le trouble suscité par cette surenchère artificielle du mal, pour contraindre l'organisme à évacuer dans un sursaut irrépressible la matière peccante mêlée au médicament » et « [l]e médicament devait donc présenter à la fois la même nature que la matière à évacuer, pour faire corps avec elle, mais n'être pourtant pas assimilable par l'organisme dans lequel il ne ferait que transiter ». « Or, toutes ces qualités se retrouvent, transposées dans l'ordre psychique et passionnel, au sein du phénomène de la *catharsis* dramatique : la pitié et la crainte suscitées chez le spectateur dans l'effervescence de la représentation présentent à la fois la quantité et la qualité nécessaires à le purger de ses penchants excessifs à ces passions. Cela, parce que la crise représentée est quantitativement supérieure à tout ce que sa vie quotidienne pourra jamais offrir de terrible et de pitoyable à chacun de nous, et qualitativement différente de nos propres sujets de craindre et de compatir : purge à la fois indigeste et brutale, propre à entraîner dans son sillage écumant les superfluités passionnelles qui nous inclineraient au mal, singulièrement à la mélancolie » (Patrick Dandrey, « La rédemption par les lettres dans l'Occident mélancolique (1570-1670). Contribution à une histoire de la jouissance

remplit, de remèdes surtout, et parfois l'alternance entre évacuation et remplissage prend les allures du cycle de l'eau : « Cependant il faut boire, et les eaux leur ressortent par la bouche et par le dos » (II, 545). Ces opérations désignent aussi bien le contenu humoral que leur substrat psychique, parallèles qui nous semblent trahir moins une analogie entre le physique et le psychique qu'une modalité particulière de l'expression subjective sévignéenne, dans laquelle le corps n'est pas un simple support ou un exutoire. Tisanes en tout genre, remèdes aux feuilles de séné – « J'ai pris ce matin mes deux verres de séné bien sagement » (II, 68) –, eaux de Vichy – « J'en ai bu douze verres » (II, 297) – ou encore bouillon de poulet aux vertus rafraîchissantes (II, 306), les pratiques curatives de la *Correspondance* participent d'un monde intérieur fait de fluides, d'épanchements et de débordements qui nous semblent moins être l'occasion d'une mise à distance du corps au nom de l'étrangeté ou du mystère, que la voie d'une appropriation intellectuelle et pratique de soi.

c. *Circuits, consommation et expérience du corps*

Parce qu'elle est volontiers associée aux larmes de tendresse, l'expression de l'attachement maternel constitue sans doute un des lieux les plus productifs de la *Correspondance* en matière d'évacuation et de liquides surabondants.

Je compte que vous êtes aujourd'hui sur la tranquille Saône. C'est ainsi que devraient être nos esprits, mais le cœur les débauche ; le mien est rempli de vous, ma très aimable bonne. Je vous ai mandé mon embarras : c'est de ne pouvoir détourner mon idée de vous, parce que toutes mes pensées sont sur le même ton. (I, 721)

L'extrait propose une vision-palimpseste, dont le centre demeure cette petite physiologie des idées à travers laquelle Sévigné mobilise la notion de corps contenant. Ici, le liquide-Mme de Grignan est statique, il occupe tout le cœur ; tandis que les flux des esprits justifient l'agitation continuelle qui accompagne la pensée obsédante. Mme de Grignan, figure hybride, à la fois humeur et idée, est donc la cause de la concentration nerveuse du corps vers un objet unique. Réinvestie au service de l'expression de l'affection maternelle, la physiologie des humeurs *déborde* pourtant hors du corps. Dans l'extrait, elle prend en effet sa source dans l'évocation de la Saône, l'adverbe « ainsi » assurant la reprise thématique et révélant la parenté liquide de la rivière et du cœur « rempli ». En aval, le verbe « détourner » approfondit à la fois le circuit des esprits et le voyage de Mme de Grignan sur la Saône – plus précisément l'image du cours descendant de la rivière vers la Provence – pour figurer une parole de ressassement et

---

esthétique » dans *Le loisir lettré à l'âge classique*, Emmanuel Bury, Marc Fumaroli et Philippe-Joseph Salazar [dir.], Genève, Droz, 1996, p. 63-91, p. 72-73).

justifier la synthèse affective entre un certain état émotionnel et une écriture entièrement dédiée à Mme de Grignan. À partir du motif liquide, l'extrait explore un autre aspect de la cartographie du vivant dont nous avons déjà esquissé quelques principes : celui des modes de circulation et de parcours de l'intérieur organique. Car si l'élément aqueux est la voie privilégiée pour éprouver et représenter la porosité de l'enveloppe corporelle et les échanges qui relient l'intérieur et l'extérieur, les esprits sont eux préposés aux trajets intérieurs, notamment entre les organes. Ainsi, cet extrait travaille le motif d'une circulation centripète, les esprits étant inéluctablement requis par le cœur et attirés à l'idée qui l'occupe, Mme de Grignan. Nous reviendrons en temps voulu sur les liens qui se nouent, dans la *Correspondance*, entre une certaine conception du vivant, dont nous proposons ici les fondements, et l'énergie circulatoire propre à l'écriture épistolaire<sup>589</sup>. Mais dans cette perspective, il nous apparaît essentiel de nous demander quels types de franchissements et de circuits sont envisagés dans la cartographie du vivant à laquelle participe la course des esprits, vitaux comme animaux. Plus encore, le déplacement des fluides comme des esprits nous semble dire beaucoup de l'expérience subjective en jeu dans l'épreuve du corps. Le thème de la consommation<sup>590</sup> des humeurs prolonge par exemple la question de la disparition de la forme que nous avons abordée à propos de la mort : la consommation est le procédé par lequel les sérosités peuvent être déplacées, qu'il s'agisse d'une disparition pure et simple ou d'une réduction qui permet le rééquilibrage spatial et substantiel des humeurs. Lors des premières manifestations de son rhumatisme, au début de l'année 1676, Mme de Sévigné rassure ainsi sa fille à propos de sa fièvre : « Ma fièvre même était nécessaire pour consumer l'humeur du rhumatisme [...] » (II, 229). La consommation de l'humide superflu par la chaleur, qu'elle provienne d'une fièvre – dans l'analyse personnelle que livre ici l'épistolière – ou du sang, correspond donc à un équilibre vital en fonction duquel se définit l'épreuve du corps. Ailleurs, Mme de Sévigné met en scène le désaccord de deux médecins : « Guisoni veut que je me fasse saigner, parce que la saignée lui fait du bien. Le médecin anglais dit qu'elle est contraire au rhumatisme, et que si j'ôte mon sang, qui consume

---

<sup>589</sup> Voir *infra* notre troisième partie et en particulier les chapitres 6 « Imagination et énergie : la lettre *in-quiète* » (p. 309-333) et 7 « Sympathies épistolaires » (p. 333-356).

<sup>590</sup> De manière générale, la consommation constitue un processus fondamental dans la conception galénique du vivant, comme le rappelle Mirko Grmek dans *La première révolution biologique : réflexions sur la physiologie et la médecine du XVII<sup>e</sup> siècle* (Paris, Payot, 1990). « Le chaud et l'humide, qualités essentielles de chaque être vivant, se consumeraient mutuellement, d'où la nécessité du vieillissement et de la mort » (p. 151) Selon Galien, l'humidité régressant, la chaleur innée disparaîtrait peu à peu. Pour illustrer ce processus d'extinction, les scolastiques, tout pénétrés de pensée galénique, utilisaient la métaphore de la lampe à huile. Descartes reprend ce principe de disparition de la chaleur, à commencer par la chaleur cardiaque, mais en lui attribuant des causes mécaniques.

les sérosités, je me retrouverai comme il y a quatre ans. Lequel croirai-je ? » (II, 700). L'état de consommation, comme celui de liquéfaction, rend compte d'une tension intérieure qui n'est pas un pur bouleversement de l'esprit mais mobilise tout l'ensemble de l'individu et lui fait éprouver l'incarnation physique de ses préoccupations mentales. La consommation des humeurs apparaît donc comme un procédé certes localisé, mais qui participe, par transfert, à la tentative de visualisation et de compréhension de la synthèse du vivant que constitue la *Correspondance*. Alors que sa fille assure qu'elle garde le cœur ferme après la perte de son enfant (né prématurément en février 1676), l'épistolière la corrige en attestant au contraire son hypersensibilité quand il s'agit des gens qu'elle aime. « C'est votre plus grand mal, ajoute-t-elle. Vous en êtes dévorée et consumée » (II, 482). Dévoration et consommation, envisagées absolument, embrassent l'ensemble de l'existence et y décèlent la force de l'inscription charnelle et des processus physiologiques qui font du corps une matière en mouvement.

Le vaste dispositif expérimental que mettent en place à la fois le tâtonnement thérapeutique et sa transposition épistolaire consacre donc un corps bardé de lieux poreux. Les différentes modalités et fonctions de passage attribuées à chacun d'entre eux correspondent selon nous à autant d'aspects de l'inscription existentielle de la cartographie du vivant à l'essai dans les lettres. L'attention portée à la peau, par exemple, fait d'elle un lieu d'expression de l'intérieur vers l'extérieur mais aussi la voie privilégiée pour soigner, frictionner et observer les transformations infimes de blessures en rémission. La sensualité avec laquelle la lettre témoigne, plus généralement, de ces zones poreuses, qu'elles soient externes ou internes, rend compte d'une attention à soi inédite. Plus encore, elle fait de l'expérience subjective une expérimentation synthétique, où le sujet peut se dissoudre dans son corps quand celui-ci rompt « le silence des organes » ou au contraire l'appivoiser, non comme un autre, mais comme une part de soi. Représenter les limites externes et internes de son corps ne consiste donc pas, ce nous semble, à l'objectiver, à le concevoir comme une excroissance dont on tâcherait – avec un succès relatif – de résorber le mystère : il s'agit plutôt de saisir dans un même mouvement les pratiques existentielles, la construction intime comme sujet et les replis enfouis dans un « envers-soi » par nature inatteignable mais réinvesti par et dans la forme épistolaire.

### C) D'autres tracés à l'épreuve

L'expérience du corps vivant est donc avant tout une mise à l'épreuve de ses limites vitales, charnelles et organiques, et des modalités de passage de part et d'autre de ces frontières. Les « débordements » auxquels est sujet le corps humoral sont autant de manifestations de ces limites : à leur occasion, la forme du corps vivant fait l'objet d'une réflexion qui porte autant sur la gestion de cette forme, sa conservation, son soin, que sur le sens qu'elle prend dans l'expérience subjective. De fait, la question de la maladie hante littéralement ces lettres. D'aucuns comprennent ce lien privilégié entre dysfonctionnement physiologique et expérience de soi comme le signe d'une désertion du corps dans la construction subjective, du rejet hors de l'intimité des profondeurs physiques et organiques, ce corps n'étant convoqué qu'en état de crise et à travers des modèles savants déficients qui l'opacifient. Dans la perspective de Canguilhem, nous envisageons la paire maladie / santé comme un point d'observation et, partant, d'expérimentation idéal pour sonder les pouvoirs du corps vivant.

Le corps vivant est donc cet existant singulier dont la santé exprime la qualité des pouvoirs qui le constituent en tant qu'il doit vivre sous imposition de tâches, donc en relation d'exposition à un environnement dont il n'a pas d'abord le choix. Le corps humain vivant est l'ensemble des pouvoirs d'un existant ayant capacité d'évaluer et de se représenter à lui-même ces pouvoirs, leur exercice et leurs limites. Ce corps est, à la fois, un donné et un produit. Sa santé est, à la fois, un état et un ordre.<sup>591</sup>

À propos de l'état de ces pouvoirs, nous avons mis en valeur les vertus descriptives de la lettre et la manière dont celle-ci pouvait en saisir les nuances et les infimes évolutions. Dans ce processus de représentation et d'évaluation par le sujet de son corps vivant, l'expérience des frontières, comme le corps chez Canguilhem, nous semble être à la fois « un donné et un produit » : un donné parce que les frontières qui délimitent et régulent le corps vivant constituent une réalité physique que prend en charge la démarche de connaissance de soi<sup>592</sup> ; un produit parce qu'à l'aune des phénomènes physiologiques de toutes sortes qui parcourent l'existence et en interrompent parfois le cours, ces frontières font l'objet d'un traitement épistolaire à la fois suivi et souple. Plus encore, à travers le prisme de la maladie, le corps vivant se voit investi par d'autres délimitations et d'autres modulations : la lecture morale du corps malade nous semble en effet constituer la tête de pont d'une expérience subjective qui ferait la

---

<sup>591</sup> Canguilhem, Georges, *op. cit.*, p. 58-59.

<sup>592</sup> Voir *ibid.*, p. 68 : « La reconnaissance de la santé, comme vérité du corps, au sens ontologique, non seulement peut mais doit admettre la présence, en lisière et comme garde-fou, à proprement parler, de la vérité au sens logique, c'est-à-dire de la science. Certes, le corps vécu n'est pas un objet, mais pour l'homme, vivre c'est aussi connaître. »

synthèse entre préoccupations physiologiques et prolongements éthiques, synthèse essentielle pour saisir l'épaisseur de l'existence que la *Correspondance* contribue à révéler<sup>593</sup>. Loin d'être un rejet du corps ou sa soumission aux normes morales dans un contexte religieux dont on a déjà rappelé la coloration augustinienne, les interférences que crée la compréhension spirituelle de la maladie au cœur de l'épreuve physique nous apparaissent comme les chemins frayés pour envisager d'autres lectures possibles du corps vivant.

a. *Une profondeur morale ? L'exemple du bon malade*

Dans sa « Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies », Pascal envisage la maladie comme « une espèce de mort », en justifiant cette apparence sur le terrain de la morale chrétienne<sup>594</sup>. Sorte de répétition du « dernier voyage », la maladie rappelle à l'homme sa faiblesse essentielle et sa soumission à un ordre qui le dépasse, celui de la volonté divine. Mais l'humiliation dont parle Pascal vise surtout le détachement par rapport aux biens terrestres, ces attachements illusoire où fuit le cœur de l'homme, loin de Dieu, auquel il devrait pourtant se dédier entièrement<sup>595</sup>. La maladie est même présentée comme l'une des deux options qui permettent de dégager l'homme de son assujettissement au monde : « Si j'ai eu le cœur plein de l'affection du monde, pendant qu'il a eu quelque vigueur, anéantissez cette vigueur pour mon salut, et rendez-moi incapable de jouir du monde, soit par faiblesse de corps, soit par zèle de charité, pour ne jouir que de vous seul.<sup>596</sup> » En ôtant à l'homme son bien-être physique, en

---

<sup>593</sup> Comme chez Montaigne, il s'agirait de se saisir dans son entier : « Je m'estalle entier : c'est un SKELETOS où, d'une veüe, les veines, les muscles, les tendons paroissent, chaque piece en son siege. [...] Ce ne sont mes gestes que j'escris, c'est moy, c'est mon essence » (II, 6 « De l'exercitation », éd. cit., p.). Voir aussi Philippe Desan, « L'écriture du corps dans les *Essais* de Montaigne ou quand la médecine se met au service de la philosophie » dans *Écriture et anatomie. Médecine, art, littérature*, Giovanni Dotoli (éd.), Fasano, Schena, 2004, p. 97-111.

<sup>594</sup> L'expression apparaît même deux fois, à quelques lignes d'intervalle seulement : « Faites, Seigneur, que je me juge moi-même ensuite de cette destruction que vous avez faite à mon égard, afin que vous ne me jugiez pas vous-même ensuite de l'entière destruction que vous ferez de ma vie et du monde. Car, Seigneur, comme à l'instant de ma mort je me trouverai séparé du monde, dénué de toutes choses, seul en votre présence, pour répondre à votre justice de tous les mouvements de mon cœur, faites que je me considère en cette maladie comme en une espèce de mort, séparé du monde, dénué de tous les objets de mes attachements, seul en votre présence pour implorer de votre miséricorde la conversion de mon cœur ; et qu'ainsi j'aie une extrême consolation de ce que vous m'envoyez maintenant une espèce de mort pour exercer votre miséricorde, avant que vous m'envoyiez effectivement la mort pour exercer votre jugement. Faites donc, ô mon Dieu, que comme vous avez prévenu ma mort, je prévienne la rigueur de votre sentence ; et que je m'examine moi-même avant votre jugement, pour trouver miséricorde en votre présence. » (Blaise Pascal, « Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies », *Œuvres complètes*, éd. Jacques Chevalier, Paris, Gallimard, 1954, p. 607).

<sup>595</sup> *Ibid.*, p. 606-607 : « Je vous loue, mon Dieu, et je vous bénirai tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plu prévenir en ma faveur ce jour épouvantable, en détruisant à mon égard toutes choses, dans l'affaiblissement où vous m'avez réduit. Je vous loue, mon Dieu, et je vous bénirai tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plu me réduire dans l'incapacité de jouir des douceurs de la santé, et des plaisirs du monde ; et de ce que vous avez anéanti en quelque sorte, pour mon avantage, les idoles trompeuses que vous anéantirez effectivement pour la confusion des méchants, au jour de votre colère. »

<sup>596</sup> *Ibid.*, p. 606.



le chargeant de préoccupations et d'inquiétudes, la maladie le soustrait à la tranquillité agréable de la pleine santé, soubassement physiologique des plaisirs du monde. Il s'agit en outre de ménager au chrétien une solitude qui, dans le tourbillon des mondanités, lui est bien souvent inaccessible : le malade doit généralement s'isoler, un retraits qui lui permet de cultiver le seul lien qui vaille, l'amour de Dieu. Mais souffrir la faiblesse du corps n'est pas suffisant ; encore faut-il en faire un « bon usage » (c'est là tout l'objet de la prière) : « Faites-moi bien connaître que les maux du corps ne sont autre chose que la punition et la figure tout ensemble des maux de l'âme.<sup>597</sup> » La pénitence dont la maladie est l'occasion repose donc sur la correspondance du corps et de l'âme ; le trouble physique est envisagé comme l'expression d'un dérèglement de l'âme, transposition qui constitue précisément le châtement divin. Un peu plus loin, Pascal précise les contours de ces « maux de l'âme » : « Car, Seigneur, la plus grande de ses maladies est cette insensibilité, et cette extrême faiblesse qui lui avait ôté tout sentiment de ses propres misères.<sup>598</sup> » Ainsi, le corps est le moyen par lequel Dieu fait « sentir vivement » les déficiences d'une âme détournée de son Créateur, par lequel il les rend lisibles au pécheur, par lequel des troubles invisibles émergent à la surface. Ce parcours pénitent, Sévigné l'adopte nettement lorsqu'elle est atteinte de troubles sérieux. Lors de la crise de rhumatisme de 1676, les notations abondent, mais sous le signe de l'échec. Au début de l'épisode, elle écrit :

Si j'avais fait un bon usage de tout ce que j'ai souffert, je n'aurais pas tout perdu (il faudrait peut-être m'envier), mais je suis impatiente, ma fille, et je ne comprends pas comment on peut vivre sans pieds, sans jambes, sans jarrets et sans mains.<sup>599</sup>

Pour expliquer son échec, Sévigné a recours à un argument aussi léger qu'il est rapidement esquissé : une impatience qui tient bel et bien de son tempérament et donc de sa nature profonde. Mais balayer d'un revers de plume la possibilité de faire bon usage de ses douleurs révèle par contraste un autre argument, bien plus profond. Le cheminement herméneutique établi par Pascal dans la « Prière », qui prévoit de relier le corps à l'âme, est ici entièrement sapé par l'urgence vitale – c'est en tout cas ce que suggère l'épistolière – que représentent les parties évoquées par Sévigné. Quelques semaines plus tard, c'est l'indomptable expressivité du corps qui dissout tout espoir de faire un bon usage du rhumatisme : « Je tâchais d'avoir de la patience, et je voulais mettre à profit une si bonne pénitence, mais malgré moi, je criais souvent de toute ma force.<sup>600</sup> » La difficulté à convertir la souffrance physique en un rapprochement de Dieu trahit le relâchement de l'association entre souffrance humaine et

---

<sup>597</sup> *Ibid.*, p. 609.

<sup>598</sup> *Ibid.*

<sup>599</sup> II, p. 229. De Charles de Sévigné, sous la dictée de Mme de Sévigné.

<sup>600</sup> II, p. 252. De la *petite personne*, sous la dictée de Mme de Sévigné.

souffrance christique, et ce, malgré sa réactivation par l'augustinisme et Pascal, dans la « Prière » que nous mentionnions plus haut. Roselyne Rey a montré comment les prémisses d'une dédramatisation du rapport du pécheur à son corps dans le cadre de la Réforme ont permis de faire évoluer le statut de la douleur humaine. Moyen de se rapprocher de Dieu en rejouant le supplice du Christ, la souffrance est peu à peu réinvestie par la technicité médicale qui s'emploie à la résorber. L'œuvre de Montaigne témoigne de ce bougé nouveau entre humiliation et humilité de l'expérience humaine. Ainsi, même si la douleur physique et, plus largement, la maladie, sont conçues comme un message divin invitant à faire pénitence, elles ne sont pourtant plus valorisées comme telles. La recherche du soulagement devient l'enjeu central de leur réception, en tout cas dans la pratique médicale et savante la plus élitiste<sup>601</sup>. Charles de Sévigné lui-même, au chevet de sa mère en janvier 1676, témoigne de cette priorité : « Je ne ris point, comme ma mère vous le mande, mais, comme son mal n'est rien qui puisse causer la moindre inquiétude, on la plaint de ses douleurs, on l'amuse dans son lit, et du reste on fait tout du mieux que l'on peut pour son soulagement.<sup>602</sup> » La pénitence que suggère la maladie n'a donc de sens, dans la *Correspondance*, qu'à partir du moment où elle est articulée à la guérison, ou, du moins, à l'atténuation de la douleur. La figure du bon malade, ou, plus justement à propos de Sévigné, de la bonne convalescente, vient alors enrichir l'expérience du corps douloureux d'une véritable profondeur morale. Autrement dit, à travers ses soubassements spirituels, l'épreuve de la maladie fait de la réflexion morale et de la transformation de soi des médiatisations possibles de l'expérience physique. Nous irions plus loin : le sujet-Sévigné ne « digère » littéralement la maladie qu'en vertu de cet approfondissement, au cours duquel la déformation de la main et l'amende honorable que fait finalement l'épistolière constituent solidairement l'expérience du moi.

Si la référence à la punition divine apparaît dans un sourire<sup>603</sup>, le thème de l'humiliation par la maladie ou tout trouble physique, qui procède directement des arguments développés par

---

<sup>601</sup> Rey, Roselyne, *Histoire de la douleur*, Paris, La Découverte, 2000, p. 65-78. La question de la douleur rejoint celle du statut théologique de la souffrance des innocents au XVII<sup>e</sup> siècle, les animaux et les enfants. Roselyne Rey montre qu'à l'âge classique, le débat sur l'opium ne porte pas sur l'opportunité ou non de soulager la douleur, mais recoupe des querelles d'écoles dans lesquelles les paracelsiens, défenseurs de l'opium, sont régulièrement combattus. Plus encore : « La religion essaie de donner un sens à la souffrance ; ses discours et son cérémonial accompagnent ou organisent la maladie et la mort, elle vise à consoler et à expliquer, elle ne nous paraît pas dicter le comportement du médecin, dès lors qu'il s'essaie à rationaliser sa pratique, bien qu'une idéologie scientifique aboutissant à reléguer au second plan le soulagement de la souffrance puisse fort bien, sans en avoir toujours conscience, se nourrir d'une idéologie religieuse » (*op. cit.*, p. 104), propos qu'elle nuance en précisant qu'une telle disjonction concernerait davantage les élites médicales que l'ensemble des praticiens.

<sup>602</sup> II, p. 225. De Charles de Sévigné à Mme de Grignan.

<sup>603</sup> Par exemple à propos du rhumatisme de 1676. Le châtimeur divin est évoqué avec une distance amusée, mais il s'agit de légèreté plutôt que d'une réelle désinvolture. En soulignant l'habileté de Dieu, qui « donne le froid

Pascal, approfondit la jonction lexicale et conceptuelle entre un dysfonctionnement physiologique et son orientation spirituelle. À partir de l'idée d'une maladie qui heurterait la nature – et donc le tempérament –, l'application aux troubles physiques de la notion morale d'humiliation nous semble surreprésentée dans le corpus sévignéen<sup>604</sup>. L'épistolière en glose même le contenu, à propos de vapeurs qu'elle a subies au cours des années 1674 et 1675 : « J'ai eu bien des vapeurs, et cette belle santé, que vous avez vue si triomphante, a reçu quelques attaques dont je me suis trouvée humiliée, comme si j'avais reçu un affront » (II, 32). À travers la métaphore politico-militaire, c'est le registre moral qui permet à Sévigné d'inventer une manière de dire la faiblesse physique qui ménage une forme de distance, et, du même coup, l'émotion de sa destinataire. La mise en système du triomphe, de l'humiliation et de l'affront fait alterner la fortune et son revers, la grandeur et la déchéance, et confère à l'évocation de la santé l'allure d'une tragédie, qui nuance considérablement la légèreté éventuelle du propos. Les vapeurs en question sont le signe d'un renversement du destin, et plus particulièrement du destin féminin puisqu'elles accompagnent chez Sévigné l'arrivée de la ménopause – cette perspective rend à l'expression « belle santé » un sens très fort, la beauté étant aussi l'attribut des jeunes femmes. Et si cette « belle santé » subit les « attaques » dans l'extrait en question, le « je » hante pourtant littéralement l'expression de l'humiliation. Celle-ci frappe bien le sujet tout entier, et pas seulement sa constitution physique. Le thème de la mortification dans la maladie révèle, comme nous l'avons dit, l'échec de l'épistolière en matière de pénitence. À propos du rhumatisme qui la prive de l'usage de ses mains, et donc de l'écriture, Sévigné fait écrire à la *petite personne* :

Je suis si lasse de cette chienne d'écriture que, sans que vous croiriez mes mains plus malades, je ne vous écrirais plus que je ne fusse guérie. Cette longueur est toute propre à mortifier une créature qui, comme vous savez, ne connaît quasi pas cette belle vertu de patience. (II, 255)

---

*selon la robe* », Sévigné se soumet à la Providence tout en la saluant la manière dont la puissance divine aurait pris en compte les coutumes bretonnes – « [o]n ne saigne point, en ce pays, aux rhumatismes » – et, plus étonnant, sa personnalité : « [...] de tous les maux que je pouvais avoir, j'ai eu précisément le moins périlleux, mais le plus douloureux, et le plus propre à corriger mon insolence et me faire une poule mouillée, car les douleurs me feraient courir cent lieues pour les éviter » (II, p. 253, de la *petite personne* sous la dictée de Mme de Sévigné). Quelques jours plus tard, l'expression de la soumission prend les allures d'un renoncement dans un duel tout humain : « Mais il faut bien se soumettre quand Dieu le veut. C'est bien employé, j'étais insolente ; je reconnais de bonne foi que je ne suis pas la plus forte » (II, p. 255), extrait dans lequel la formule « de bonne foi » frise l'effronterie.

<sup>604</sup> Une étude synthétique de la notion ainsi qu'une analyse plus poussée de ses champs d'application restent à faire. Sur les transferts possibles entre humiliation publique et humiliation spirituelle dans un autre corpus, nous nous permettons de renvoyer à notre article « Vivre en disgracié : formes et enjeux de l'écriture humiliée chez Bussy-Rabutin » dans *L'humiliation. Discours, représentations et pratiques (XIV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Lucien Faggion, Christophe Regina et Alexandra Roger (dir.), à paraître.

Par un déplacement subtil qui fraye avec le paradoxe moral, l'épistolière suggère que la mortification est d'autant plus appropriée dans son cas qu'elle ne dispose pas de la vertu de patience, à laquelle, pourtant, la pénitence l'enjoint précisément. Seule avancée sur le terrain spirituel, à défaut de l'acquisition de la vertu de patience, une mortification au sens propre : l'altération des mains, de leur aspect et de leur mobilité, rend à l'humiliation sa réalité première, un abaissement physique et une dégradation des fonctions physiologiques. L'emploi des termes « créature » et « vertu » semblent annexer à la déchéance physique un exercice spirituel sans que jamais ce dernier ne brouille tout à fait la primauté de l'expérience du corps<sup>605</sup>. Plus encore, le ravaudage sur l'humiliation de la maladie et la pénitence qui pourrait s'y adjoindre permet de redéployer la mortification spirituelle dans un espace mixte, où épreuve physique et épreuve morale sont parfaitement solidaires et répondent de mêmes paradigmes. Nous voudrions même suggérer que la *Correspondance* propose une forme de relecture de notions galéniques comme la vertu ou la complexion à l'aune du prisme spirituel pascalien tel que la « Prière » le met en place. Ainsi, à propos du rhumatisme, Mme de Sévigné fait écrire à son fils que « jamais une femme n'a été plus humiliée, ni plus traitée contre son tempérament » (II, 229), une articulation qui montre comment est ménagé, au cœur du carnet de santé épistolaire, une réflexion sur la profondeur morale de l'expérience du corps. L'évocation du tempérament dans ce dernier extrait et la violence, suggérée ailleurs, de l'affront que constituent les troubles physiques soulignent une intériorité intime mobilisée par l'altération physique et que cette dernière permet de mettre au jour. La vibration de l'intime, le sentiment d'un espace à soi dans lequel l'expérience morale de la maladie prolonge et enrichit l'épreuve et la compréhension des dysfonctionnements du corps, donnent à la forme du vivant que nous interrogeons depuis le début de ce chapitre une dimension supplémentaire. À la différence de la topologie du cœur que propose Nicole et dont nous avons déjà établi les liens avec la *Correspondance*<sup>606</sup>, la profondeur que Sévigné explore dans l'expérience de la maladie à partir de ses implications morales ne s'oppose pas, ce nous semble, à une surface. Chez Nicole, l'articulation entre profondeur et surface rejoint la thématique des replis du cœur et est doublé par le couple enfouissement / expression qui structure la démarche de connaissance de soi. Dans la

---

<sup>605</sup> On ne retrouve pas chez Mme de Sévigné l'image du Dieu médecin – Dieu guérit l'homme de ses infirmités – dont Benedetta Papasogli rappelle qu'elle est classique en milieu janséniste et plus largement dans la pensée religieuse classique. Ainsi, pour Nicole par exemple, auteur pourtant bien connu de l'épistolière, le corps ne peut se libérer de ses parties malades que par retranchement et séparation : « [l'âme] ne s'aperçoit pas de ses attaches : mais elle commence de les sentir quand elle vient à être séparée de ce qu'elle aime » (*Des quatre dernières fins de l'homme*, cité par Benedetta Papasogli, art. cit., p. 340).

<sup>606</sup> Voir notre section « Expression de l'émotion et connaissance de soi : autour de Nicole », *supra*, p. 44-53.

*Correspondance*, la « profondeur de soi » qu'engage l'épreuve de l'altération physique constitue sans doute moins l'envers dissimulé d'une surface poreuse et lisible qu'elle réinvestit cette dernière d'une forme subjective et existentielle qui relève à la fois de l'intimité et de l'intériorité.

Réduite à l'état de « poule mouillée », craignant de s'attarder trop longtemps lors de ses promenades et de s'exposer au serein, Mme de Sévigné convalescente témoigne d'une humiliation dans laquelle l'exercice spirituel, le changement des habitudes et l'altération physique créent un continuum organisé selon un approfondissement progressif de l'expérience vitale. Sa cohérence physico-morale, qui confirme la pertinence d'un panorama synthétique du vivant, est inscrite au cœur de l'écriture sévignéenne, dans les allers-retours que la lettre se permet entre sens propre et sens figuré au sujet de cette « poule mouillée ».

J'ai dans l'esprit de sauver mes jambes, et c'est ma vie, car je suis tout le jour dans ces bois où il fait l'été. Mais à cinq heures, la poule mouillée se retire, dont elle pleurerait fort bien ; c'est une humiliation où je ne puis m'accoutumer. (II, 251)

La pénitence consiste ici en une métamorphose de tempérament, incarnée par l'icône animalière de la couardise<sup>607</sup>. Les nouvelles pratiques que l'attitude craintive de Mme de Sévigné implique sont entérinées de fait sans être tout à fait adoptées par la principale intéressée, qui résiste à la transformation de son mode de vie. Ainsi, non seulement l'abaissement de l'humiliation imprime à la vie une nouvelle forme<sup>608</sup>, marquée par un retour des bois particulièrement précoce<sup>609</sup> lorsque l'on songe aux promenades au clair de lune que l'épistolière pratiquait auparavant, mais en outre il ramène la transformation morale à son incarnation physique : l'image de la poule mouillée permet à Sévigné de suggérer les larmes que lui arrachent les nouvelles dispositions que lui impose sa convalescence. Le conditionnel, qui signale un ultime gage de fermeté spirituelle, a beau suspendre l'aveu des pleurs, la poule mouillée en parachève rétrospectivement l'expression et la divulgation dans la lettre. Si la figure de la poule mouillée représente par synecdoque l'affront subi à l'occasion des troubles du rhumatisme, elle n'en devient pas moins un point de vue singulier qui permet de rendre compte

---

<sup>607</sup> Furetière rappelle que l'expression est traditionnellement dévolue aux hommes qui se compromettent en « se mêl[ant] du ménage des femmes » (*Dictionnaire universel*, 1690), une dégradation d'un genre sexuel à l'autre que l'épistolière ignore sans vergogne.

<sup>608</sup> Un peu plus loin, l'épistolière propose une étude comparée de sa vie de convalescente et de sa vie passée : « Le beau temps continue ; si je n'étais point poule mouillée, je regretterais les Rochers, mais puisque je crains le serein, et qu'il faudrait passer toutes les belles soirées dans ma chambre, les longs jours me feraient mourir d'ennui, et je m'en vais. Il faut une grande santé pour soutenir la solitude et la campagne ; quand je l'avais, je ne craignais rien, mais présentement je crains les vapeurs de la rate » (II, p. 255). La figure de la poule mouillée constitue donc l'embrasseur qui permet à Sévigné d'envisager les variations du quotidien sous l'influence de la maladie.

<sup>609</sup> En accord avec les pratiques des poules consacrées dans divers proverbes et expressions.

de la continuité entre débordements physiologiques et sensations intimes : « J'ai couché à Courances, où je me serais bien promenée, si je n'étais point encore une sottie poule mouillée ; c'est *mouillée* au pied de la lettre, car je sue tout le jour » (II, 290). En exhibant la superposition du sens propre et du sens figuré grâce à l'emploi en mention de l'adjectif, l'épistolière revivifie la formule figée et, ce faisant, elle réintègre les fameuses « sueries » du rhumatisme dans la chaîne des bouleversements existentiels advenus avec lui. Transformation morale – en une personne craintive – et transformation physique charrient ensemble une intimité perturbée. C'est d'ailleurs avec un enthousiasme non dissimulé que l'épistolière évoque plus tard l'avancée de la guérison, en réemployant son double empenné : forme provisoire de l'existence et du moi, la poule mouillée, comme exemplification transitoire de l'éthos sévignéen, permet d'envisager la réversibilité des formes de vie associées à la maladie. Le rétablissement de la physiologie s'incarne ainsi dans le rapprochement des pratiques quotidiennes de leurs versions antérieures au rhumatisme : « Je me promène un peu tard, je reprends mon heure de coucher, mon sommeil se raccommode avec le matin ; je ne suis plus une sottie poule mouillée » (II, 319). Point de vue sur l'infime transformation du vivant, l'humiliation que synthétise la figure de la poule mouillée ne nous semble pas extérieure à l'expérience du sujet : au contraire, elle permet d'en saisir les nuances en s'ancrant fermement dans la chair malade. C'est à travers cette même image que l'épistolière rend compte, par exemple, de la dimension duale de la convalescence, entre retour à l'état normal – ou du moins antérieur – et persistance de signes du rhumatisme : « Il est vrai qu'il me reste encore la fantaisie de croire que j'ai froid quand je n'ai pas extrêmement chaud ; cela s'en ira avec la poule mouillée, qui prend tous les jours congé de moi » (II, 327). En même temps qu'elle exprime plaisamment le retour aux pratiques de vie antérieures au rhumatisme, Sévigné s'attache à relier ces conditions vitales vacillantes à la précarité de l'existence intime, que le thème de l'humiliation permet de révéler, à défaut de traduire un usage spirituel efficace de la maladie. La fébrilité des sensations primaires que sont le chaud et le froid voire leur inversion de polarité signent le caractère mouvant de la forme du vivant, qu'elle s'imprime dans les pratiques existentielles ou au cœur des perceptions intimes. La figure du bon malade, à travers le schéma classique de l'humiliation et ses emplois spirituels et moraux, implique donc moins la soumission à un ordre extérieur qu'une adaptation à ce nouveau moi que dessine l'expérience du rhumatisme. Au-delà des signes extérieurs lisibles à la surface de la peau et de la contrition spirituelle qui n'apparaît globalement que sous le signe de l'échec, une autre profondeur se dégage, où d'infimes variations existentielles apparaissent et nourrissent l'expérience du sujet, que ces nuances mêlent vie antérieure et vie convalescente,

réalité et imagination ou encore projection métaphorique et portrait de soi. Au fur et à mesure de l'épisode du rhumatisme de 1676, la pénitence fructueuse du bon malade semble donc peu à peu remplacée par les atermoiements héroï-comiques d'une marquise devenue poule mouillée et la profondeur spirituelle de la soumission à Dieu par une profondeur de soi. L'abaissement physique imposé par le rhumatisme conduit moins, dans la *Correspondance*, à un détachement des liens terrestres, comme le prescrit Pascal, qu'à l'intériorisation de la forme dégradée du vivant comme nouvelle image d'un moi transformé, auquel répond naturellement l'adaptation des formes de vie.

b. *Profondeur de soi et sédimentation de la lettre*

La maladie constitue bel et bien l'occasion d'un déplacement des contours de soi comme être vivant, ou plutôt d'un enrichissement de ces limites. La perception de la dimension organique du corps, révélée par les troubles physiologiques, est en effet approfondie par l'usage moral qui en est proposé, qu'il soit fructueux sur le plan spirituel ou qu'il se solde par un échec. La thématique du bon malade, inaugurée dans la *Correspondance* à l'occasion du rhumatisme de 1676, suggère une formulation inédite du sujet, dans laquelle forme organique, réforme morale et forme de vie s'articulent et interagissent. Nous avons proposé de concevoir cette formulation selon l'image de l'approfondissement de soi, et donc de la profondeur, reprenant en les déplaçant l'un des paradigmes augustinien de la connaissance de soi. Mais il nous semble qu'au-delà des accents hérités de Nicole, ce mouvement vertical constitue dans la *Correspondance* un mode d'appréhension de soi que le texte épistolaire s'attache à travailler et à amplifier. Autrement dit, si la conscience de l'activité organique du vivant émerge dans la maladie et notamment dans la douleur qu'elle provoque, elle suscite une réflexion sur l'état pathologique comme sur l'état normal, pour reprendre le vocabulaire de Canguilhem. La réflexion sur la forme du corps et la profondeur morale acquise au contact de la maladie ne semble être que la tête de pont vers une méditation sur la substance du « moi » qui ne se restreint pas au « moi » malade. L'art de la variation diaphasique, entre lexique médical et lexique moral, à propos des maladies mais aussi de l'émotion, suggère que cette méditation s'inscrit profondément dans l'écriture épistolaire, qu'elle y prend forme et se nourrit, pour ainsi dire, de la lettre.

Dans une lettre de 1680, Sévigné évoque un mal de ventre dont souffre sa fille, « une douleur bien vive et bien incommode » (II, 806). Elle commence par signaler le caractère

universel de ce mal avant de décrypter dans le propos de sa fille le signe d'une douleur particulièrement intense, et donc exceptionnel. L'épistolière écrit :

Il n'y a personne qui ne connaisse quelque douleur d'estomac ; celle que vous sentez est plus piquante et plus pesante, et cela se passe dans un endroit si intérieur et si intime, c'est tellement soi qui souffre, que j'admire, ma bonne, et j'ai toujours admiré votre douceur et votre patience ; je ne crois point qu'un autre pût soutenir ce mal comme vous. (II, 806-807)

À première vue, ce passage propose une nouvelle version de l'éloge d'une fille adorée, dont Mme de Sévigné ne cesse de promouvoir le tempérament, le charme et la vertu hors du commun. L'opposition entre le registre moraliste, à portée généralisante, et le registre intime, centré sur la personne de Mme de Grignan, contribue à distinguer cette dernière parmi la foule des souffrants ordinaires<sup>610</sup>. Chez elle, la fermeté et l'endurance sont à la mesure de l'intensité de la douleur. Mais un tel passage nous conduit surtout à suggérer que l'élaboration de la subjectivité et l'expérience du corps participent solidairement à l'épreuve de soi comme être vivant. En marge de la régulation des passions et de la territorialisation traditionnelle selon l'âme et le corps, quelque contenu philosophique que cette dernière ait pu prendre, l'épistolière propose ici de manière considérablement inédite une vision hybride du « moi », qui ne serait réduit ni à une entité psychologique, ni à une matérialité brute imposée par la vibration de la douleur. La gradation intensive que construit la phrase épouse le mouvement d'une descente dans les profondeurs, dans les replis de l'intériorité physique et vivante qui ignore les discours savants sur l'homme et revendique l'expérience individuelle comme seule mode de connaissance de soi. La dialectique que le texte met en place entre maxime et récit personnel permet à l'épistolière de se frayer un chemin vers un « soi » niché dans les strates successives qui définissent l'intime. Si la construction intensive sert d'un point de vue général la rhétorique de l'éloge emphatique, elle mobilise en propre une logique consécutive, comme si la dernière des propositions de la protase – « c'est tellement soi qui souffre » – dérivait des deux premiers segments intensifs. Cet enchâssement brosse à lui tout seul le tableau d'un sujet ancré dans son corps et le regardant non pas comme une mystérieuse extériorité, mais comme une part de lui-même. La précision et la délicatesse des sensations évoquées par Sévigné – « piquant », « pesant » – révèlent, plus que l'empathie, la familiarité de l'épreuve du vivant, son appropriation sensible, cognitive et poétique. Le lexique topologique, associé à la métaphore du drame – « cela se passe dans un endroit » –, contribue à localiser ces sensations, à les situer dans la forme du corps ; mais en soulignant la dimension « intérieu[re] » et « intime » de ce

---

<sup>610</sup> Dans cette dichotomie, Mme de Sévigné fait office de révélateur, proposant un rapprochement dont elle tire les leçons. Elle se fait en effet le héraut de cette distinction, par la voie de l'admiration dont elle martèle l'expression.



lieu, l'épistolière apparie recoins organiques, vivacité des sensations et conscience de soi, si bien que ces trois types de profondeurs n'en composent finalement plus qu'une, « soi ». Cette dernière proposition semble d'ailleurs particulièrement retorse et mérite au moins de formuler quelques hypothèses quant à son fonctionnement grammatical. Se superposent dans « c'est tellement soi qui souffre » deux ambiguïtés, qui se renforcent l'une l'autre. La première concerne le statut de la construction en « c'est...qui ». La fréquence et l'usage du clivage sont les mêmes en français classique qu'en français moderne<sup>611</sup>. La grammaire traditionnelle aborde généralement le problème du clivage en résonnant récursivement de la phrase clivée à sa version non-clivée, supposée antérieure conceptuellement selon une vision prescriptive et figée de l'ordre des mots. En l'occurrence, interpréter le segment comme une clivée en ces termes conduirait à proposer la formulation « initiale » suivante : *\*soi souffre / on souffre*. Le problème de la réexpression conjointe du pronom, sur lequel nous reviendrons, fait bien apparaître dans un cas l'incorrection, dans l'autre les lacunes de cet énoncé. Avec plus de profit, sans doute, on pourrait établir un lien entre le segment et la pseudo-clivée *ce qui souffre, c'est soi*, lecture qui a l'avantage de proposer une reformulation acceptable du pronom disjoint. Mais l'hypothèse d'un clivage implique d'extraire un constituant rhématique, sur lequel porte la focalisation, rejetant le reste du segment dans la zone thématique. Dans la lettre de Sévigné, le mouvement descendant accomplit au contraire un geste d'assemblage, créant les assises d'une subjectivité revivifiée dans l'expérience de la douleur et éprouvée dans l'écriture. Ce mouvement se conclut avec l'avènement de « soi », si bien que l'hypothèse d'une focalisation sur un des éléments dont la syntaxe consacrerait la valeur rhématique nous apparaît peu adéquate. L'adverbe « tellement » n'engage pas plus le lecteur à opposer la souffrance de « soi » à celle d'autres entités. L'analyse de Pierre Le Goffic nous semble précisément plus prompte à saisir cette nuance, sans pour autant renoncer à la distribution entre thème et rhème<sup>612</sup>. Selon cette perspective, « c' » représente la proposition relative « qui souffre » et l'énoncé implique l'identification entre le pronom « c' » et « soi », ce dernier segment jouant le rôle de prédicat et portant, donc, le rhème. Parce qu'elle tisse avec son énoncé support des liens ténus, la fonction attributive de « soi » rend compte de la portée synthétique de la formule sévignéenne, l'épreuve des douleurs d'estomac embrassant comme une seule et même entité les divers

---

<sup>611</sup> Fournier, Nathalie, *Grammaire du français classique*, Paris, Belin, 2002 : « Le statut du clivage en langue classique ne diverge en rien de son statut en français moderne : même fréquence, même analyse syntaxique, même fonction de rhématisation, et également mêmes ambiguïtés possibles sur le statut de la proposition en *qu-* [...] » (p. 135).

<sup>612</sup> Le Goffic, Pierre, *Grammaire de la phrase française*, Paris, Hachette, 1993, §155-158, p. 221-225.

aspects de l'expérience du sujet. La seconde ambiguïté de ce segment porte sur le statut du terme « soi » et il est apparu plus haut que ce statut ambivalent posait quelques difficultés dans l'analyse du clivage. Sur le plan strictement morphologique, « soi » est la forme disjointe et forte<sup>613</sup> correspondant à la forme conjointe complément « se » et sujet « il, elle, on » et n'est employée que lorsque le sujet en question reçoit une interprétation générale ou générique humain<sup>614</sup>. En français classique, en anaphore coréférentielle<sup>615</sup>, une concurrence existe entre les pronoms forts « soi » et « lui », même si les grammairiens entendent réserver « soi » aux antécédents indéfinis<sup>616</sup>. Dans le passage de Sévigné en question, la construction attributive que nous avons identifiée nous oblige à reconstruire la référence, de « soi » à « c' » et à son antécédent. C'est l'interprétation de ce dernier qui commande l'emploi de « soi », un « soi » qui ne commute pas, comme le pratique la langue classique, avec « lui » : « soi » renvoie en effet à une nature humaine envisagée à nouveaux frais par l'expérience d'une douleur intense, qui saisit le sujet dans toutes ses dimensions. Par cette formule incongrue<sup>617</sup>, l'épistolière fait émerger un « soi » qui n'est pas seulement un « moi », qui en porte les qualités subjectives et intimes sans s'y réduire. « Soi » dépasse l'instance de la personnalité ou de la psyché et embrasse la forme du corps vibrant de douleur et la vie qui l'anime. Le clivage mobilisant d'ordinaire un antécédent défini, le pronom « soi » reçoit ici ces mêmes effets de sens, si bien qu'on ne saurait le comprendre comme une version indéfinie de « lui » voire de « moi », mais comme l'indice de l'invention expérimentale d'une forme du sujet en tant que vivant : celui-ci est à la fois le support de la douleur et son instance phénoménale, en même temps qu'il se donne comme un point de vue sur elle.

L'innovation linguistique et la manière dont la phrase sévignéenne oscille entre plusieurs constructions syntaxiques et interprétations sémantiques contribuent donc à faire de la langue même, et, partant, de la lettre, une des instances de l'expérience du vivant<sup>618</sup>. La percée

---

<sup>613</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>614</sup> Riegel, Martin, Pellat, Jean-Christophe et Rioul, René, *Grammaire méthodique du français*, Presses universitaires de France, 2009, p. 371-372.

<sup>615</sup> C'est le cas ici, même si le référent de « soi » est diffus.

<sup>616</sup> Fournier, Nathalie, *op. cit.*, §274-277, p. 193-194.

<sup>617</sup> Une tournure clivée en « c'est...qui » est extrêmement rare avec le pronom « soi » (sans prétendre à une recherche exhaustive, cet emploi nous apparaît unique), lequel a par ailleurs une certaine productivité dans la langue classique autour des thématiques de l'amour de soi. C'est justement à ce sujet qu'on relève cette rare occurrence de la même expression, dans un texte de 1735 – « C'est soi qu'on aime lorsque le but de l'amour n'envisage que sa propre félicité [...] » (M. le Chevalier de Mouhy, *La Paysanne parvenue ou les Mémoires de madame la marquise de L\*\* V\*\**, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2005 [1735], p. 220) – mais dans un emploi différent de celui de Mme de Sévigné puisque « soi » est en position d'objet.

<sup>618</sup> Pour Merleau-Ponty, « l'opération d'expression, quand elle est réussie », se constitue pour et dans l'écrivain (pour et dans le lecteur) « comme un nouvel organe des sens » qui « ouvre un nouveau champ ou une nouvelle dimension à notre expérience » (*Phénoménologie de la perception*, éd. cit., p. 213).

intérieure à laquelle donne lieu la douleur de l'estomac, en raison de sa violence et de son caractère souterrain, ancre dans le mouvement de la phrase la révélation d'une profondeur de soi qui ne saurait se réduire aux « replis du cœur ». Procédant par poussées successives, la lettre met au jour l'effet de sédimentation des différents aspects de l'existence subjective : ceux-ci s'agrègent finalement dans un « soi » qui, entre défini et indéfini, prend en charge l'extrême personnalisation de l'expérience de la douleur et son universelle évidence, que la langue tend à figurer<sup>619</sup>. De la sensation au sentiment de soi, la forme du vivant est donc une somme de contours et une substance mystérieuse. Indissociable de l'expérience intime du sujet, elle contribue à intégrer ce dernier à l'ensemble des vivants, une dialectique que prend en charge le geste de l'écriture. Dans la lignée des oscillations entre intimité et généralité, la lettre reproduit à plusieurs échelles ces mêmes effets de sédimentation. Elle livre de la profondeur de soi, envisagée d'abord à l'aune de l'enrichissement de l'expérience du corps par la vie morale, une forme textuelle solidaire de la forme du vivant. Nous aurons l'occasion, par la suite, d'approfondir et de justifier plus précisément ces transferts. Nous nous contenterons pour le moment de constater la productivité épistolaire de l'expression de la douleur dès lors que celle-ci engage la forme du vivant, de la dimension organique du corps à la forme de vie. De même que le passage consacré aux douleurs d'estomac révélait une discussion entre l'expérience universelle et l'expérience individuelle, la *Correspondance* fait apparaître cette même tension en d'autres lieux. Nous aimerions suggérer que l'expérimentation à laquelle procèdent les lettres au sujet des frontières du vivant, de ses contours externes et internes, de la consubstantialité de la vie du corps, de la vie morale et plus généralement de l'existence ordinaire trouve un lieu d'expression privilégié dans une des images de soi que propose l'épistolaire. En reprenant à plusieurs reprises la fable de La Fontaine « Philomèle et Progné », Sévigné semble d'abord broder sur les morales lafontainiennes en s'appropriant la pratique galante de l'application<sup>620</sup>. Venant prendre des nouvelles de sa sœur Philomèle, laquelle s'est

---

<sup>619</sup> La tension entre le générique et le singulier, que l'on retrouvera à travers d'autres enjeux épistolaires, peut être rapprochée de la réflexion contemporaine sur l'écriture du quotidien. Voir Marielle Macé, « La vie et les formes. Quelles approches du quotidien ? », *Critique*, automne 2008, n° 739, p. 1005-1017. En commentant l'ouvrage de Michael Sheringham, *Everyday Life : Theories and Practices from Surrealism to Present*, elle suggère que chez lui, les textes littéraires sont conçus comme des « comptes rendus d'expériences attentionnelles » (*ibid.*, p. 1012). La notion d'attention – et notamment l'attention à soi – nous semble tout à fait fructueuse pour décrire l'écriture sévignéenne.

<sup>620</sup> Pour un point sur l'application mondaine, nous renvoyons à Bernard Beugnot, *La Mémoire du texte. Essais de poésie classique* (Paris, Champion, 1994). Il en rappelle les enjeux et la définit relativement à l'élite lettrée du second XVII<sup>e</sup> siècle qui la pratique allègrement. Il s'appuie notamment sur une lettre de Pellisson à Donneville, conservée dans les papiers de V. Conrart à la Bibliothèque de l'Arsenal et publiée en 1859 par F.-L. Marcou (*Étude sur la vie et les œuvres de Pellisson*, p. 465-467) où Pellisson distingue « quatre manières d'alléguer un passage », qui mobilisent tour à tour la variété, la nouveauté, l'ingéniosité, le divertissement, la surprise et le rire.

retranchée dans un bois<sup>621</sup> où son chant n'est destiné qu'aux animaux, Progné lui reproche son isolement : « Le désert est-il fait pour des talents si beaux ?<sup>622</sup> » À propos des rossignols bretons et provençaux, dont Mme de Grignan comme Mme de Sévigné célèbrent le charme, la même question est reprise dans la lettre :

Il y aura demain un an que j'arrivai [en Bretagne]. J'y avais commencé le printemps à Chaulnes, dont les rossignols sont dignes d'être comparés aux vôtres. Ah ! que vous m'en dites des merveilles ! Il est vrai qu'il faut dire : *Le désert est-il fait pour des talents si beaux ?* Mais vous savez les raisons de la pauvre Philomèle. (III, 884)

Un peu plus loin, Sévigné cite à nouveau le même vers, mais en approfondissant l'application : « Je dis, sur votre meuble, ce que Progné disait à Philomèle : *Le désert est-il fait pour des meubles si beaux ?* Et à Paris vous n'avez que des misères ! » (III, 885). Cette fois les « talents » sont des « meubles » et Sévigné subvertit l'arrière-plan ovidien, très sombre, pour évoquer une question purement matérielle. On pourrait lire dans cet écart de registre la trace de l'écriture badine et humoristique de l'épistolière. Pourtant, il nous semble qu'il faut lire les deux applications ensemble : elles constituent un système où l'opposition entre la ville mondaine et la campagne solitaire est peu à peu reconfigurée en un antagonisme entre solitude et vie commune. Les talents gâchés des rossignols provençaux et bretons ne constituent pas rétrospectivement le véritable scandale. Scandaleuse est quant à elle la négligence matérielle qui fait de Paris, le lieu de la vie partagée lorsque la comtesse y séjourne, un espace misérable

---

<sup>621</sup> Voir Ovide, *Les Métamorphoses*, IV, v. 668. On pourra également consulter l'introduction de *Philomèle. Figures du rossignol dans la tradition littéraire et artistique*, Véronique Gély, Jean-Louis Haquette et Anne Tomiche (dir.), Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2006. Véronique Gély et Anne Tomiche reviennent dans cette introduction sur la brutalité de l'épisode ovidien et insistent sur l'importance de la mutilation infligée à Philomèle. Sur cette question, voir Marie-Claire Chatelain, « La figure galante de Philomèle » dans *op. cit.*, p. 119-134). La critique passe en revue les nombreuses reprises dont la figure de Philomèle-rossignol a fait l'objet au XVII<sup>e</sup> siècle, les poètes insistant tour à tour sur la douceur pastorale qu'elle incarne – dans laquelle Théophile, Racan, Saint-Amant ou Tristan chantent la solitude –, la lyrique amoureuse et les pouvoirs de l'art. La tonalité élégiaque est parfois subvertie, de nouvelles formes comme le madrigal amoureux ou le rondeau faisant alors de cette figure celle d'une ingéniosité teintée d'érotisme (Nervèze, *Essais poétiques* ; Benserade, *Métamorphoses d'Ovide en rondeaux*). Chez Georges de Scudéry, le silence de la Philomèle mutilée sert même une esthétique de la pointe. Décrivant une peinture de Salviati représentant Philomèle après sa mutilation, Scudéry écrit :

« Non, ce n'est point une peinture  
Que cette nymphe qui nous plaît :  
Ce n'est point l'Art, c'est la nature  
Qui la rend belle comme elle est.  
Elle est vivante ; elle respire ;  
Elle gémit ; elle soupire ;  
Elle pleure, ô qu'elle a d'appas !  
Si tu n'entends point sa harangue,  
C'est qu'on ne peut parler sans langue,  
Et que la belle n'en a pas. »

(*Cabinet de Monsieur de Scudéry*, éd. Christian Biet et Dominique Moncond'huy, Paris, Klincksieck, 1991, p. 209, texte cité par M.-C. Chatelain, art. cit., p. 124).

<sup>622</sup> La Fontaine, Jean de, *Fables*, III, XV, éd. cit., p. 127.

et dénué de tout soin. C'est donc paradoxalement dans la vie matérielle que la référence à l'histoire tragique de Philomèle et Progné réactive les accents les plus douloureux du récit ovidien, qui vibrent encore dans la fable de La Fontaine. L'adaptation du vers « Le désert est-il fait pour des talents si beaux ? » suggère que la variation à partir de la fable permet à l'épistolière de s'attribuer provisoirement le rôle de Progné mais surtout de faire apparaître, avec davantage de netteté que le laisse supposer le registre de l'enjouement, le scandale moral et émotionnel que constitue l'éloignement de Mme de Grignan. Plus précisément, elle signale que si l'épistolière endosse le rôle de Progné, ce n'est qu'au prix d'une réorientation de son discours : dans la fable, Progné vient railler la solitude de sa sœur avec, sinon de la malveillance, au moins de la frivolité. Le discours de Progné-Sévigné se fait lui bien plus sérieux. Cette révision nous permet d'envisager une autre métamorphose sévignéenne. Au gré d'une réflexion sur le souvenir qui réapparaît tout au long de la *Correspondance*<sup>623</sup>, Philomèle, associée au chant du rossignol, permet à Sévigné d'exprimer la plainte de la séparation sans cesser de charmer. La fable de La Fontaine ressurgit alors comme point de départ d'une petite méditation et l'interaction de la lettre avec la ressource poétique crée une chambre d'échos où la douleur de la séparation trouve toutes sortes de ramifications. Évoquant un futur départ pour la Bretagne, Sévigné écrit :

Je partirai pour la Bretagne quand j'aurai fini vos affaires ici ; je ne pourrais pas y vivre en repos sans cela. Je suis de votre avis sur ce que dit Philomèle, mais quand on ne saurait trouver de lieu qui ne fasse souvenir, ou qu'on porte si vivement le souvenir avec soi, on est à plaindre. (I, 742)

Dans les pas de sa fille, Sévigné reprend donc cette fois les arguments qu'oppose Philomèle à sa sœur, alors que Progné lui rappelle de manière franchement indélicate la fureur passée de Térée dont elle a subi la violence<sup>624</sup>. Dans ce passage comme dans l'extrait précédent – « vous savez les raisons de la pauvre Philomèle » –, Sévigné, en oiseau blessé, épouse et fait sien le sort tragique de Philomèle. Le souvenir que porte Philomèle avec soi, c'est la langue coupée ovidienne, blessure irréparable qui la fait fuir la ville et les mondanités. Par un subtil jeu d'interférences et de variations, Sévigné rejoue la vivacité sensible de la douleur qu'elle éprouve parce qu'elle vit loin de sa fille. L'organe mutilé de Philomèle se donne comme

---

<sup>623</sup> Nous consacrerons une section à cet aspect et reviendrons sur ce passage : voir « La vivacité du souvenir ou l'autre vie que l'on porte avec soi », *infra*, p. 365-370.

<sup>624</sup> « — Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage  
 Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :  
 En voyant les hommes, hélas !  
 Il m'en souvient bien davantage. »  
 (La Fontaine, « Philomèle et Progné », *op. cit.*, v. 21-24, p. 127).

le détail mythologique qui dévoile par métonymie l'actualité et la virulence de la douleur sévignéenne. Mais les chemins qu'emprunte Sévigné et qui font planer sur le souvenir de sa fille l'ombre des mésaventures de Philomèle sont particulièrement tortueux. Ramifications internes à la *Correspondance*, d'une part, interactions avec La Fontaine d'autre part, la figure de Philomèle semble mobiliser textes et ressources en série, par strates successives. Quand Philomèle affirme qu'à la vue des hommes – et par « les hommes » il faut entendre aussi bien la violence sexuelle de Térée, sa vengeance mutilante, la cour, le monde où s'exerce le langage articulé, ce dont elle n'est plus capable –, il lui en souviendrait « bien davantage », elle désigne aussi bien l'acuité du souvenir, qui en serait renforcée, que les divers éléments qui l'ont composé comme souvenir douloureux. Sévigné exploite donc le suspens laissé par ce « bien davantage », qui prend un sens à la fois qualitatif et quantitatif, et développe l'argumentaire de Philomèle, laissé à l'état d'esquisse évocatoire dans la fable de La Fontaine – le « mais » par lequel Sévigné initie ce commentaire n'a donc pas une valeur adversative mais cumulative voire consécutive. De l'approfondissement de la fable lafontainienne à son arrière-plan ovidien, le palimpseste que propose l'écriture de Sévigné rend compte de la profondeur de soi creusée à flanc de lettre.

Quelle forme prend ma douleur ? Quelle forme prends-tu lorsque tu souffres ? Où situer ma douleur ? Qui suis-tu ou que suis-tu lorsque tu souffres ? Ces questionnements, la *Correspondance* les soulève et leur donne des réponses provisoires et innovantes. L'intimité et l'intériorité dont la douleur dévoile aussi bien l'empreinte organique que la profondeur morale se voient considérablement enrichies par la multiplication des figures d'emprunt, des textes et des ressources mobilisés lorsqu'il s'agit de dire l'intensité de la vie subjective. Au gré des variations de l'existence intime, le travail de l'écriture tisse entre elles les expériences vitales. Si, comme nous l'avons montré dans les deux premiers temps de ce chapitre, la réflexion sur les limites charnelles et organiques du vivant trouve à se nourrir de la vie ordinaire, l'activation de la vie morale dans la maladie confère à cette expérimentation une troisième dimension en dégageant l'épaisseur d'une profondeur de soi.

c. *Animalité et humanité : la forme du vivant entre exercice moral et art d'écrire*

Dans le prolongement de cette nouvelle dimension, sculptée dans le tissu épistolaire, la figure de Progné-Sévigné suggère un autre travail de la forme du vivant, autour de la ligne qui sépare animalité et humanité. Avant tout traitement poétique, la question concerne d'abord la situation de l'épistolière par rapport à la thèse cartésienne des animaux-machines. Alors qu'elle

évoque la compagnie du cardinal de Retz et les discussions qu'elle peut avoir avec lui, l'épistolière ajoute :

Parlez un peu au Cardinal de vos machines, des machines qui aiment, des machines qui ont une élection pour quelqu'un, des machines qui sont jalouses, des machines qui craignent. Allez, allez, vous vous moquez de nous ; jamais Descartes n'a prétendu nous le faire croire.<sup>625</sup> (I, 464)

Jean Deprun souligne à raison la cohérence de ce sarcasme<sup>626</sup> avec la manière dont les chiens de compagnie, et notamment Marphise, poignent çà et là dans la sociabilité sévignéenne<sup>627</sup>. Plus largement, on relève bien dans la *Correspondance* des indices d'une attention à la sensibilité des bêtes, par exemple à propos de la comparaison entre un épagneul offert par Mme de Tarente et Marphise : « C'est toute la beauté, tout l'agrément, toutes les petites façons, hormis qu'il ne m'aime point. Il n'importe ; je me moquerai de ceux qui se sont moqués de la pauvre *Marphise*. Cela est joli à voir briller et chasser devant soi dans une allée » (II, 141). Le détail des impressions dégagées de la présence des chiens montre que celle-ci dépasse le seul usage ornemental. Un tel passage évoque la possibilité d'un lien affectif mais aussi l'attention à la dimension vivante des bêtes<sup>628</sup>. Le thème de la jalousie des animaux, que

---

<sup>625</sup> Diderot ironisera de même dans *Le Rêve de d'Alembert* (éd. Colas Duflo, Paris, Flammarion, 2002, p. 68) : « Cet animal se meut, s'agite, crie. J'entends ses cris à travers la coque ; il se couvre de duvet ; il voit ; la pesanteur de sa tête, qui oscille, porte sans cesse son bec contre la paroi intérieure de sa prison ; la voilà brisée ; il en sort, il marche, il vole, il s'irrite, il fuit, il approche, il se plaint, il souffre, il aime, il désire, il jouit, il a toutes vos affections, toutes vos actions, il les fait. Prétendez-vous avec Descartes que c'est une pure machine imitative [?] Mais les petits enfants se moqueront de vous ; et les philosophes vous répliqueront que, si c'est là une machine, vous en êtes une autre. »

<sup>626</sup> Le ton employé par l'épistolière dans ce passage, celui de la raillerie et du sarcasme, assorti d'une démonstration par l'expérience empirique et l'évidence, nous semble étonnamment proche de celui adopté par La Fontaine dans le « Discours à Mme de La Sablière » :

« Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,  
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire »

(*Fables*, livre IX, éd. cit., v. 114-115, p. 301). Jean Deprun rappelle qu'on retrouve ce même type d'argument dans le discours d'une dame mise en scène par le père Bougeant (*Amusement philosophique sur le langage des bestes*, 1739). Celle-ci ne croit pas que les âmes des bêtes puissent être des démons et répond : « Comment, ma chienne serait un diable qui coucherait la nuit avec moi, et qui me caresserait tout le jour ? Je ne le vous passerai jamais » (cité par Jean Deprun, « Mme de Sévigné et les controverses postcartésiennes : des "animaux-machines" aux "Âmes vertes" », *Marseille*, 1973, n°95 « Mme de Sévigné. Molière et la médecine de son temps », p. 43-52, note 3 p. 43). Pour Delphine Reguig, c'est l'adhésion de Mme de Grignan dont se moque l'épistolière : « La théorie de l'animal-machine ne convainc pas Mme de Sévigné et l'assaut stylistique des anaphores qui soutiennent l'énumération impose un ton de voix où domine, encore une fois, l'ironie. On devine ici le pastiche ; mais l'auteur pastiché est sans doute bien davantage Mme de Grignan, récitant son bréviaire cartésien, que le philosophe lui-même. Mme de Sévigné imite, en forçant le trait moqueur et peut-être jaloux, l'adhésion de sa fille au cartésianisme » (art. cit., p. 516).

<sup>627</sup> « Notre Abbé, et La Mousse, et *Marphise*, ont grand besoin de ma présence » peut-elle écrire (I, p. 322). Voir Jean Deprun, art. cit., p. 43. Sur la thèse des animaux-machines comme les thèmes postcartésiens de la suspension de l'impulsion divine et des négations convertibles, Jean Deprun estime que chez Mme de Sévigné, la greffe n'a pas pris.

<sup>628</sup> Sur un mode badin, Sévigné appelle d'ailleurs au respect des bêtes – elle entend venger Marphise des moqueries portées contre elle. La badinerie travaille pourtant un objet de préoccupation de plus en plus prégnant à l'époque, certains comme Meslier accusant Descartes d'encourager la violence envers les bêtes (Jean Deprun, art. cit.),

l'épistolière évoque à propos de la thèse cartésienne, apparaît d'ailleurs dans une autre lettre, où Sévigné raconte sur un mode badin comment son affection pour Fidèle, l'épagneul, risque de susciter les reproches de Marphise<sup>629</sup>. Cette sensibilité constitue en quelque sorte un terreau favorable bien que non suffisant à la problématisation de la validité de la frontière qui sépare traditionnellement animalité et humanité. Non que cette frontière soit abolie, que ce soit chez Gassendi, La Fontaine ou encore, et cela va sans dire, chez l'épistolière à travers les quelques témoignages d'affection qu'elle manifeste pour ses animaux de compagnie ; mais du moins l'attention à la sensibilité des bêtes et à leurs conditions existentielles rend-elle possible la pensée d'une chaîne des vivants dans laquelle cousinages et points de passage pourraient être envisagés<sup>630</sup>. Si, dans le « Discours à Mme de La Sablière », La Fontaine fonde son argumentation sur des preuves factuelles de l'intelligence des bêtes<sup>631</sup>, Sévigné engage ce même continuum par le biais des parentés émotionnelles entre la vie affective des hommes et celle des

---

réflexion qu'il faut également articuler aux interrogations quant à la justification spirituelle de la douleur animale. Si, dans la théologie chrétienne, la douleur a un sens dans la perspective de la vie éternelle, elle n'en a plus pour les bêtes, celles-ci étant privées de pensée et donc de libre-arbitre. La douleur animale constitue donc un argument de poids pour les philosophes qui contestent le providentialisme. Pour ces remarques, voir Roselyne Rey, *op. cit.*, p. 90 *et sq.* En réalité, les idées de Descartes sur l'animalité sont bien plus nuancées, une prudence sur laquelle insiste le père Poisson dans son *Commentaire ou remarques sur la méthode de M. Descartes* (1671) et qui est à la mesure de l'enjeu théologique du statut de l'âme des bêtes. Dans une lettre à Morus datée du 5 février 1649, Descartes admet que les bêtes ont une *anima*, mais en la qualifiant de *corporea*. Pour ces remarques et références, voir Henri Gouhier, *Cartésianisme et augustinisme au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Vrin, 1978, p. 111-112.

<sup>629</sup> Ménageant les allusions au registre amoureux, Mme de Sévigné demande à sa fille de garder le secret sur cette affection naissante : « Voilà l'histoire, que je vous prie de ne point mander à *Marphise* à Paris, car je crains les reproches » (II, 160).

<sup>630</sup> Le renouvellement de l'attention aux bêtes et l'interrogation de l'édifice aristotélicien, qui réduit l'animal à une version dégradée de l'homme, composent une mutation aussi bien zoologique qu'anthropologique : « La pensée moderne se penche plus particulièrement sur cette marge d'indifférenciation, ou tout du moins d'ambiguïté, où l'animal semble s'humaniser, et l'homme s'animaliser [...] » (Thierry Gontier, « Préface » dans *Animal et animalité dans la philosophie de la Renaissance et de l'âge classique*, Thierry Gontier [dir.], Louvain-Paris, Peeters, 2005, p. 1-4, p. 2).

<sup>631</sup> En affirmant successivement que, pour une partie, l'âme humaine partage avec celle des animaux la même matérialité, et que les hommes disposent par ailleurs d'une autre âme, incorporelle celle-là, La Fontaine souligne à la fois la différence zoo-anthropologique et une forme de continuité des vivants, dans le sillage de Gassendi :

« Nous aurions un double trésor ;  
L'un cette âme pareille en tous tant que nous sommes,  
Sages, fous, enfants, idiots,  
Hôtes de l'univers, sous le nom d'animaux ;  
L'autre encore une autre âme, entre nous et les anges  
Commune en un certain degré »

(« Les deux Rats, le Renard et l'Œuf », *Fables*, livre IX, éd. cit., v. 42-47, p. 304). Il y aurait bien des rapprochements à établir entre la proposition de La Fontaine et l'animalité « anthropore » de l'humanité selon Agamben, bien qu'on convoque là deux mondes philosophiques considérablement éloignés. Pour Agamben, la frontière entre animalité et humanité ne se situe pas entre l'animal et l'homme mais dans l'homme même (*L'Ouvert : de l'homme et de l'animal*, Joël Gayraud [trad.], Paris, Payot & Rivages, 2002, p. 25-26 et p. 32-33) : « L'anthropogenèse est ce qui résulte de la césure et de l'articulation entre l'humain et l'animal. Cette césure passe d'abord à l'intérieur de l'homme » (*ibid.*, p. 126).



animaux<sup>632</sup>. L'épreuve de la continuité des êtres vivants, sans considération de son extension ni de son homogénéité, constitue donc avant tout un fait d'expérience<sup>633</sup>. Or, c'est précisément dans l'épreuve sensible que l'exploration poétique de la continuité entre animalité et humanité s'enrichit ; cet autre tracé de la forme du vivant émerge donc à la croisée de l'expérience du monde vivant – au contact des animaux – et de l'exercice épistolaire, où les animaux sont tour à tour identités d'emprunt et protagonistes de petites fables ravaudant sur La Fontaine.

Ces deux champs d'expérimentation cumulés, les transferts entre humains et animaux apparaissent nombreux dans la *Correspondance* et surreprésentés par rapport aux écritures personnelles qui lui sont contemporaines<sup>634</sup>. À première vue, l'animal apparaîtrait comme une des formes de l'autoportrait et de ses variations, une source parmi tant d'autres de l'enjouement des lettres. L'épistolière se plaît ainsi à prendre l'aspect des animaux sylvestres et à épouser du même coup leur sauvagerie.

Mesdemoiselles, vous devriez bien me mener avec vous à Rochecourbière ; j'y tiendrais fort bien ma place. Hélas ! je suis une biche au bois, éloignée de toute politesse. Je ne sais plus s'il y a une musique dans le monde et si l'on rit ; qu'aurais-je à rire ? (II, 977)

Aux Rochers, l'épistolière est écartée des mondanités parisiennes mais aussi provençales et, en l'occurrence, aixoises. La biche apparaît donc comme un emprunt provisoire – voire une *persona*, au sens étymologique du terme – qui mobilise davantage le milieu sylvestre et ses caractéristiques (solitude, grossièreté, naïveté) qu'il ne suggère une parenté formelle entre l'animal et l'épistolière. Pourtant, tout poétique qu'elle soit, la métamorphose de Mme de Sévigné en biche suggère, ce nous semble, une réflexion bien plus profonde sur la continuité des règnes, ultime version de la forme du vivant dont la *Correspondance* livre les épreuves successives. Certes, en se faisant biche par et dans l'écriture, l'épistolière trouve une nouvelle manière d'exprimer la douleur de la séparation, la distance

---

<sup>632</sup> Alors qu'elle rapporte la mort de l'évêque de Léon, en 1671, Mme de Sévigné affirme qu'ainsi trépassé, il saura bientôt « si la matière raisonne ou si elle ne raisonne pas, et quelle sorte de petite intelligence Dieu a donnée aux bêtes » (I, p. 356). Dans le cadre du dialogue cartésien avec Mme de Grignan, que les lettres brodent au fil du temps, le ton est certes badin et connivent mais il n'empêche pas l'épistolière d'envisager cette continuité comme un possible.

<sup>633</sup> Le même type d'argument est utilisé par Liancourt lorsqu'il soutient contre Arnauld l'intelligence de ses deux chiens, comme le rapporte Nicolas Fontaine dans ses mémoires (voir Jean Deprun, art. cit., note 4 p. 43).

<sup>634</sup> Sans doute la dimension bigarrée de la langue de Sévigné, son goût pour le prosaïsme et le quotidien mais aussi pour les proverbes, nourrissent-ils pour une part la présence forte des animaux comme comparants (voir l'énoncé proverbial « doux comme un mouton », par exemple I, p. 507). Voir le répertoire des néologismes proposé par Fritz Nies, *op. cit.*, p. 381-451, qui fait la part belle aux énoncés proverbiaux. Pour une analyse du rapport entre l'écriture proverbiale et le goût classique, voir Cécile Lignereux, « Le proverbe, faute de goût ? » dans *L'invention du « mauvais goût » à l'âge classique (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Jean-Christophe Abramovici et Carine Barbafieri (dir.), Louvain-Paris, Peeters, 2013, p. 255-269.

géographique qui la tient éloignée de sa fille étant incarnée par l'opposition hyperbolique des milieux, scène mondaine – à Grignan et Aix – contre bois sauvages. Mais plutôt qu'une variation sur la douleur, destinée à égayer la litanie plaintive<sup>635</sup>, une telle métamorphose nous semble constituer un approfondissement de cette même thématique. On la retrouve en effet en d'autres lieux, associée à d'autres figures animales. Par exemple en 1671, année paroxystique du déchirement affectif :

Pour moi, il me semble que je suis toute nue, qu'on m'a dépouillée de tout ce qui me rendait aimable. Je n'ose plus voir le monde, et quoi qu'on ait fait pour m'y remettre, j'ai passé tous ces jours-ci comme un loup-garou, ne pouvant faire autrement. Peu de gens sont dignes de comprendre ce que je sens. (I, 155)

Les deux extraits mis en regard font apparaître une même analyse : il s'agit moins d'opposer la rustauderie à la politesse que de saisir le repli sur soi que provoque l'émotion de l'absence. Le retrait des mondanités n'est alors pas seulement une donnée explicite de la vie provinciale mais aussi une disposition d'esprit provoquée par l'obsession qui hante l'épistolière. Dans cette perspective, la biche – comme le loup-garou, mais nous réservons ce cas à la suite de cette analyse – suggère d'autres pistes d'analyse que le seul égaïement. En mobilisant les caractéristiques qui sont traditionnellement associées à cet animal – la grâce, mais aussi la fragilité et la timidité –, le portrait de soi en biche ne se limite pourtant pas au symbole ou aux connotations. La biche est véritablement la forme sensible du dépouillement mondain qu'évoque l'épistolière dans le second extrait auquel nous prêtons attention : elle se donne comme le héraut de la fragilité affective et relationnelle de Mme de Sévigné<sup>636</sup>. Toutefois, loin d'être un « autre », faisant basculer l'épistolière dans un autre règne à grand renfort de métamorphose, la biche est clairement réarticulée au règne humain, ce qu'indique l'analyse du retranchement qu'offrent ces lettres. À l'image de la langue coupée de Progné, cet animal apparaît en effet comme un humain qu'on a privé de compagnie et d'affection. Le repli sylvestre fonctionne comme un déclasserment ou une régression par rapport à l'harmonie affective expérimentée lorsque Mme de Sévigné retrouve sa fille, ce que confirme l'emploi du forclusif « plus » dans l'avant-dernier segment du passage – « Je ne sais plus s'il y a une

---

<sup>635</sup> Ce type d'analyse, autour de l'idée que Mme de Sévigné cherche à éviter l'ennui de sa destinataire et la pesanteur de son discours, est très souvent mobilisé pour interpréter l'art d'écrire sévignéen et la façon qu'a l'épistolière de redire la même émotion sous des formes différentes. Voir par exemple Cécile Lignereux, « Les modulations des aveux de tendresse dans les lettres de 1671 à Mme de Grignan », *Styles, genres, auteurs*, 2012, n°12, Antoine Gautier et Sandrine Hériché-Pradeau (dir.), p. 53-67.

<sup>636</sup> L'animalité permet de réfléchir sur la relation du sujet au monde (la biche qualifie ici cette relation d'exposée). Giorgio Agamben rappelle la distinction qu'établissait Bichat entre vie nutritive – notion aristotélicienne qui concerne les seules fonctions organiques – et vie animale, la seconde se définissant par la relation au monde extérieur : voir *op. cit.*, p. 30-31.

musique dans le monde et si l'on rit ». Dans la déclinaison des activités honnêtes qui matérialisent la politesse perdue, la mention du rire semble d'ailleurs capitale. À la fois événement des bonnes compagnies et réaction motivée par la gaieté qui y règne, le rire apparaît ici comme un attribut lointain, arraché à l'épistolière par le triomphe de la mélancolie et de manière concomitante avec sa transformation en biche. En analysant l'impossibilité du rire dans la contrainte du chagrin, Sévigné compose une réflexion sur les attributs humains et l'espace qu'ils partagent avec ceux de l'animal. Simple version amendée de l'homme, à laquelle on a ôté le raffinement de la musique et du rire, la biche semble donc interrogée comme forme possible du « je » au sein d'un seul et même monde vivant. Car si « le rire est le propre de l'homme » et si, en conséquence, l'animal ne jouit pas de cette faculté, ce n'est qu'au titre d'une modulation sur un même axe, dont l'art d'écrire sévignéen éprouve la possibilité éthique et les enjeux émotionnels.

De la précarité affective, que l'épistolière explore entre animalité et humanité, l'animal permet de révéler la matérialité sensible. La simplicité de l'énoncé « je suis une biche au bois », que renforce l'harmonie des bilabiales – le son [b] se dédouble comme un écho –, exemplifie le dénuement, thème que l'épistolière développe davantage encore dans l'extrait consacré au loup-garou. Dans l'étude lexicologique qu'il consacre à ce mot, Frédéric Calas en souligne le caractère inattendu dans le cadre d'une correspondance privée, de surcroît de la part d'une femme<sup>637</sup>. Si la biche, forme mythologique associée à Diane et à la féminité, semblait naturel sous la plume de l'épistolière, la figure du loup-garou crée à première vue une plus forte dissonance. Or, on l'a vu, le paramètre de la féminité n'est pas décisif dans l'interprétation de cette métamorphose ; il n'entre pas davantage dans la convocation du loup-garou. En effet, la violence de ce masque tient davantage à sa sauvagerie extrême qu'au décalage de genre qu'il produirait par rapport à Mme de Sévigné. Dans un autre extrait où l'épistolière se peint en loup-garou, c'est la dépendance de cette créature mythique avec le cycle lunaire qui retient par exemple l'attention de Sévigné : « Je suis toujours dehors, faite comme un loup-garou. Le dessus de mon humeur dépend fort du temps, de sorte que pour savoir comme je suis, vous n'avez qu'à consulter les astres » (II, 154-155). Mme de Sévigné explore sa condition vitale à travers l'appartenance du loup-garou à l'univers et à ses lois astrologiques, brochant sur la correspondance du loup-garou avec la pleine lune. À travers cette figure mi-animale, mi-humaine, c'est donc un véritable approfondissement cosmique que met en œuvre la lettre dans

---

<sup>637</sup> Frédéric Calas, Nathalie Freidel, Cécile Lignereux et Jennifer Tamas, *Madame de Sévigné. Lettres de 1671*, Paris, Atlande, 2012, p. 215.

la représentation de la forme existentielle. Toutefois, il reste que le choix du loup-garou dans l'extrait consacré à la douleur de l'absence retient l'attention ; l'épistolière souligne bien la dimension hyperbolique d'un isolement qui l'empêche de fréquenter normalement les cercles sociaux, la transformant littéralement en une autre qu'elle-même. Encore une fois, Sévigné cherche moins à varier sur l'expression de la douleur qu'à suggérer les effets du chagrin sur la forme même de son corps, y compris dans ses attributs mondains. L'accès de lycanthropie que met en scène l'extrait compose donc une véritablement symptomatologie de la peine<sup>638</sup>, dans laquelle le loup-garou constitue un modèle disponible et un terrain d'expérimentation des métamorphoses corporelles et existentielles subies à cette occasion par l'épistolière. Créature hybride par excellence, dont l'ambivalence ontologique n'a d'égal que le mystère de ses activités nocturnes, le loup-garou fait de l'autoportrait dont il est le support un exercice d'exploration des limites de l'humanité expérimentées à l'occasion d'une douleur intense.

Ainsi, par sa forme sensible, par ses attributs et la disponibilité de sa figure dans la lettre, l'animal – réel ou mythique dans le cas du loup-garou – permet à l'épistolière d'interroger sa propre fragilité, d'explorer sa vulnérabilité. Loin de se limiter à la symbolique dans une écriture joueuse qui multiplie les masques, les animaux donnent à penser la convergence des règnes au sein d'une même chaîne des vivants, continuité que saisit l'art d'écrire sévignéen dans l'expérience de la douleur. La forme du vivant dans sa version humaine partage donc avec l'animal des parentés qui échappent à la culture, ses valeurs et ses connotations. « Peu de gens sont dignes de comprendre ce que je sens » écrit l'épistolière à la fin de ce passage : la lettre quant à elle, par la souplesse et le liant qu'elle réintroduit entre ces différents « états » de soi<sup>639</sup>, propose une autre intelligibilité, un autre régime pour saisir les transformations formelles subies dans la douleur.

Parce qu'elle réinscrit l'humanité dans la chaîne des vivants, l'animalité constitue donc un point de vue éclairant sur l'épreuve existentielle et les contours sensibles, qu'ils soient matériels ou éthiques, de la vie. Ce trajet, de l'existence biologique aux formes de vie animales,

---

<sup>638</sup> Frédéric Calas rappelle que la lycanthropie est assimilée par Furetière à la mélancolie, la noirceur de l'animal et de son environnement nocturne et forestier opérant comme des projections de la bile noire, dans la perspective d'un monde structuré par les liens sympathiques et les correspondances (*ibid.*, p. 216).

<sup>639</sup> À propos de l'animalité dans les *Fables* de La Fontaine, Pierre Campion écrit : « [...] comment autopsier nous-mêmes les divers niveaux de nos vies, comment voir de ses propres yeux chacun l'intime de sa vie, mais soi vivant et bien avant que son corps ne soit livré à la découpe des anatomistes ou des historiens, et qu'il ne sera plus là pour y regarder ». Puis, un peu plus loin : « [...] entre tout ce qui respire seul l'homme fait énigme, et le vrai problème, celui que se posent la philosophie et chaque humain – et celui que pose la fable –, c'est de savoir comment il continue et conjugue en lui-même toutes les formes prégnantes de son altérité » (*Se rafraîchir à La Fontaine. L'animalité de l'homme dans les Fables*, Rennes, Ennoïa, 2004, p. 13 et 19).

et son usage – voire son urgence – pour la pensée apparaît nettement dans les travaux contemporains hérités de la pensée d’Uexküll, notamment telle qu’Agamben l’a glosée et prolongée dans *L’Ouvert*. Marielle Macé parle ainsi des « styles animaux » et met les *Umwelten* que distingue Uexküll – autant de manières, pour les espèces animales, d’habiter un monde – au centre d’une reconfiguration stylistique et éthique, dont peut se saisir la littérature.

Dans nos propres opérations de pensée, le côtoiement de ces mondes qui devraient s’entre-ignorer devient une ouverture, la déclosion du champ des formes, la chance d’être mis au contact non pas seulement d’autres êtres mais d’autres styles d’être, c’est-à-dire d’autres idées de la vie ; et par conséquent l’occasion d’éprouver aussi sa « propre » manière d’être comme une orientation dans la vie, une orientation particulière de la vie, ni plus, ni moins. La pensée y fait siennes les forces de dépaysement et de différenciation du vivant.<sup>640</sup>

Dans la *Correspondance*, de nombreuses métamorphoses suggèrent que l’animal peut être utilisé comme un point de vue fécond pour décrire l’expérience anthropologique que constitue l’être-vivant, son allure comme son épaisseur intime. Mme de Sévigné ne cesse de remotiver les attributs donnés aux animaux par la culture et la mythologie, au point que certains d’entre eux deviennent des médiateurs des conditions vitales dans le cadre épistolaire. On s’intéressera successivement au mouton et à l’oiseau. La comparaison entre deux extraits mentionnant la douceur du mouton livre quelques indices de ce déplacement. Utilisé dans le cadre sentencieux du proverbe à propos de l’évêque de Marseille – « il m’a paru doux comme un mouton » (I, p. 507) –, cet animal revient plus tard sous la plume de l’épistolière, alors qu’elle se prépare à se confesser, elle qui, auparavant, s’était vu refuser l’absolution : « Il faut présentement aller à confesse. Cette conclusion m’a adouci l’esprit ; je suis comme un mouton » (I, 646). La formule est bien sûr très proche de l’énoncé proverbial prototypique. Mais au lieu d’emprunter à la comparaison animale une caractéristique, l’extrait fait de la douceur un résultat, le fruit d’une transformation produite par la perspective de la confession. Par cet infime déplacement, la figure du mouton ne joue plus le rôle d’image parlante servant à décrire un état d’âme ; elle est la conclusion naturelle d’un apaisement qui lui préexiste et dont elle vient signaler le parachèvement. La ventilation du sème de la douceur dans le premier segment de la phrase, sous une forme verbale – « adoucir » –, tend à démembrer le figement du proverbe et à y réinterroger la puissance sensible de l’animal. L’apaisement relu à l’aune de la douceur du mouton prend alors la forme d’une autre caractéristique de cet animal, sa docilité, appliquée au conformisme de l’épistolière, elle qui choisit finalement de se ranger parmi les agneaux de

---

<sup>640</sup> Macé, Marielle, *op. cit.*, p. 105.

Dieu<sup>641</sup>. La comparaison entre ces deux extraits éclaire l'enrichissement de la métaphore animale. Au lieu de réduire l'animalité à des traits, la lettre s'intéresse aux nuances de la vie animale, ici incarnées par le rapport entre sérénité, douceur et docilité, le dialogue entre humanité et animalité soulignant le dégagement physique et la modestie morale de la transformation de soi que suggère l'épistolière. Or, cette profondeur morale, que nous avons esquissée dans notre développement précédent, s'avère considérablement enrichie par la mise en valeur des parentés entre forme animale et forme humaine. Ainsi dans le cas de l'oiseau, l'animalité vient appuyer une réflexion sur les modalités de l'expérience vitale :

Il faut que vous conveniez qu'on n'est point portatif quand on est attaché inséparablement à deux ou trois personnes. On ne saurait faire des courses légères ; c'est toujours un établissement et une résidence qu'il faut faire. On a un *moi* trop étendu en comparaison d'un homme qui ne tient à rien, qui est comme un oiseau, qui ne tient qu'une place nécessaire et dont l'esprit doit être aussi libre que le corps.<sup>642</sup>

Convoqué car il exemplifie à la perfection la liberté d'un homme sans attache passionnelle, l'oiseau se trouve mêlé à une méditation dans laquelle l'épistolière engage visiblement sa propre expérience de l'émotion. Par contraste, l'oiseau confère à l'homme dépassionné l'aisance physique et la cohésion ontologique : un homme sans attachement est véritablement un oiseau, en ce qu'il épouse une seule et même finalité et ne se disperse pas en lieux écartelés et activités diverses. Pourtant, l'épistolière ne se contente pas de rehausser sa réflexion de la puissance visuelle de l'oiseau<sup>643</sup>. Ce passage nous apparaît en effet comme une variation sur la fable « Les deux Pigeons », fable de La Fontaine la plus citée dans la *Correspondance*<sup>644</sup>. L'animalité prend alors une toute autre profondeur et fait converger description anthropologique, interrogation du vivant et art d'écrire. Sur fond de morale augustinienne<sup>645</sup>, l'extrait fonctionne en effet comme une exégèse de la fable « Les deux Pigeons » à la lumière de son dénouement. La thématique de l'attache

---

<sup>641</sup> *Esaïe*, 40-11 : « Comme un berger, [le Seigneur] paîtra son troupeau, il prendra ses agneaux dans ses bras, Et les portera dans son sein ; Il conduira les brebis qui allaitent. »

<sup>642</sup> À M. Du Plessis, III, p. 978-979.

<sup>643</sup> Ou expressive, pour utiliser le vocabulaire de Merleau-Ponty dans la lecture qu'il propose du zoologue suisse Portmann, au sens d'une pure apparence, sans adresse : « La forme de l'animal n'est pas la manifestation d'une finalité, mais plutôt d'une valeur existentielle de manifestation, de présentation » (*La Nature. Notes de cours au Collège de France*, Paris, Seuil, 1995, p. 228, cité par Marielle Macé, *op. cit.*, p. 106). Marielle Macé commente : « L'animalité devient une réserve de pensée inédite sur un "faire image" qui n'est pas nécessairement une demande de visibilité ou de reconnaissance » (*ibid.*).

<sup>644</sup> Le rapport entre la présence de l'animalité dans la *Correspondance* et la référence à La Fontaine recouvre divers aspects, que nous aborderons au cours de ces pages. Mais il se fonde avant tout sur la disponibilité narrative de l'animal, y compris hors du cadre fabuliste. L'épistolière indique par exemple à propos de son chien Fidèle : « Je vous conterai quelque jour ses aventures » (II, p. 160), signe qu'il existe un lien très fort entre l'existence animale et la forme narrative, lien que La Fontaine a bien sûr exploité dans les *Fables*.

<sup>645</sup> Voir Nicole, *Essais de morale*, notamment « De la connaissance de soi-même », éd. cit.

affective – problématique au cœur du texte de La Fontaine – semble mobiliser d’autres parentés, à commencer par le rapport entre légèreté et pesanteur de l’existence. Cette dichotomie structure discrètement l’ensemble de la fable, matrice qui apparaît rétrospectivement après lecture du dénouement. La légèreté qualifie à première vue le voyage du pigeon téméraire, lui qui passe outre les récriminations de son ami, alors que les multiples mésaventures dont il fait l’expérience avant de retrouver son logis s’abattent sur lui comme autant de poids et de charges<sup>646</sup>. La légèreté morale du pigeon, sa nonchalance nourrie d’une insatisfaction mal placée – une inquiétude, nous dit La Fontaine –, condamne sa légèreté physique, ses capacités à voler étant sérieusement remises en cause par les blessures qu’il accumule<sup>647</sup>. Parce qu’elle conduit l’épistolière à réécrire la fable, la mention de l’oiseau dépasse donc la référence symbolique ou métaphorique. À travers la légèreté de l’oiseau, sa liberté physique et morale, Sévigné utilise la fable « Les deux Pigeons » pour interroger la force aliénante des affections ; mais, avec La Fontaine, la réflexion semble se complexifier, car l’oiseau dépassionné de la lettre n’est chez La Fontaine qu’une première version du pigeon. La fable nous apprend que son entêtement à voyager par monts et par vaux n’était que diversion bravache et qu’il y a risqué sa vie. Alors, fausse liberté que celle qui consiste à « ne tenir à rien », comme l’homme exemplaire auquel l’épistolière confronte ses propres attachements, et ceux de M. Du Plessis ? « Fausse », sans doute, au sens d’illusoire et d’irréelle car inatteignable sur le plan pratique : « Mais le moyen de répondre à ces difficultés ? » s’interroge Sévigné dans la suite de la réflexion. Le détour par « Les deux Pigeons » implique donc de requalifier la légèreté de l’oiseau, d’y déceler une disponibilité théorique mais aussi une inapplicabilité notoire : replacées dans la continuité des attributs physiques de l’oiseau, la liberté et l’aisance affectives qu’analyse l’épistolière sont donc réinterrogées d’une part dans leurs implications charnelles – peut-être en réponse au raffinement philosophique du « *moi* trop étendu » : le vol de l’oiseau incarne littéralement le dégagement des attachements terrestres, mais ce surplomb est nettement nuancé par le voyage infortuné du pigeon lafontainien et les multiples blessures qu’il en rapporte. La liberté de l’oiseau est interrogée d’autre part dans sa validité éthique. Or,

---

<sup>646</sup> L’altération physique du pigeon incarne avec force cet abatement.

<sup>647</sup> *Fables*, « Les deux Pigeons », livre IX, II, éd. cit., v. 54-60, p. 277 :

« Mais un fripon d’enfant, cet âge est sans pitié,  
 Prit sa fronde et, du coup, tua plus d’à moitié  
     La volatile malheureuse,  
 Qui, maudissant sa curiosité,  
     Traînant l’aile et tirant le pié,  
     Demi-morte et demi-boiteuse,  
     Droit au logis s’en retourna. »

Sévigné ne juge pas ici de ce qui est souhaitable moralement selon une norme morale prédéfinie, elle convie M. Du Plessis à « convenir » : « Il faut que vous *conveniez* qu'on n'est point portatif [...] » (*ibid.*, nous soulignons). La forme du vivant, son extension subjective et ses modifications au contact des attachements terrestres et des émotions qu'on porte avec soi, n'est donc pas seulement une donnée matérielle que le soin et l'attention à soi permettent de connaître ; elle est aussi une réalité dont on doit « convenir », avec laquelle il faut donc se réunir pour se convertir à soi, ce à quoi contribue le cheminement de l'écriture, autour des potentialités heuristiques et poétiques de l'animalité.

Depuis leur réalité prosaïque jusqu'à leurs usages narratifs et éthiques dans les *Fables* de La Fontaine, l'animal et ses conditions vitales constituent donc un point de vue depuis lequel la *Correspondance* interroge les délimitations sensibles et morales de l'expérience de la vie. L'étude des attachements affectifs par exemple s'enrichit considérablement du patronage de l'oiseau et de la lecture intertextuelle lafontainienne qu'il autorise. Or, sans surprise, en matière d'animalité, le corpus des *Fables* apparaît nettement privilégié dans les métamorphoses et les transferts que l'épistolière met en œuvre. La profondeur de soi, à travers laquelle nous cherchons à explorer une autre dimension de l'*être-vivant*, s'articule dans la *Correspondance* à une exploration existentielle en mouvement, par réfraction, digestion et déplacement des figures animales lafontainiennes. Le portrait de Charles de Sévigné constitue dans cette perspective un exercice éthique et épistolaire en soi, qui permet d'envisager les contours de l'épreuve du vivant et en particulier son épaisseur morale. Deux animaux lafontainiens structurent cet exercice : le chien et le loup. Loup, Charles de Sévigné l'est par son goût pour la liberté et son désir de se défaire de sa charge.

Mon fils est à sa charge, car ce n'est pas à la cour. Nous ménagerons ses intérêts du mieux que nous pourrons, parce que ce sont les miens. Pour lui, dans l'humeur où il est, n'être plus attaché comme le loup est tout ce qu'il désire, et trois mille louis d'or dans sa cassette feraient son entière satisfaction. Mais je n'irai pas si vite. (II, 857)

L'exploration de l'épreuve vitale porte ici sur la manière dont les désirs profonds modèlent l'existence mondaine. La réflexion sur la forme du vivant s'élargit aux manières de vivre, en tant qu'elles s'entent sur des pratiques et des postures. Le loup de La Fontaine, auquel l'épistolière fait référence dans cet extrait, charrie avec lui une certaine situation dans ou plutôt à la marge de l'espace social. Mais un tel animal peut-il être appliqué à Charles de Sévigné ? Autrement dit, Charles de Sévigné, par son aspiration à la liberté, a-t-il à voir avec le loup de La Fontaine, voire un loup, en général ? Bien qu'étonnante, la question n'en est pas moins posée par Sévigné au fil de ses lettres, lorsqu'elle s'essaie à caractériser la subjectivité mouvante de



son fils. L'allusion à la fable « Le chien et le loup » fait planer sur la charge de Charles de Sévigné le spectre de la trace du collier, qui tient le chien attaché et l'empêche de courir librement. Cependant, alors que le loup de La Fontaine choisit en conscience de conserver sa liberté, et ce, malgré la précarité qu'elle implique, Charles de Sévigné ne fait que désirer et rêver. Si la course indéfinie du loup de La Fontaine ouvre la fable sur une perspective existentielle inépuisable<sup>648</sup>, la reprise sévignéenne assimile les velléités d'autonomie de Charles de Sévigné à une quête circonstancielle, dictée par l'humeur, et dont l'épistolière voudrait précisément qu'elle ne mène pas trop loin. La dimension fantasmée de ce désir d'indépendance – une nouvelle version de la lycanthropie sévignéenne – est d'ailleurs signalée une nouvelle fois dans une autre lettre, où Mme de Sévigné qualifie son fils de « petit libertin qui dirait comme le loup » – le conditionnel pointant l'inconsistance pratique de cette forme de vie. Depuis la fable de La Fontaine, Charles de Sévigné semble en réalité regagner d'autres contours sensibles du loup : son impétuosité, son imprévisibilité et son errance. La présence discrète de la figure lafontainienne constitue pourtant bel et bien un point de fuite – horizon moral de Charles de Sévigné dans la conduite de sa vie et forme réelle de son existence, la fuite étant chez lui un choix récurrent, comme le déplore l'épistolière. C'est que la *Correspondance* travaille à révéler cette manière d'être insaisissable, ce « soi » instable et insituable, en faisant dialoguer la figure du loup avec celle du chien. Cette tension animalière apparaît comme le palimpseste épistolaire grâce auquel Sévigné cherche à qualifier l'allure brouillée de Charles de Sévigné. Car avant que son fils n'envisage de vendre sa charge, Mme de Sévigné décrit son difficile établissement à la cour. C'est alors en chien que Charles de Sévigné se transforme dans l'exercice épistolaire sévignéen.

Mon fils brillote à merveille. Il est député de certaines petites commissions qu'on donne pour faire honneur aux nouveaux venus ; nous aspirerons quelque jour à quelque chose de plus. J'ai prié la Marbeuf de le marier là. Il ne se verra jamais d'un si beau point de vue que cette année. Il a été dix ans à la cour et à la guerre ; il a de la réputation. La première année de paix, il la donne à sa patrie. Si on ne le prend cette année, on ne le prendra jamais. Ce pays-ci n'est pas bon pour l'établir ; il faut rendre à César ce qui appartient à César. Je l'ai un peu dérangé, mais il ne doit pas y avoir regret ; cette éducation vaut mieux que celle de *Laridon négligé*. Il est toujours aisé de retourner chez soi, et il ne l'est pas d'être courtisan et honnête homme quand on veut. (II, 691)

Si Charles de Sévigné « a été dix ans à la cour et à la guerre », s'il a « de la réputation », il n'en reste pas moins, à bientôt trente ans, un enfant turbulent à éduquer. Enchâssées sur le même thème de la réussite sociale, la figure du loup et celle du chien s'inversent donc pour

---

<sup>648</sup> Cette ouverture est savamment ménagée par la rime « trésor » / « encor » qui assimile la conclusion de la fable à une suite sans fin : recherche éternellement inquiète de vivres et de subsides ou liberté perpétuelle ?

saisir les contrastes individuels de Charles de Sévigné, forme paradoxale de son épreuve vitale : si le loup de La Fontaine permettait de décrire ses aspirations libertines, la référence à la fable « L'Éducation » éclaire tout autrement l'assimilation au loup, celui-ci apparaissant comme un double non-éduqué du chien, figure dans laquelle se distinguent ensuite César et Laridon. Le dicton « il faut rendre à César ce qui appartient à César » n'est en effet qu'une pirouette pour mieux introduire son double dégénéré. Ces interférences apparaissent en réalité dès le début de l'extrait, et l'emballage moraliste final ne fait qu'en cristalliser le sens. La première formule par exemple, « brillote à merveille », crée une parenté phonique ironique car l'harmonie en est démentie par l'opposition sémantique des termes, le suffixe indiquant la dégradation axiologique du verbe initial<sup>649</sup>, « briller », et le rendant ainsi incompatible avec la dimension méliorative du mot « merveille ». Charles de Sévigné excelle dans l'art de réussir à moitié<sup>650</sup>. Son portrait semble profondément troublé, tant chacun des comparants apparaît dévoyé. « César » par exemple, dont la référence oscille à un premier niveau entre l'honneur romain et l'animalité canine des *Fables*, a beau être mentionné à deux reprises, Charles ne s'y modèle pourtant pas tout à fait : en effet, la liberté de l'application permet à l'épistolière d'attribuer la figure de César à la Bretagne natale, dont la puissance nourricière prend ici la forme d'une promesse de réussite sociale. Il reste donc à Charles la figure de Laridon<sup>651</sup>, car même si, comme Mme de Sévigné le souhaite, son fils ne reçoit pas la même éducation que le « *Laridon négligé* » de la fable, les deux personnages semblent partager bien des traits, autour de l'idée maîtresse de la fable de La Fontaine, la dégénérescence du sang. Or, précisément, la chaîne des vivants que recompose l'art d'écrire sévignéen place entre l'homme, le chien et le loup de menues distinctions, qui s'étoilent selon un principe de déchéance progressive. Par la superposition des portraits, les rapprochements et les inflexions qu'elle s'autorise, l'écriture épistolaire fait de cette jointure le moyen d'une élucidation provisoire des replis du « moi ». La mise en branle du prisme de l'animalité souligne non seulement ce qu'il y a de loup et de chien chez Charles de Sévigné, mais surtout, elle prend appuie sur ces figures et leurs échos

---

<sup>649</sup> Hors forme dialectale, il s'agit d'une création de Sévigné (voir Fritz Nies, *op. cit.*, p. 386). Même construction avec le verbe « vivre », devenu « vivoter » avec une forte coloration négative, sous la plume de Sévigné mais aussi chez Garasse ou d'Urfé d'après les textes disponibles dans la base FRANTEXT.

<sup>650</sup> C'est cela que l'éducation de Mme de Sévigné voudrait corriger ; elle espère en effet à son sujet « quelque chose de plus ».

<sup>651</sup> Si elle évoque clairement les services militaires rendus par son fils, Mme de Sévigné utilise l'allusion pour suggérer les autres conquêtes de Charles de Sévigné, sexuelles cette fois, autre point de convergence avec son ascendance bretonne – son père Henri de Sévigné cultivait les mêmes activités et Charles de Sévigné a (presque) conquis l'ancienne maîtresse de son père, Ninon de Lenclos – comme avec le Laridon de La Fontaine, lequel « peupl[e] tout de son engeance » (*Fables*, livre VIII, XXIV, éd. cit., v. 17, p. 266).

lafontainiens pour saisir les contradictions et le bougé qui anime les contours de son existence subjective et, plus largement vitale. À la faveur de ce continuum entre loup, chien et homme, auquel s'essaie la lettre, l'épistolière place la forme de vie de Charles sous le signe de la discordance entre liberté et attachement. Plane sur cette manière de vivre la menace de la dégénérescence ou de la déchéance, dont la référence animalière rappelle la dimension physique et matérielle avec une acuité particulière. De métamorphoses sensibles à usage poétique et moraliste, la présence de l'animal renégocie donc les limites entre animalité et l'humanité, non pas en tant qu'un tel partage soit problématisé sur un plan philosophique ou savant dans la *Correspondance*, mais en tant qu'une telle discussion peut livrer un nouveau point de vue sur les contours de l'expérience vitale : l'attention à l'animal manifeste une sensibilité à la continuité des êtres vivants et de cette chaîne, étoffée dans les lettres par la lecture et l'application des *Fables*, l'écriture sévignéenne fait un outil d'expérimentation des liens entre les délimitations physiques et l'épaisseur stylistique<sup>652</sup> et éthique de l'expérience vitale.

Par le prolongement des problématiques existentielles dans la variation sur d'autres textes littéraires et d'autres corpus, que la lettre absorbe, Sévigné donne à cet essai cartographique singulier une quatrième dimension. La mutilation de Philomèle charrie avec elle une conception synthétique de soi comme vivant : la vie des textes, leur réanimation au contact des problématiques sévignéennes, constituent une ressource indéniable pour l'élaboration de la vie subjective dans l'écriture. Ainsi, nous commençons à saisir avec plus de netteté dans quelle mesure forme du vivant, forme de vie et forme épistolaire entrent en système, comme le suggère l'épistolière elle-même, alors que, pendant la convalescence de 1676, elle retrouve peu à peu la mobilité de sa main et sa capacité à écrire : « Vous voyez que mon écriture prend sa forme ordinaire. Toute la guérison de ma main se renferme dans l'écriture [...] » (II, 266). L'épreuve des limites de la forme vivante, tout près de son anéantissement – dans la mort, la maladie ou la confrontation à l'altérité animale –, est associée chez Mme de Sévigné à la consécration de l'écriture au titre de sa créativité stylistique – le style étant entendu ici, comme souvent, comme « manière d'être » ou « forme de vie ».

---

<sup>652</sup> Voir Marielle Macé, *op. cit.*, p. 100 : « C'est peut-être parce qu'une pensée modale encourage nécessairement l'observateur à sortir de sa "rainure" que le monde animal peut être à son tour compris comme un univers de styles, un univers de styles autres, une foule de manières d'être, ou plutôt de s'altérer. La multitude animale est première dans cette reconnaissance d'une pluralisation des modes d'être, et du sentiment que la vie elle-même est un plan de possibilisation : autant d'espèces, autant de possibles, de tours que peut prendre la vie. »

## Chapitre 5 : Expériences et pratiques de la nature : le monde vivant comme ressource morale des lettres

[L]a chose du monde la plus malsaine, c'est de dormir  
parmi les odeurs. Enfin trop est trop ; les meilleures  
choses sont dégoûtantes quand elles sont jetées à la tête.  
Ah ! le beau sujet de faire des réflexions !  
(I, 519)

L'étude des frontières du vivant a permis de montrer à quel point la cartographie qui en est proposée dans la *Correspondance* s'avère précaire. En nous intéressant à la forme du vivant, à ses contours et ses dimensions, nous avons pu établir que la *Correspondance* ne fait pas véritablement émerger des éléments épars que le lecteur pourrait ensuite rassembler pour reconstituer l'idée que Mme de Sévigné se faisait de la vie et de la mort, de la physiologie et du fonctionnement des organes, de la nature des sensations. Si le sentiment de l'existence s'y pétrit, la vie du corps et ses aléas rendent ces éléments provisoires, en perpétuelle reconfiguration. Plus précisément, la forme du vivant s'ancre dans l'épreuve des conditions vitales, vie morale comprise. Ce dernier aspect nous a permis d'avancer que dans la *Correspondance*, s'appréhender comme être vivant suppose d'associer la gestion du corps à la réforme morale. C'est cet appariement qui semble fonder chez Sévigné la couleur charnelle de la vie subjective et l'intensité du sentiment de soi, intensité énergétique et intensité épistolaire – « être soi » constituant l'un des problèmes majeurs dans la *Correspondance*. Il nous faut désormais déplacer plus nettement la dimension expérimentale de la forme du vivant de l'entreprise cartographique à l'épreuve existentielle. Car si l'épreuve de soi se nourrit de l'examen de ses limites organiques, charnelles et de ses profondeurs mentales, elle rencontre aussi le monde vivant en général et y puise repères et repoussoirs. « [V]ivons avec les vivants » (II, 633) : le monde vivant nous semble composer une véritable ressource pour la *Correspondance*. En réfléchissant sur la nature humaine et le monde qui l'entoure, l'épistolière activerait alors un certain régime de la vie morale, constituée non pas de leçons et de dogmes, mais d'exemples provisoires et de réformes pointillistes. À l'instar de l'essai, la lettre convoierait une démarche modeste et inquiète et cette perspective, héritée de Montaigne, nous semble comme démultipliée par l'instabilité des problématiques vitales dont il est question dans la *Correspondance*.

Réalité à l'allure morphologique et organique hésitante et capricieuse, l'*être-vivant* – ou « être soi » en tant que vivant – est aussi en devenir sur le plan moral. Nous l'avons vu, les profondeurs intimes entrevues à l'occasion des vicissitudes de la maladie et des déchirements intérieurs de la douleur impliquent la possibilité de changer, de se conformer ou de se rebeller, voire de se consoler. Cette plasticité éthique constitue sans aucun doute, avec la vie du corps, la version la plus intense de l'existence sévignéenne. La faiblesse naturelle que l'épistolière ne cesse de proclamer offre certes l'opportunité de s'affermir<sup>653</sup>, mais elle situe surtout la vie morale à l'interface du sujet et du monde vivant. Il faudrait replacer cette présence sévignéenne au monde dans l'histoire des transformations de la vie morale au XVII<sup>e</sup> siècle, et en particulier celle des modèles existentiels. Bernard Beugnot a montré comment les modèles de vie hérités des morales antiques se sont considérablement ramifiés à l'âge classique<sup>654</sup>. Le couple opposant vie active et vie contemplative semble par exemple en retrait par rapport à une série d'oppositions plus diversifiées : monde / solitude, retraite / société, repos / agitation<sup>655</sup>. Dans ce qui peut apparaître comme une des secousses diffuses de la crise de l'exemplarité ouverte par les *Essais* de Montaigne – l'éparpillement des modèles existentiels –, la lettre, comme forme et comme genre, a sans doute joué un rôle non négligeable. La *Correspondance* de Sévigné montre en tout cas qu'en-dehors de toute prétention éthique ou philosophique, la lettre use du monde vivant comme d'un matériau-ressource, dans lequel la vie subjective se joue. De manière assez symptomatique, en écrivant des lettres, l'épistolière n'est jamais en retrait du monde car, précisément, elle entretient commerce avec lui<sup>656</sup>. Plus encore, les multiples « réflexions », qui font littéralement feu de tout bois dans la *Correspondance*, ne dessinent pas le mouvement linéaire d'une conversion, qu'il s'agisse d'épouser la vie dévote ou plus largement d'adopter une *vita nova*<sup>657</sup>. Elles sont plutôt le signe de réactions et d'adaptations locales aux problèmes

<sup>653</sup> Quoiqu'ambivalent dans la *Correspondance*, cet aspect est fondamental pour la question qui nous occupe. Il a d'ailleurs des liens indéniables avec la morale de Nicole. Benedetta Papasogli remarque que la « connaissance par division s'avérant « impuissante face au mystère du cœur », « l'observation morale se double chez Nicole d'une stratégie spirituelle : le souci de se connaître ne devient efficace que dans l'effort de se corriger » (art. cit., p. 342).

<sup>654</sup> Beugnot, Bernard, « Marthe ou Marie, Diogène ou Cicéron : les modèles existentiels au XVII<sup>e</sup> siècle » dans *Arbeit, Musse, Meditation : Betrachtungen zur vita activa und vita contemplativa*, Brian Vickers (dir.), Zurich, Verlag der Fachvereine, 1985, p. 279-307. « Mais, au XVII<sup>e</sup> siècle, la réflexion sur les modèles de vie prête rarement à des élaborations systématiques et développées, préférant ou les paraphrases de quelques textes canoniques ou les allusions dispersées et dispersées, mais qui pourtant engagent les existences et obéissent aux changements du paysage social » (p. 299).

<sup>655</sup> *Ibid.*, p. 288.

<sup>656</sup> Jusque dans la solitude des bois bretons, Mme de Sévigné revendique la dimension interactive de sa morale.

<sup>657</sup> Quoique la place de la Providence et la veine spirituelle soient plus présentes dans les dernières années de la *Correspondance*, il nous semble qu'une lecture qui s'appuierait sur le modèle de la conversion court le risque, au nom de l'élucidation biographique, de rabattre l'épaisseur et la profondeur de l'écriture sur la linéarité du vécu. À titre d'exemple éclairant, nous renvoyons au propos de Michèle Rosellini au sujet de l'interprétation par Roger Duchêne de la présence de Nicole dans la *Correspondance* : « Roger Duchêne a commenté cette première lecture

rencontrés au gré de l'existence. La lettre ne prend donc pas le monde vivant comme objet de la vie morale mais fait de lui une de ses ressources ; la lettre mobilise le monde vivant comme matière disponible pour l'exercice de soi.

Dans une lettre adressée à Élisabeth, en mai ou juin 1645, Descartes évoque l'aide que peut apporter la contemplation de la nature à un malade qui prend les eaux. Il affirme que « les eaux de Spa sont très propres » à Élisabeth, en particulier dans la mesure où cette dernière observerait la recommandation des médecins selon laquelle

[...] il se faut entièrement délivrer l'esprit de toutes sortes de pensées tristes, et même aussi de toutes sortes de méditations sérieuses touchant les sciences, et ne s'occuper qu'à imiter ceux qui, en regardant la verdure d'un bois, les couleurs d'une fleur, le vol d'un oiseau, et telles choses qui ne requièrent aucune attention, se persuadent qu'ils ne pensent à rien. Ce qui n'est pas perdre le temps, mais le bien employer ; car on peut, cependant, se satisfaire par l'espérance que, par ce moyen, on recouvrera une parfaite santé, laquelle est le fondement de tous les autres biens qu'on peut avoir en cette vie.<sup>658</sup>

La référence précise à la nature<sup>659</sup>, que Descartes évoque avec une étonnante tendresse, n'est que seconde par rapport à l'argument principal. En effet, il s'agit de rendre le séjour à Spa le plus profitable possible. Descartes s'appuie d'ailleurs avant tout sur le discours médical à travers des recommandations que s'approprie également Mme de Sévigné dans la *Correspondance*. Lorsqu'elle se purge à l'aide de séné, l'épistolière précise qu'elle est « demeurée jusqu'à midi *spensierata* », c'est-à-dire libre de tout souci, sans penser à rien, « de crainte de troubler [s]es opérations » (II, 68). Sur la route de Vichy, en 1676, elle évoque à nouveau cet état : « Il faudrait être *spensierata*, dit-on, pour bien prendre les eaux » (II, 291). Le relâchement intérieur prôné par Sévigné pendant l'administration d'un purgatif ou lors de la fréquentation des eaux étaye considérablement l'image d'un corps à vider, d'où les humeurs viciées ou surabondantes doivent s'écouler sans rétention. Or, la concentration mentale sur tel ou tel objet d'inquiétude constituerait un obstacle à la fluidité recherchée. Sans approfondir les

---

des *Essais de morale* en 1671 dans l'ouvrage qu'il a consacré à Mme de Sévigné pour la collection Les Écrivains devant Dieu. Il interprète sa découverte de Nicole comme le catalyseur d'inquiétudes spirituelles qui l'amèneront à se convertir – c'est-à-dire à adopter une conduite conforme aux exigences de la foi chrétienne. Mais la conversion ne sera acquise que tardivement, quelques années avant sa mort, au terme d'un va-et-vient incessant entre la lecture et l'expérience de la vie, qui la convainc de l'effectivité de la Providence. Aussi paraît-il prudent de substituer à cette perspective téléologique une attention précise à la place croissante que prennent les commentaires sur les traités de Pierre Nicole dans l'échange épistolaire entre juillet et novembre 1671, et de les entendre résonner avec les expériences marquantes de cette année-là. Il apparaîtra alors qu'avant de la guider vers l'au-delà, la lecture de Pierre Nicole offre à la marquise un point de vue éclairant sur ce qui l'intéresse le plus ici-bas : la complexité de la vie sociale et l'opacité de la vie intérieure » (art. cit., p. 7).

<sup>658</sup> René Descartes à Élisabeth, mai ou juin 1645, *Correspondance avec Élisabeth et autres lettres*, Jean-Marie et Michelle Beyssade (éd.), Paris, Flammarion, 1989, p. 102.

<sup>659</sup> En suivant la pensée de Descartes, on entendra par le terme de « nature » les divers espaces extérieurs marqués par la prépondérance ou la simple présence de végétaux, de minéraux et éléments liquides (mer, rivières, fleuves) avec un éloignement net de la ville et des activités et modes de vie qui s'y rapportent.

soubassements savants d'un tel précepte, l'épistolière met toutefois en rapport évacuation des fluides et absence d'entrave psychique, le second point reposant sur la tranquillité d'esprit<sup>660</sup>. Quelques années plus tard, Mme de Sévigné se souvient de cette prescription et, en dehors de toute référence à la purgation, elle en fait une méthode propre à rééquilibrer la santé de la comtesse de Grignan. Pour se guérir de son anxiété, Mme de Grignan aurait « besoin » [...] d'être quelquefois *spensierata* » (II, 933), ce que sa nature trop solide et sérieuse ne lui autorise pas. En 1676, c'est l'incertitude concernant la santé de l'abbé de Coulanges, resté en Bretagne, qui éloigne Mme de Sévigné de ce qu'elle appelle « cet état bienheureux » (II, 291) ; tandis qu'au contraire, lors de la purge au séné, la réussite de l'opération tient à l'apaisement trouvé dans un cadre campagnard, Livry, une solitude qui autorise l'épistolière à adopter une mise toute naturelle – « [j]e ne me suis point coiffée en toupet » – et que vient interrompre l'arrivée de visiteurs. Le relâchement intérieur tient donc d'une certaine forme de vie où l'on peut disposer de soi. Descartes, quant à lui, prolonge l'idée de la retraite comme condition de l'apaisement et de la réussite des eaux mais en l'arrachant à quelque morale systématique que ce soit. Descartes s'en tient à un conseil ponctuel mais envisage la contemplation de la nature comme une ressource à l'efficacité pratique immédiate. Autrement dit, déprendre son esprit des tracasseries qui l'occupent en observant la nature ne se donne pas comme une ascèse calquée sur quelque modèle antique, épicurien par exemple, mais comme un aménagement localisé de sa manière de vivre. Partant, la nature constitue pour Descartes l'occasion d'un exercice pré-réflexif, dans lequel l'esprit ne se prend plus pour objet *via* les objets qui le *préoccupent* ordinairement<sup>661</sup>. En tant que pur phénomène, pure vibration du monde, la nature permet à son observateur passif de retrouver une sorte d'état de veille, dans lequel l'esprit est comme libéré de lui-même et se met en retrait, ce qui laisserait au corps la liberté de se vider, de suer, de se purger. En évoquant « l'espérance » de « recouvr[er] une parfaite santé », Descartes suggère aussi l'effet positif d'un psychisme optimiste sur la réussite de la cure. Toujours est-il qu'en escomptant les effets d'une telle pratique dans la guérison ou l'efficacité de la cure, Descartes comme Sévigné n'envisagent pas la nature par un prisme hérité des modèles anciens, que ces

---

<sup>660</sup> Dans *Le Malade imaginaire*, par la voix de Béralde s'adressant à Argan, Molière évoque jusqu'aux pouvoirs de l'homéostasie. Argan demande : « Que faut-il donc faire lorsque l'on est malade ? » ; ce à quoi Béralde répond : « Rien que se tenir de repos, et laisser faire la nature ; puisque c'est elle qui est tombée dans le désordre, elle s'en peut aussi bien retirer, et se rétablir elle-même » (III, III, éd. cit., vol. 2, p. 695).

<sup>661</sup> Dans *Philosophie du vivre*, François Jullien propose de ce passage une glose intéressante : « Pour relâcher cette tension intérieure qui vous ronge (pour vous détresser), suggère Descartes à la princesse, reportez votre regard, au gré, sur la moindre manifestation de la spontanéité comme de la variété du vivant qui vous entoure – auquel vous appartenez. Faites ressourdre en vous ce pur – nu – sentiment de vivre, organique, phénoménal comme il est, en vous dépréoccupant de vous-même et l'éprouvant indifféremment dans la nature » (*op. cit.*, p. 168).

modèles relèvent de l'éthique ou de la topique littéraire. Ils en font plutôt une ressource qui, si elle charrie avec elle des « pré-supposés » culturels sur lesquels nous reviendrons, n'en est pas moins activée à l'occasion des aléas de l'existence et en fonction de prescriptions solidement ancrées dans l'expérience ordinaire. C'est ce parcours, des usages culturels de la nature à sa réappropriation par l'épistolière dans l'optique d'un exercice de soi renouvelé, que nous souhaitons envisager dans les quelques pages qui suivent.

## A) Violence de la nature et crainte de Dieu

L'attention de Mme de Sévigné pour les phénomènes naturels qui l'entourent a fait l'objet de quelques études locales qui soulignent la diversité de cet intérêt et mettent en valeur ses liens avec l'écriture épistolaire. La première année de la correspondance avec Mme de Grignan, 1671, multiplie à elle toute seule les références à la nature violente, qui nous occupe plus précisément ici. La mention du Rhône, accompagnant à distance le voyage de Mme de Grignan, concentre notamment la dimension dramatique et déchirante de la séparation, selon un investissement affectif qui ne nous semble pas être, loin s'en faut, le fin mot de l'histoire. En réalité, formées dans la nécessité de créer des visions compensatrices d'un spectacle dérobé par la distance géographique, ces notations trahissent un goût pour le drame et l'événement qui excède le seul souci maternel. La radicalité des images qui affleurent à propos de la nature violente émerge parfois dans la netteté des contrastes. Mme de Grignan loue par exemple la beauté du Rhône et assure qu'il ne s'agit que d'eau : « Mais parlons des bords de votre Rhône, écrit Mme de Sévigné. Vous les trouvez beaux, et ce fleuve n'est composé que d'eau comme les autres » (I, 172). Le dernier segment de cet extrait est un jugement formulé par Mme de Grignan ; un peu plus tard, après un autre voyage sur le Rhône, particulièrement périlleux celui-là, sa mère le lui rappellera avec véhémence : « Trouvez-vous toujours que le Rhône ne soit que de l'eau ? » (I, 176)<sup>662</sup>. L'extrait « [...] et ce fleuve n'est composé que d'eau comme les autres » constitue donc un exemple remarquable de discours indirect libre, sorte d'appropriation maximale du discours adverse qui permet à l'épistolière de mieux opposer le sien que voici :

---

<sup>662</sup> L'épistolière reprendra même cette dénomination, jugée bien légère pour un fleuve qui était réputé à l'époque fort meurtrier, dans une devinette teintée de sarcasme revendicateur : « Évitez une eau qui est à une lieue de Montélimar. Cette eau, ce n'est que le Rhône, où ils firent entrer mon carrosse l'année dernière ; mes chevaux nageaient agréablement. Au nom de Dieu, ne vous moquez pas de mes précautions ; ce n'est qu'avec de la sagesse et de la prévoyance qu'on voyage bien » (I, 672).



J'en suis surprise, j'en ai une idée extraordinaire ; il me semble qu'on devrait dire :

*Mille sources de sang forment cette rivière,  
Qui traînant des corps morts et de vieux ossements,  
Au lieu de murmurer, fait des gémissements.* (I, 172)

Les vers adaptés du *Temple de la mort* de Philippe Habert remodelent considérablement le thème de la dangerosité notoire du Rhône. L'épistolière ne figure pas ici l'agitation furieuse de ce « diantre de Rhône » (I, 216), ses tourbillons ou encore sa puissance. Elle souligne plutôt sa dimension périlleuse par un double détour fantasmatique : détour par la veine poétique, en l'occurrence une poésie lugubre et sépulcrale et détour par le déplacement imaginaire, de la menace d'un naufrage potentiel à la réalité des morts voyageant sur le Styx. Toutefois, des « mille rivières » formées par « mille sources de sang » dans le poème original à l'unique rivière sévignéenne, l'ailleurs funeste mis en valeur par la citation n'implique pas la fuite cathartique d'une écriture épistolaire à travers laquelle Sévigné « soulagerait » ou « estomperait » la violence meurtrière de la nature<sup>663</sup>. Cette unique rivière, en lieu et place des « mille rivières » poétiques de Philippe Habert, prouve que l'application du poème se concentre sur le Rhône ; elle y fait subtilement retour. L'image et l'application dramatisent d'ailleurs la réalité avec une intensité remarquable. Plus encore, l'extrait choisi par Sévigné est articulé autour de la description de l'eau, de sa composition et de sa nature. La souillure du sang, renforcée par les cadavres que le Rhône-Styx charrie, offre un contrepoint saisissant à l'eau banale, transparente, au murmure léger, que Mme de Grignan évoque semble-t-il dans ses lettres. La violence du Rhône, redoublée dans la lettre par la référence au *Temple de la mort*, ne vaut donc ni mortification ni catharsis : elle entre plutôt en résonance avec la violence du hiatus qui sépare le jugement de Mme de Grignan de la représentation apocalyptique, « idée extraordinaire », que s'en fait l'épistolière. Peu importe, finalement, que ce hiatus s'enracine dans l'inquiétude irrationnelle d'une mère. Plus intéressant demeure la charge polémique de l'application que propose Sévigné. La dimension fantasmatique de la représentation du Rhône en Styx sert sans doute l'intensité de l'imaginaire mobilisé par la réputation désastreuse du fleuve, mais elle permet surtout de créer un contraste maximal entre la figuration quasi pastorale d'un fleuve dont on fréquente les bords, bercé par ses « murmures », et celle des « gémissements » lugubres, écartelés entre la vie et la mort, qui hantent son cours. L'opposition stricte de ces deux visions

---

<sup>663</sup> À propos des vents de Grignan, transposé de manière fantasmatique en un tourbillon qui ramènerait Mme de Grignan près de sa mère, Marine Ricord défend l'idée d'un effet adoucissant de ce qu'elle appelle très justement la « micro-fiction », laquelle « utilis[e] » « les ressources du réel pour mieux en estomper les tracas » (« “Parler de la pluie et du beau temps” dans la *Correspondance* de Mme de Sévigné » dans *La pluie et le beau temps dans la littérature française. Discours scientifiques et transformations littéraires, du Moyen Âge à l'époque moderne*, Karin Becker [dir.], Paris, Hermann, 2012, p. 169-191, p. 186).

traduit moins, selon nous, la dichotomie entre réalité vécue, qui nourrit le jugement de Mme de Grignan, et réalité fantasmée, celle que s'inventerait Mme de Sévigné, privée de la vue du Rhône et tributaire de ses angoisses épistolaires. Elle suggère davantage l'articulation, que l'épistolière pointera partout, entre violence de la nature et interprétation existentielle. Le contraste que dessine le cours sanguinolent du Rhône devenu Styx – parce qu'il s'éloigne de l'expérience vécue par Mme de Grignan et parce qu'il place au cœur de la lettre un « autre » texte par le biais de la citation – signale la puissance des retournements existentiels que les phénomènes naturels donnent à penser. Dans un article consacré au sentiment de la nature dans les lettres de 1671, Isabelle Landy-Houillon écrit que

[...] dans les matériaux descriptifs retenus pour les évocations de la nature, Mme de Sévigné fait le choix de la sobriété, à rebours des expérimentations baroques qui l'ont précédée, substituant à la brillance et à la profusion ornementale volontiers italianisantes et marinistes une caractérisation plus morale, plus en rapport avec les « grandes interrogations de l'aventure humaine » face à un monde encore mystérieux.<sup>664</sup>

Bien que dans un registre sépulcral, le poème de Philippe Habert tient en effet davantage des rêveries pastorales des héros de *L'Astrée*<sup>665</sup> dont il avait lui-même embrassé le mode de vie<sup>666</sup> que des chatoiements de la poésie baroque. S'il en reste, dans la *Correspondance*, certains thèmes, certaines images ou certains syntagmes caractéristiques<sup>667</sup>, ceux-ci s'articulent bel et bien aux clairs-obscur de l'existence, aux potentialités destructrices de la nature, dont Mme de Sévigné n'est pas seulement la spectatrice, mais dont elle tire bon an mal an un profit éthique qu'il nous faudra étayer. En attendant d'étoffer ce point, nous pouvons relever, à titre provisoire, la fonction dynamique que revêt l'usage de la citation et, plus précisément, le recours à l'application dans la lettre. L'extrait dans lequel Sévigné mentionne quelques vers du *Temple de la mort* suggère qu'il y a dans la pratique sévignéenne de l'application, bien plus

---

<sup>664</sup> Landy-Houillon, Isabelle, « Nature et couleurs chez Mme de Sévigné » dans *La première année de correspondance entre Mme de Sévigné et Mme de Grignan*, Cécile Lignereux (éd.), Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 199.

<sup>665</sup> Voir Florence Orwat, *L'invention de la rêverie. Une conquête pacifique du Grand Siècle*, Paris, Champion, 2006, p. 227-285.

<sup>666</sup> Adam, Antoine, *Histoire de la littérature française au XVII<sup>e</sup> siècle*, vol. 1, Paris, Albin Michel, 2014, p. 297-298. Voir aussi Jean-Pierre Van Elslande, *L'imaginaire pastoral du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999.

<sup>667</sup> Isabelle Landy-Houillon développe ce point : « Les lettres de Mme de Sévigné offrent ainsi quelques exemples du flottement sémantique qui entoure alors certains éléments lexicaux consacrés par l'écriture poétique entre 1625 et 1645, prêts à passer dans la langue commune qui retiendra prioritairement l'un ou l'autre des sèmes en présence. » Plus encore, elle montre comment un syntagme aussi marqué par l'esthétique baroque que le mot « cristal » fait l'objet d'un déplacement : « Lorsque Mme de Sévigné vante “les beaux jours de cristal de l'automne” (9 oct. 1676 : II, 420), celui-ci désigne non pas comme traditionnellement l'eau sous toutes ses formes, mais seulement la transparence de l'air en octobre qui se refuse aux effets spectaculaires de l'élément liquide » (art. cit., p. 203).

qu'un jeu galant<sup>668</sup>, une véritable mise en mouvement d'un texte devenu, par le biais de l'écriture épistolaire, une ressource pour penser et pour vivre. Chargée d'un abondant corpus culturel – à la fois biblique, avec le Déluge en guise d'épisode matriciel, et profane, des mythologies antiques à la poésie contemporaine de l'épistolière –, la nature violente semble toute désignée pour être l'activateur de cette circulation textuelle.

En la matière, l'usage de la nature violente comme ressource morale trouve un biais particulièrement productif chez La Fontaine. Les *Fables* offrent à Sévigné une réserve étonnante d'images, de motifs et d'univers littéraires et mythologiques qui, travaillant en profondeur le texte lafontainien, trouvent dans la lettre de nouvelles variations et de nouvelles formes. Dans « Le Chêne et le Roseau », La Fontaine reprend un motif déjà traité par Ésope dans « Le Roseau et l'Olivier » et y mêle des souvenirs de l'*Énéide* et des *Géorgiques*. Dans les *Géorgiques* (II, vers 291-292), Virgile utilise en effet dans ses conseils pour la plantation de la vigne l'image du chêne vert, loué pour sa puissance et sa hauteur, la cime s'élevant vers le ciel et ses racines s'enfonçant « vers le Tartare ». Dans la fable, La Fontaine en inverse la valeur, puisque la hauteur et l'enracinement du chêne expliquent sa fragilité :

Le vent redouble ses efforts,  
Et fait si bien qu'il déracine  
Celui de qui la tête au ciel était voisine,  
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.<sup>669</sup>

Sévigné, comme ses contemporains, est frappée par la tension inhérente à cette représentation du chêne – encore ce même intérêt pour le contraste, voire le paradoxe –, dont Bachelard rappelait qu'elle tenait autant de l'intertextualité virgilienne que de la « rêverie personnelle<sup>670</sup> ». À propos du vent provençal qui menace Grignan, elle écrit :

L'air de Grignan me fait peur pour vous, ma fille. Un vent qui  
*Déracine ceux dont la tête était voisine du ciel,*  
*Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts,*

---

<sup>668</sup> Figure rhétorique, pratique discursive, jeu galant, l'application est une notion éminemment complexe et transversale. Sa définition même se prête à bien des écarts : présence ou absence du texte source, fidélité vis-à-vis du texte source ou réécriture, nature de l'élément repris, explicitation, commentaire de la reprise ou au contraire pratique de l'allusion. Au-delà de ses contours techniques, l'application se réfère plus généralement à une attitude, cultivée par l'élite lettrée, vis-à-vis d'un ensemble de textes et de motifs qui constituent à l'âge classique une culture commune vécue et éprouvée quotidiennement, et dont l'écrit n'est qu'une forme parmi d'autres. Voir Bernard Beugnot, *La Mémoire du texte, Essais de poétique classique et Le discours de la retraite au XVII<sup>e</sup> siècle. Loin du monde et du bruit, op. cit.*, où le critique donne une définition concise : « l'application, c'est-à-dire [...] la transposition ou [...] l'infidélité consciente à des fins morales, ironiques, esthétiques » (p. 42). Voir aussi Antoine Compagnon, *La seconde main ou le travail de la citation*, Paris, Éditions du Seuil, 1979, p. 344-349.

<sup>669</sup> *Fables*, « Le Chêne et le Roseau », livre I, xxii, éd. cit., v. 29-32, p. 86.

<sup>670</sup> Bachelard, Gaston, *L'Air et les Songes*, 1965, cité par Jean-Pierre Collinet dans sa présentation des *Fables*, éd. Jean-Pierre Collinet, Paris, Gallimard, 1999, p. 1077.

me fait trembler. Je crains qu'il n'emporte ma chère enfant, qu'il ne l'épuise, qu'il ne la dessèche, qu'il ne lui ôte le sommeil, son embonpoint, sa beauté. Toutes ces craintes me font transir, je vous l'avoue, et troublent mon repos. (III, 580)

Dans la lettre, les Grignan ont donc pris la place du chêne. Si l'image virgilienne du chêne s'enfonçant « vers le Tartare » et s'élevant « vers les souffles de l'Éther » accompagne la puissance verticale de l'arbre, Sévigné trouve ici une autre motivation aux vers finaux de la fable puisqu'elle fait référence à l'agencement topologique de la demeure des Grignan. Juché sur une colline sur laquelle il trône, le château des Grignan est particulièrement exposé aux vents. Et par une licence poétique toute virgilienne, voilà que ce sont ses habitants qui héritent des caractéristiques du chêne dont le château reproduit la verticalité outrancière<sup>671</sup>. Sévigné rend surtout encore plus présent l'horizon morbide de la destruction – « ciel » et « morts », désormais tous deux à la clôture des vers, ne font que trop signe vers une apocalypse provençale fantasmée<sup>672</sup>. Au-delà des effets de sens produits par l'adaptation de la fable, Sévigné suit le fil intertextuel mythologique proposé par La Fontaine, par l'image paradoxale du chêne dont on a rappelé l'origine mais aussi par le registre du discours du chêne, marqué par le style ampoulé composé de clichés poétiques. Ce discours, par sa tonalité et son lexique, charrie avec lui un spectre intertextuel plus large que les seuls emprunts explicites. Ainsi les *Géorgiques*, qui apparaissent de manière sous-jacente à travers les « royaumes humides » (IV, vers 364) instillent à la fable de La Fontaine et plus particulièrement au chant du chêne l'inquiétude morbide de la complainte d'Orphée pleurant Eurydice une seconde fois. Dans la traduction de Maurice Rat, Orphée, par ses pleurs, « charm[e] les tigres et entraî[n]e les chênes avec son chant.<sup>673</sup> » La litanie plaintive de Sévigné trouve donc dans l'enchâssement mythologique une ressource aux échos multiples<sup>674</sup>.

---

<sup>671</sup> La réécriture de La Fontaine est en outre l'occasion d'approfondir le motif de la spiritualité tout éthérée de la comtesse de Grignan, elle qui, toute pétrie de philosophie cartésienne, ne redescend que rarement dans les basses contrées de la vie matérielle. Travaille aussi, sans doute, dans cette figuration du château des Grignan, le thème de l'élévation périlleuse, qu'on retrouve par exemple dans le tableau 34 de la première partie de *La doctrine des mœurs* de Gomberville, gravure sur laquelle Pierre Daret représente une tour juchée sur un point haut, qui s'écroule. Voir Bernard Beugnot, *Le discours de la retraite au XVII<sup>e</sup> siècle. Loin du monde et du bruit*, op. cit., notamment p. 12-13 : « La tour qui s'écroule, les pins frappés par la foudre – lieu commun venu entre autres d'Horace et de Sénèque (*Hippolyte*, acte IV) à travers les florilèges – disent les dangers de l'élévation, dangers venus de l'industrie humaine et de la nature (la foudre), tandis que la cabane abritée par le rocher exprime le bonheur de la tranquillité, leçon que dans un décor semblable commentera à son tour le pêcheur solitaire qui accueille l'errante Psyché » (p. 13).

<sup>672</sup> On retrouve donc ici le même principe d'*aggravation* par l'application qui apparaît déjà dans la lettre consacrée au Rhône-Styx.

<sup>673</sup> Paris, Garnier, 1944, v. 510-511, p. 203.

<sup>674</sup> Celle-ci se complexifie encore davantage quand on songe que dans le passage des *Géorgiques* en question, où le chêne, la destruction et la plainte sont articulés, la lamentation d'Orphée est comparée à la complainte de Philomèle, figure que nous avons déjà abordée (*supra*, p. 224-238), qui, « sous l'ombre d'un peuplier », pleure la

Un peu plus loin dans cette même lettre, Sévigné compare sa fille à Orithye, princesse athénienne enlevée par Borée, dont Ovide raconte les aventures dans les *Métamorphoses* et qui apparaît également au chant IV des *Géorgiques* et au chant XII de l'*Énéide* : « Je vous souhaite M. de Grignan ; je n'aime point que vous soyez seule dans ce château, pauvre petite Orithye ! Mais Borée n'est point doux ni galant pour vous ; c'est ce qui m'afflige » (III, 581). À travers la question de la violence de la nature, la *Correspondance* se saisit donc d'un imaginaire qui, s'il puise dans la fable de La Fontaine, fait apparaître une filiation dispersée et miroitante<sup>675</sup>. La désertion du comte de Grignan alors que les vents menacent le château semble avoir son pendant financier dans la *Correspondance*, le gendre de Mme de Sévigné étant régulièrement critiqué pour son tempérament dépensier. Les frais de représentation et de gestion liés au gouvernement de Provence qu'il assurait n'ont rien arrangé. Entre les vents menaçants, la tempête financière qui a longtemps acculé les Grignan et l'incapacité notoire du comte, l'articulation est parfaitement maîtrisée dans la *Correspondance*, et pas seulement par le jeu de la métaphore<sup>676</sup> : les vents ont souvent causé des dégâts matériels qui n'ont fait que creuser un peu plus le gouffre financier.

---

disparition de ses petits, fauchés par « un dur laboureur », étonnant écho aux douleurs de la séparation chez Sévigné (v. 511-516, *ibid.*).

<sup>675</sup> Une fois initié, le parcours mythologique se fait de plus en plus sinueux. Si l'on suit la comparaison proposée par le détour par La Fontaine, il semble évident que ce Borée, vent du Nord, est, sous la plume de Sévigné, l'équivalent mythologique de la redoutable Tramontane. Malheureusement il n'a ni la douceur ni la délicatesse d'un galant et menace la comtesse de Grignan par une violence grossière. Comme le rappelle Ovide, non seulement Borée enlève Orithye mais en outre il l'épouse, si bien que le Borée de Sévigné semble être aussi le comte de Grignan, mari rustre car absent, qui déserte le château lorsque son épouse a le plus besoin de sa protection. Là encore, la lettre de Sévigné fait du feuilleté référentiel une arme pour faire miroiter son discours et adresser les critiques qui s'imposent. Les phénomènes naturels sont une chose, mais la galanterie, elle, s'apprend. Peut-être l'épistolière glisse-t-elle encore une allusion, érotique cette fois, dans cette évocation du ménage. Il règne au XVII<sup>e</sup> siècle autour du couple Borée / Orithye une atmosphère ambivalente où la froideur de Borée et son ardeur amoureuse se mêlent et s'entrecroisent. Dans son *Dictionnaire historique et critique*, Bayle évoque à l'article « Borée » la froideur de ce vent venu du Nord, froideur dont ne se serait pas plainte Orithye, qu'il a enlevée et épousée (Ovide, *Les Métamorphoses*, VI, v. 703-707). Bayle ajoute que Guez de Balzac, dans ses *Entretiens* (V, II), souscrit à ce jugement en indiquant « que les femmes de ce temps-là étaient bien plus retenues et plus endurantes que celles de ce temps-ci ; et que si une Orithye d'aujourd'hui avait épousé un mari aussi froid que le vent de Bise, elle l'accuserait d'impuissance dès le lendemain de ses noces, et présenterait requête pour la dissolution de son mariage. » Bayle entend rectifier ce jugement : au contraire, bien qu'il soit un vent venu du Nord, Borée est « fort ardent en fait d'amour » : « Qu'il soit permis à Balzac de faire des railleries sur l'impatience des femmes modernes, on ne s'y oppose pas ; mais on demande qu'il ne prenne point la liberté de fortifier ses observations par les éloges de la patience d'Orithye ; car cette Dame n'avait nul sujet de faire valoir cette qualité. Personne, non pas même Jupiter, ne surpassait le vent Borée en chaleur de tempérament. La pauvre Europe enlevée ne l'eut pas plutôt invoqué pour en être secourue, qu'elle rétracta ses prières : elle fit réflexion que l'un valait l'autre, et qu'elle ne gagnerait rien au change. » La solitude de Mme de Grignan est donc aussi une solitude sexuelle et quand on connaît la réputation d'insensible qu'avait la comtesse et celle de fougueux amant que cultivait le comte, le sous-entendu ne manque pas de saveur.

<sup>676</sup> Métaphore par ailleurs très active au XVII<sup>e</sup> siècle, qu'elle serve à désigner la vie active ou l'infortune. Bernard Beugnot note que le port et la rive sont aussi des métaphores récurrentes pour décrire le point de vue distancié de l'*otium*, envers du *negotium* et de l'agitation (*op. cit.*, p. 51). Voir aussi p. 68-70 : « La mer et le port sont associés par contiguïté naturelle et par l'image antithétique de la stabilité et du mouvement, du voyage et de la sédentarité ;

Vous avez fort envie d'aller à Grignan, mais il me semble qu'il est bien matin ; vous trouverez encore la bise en furie. Elle renverse vos balustres ; elle en veut à votre château. Sera-t-elle plus forte que cette autre tempête qui le bat depuis si longtemps ? (II, 883)

À l'occasion d'une énième tempête provençale, Mme de Sévigné ne peut s'empêcher d'évoquer les dettes des Grignan : c'est « l'autre tempête » qui menace l'entretien du château et fait que les dégradations s'accumulent au fil du temps. Les deux champs de l'expérience humaine que sont d'une part les phénomènes naturels – et en particulier climatiques – et d'autre part les vicissitudes de la fortune, participent dans la *Correspondance* d'un même paradigme, celui de l'aléa, formulation hyperonymique du revers de fortune. Sans doute cette solidarité thématique et lexicale tient-elle de la disponibilité métaphorique de la langue météorologique ou climatique, que les discours sur l'existence humaine, quels qu'ils soient, se sont peu à peu appropriés. S'il ne nous appartient pas de sonder ici la richesse de ces parentés, nous pouvons toutefois avancer, à partir de nos développements précédents, qu'héritier du monde ancien des correspondances et des sympathies, ce type de glissement ou de passage d'une réalité à une autre n'implique pas d'affadissement de l'expressivité de la langue mais engage au contraire une duplicité sémantique qui l'enrichit. Nous pensons par exemple avoir montré comment la réactivation, au contact de l'expérience intime, du corps-liquide, hérité de l'humorisme galénique et de la théorie des signatures selon laquelle on trouve dans le corps humain les mêmes écoulements que dans la nature, ne contribue pas à opacifier l'épreuve de soi, mais, à l'inverse, de la ressaisir et d'y investir un sens poétique et éthique. De la tempête provençale à celle des dettes, il y a donc davantage qu'une association d'idées – d'une inquiétude à une autre – dont l'effet de rupture serait assourdi dans la lettre par la reprise métaphorique du même thème. De nombreuses lettres font en effet apparaître cette solidarité thématique : les deux sujets sont souvent évoqués ensemble<sup>677</sup>. On peut entendre dans cette contiguïté, notamment à propos des dettes des Grignan, la stratégie d'atténuation d'un sujet délicat par un autre, plus banal, « petit sujet », nouvelle de peu d'importance<sup>678</sup>. Mais cette hypothèse n'a qu'une portée restreinte. En réalité, derrière ces transferts sémantiques et lexicaux, semble poindre la naturalisation des aléas de l'existence, qui sert de soubassement au discours sur la Providence. Comme les phénomènes climatiques violents, les accidents de la fortune relèvent de la loi de la nature, c'est-à-dire d'un ordre créé par Dieu. Ainsi, Mme de Sévigné conseille à Bussy-Rabutin

---

la mer s'identifie au monde et le port à la retraite » affirme Bernard Beugnot avant de relever chez le Père Le Moyne (*Entretiens et lettres poétiques*, 1665) « [u]ne grande vision analogique entre la mer et le monde, fusion du physique et du moral, du macrocosme et du microcosme » (p. 68).

<sup>677</sup> Pour un relevé de ces passages, nous renvoyons à Marine Ricord, art. cit., p. 169-191.

<sup>678</sup> Sur le statut des nouvelles du temps qu'il fait, voir *ibid.*

d'affronter son exil avec fermeté : « La sagesse est grande, ce me semble, de souffrir la tempête avec résignation, et de jouir du calme quand il lui plaît [à Dieu] de nous le redonner. C'est suivre l'ordre de la Providence » (III, 254). Ce court extrait montre à quel point la violence de la nature, concrétisée ici par la tempête – ailleurs par le tourbillon –, se donne comme un étalon à l'aune duquel la gravité des aléas existentiels sont mesurés et appréciés<sup>679</sup>. C'est la même rhétorique d'évaluation qui émerge dans l'extrait consacré à la bise furieuse de Grignan. L'épistolière demande à sa fille laquelle des deux tempêtes sera la « plus forte », cette puissance dévastatrice ayant été exemplifiée par la mention des balustrades renversées et des de la menace de dégâts futurs plus importants. La nature violente constitue alors une réalité-référente, un phénomène-témoin<sup>680</sup>. Mais les interférences virgiliennes et lafontainiennes à propos du vent et des tempêtes nous permettent d'aller plus loin encore.

Et de l'autre côté, voilà le vent, le tourbillon, l'ouragan, les diables déchaînés, qui veulent emporter votre château ; voilà une dépense de mille écus à quoi on ne s'attend pas. Pourquoi ce démon n'a-t-il pas emporté le bâtiment dégingandé du Carcassonne ? Où était le Coadjuteur ? Ah ! mon enfant, quelle furie ! quel ébranlement universel ! quelle frayeur répandue partout ! Vous dépeignez cette horreur comme Virgile, mais il n'y avait là personne pour dire : *Quos ego*. On a parlé ici de cette tempête. Un évêque de Languedoc dit à Coulanges qu'il craignait pour le château de Grignan. Dieu vous préserve d'y passer jamais aucun hiver, tant qu'il y aura d'autres lieux et d'autres villes en France. (III, 499)

L'accusation de désertion frappe non pas le comte de Grignan, résolument absent de l'anecdote, mais son frère, le Coadjuteur. Dans l'*Énéide*, l'aposiopèse – « *Quos ego...* » – interrompt le discours de Neptune qui, reprochant à Eurus et Zéphyr leur action dévastatrice, préfère retenir le déchaînement de sa colère pour la réserver au maître de ces vents, Éole. Ce faisant, Neptune privilégie l'apaisement des flots. Sévigné ne retient pas du « *Quos ego...* » la stratégie tactique ou l'habileté politique, mais la démonstration d'une autorité menaçante et pragmatique. À Grignan, donc, point de Neptune pour faire preuve de conviction face à la tempête. La toute-puissance de la nature est absolue et les hommes ne peuvent que peindre l'horreur et fuir. Les dieux antiques qui habitaient la nature et la régulaient ont déserté. Et même les hommes les plus dignes, comme M. de Grignan ou le Coadjuteur, ne sont pas là pour défendre les lieux – allusion discrète, sans doute, à la désertion du comte de Grignan dans la conduite du ménage, lui qui le met en péril par sa gestion calamiteuse. Source d'inquiétude,

---

<sup>679</sup> *Ibid.*, p. 184 : « Les aléas de la vie et les revers de fortune se mesurent aux accidents climatiques. »

<sup>680</sup> Dans son « Étude sémantique du mot "air" aux XVII<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles », thèse que nous avons déjà mentionnée au début de notre parcours, Sylvianne Rémi-Giraud approfondit cet aspect des porosités entre l'air météorologique et l'air tel qu'il est employé dans le domaine de la subjectivité, justifiant ces relations sur le plan linguistique. Elle montre par exemple qu'autour de *l'air*, on retrouve toute une constellation de termes liés aux domaines de la connaissance, de la pensée et du jugement (voir en particulier la section « Subjectivité et parole »).

la nature menaçante est aussi une voie frayée vers la méditation du destin des hommes et de leurs choix existentiels. Comme le chêne de la fable « Le Chêne et le Roseau », qui, même avec un beau discours, poétique et essentialisant, ne peut infléchir le cours naturel des choses, les hommes de cette fin de XVII<sup>e</sup> siècle ont beau parler – « on a parlé », « un évêque de Languedoc dit à Coulanges » – rien ne peut empêcher le désastre, et Dieu n'autorise que la fuite. Ces bavardages, dont fait partie la lettre, paraissent de vains chuchotements, à peine audibles face au vacarme « universel » de la tempête. Pourtant, même si elle s'y inscrit, la lettre se distingue subtilement des paroles inefficaces proférées au sujet de la tempête. Adoptant la stratégie oratoire d'un Neptune, absent physiquement mais imité dans et par la lettre, l'épistolière choisit finalement de s'en remettre à un argument à la fois réaliste et indiscutable : l'argument divin – « Dieu vous préserve... » – s'articule à une forme de truisme ou d'évidence – « tant qu'il y aura d'autres lieux et d'autres villes en France ». L'argument d'autorité combine le dogme chrétien de la Providence et une évidence anhistorique, presque métaphysique, selon laquelle il y a toujours un autre lieu où aller. C'est au même type de tactique clairvoyante que nous initie la fable de La Fontaine « Phébus et Borée » par la voix de Phébus alors que Borée gaspille en vain son énergie. Par sa longueur, la description des ravages inutiles<sup>681</sup> perpétrés au nom d'un défi teinté d'orgueil suggère une interrogation sur l'arbitraire et l'*hybris* des puissants, vents ou rois, et l'injustice qui en résulte. Cet arrière-plan, Sévigné en interroge au moins le versant éthique en exprimant son incompréhension face aux dégâts constatés au château de Grignan alors que le « bâtiment dégingandé du Carcassonne », lui, a résisté. La récurrence de l'articulation entre les ravages réels ou escomptés du vent provençal et l'endettement désastreux des Grignan constitue en soi une chambre d'échos dans laquelle la violence de la nature sert tour à tour de décor, d'exemplification et d'amplification des aléas financiers. Mais en mobilisant des souvenirs mythologiques plus ou moins nets, dont l'intertexte lafontainien ramifie la filiation et amplifie le sens, Sévigné dépasse, ce nous semble, l'enjouement connivent<sup>682</sup>, la stratégie d'assourdissement ou bien même l'usage de la nature violente comme

---

<sup>681</sup> *Fables*, « Phébus et Borée », livre VI, III, éd. cit., v. 22-27, p. 183 :

« Notre souffleur à gage  
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,  
Fait un vacarme de démon,  
Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage  
Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau:  
Le tout au sujet d'un manteau. »

<sup>682</sup> La première mention du « *Quos ego...* » virgilien, au sujet des tempêtes de septembre qui troublent la quiétude de l'épistolière aux Rochers en 1671, reflète davantage cet aspect : « Sans ce repos que me donne mon cœur, je ne souffrirais pas impunément l'affront que me fait le mois de septembre. C'est une trahison, dans la saison où nous



étalon ou phénomène-témoin. Par le dispositif de réfractions que la lettre met en place, la nature violente donne à penser : le détour par le « *Quos ego...* » du Neptune de l'*Énéide*, enrichi à travers une chaîne allusive par les réflexions de La Fontaine, dessine au croisement des aléas climatiques et des turbulences financières une méditation qui, sur fond de faiblesse humaine face à la toute-puissance divine, n'en interroge pas moins l'usage par l'homme de la prudence et l'injustice outrancière qu'il peut provoquer par négligence ou défaillance. À la dimension contemplative de la nature, y compris dans la veine de l'effroi, se mêle donc un usage moral des phénomènes naturels, et notamment climatiques. Les effets de sédimentation créés par l'appropriation par Sévigné de l'application permettent d'ouvrir la confrontation, assez transparente à vrai dire, entre désordres météorologiques et tempête financière, d'en complexifier les rapports et d'en décrypter le sens au-delà du reproche maternel ou de la soumission stricte à la Providence. Malgré la toute-puissance divine, à laquelle se remet l'épistolière – et elle enjoint Mme de Grignan à suivre elle aussi la « loi de la nature » –, il reste en effet dans l'extrait une crainte insurmontable, un effroi incommensurable devant lesquels l'écriture suspend ses pouvoirs : si l'épistolière loue les talents descriptifs de sa fille – « Vous dépeignez cette horreur comme Virgile » –, la correction introduite par « mais il n'y avait personne pour dire : *Quos ego* » restreint le parallèle entre la lettre de Mme de Grignan et l'*Énéide* et compromet ainsi la lisibilité directe du phénomène naturel en question. Même si l'ouragan a bien des points communs avec la tempête de l'*Énéide*, il n'est pas promis à la clarté interprétative que manifeste avec quelque paradoxe l'aposiopèse de Neptune. Ainsi, non seulement la lettre de Sévigné transforme l'aléa climatique en une ressource morale pour penser les clairs-obscurs de la prudence humaine, mais en outre elle en fonde le pacte de lecture : la déroute de la parole humaine, réduite à la seule fonction de témoignage ou de commentaire, *oblige* la lettre. En enchâssant les intertextes, en variant les points de vue sur la précarité naturelle de l'existence humaine, l'écriture épistolaire propose une morale dispersée, dans laquelle contemplation et méditation ne se résorbent jamais vraiment. Plus précisément, la lettre se donne comme un exercice dans lequel la violence de la nature, à travers Virgile et La Fontaine, ne constitue pas seulement un catalyseur d'images : cette thématique imprime aux réflexions épistolaires leur mouvement et les relance.

À la manière dont l'aposiopèse de Neptune suggère à la fois la déroute du sens en matière climatique et la transfiguration de ce silence en la promesse d'une morale provisoire

---

sommes, au milieu de vingt ouvriers ; je ferais un beau bruit : *Quos ego !* » (I, 351). Isabelle Landy-Houillon en souligne la dimension parodique (art. cit., p. 198).

esquissée par le *ressourcement* de la lettre au contact des phénomènes naturels, c'est dans le mécanisme poétique et stylistique de la fable de La Fontaine que se prolonge parfois l'écriture sévignéenne de la nature violente. Au début de l'hiver 1689, Mme de Sévigné écrit :

Jusqu'ici, nous n'avons pas sujet de nous plaindre des nôtres [les hivers]. Point de neige, point de verglas, un beau soleil ; je me promène tous les jours. Rien n'est défiguré dans ces bois. Tout y est si bien planté, si bien rangé, qu'il semble que les feuilles ne soient tombées que pour faire que le soleil éclaire toutes ces allées, et qu'on s'y puisse promener. Je chantais l'autre jour :

*Pour qui, cruel hiver, gardes-tu tes rigueurs ?*

J'étais ravie de savoir que ce n'était pas pour vous. *Mais attendons, car du bout de l'horizon, vous savez qu'il peut venir avec furie*

*Le plus horrible des enfants  
Que le Nord jusque-là ait porté dans ses flancs.*

Vous n'en savez que trop de nouvelles ; il vous a fait des ravages terribles. Mais enfin, ma bonne, sous le nom de bise, jouissez toujours de son absence, c'est autant de pris.  
(III, 781)

La référence à la fable de La Fontaine « Le Chêne et le Roseau » suggère une réflexion profonde sur la précarité du monde et le caractère imprévisible de la nature, qui décide des rayons du soleil qui magnifient les Rochers comme des pires désastres. La description des paisibles allées ensoleillées des Rochers a son contrepoint en forme d'avertissement adressé à Mme de Grignan, elle qui a déjà pâti des tempêtes provençales. La violence des éléments est ici un horizon existentiel comme textuel. Les trois premières « traces » de la fable apparaissent sous la forme de trois segments fondus dans la lettre, avant que l'épistolière n'ait recours à une véritable citation. Des trois premières bribes aux deux vers, cités avec quelque approximation, la lettre reproduit sur le plan spéculatif la tension qui peut exister entre les indices de l'événement funeste et son actualité quand celui-ci survient. En alternant mots isolés et texte continu, la pratique de l'application rejoue à l'échelle de la lettre ce que La Fontaine met en scène dans sa fable : tout, dans le discours pompeux du chêne, fait signe vers sa destitution finale ; il court à sa perte en pensant (illusoirement) avoir la nature de son côté. « La nature envers vous me semble bien injuste<sup>683</sup> » dit le chêne au roseau. En pensant avoir été favorisé par la nature, le chêne se fourvoie et fait apparaître qu'il se pense au contraire au-dessus d'elle, tel un être exceptionnel échappant à la loi des êtres ordinaires et ne s'exprimant que par clichés poétiques<sup>684</sup>. En outre, la survalorisation de sa taille et la transformation induite de cette hauteur

---

<sup>683</sup> *Fables*, « Le Chêne et le Roseau », I, XXII, éd. cit., v. 17, p. 85.

<sup>684</sup> Dans l'étude qu'il consacre à cette fable, Jules Brody répertorie les écarts successifs que La Fontaine place entre la langue du chêne et celle du roseau : vers après vers, le discours ampoulé du chêne « suggère une différence entre lui-même et les mortels ordinaires », une différence de nature justement. Comme souvent chez La Fontaine, le déchu a programmé sa propre défaite ; au lecteur d'en repérer les indices. Comme l'affirme plus loin Jules Brody, « [l]a majesté du chêne, telle que La Fontaine a choisi de le représenter ici, fait finalement signe vers la

en une « grandeur existentielle<sup>685</sup> » convergent vers la chute de l'arbre, incapable, au contraire du roseau, de plier au gré du vent. Ainsi, l'épistolière, à l'image de la voix du poète, avertit en secret sa lectrice. Et tout dans sa description d'un hiver ensoleillé et serein, suggère sa réversibilité. L'évocation du soleil est précédée de ses adverses déboires – « Point de neige, point de verglas ». C'est ensuite la défiguration redoutée des bois qui plane sur ce tableau paisible : « Rien n'est défiguré dans ces bois. » Et même lorsque la description se fait plus apaisée – « Tout y est si bien planté, si bien rangé, qu'il semble que les feuilles ne soient tombées que pour faire que le soleil éclaire toutes ces allées » –, la tournure consécutive met en valeur la perfection du temps tout en reconnaissant la nécessité absolue de la nature qui décide de tout, l'homme ne pouvant que contempler son œuvre. Ainsi, la violence de la nature se tapit dans les envers de sa beauté et la célébrer revient aussi à garder en tête, et donc dans la lettre, son imprévisible cours.

Mais l'avertissement sévignéen, formulé finalement sous la forme d'un souvenir lapidaire – « Vous n'en savez que trop de nouvelles ; il vous a fait des ravages terribles » – ne fait que replacer dans une continuité temporelle productrice d'expérience ce que l'on pouvait déjà décrypter à plusieurs niveaux. D'abord, comme nous venons de l'indiquer, l'évocation du bel hiver est entièrement soumise à la figure de l'inversion corollaire à ce potentiel réversible des phénomènes de la nature. La figure de l'inversion est portée à son comble par la première citation qui, telle qu'elle nous apparaît, est en réalité une citation au carré : évocation d'un chant dont l'épistolière fait le court récit et qui cite lui-même un opéra en le déformant. « Pour qui, cruel hiver, gardes-tu tes rigueurs ? » est une réécriture d'un vers extrait de *Cadmus et Hermione*, scène très brève dans laquelle Hermione déplore la disparition de Cadmus<sup>686</sup>. La réécriture sévignéenne joue sur un changement de registre. De la tragédie amoureuse, on passe à une adresse plaisante quoiqu'inquiète à la saison hivernale<sup>687</sup>. Mais surtout, si Hermione vit une douloureuse séparation et se demande à quel titre l'amour est réputé apporter des douceurs,

---

mort ; sa grandeur, sous un jour encore nouveau, devient le truchement de sa misère » (« Reading La Fontaine : *Le Chêne et le Roseau* (I, 22) », *Semiotica*, 1984, vol. 51, n°1/3, p. 167-189, p. 171 et 174, notre traduction).

<sup>685</sup> *Ibid.*, p. 171 (notre traduction) : « Le "grand style" dans ce poème fonctionne comme une expression métonymique de la "grandeur existentielle". »

<sup>686</sup> Quinault, Philippe et Lully Jean-Baptiste, *Cadmus et Hermione*, Paris, Ballard, 1673, II, v, p. 34 :

« Amour, vois quels maux tu nous fais.

Où sont les biens que tu promets ;

N'as-tu point pitié de nos peines ?

Tes rigueurs les plus inhumaines

Seront-elles toujours pour les plus tendres cœurs ?

Pour qui, cruel Amour, gardes-tu tes douceurs ? »

<sup>687</sup> Pourtant, le vers réécrit ne détonerait pas dans l'opéra car par une ambivalence bien entendue, le mot « rigueurs » par lequel l'épistolière remplace les « douceurs » appartient aussi au registre amoureux.

l'épistolière vit elle un magnifique hiver et se demande quand arrivera le « retour de bâton »<sup>688</sup> : quand l'héroïne de Quinault interroge le positif, l'épistolière, elle, s'enquiert du négatif. Le retournement plaisant met à distance le tragique amoureux mais l'accumulation des petites inversions logiques que l'allusion clôt fait émerger un autre tragique, un tragique existentiel, qu'embrasse le sentiment de la précarité du monde, sentiment d'autant plus vif qu'il vient en chantant. D'un chant – joyeux chant de la promenade et adaptation plaisante d'un opéra – à un autre – le poème lafontainien – émerge une morale prudente et inquiète, qui invite à ne jamais quitter des yeux l'inconstance de la nature et sa violence potentielle. Autrement dit, la marquise-rossignol, trillant à tue-tête dans ses allées ensoleillées au cœur du mois de décembre, célèbre les beautés de l'hiver et en cela, elle semble être le chêne de la fable qui loue la nature de l'avoir bien loti. Pourtant, point de lyrisme ampoulé chez l'épistolière, au contraire du chêne ; la marquise a beau chanter, son chant est inquiet et connaît déjà la fin de la fable, tout comme sa fille. La stylistique de l'inversion fonde alors une morale de l'inversion : « Mais enfin, ma bonne, sous le nom de bise, jouissez toujours de son absence, c'est autant de pris. » Il faut jouir de ce qui n'est pas là et dont on connaît trop bien le nom. Dans une formulation particulièrement retorse, l'épistolière indique rétrospectivement la valeur exemplaire de ses promenades dans ses allées préservées. En matière de prudence et de jouissance d'un bonheur précaire, la marquise nous montre la voie, en faisant de la nature violente un « horizon » de la lettre qui influence la mise en forme morale de la vie aux Rochers. Face à l'inconstance de la nature, elle suggère une attitude souple, même si elle implique une forme de pessimisme. C'est donc à la pliability du roseau que Mme de Sévigné se conforme. Car si elle reprend surtout la voix du poète, elle emprunte aussi la voix du roseau<sup>689</sup>. Mais ce sont surtout les tout premiers mots de l'extrait qui nous intéresse ici – « *Jusqu'ici*, nous n'avons pas sujet de nous plaindre » (nous soulignons) –, qui suggèrent la solidarité morale entre le roseau et l'épistolière<sup>690</sup>. Pour cette dernière, l'imprévisibilité des circonstances, dont le roseau suggère qu'elle n'épargne personne, relève de la Providence. Mais la violence de la nature, qui prend avec La Fontaine les traits de l'arbitraire, est l'occasion pour Sévigné de moduler d'autres attitudes que la stricte soumission

---

<sup>688</sup> Ce thème de la clémence suspecte de la Providence est récurrent dans la *Correspondance*, notamment à propos de la santé.

<sup>689</sup> Dans la fable de La Fontaine, « Mais attendons la fin » clôt le discours du roseau avant que l'ouragan ne déracine le chêne.

<sup>690</sup> Dans « Le Chêne et le Roseau », cette discrète locution apparaît au cœur du discours du roseau et en signale le point de bascule vers l'expression prémonitoire de la chute de l'arbre. Cheville morale car elle donne au discours du roseau l'allure d'une éthique prudente, cette locution incarne aussi une rupture rythmique puisqu'elle prime syntaxiquement sur la résistance virile du chêne. Ce segment rappelle que ce que le chêne traite comme une essence, son triomphe sur les phénomènes naturels, n'est en fait que le résultat d'une circonstance.

à la toute-puissance divine. À la faveur du détour par les *Fables*, la faiblesse sévignéenne, relue à l'aune de la figure du roseau<sup>691</sup>, se voit transformée en souplesse, une adaptabilité prudente qui permet à l'épistolière de jouir des plaisirs du présent tout en les tenant pour provisoires.

Ce bref parcours de textes nous permet de préciser la « caractérisation morale » qu'évoquait Isabelle Landy-Houillon et qui restait à étayer. Dans la *Correspondance*, la nature violente semble nourrir l'interaction épistolaire. Mais loin d'être un sujet parmi d'autres, elle concrétise la précarité de l'existence humaine et constitue un véritable embrayeur moral. Pour fonder un peu plus sûrement cette hypothèse, nous proposerons trois prolongements, à partir de trois des extraits que nous avons commentés. Premièrement, les aléas climatiques, même lorsqu'ils font l'objet d'un traitement métaphorique – nous l'avons illustré en mentionnant la lettre adressée à Bussy où il est question de la « tempête » de l'infortune – n'engagent pas seulement la description ou l'évaluation d'un monde vivant dont l'épistolière ou ses correspondants resteraient spectateurs. Pour Bussy, il s'agit certes de « souffrir la tempête avec résignation » (III, 254), mais cette résignation n'a que peu à voir avec un détachement spirituel où le sujet se déprendrait de lui-même. Elle désigne davantage une adaptabilité à la dimension réversible de l'existence, qu'exemplifie par excellence l'image de la tempête. Celle-ci est donc le point de départ d'un véritable exercice de soi, qui doit apprendre à endurer et à jouir alternativement, selon les intermittences de la Providence. Deuxièmement, dans la lettre du 7 février 1689 où il est question de l'ouragan et du « *Quos ego* » de Virgile, la référence à la violente tempête provençale apparaît sous la plume de Sévigné au terme d'une réflexion sur la dimension « mêlée » de l'existence. Mme de Sévigné commente en effet le plaisir que lui procure la lecture des lettres de sa fille, plaisir teinté de peine car elle sait que l'écriture prolongée cause à Mme de Grignan « un grand mal au dos, un grand mal à la tête, un grand épuisement » (III, 498-499). Voici alors les quelques lignes qui précèdent le passage que nous avons commenté plus haut :

Ainsi le plaisir que je reçois en lisant vos lettres est toujours mêlé de peine, comme les autres choses de cette vie.

---

<sup>691</sup> Comme le rappelle Jules Brody, le roseau a pour le « sociolecte du XVII<sup>e</sup> siècle » une pertinence morale à la faveur d'une métaphore, celle de « la fragilité et de la faiblesse » (art. cit., p. 174, notre traduction), un sens qu'atteste le *Dictionnaire universel* de Furetière. Chez Montaigne, le roseau s'avère tout aussi faible et devient même un contre-modèle, dans le contexte d'une bonne économie de l'engagement et de l'énergie : « [B] Or il faut proceder au rebours du roseau, qui produit une longue tige et droicte de la premiere venue ; mais apres, comme s'il s'estoit alanguy et mis hors d'haleine, il vient à faire des neuds frequens et espais, comme des pauses, qui montrent qu'il n'a plus cette premiere vigueur et constance. Il faut plustost commencer bellement et froidement, et garder son haleine et ses vigoureux eslans, au fort et perfection de la besogne » (*Essais*, III, X, « De ménager sa volonté », éd. cit., p. 1018).

Par exemple, Avignon, dont je ne parle point par vos mêmes raisons, Avignon est bon, et vient fort à propos pour votre enfant ; c'est une providence paternelle, dont il faut remercier Dieu. Et de l'autre côté, voilà le vent [...] (III, 499)

Par « Avignon », l'épistolière désigne les revenus payés par les états d'Avignon au comte de Grignan qui y exerçait alors les fonctions de vice-légat. Une recette bienvenue, mais que l'épistolière met en rapport avec les dépenses supplémentaires occasionnées par les dégâts matériels de la tempête. Si la nature violente, en tant que versant malheureux d'un destin provisoirement favorisé par le commandement d'Avignon, permet de penser – contentons-nous provisoirement de ce terme – les irrégularités de la fortune, c'est précisément par qu'elle incarne l'idée selon laquelle Dieu donne et reprend<sup>692</sup>. Mais surtout, la violence de la nature est l'occasion d'exercer son adaptabilité devant les aléas de l'existence en vertu de la relation d'exemplarité que la lettre établit<sup>693</sup>. La locution adverbiale « par exemple » assure bien entendu la transition, fonction éminemment stratégique dans la *Correspondance*. Loin d'introduire un *exemplum* au sens strict<sup>694</sup>, la locution convie plutôt l'épistolière et sa destinataire à un rapprochement voire à une *explication* du segment précédent, « comme les autres choses de cette vie », dont la concision appelle quelque éclaircissement. La maxime de la lettre (sa proposition morale, si l'on veut), selon laquelle les « choses de cette vie » sont mêlées de bonheur et de malheur, est donc encadrée par deux illustrations bien distinctes : d'une part le plaisir de la lecture des lettres de Grignan obscurci par le fait qu'elle cause les douleurs de la comtesse ; d'autre part le succès politique d'Avignon contrecarré par les frais liés à la tempête. Mais l'interrogation autour des accents virgiliens de l'ouragan, célébrés pour leur productivité descriptive puis mis à distance, prolonge, nous l'avons dit, le rapprochement et donne au passage la forme d'une expérience de pensée au cours de laquelle Sévigné interroge la disponibilité des différents paradigmes éthiques, leur adaptabilité à certains domaines de l'existence et la nature de la méditation produite par la lettre. Cette suite, ce prolongement, rompt donc le parallèle entre les deux « illustrations » et déplace le rapport que la lettre noue entre elles : d'une relation d'exemplarité au sens d'une confirmation du précepte, de sa

---

<sup>692</sup> Voir par exemple *Job*, chapitre 1, verset 21.

<sup>693</sup> Nous avons montré plus haut qu'outre cette relation d'exemplarité, l'épisode du « *Quos ego* » fonctionne aussi de manière autonome, avec des enjeux herméneutiques et éthiques propres.

<sup>694</sup> Dans un autre contexte, celui des histoires tragiques, Laure Depretto relativise le poids du modèle de l'édification en régime narratif et justifie ce recul sur le plan de l'histoire littéraire. Pour elle, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, le récit recherche davantage à cultiver un mystère qu'à édifier le lecteur (*op. cit.*, p. 299). Elle affirme que « [les histoires de Mme de Sévigné] restent vivantes par l'appel toujours relancé à fabriquer de l'explication » (*ibid.*, p. 248), une hypothèse tout à fait transposable aux réflexions de Sévigné sur la nature. Il serait intéressant de rapprocher cette évolution de la crise de l'exemplarité en matière morale qu'ont incarnée Montaigne et la réception des *Essais* au XVII<sup>e</sup> siècle.

vérification à propos d'un autre « sujet », la lettre en vient à mettre au jour un lien plus incertain. D'une part, la dimension « mêlée » de l'existence ne semble pas être incarnée de la même façon par les deux situations choisies : dans le premier cas, celui du plaisir mâtiné de peine, les deux sentiments sont véritablement mélangés et ne s'annulent pas, créant cette sensation douce-amère qu'exprime souvent Mme de Sévigné ; dans le second cas, selon la démonstration de l'épistolière, le soulagement financier d'Avignon est au contraire annihilé par les dégâts de la tempête. De l'ambivalence de l'existence, on passe à une véritable alternance de l'infortune. Nuance infime, certes, mais qui donne au geste d'illustration produit par la lettre une forme de « jeu », qu'amplifie ensuite la méditation finale et qui nous réoriente, de la réflexion morale vers l'exercice de soi. Celui-ci émerge donc au croisement des aléas climatiques et de l'écriture épistolaire, les deux nourrissant activement la méditation. Sa nature *bifrons* nous suggère de rapprocher cette pratique épistolaire des « entraînements » que commente Michel Foucault dans ses écrits sur la morale antique. Il identifie notamment une catégorie hybride d'exercices : « Entre le pôle de la *meditatio* où on s'exerce en pensée et celui de l'*exercitatio* où on s'entraîne en réalité, il y a toute une série d'autres pratiques possibles destinées à faire l'épreuve de soi-même.<sup>695</sup> » Ces pratiques, très commentées dans les *Entretiens* d'Épictète, visent le « contrôle des représentations » : « [...] il faut savoir si on est ou non atteint ou ému par la chose qui est représentée et quelle raison on a de l'être ou de ne pas l'être<sup>696</sup> ». L'idée de la réversibilité de la Providence trouve donc dans l'épreuve des phénomènes naturels violents une formulation personnelle et une urgence pratique : leur imprévisibilité et leur potentiel destructeur – destruction matérielle mais aussi inversion logique des bienfaits de la fortune – conduisent l'épistolière à expérimenter plusieurs formes de réactions, stupeur et effroi, mais aussi dégagement grâce à la mise à distance du « *Quos ego* » virgilien. Plus encore, le rapport discordant entre les deux illustrations de la dimension « mêlée » de l'existence suggère que l'épistolière travaille aussi à interroger la fabrique de ces représentations, à commencer par la manière dont son écriture, enrichie dans l'échange, les constitue. La comparaison avec Virgile par exemple est envisagée tour à tour comme source de vérité par la force de la représentation qu'elle imprime au récit et d'erreur. La correction à laquelle s'adonne la méditation sévignéenne permet alors de dégager une autre vérité, celle d'un monde *pratiqué*, éprouvé, qui s'articule autour d'une soumission active à la Providence : soumission en guise de

---

<sup>695</sup> Foucault, Michel, « L'herméneutique du sujet » dans *Dits et écrits 1954-1988* tome IV 1980-1988, éd. Daniel Defert et François Ewald, Paris, Gallimard, 1994, p. 353-365, p. 364.

<sup>696</sup> *Ibid.*

soulagement moral car l'argument de la Providence permet d'adoucir les paradoxes scandaleux de la fortune, active parce que l'épistolière, toute résignée qu'elle est, n'en suggère pas moins la fuite en mentionnant une autre disposition divine : « Dieu vous préserve d'y passer jamais aucun hiver, tant qu'il y aura d'autres lieux et d'autres villes en France » (III, 499). Troisièmement, à deux reprises dans les extraits que nous avons commentés, la réflexion sur la brutalité des aléas naturels et la confrontation, en son sein, de ressources morales diverses – l'éthique chrétienne avec l'argument de la Providence, la fable de La Fontaine, les fragments mythologiques – convergent vers une invitation, par l'épistolière, à la jouissance. « Jouir du calme » lorsque Dieu l'accorde (III, 254), puis « jouir » de l'absence de la bise lorsque la Providence n'a pas encore décidé de précipiter sur Grignan les vents destructeurs (III, 781) : le monde vivant offre à la *Correspondance* de quoi intégrer ses menaces et sa redoutable incertitude, les assimiler comme un possible que l'on fait sien<sup>697</sup>. Chez Sévigné, cette assimilation fait corps avec l'écriture et consiste notamment à mettre en rapport la précarité du monde vivant avec d'autres domaines de l'existence. Mais surtout, sans résorber complètement la sidération que provoquent les phénomènes naturels violents, la méditation sur l'impuissance humaine face à la réversibilité brutale de l'existence ouvre souvent la possibilité d'une repossesion de soi, qui prend dans les deux cas que nous rappelons ici la forme d'une jouissance provisoire de la forme du présent<sup>698</sup>.

Si la nature violente semble constituer une matière si productive pour les réflexions sévignéennes, c'est sans doute en raison d'une des ressources éthiques mais aussi esthétiques qu'elle met en jeu. Comme nous l'avons remarqué au sujet du Rhône métamorphosé en Styx avec l'application du poème de Philippe Habert, la violence naturelle, et notamment climatique, mobilise particulièrement la méditation de l'épistolière parce qu'elle crée du contraste, fait et effet qui nous semble sous-tendre un grand nombre de problématiques dans la *Correspondance*<sup>699</sup>. Au sujet du Rhône, il s'agissait pour l'épistolière de renverser le point de vue proposé par Mme de Grignan afin de révéler ce que les louanges de la comtesse formulées

---

<sup>697</sup> C'est précisément le but des exercices qui composent ce que Foucault appelle la « culture de soi ». Voir *ibid.*, notamment p. 359-365.

<sup>698</sup> Dans la lettre du bel hiver de 1689 où la fable « Le Chêne et le Roseau » fait entendre la fureur potentielle de la nature, cette dimension provisoire se transforme même en morale paradoxale puisqu'il s'agit de jouir d'une absence et donc de jouir d'une situation plaisante tout en ayant les yeux rivés sur son envers.

<sup>699</sup> Zobeidah Youssef le souligne à propos de l'opposition systématique entre le tourbillon mondain de Rennes et la solitude des Rochers, et plus généralement à propos de la diversité des décors dans la *Correspondance*, qui manifesteraient un « besoin de contraste » (« Bois des rochers, terrasses de Grignan : deux décors privilégiés dans les lettres de Madame de Sévigné », *XVII<sup>e</sup> siècle*, janvier-mars 1986, n°150, p. 19-33, p. 28). Juger du « besoin » de l'épistolière nous semble délicat, mais nous retenons l'idée de contraste incarnée par les rapports entre les lieux dans la *Correspondance*.



à l'égard du Rhône celaient de sa dangerosité et de sa nature profonde. Imaginer le pire en pensée – ou plutôt « en lettre » – apparaît donc à la fois comme une *praemeditatio malorum* et comme une ressource efficace pour inverser les valeurs proposées par une représentation préalable, celle d'un correspondant par exemple. À l'idée de Mme de Chaulnes qui pense que son amie profite d'un beau soleil provençal, Mme de Sévigné réplique, dans une lettre adressée à Coulanges, en dressant le tableau d'une nature implacable et brutale :

Mme de Chaulnes me mande que je suis trop heureuse d'être ici avec un beau soleil ; elle croit que tous nos jours sont filés d'or et de soie. Hélas ! mon cousin, nous avons cent fois plus de froid ici qu'à Paris. Nous sommes exposés à tous les vents. C'est le vent du midi, c'est la bise, c'est le diable, c'est à qui nous insultera ; ils se battent entre eux pour avoir l'honneur de nous renfermer dans nos chambres. Toutes nos rivières sont prises ; le Rhône, ce Rhône si furieux, n'y résiste pas. Nos écritaires sont gelées ; nos plumes ne sont plus conduites par nos doigts, qui sont transis. Nous ne respirons que de la neige ; nos montagnes sont charmantes dans leur excès d'horreur. Je souhaite tous les jours un peintre pour bien représenter l'étendue de toutes ces épouvantables beautés. Voilà où nous en sommes. Conte un peu cela à notre duchesse de Chaulnes, qui nous croit dans des prairies, avec des parasols, nous promenant à l'ombre des orangers. (III, 1082)

Ce passage occupe, il est vrai, le terrain de la polémique (amicale) avec Mme de Chaulnes et la description semble opérer par corrections successives. Mais le ressort dialogique permet à l'épistolière de passer d'une opposition – chimère contre réalité – à une autre – conditions climatiques contre monde vivant. La cruauté de la nature, son emprise universelle qui n'épargne pas même le Rhône et fait cesser toute activité humaine, est donc éprouvée en premier lieu comme l'envers d'une idylle illusoire. Mais la correction des propos de la duchesse de Chaulnes permet aussi à l'épistolière de souligner les écarts que « s'autorise » la nature. Les hyperboles et le registre emphatique dessinent un hiver extrême, dont la violence menace la vie, une description outrée qui, articulée au tableau exagérément clément imaginé par Mme de Chaulnes, fait émerger les possibles de la nature, autant de modulations de l'existence que la lettre enregistre, projette et médite. Les clairs-obscur des phénomènes naturels sont encore complexifiés lorsque Sévigné use de « réminiscences baroques<sup>700</sup> » de la célébration de la nature. En effet, la combinaison du charme et de l'horreur, tout comme la collocation « épouvantables beautés », exploitent l'étendue des valeurs sémantiques attachées à ces épithètes et consacrées par la langue du temps<sup>701</sup> et par la tradition poétique du premier XVII<sup>e</sup> siècle<sup>702</sup>. L'ambiguïté de ces formules rend le tableau d'autant plus saisissant qu'il est

---

<sup>700</sup> Landy-Houillon, Isabelle, art. cit., p. 202.

<sup>701</sup> Voir Vaugelas, Claude Favre de, *Remarques sur la langue française*, Paris, J. Camusat et P. le Petit, 1647, p. 362, cité par Isabelle Landy-Houillon, art. cit., p. 202-203.

<sup>702</sup> À propos du qualificatif « affreux », Isabelle Landy-Houillon écrit : « Les lettres de Mme de Sévigné offrent ainsi quelques exemples du flottement sémantique qui entoure alors certains éléments lexicaux consacrés par

balafré de forces contradictoires, sorte de transposition esthétique de l'*éthos* polémique que Sévigné construit contre le paradis provençal fantasmé de Mme de Chaulnes.

La nature violente met donc en mouvement dans la lettre de nombreux thèmes existentiels : la discordance qui brouille la lisibilité du réel, la précarité du monde vivant et de ceux qui l'occupent, l'impuissance humaine face à la Providence. Cette disponibilité thématique s'articule à une écriture épistolaire qui fraye parfois avec la méditation<sup>703</sup> et l'exercice de soi. Lorsqu'ils émergent, ces « entraînements » usent de la violence de la nature comme d'un phénomène à expliquer et à déplacer vers une réflexion plus générale sur l'aléatoire dans l'existence humaine. Le détour par les *Fables* de La Fontaine ou d'autres ressources littéraires et mythologiques suggère la complexité du cheminement moral esquissé à l'occasion de cette méditation et la dispersion des leçons qu'elle dégage. Il faut désormais aller plus avant dans ce cheminement, en nous intéressant à d'autres aspects du monde naturel que la *Correspondance* met à l'épreuve.

## B) « je me trouve mieux dans ces bois » : solitude, liberté et retrait de soi

La remarque de Mlle de Scudéry dans *Clélie* à propos de Clarinte-Mme de Sévigné est bien connue : « [...] quand il le faut, elle se passe du monde, et de la cour, et se divertit à la campagne avec autant de tranquillité que si elle était née dans les bois<sup>704</sup> ». Le goût de l'épistolière pour les lieux tels que les bois, les parcs et les jardins était notoire parmi ses contemporains et transparaît nettement dans la *Correspondance*<sup>705</sup>. Encore faudrait-il

---

l'écriture poétique entre 1625 et 1645, prêts à passer dans la langue commune qui retiendra prioritairement l'un ou l'autre des sèmes en présence », à savoir la valeur positive ou négative (*ibid.*, p. 203). Au début du siècle, on pouvait lire sous la plume de Jean-Pierre Camus : « [...] l'horreur de la nuit voisine, redoublée par l'ombre et le silence du bois, leur fit paraître le séjour d'autant plus agréable qu'il était affreux » (*Hermiante*, 1623, cité par Bernard Beugnot, *op. cit.*, p. 105).

<sup>703</sup> François de Sales définit ainsi la médiation : « [...] une attentive et réitérée pensée, propre à produire des affections ou bonnes ou mauvaises » (*Traité de l'amour de Dieu*, 1665, cité par Bernard Beugnot, *op. cit.*, p. 81). Pour les liens entre écriture et méditation, voir Michel Foucault, « L'écriture de soi », *op. cit.*, p. 415-430.

<sup>704</sup> Scudéry, Madeleine de, *Clélie. Histoire romaine*, troisième partie [1657], Chantal Morlet-Chantalat (éd.), Paris, Champion, 2003, p. 460. Un témoignage auquel la *Correspondance* donne quelques échos significatifs, notamment lorsque l'épistolière se plaint des contraintes de la vie en société : « M. de Molac, ni les madames qui me font tant d'honnêtetés, me consolent point de n'être pas dans mes bois ; car je ne pense pas encore à Paris. Ce sont donc les Rochers que je respire (c'est mon Rochecourbière) ; c'est d'être dans de belles allées, et non pas dans une fausse représentation d'une société qui n'a rien d'agréable pour moi » (II, p. 931).

<sup>705</sup> Il a d'ailleurs fait l'objet de nombreux articles. Voir notamment : Zobeidah Youssef, « Bois des rochers, terrasses de Grignan : deux décors privilégiés dans les lettres de Madame de Sévigné », *XVII<sup>e</sup> siècle*, janvier / mars 1986, n°150, p. 19-33 ; Zobeidah Youssef, « Le spectacle de l'hiver dans la *Correspondance* de Madame de Sévigné », *Papers on French Seventeenth-Century Literature*, 1988, vol. 15, n°29, p. 701-720 ; Anne Desprechins, « Regard de Mme de Sévigné sur le jardin » dans *Correspondances. Mélanges offerts à Roger*

s'accorder sur le statut de ces lieux dans les lettres de Sévigné. Ils y acquièrent en effet une véritable fonction éthique, participant d'une certaine présentation de soi en jardinière, loup-garou ou promeneuse solitaire. Ces lieux sont-ils alors de simples décors ? Sont-ils investis de la vie affective de l'épistolière, au service d'une forme de préromantisme sévignéen<sup>706</sup> ? Leur omniprésence dans la *Correspondance* va-t-elle au-delà des modèles culturels qui fléchissent la représentation de la nature au XVII<sup>e</sup> siècle ? Toutes ces questions ont en commun de sonder dans la *Correspondance* les réfractations exemplaires de problématiques qui ne lui appartiennent pas en propre. Celles-ci, cadres de réflexion essentiels, sont pourtant promises à un déplacement considérable dès lors qu'on interroge la continuité de ces lieux avec le monde vivant en général et la manière dont ils peuvent s'articuler à l'existence, de son fonctionnement vital à ses résonances morales. Ce type de déplacement, par lequel on passe d'une conception statique des représentations à une vision dynamique des pratiques en jeu dans la *Correspondance*, a notamment été initié par Jean Deprun ou Bernard Beugnot. Dans leurs études respectives sur la philosophie de l'inquiétude pour le premier et le discours de la retraite pour le second, les lieux comme le jardin ou la campagne ne sont pas en eux-mêmes producteurs de sens, mais ils s'animent et s'expliquent dans leur interaction avec l'activité et la sensibilité que les hommes y investissent<sup>707</sup>. En décrivant sa propre démarche, Bernard Beugnot fait remonter cette tradition critique à la *Poétique de l'espace* de Bachelard (1957) : « [...] l'espace est devenu un concept critique parce que se rejoignent en lui des phénomènes physiques de perception et de représentation, des questions de projection affective et mentale qui expriment la manière propre à un individu, un groupe ou un temps d'aménager son habitat.<sup>708</sup> » Sans doute l'analyse du monde vivant dans la *Correspondance* a-t-elle beaucoup à gagner de cette « manière », ou « forme » en jeu dans les pratiques de l'espace, et en particulier ici, les espaces associés à la

---

Duchêne, Wolfgang Leiner et Pierre Ronzeaud (dir.), Tübingen / Paris, Narr / Publications de l'Université de Provence, 1992, p. 395-404 ; Christoph Strosetzki, « La nature et la campagne. Mme de Sévigné et la topique littéraire » dans *Mme de Sévigné (1626-1696). Provence, spectacles, « lanternes »*, Roger Duchêne (dir.), Grignan, AACDD, 1998, p. 345-359.

<sup>706</sup> Nous rejoignons la précision de Zobeidah Youssef, qui permet de se prémunir contre bien des raccourcis : « Mme de Sévigné n'investit pas, à la manière de Lamartine, la nature de sa mélancolie ; les bois des Rochers gardent leur autonomie. Ils ne se démettent pas de leur fonction de cadre approprié sinon unique de la rêverie amoureuse ou de la réflexion » (« Bois des rochers, terrasses de Grignan : deux décors privilégiés dans les lettres de Madame de Sévigné », art. cit., p. 23).

<sup>707</sup> Jean Deprun parle par exemple d'une « métaphysique des jardins » : « Timidement, maladroitement, fidèlement et infidèlement, la métaphysique des jardins a reflété cette mutation et fait écho à ce changement d'image du monde. Elle a senti qu'un jardin homogène à la nouvelle nature devait être dissymétrique, désordonné, changeant. [...] Miroir d'un Tout mobile et divisé, microcosme d'une nature "en fuite éternelle", le jardin a cessé d'être un lieu de repos. L'inquiétude s'y installe de plein droit. En revanche, nul quiétisme, nul intimisme n'y ont place » (*La philosophie de l'inquiétude au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Vrin, 1979, p. 57).

<sup>708</sup> Beugnot, Bernard, *op. cit.*, p. 3.

nature parce qu'elle y est la coloration dominante ou, si l'on veut, la maîtresse. Mais si ces lieux disent quelque chose de la manière d'être vivant en jeu dans les lettres de Sévigné, s'ils ont, en somme, une productivité critique, ce n'est pas, ce nous semble, au titre d'outils conceptuels. Ils constituent plutôt un des termes de l'expérience que notre propos tente de mettre au jour ; ils en sont partie prenante en tant que ressource mise à profit dans la *Correspondance* et au sein de laquelle se régénèrent quantité de problématiques vitales.

a. *Enjeux*

La nature fréquentée par Mme de Sévigné se répartit en différents lieux et en différents aménagements, dont les bois, le parc des Rochers et le cadre campagnard de Livry, avec, pour contrepoint, le rude environnement de Grignan, constituent de véritables *topoi* critiques. Pourtant, on ne saurait négliger les autres évocations de la nature, plus isolées mais tout aussi significatives : celles de la Mayenne, des bords de Loire et de l'Auvergne notamment. L'expérience de ces espaces, transmués parfois en paysages<sup>709</sup>, mobilise un faisceau de discours, des usages de l'*otium* antique, qui trouve au XVII<sup>e</sup> siècle de nouvelles formulations, aux représentations de la vie solitaire<sup>710</sup>. L'investissement dans la nature de valeurs diverses diffracte du même coup ses pratiques et lui confère une plasticité éthique qui, même relative, invite à saisir ensemble l'usage de la nature et l'exercice de soi, la vie du corps et les enjeux liés à ce que Michel Foucault a appelé l'esthétique de l'existence. Incarnation lexicale de cette diffraction, le terme « campagne », qui synthétise sous la plume de Sévigné les différents lieux géographiques que nous venons de mentionner et les problématiques diverses qui se jouent dans ces espaces. C'est donc ce terme que nous utiliserons comme point de départ, et non le terme de « nature » car ce dernier concept n'est pas un préalable offert par le texte – jamais Sévigné n'écrit qu'elle va profiter de la « nature » par exemple – mais qui émerge au contact des enjeux relevant du vivant que nous cherchons à articuler dans cette étude.

---

<sup>709</sup> Bernard Beugnot souligne que l'intérêt pour le sentiment de la nature dans la littérature classique a pris un tournant depuis les années 1960 avec la substitution du concept de « nature » par celui de « paysage », corollaire du développement des études rhétoriques sur l'*ekphrasis* et la description, qui voulaient montrer « les multiples méditations textuelles qui venaient s'interposer entre la perception et la réalité pour en construire la vision » (*op. cit.*, p. 87-88). Si cette nouvelle inflexion a permis de relire les modalités du rapport aux paysages (les paysages de retraite sont par exemple « conçus d'abord comme décor et espaces intérieurs », *ibid.*, p. 89), il faut toutefois noter la persistance critique de la « nature », dont l'étude de Bernard Tocanne (*op. cit.*) constitue à elle seule une brillante et incontournable confirmation.

<sup>710</sup> Christoph Strosetzki va même jusqu'à affirmer la structure stylistique, métaphorique et culturelle modèle le rapport à la nature, avant même que celle-ci soit le lieu d'une expérience personnelle (*art. cit.*). Nous ferons l'hypothèse d'une élaboration personnelle en-deçà de cette structure, ou plutôt en dépit de celle-ci.

Lorsque l'épistolière évoque jardins, parcs, bois, bords de rivières et paysages, elle mobilise bien entendu les grandes antinomies esthétiques et éthiques qui structurent les formes de vie et la pensée morale du XVII<sup>e</sup> siècle à partir de l'opposition traditionnelle entre *otium* et *negotium*. En premier lieu, en privilégiant la vie aux Rochers plutôt que les mondanités parisiennes, Mme de Sévigné entendait se protéger des dépenses imposées par la vie urbaine – choix également motivé vis-à-vis de Rennes, notamment pendant les États. « Quand je suis hors de Paris, je ne veux que la campagne » (I, 288) écrit-elle en 1671 alors que son amie la duchesse de Chaulnes insiste pour qu'elle l'attende à Rennes avant de rejoindre comme prévu son château des Rochers. Étude comparée des bienfaits et des méfaits de la vie en ville<sup>711</sup> sous l'influence du déclassement récent d'une certaine partie de la noblesse, le discours sur le caractère dispendieux de la vie parisienne semble être l'une des facettes possibles du retrait du sage, la sagesse devenant alors très prosaïque puisqu'elle s'apparente à la bonne gestion financière. Mais contrairement à la « campagne idéalisée » recréée par le « regard désabusé » que jettent certains courtisans sur Paris<sup>712</sup>, la campagne de Mme de Sévigné n'a que peu à voir avec un envers polémique de la ville ; la concurrence entre deux modes de vie traditionnellement antagonistes n'informe que superficiellement la forme sévignéenne de la vie campagnarde. En second lieu, la controverse qui oppose l'*otium* et le *negotium* s'investit dans la pensée d'un espace écarté de l'agitation de la vie humaine, préservé de son tumulte et de sa dispersion. Sur le plan poétique, cette pensée revendique nettement sa filiation arcadienne<sup>713</sup> ; la poésie de Saint-Amant<sup>714</sup>, de Théophile ou de Maynard par exemple en remotive les thèmes. Mais plus largement, l'idée d'une vie campagnarde isolée qui consacrerait les valeurs de simplicité et de frugalité trouve au XVII<sup>e</sup> siècle une nouvelle mythologie à travers le monde pastoral représenté dans *L'Astrée* et ses résonances dans la société lettrée<sup>715</sup>.

<sup>711</sup> Bernard Beugnot relève la thématique des embarras de Paris chez plusieurs auteurs et sous plusieurs formes (satire VI de Boileau, lettre de Chapelain à Balzac du 5 septembre 1646). De même Scarron, dans son épître à la marquise d'Estissac, suggère qu'on quitte Paris pour remplir sa bourse et qu'on y revient pour la vider. Bernard Beugnot rapporte ce thème à l'« antique opposition de Jérusalem et de Babylone » (*op. cit.*, p. 144).

<sup>712</sup> *Ibid.*

<sup>713</sup> Voir Alain Génétiot, *Poétique du loisir mondain, de Voiture à La Fontaine*, Paris, Champion, 1997, notamment p. 431-506.

<sup>714</sup> Pour Bernard Beugnot, la *Solitude* de Saint-Amant a une « valeur fondatrice » ; le poème constitue une « matrice », que tout le siècle reprendra et remodelera (*op. cit.*, p. 78-80).

<sup>715</sup> En la matière, l'épistolière maîtrise parfaitement la tradition, de Virgile à Racan. À propos d'un gentilhomme rencontré près d'Orléans, elle écrit que « c'est un homme qui ferait les *Géorgiques* de Virgile si elles n'étaient déjà faites, tant il sait profondément le ménage de la campagne », avant d'ajouter, en citant les *Bergeries* de Racan :

« Heureux qui se nourrit du lait de ses brebis,  
Et qui de leur toison voit filer ses habits ! »

(II, p. 919). Mme de Sévigné a également recours au Tasse pour représenter la tradition pastorale du repos. Ainsi, elle justifie auprès de M. de Lavardin sa retraite des Rochers en se référant au chant VII, strophe 8 de la *Jérusalem*

Ces accents mêlés, entre esthétisation et gestion bourgeoise, participent de l'ambivalence singulière de la campagne que parcourt Mme de Sévigné dans ses lettres, comme le montre le commentaire « prosaïque et burlesque<sup>716</sup> » de « La Belle Matineuse » de Voiture que propose l'épistolière. Plus généralement, ces allers-retours entre élévation poétique et préoccupations prosaïques sont récurrents dans l'évocation de la nature, faisant du contraste, davantage qu'une esthétique, un paramètre de l'expérience du monde vivant et en particulier de la campagne. On retrouve par exemple ce procédé de convocation-corrrection du cliché poétique dans une lettre écrite depuis Livry, dans laquelle l'épistolière se peint « au milieu du jardin », conversant avec les oiseaux. La fusion avec la nature, incarnée par un dialogue fantasmé au sujet de Mme de Grignan et mâtinée de souvenirs mythologiques à travers la mention des Hamadryades<sup>717</sup>, est bientôt rompue par l'intensité du manque, qui oriente la jouissance des beautés naturelles vers d'autres accents, nettement élégiaques cette fois.

Je ne sais si ce pays tout entier est bien content de moi ; car enfin, après avoir joui de toutes ces beautés, je n'ai pu m'empêcher de dire :

*Mais quoi que vous ayez, vous n'avez point Caliste,  
Et moi, je ne vois rien quand je ne la vois pas.* (I, 113)

Dans le sonnet de Malherbe dont Sévigné applique la pointe, la célébration des beautés de Fontainebleau et en particulier de l'agrément de ses « [b]eaux parcs et beaux jardins<sup>718</sup> », de ses « fleurs », « ombrages verts », « [b]ois, fontaines, canaux » a pour contrepoint personnel l'humeur « chagrine » et le « visage triste » du poète qui, subjugué par le spectacle, n'en est pas moins tourmenté par l'absence de sa bien-aimée. Du topos pastoral de la campagne devenue communauté d'appartenance, dont l'épistolière redoute la désagrégation, la lettre glisse vers un autre lieu poétique, celui du décor naturel théâtre de l'affect malheureux, de la nature incapable d'assourdir les douleurs d'un être soupirant. Si le sonnet élégiaque modalise le rapport à la campagne de Livry, ce n'est qu'au terme d'un déplacement du motif pastoral au profit d'une autre tradition : dans la lettre, l'épistolière essaie donc diverses formes, éprouvant à chaque fois

---

délivrée, où Erminie arrive chez les pasteurs du Jourdain. Voir II, p. 180 et note de Roger Duchêne n°5 p. 180, II, p. 1176.

<sup>716</sup> Isabelle Landy-Houillon remarque la « feinte naïveté » de Sévigné lorsqu'après avoir cité trois vers de Voiture, elle en discute malicieusement les modalités d'application (art. cit., p. 202) : « Ce qui m'embarrasse pour la fin du sonnet, c'est que le soleil fut pris [pour] l'Aurore, et qu'il me semble que vous ne fûtes simplement que l'Aurore, et qu'aussitôt qu'il eût pris tous ses rayons, vous lui quittâtes la place et vous allâtes vous coucher » (I, p. 298).

<sup>717</sup> I, p. 112 : « Je fus hier deux heures toute seule avec les Hamadryades. Je leur parlai de vous ; elles me contentèrent beaucoup par leur réponse. »

<sup>718</sup> Malherbe, François de, *Poésies* dans *Œuvres*, Antoine Adam (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, « Sonnet », p. 82.

celle qui entretiendra le plus d'échos avec sa propre expérience de la campagne<sup>719</sup>. Même informée par un puissant hypotexte culturel, la campagne demeure donc une matière à travailler pour l'épistolière, qui ne cesse d'en confronter les attendus à la forme de son existence.

b. *Promenade et aisance : la liberté d'être soi*

Dans la *Correspondance*, la promenade constitue une manière habituelle de fréquenter la nature. Autrement dit, la Sévigné « en campagne » est bien souvent une Sévigné promeneuse. Le sujet entre aussi dans les ajustements épistolaires requis par l'inquiétude de Mme de Grignan, qui craint l'effet du serein sur sa mère. Aussi la promenade prend-elle parfois l'allure d'une tentation à laquelle Mme de Sévigné se targue de renoncer en vertu d'une adaptation aux conditions climatiques :

Il y a quinze jours que nous ne songeons pas qu'il y ait ici des allées et des promenades, tant le temps est effroyable. Je ne suis plus en humeur de me promener tous les jours ; j'ai renoncé à cette gageure, et je demeure fort bien dans ma chambre à travailler à la chaise de mon petit Coulanges. (III, 159)

Si la promenade fait de la nature un lieu de *ressourcement*, dans toute l'extensité que nous attribuons à ce terme dans le cadre de notre étude, c'est d'abord au sens propre. Cette activité est en effet considérée au XVII<sup>e</sup> siècle comme un exercice salutaire pour le corps comme pour l'âme. On en trouve quelques notations dans la *Correspondance*, dont la discrétion laisse supposer bien d'autres usages de la promenade. À propos de Madame par exemple, qui revendique l'exercice comme seul remède qui vaille : « [...] quand elle a quelque incommodité, elle se promène et s'en guérit par l'exercice » (I, 386). Lors de la longue guérison du rhumatisme de 1676, Sévigné elle-même loue les effets des promenades : « Mon fils me fit hier promener par le plus beau temps du monde ; je m'en trouvai fortifiée » (II, 238). Ces allusions rendent compte d'une pratique dont il faut préciser quelques enjeux, à défaut de pouvoir en approfondir l'étude. Intéresse en effet directement notre propos la collusion, au sujet de la promenade, de questions physiologiques, éthiques et philosophiques, convergence à laquelle la

---

<sup>719</sup> Alors qu'elle en décrit les circonstances estivales – « Je me promène extrêmement ; il fait beau et chaud » – en se réjouissant de la fraîcheur que lui apporte l'ombrage de son « parc », Sévigné s'arrête sur une expression utilisée par sa fille dans une de ses lettres : « Vous me priez, ma bonne, de me promener dans votre cœur ; vous me dites mille douceurs aimables sur cela. Je vous dirai donc que je fais quelquefois cette promenade. Je la trouve belle et très agréable pour moi, mais à la pareille, ma bonne, je vous conjure civilement de venir vous promener chez moi. Allez partout, et voyez bien s'il y a quelqu'un qui se promène à côté de vous, et si vous n'y êtes pas plus respectée que dans votre gouvernement. Si cela vous donne quelque joie, vous devez être contente. Mais, mon Dieu ! cela ne fait point le bonheur de la vie ; il y a de certaines grossièretés solides dont on ne peut se passer » (I, p. 311). La brutale mise à distance de la préciosité de la formule « se promener dans le cœur de quelqu'un » et la promotion de « grossièretés solides », c'est-à-dire d'une présence en chair et en os, soulignent également la déception d'une existence qui ne serait faite que de mots et de clichés poétiques. Dans cette perspective, les promenades dont se délecte l'épistolière sont de véritables expériences physiques et sensorielles.

*Correspondance* nous semble également contribuer. Dans *Les plaisirs des dames* (1641), François de Grenaille consacre un chapitre entier à la promenade et témoigne en écrivain moraliste de l'usage mêlé de cet exercice. Alors qu'à l'appui de Platon, il évoque la difficulté de s'adonner à des plaisirs sérieux, qui ne soient pas excessifs et qui permettent de « se modérer dans l'agrément », l'écrivain se réfère à saint Bernard et articule son propos à une vision quasi médicale de la promenade.

Et certes la Promenade tenant le corps élevé, ne semble pas permettre à l'esprit de ramper pour peu que ce soit, et l'éloigne d'autant plus du commerce des choses basses, qu'elle l'approche plus du lieu de son origine. Quand on est assis, on penche toujours ver la terre, quand on est debout, on semble vivre déjà dans le Ciel. Et puis le mouvement même excitant les esprits et dissipant les humeurs qui pêchent dans tout le corps, rend l'esprit d'autant plus vif, qu'il lui ôte tous les sujets qui le rendent mélancolique.<sup>720</sup>

La recherche du divertissement honnête conduit François de Grenaille à tenir ensemble discours moral et réflexion physiologique, plus nettement encore que Descartes dans *Les passions de l'âme*, à la faveur d'une relexicalisation systématique du vocabulaire moral traditionnel. Ainsi, le « bas » et le « haut », synonymes respectivement d'indignité et d'honnêteté, se voient réinvestis par leurs sens propres, la méditation morale trouvant alors à s'incarner dans le monde vivant. Plus précisément, le discours sur la moralité du divertissement se trouve enté sur une véritable chorégraphie de gestes et de postures destinés à assouplir le corps, à réactiver la circulation des esprits qui assurent son animation, préalables physiologiques à l'accès éthique à l'honnêteté. Deux visées apparaissent dans cette promotion synthétique de la promenade. D'une part, cette activité permet la communication du sujet avec les éléments naturels : l'air a en effet un pouvoir de dissipation des humeurs malignes<sup>721</sup>, mais surtout, la nature environnante se donne comme un horizon dont l'amplitude permet de redresser la posture du sujet et d'élargir ses vues<sup>722</sup>. D'autre part, la promenade consacre le mouvement du corps, une agitation salvatrice pour tous les phénomènes de rétention qui troublent la vie psycho-physiologique. « Il y a si longtemps que je n'ai respiré et marché, qu'il faut que j'aie pitié de moi un moment aussi bien que des autres » écrit l'épistolière alors qu'elle se rend à Livry (I, 520). La campagne de Mme de Sévigné est profondément associée à la mise en mouvement que permet la promenade, au point que lorsque l'épistolière ne peut assumer

---

<sup>720</sup> Grenaille, François de, *Les plaisirs des dames*, Paris, Gervais Clousier, 1641, p. 164-165.

<sup>721</sup> Voir Bernard, Beugnot, *op. cit.*, p. 90-91 : « Philosophes et moralistes lui [à la promenade] reconnaissent une fonction physiologique, association du corps à un mouvement qui en même temps régule l'âme et par là contribue à l'exercice intellectuel, préservant le solitaire en son cabinet de la mélancolie [...] ».

<sup>722</sup> Le propos de François de Grenaille sur le dégagement de l'horizon que permet la promenade, au contraire du cabinet, s'inscrit dans l'évolution du goût et des pratiques en matière de jardin. Anne Desprechins montre qu'inversant la tendance du XVI<sup>e</sup> siècle, le jardin du XVII<sup>e</sup> siècle s'ouvre, s'agrandit et se prolonge (art. cit.).



l'exercice en raison de son état de santé, elle préfère retrouver la vie urbaine<sup>723</sup>, arguant qu'« [i]l faut une grande santé pour soutenir la solitude et la campagne » (II, 255). Dans l'exécution même de ses promenades, l'épistolière valorise le mouvement continu, réservant la station à l'abri des pavillons qu'elle finit par installer aux cas de force majeure, la pluie surtout<sup>724</sup>. La délectation des beautés de la campagne n'implique pas l'immobilité du corps, bien au contraire.

Quand il fait beau, comme il a fait depuis trois jours, je sors à deux heures, et je vais me promener *quanto va*. Je ne m'arrête point ; je passe et repasse devant des ouvriers qui coupent du bois, et représentent au naturel ces tableaux de l'hiver. Je ne m'amuse point à les contempler. Et quand j'ai pris toute la beauté du soleil en marchant toujours, je rentre dans ma chambre [...] (III, 161-162)

La multiplication des verbes actifs imprime au passage l'allant d'une tournée que seul le déclin de la luminosité vient interrompre. À l'intérieur du cadre des circonstances favorables – beau temps, heure acceptable car point trop tardive –, la promenade sévignéenne prend les allures d'une course incessante. La mention des « tableaux de l'hiver », qui aurait pu suspendre le récit et le fixer sur une image statique, est immédiatement mise à distance par le refus de la contemplation, occupation qui vient déranger l'animation de la marche. La répétition, « je passe et repasse », signale que la valorisation du mouvement prime sur le risque de la répétition ou de la redite ; elle en annule, pour ainsi dire, le contenu. Enfin, l'agitation continue de la promenade ne s'apparente pas à une effervescence vaine. Elle est particulièrement productive, comme l'indique l'association par l'épistolière du mouvement et de la « prise » : en écrivant qu'elle a « pris *toutes* les beautés du soleil en marchant toujours » (nous soulignons), Sévigné fait de sa promenade une activité fructueuse dont elle mesure précisément l'accomplissement, l'appropriation des « beautés » du soleil provoquant le déclin du jour. La manière dont Sévigné met en scène l'interaction de sa promenade avec la campagne qu'elle parcourt ou embrasse de son regard fait du mouvement physique lui-même une participation au monde vivant qui ne s'établit pas seulement sur le mode de la fréquentation. La marche sévignéenne orchestre symboliquement les manifestations naturelles de la course du soleil et donne ainsi à la représentation de soi dans la lettre, sa forme et son rythme. Dans le

---

<sup>723</sup> II, p. 255 : « Le beau temps continue ; si je n'étais point poule mouillée, je regretterais les Rochers, mais puisque je crains le serein, et qu'il faudrait passer toutes les belles soirées dans ma chambre, les longs jours me feraient mourir d'ennui, et je m'en vais. Il faut une grande santé pour soutenir la solitude et la campagne ; quand je l'avais, je ne craignais rien, mais présentement je crains les vapeurs de la rate. »

<sup>724</sup> II, p. 980 : « Le mauvais temps continue, ma chère fille ; il n'y a d'intervalle que pour nous faire mouiller. On se hasarde sous l'espérance de la Saint-Jean, on prend le moment d'entre deux nuages pour être le repentir du temps qui veut enfin changer de conduite, et l'on se trouve noyés. Cela nous est arrivé deux ou trois fois, et pour être un peu mieux garantis que par des casaques et des chapeaux, nous allons faire planter au bout de la grande allée, du côté du mail, une petite espèce de *vernillonetterie*, et une autre au bout de l'*infinie*, où l'on pourra se mettre à couvert de tout, et causer, et lire, et jouer ; en sorte que ces deux petits parasols ou parapluies feront un agrément et une commodité et ne nous coûteront presque rien. »

prolongement de l'explication psycho-physiologique livrée par François de Grenaille, qui met en avant le « redressement » général du marcheur, Sévigné suggère qu'à travers la promenade, le parc et les bois ne sont pas seulement des lieux où déambuler mais participent plus profondément d'un exercice de soi. Dans cette activité en effet, plus que dans toute autre, l'épistolière semble ressaisir quelque chose d'elle-même et qui ne s'éprouverait que dans le dégagement que permet la campagne. Il y a dans le mouvement de la promenade sévignéenne une forme pratique et existentielle corollaire de l'inquiétude naturelle<sup>725</sup> qui vibre dans les lettres. Au début du chapitre qu'il consacre à la promenade, François de Grenaille introduit son propos en faisant du mouvement que la promenade consacre un attribut essentiel de l'être humain. Après avoir présenté la tendance naturelle des dieux antiques et des animaux au mouvement, il écrit que « si toutes choses presque cherchent leur bien-être dans la promptitude de leurs mouvements, il n'est pas raisonnable qu'on ôte à l'homme un droit qu'on donne à des sujets déraisonnables.<sup>726</sup> » Une telle comparaison serait à mettre au crédit de la revalorisation de l'agitation au XVII<sup>e</sup> siècle, secousse parmi tant d'autres de l'inversion des valeurs pythagoriciennes. La révolution galiléo-cartésienne conduit en effet à ne plus envisager le mouvement comme un état provisoire : un corps auquel on n'oppose aucun obstacle restera éternellement mobile<sup>727</sup>. Entre remède psycho-physiologique et exemplification cosmologique, la promenade renverrait donc à une structure existentielle à travers laquelle le sujet serait réintroduit dans l'ordre du vivant. Dans cette perspective, on peut comprendre l'activation affective que provoque, chez Sévigné, la promenade, celle-ci donnant espace et amplitude aux pensées qui l'occupent, et en particulier les préoccupations liées à sa fille : le flux de la promenade est aussi un flux de pensées<sup>728</sup>. Dans la campagne, on se porte avec soi, non pas comme une entité figée déplacée sur un autre terrain, mais comme un être traversé par mouvements et forces dont l'allant de la marche épouse les vibrations et la cadence : « Je m[e] suis promenée [à Livry] tout le soir toute seule. J'y ai retrouvé toutes mes tristes pensées » (I, 238) ; ou encore : « [...] laissez-moi tout songer dans mes grandes allées, dont la tristesse augmentera la mienne » (I, 260). Parfois, cette activation est synonyme de libération et de

---

<sup>725</sup> « Ne croyez pas qu'il soit naturel d'être sans inquiétude » écrit-elle à sa fille (II, p. 690).

<sup>726</sup> Grenaille, François de, *op. cit.*, p. 162.

<sup>727</sup> Deprun, Jean, « Le primat du repos et ses présupposés philosophiques », *Marseille*, avril-juin 1977, n°109, p. 203-209, p. 206. La valeur positive du repos, qui persiste tout de même au XVII<sup>e</sup> siècle, est analysée par Jean Deprun comme la « survivance culturelle du "monde clos" » (*ibid.*, p. 204).

<sup>728</sup> Sur le bénéfice de la promenade pour la réflexion, voir par exemple Pierre Bardin, *Le lycée du Sieur Bardin, où en plusieurs promenades il est traité des connaissances, des actions et des plaisirs d'un honnête homme*, Paris, J. Camusat, 1632-1634, cité par Christoph Strosetzki, art. cit., p. 359.

reconfiguration, comme à Livry<sup>729</sup>, dans la lignée des usages thérapeutiques de la promenade. Mais plus profondément, la promenade peut être envisagée dans ce contexte comme la forme de la tonalité particulière du vivant, qui ferait entendre sa dimension provisoire<sup>730</sup>, forme qu'ont éprouvée La Mothe Le Vayer ou Madeleine de Scudéry sur le plan philosophique et littéraire<sup>731</sup>. Les promenades de Sévigné ne constituent pas des dispositifs esthétiques, mais elles mobilisent la même ressource : activation de soi, exercice de sa vérité dans l'interaction avec les formes naturelles, leurs lois et leurs mystères, la promenade donne à penser, à commencer par le rapport que l'épistolière entretient avec l'aisance et le dégagement qu'elle permet.

Partant, comment comprendre la contradiction qui, dans la perspective du cadre « fécondant<sup>732</sup> » de l'*otium* et du *negotium*, semble s'esquisser chez Sévigné entre dégagement physique de la promenade et réfraction du tourment, entre lieu du repos, la campagne – dont elle loue très souvent le caractère paisible et silencieux – et activation de la pensée, enfin entre retrait solitaire et absence d'ataraxie ? C'est que la *Correspondance* contribue à sa manière à déplacer les termes et les fractures de débats anciens. Le refus de Montaigne de prendre part à la controverse qui oppose systématiquement vie active et vie solitaire<sup>733</sup>, Sévigné semble en proposer une expérience à travers l'exercice de la solitude dans la promenade. Loin de consacrer l'ataraxie, le mouvement du corps permet au contraire une action sur soi : la solitude du parc des Rochers permet certes de se retrouver, mais ce retrait provisoire semble moins impliquer le détachement vis-à-vis de la société que l'expérience d'un rapport renouvelé au monde vivant. Dans ses bois, son parc, ses jardins, Mme de Sévigné fait construire, rénove et aménage, autant d'actions que nous évoquerons un peu plus loin. Nous soulignerons pour l'instant que la promenade dans ces lieux se donne comme un véritable exercice de la liberté. Considérons par exemple le début d'une lettre écrite aux Rochers, en plein été 1671 :

Si je vous écrivais toutes mes rêveries, je vous écrirais toujours les plus grandes lettres du monde. Mais cela n'est pas bien aisé. Ainsi je me contente de ce qui se peut écrire, et je rêve tout ce qui se doit rêver ; j'en ai le temps et le lieu. La Mousse a une petite fluxion sur les dents, et l'Abbé une petite fluxion sur le genou, qui me laissent le champ libre dans mon mail pour y faire tout ce qui me plaît. Il me plaît de m'y promener le soir jusqu'à huit heures. Mon fils n'y est plus ; cela fait un silence, une

---

<sup>729</sup> Voir *infra*, p. 278 et sq.

<sup>730</sup> Montaigne, Michel de, *Essais*, III, 9 « De la vanité » : « [...] j'entreprends seulement de me branler, pendant que le branle me plaist. [C] Et me proumeine pour me proumener » (éd. cit., p. 977).

<sup>731</sup> Voir I, p. 248 : « Guitaut m'a montré votre lettre. Vous écrivez délicieusement ; on se plaît à les lire comme à se promener dans un beau jardin. »

<sup>732</sup> Au même titre que Bernard Beugnot désigne comme textes « féconds » les discours antécédents sur le repos et la retraite qui, sans être repris mot à mot ou au contraire contredits, agissent au XVII<sup>e</sup> siècle comme un « ferment » (*op. cit.*, p. 24-25).

<sup>733</sup> Voir *Essais*, I, 39 « De la solitude » : « Laissons à part cette longue comparaison de la vie solitaire à l'active [...] » (éd. cit., p. 237).

tranquillité et une solitude que je ne crois pas qui soit aisé de rencontrer ailleurs. (I, 295)

L'épistolière met ici en regard la lettre et la campagne des Rochers. D'un côté, un espace réglé par les contraintes de l'intelligibilité et de l'agrément. De l'autre, au contraire, l'occasion d'approfondir *ad libitum* les rêveries et les pensées<sup>734</sup>. En guise de dépassement de cette stricte opposition, Sévigné fait aussi de sa lettre la forme qui accomplit la « mise en rôle » de cette pratique de la promenade et de la campagne. À travers elle, la campagne ne se définit pas seulement comme un espace aux caractéristiques topiques – silence et apaisement – mais aussi et surtout comme une certaine « manièr[e] d'aménager le temps<sup>735</sup> » et de disposer de soi. Le passage insiste d'une manière particulièrement serrée sur la liberté éprouvée dans la promenade et lui attribue un espace plus grand, plus leste, en comparaison des possibilités offertes par la communication épistolaire. La souplesse du mouvement s'incarne ici dans la perspective dégagée du mail, son « champ libre », espace ouvert et infini, espace de l'agilité qui rompt radicalement avec les petits maux isolés des deux abbés et la restriction du point de vue qu'ils suggèrent. L'anadiplose – « tout ce qui me plaît » / « Il me plaît » – scande la revendication d'une jouissance de soi en même temps qu'elle souligne, par la répétition, l'urgence de lui donner un contenu, de l'éprouver dans le monde vivant, d'en faire une expérience existentielle concrète dont la lettre rend compte. Cette dernière ne raconte donc pas vraiment un « vécu » de promeneuse ; elle fait plutôt de la promenade une activité où s'exerce la liberté d'être soi et d'être à soi et plus encore, une pratique qui donne une forme à cette liberté, réactivant des ressources anciennes de l'*otium* antique. Le passage cité plus haut est en effet immédiatement suivi par la citation de quatre vers de la *Solitude* de Saint-Amant, avant que l'épistolière ne propose une petite digression fantasmée dans laquelle elle imagine qu'un hippocricorne pourrait ramener Mme de Grignan auprès d'elle<sup>736</sup>.

*Oh ! que j'aime la solitude !  
Que ces lieux sacrés à la nuit,  
Éloignés du monde et du bruit,  
Plaisent à mon inquiétude !*

Je ne vous dis point, ma bonne, à qui je pense, ni avec quelle tendresse ; à qui devine, il n'est point besoin de parler. Si vous n'étiez point grosse, et que l'hippocricorne fût encore au monde, ce serait une chose galante et à ne jamais l'oublier que d'avoir la

---

<sup>734</sup> Sur le rapport entre rêverie et espace au XVII<sup>e</sup> siècle, voir Florence Orwat, *op. cit.*, notamment p. 208-215 et p. 274-285.

<sup>735</sup> Pour reprendre la formule de Bernard Beugnot évoquant notamment les correspondances de Bussy-Rabutin et de Sévigné : « [...] ces œuvres sont manières d'aménager le temps plus encore que récit d'un vécu ou règles de vie » (« Morale du repos et conscience du temps », *Australian Journal of French Studies*, 1976, vol. 13, n°3, p. 183-196, p. 196).

<sup>736</sup> Sur les modalités et la fonction du fantasme sévignéen, voir notre section « De l'inquiétude à l'imagination : le poison et le remède de la vie morale », *infra*, p. 310-324.

hardiesse de monter dessus pour me venir voir quelquefois. [...] Vous pourriez même quelquefois venir dîner ici, et retourner souper avec M. de Grignan ; ou souper ici, à cause de la promenade où je serais bien aise de vous avoir [...] (I, 295)

Sur le mode de l'éloge paradoxal, le début de la *Solitude* de Saint-Amant figure une nature où au bruit du monde se substitue le bruissement de l'agitation intérieure. De même dans la lettre de Sévigné, les protestations d'amitié et d'inquiétude – car Mme de Grignan est enceinte – sont discrètement remplacées par une rêverie qui, à partir de Saint-Amant, travaille un imaginaire mythique, celui de la Fable et des temps immémoriaux. L'invitation à la promenade déploie une agilité intertextuelle particulièrement fructueuse car la thématique du retrait solitaire suggérée par la citation de Saint-Amant est prolongée par son contrepoint, celui de la réunion et de la communauté familiale retrouvée, fantasmé à partir de la figure de l'hippogriffe, souvenir du *Roland furieux*<sup>737</sup>. Entre ces deux moments de la lettre, la promenade constitue un fil rouge, à l'image de l'adjectif « aisé », qui parcourt le passage (trois occurrences tout de même dans ce début de lettre). Appliqué successivement aux contraintes épistolaires, à la parfaite tranquillité des promenades, qu'il n'est pas « aisé de rencontrer ailleurs » et à l'épistolière elle-même profitant de sa fille par le truchement du fantasme, l'*aise* revient comme une antienne dans cette variation autour de la promenade, et réunit sous le patronage de l'*otium*<sup>738</sup> la souplesse physique de la marche, la liberté offerte par la désertion des compagnons habituels – les deux abbés et Charles – et la plasticité de la lettre qui contourne les difficultés du langage pour inventer sa propre licence. Le dégagement qu'accomplit la promenade dans la solitude et l'apaisement de la nature ne contribue donc pas à annuler tout trouble ni à détourner l'épistolière des objets du monde, comme le retrait du sage le requiert. Ailleurs, Sévigné remarque subtilement que la contrainte dont la promenade permet de s'affranchir n'est pas vraiment celle du monde ; il s'agit d'une autre entrave, plus profonde et plus intime sans doute : « Ce n'est pas que je sois contrainte, je sais me débarrasser. Je me promène seule, et quoi que vous disiez, ma très chère, je serais bien oppressée si je n'avais pas cette liberté » (III, 144). En revanche, le dégagement de la promenade affranchit l'expérience du monde des contraintes qui

---

<sup>737</sup> Voir Roger Duchêne, note 4 p. 295, I, p. 1123.

<sup>738</sup> « Aise » est issu de l'ancien français *ajjse* (XI<sup>e</sup> siècle), noté aussi *aaise*, *eese*, *ahaise*, *aiese* ou *ais* (au XII<sup>e</sup> siècle), qui signifie en premier lieu la demeure, la résidence et le droit d'usage, et au sens figuré, l'occasion, notamment dans l'expression *avoir aise de* au sens d'« avoir la possibilité de » (*Dictionnaire historique de la langue française*, dirigé par Alain Rey, Le Robert, 2012, I, p. 69). Bernard Beugnot rappelle que dans *Origines de la langue française* (1650), Ménage établit un rapport étymologique entre *aise* et *otium*. Il ajoute : « [...] encore porteur chez Montaigne des idées de repos, d'aisance et d'équilibre, état physique et affectif, *aise* tend au XVII<sup>e</sup> siècle à se lexicaliser dans des expressions figées où il s'appauvrit » (*op. cit.*, p. 50). Chez Sévigné au contraire, à l'image du passage qui nous occupe ici, l'*aise* et son dérivé adjectival semblent cristalliser une éthique paradoxale où la liberté ne signifie pas le détachement vis-à-vis des troubles ou des contraintes mais leur mise en forme.

en régularisent l'expression et partant, il permet à l'épistolière de ressaisir ces préoccupations comme une part de soi-même, dont il s'agit de disposer à volonté, comme des familiers qu'on porterait avec soi sans autre astreinte que leur épreuve<sup>739</sup>. Se promener dans la solitude de la campagne revient à s'approprier le fardeau de l'existence, à l'assimiler et à le rendre mobilisable pour penser, rêver et écrire – paradoxe d'un repos en mouvement : « L'été Saint-Martin continue et mes promenades sont fort longues. Comme je ne sais point l'usage d'une grande chaise, je repose ma *corporea salma*<sup>740</sup> tout du long de ces allées » (II, 160).

c. *Secret et noirceur des bois*

La tension entre dégagement et enfermement semble particulièrement nette lorsque la promenade mène l'épistolière dans ses bois, la forêt n'apparaissant que rarement comme « parcourue » dans la *Correspondance* contrairement aux allées ou au mail. Les bois incarneraient alors la version sévignéenne de la « claustrophilie<sup>741</sup> » du temps. Cabinet mental et naturel de l'épistolière, ils seraient le « théâtre de ses observations et de ses réflexions<sup>742</sup> ». Ces attributs, relatifs à des lieux fermés, tiennent bien sûr à l'agencement des bois : la proximité des arbres crée un espace relativement couvert, assombri par l'épaisseur du feuillage au printemps et en été. Lorsque l'épistolière retrouve les Rochers en 1675, elle remarque l'avancement de la croissance des arbres et relie l'ombre qu'ils créent à la solitude des lieux qu'elle renforce, « une solitude faite exprès pour bien rêver », avant d'ajouter : « Si les pensées n'y sont pas tout à fait noires, du moins elles en sont approchantes » (II, 111). Dans la *Correspondance*, cette caractéristique est encore amplifiée car les bois mettent l'épistolière à l'abri du serein<sup>743</sup>, remplissant ainsi la même fonction d'un cabinet ou quelque autre lieu clos<sup>744</sup>. L'idée de protection est intimement liée à celle du ressassement, du tournoiement des pensées tristes : la forêt, comme lieu de la retraite, accueille les mélancoliques, dans une tradition déjà

---

<sup>739</sup> Mme de Sévigné remodelerait ainsi l'association de la retraite et de l'autonomie, déjà prégnante dans la philosophie stoïcienne (voir Bernard Beugnot, *op. cit.*, p. 111-112).

<sup>740</sup> Guarini, Giovanni Battista, *Il pastor fido*, III, VI : « *Nè può già sostenere corporea salma* » (Roger Duchêne, note 2 p. 160, II, p. 1166).

<sup>741</sup> Beugnot, Bernard, *op. cit.*, p. 15.

<sup>742</sup> Youssef, Zobeidah, « Bois des rochers, terrasses de Grignan : deux décors privilégiés dans les lettres de Madame de Sévigné », p. 23.

<sup>743</sup> Voir II, p. 133 par exemple.

<sup>744</sup> Sévigné les utilise d'ailleurs alternativement, selon le moment du jour et le temps qu'il fait, mais en y investissant le même usage : « [...] mon âge et ma caducité me font souhaiter avec besoin de n'être pas toujours dissipée, et de remettre souvent des esprits dans ma pauvre tête. C'est, en vérité, ma chère bonne, ce que je fais tous les jours, *ou dans mon cabinet ou dans ces bois*, où nous avons un temps admirable depuis huit ou dix jours ; c'est le véritable été » (III, p. 14, nous soulignons).

ancienne qui associe la noirceur des bois à celle de l'humeur mélancolique<sup>745</sup>. L'épistolière exploite le caractère dynamique d'un lieu propice aux tourbillons inquiets de l'âme : « Mais comme les pensées noires voltigent assez dans ces bois, j'ai voulu être en peine de vous [...] » (II, 180) ; « Voilà les vraies réflexions d'une personne qui passe une partie de ses jours seule dans de grands bois, où les pensées ne peuvent être que sombres et solides » (II, 979). La couleur noire ne traduit pas seulement, ce nous semble, une tonalité triste, celle du regret, de la plainte et de la souffrance. Elle s'associe surtout dans les lettres de Sévigné à l'ébranlement de l'esprit, à sa mobilisation, à l'intensité de son activité. Ainsi, la noirceur des méditations des bois correspond aussi à celles qui tirent l'épistolière du sommeil (II, 1054) : c'est leur inextinguible vitalité qui fait leur noirceur, la solitude des bois ou de la nuit ne venant qu'en offrir les conditions propices. Dans l'extrait suivant, l'occupation des bois est corollaire d'une réflexion naissante, promise à d'amples développements : « [...] Dieu, qui sait que je dois commencer à faire des réflexions et des méditations d'une autre couleur, me jette dans des bois plus conformes à mon état » (II, 1037). Il y a ainsi, au contact des bois, un *ressourcement* de la réflexion et ce, dans un double sens : celui d'une relance, d'une réactivation et d'un approfondissement<sup>746</sup> mais aussi celui d'une réactualisation des modalités et des formes de la pensée. Mme de Sévigné évoque dans une lettre l'insatisfaction de Mme de Lavardin à propos du mariage de son fils et affirme que si son amie lui « écrit qu'elle est contente », elle « voi[t] que non » (II, 966). La réflexion sur ce sujet se déplace ensuite vers les bois.

Quand je serais à cette noce, je n'y verrais pas plus clair. En vérité, je prends intérêt à tous ces divers personnages ; je fais des réflexions sur toutes ces choses dans mes bois. Je vois avec quelque sorte de consolation que personne n'est content dans ce monde. *Ce que tu vois de l'homme n'est pas l'homme*, cela se voit partout. Si j'avais quelqu'un pour m'aider à philosopher, je pense que je deviendrais une de vos écolières, mais je ne rêve que comme on faisait du temps que *le cœur était à gauche*. (II, 966)

En réalité, l'ensemble du passage consacré aux noces du fils Lavardin semble émerger de la forêt des Rochers, l'omniprésence de la formule « je vois » unifiant les diverses remarques de l'épistolière sous l'égide des bois. La fin du passage que nous citons ici le confirme, qualifiant rétroactivement de « rêverie » l'ensemble des hypothèses formulées. En somme, la litanie des « je vois » et l'affiliation de ces réflexions aux bois suggère que la méditation

---

<sup>745</sup> Voir aussi I, p. 272 : « Quand on se couche, on a des pensées qui ne sont que gris-brun, comme dit M. de La Rochefoucauld, et la nuit, elles deviennent tout à fait noires ; j'en sais qu'en dire. » Sur cette question, nous renvoyons notamment à l'anthologie constituée par Patrick Dandrey, *Anthologie de l'humeur noire : écrits sur la mélancolie d'Hippocrate à l'Encyclopédie*, Paris, Le Promeneur, 2005.

<sup>746</sup> Nous rejoignons sur ce point la suggestion de Zobeidah Youssef : « Aux Rochers, les passages des lettres consacrées aux bois, révèlent les désirs profonds, amplifient les aspirations vitales de la marquise. » (art. cit., p. 30).

sévignéenne y trouve un autre mode. La noirceur de la forêt est ici auréolée de mystère, mais d'un mystère à travers lequel l'épistolière parvient à déchiffrer et à décrypter le réel, en mobilisant la compétence de sa lectrice. La scansion par les « je vois » fait des réflexions esquissées de véritables visions, apparues dans un lieu qui permet le dévoilement, l'approfondissement *ex-plicatif*. En se situant explicitement en-deçà ou à côté de la philosophie – déplacement récurrent dans la *Correspondance* –, l'épistolière paraît « se contenter » de ce qu'elle qualifie elle-même une rêverie, mais d'une rêverie en réalité plus pénétrante que la confrontation au réel, que l'observation directe des personnages de la noce. Par le détour à Molière, qui interroge dans *Le Médecin malgré lui* le rapport entre croyance et savoir, la référence au « temps [où] *le cœur était à gauche* » mobilise une connaissance ancienne et, dit-on, révolue, que l'épistolière revendique pourtant comme son mode d'accès à la vérité. Les réflexions élaborées dans les bois relèvent donc d'anciennes croyances, images ou visions, rêves du réel, qui n'en éclairent pas moins le « dessous de cartes funeste » (*ibid.*) qui occupe l'épistolière. Ainsi, le secret que Sévigné invoque pour signifier que ce qui se dit dans ses bois reste dans ses bois – « Voilà ce qui entretient mes réflexions dans ces bois où je rêve souvent. Ce serait bien une litière si nous y étions ; j'ai des allées où je défie aucun secret de ne pas sortir, entre chien et loup principalement<sup>747</sup> » – relève peut-être d'une incommunicabilité des réflexions élaborées en ces lieux qui s'expliquerait par la conversion du langage que les bois impliquent. Monde d'avant les pièges du langage, les bois consacrent le règne de l'affect, dans lequel l'épistolière fait l'épreuve d'une fusion avec le monde vivant. Ainsi à Livry par exemple :

On ne peut jamais être plus étonnée que je le suis de vous voir écrire que le mariage de M. de La Garde est rompu. Il est rompu ! eh, bon Dieu ! n'avez-vous point entendu le cri que j'ai fait ? Toute la forêt l'a répété, et je suis trop heureuse d'être en lieu où je n'aie de témoin de ce premier étonnement que les échos. Je saurai bien prendre dans la ville tous les tons d'une amie, et même je n'y aurai pas de peine. (II, 434)

De manière plaisante, Sévigné met en scène l'intensité de sa réaction face à une nouvelle inattendue. Mais ce faisant, elle confirme l'autonomie de la forêt : silence et solitude de façade que ces bois qui, dans une autre langue que celle des hommes – les « tons » de la ville mentionnés par l'épistolière – rendent pourtant compte avec beaucoup de netteté de la façon dont la nouvelle frappe l'esprit. L'écriture épouse d'ailleurs le programme rhétorique de la forêt puisque aux échos correspond la répétition, par l'épistolière, de l'énoncé du mariage rompu dans une forme d'anadiplose, énoncé qualifié de surcroît de « cri », évoquant les animaux de la forêt.

---

<sup>747</sup> II, p. 1020, à Guitaut.



Ce monde parlant, dont la promeneuse adopte parfois les codes<sup>748</sup>, fait bien la spécificité de la nature sévignéenne, par opposition à la nature de Grignan notamment<sup>749</sup>. Au-delà du jeu de contrastes avec la nature provençale, les bois de la *Correspondance* forment un lieu où l'imagination et les rêveries peuvent non seulement s'épancher librement mais aussi acquérir une consistance existentielle qui nourrit une vie réarticulée à la dimension mystérieuse de la nature et aux réfractions sensibles que celle-ci peut produire de l'intériorité. À la différence des odes poétiques qui prennent la nature à témoin en l'apostrophant directement, et qui consolent en son sein la douleur d'une solitude et marquent ainsi le « divorce intérieur » d'un moi séparé<sup>750</sup>, les bois comme les allées de Mme de Sévigné ne sont que rarement un interlocuteur compensatoire et ce, malgré la prégnance de cette filiation poétique dans la représentation de la nature. C'est que, plus qu'un refuge, la campagne de Mme de Sévigné et en particulier les bois constituent surtout un lieu de célébration des déroutes de la raison. Il arrive que Sévigné s'attache à en souligner le caractère risible. Dans deux récits consacrés aux effets trompeurs du clair de lune, l'épistolière met en valeur les illusions d'optique créées par ces spectacles nocturnes – un de ces deux passages, celui de juin 1680, ayant suggéré au Narrateur d'À *la recherche du temps perdu* l'idée du « côté Dostoïevski des lettres de Madame de Sévigné<sup>751</sup> ». Dans cet extrait justement, l'épistolière évoque les diverses « figures » apparues sous l'effet de la lune : « mille coquecigrues, des moines blancs et noirs, plusieurs religieuses grises et blanches, du linge jeté par-ci par-là, des hommes noirs, d'autres ensevelis tout droits contre des arbres, des petits hommes cachés qui ne montraient que la tête, des prêtres qui n'osaient approcher » (II, 970). De même dans le premier récit de clair de lune, qui date d'octobre 1671, Sévigné mentionne un « homme noir » et un « corps tout blanc », démasquant ensuite la vérité de ces deux étranges formes, qui n'étaient autres que La Mousse et un arbre abattu une semaine

---

<sup>748</sup> En se montrant parfois dubitative devant les « mœurs » de ses hôtes : « [...] Je serais fort heureuse dans ces bois si j'avais une feuille qui chantât. Ah ! la jolie chose qu'une feuille qui chante ! Et la triste demeure qu'un bois où les feuilles ne disent mot et où les hiboux prennent la parole ! Je suis une ingratitude ; ce n'est que les soirs, et j'y entends tous les matins mille oiseaux » (II, p. 988).

<sup>749</sup> Zobeidah Youssef a bien analysé ce système d'opposition, notamment à propos des spectacles nocturnes offerts par les deux campagnes. Il n'y a pas d'arbres à Grignan : « [...] l'absence de "force arborescente", cet "axe de rêverie dynamique" n'y permet pas les transformations grotesques que favorise le même éclairage dans les bois touffus des Rochers : "Vos terrasses d'argent sont bien différentes des extravagantes figures de nos bois" (II, 997). Le lecteur de cette correspondance monophonique entrevoit alors un double spectacle nocturne dont les effets symétriques accentuent les différences » (art. cit., p. 22).

<sup>750</sup> Beugnot, Bernard, *op. cit.*, p. 65.

<sup>751</sup> Proust, Marcel, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, éd. cit., II, p. 14. Pour une révision complète et précise du jugement proustien, nous renvoyons à l'ensemble du dernier chapitre d'*Informé et raconter dans la Correspondance de Madame de Sévigné* de Laure Depretto, *op. cit.*, p. 379-410.

plus tôt<sup>752</sup>. Dans l'analyse qu'elle propose de ce dernier passage, Laure Depretto montre que dans la lignée d'une histoire extraordinaire que lui a rapportée Mme de Grignan, l'épistolière parodie ici la veine des contes oraux destinés à se faire peur, si bien que le démasquage quasi immédiat des illusions d'optique indique la déception du romanesque, « le réel s'avérant beaucoup plus trivial que l'illusion<sup>753</sup> ». Elle souligne en particulier l'ironie par antiphrase qui perce dans la clôture de l'aventure : « Voilà des aventures bien extraordinaires ; je crains que vous n'en soyez effrayée en l'état où vous êtes. Buvez un verre d'eau, ma bonne. » En réalité, les deux épisodes sont également liés par leur conclusion distanciée. En juin 1680, Mme de Sévigné conclut l'épisode en mentionnant le rire<sup>754</sup> qu'ont provoqué les étranges figures sylvestres, qui conduit l'épistolière et ses gens à se « persuad[er] que voilà ce qui s'appelle des esprits » et que leur « imagination en est le théâtre » (II, 970), regard tendre mais lucide sur la fabrique des illusions. Devant la dimension frappante des subterfuges de la nature, devant sa capacité à émerveiller, il y a bien sûr un désir déçu de romanesque<sup>755</sup> mais aussi le plaisir d'être trompé et d'enrichir la banalité prosaïque du réel des potentialités narratives et existentielles – ne distinguant qu'un « homme noir » au clair de lune d'octobre 1671, l'épistolière se « prépar[e] déjà à refuser la jarrettière<sup>756</sup> » (I, 369) – qu'offre l'imagination le temps d'une escapade nocturne. La stimulation de la rêverie au contact de la nuit des bois et des parcs a donc une vertu productive sur le plan de l'invention de soi, l'épistolière s'imaginant d'autres vies et d'autres mondes.

Le mystère et l'étrangeté des bois, que renforcent la solitude et cette ambiguïté de l'entre chien et loup que l'épistolière goûte tant, mettent en mouvement la pensée, une pensée libre, assujettie à aucune régulation exogène, s'auto-généralisant comme le montre l'élargissement vague des réflexions suivantes : « Je me suis renfermée dans ces bois, où l'imagination n'est pas si

---

<sup>752</sup> Dans *Informers et raconter dans la Correspondance de Madame de Sévigné*, Laure Depretto reconstitue les difficultés posées par le « côté Dostoïevski des lettres de Madame de Sévigné » : exemplifié dès *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, puis repris dans *La Prisonnière*, le jugement du Narrateur selon lequel Mme de Sévigné présenterait d'abord les effets de la lune avant d'en dévoiler les causes « dysfonctionne » à première vue puisque dans la lettre de juin 1680, l'épistolière commence son récit en mentionnant qu'il s'agit pour elle d'aller observer les effets de la lune, « introduction explicative » que Proust a tout simplement omis (voir Vincent Descombes, *Proust. Philosophie du roman*, cité par Laure Depretto, *op. cit.*, p. 380). Laure Depretto suggère cependant que Proust a peut-être superposé les deux spectacles nocturnes que nous évoquons. Car dans celui d'octobre 1671, il est bien question d'un renversement logique du récit, Mme de Sévigné rendant compte de l'illusion d'optique avant de la démêler, dans l'ordre de la perception (*ibid.*, p. 380-381).

<sup>753</sup> *Ibid.*, p. 384.

<sup>754</sup> Nous prolongerons les fonctions de ce rire dans notre chapitre 7 : voir notre section « Rire épistolaire : entre sympathie et thérapie existentielle », *infra*, p. 343-349.

<sup>755</sup> *Ibid.*

<sup>756</sup> Pour une glose de cette formule énigmatique, voir Laure Depretto, *ibid.*, note 1 p. 383. Elle propose deux hypothèses de lecture ; nous privilégions pour notre part la première, c'est-à-dire l'allusion à un potentiel viol, auquel l'épistolière préférerait la mort.

dissipée. J'y fais des réflexions, et sur le Saint-Esprit que j'y souhaite sans cesse, plus persuadée que jamais qu'il souffle comme il lui plaît et où il lui plaît, et sur plusieurs autres sujets qui ne trouvent que trop leurs places » (II, 990). Ainsi, les bois ne sont pas seulement des « lieux » naturels aux caractéristiques propres, admirés pour leur beauté et leur étrangeté : ils sont le ferment d'une véritable expérience existentielle, où l'épreuve de la liberté imaginaire et de la fusion avec le monde vivant permet, en quelque sorte, une conversion à soi comme membre d'une communauté de vivants riche de diverses espèces et d'une mémoire pluriséculaire. Lorsque Charles prépare la vente d'une terre appartenant à Mme de Sévigné près de Nantes, le Buron, en faisant abattre « les plus vieux bois du monde » qui s'y trouvaient, la douleur de Mme de Sévigné s'articule à l'épaisseur temporelle de l'existence, qui disparaît avec la forêt en même temps qu'elle est reconvoquée et réhabilitée par la lettre.

Toutes ces dryades affligées que je vis hier, tous ces vieux sylvains qui ne savent plus où se retirer, tous ces anciens corbeaux établis depuis deux cents ans dans l'horreur de ces bois, ces chouettes qui, dans cette obscurité, annonçaient par leurs funestes cris les malheurs de tous les hommes, tout cela me fit hier des plaintes qui me touchèrent sensiblement le cœur. Et que sait-on même si plusieurs de ces vieux chênes n'ont point parlé, comme celui où était Clorinde ? Ce lieu était un *luogo d'incanto*, s'il en fut jamais. J'en revins donc toute triste ; le souper que me donna le premier président et sa femme ne fut point capable de me réjouir. (II, 950)

À travers la dévastation des bois du Buron, Mme de Sévigné éprouve la continuité du vivant, de son imaginaire comme de sa chair sensible. La réflexion qu'elle propose se donne comme une plongée affective dans un passé dont Charles a avili la forme naturelle, et le chapelet littéraire et mythologique qui la structure – de la Fable au Tasse<sup>757</sup> – ne nous semble pas constituer une mise à distance galante<sup>758</sup> mais, bien au contraire, la preuve de la puissance mobilisatrice des bois. S'y promener et en l'occurrence, les célébrer, c'est traverser le temps et se reconquérir comme porteur d'une mémoire, palimpseste vivant avec lequel la nature permet de renouer.

---

<sup>757</sup> Voir Roger Duchêne, note 1 p. 950, II, p. 1532 pour les rappels intertextuels.

<sup>758</sup> C'est la position de Roger Duchêne lorsqu'il affirme que « [l]e recours à la culture lui sert à prendre de la distance par rapport à ses sentiments et à donner à la confidence l'apparence d'un morceau de bravoure » (*ibid.*). Il y a davantage de l'application mondaine dans cet autre extrait consacré au ravage commis par Charles au Buron, mais c'est à la suite d'une proposition de Mme de Grignan : « [...] Vous faites un merveilleux usage de vos *Métamorphoses* ; je les relirai à votre intention. Si j'avais de la mémoire, j'aurais appliqué bien naturellement le ravage d'Érisichton, dans les bois consacrés à Cérès, au ravage que mon fils a fait au Buron, qui est à moi. Je crois qu'il suivra en tout l'exemple de ce malheureux, et qu'enfin il se mangera lui-même » (II, p. 978). L'hyperbate « qui est à moi » signale que l'émotion n'est pas plus évacuée que précédemment. Par ailleurs, il est significatif que Mme de Sévigné affirme que le manque de mémoire lui a fait manquer l'application, elle qui, quelques semaines plus tôt, mobilisait les diverses références que nous avons croisées ; la preuve, peut-être, qu'il ne s'agit pas du même type de « mémoire » dans les deux cas.

## C) Pratiques de la nature

Au cours de ces quelques pages, nous avons dégagé la fonction de « mise à l'épreuve » et de « mise en mouvement » de la nature dans la *Correspondance*. Qu'elle s'incarne en général dans la campagne ou en particulier dans les parcs, jardins ou bois des Rochers, de Livry ou d'ailleurs, la nature est loin de se limiter à un goût personnel, étayé par une tradition littéraire et philosophique, particulièrement dense il est vrai. Elle relève de la construction de soi, de l'expérience de la transformation de soi et de la mise à l'épreuve de questions relevant des conditions de l'existence : le statut des croyances et de l'imagination ou la dimension aléatoire de la vie humaine par exemple. La représentation des bois et de leurs usages, pratiques comme épistolaires, montre plus précisément que l'appartenance au « vivant » est en question dans les pratiques de la nature dont rend compte la *Correspondance*. Non seulement la nature est interrogée dans les vérités qu'elle peut déceler de la complexité de la vie humaine, mais en outre, par l'exercice de la sensibilité – aux couleurs, aux odeurs, aux variations des saisons – et la fusion mémorielle et mythologique avec la nature, Sévigné éprouve son appartenance au monde vivant, hypothèse que nous n'avons pour l'instant qu'entre-aperçue mais que nous voudrions désormais approfondir.

### a. *Cycles de la nature et dynamisme moral*

Nous avons suggéré plus haut la dimension thérapeutique des promenades, remarque qu'il faut élargir à la nature en général, selon le *ressourcement* que Mme de Sévigné pratique elle-même explicitement. « Je m'en vais tout présentement me promener trois ou quatre heures à Livry. J'étouffe, je suis triste ; il faut que le vert naissant et les rossignols me redonnent quelque douceur dans l'esprit » (I, 486). Simple notation d'un début de printemps, certes, mais qui suggère la conscience d'une renaissance possible au contact du redéploiement annuel de la nature, incarné par la couleur verte<sup>759</sup>. L'expérience sensible du reverdissement, Mme de Sévigné la souhaite également à sa fille et redoute que la tempête provençale lui ait

---

<sup>759</sup> La poésie a exploité le rapport entre la couleur verte et la dynamique vitale, en l'occurrence au service de la verve créatrice. Voir par exemple Théophile de Viau, *Appendice*, XXXI, « À Monsieur de L. sur la mort de son père », texte dans lequel le lien se noue grâce à l'homonymie entre « verts » et « vers » :

« Ô beaux prés, beaux rivages verts,  
Ô grands flambeaux de l'univers,  
Que je trouve ma veine aisée !  
Belle Aurore, douce Rosée,  
Que vous m'allez donner de vers ! »

(cité par Florence Orwat, *op. cit.*, p. 211-212).

arraché les arbres qui permettent d'en profiter : « Je croyais qu'elle vous avait emporté tous les arbres, et par conséquent tous les rossignols, mais je vois avec plaisir qu'il en reste encore pour les faire chanter, et pour vous laisser *voir* et *sentir* le printemps avec son vert naissant [...] » (III, 603, nous soulignons). La formulation suggère la profondeur sensitive de la plongée campagnarde, condition *sine qua non* pour faire émerger le souvenir de Livry<sup>760</sup>. Aussi le « vert naissant » du printemps de Livry ne nous semble-t-il pas être un « symbole de renaissance physique et morale<sup>761</sup> » mais une des conditions pratiques de cette renaissance. En faisant d'un « attribut du printemps<sup>762</sup> » l'outil d'une régénérescence physique et morale, l'épistolière fait de la nature une ressource morale, processus de transformation qu'entérine et aménage l'écriture épistolaire, par sa dimension quotidienne et sa proximité avec les tressaillements de l'existence. De fait, la force consolatoire de la nature s'ancre dans l'articulation physio-psychologique qui se joue dans l'expérience de la beauté naturelle. Dans le prolongement des vertus curatives du bon air, la beauté des paysages qui contente le regard de l'épistolière en vient non pas à refléter mais à approfondir la résurrection de la guérison. Sur le mode conditionnel, l'épistolière dessine par exemple la guérison comme une expérience purement sensible, mélange synesthésique de douceur campagnarde – en l'occurrence la campagne auvergnate puisque Mme de Sévigné est à Vichy pour prendre les eaux –, de contentement esthétique et de dégagement physique dont le langage même semble exclu : « La beauté des promenades est au-dessus de ce que je puis vous en dire ; cela seul me redonnerait la santé » (II, 299). Quelques jours plus tard, et toujours au conditionnel, Sévigné évoque une nouvelle fois la possibilité d'une guérison par sympathie<sup>763</sup> avec la nature environnante.

Je vais être seule, et j'en suis fort aise. Pourvu qu'on ne m'ôte pas le pays charmant, la rivière d'Allier, mille petits bois, des ruisseaux, des prairies, des moutons, des chèvres, des paysannes qui dansent la bourrée dans les champs, je consens de dire adieu à tout le reste ; le pays seul me guérirait. (II, 307-308)

La compagnie perdue avec la solitude qu'évoque l'épistolière – elle a indiqué dans la lettre précédente le départ imminent de Mme de Brissac – se trouve largement compensée par l'abondance et le fourmillement de la nature, dont l'épistolière énumère les divers occupants en

---

<sup>760</sup> « [...] et même des pluies douces qui vous font souvenir de notre pauvre Livry » (III, p. 603). Sur la question du souvenir et de sa fabrique épistolaire, voir notre section « La lettre-palimpseste : vivre toutes ses vies », *infra*, p. 362-378.

<sup>761</sup> Landy-Houillon, Isabelle, « Nature et couleurs chez Mme de Sévigné » dans *La première année de correspondance entre Mme de Sévigné et Mme de Grignan*, *op. cit.*, p. 195-211, p. 208.

<sup>762</sup> *Ibid.*

<sup>763</sup> Ce principe est loin d'être isolé dans la *Correspondance* ; nous verrons qu'il entretient bien des liens avec l'écriture épistolaire et la stylistique du « vivant » que nous nous attachons à décrypter dans cette étude. Voir notre chapitre 7 « Sympathies épistolaires », *infra*, p. 333-356.

un long inventaire. D'une vue large – « le pays » – à la mention précise des bourrées paysannes, la lettre offre une véritable déclinaison de ce « pays seul » formulé dans la proposition résomptive qui clôt le mouvement. Se dessine une tension entre unité et diversité, entre l'idée de renoncer à la quasi-totalité des divertissements et des attachements et la pluralité inhérente aux détails du pays auvergnat, entre solitude et bruissement intense d'une nature vivante et active. Dans la lettre, le passage est encadré par deux morceaux consacrés aux « sueries » provoquées par la douche<sup>764</sup>, si bien que cet éloge de la nature signifie l'usage thérapeutique de la nature environnante dans l'efficacité des soins. En effet, il y a entre le tableau de cette campagne débordante, marquée par le mouvement de la danse et la fluidité de ses cours d'eau, et l'agitation provoquée par les sueurs qui rétablissent l'harmonie mobile des esprits dans le corps, sinon une équivalence, du moins une parenté formelle, un air de famille, qui suggère que le dégagement de l'horizon dans la campagne de Vichy, le ravissement qu'elle provoque chez l'épistolière, participent aussi de la diversion des humeurs à laquelle travaillent les eaux. À propos du « ce pays seul me guérirait », Roger Duchêne évoque en note une « [n]otation toute moderne de l'importance de l'atmosphère<sup>765</sup> ». Accompagnement psychologique de la convalescente sur le strict plan du « vécu », la nature revêt, ce nous semble, une autre fonction dès lors que les processus de la guérison quittent le cadre du témoignage biographique pour accéder au travail de l'écriture, qui nous occupe uniquement dans cette étude. Dans la nature dont l'épistolière se délecte, « les esprits en campagne », les « battements partout », en somme l'agitation physiologique provoquée par la douche, trouvent à s'amplifier dans la sensualité du paysage et l'avancée de la guérison prend la forme du plaisir esthétique qui s'y réfracte. Tout se passe comme si, dans les horizons topologiques que la nature dégage<sup>766</sup>, l'aisance retrouvée dans la convalescence venait s'exercer, le corps se remettre en mouvement, l'esprit se déprendre à nouveau de l'hyperconscience physiologique que la maladie avait produite. Le bruissement des ruisseaux auvergnats, ultimes remous des « sueries » de la douche, se donne comme une expérience superlative du « silence des organes » escompté dans la guérison. Même relâchement à l'épreuve de la campagne deux semaines plus tôt, sur la route qui mène

---

<sup>764</sup> Nous en avons commenté quelques enjeux dans notre section « Passage de fluides », *supra*, p. 197-206.

<sup>765</sup> Note 1 p. 308, II, p. 1240.

<sup>766</sup> Bachelard montre à propos du pin que ce dégagement se fait d'abord et avant tout par le dynamisme vertical : « Tout grand rêveur dynamisé reçoit le bénéfice de cette *image verticale*, de cette *image verticalisante*. L'arbre droit est une force évidente qui porte une vie terrestre au ciel bleu » (*L'air et les songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, Corti, 1943, p. 232). Nous renvoyons également au chapitre intitulé « L'immensité intime » dans *La poétique de l'espace* (Paris, Presses Universitaires de France, 1957).

l'épistolière à Vichy, qui s'explique en l'occurrence par l'arrêt des crises qui ponctuent jusqu'alors l'épisode de rhumatisme.

Le temps est admirable, cette grosse chaleur s'est dissipée sans orage. Je n'ai plus de ces crises dont je vous avais parlé. Je trouve le pays très beau, et ma rivière de Loire m'a paru quasi aussi belle qu'à Orléans ; c'est un plaisir de trouver en chemin d'anciennes amies. J'ai amené mon grand carrosse de sorte que nous ne sommes nullement pressées, et nous jouissons avec plaisir des belles vues dont nous sommes surprises à tout moment. (II, 291)

Sorte de prélude anticipant, le temps d'un trajet en carrosse, l'apaisement du rhumatisme, qui ne sera acquis que des mois plus tard, cette parenthèse illustre en bien des sens ce qui se noue entre le traitement de la nature et les dynamiques propres au « vivant », ici au corps vivant et souffrant de l'épistolière. La jouissance de la nature, des vues bucoliques qui s'offrent aux voyageurs à l'approche de Nevers en l'occurrence, naît de deux renaissances successives : renaissance par la dissipation des crises, que redouble celle de la « grosse chaleur » et qui consacre un nouveau moi ; renaissance à travers les retrouvailles amicales. L'expansion nouvelle permise par ces deux circonstances successives trouve sa place dans l'ouverture des lieux traversés et le dégagement et la diversité des vues, ampleur que signale aussi le « grand carrosse ». Plus encore, la comparaison de la Loire auvergnate avec son cours orléanais fait de l'arrêt des crises et place le plaisir retrouvé sur la route de Nevers sur le plan d'une dialectique subtile entre l'ancien et le nouveau, débat que prolonge la coprésence des anciennes amies et de la nouveauté du paysage. Enfin, la dissipation des crises, celle de la canicule et l'absence d'orage impriment à cette scène anodine la sérénité d'un retour au calme ; le défilé du paysage, la perspective offerte par les vues, les surprises toujours renouvelées qu'elles réservent, épousent le rythme lent du carrosse – « nous ne sommes nullement pressées » –, voyage presque infini à l'image de la permanence de l'amitié par-delà l'éloignement ou la divergence des chemins, inscription dans la nature du prolongement de la vie selon un cours apaisé que la perspective de la guérison fait naître. L'usage de la nature qui transparait dans ce type d'extraits va donc bien au-delà d'un usage métaphorique ou symbolique<sup>767</sup>. Le travail de l'écriture élabore des lieux de passage entre la lettre et l'existence. Ces deux dimensions convergent car elles investissent une pratique commune de la nature, dans laquelle cette dernière permet d'éprouver le renouveau moral et physique et lui donne une forme naturelle qui, en retour, en éclaire les soubassements physiologiques et existentiels.

---

<sup>767</sup> La nature peut ponctuellement se prêter à ce traitement, comme le montre Marine Ricord (art. cit., p. 183) à propos de l'association entre bonheur et temps ensoleillé (Sévigné, II, p. 155). Cet usage ne nous semble néanmoins que provisoire.

Le cycle de la nature, que l'épistolière connaît notamment grâce au reverdissement des arbres, constitue donc une ressource disponible pour éprouver les dynamiques qui la traversent en tant qu'être vivant. Le reverdissement offre d'ailleurs à l'occasion une lecture morale que l'on ne saurait dissocier des enjeux physiologiques que nous venons d'évoquer.

Ce que vous dites des arbres qui changent est admirable. La persévérance de ceux de Provence est triste et ennuyeuse ; il vaut mieux reverdir que d'être toujours vert. Corbinelli dit qu'il n'y a que Dieu qui doit être immuable ; toute autre immutabilité est une imperfection. (I, 727-728)

Un tel extrait nous apparaît comme la pierre de touche d'un vaste édifice éthique, dont nous aurons à reconstituer la silhouette évanescence. Le thème de l'imperfection humaine confrontée à la permanence divine constitue ici une sorte d'argument d'autorité, incarné de surcroît par Corbinelli<sup>768</sup>, mais cet argument ne vient qu'en second temps, à l'appui du reste de la réflexion qui conserve une relative autonomie. Aussi la méditation se situe-t-elle avant tout dans l'interaction avec le changement des saisons. Elle y trouve non pas une source au sens d'une racine et d'un principe, mais une ressource, c'est-à-dire une occasion de se renouveler, de se raffermir, de trouver une formulation inédite. Ravaudant sur la réflexion de Mme de Grignan, la lettre sévignéenne en approfondit considérablement les termes et loin de se limiter à une critique comparative de la campagne de Grignan, elle travaille à transférer les propriétés sensibles de la caducité naturelle sur le plan éthique, faisant de l'imperfection une spécificité humaine. Par le biais de ces transferts, qu'il faut envisager à double sens, la mention de l'invariabilité morose des arbres de Grignan donne à l'imperfection humaine une dignité éthique et esthétique tout à fait originale dans le contexte augustinien que l'on connaît. Et surtout, le travail de l'écriture, qui exploite le polyptote *reverdir / vert* pour le compte d'une maxime particulièrement frappante, et l'immédiate disponibilité de la nature qui s'offre à la réflexion au détour de la lettre, signalent doublement la réappropriation humaine de l'éthique de l'imperfection, qui se donne comme une morale « à hauteur d'homme », dont l'articulation avec la couleur des arbres exemplifie la modestie et la mesure. La convergence des plans esthétique et éthique dans le phénomène du reverdissement et, plus largement, de la caducité des arbres rend compte de l'épaisseur sensible de la puissance divine, disposition qui laisse le champ libre à une existence humaine ressaisie dans ses attributs et ses spécificités.

---

<sup>768</sup> Ami de La Rochefoucauld, familier du salon de Mme de Sablé puis secrétaire du marquis de Vardes, Corbinelli apparaît comme le « "pivot" intellectuel du cercle Sévigné » (Daniel Plaisance, « Un ami des Grignan en Provence : Jean Corbinelli » dans *Mme de Sévigné (1626-1696). Provence, spectacles, « lanternes », op. cit.*, p. 137-148, p. 137).



Ce dynamisme moral s'inscrit plus largement dans le souci de la variabilité du monde, lequel semble également vivant au sens phénoménal le plus strict. Or, comme lieu de vie, la campagne permet parfois dans la *Correspondance* comme un exercice de cette instabilité, non plus parce qu'elle entraîne l'imagination au pire<sup>769</sup>, mais parce qu'elle donne l'occasion de s'essayer au décentrement du point de vue, exercice moral de la relativité des jugements<sup>770</sup>. De nombreuses notations, appartenant à des champs de l'existence divers, convergent en effet vers le constat des « effets de perspective » que produisent les circonstances spatiales, mais aussi temporelles voire émotionnelles sur l'expérience vitale. En écho à notre développement précédent, consacré aux aléas climatiques, l'expérience de l'hiver se montre particulièrement fructueuse dans cette réflexion sur la relativité des points de vue. De manière assez resserrée, entre octobre et décembre 1689, trois extraits successifs composent un exercice de la contradiction des jugements. Mme de Sévigné est alors pressée par ses amies de revenir à Paris pour y passer l'hiver<sup>771</sup> ; sa réticence, fondée sur l'espoir de régler des affaires en Bretagne et d'y mener une vie plus modeste, est l'occasion de justifier sa volonté et d'en souligner les fondements éthiques.

L'horreur de l'hiver à la campagne n'est que de loin ; de près ce n'est plus de même. »  
(III, 723)

Ce mot d'être l'hiver aux Rochers effraie. Hélas ! ma fille, c'est la plus douce chose du monde. Je ris quelquefois, et je dis : "C'est donc cela qu'on appelle passer l'hiver dans des bois ?" Mme de Coulanges me disait l'autre jour : "Quittez vos humides Rochers." Je lui répondis : "Humide vous-même ; c'est Brévannes qui est humide.

---

<sup>769</sup> Nous avons développé cet aspect primordial au début du chapitre 5 (voir notre section « Violence de la nature et crainte de Dieu », *supra*, p. 242-260).

<sup>770</sup> Si, dans les portraits moraux qu'elle livre dans certaines lettres, l'épistolière utilise l'application comme un opérateur de décentrement du point de vue, ou d'enrichissement de la perspective moraliste, cet art de la variation constitue, ce nous semble, une forme de vie, au sens où il structure avant tout l'expérience vitale. Nous verrons dans le dernier temps de notre analyse que la variation engage, davantage qu'une situation de la morale, un art d'écrire et une conception du texte (voir notre section « De l'application à la correction : la lettre et la dynamique de l'imperfection », *infra*, p. 395-406).

<sup>771</sup> « Il faut que je vous conte que Mme de La Fayette m'écrit, du ton d'un arrêt du Conseil d'en haut, de sa part premièrement, puis de celle de Mme de Chaulnes et de Mme de Lavardin, me menaçant de ne me plus aimer si je refuse de retourner tout à l'heure à Paris, que je serai malade ici, que je mourrai, que mon esprit baissera, qu'enfin, point de raisonnement, il faut venir, elle ne lira seulement point mes méchantes raisons. Ma fille, cela est d'une vivacité et d'une amitié qui m'a fait plaisir. Et puis elle continue : voici les moyens. J'irai à Malicorne avec l'équipage de mon fils ; Mme de Chaulnes y fait trouver celui de M. le duc de Chaulnes. J'arriverai à Paris ; je serai logée chez cette duchesse. Je n'achèterai des chevaux que ce printemps. Et voici le beau : je trouverai mille écus chez moi de quelqu'un qui n'en a que faire, qui me les prête sans intérêts, qui ne me pressera point de les rendre. Et que je parte *tout à l'heure* ! Cette lettre est longue au sortir d'un accès de fièvre. J'y réponds aussi avec reconnaissance, mais en badinant, l'assurant que je ne m'ennuierai que médiocrement avec mon fils, sa femme, des livres, et l'espérance de retourner cet été à Paris, sans être logée hors de chez moi, sans avoir besoin d'équipage, parce que j'en aurai un, et sans devoir mille écus à un généraux ami, dont la belle âme et le beau procédé ne me presseraient plus que tous les sergents du monde, qu'au reste je lui donne ma parole de n'être point malade, de ne point vieillir, de ne point radoter, et qu'elle m'aimera toujours, malgré sa menace » (III, p. 723).

Mais nous sommes sur une hauteur ; c'est comme si vous disiez votre humide Montmartre." (III, 768)

Ne vous représentez point que je sois dans un bois obscur et solitaire, avec un hibou sur ma tête. Ce n'est point ce qu'on pense ; rien ne se passe plus insensiblement qu'un hiver à la campagne. Cela n'est affreux que de loin. (III, 771)

Il est bien sûr possible de lire ces trois extraits comme une manière de rassurer Mme de Grignan, les arguments développés auprès de Mme de La Fayette étant également opposés à l'inquiétude de la fille devant le choix de la Bretagne hivernale. Or, la dimension outrée des propos de l'épistolière sur sa vie aux Rochers, dont l'éloge ne tient qu'à sa seule parole, ne constitue peut-être justement qu'un effet de perspective. Les trois extraits explorent tour à tour plusieurs enjeux de la relativité du point de vue, laquelle fonde l'argumentaire de Mme de Sévigné. Jugements formulés de l'extérieur et donc de manière inappropriée, comme « hors sol », les protestations d'amitié de Mme de La Fayette, épaulée par Mme de Chaulnes et de Mme de Lavardin, témoignent sans doute d'une intention louable, mais elles n'en mobilisent pas moins un tableau fallacieux de la Bretagne hivernale, que relaie en dernier lieu la vision de Mme de Grignan. Que ces représentations outrées appartiennent aux caricatures traditionnelles des lieux de retraite et de la nature violente, ou qu'elles émergent, comme c'est plus nettement le cas dans le troisième extrait, sous la plume de l'épistolière en guise de contre-proposition, la campagne hivernale nourrit un désir de clarification dont procède le constat d'une distorsion du jugement. La myopie dont font preuve les correspondantes de Mme de Sévigné tient autant de l'éloignement géographique que de l'activation imaginaire qui se produit au contact mental de la nature. Il s'ensuit que la lettre en fait l'occasion de la disponibilité de la campagne dans l'exercice de la relativité des points de vue<sup>772</sup> qui composent le monde vivant dans une série de saisies successives et parfois contradictoires<sup>773</sup>. Le processus de correction des jugements erronés que la lettre met en place par la maxime (premier extrait), l'imprécation polémique (deuxième extrait) ou le redressement descriptif (troisième extrait) implique donc le rétablissement des faits mais souligne du même coup la validité provisoire de la vision apocalyptique formulée par les correspondantes, provisoire car dépendante du lieu d'où ces opinions sont émises : « L'horreur de l'hiver à la campagne n'est que de loin. » La précarité du monde vivant expérimentée dans la fréquentation épistolaire de la campagne tient donc également aux jugements contradictoires que la nature permet, discordance exemplaire d'un

---

<sup>772</sup> Voir II, p. 803 : « J'admire comme on peut tourner si uniquement sur une pensée, et comme tout le reste me paraît loin ; c'est bien précisément cette lunette qui approche et qui recule les objets. »

<sup>773</sup> Voir I, p. 600 : « Je trouve que le prix de la plupart des choses dépend de l'état où nous sommes quand nous les recevons. »

monde relatif à la multiplicité des points de vue. Le dynamisme moral que met en branle la nature s'ancre donc également dans la sensibilité de l'écriture à ces paramètres de la variabilité du réel.

Naturalisé à l'aune de l'expérience de la campagne, de ses beautés et de ses propriétés, le dynamisme moral n'est donc pas un exercice hors sol, que l'épistolière mènerait dans la lettre pour faire briller pointes et saillies : à travers lui, Sévigné dessine une morale provisoire ancrée dans la réalité fugace dont elle éprouve quotidiennement la précarité. Partant, le reverdissement constaté dans la nature et célébré par l'épistolière agit comme une connaissance pratique de l'existence humaine, aspect indispensable dans la culture de soi à laquelle travaille la lettre.

b. *La nature, point de vue sur l'être-vivant*

La question de la couleur des feuilles connaît bien des variations dans la *Correspondance*. Outre le thème de l'imperfection, que le changement des saisons modalise, la couleur des arbres est associée par Bussy-Rabutin à une réflexion sur la vieillesse. En effet, à Mme de Sévigné qui loue la supériorité des chatoiements de l'automne – « un brocart d'or riche et magnifique » (II, 584) – sur la verdure unie de la belle saison, son cousin répond :

Je vous trouve de très bon goût, Madame, de préférer tous les différents aurores de l'automne au vert du printemps, mais je remarque un peu d'amour-propre dans ce jugement ; c'est indirectement dire que vous avez plus de mérite que la jeunesse. Et ma foi, vous avez raison, car enfin la jeunesse n'a que du vert, et nous autres gens d'arrière-saison, sommes de cent mille couleurs, les unes plus belles que les autres.<sup>774</sup>

Bussy envisage la diversité du spectacle offert par l'automne comme l'exemplification de l'épaisseur existentielle acquise avec l'âge. Au contraire, la jeunesse apparaît comme unie, faite d'une seule nuance. Si nous prenons la peine de considérer cet extrait, c'est d'abord que la proposition de Bussy ne dépare pas dans l'éthique sévignéenne que nous cherchons à dégager. Le propos de Sévigné sur la caducité des arbres et l'imperfection humaine apparaît d'ailleurs comme une variante des « gens d'arrière-saison » qu'évoque son cousin dans une formule particulièrement réussie<sup>775</sup>. Ensuite, par les liens qu'elle expérimente, la remarque badine de Bussy-Rabutin fait écho à un mode de lecture prégnant dans la représentation sévignéenne de la nature, à savoir l'usage de la nature comme point de vue sur les ressorts

---

<sup>774</sup> De Bussy-Rabutin à Mme de Sévigné, II, p. 585.

<sup>775</sup> Sévigné donne du couple jeunesse / vieillesse d'autres développements, qui entrent en résonance avec les parallèles naturels que nous avons mis en valeur. Par exemple, dans cet extrait consacré au perfectionnement de soi : « Vous savez que je ne puis souffrir que les vieilles gens disent : “Je suis trop vieux pour me corriger.” Je pardonnerais plutôt à une jeune personne de tenir ce discours. La jeunesse est si aimable qu'il faudrait l'adorer si l'âme et l'esprit étaient aussi parfaits que le corps ; mais quand on n'est plus jeune, c'est alors qu'il faut se perfectionner et tâcher de regagner du côté des bonnes qualités ce qu'on perd du côté des agréables » (I, p. 360).

intimes de ce que nous avons appelé l'*être-vivant*. L'intérêt pour la croissance des arbres et les notations nombreuses à propos de leur ascension et des évolutions formelles qui lui sont corollaires, apparaît nettement au fil de la *Correspondance*. Sévigné en donne une clé de lecture dans un sourire qui tient un peu de la badinerie :

J'ai trouvé ces bois d'une beauté et d'une tristesse extraordinaires. Tous ces arbres, que vous avez vus si petits, sont devenus grands, droits et beaux en perfection. Ils sont élagués et font une ombre agréable ; ils ont quarante à cinquante pieds de hauteur. La bonté du terrain y a contribué plus que leur âge. Il y a un petit air d'amour maternel dans ce détail ; songez que je les ai tous plantés, et que je les ai vus, comme dit Molière après M. de Montbazon, *pas plus hauts que cela*.<sup>776</sup> (II, 111)

L'amour maternel, voilà ce qui, de l'aveu même de l'épistolière, fonderait l'attention à la croissance des arbres. Devant la récurrence de ces notations durant l'année 1671 et la part importante qu'y prend la désignation figurée par rapport à la désignation propre<sup>777</sup>, la critique a généralement déplié le divan psychanalytique en proposant de lire dans la tendresse portée aux arbres des Rochers un « transfert » de l'affection de Mme de Sévigné pour sa fille, dont l'épanouissement s'avère délicat en raison, entre autres, de l'éloignement géographique. D'une « manière de parler<sup>778</sup> », la critique induit donc généralement une projection affective à l'aune du présupposé selon lequel l'écriture de la *Correspondance* serait tout entière au service de la « gestion » de l'absence. Ainsi, Zobeidah Youssef propose de voir entre l'affection pour Mme de Grignan et l'attention croissante pour les bois des Rochers un accord, étayé à l'aide de la métaphore musicale : « L'affection que Mme de Sévigné porte à ses bois s'accorde ici en mineur avec son attachement primordial et profond pour Mme de Grignan.<sup>779</sup> » Isabelle Landy-Houillon écrit quant à elle qu'« on pourrait imaginer le rôle de substitut que joue le végétal dans l'univers déserté de l'épistolière<sup>780</sup> » avant de manifester quelque réserve à l'égard de cette

---

<sup>776</sup> Molière utilise l'expression « pas plus grand que cela » à trois reprises, dans *Le Bourgeois gentilhomme* (II, III), *Les Fourberies de Scapin* (I, II) et dans *L'École des femmes* (I, IV) où Arnolphe déclare après avoir rencontré Horace, le fils de son ami Oronte :

« Ô comme les enfants croissent en peu d'années !  
J'admire de le voir au point où le voilà,

Après que je l'ai vu pas plus grand que cela. » (Éd. cit., vol. 1, v. 257-259, p. 412).

Par le biais d'une anecdote que nous avons déjà commentée à propos du fils de la femme du président Mesneuf, rencontré aux Rochers en 1675, il semble que la formule renvoie aussi à un autre passage de Molière, extrait de *L'Avare* (III, VI) dans lequel Harpagon déclare que « mauvaise herbe croît toujours ». En effet, avant de citer l'énoncé proverbial, Sévigné écrit : « J'allais dire que je l'avais vu à cinq ou six ans et que j'admira, comme M. de Montbazon, qu'on pût croître en si peu de temps » (II, p. 165), ce qui prouve la contagion des images en diverses sources.

<sup>777</sup> Landy-Houillon, Isabelle, art. cit., p. 209.

<sup>778</sup> Pour reprendre la catégorisation proposée par Sylviane Rémi-Giraud dans sa thèse, où elle commente justement cet extrait.

<sup>779</sup> Youssef, Zobeidah, art. cit., p. 24.

<sup>780</sup> Landy-Houillon, Isabelle, art. cit., p. 209.

lecture<sup>781</sup>. De fait, il y a dans ces formulations, qui oscillent entre tendresse, badinerie et revendication de jardinière – hypocoristiques, énalleges et marques de la possession en sont les soutiens stylistiques –, l'influence de la figure maternelle, mais celle-ci se rapporte bien davantage à la position de Mme de Sévigné dans l'aménagement du parc des Rochers – comme initiatrice des plantations –, lieu qu'elle assimile au nid familial en vertu des souvenirs qu'il suscite chez elle, et pas en fonction d'une soi-disante compensation<sup>782</sup>. Dans son étude, Sylvianne Rémi-Giraud attribue à ce « petit air d'amour maternel » le sens d'*accent* ou de *note*<sup>783</sup>, une rigueur lexicale utile pour ne pas se limiter à la veine maternelle que l'épistolière suggère mais qu'elle met aussitôt à distance par l'emploi du terme « air » et la référence à la comédie de Molière et à Montbazou. En regard de cette pseudo tendresse maternelle se déploie de façon plus certaine une attention presque technique à l'ampleur de la croissance acquise avec le temps. Dans cette analyse, la hauteur des arbres et l'évocation de leur ombre sont néanmoins articulées au thème du souvenir et du passé, forme inaugurale de l'inscription de la méditation sur le temps dans les pratiques de la nature qu'élabore la *Correspondance*, à commencer par la plantation et le jardinage.

Le rapport entre la croissance des arbres et le temps qui passe apparaît à plusieurs reprises, et s'enracine en premier lieu dans la sédimentation mémorielle qui définit le sujet sévignéen<sup>784</sup>, et que la nature permet de saisir. C'est par exemple à travers la description d'un des arbres des Rochers que l'épistolière examine l'intensité du souvenir et son activité au présent dans la vie subjective. À propos de cet arbre, donc, qui aurait un jour « sauv[é] la vie » de Mme de Grignan<sup>785</sup>, Sévigné écrit : « Il me paraît plus grand, plus fier et plus élevé que les autres ; il a raison, puisqu'il vous a sauvée » (II, 137). Sorte de téléologie inversée, la description de l'arbre au prisme du souvenir indique que par le travail de l'écriture, la nature peut constituer une perspective depuis laquelle la lettre analyserait la constitution de la subjectivité et son rôle dans l'épaisseur de la vie et, en l'occurrence, le poids du passé émotionnel et ses effets sur l'appréhension de l'existence et des éléments qui la composent. La constitution de la campagne des Rochers en point de vue sur le temps qui passe donne de ces

---

<sup>781</sup> « Sans doute ne faut-il pas trop solliciter la lecture de cette maternité végétale et il serait facile d'évoquer en regard le sourire moqueur dont Mme de Sévigné accueille les manifestations de l'amour maternel de sa fille à l'égard du "petit bambin" nouveau-né [...] » (*ibid.*, p. 210).

<sup>782</sup> Voir II, p. 204 et p. 255.

<sup>783</sup> *Op. cit.*, seconde partie, chapitre II, « Manière d'être expressive », II-2.

<sup>784</sup> Nous consacrerons un développement entier à cet aspect de l'écriture épistolaire : voir notre section « La lettre-palimpseste : vivre toutes ses vies », *infra*, p. 362-378.

<sup>785</sup> Mentionné allusivement, nous n'avons guère plus de détails sur cet épisode.

déplacements de perspective une idée plus nette encore. Peu après son arrivée aux Rochers au mois de mai 1689, l'épistolière écrit :

Mon Dieu, quel repos, quel silence, quelle fraîcheur, quelle *sainte horreur* ! Car tous ces petits enfants que j'ai plantés sont devenus si grands que je ne comprends pas que nous puissions encore vivre ensemble. Cependant leur beauté n'empêche pas la mienne. Vous la connaissez, ma beauté. Tout le monde m'admire en ce pays ; on m'assure que je ne suis point changée. Je le crois autant que je le puis. (III, 604)

La formulation semble retorse. Sévigné met ici en perspective la hauteur vertigineuse des arbres en suggérant un paradoxe : leur croissance atteste une longévité qui excéderait la vie même de l'épistolière, ce que la trace de son témoignage oculaire, la lettre, rend impossible. C'est donc devant le spectacle d'une nature réinscrite dans son passé personnel – celui des plantations – que l'épistolière fait l'expérience de la déliaison apparente des vies, vie des arbres et vie humaine. Néanmoins, cette dissociation, formulée par le paradoxe, n'est qu'apparente et la vie des arbres des Rochers est immédiatement réarticulée au destin humain, à travers un déplacement particulièrement subtil. Si la première approche de l'épistolière se voulait contemplative et descriptive, sous l'influence de la veine poétique inaugurée par la « *sainte horreur* », le second mouvement du passage, qui s'ouvre avec l'adverbe « cependant », envisage cette fois une feinte concurrence entre les règnes végétal et humain. La transition opérée par la reprise anaphorique partielle du groupe nominal « la beauté », dont le concept est réattribué au « je » – « la mienne » – n'assure pas seulement la fluidité de l'écriture ; elle indique que l'ensemble du passage peut être envisagé d'un seul tenant, comme une variation à double entrée sur la croissance vertigineuse des arbres des Rochers. En effet, le changement fulgurant des arbres est associé au temps qui passe – c'est le sens de l'alternance entre les deux adjectifs « petits » et « grands ». L'énoncé du paradoxe selon lequel leur hauteur témoignerait d'une vie prolongée après la mort de l'épistolière présente deux facettes herméneutiques : il permet non seulement de renforcer la description, d'amplifier la force du tableau ; mais en outre, il fait entendre l'avancement de la vie de l'épistolière, son épaisseur temporelle. En développant l'amplitude chronologique de l'existence de l'épistolière, depuis ses premières plantations jusqu'à un temps infini dans lequel les arbres lui survivraient, le paradoxe énoncé dramatise l'écoulement du temps et met ainsi en valeur la permanence de la beauté de Mme de Sévigné. Activité vitale du règne végétal, ancrée dans l'aménagement prosaïque accompli par la planteuse en chef qu'est l'épistolière, la croissance des arbres rend aussi compte de la persistance, par-delà le temps, de caractéristiques aussi cruciales pour l'épreuve de la vieillesse que la beauté ou la santé. Plus encore, si la beauté des arbres tient de leur hauteur, acquise au fil du temps, l'épistolière évoque à son propos une beauté perpétuelle, sans âge et

sans autre attache historique que celle de la lettre qu'elle est en train d'écrire, qui en fixe la vérité dans les feux croisés du bruit du pays – « tout le monde », « on » – et de l'exercice d'auto-persuasion – « Je le crois autant que je le puis. » Ainsi, Sévigné use ici de la nature comme d'un point de vue sur sa propre appartenance au « vivant », qui implique l'enrichissement de la mémoire, la création d'une perspective temporelle toujours plus fuyante et la possibilité d'une altération physique. La nature est donc ce d'après quoi la lettre envisage à nouveaux frais le présent, par des détours qui jouent comme des ombres portées modifiant les nuances d'une couleur ou le rayonnement d'une lumière. Et au même titre que la beauté des arbres ne lui faisait pas d'ombre, justement, l'épistolière en retourne le sens à la faveur d'une variation sur la comparaison des règnes : « Enfin je suis arrivée dans ce désert, où je trouve des promenades que j'ai faites, et dont le plant me donne un ombrage qui me fait souvenir que je ne suis pas jeune » (II, 124).

c. *Usages éthiques : du modèle à l'écriture*

Il apparaît donc de plus en plus nettement qu'à divers titres, la nature de la *Correspondance* entre dans ce nous pouvons appeler après Foucault une « culture de soi ». Nous venons d'insister, en particulier, sur la manière dont les cycles du vivant propres aux arbres étaient pour l'épistolière l'occasion de déplacer la perspective en matière de jugements moraux, esthétiques et existentiels. Plus encore, Sévigné trouve dans l'attention à la nature sous toutes ses formes un moyen de ressaisir une continuité vitale et mémorielle qui fait des arbres et de la campagne des lieux d'exercice de soi. Si la nature a toujours été source d'*exempla* d'usages divers, la *Correspondance* semble mettre en branle des pratiques de la nature, autant de synthèses entre la fréquentation en chair et en os de la campagne, la mobilisation culturelle dont elle est l'occasion et l'écriture qu'en propose la lettre. À l'image de la méditation sur les porosités entre les règnes végétal et humain, converge dans la représentation de la campagne des pratiques diverses dont nous voudrions désormais souligner la cohérence. Dans cette culture de soi dont la *Correspondance* semble proposer une version, sinon un « essai », la nature appartient à ces « arts de l'existence » qui conduisent l'individu à faire de sa vie « une œuvre qui porte certaines valeurs esthétiques et répond à certains critères de style<sup>786</sup> ». Nous le verrons, les pratiques liées à la nature approfondissent le champ de ces « arts de l'existence » et prolonge résolument la portée éthique de la notion de « style ». Un court extrait ouvre la voie à de tels développements. Dans une lettre datée de 1680, Sévigné évoque les trois jours gras

---

<sup>786</sup> Foucault, Michel, *op. cit.*, p. 545.

passés à Livry avant le mercredi des Cendres. Elle souligne le « bon goût » de l'escapade, que sa fille, dit-elle, aurait sans doute apprécié, elle qui veille toujours à l'harmonie de sa toilette. L'épistolière ajoute : « Vous corrigez toujours l'incarnat avec quelque couleur brune ; nous avons tempéré le brillant de carême-prenant avec la feuille morte de cette forêt » (II, 860). Entre technique picturale et discours sur la *mediocritas*, Livry apparaît dans ce morceau comme un lieu protégé des « vilains cris des rues de Paris », ceux des jours gras, où la dignité et la beauté sont consacrées par l'art du divertissement honnête offert par le « bruit des oiseaux » (*ibid.*). Mesure et raffinement trouvent à s'exemplifier dans l'équilibre des couleurs que sait ménager Mme de Grignan ; le compliment, adressé à sa fille, sert surtout d'embrayeur à la thématique du repos et de la tempérance trouvés dans le cadre campagnard de Livry. À deux reprises, Mme de Sévigné exploite la dimension visuelle de ces jeux de couleurs et n'en retient que leurs effets respectifs. En effet, à la vivacité de l'incarnat répond par un glissement significatif le « brillant » de carême-prenant, donc son faste et ses réjouissances ; tandis qu'à partir de la couleur brune, la « feuille morte de cette forêt » en approfondit les accents sombres dans le sens d'une décomposition végétale. Le parallèle pourrait sembler ne relever que de l'écriture ingénieuse. Nous pensons au contraire que le détour par la campagne de Livry – au sens propre comme au sens figuré – excède le seul enjouement ou, plutôt, qu'il lui donne un nouveau sens. Il ne s'agit pas de dire *autrement* le plaisir procuré par ce séjour campagnard avant les rigueurs du carême, mais d'en dire *davantage*. Ce surplus de sens repose selon nous dans la double motivation de l'exercice de modération proposé par l'épistolière. Motivation morale d'abord, en vertu du repos que la campagne convoque culturellement mais aussi prosaïquement – il s'agit de s'éloigner des cris de la ville en fête : Livry est le cadre nécessaire pour des réjouissances décentes. Motivation esthétique en outre puisque dans plusieurs registres – le goût, le plaisir auditif, la sensualité matérielle et visuelle – la campagne agit comme un contre-pouvoir capable de modérer les contraires. Non seulement le jardin de Livry sert de contrepoint à la ville endiablée par les festivités de Mardi-gras, mais de surcroît, il synthétise en son sein les joyeusetés amicales de ces journées, dont le chant des oiseaux constitue un écho naturel, et la douce mesure voire le recueillement qui sied à une dame honnête et chrétienne, et dont la « feuille morte », mais aussi les jardins, « fort propres » (*ibid.*), assurent la continuité végétale. On le voit, le jardin de Livry n'est pas un simple pourvoyeur de valeurs morales et esthétiques diffusées dans le passage à la faveur de badineries épistolaires. Il donne véritablement forme à l'exercice de la tempérance auquel s'emploie l'épistolière avant que le carême ne commence. À ce titre, l'écriture livre de la visite du jardin la dimension d'une pratique, c'est-à-dire d'une



activité par laquelle le sujet approfondit son rapport au monde et à soi. Les miroitements de la campagne de Livry, entre accents claustraux, associés à la piété, et dégagement de l'horizon – « la vue belle » –, entre repli funeste de la fin de l'hiver incarné par la feuille morte et élévation, que soulignent l'oiseau et la promesse du printemps révèle ainsi les nuances de ces relations.

En matière de pratiques, la nature de Mme de Sévigné ne se contente pas de visites, quand bien même celles-ci sont fréquentes. Apparaît dans la *Correspondance* une activité plus spécifique, qui prolonge les pistes proposées dans notre analyse liminaire, à savoir l'inscription, dans la matière même des arbres des Rochers et de Livry de devises et de sentences. Le monde végétal est un monde vivant non seulement parce qu'il est solidement articulé à l'existence sévignéenne, mais aussi parce qu'il participe d'une culture vibrante dans laquelle les textes circulent et nourrissent la vie.

Vous savez que je vous donnai une manière de devise qui vous convenait. Voici un mot que j'ai écrit sur un arbre pour mon fils qui est revenu de Candie : *vago di fama* ; n'est-il point joli pour n'être qu'un mot ? Je fis écrire hier encore, en l'honneur des paresseux : *bella cosa far niente*. (I, 263)

Dans cet art de l'inscription sur bois se superposent deux aspects. D'une part, l'art d'inscrire des mots sur l'écorce des arbres, pratique fort ancienne, relève à l'origine de l'appropriation des lieux. Nathalie Freidel souligne très justement que la vogue des devises contribue sans doute, par un « effet civilisateur<sup>787</sup> », à transformer la forêt en parc, mutation que l'épistolière, en propriétaire appliquée, entreprend explicitement. D'autre part, cette mode se diffuse massivement dans la société lettrée du XVII<sup>e</sup> siècle *via* l'esthétique pastorale et le roman italien. Dans les épopées italiennes qui passionnent tant Mme de Sévigné, comme le *Roland furieux* de L'Arioste ou la *Jérusalem délivrée* du Tasse, graver une inscription dans l'écorce d'un arbre appartient à l'univers amoureux et galant. Pour les héros et héroïnes, il s'agit de créer une trace pérenne de leur union, trace qui peut devenir indice compromettant

---

<sup>787</sup> Freidel, Nathalie, « L'autre langue de Mme de Sévigné : l'italien dans la "Correspondance" », *Studi Francesi*, 2012, n°168, p. 404-413, p. 409 : « L'italien alimente aussi abondamment la grande vogue des devises, où il s'agit encore de plaquer sur la réalité des formules directement tirées des livres. Ainsi, Mme de Sévigné ne se lasse pas de couvrir les arbres et les édifices de ses allées bretonnes de vers italiens, comme si leur effet civilisateur devait à lui seul assurer la mutation de la forêt en parc. » Sévigné emploie à ce propos une expression qu'elle veut performative : « J'ai encore acheté plusieurs terres, à qui j'ai dit à la manière accoutumée : "Je vous fais parc" ; de sorte que j'ai étendu mes promenoirs, sans qu'il m'en ait coûté beaucoup » écrit-elle à Bussy-Rabutin (I, p. 85). On pense au vers de La Fontaine, « Tous vergers sont faits parcs [...] », extrait du discours d'Acante dans *Les Amours de Psyché et de Cupidon* (éd. Michel Jeanneret, Paris, Le Livre de Poche, 1991, p. 132). Pour une mise en perspective de l'emploi du mot « parc », voir Hélène Moreau, « "Tous vergers sont faits parcs..." De Bourgueil à Psyché : éléments de métamorphoses des jardins poétiques », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance*, 2000, n°50, p. 59-70, p. 60.

lorsqu'elle s'offre à la vue d'un amoureux trahi<sup>788</sup>. Dans *L'Astrée*, la pratique s'enrichit d'un autre usage. Ainsi, Sylviane – l'onomastique l'y destinait –, « ne pouvant demeurer trop longtemps en repos, et s'ennuyant d'être assise, s'en alla sautant vers quelques aulnes, parmi lesquels elle en choisit un de qui l'écorce tendre et polie la convia d'y graver son nom.<sup>789</sup> » C'est également contre l'oisiveté et les « continuelles pensées » qui envahissent le héros à cette occasion qu'Adamas lui conseille ce passe-temps, lequel apparaît comme un véritable remède à la mélancolie<sup>790</sup>. Dans ce dernier cas, il ne s'agit d'ailleurs pas de graver un nom mais « des chiffres et des devises », dont le processus d'invention saura tromper la tristesse du berger<sup>791</sup>. Or, si, l'art de la devise s'avère extrêmement codifié, sa pratique sévignéenne semble surtout en exploiter la créativité et la liberté, dans un divertissement dont il faudra dégager les nuances. Dans la notice qu'il consacre au sixième des *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* de Bouhours, Gilles Declercq distingue d'une part l'inspiration morale et l'orientation générale de l'emblème et, d'autre part, la devise, qui « se rapporte à un événement ou à un individu singuliers » et « partage avec l'énigme le plaisir du secret et de la surprise, dissimulation ingénieuse qui suscite l'intérêt et met en jeu l'intelligence des récepteurs, deux formes d'un mystère réglé qu'il s'agit de décoder.<sup>792</sup> » Lorsque Sévigné évoque des devises gravées dans l'écorce de ses arbres, elle ne dit rien de la figure qui accompagne les mots<sup>793</sup>. Mais il faut au moins noter, à propos du *vago di fama* gravé en l'honneur de Charles, que la formule émerge à partir d'une situation

---

<sup>788</sup> Voir L'Arioste, *Roland furieux*, chant XIX, où Roland découvre les lettres entrelacées des prénoms Angélique et Médor (cité par Alain Corbin, *La douceur de l'ombre. L'arbre, source d'émotions de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Fayard, 2013, p. 21).

<sup>789</sup> Urfé, Honoré (d'), *L'Astrée*, troisième partie, « Histoire de Childeric, de Sylviane et d'Andrimarte », Hugues Vaganay (éd.), Genève, Slatkine, 1966 (réimpression) [1612-1628], p. 655.

<sup>790</sup> Urfé, Honoré (d'), *L'Astrée*, deuxième partie, livre VIII, Delphine Denis (dir.), Paris, Honoré Champion, 2016, p. 408 : « En même temps Adamas qui jugeait bien que les trop continuelles pensées du berger ne faisaient que l'arrêter et raffermir davantage en sa mélancolie, lui conseilla de passer son temps dans le bocage sacré, qui était auprès de là, fût à graver sur les écorces des jeunes arbres des chiffres et des devises, fût à faire des tonnes et cabinets, pour l'embellissement du lieu, et pour cet effet lui, apporta des outils nécessaires. »

<sup>791</sup> Comme technique de diversion morale, la gravure des devises nous paraît avoir bien des rapports avec la pratique d'une autre forme brève, la maxime, en contexte épistolaire cette fois, dont Geneviève Haroche-Bouzinac nous rappelle la fonction régulatrice lorsque l'essor d'une réflexion menace l'équilibre de l'échange (« Introduction », *Lettre et réflexion morale. La lettre, miroir de l'âme*, Geneviève Haroche-Bouzinac [éd.], Paris, Klincksieck, 1999, p. 5-21, p. 13).

<sup>792</sup> Declercq, Gilles (éd.), *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* de Dominique Bouhours, « Notice » du « VI<sup>e</sup> Entretien », p. 300.

<sup>793</sup> Autrement dit du corps et de l'âme. Voir par exemple Pierre Le Moyne, *De l'art des devises*, Paris, Sébastien Cramoisy, 1666, p. 38 : « La devise est une expression métaphorique, par manière de similitude tacite, composée de figures et de paroles, pour déclarer quelque grand dessein, quelque belle passion, ou quelque noble sentiment. » L'épistolière suggère d'ailleurs elle-même que la devise est incomplète. Les extraits suivants indiqueront que le vocabulaire utilisé par Mme de Sévigné peut être approximatif au regard des catégories qui, des siècles plus tard et sous le regard critique, nous apparaissent plus nettes.

précise et circonstanciée<sup>794</sup>, la campagne de Candie dont le fils de Sévigné revient justement. De même, la seconde devise citée par Sévigné dans l'extrait qui nous occupe, *bella cosa far niente*, prend sa source dans la déroute sexuelle de Charles dans la liaison qu'il entretient un temps avec Ninon de Lenclos<sup>795</sup> et répond au retour du guerrier dans ce qui forme un dyptique. Le rapport ne semble pas net à Mme de Grignan, puisque sa correspondante doit le lui indiquer quelques semaines plus tard<sup>796</sup>. Elle n'en propose pourtant pas d'interprétation claire : Charles aurait-il dû s'abstenir, ou l'épistolière suggère-t-elle par cette devise qu'il n'a *rien pu faire* puisque « *son dada demeura court à Lérida* » (I, 210) ? Il nous semble qu'en l'occurrence, la réalité topologique des bois des Rochers s'accorde parfaitement aux ambivalences que l'écriture sévignéenne paraît ménager. Chaque arbre supporte en effet une devise singulière, si bien qu'à la manière d'une jardinière-paysagiste, l'épistolière compose un répertoire sentencieux au même titre qu'elle créerait un parterre. Répertoire qui n'est pas une simple compilation mais une véritable combinatoire, offrant par les différentes liaisons qu'elle permet quelques variations herméneutiques. L'axe de la campagne militaire opposée au repos en est une. Mais outre ce sens assez transparent, l'allusion aux déboires de Charles dans son aventure galante de l'hiver 1671 fait apparaître d'autres échos. Les deux arbres sont les supports d'une confrontation dont les effets de frottement produisent une franche ironie. En effet, entre le *vago di fama* et le *bella cosa far niente*, on passe d'un désir de gloire, celui de Charles auprès d'une galante qu'avait déjà courtisée son père, à une paresse sexuelle qui a mis un terme à la campagne bien malgré lui. Lecture dont la seconde devise peut apporter un ultime prolongement si on l'attribue à la mère moralisatrice et moqueuse<sup>797</sup> qu'a jouée Mme de Sévigné lorsque Charles lui a conté son infortune : dans le doute quant à ses capacités sexuelles, Charles, nous dit l'épistolière, aurait peut-être dû se contenter de ne rien faire. Ainsi, il y a, ce nous semble, une liaison intime entre le monde vivant des Rochers saisi dans sa matérialité – sa dimension périssable, la chair tendre des arbres et leur répartition spatiale – et la précarité des sentences dont les morales et les applications varient et se déplacent. « Deviser » dans la nature s'institue donc non seulement comme divertissement visant à faire du quotidien une esthétique, dans la lignée des héros de *L'Astrée* et des romans italiens, mais aussi comme un certain régime

<sup>794</sup> Cette application prend parfois la forme d'un véritable mode d'emploi. Ainsi, sur le plafond des brandebourgs qu'elle fait construire dans son parc pour protéger les promeneurs de la pluie, Sévigné peint un vers du *Pastor fido* de Guarini, « *Di nemi il cielo s'oscura indarno* », « C'est en vain que le ciel s'obscurcit de nuages ».

<sup>795</sup> Voir notamment I, p. 210-211.

<sup>796</sup> I, p. 284 : « Pour la sentence de *bella cosa far niente*, vous ne la trouverez plus si fade quand vous saurez qu'elle est dite pour votre frère ; songez à sa déroute de cet hiver. »

<sup>797</sup> Voir I, p. 210 : « Nous rîmes fort ; je lui dis que j'étais ravie qu'il fût puni par où il avait péché. »

d'écriture. On a cru pouvoir souligner le dialogue fructueux qui s'établit entre les arbres portant *vago di fama* et *bella cosa far niente* en vertu de leur concomitance dans la lettre. Mais il arrive que Sévigné en définisse elle-même le dispositif.

Pour nos sentences, elles ne sont point défigurées ; je les visite souvent. Elles sont même augmentées, et deux arbres voisins disent quelquefois les deux contraires, par exemple :

*La lontananza ogni gran piaga salda,*

et

*Piaga d'amor non si sana mai.*

Il y en a cinq ou six dans cette contrariété. (II, 138)

Un tel extrait témoigne d'un certain activisme de la part de l'épistolière. Au fil des années, les gravures se multiplient, au point qu'elles deviennent l'objet d'une véritable visite. Sévigné livre de surcroît quelques détails sur leur scénographie dans le décor naturel des bois. Quelques jours plus tôt, l'épistolière raconte déjà : « *Bella cosa far niente*, dit un de mes arbres ; l'autre lui répond : *amor odit inertes*. On ne sait auquel entendre » (II, 121). À propos de ces deux extraits, Nathalie Freidel s'interroge : « Ne dirait-on pas que les arbres, avec leurs sentences contradictoires, assument le rôle de ces controverses de salon dans lesquelles on chargeait des adversaires de circonstance de défendre des thèses opposées ?<sup>798</sup> » Dans une forme d'humour alliant la fantaisie<sup>799</sup> à un animisme minimal, l'épistolière fait de sa forêt un lieu où la pensée morale émerge de la rencontre entre formes naturelles et créativité éthique. Car, certes, le dispositif élaboré par Mme de Sévigné témoigne d'une appropriation de la nature fortement marquée par la culture mondaine, mais sa réfraction dans la lettre produit encore bien d'autres effets : la création d'un espace partagé<sup>800</sup> – c'est le sens du possessif « *nos* sentences » – et la relance en série du dialogue moral incarné par les troncs gravés, opposition stricte et indépassable dans les bois, dont la perplexité s'amplifie dans les échos que lui offre la lettre. On soulignera également l'irrésolution que renforce la reprise de la sentence *Bella cosa far niente* avec un autre répondant que lors de sa première apparition où il était question du repos de Charles de Sévigné. Jamais clos définitivement, le bois des devises est un espace infini dans lequel le jeu d'esprit fraye avec le soupçon quant à la possibilité de dégager des vérités solides, alliance paradoxale que la nature soutient, la solidité définitive des arbres et leur potentielle altération – parce qu'ils croissent et subissent le rythme des saisons – constituant bel et bien une épreuve vivante de cette tension entre ouverture et clôture du sens. Ainsi, avançant

---

<sup>798</sup> Art. cit., p. 409.

<sup>799</sup> *Ibid.* : « La pratique citationnelle sévignéenne est en effet si souple qu'une formule aussi ritualisée que la devise devient sous sa plume l'occasion d'un humour fin, complice, fantaisiste. »

<sup>800</sup> Nous reviendrons sur cet aspect voir notre section « Sympathie et communauté épistolaire », *infra*, p. 340-343.

à la manière d'une pionnière à la conquête de bois qu'elle défriche, au sens propre comme au sens figuré, l'épistolière use de la nature comme d'un terrain expérimental, dont la lettre prolonge la diversité et la mobilité des leçons. À travers la gravure des devises sur les arbres, plaisir de la promenade, souvenirs littéraires<sup>801</sup> et art du divertissement mondain convergent donc vers une culture du mystère et de la suspension du sens, dont le cadre forestier, passé à l'étamine du dispositif sévignéen, approfondit encore le code mondain.

À la rêverie héroïque, nourrie de « la verticalité dynamique des arbres<sup>802</sup> », Sévigné associe donc une expérience personnelle de la nature et des jeux galants qui s'y déploient. Car au-delà de la sédimentation mythologique et littéraire que recèlent les bois des Rochers, et la campagne sévignéenne dans son ensemble, la pratique des devises semble relayer un goût pour la nouveauté, qui relèvent tout autant de la suspension du sens – jusqu'à ses échos éthiques à propos de la précarité du monde – que de sa formulation esthétique à travers la valorisation du contraste et de la surprise dans la contemplation et les pratiques de la nature, mais aussi du réel en général. Sans s'y attarder, remarquons que la fabrique même des devises s'articule dans la *Correspondance* au plaisir de la création, une création inédite et spontanée, comme « au bout de [la] plume<sup>803</sup> », Mme de Sévigné semblant perdre parfois le fil intertextuel de ses prétendues inventions sentencieuses<sup>804</sup>. Or, cette « dramaturgie de la trouvaille<sup>805</sup> » trouve à s'approfondir

---

<sup>801</sup> À la reprise des activités pratiquées par les personnages du corpus italien du XVI<sup>e</sup> siècle, Mme de Sévigné superpose l'appropriation de vers issus de ces mêmes textes. Ainsi, « *La lontananza ogni gran piaga salda* » est un vers extrait du *Pastor fido* de Guarini (Roger Duchêne, II, note 1 p. 138, p. 1153). En revanche, la sentence « *amor odit inertes* » est élaborée d'après *L'Art d'aimer* d'Ovide (Roger Duchêne, II, note 5 p. 121, p. 1146).

<sup>802</sup> Youssef, Zobeidah, art. cit., p. 24.

<sup>803</sup> I, p. 376 notamment.

<sup>804</sup> Voir l'intrigue autour de la devise « *Che pera, pur che s'inalzi* » que l'épistolière dit avoir forgée de toutes pièces, alors qu'elle semble bien connue : « Pour des devises, hélas ! ma fille, ma pauvre tête n'est guère en état de songer, ni d'imaginer. Cependant, comme il y a douze heures au jour, et plus de cinquante à la nuit, j'ai trouvé dans ma mémoire une fusée poussée fort haut, avec ces mots : *Che pera, pur che s'inalzi*. Plût à Dieu que je l'eusse inventée ! je la trouve faite pour Adhémar : *Qu'elle périsse, pourvu qu'elle s'élève !* Je crains de l'avoir vue dans ces quadrilles (je ne m'en souviens pourtant pas précisément), mais je la trouve si jolie que je ne crois point qu'elle vienne de moi. Je me souviens bien d'avoir vu dans un livre, au sujet d'un amant qui avait été assez hardi pour se déclarer, une fusée en l'air, avec ces mots : *Da l'ardore l'ardire* ; elle est belle mais ce n'est pas cela. Je ne sais même si celle que je voudrais avoir faite est dans la justesse des devises ; je n'ai aucune lumière là-dessus. Mais en gros elle m'a plu, et si elle était bonne, et qu'elle se trouvât dans les quadrilles, ou dans un cachet, ce ne serait pas un grand mal : il est difficile d'en faire de toutes nouvelles » (I, p. 378-379). Quelques jours plus tard, Sévigné apprend de M. de Montmoron, pourtant bien instruit, qu'il ne connaît pas « *Che pera, pur che s'inalzi* », preuve que la devise serait bien de son invention. Enfin, un peu plus tard, l'épistolière répond aux moqueries venues de Grignan, en s'adressant à Adhémar : « Approchez, Monsieur le Secrétaire. Vous riez de ma devise. Vous dites qu'elle est dans tous les livres : je le crois ; un habile homme pourtant sur cette matière ne l'a point trouvée. Mais enfin je n'ai point cru l'avoir faite ; je conviens que d'autres l'ont imaginée. Mais avouez du moins qu'on ne peut vous l'appliquer sans vous faire plaisir » (I, p. 388-389).

<sup>805</sup> Formule proposée par Michèle Rosellini dans son cours d'agrégation, consacré aux lettres de 1671 et donné à l'ENS de Lyon (novembre 2012). Voir aussi I, p. 283-284 : « Je fis l'autre jour une maxime tout de suite sans y penser, et je la trouvai si bonne que je crus l'avoir retenue par cœur de celles de M. de La Rochefoucauld. Je vous prie de me le dire ; en ce cas, il faudrait louer ma mémoire plus que mon jugement. Je disais, comme si je n'eusse

dans les émotions mêlées que procure la nature, comme un essai des contrastes qui troublent la lisibilité du réel. À l’instar de la devise, dont le souvenir ou la création fait irruption dans la lettre comme dans l’esprit de l’épistolière, la campagne sévignéenne porte les accents baroques du *far stupire* et de la *meraviglia* hérités des techniques picturales renaissantes<sup>806</sup>, dont la promeneuse s’approprie la dimension événementielle en y conformant son existence<sup>807</sup>. La stupéfaction qui arrête le promeneur, Mme de Sévigné l’exprime lorsque le spectacle de la nature suscite en elle une émotion ou un jugement trouble : « J’étais hier dans une petite allée, à main gauche du mail, très obscure ; je la trouvai belle. Je fis écrire sur un arbre : *E di mezzo l’horrore esce il diletto* » (I, 364). L’épistolière livre ici une variation sur la « sainte horreur » qui ponctue les lettres consacrées au parc des Rochers. Mais au lieu de s’en tenir à la synthèse poétique d’une expression très marquée sur le plan intertextuel<sup>808</sup>, Sévigné en déplie dans un premier temps le processus émotionnel et cognitif, en mettant en valeur la confrontation de son jugement avec la nature sombre de l’allée ; dans un second temps, elle retrouve le mystère poétique de la belle obscurité en reconcentrant le sens par le biais d’une citation extraite de la *Jérusalem délivrée*. Le vers du Tasse apparaît comme une sorte de devise dans laquelle la figure serait le décor du jardin lui-même. Il vient fixer dans l’écorce un sentiment esthétique particulièrement intense, ce qu’exprime l’extrême sobriété de l’écriture. Les qualifications de l’allée – « à main gauche du mail », « très obscure », « belle » –, de plus en plus concises, exemplifient le souffle coupé de l’émotion sévignéenne, qui, en ultime recours, fuit vers un ailleurs textuel et linguistique – la citation est en italien. Le détour par Le Tasse suspend dans la lettre – l’épistolière change ensuite de sujet – ce que la citation gravée inscrit dans le bois, à savoir la dimension insaisissable d’une émotion devenue jugement, qui concentre en son sein des nuances contraires. L’effet de concentration, déjà relayé par la concision de ce micro-récit esthétique, est porté au carré, semble-t-il, avec la citation du Tasse, puisque Mme de Sévigné

---

rien dit, que *l’ingratitude attire les reproches, comme la reconnaissance attire de nouveaux bienfaits*. Dites-moi donc ce que c’est que cela ? L’ai-je lu ? L’ai-je rêvé ? L’ai-je imaginé ? Rien n’est plus vrai que la chose, et rien n’est plus vrai que je ne sais où je l’ai prise, et que je l’ai trouvée toute rangée dans ma tête et au bout de ma langue. »

<sup>806</sup> Voir Zobeidah Youssef, art. cit., p. 26.

<sup>807</sup> « Nous en avons eu ici, les plus beaux du monde [les jours], jusqu’à la veille de Noël. J’étais au bout de la grande allée, admirant la beauté du soleil quand, tout d’un coup, je vis sortir du couchant un nuage noir et poétique où le soleil s’alla plonger, et en même temps un brouillard affreux ; et moi de m’enfuir. Je n’ai pas sorti de ma chambre et de la chapelle jusqu’à aujourd’hui que la colombe apporté le rameau. La terre a repris sa couleur, et les arbres, qui étaient couverts de fenouil confit, sont comme à l’ordinaire, et le soleil, ressortant de son trou, fera que je reprendrai aussi le cours de mes promenades [...] » (III, p. 789).

<sup>808</sup> Voir Isabelle Landy-Houillon, art. cit., p. 202-203.

« réduit<sup>809</sup> » deux vers en un seul. « *Bello in sì bella vista anco è l'orrore, / E di mezzo la tema esce il diletto* », deux premiers vers de la strophe xxx (chant XX) deviennent en effet « *E di mezzo l'orrore esce il diletto* », comme si l'épistolière avait voulu resserrer un peu plus encore la formule pour en amplifier la nature contrastive<sup>810</sup>. La devise gravée sur l'arbre n'apparaît donc pas comme un simple relais mondain de l'expérience du contraste stupéfiant, celle du clair-obscur de la beauté de la nature, mais il en révèle le mystère sans le résorber tout à fait et, surtout, il lui offre un espace épistolaire où miroiter et s'enrichir<sup>811</sup>.

Dans la lettre, les arbres ornés de devises constituent donc les lieux de passage entre exercice mondain, appropriation de la nature et méditation esthétique. Par sa concision paradoxale, entre clôture et ouverture du sens, la devise apparaît comme la forme emblématique d'une esthétique tendue entre le bon mot, le trait d'esprit, qui brille et aveugle, et les développements infinis qu'il autorise. Le cas du « plaisir » qui « sort » « du milieu de l'horreur » est éloquent parce qu'il souligne que l'ancrage topologique des devises gravées n'est pas un simple souvenir de lecture. Entre les accents intertextuels et une rêverie personnelle qui s'enracine dans l'expérience intime et quotidienne, la campagne incarne la synthèse qu'opère la pratique de la nature dans la *Correspondance*. Parer ses arbres de devises, bribes de vers glanés ici et là, c'est instituer les bois des Rochers comme ressource possible pour la pensée, dont la lettre livre en fin de compte la formulation provisoire.

d. *Propositions esthétiques et aménagement de la nature*

À la manière dont les devises de certains recueils poétiques entretiennent avec les poèmes qui les composent des liens herméneutiques profonds, les sentences sévignéennes, dont le support en bois constitue bien souvent la figure de substitution, nouent avec certaines lettres de subtils rapports. Autour du vers « *E di mezzo l'orrore esce il diletto* », en particulier, et de l'esthétique de la surprise et du contraste qu'il recèle, semblent rayonner d'autres fragments, amorces de réflexion ou de jugement esthétique, saisies fugaces d'émotions ponctuelles que la

---

<sup>809</sup> Pour reprendre le terme utilisé par Roger Duchêne, qui indique la filiation que nous rappelons ensuite à propos de la *Jérusalem délivrée* (note 5 p. 250, I, p. 1083).

<sup>810</sup> Dans la strophe précédente du même chant, Le Tasse compare les armées qui s'opposent à une « épaisse forêt d'arbres touffus, tant les lances sont nombreuses » (« *Sembra d'alberi densi alta foresta [...] di tant'aste abbonda* », *Jérusalem délivrée*, chant XX, strophe XIX, notre traduction), contexte forestier qui motive davantage encore la citation sévignéenne et alimente sans doute son arrière-plan imaginaire.

<sup>811</sup> En effet, ce n'est pas la première fois que Sévigné utilise ce vers du Tasse. Des surprises de la nature, cette citation nous ramène à une vision de Marseille que l'épistolière tente de composer en esprit d'après le récit que lui en fait sa fille. La présence des galériens, dont elle a vu partir la chaîne quelques semaines plus tôt, confère à la « nouveauté » de la peinture des accents infernaux – « je serai fort aise de voir cette sorte d'enfer » – et suscite un sentiment paradoxal, fait d'effroi et de délectation, que l'épistolière ponctue avec le vers en question (I, p. 250).

*Correspondance*, par l'effet de suite qu'elle offre au lecteur moderne, invite à considérer solidairement. C'est au prix d'une telle diffraction que l'on peut faire l'hypothèse d'une pensée vivante de la nature chez Sévigné : s'y mêlent des impressions, des souvenirs et des éléments du goût du temps, dont la filiation nous intéresse moins que la manière dont ils irradiant hors du champ esthétique, faisant de la nature un laboratoire de l'existence.

Le paysage et les aménagements de Langlard, en Auvergne, semblent être l'occasion d'une petite variation sur le vers du Tasse.

Vous aimeriez premièrement les solides vertus du maître de la maison, la liberté qu'on y trouve plus grande qu'à Fresnes, et vous admireriez le courage et l'adresse qu'il a eus de rendre une affreuse montagne la plus belle, la plus délicieuse et la plus extraordinaire chose du monde. Je suis sûre que vous seriez frappée de cette nouveauté. Si cette montagne était à Versailles, je suis sûre qu'elle aurait ses parieurs contre les violences dont l'art y opprime la pauvre nature dans l'effet court et violent de toutes les fontaines. (II, 319)

L'épistolière célèbre ici la manière dont l'abbé Bayard, le maître des lieux, a transformé la rudesse du milieu sans en restreindre la liberté. À grand renfort de superlatifs, la lettre reproduit la hauteur naturelle de la montagne en mettant en avant les tensions inhérentes aux plaisirs qu'elle procure. Le passage est articulé autour de contrastes nets, qui élaborent une dramaturgie de la surprise et explicitent les soubassements de l'admiration exprimée en tête de l'extrait. Derrière l'éloge de l'abbé Bayard, l'épistolière définit à la fois la bonne technique d'aménagement de la nature et l'éthique qui doit en nourrir l'idée. Car malgré l'écart qui sépare l'« affreuse montagne » initiale du résultat final, l'adresse de l'abbé tient à avoir laissé la nature auvergnate libre des constructions qui, à Versailles, contraignent par exemple le cours naturel et tranquille de l'eau, liberté qui garantit la « nouveauté » du spectacle. La mention de Fresnes et celle de Versailles prolongent l'art du contraste en figurant des « ailleurs » déceptifs, dont Langlard triomphe au point de faire infléchir en pensée la mode royale en matière d'aménagements. Si la montagne de Langlard reste « montagne » malgré l'action humaine, les eaux de Versailles sont réduites à des « effets », dont la contrainte résonne dans le polyptote *violences / violent*. Et à la limitation des fontaines, dont l'effet est « court », s'oppose la liberté de la nature auvergnate, qu'épouse le rythme de la phrase et la liaison qu'elle assure entre les différents aspects de l'épreuve de la nature. Sévigné poursuit en effet par d'autres sensations : « Les hautbois et les musettes font ici danser la bourrée d'Auvergne aux Faunes d'un bois odoriférant, qui fait souvenir de vos parfums de Provence » (*ibid.*). Le jugement esthétique dressé contre l'excès des contraintes dans les aménagements de la nature prend ici la forme d'un exercice épistolaire de la liberté. Celle de l'imagination d'abord puisque, prenant la place de l'abbé Bayard, l'épistolière transforme les bois épais de Langlard et ses habitants en danseurs



élégants et joyeux. L'évocation des odeurs boisées, embrayeurs du souvenir de la Provence, confirme l'idéal d'une nature qui ne soit pas le simple instrument de l'excellence de l'art, mais qui recèle ses propres richesses et les exhale sans contrainte. La préséance de la montagne auvergnate sur les jardins de Versailles, même si elle n'est qu'esquissée, constitue tout de même une provocation, dont l'épistolière revient à plusieurs reprises, appréciant comme tout le monde les délices des aménagements de Le Nôtre. Mais cette préférence éphémère souligne l'ancrage sensible de la méditation esthétique. La multiplication des pronoms compléments de lieu, le maillage serré de la *deixis* assuré par les nombreux démonstratifs et la description contrastive par rapport aux autres espaces, que nous évoquions plus haut, privilégient l'expérience concrète et circonstanciée de la nature, son enracinement dans un environnement éprouvé, dont les nuances activent l'écriture épistolaire. Ainsi, la diversité et la liberté louées par l'épistolière, à la croisée de l'art et de la nature, ne sont pas seulement des principes hérités d'une culture mondaine qui les instille partout ; elles constituent les coordonnées de l'existence telle qu'elle peut se décliner dans les plaisirs de la campagne.

Dans le prolongement de la dialectique de l'horreur et du plaisir, que l'épistolière grave sur un arbre, la beauté révélée de l'« affreuse montagne » de Langlard procure un plaisir, dont l'intensité tient à son ancrage dans le présent de l'existence et sa capacité à en épouser la forme, l'allant. Ces passages entre réflexion esthétique, liberté de la nature et aisance épistolaire apparaissent plus nets encore dans un extrait d'une lettre adressée à Coulanges, qui est alors à Rome<sup>812</sup>. Dans un premier temps, Mme de Sévigné exprime le plaisir que lui a procuré la lecture de la lettre envoyée par Coulanges : « J'ai lu plusieurs fois votre aimable lettre. La dernière fut en me promenant dans ces bois ; le silence me fit trouver encore plus de goût à vos chansons, à votre prose, à votre sérieux, à votre badinage » (III, 853). La mention de la promenade est capitale : elle permet à l'épistolière de préciser l'atmosphère de la lecture. L'isolement, le silence et le rythme de la marche font des bois un paramètre essentiel de la relecture et de la réflexion qu'elle déclenche.

Je fis réflexion à cette vie de Rome, si bien mêlée de profane et de *santissimo*, à ces  
beaux jardins,

*Où l'art et la nature  
Font éclater leurs miracles divers. (ibid.)*

---

<sup>812</sup> Philippe-Emmanuel de Coulanges accompagne le duc de Chaulnes dans sa mission romaine à partir de 1689 (la délégation quitte la France le 27 août 1689). Le duc de Chaulnes est alors chargé de gérer les relations entre Louis XIV et le Pape. Coulanges y restera deux ans, profitant allègrement des plaisirs de la vie romaine (voir ses *Mémoires*, Paris, Monmerqué, 1820, p. 61 *et sq.*).

Le premier mouvement de la pensée sévignéenne porte sur l'existence que mène Coulanges à Rome, dont le contraste se comprend aisément. Cette dimension « mêlée » ouvre alors un deuxième mouvement – il y en aura un troisième au-delà de l'extrait que nous citons – qui s'attache aux jardins romains, dont Coulanges a dû proposer une description dans sa lettre. Forme d'appropriation du « Diversité, c'est ma devise<sup>813</sup> » de La Fontaine, la beauté des jardins de Rome est une beauté hybride, à l'image de la vie qu'y mène son visiteur, Coulanges. En réalité, la célébration de la diversité apparaît dès les premiers pas de l'épistolière dans ses bois. Elle y souligne, dans une accumulation déliée, la vitalité du nuancier créé par la lettre de Coulanges, qui mêle poésie et prose, « sérieux » et « badinage ». Cette variété émerge dans le mouvement de la marche et contraste avec le silence et la solitude des bois, dissonance qui opère comme un révélateur – « le silence *me fit trouver* encore plus de goût [...] » (*ibid.*, nous soulignons). De la promenade où « éclate » les « miracles divers » de la lettre de Coulanges, l'écriture nous conduit à une proposition esthétique tout à fait conforme au goût du temps, mais dont l'empreinte existentielle mérite d'être soulignée. En effet, en saluant les beautés mêlées des jardins, où l'art et la nature se conjuguent sans se confondre, l'épistolière pratique elle-même le ravaudage, à partir de l'air « Ô beaux jardins où l'art et la nature » dont Coulanges a fait une chanson<sup>814</sup>. En retravaillant des paroles d'après un air déjà emprunté par son destinataire, la célébration de la diversité des jardins associe d'ailleurs la reprise des paroles initiales et l'ajout d'un vers entièrement inventé. Les jardins impriment donc jusqu'à la lettre sévignéenne sa forme hybride. Un tel passage suggère la liaison intime qui se dessine entre l'existence, son rythme, son cadre et la réflexion esthétique. De part et d'autre de l'échange épistolaire, des bois des Rochers aux jardins de Rome, la nature se donne comme un lieu d'appropriation de la méditation esthétique. Elle en constitue à la fois le terreau et l'horizon ; la variété, qui infuse dans l'ensemble du passage, devient ainsi une donnée de l'expérience épistolaire<sup>815</sup>. Loin d'en aplanir les nuances dans une écriture lissée par l'omniprésence du

---

<sup>813</sup> La Fontaine, Jean, *Œuvres complètes*, vol. 1 *Fables. Contes et nouvelles*, Jean-Pierre Collinet (éd.), « Pâté d'anguille », v. 17, p. 863.

<sup>814</sup> Voir Roger Duchêne, note 3 p. 853, III, p. 1555 et les *Mémoires* de Coulanges, éd. cit., p. 165 : « Comme les promenades se faisaient tantôt d'un côté et tantôt d'un autre, je ne me pus m'empêcher de célébrer toutes ces belles vignes au-dedans et au-dehors de la ville, avec lesquelles je renouvelais si agréablement connaissance, et je le fis sur un ancien air dont les paroles étaient : *Beaux jardins où l'art et la nature, etc.* »

<sup>815</sup> Dans le troisième mouvement de cette diversité ambiante, l'épistolière poursuit en développant une vision synthétique du passé et de l'avenir, dans une méditation pessimiste sur les limitations du destin des femmes. La promenade devient alors paradoxalement synonyme de ressassement et d'immobilité : « Je songeai à cette boule, où vous étiez *grimé avec vos jambes de vingt ans*, et à l'avantage qu'ont les hommes au-dessus des femmes, dont tous les pas sont comptés et bornés, et combien je me promènerais de jours et d'années dans le plain-pied de nos allées sans me trouver jamais dans cette boule » (III, p. 853-854).

« je », la lettre en rehausse au contraire les « miracles divers », comme en atteste cette autre vision, cette fois à propos des bords de Seine :

J'ai vu toutes les beautés et les tours de cette belle Seine et les plus belles prairies du monde. Ses bords, pendant quatre ou cinq lieues que j'étais sur le bord, n'en doivent rien à ceux de la Loire. Ils sont gracieux ; ils sont ornés de maisons, d'arbres et de petits saules, de petits canaux qu'on fait sortir de cette grande rivière. En vérité, cela est beau. (III, 588)

Le pluriel systématique d'abord, le détail des « ornements » des bords de Seine ensuite, créent un aperçu microscopique, qui renforce considérablement l'émiettement du sensible. La mention de la rivière, « grande », et la fonction résomptive du pronom « cela » tendent à souligner, sans l'annuler, le contraste entre les infimes et multiples aménagements des rives d'une part et l'impression générale dégagée par le regard sévignéen d'autre part. Diversité des installations le long des bords de Seine et diversité du point de vue confèrent donc à l'attention qu'accorde Sévigné à la campagne souplesse et vitalité, une autre ramification de l'empreinte de l'existence que portent les considérations sévignéennes sur la nature.

Plus encore, le volontarisme dont fait montre Mme de Sévigné aux Rochers implique d'envisager réflexions, devises et principes en regard de ses propres plantations et aménagements. La culture du « jardinage » qui apparaît de manière récurrente dans les lettres, oppose même à l'image traditionnelle du repos un dynamisme qui consiste en une agitation créative et possessive. Comme le remarque Zobeidah Youssef, le fait que Sévigné plante sans cesse et qu'elle en rende compte avec autant de soin dans ses lettres constitue « un véritable contrepoint à la contemplation solitaire<sup>816</sup> », contemplation dont on a vu que l'épistolière en renouvelait considérablement les conditions.

Je m'amuse à faire abattre de grands arbres. Le tracas que cela fait représente au naturel ces tapisseries où l'on peint les ouvrages de l'hiver. Des arbres qu'on abat, des gens qui scient, d'autres qui font des bûches, d'autres qui chargent une charrette, et moi au milieu, voilà le tableau. Je m'en vais faire planter : *Car que faire aux Rochers, à moins que l'on ne plante ?* (II, 169)

L'influence des arts visuels est ici notable<sup>817</sup>. Sans revenir sur les parentés iconographiques, que l'épistolière dessine de manière explicite, remarquons que Sévigné ne contemple pas le tableau qu'elle décrit. Elle en est partie prenante<sup>818</sup>. Sa présence même, au

---

<sup>816</sup> Youssef, Zobeidah, art. cit., p. 25.

<sup>817</sup> Nette dans plusieurs passages, cette influence s'avère paradoxale selon Anne Desprechins puisque l'épistolière se montre par ailleurs relativement indifférente à l'égard des arts visuels (« Regard de Madame de Sévigné sur le jardin », art. cit., p. 395-404).

<sup>818</sup> Voir l'analyse de Nathalie Freidel dans « “Le temps vole et m'emporte malgré moi” : éphémère et permanence dans l'œuvre épistolaire de Mme de Sévigné » dans *De la permanence. Études offertes à Bernard Beugnot pour son quatre-vingtième anniversaire*, Éric Van der Schueren et Matthieu Fortin (dir.), Paris, Hermann, 2013, p. 101-116.

cœur de la scène diffractée dont il est question, anime la vision et rapproche la peinture de genre d'un véritable portrait de soi : pas un portrait en pied ou en buste mais une forme de « portrait documentaire », si on peut se risquer à un tel anachronisme, dans lequel activité, posture et vérité personnelle se confondent. Cette superposition, l'épistolière la suggère d'ailleurs elle-même. En effet, dans la dernière phrase de l'extrait, le thème de la plantation semble circuler en vase clos et redoubler du même coup le propos de l'application de La Fontaine. En réalité, outre le vers 2 de la fable « Le Lièvre et les Grenouilles », l'épistolière reprend également le premier vers et le système redondant<sup>819</sup> qu'il compose avec le deuxième : « Un Lièvre en son gîte songeait / (Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?)<sup>820</sup> ». Dans la fable de La Fontaine, le lièvre peureux trouve la consolation en constatant qu'il y a sur cette terre « plus poltron » que lui. Ce constat ne s'étaye qu'au prix d'un élargissement spatial et conceptuel, la fable passant de la mélancolie intérieure du lièvre à des considérations sur le monde extérieur – « le bord d'un étang », « grenouilles », « dans les ondes », « en leurs grottes profondes », « les gens », « des animaux », « sur la terre<sup>821</sup> ». Le monde extérieur est donc le lieu du dépaysement, qui permet au lièvre de relativiser ses craintes. Au contraire, le « gîte » du premier temps de la fable consacre le ressassement et la pensée obsédante, repli sur soi dans lequel le lièvre court-circuite le dialogue<sup>822</sup> : sur un mode péjoratif, le gîte est l'espace de la parfaite coïncidence de soi à soi – pensée, posture et décor compris – où l'activité du songe est le prolongement naturel du cadre qui l'abrite. Sévigné en livre une version résolument positive, en ravaudant sur la même adéquation entre espace et activité, correspondance qui n'est pas stérile, comme chez le lièvre, paralysé par ses peurs, mais productive, en ce qu'elle implique une repossession de soi, ce qu'indique prosaïquement le motif de la plantation. « *Car que faire aux Rochers, à moins que l'on ne plante ?* » : à la manière d'une graine, plantée quant à elle dans le terreau épistolaire, le détour par La Fontaine produit donc d'autres ramifications et fait de l'activité de l'épistolière le relais humain de la caractéristique essentielle de la nature, à savoir sa dimension vivante. Aux arbres abattus s'oppose la plantation, avec laquelle se confond l'instigatrice : le monde vivant est fait pour vivre, comme le gîte pour songer. Cette effervescence, dont les accents lafontainiens frayent avec la méditation existentielle, nous apparaît comme une matrice extrêmement éclairante pour envisager les lettres consacrées au

<sup>819</sup> La construction est inclassable ; elle se trouve quelque part entre la tautologie, le polyptote et l'épanadiplose.

<sup>820</sup> *Fables*, II, XIV, éd. cit., v. 1-2, p. 101.

<sup>821</sup> Ce segment et les précédents : *ibid.*, v. 23-32, p. 102.

<sup>822</sup> *Ibid.*, v. 11-12, p. 101 :

« Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.

Et la peur se corrige-t-elle ? »

jardinage sévignéen. Nous ne reviendrons pas sur l'attention que Sévigné porte à la croissance des arbres<sup>823</sup> ; mais nous compléterons cette analyse en nous intéressant très brièvement aux modalités d'appropriation de la nature que suggèrent quelques-uns des aménagements évoqués dans la *Correspondance*. À l'instar des devises gravées sur les arbres, les allées des Rochers sont baptisées par l'épistolière, au moyen de noms – substantifs et adjectifs substantivés – qui explicitent le plus souvent l'usage privilégié ou la qualité de l'allée en question : il en est ainsi de « la grande », dont le nom redouble la dimension topologique. Détail à l'intérêt limité à première vue, tant les transpositions entre réalités spatiales et abstractions conceptuelles sont conformes à l'esprit du temps, une telle pratique apparaît plus complexe à mesure qu'elle s'enrichit. En effet, des noms comme « la solitaire », aux Rochers, « l'humeur de ma mère » ou « l'humeur de ma fille » à Livry, mettent davantage en valeur la gamme émotionnelle et indiquent que pour l'épistolière, la campagne, faite « parc », c'est-à-dire « sienne », peut constituer un véritable point de vue sur la diversité humorale qui compose l'épaisseur d'une vie. Les transferts que mettent en scène ces baptêmes successifs apparaissent également dans la propagation du lexique de la plantation à l'ensemble des aménagements du parc des Rochers, et en particulier aux constructions légères : « nous allons faire planter au bout de la grande allée, du côté du mail, une petite espèce de *vernillonetterie*, et une autre au bout de l'*infinie* » écrit par exemple l'épistolière, soulignant que « ces deux petits parasols ou parapluies feront un agrément et une commodité<sup>824</sup> ». Dans une lettre, Mme de Sévigné qualifie le goût de planter et d'aménager les espaces naturels de « passion ». Mais l'extrait en question montre que, davantage qu'une « passion », l'aménagement du parc des Rochers constitue une véritable manière de vivre, influençant voire transformant d'autres aspects de l'existence.

Il y a longtemps, ma bonne, que je connais la passion de faire travailler, car c'en est une. Je me suis éveillée cent fois ici, dès cinq heures du matin, pendant que nous faisons faire ces grandes allées, en songeant que mes ouvriers allaient travailler, que j'avais des tombereaux, des brouettes, que l'on planterait, qu'on dresserait des terres. Enfin, ma bonne, c'est une passion [...] [E]n s'amusant ainsi, on rend une maison agréable et commode ; ainsi on ne peut trop aimer son oisiveté. Je ne puis pas tenir encore ici, quand ce ne serait que de faire gratter une allée, mettre une grille de fer. (III, 924)

---

<sup>823</sup> Voir notre section « La nature, point de vue sur l'être-vivant », *supra*, p. 285-289.

<sup>824</sup> II, p. 980. Sévigné travaille très soigneusement cette veine métaphorique. Voir par exemple III, p. 428 : « Me voilà plantée au coin de mon feu ; une petite table devant moi, labourant depuis deux heures mes lettres d'affaires de Bretagne. » Entre badinerie lexicale et exploration des postures naturelles héritées du parc des Rochers, cet autre extrait constitue une autre variation sur le même thème : « Vous ai-je dit que je faisais planter la plus belle place du monde ? Je me plante moi-même au milieu de la place, où personne ne me tient compagnie, parce qu'on meurt de froid. La Mousse fait vingt tours pour s'échauffer, l'Abbé va et vient pour nos affaires, et moi, je suis là, fichée avec ma casaque, à penser à la Provence, car cette pensée ne me quitte jamais » (I, p. 380).

Loin de n'être qu'une sculpture raisonnée de la nature sauvage et austère des Rochers, pratique isolée et circonstanciée dans un seul champ de l'existence, cette activité en vient à occuper l'esprit et à bouleverser le corps, saturant la pensée et captant l'énergie vitale. En formant l'allure d'une vie campagnarde à l'ombre des plantations et des aménagements des Rochers, l'épistolière polit son portrait épistolaire en même temps qu'elle fait de la nature un lieu d'exercice de sa vitalité physiologique et morale.

L'aménagement de la nature a donc profondément à voir avec une épreuve du monde vivant, un essai pour se situer dans ce monde et pour en méditer les dynamiques profondes. La plantation apparaît ainsi comme un exercice pratique de la métamorphose et de l'inattendu, en particulier aux Rochers, ici parce qu'un parterre de houx prend des allures provençales<sup>825</sup>, là parce que la pousse des plants raccourcit par une illusion d'optique la longueur des allées<sup>826</sup>. L'attention aux transformations de la nature, des jardins à la campagne, que nous avons entrepris de saisir dans ce chapitre, apparaît donc comme une attention aux formes, mais pas à la seule forme « matérielle » ou morphologique – qui nous a intéressée dans un premier temps<sup>827</sup> : l'épreuve du monde naturel dans la *Correspondance* témoigne d'une sensibilité à la continuité esthétique et pratique entre formes naturelles et forme de vie, au sens d'un style de vie. Dans l'existence matérielle des jardins, des bois, de la campagne, peuvent s'aménager des manières de vivre, non seulement par le truchement de styles et de topiques que l'épistolière reçoit en héritage, mais surtout par la manière dont elle y médite sa vie et sa vision du monde. Au-delà des thèmes et des tonalités que les formes naturelles charrient dans la lettre, elles y opèrent comme un indice, celui de l'engagement éthique<sup>828</sup> du sujet sévignéen dans le monde vivant : engagement au sens d'une action sur lui – aménagement, appropriation, célébration – et au sens d'une inclusion à l'ensemble cohérent qu'il constitue – en tant qu'« être vivant », en particulier grâce à la pratique du *ressourcement* et de l'activation de la pensée au contact de la nature. La *Correspondance* ne cesse de problématiser cet engagement, en mobilisant les assises esthétiques et en y régénérant la vie émotionnelle et la vie morale. Au

---

<sup>825</sup> III, p. 605 : « Toute cette demi-lune est pleine de pots et d'orangers, dont plusieurs viennent de Provence ; voilà ce que notre parterre de houx n'avait jamais cru pouvoir devenir ! »

<sup>826</sup> III, p. 604 : « Ces allées sont plus tristes et plus sombres, comme vous pouvez penser, que du temps de cette petite jeunesse. Il y a du pour et du contre, car elles paraissent moins grandes (et cette *infinie* est devenue finie) par les empêchements qu'elles se font à elles-mêmes. »

<sup>827</sup> Voir notre chapitre 4, *supra*, p. 167-238.

<sup>828</sup> Voir Marielle Macé, *op. cit.*, p. 57 : « C'est un genre particulier d'attention qui fait voir tout être comme l'engagement d'un mode, d'une mode, d'une formule qui l'excède, qui fait voir en un être son mode d'être, c'est-à-dire son surgissement formel, et concevoir le réel comme un champ parcouru par ces modes, animé et même constitué par eux. »

cœur de ce dispositif et de ces usages de la nature, l'écriture épistolaire se donne comme la forme possible (et provisoire) de cet engagement du « soi » dans les dynamiques et les lois du monde vivant, une tentative pour en dégager les parentés secrètes au-delà de la seule continuité biologique.

Partant, si, comme Canguilhem l'a pensé, la maladie induit un réaménagement global de l'existence et ne se réduit pas à un dysfonctionnement localisé – lequel serait à réparer, à redresser –, il en résulte que la phénoménologie existentielle qui est à l'œuvre dans la *Correspondance* et la manière dont elle interroge les contours de l'expérience vitale participent pleinement de cette configuration mouvante et infinie du rapport à soi et au monde qui fait la substantialité du vivre sévignéen. Ainsi, dans le travail des multiples dimensions de l'*être-vivant*, y compris sur le plan formel – du dessin cartographique de sa réalité charnelle à l'exploration de ses profondeurs (celles-ci ne pouvant se réduire, nous l'avons vu, aux seuls « replis du cœur » –, les lettres de Sévigné semblent s'engager dans la synthèse de deux types de questionnements anthropologiques distincts, ou, plus justement, qui relèvent de deux types d'enquête distincts : « qui suis-je ? » – et ses variantes « où suis-je ? » et « que suis-je ? » – et « comment vivre ? ». L'attention au monde vivant dans son ensemble, sa phénoménalité, ses lois, ses variations, et sa situation dans l'enquête subjective que constitue la *Correspondance* – le monde vivant en est le lieu d'exercice et d'expérimentation –, donne à l'expérience vitale l'allure d'une stylistique à l'essai. Sévigné aurait alors composé à sa manière le livre qu'imaginera Rousseau sous le titre *La Morale sensitive* ou *La Matérialisme du Sage*. François Jullien commente ainsi ce projet avorté : « Car des remarques qu'on fait ainsi au fil des jours sur la manière dont les objets et le milieu extérieur nous influencent au point de modifier notre comportement, et même jusqu'à notre façon d'être, ne pourrait-on pas faire un livre ? Cela serait-il en effet si négligeable ?<sup>829</sup> » Autant d'interactions et d'articulations qui composent un « régime », c'est-à-dire une « forme de vie », qui émerge des interstices de l'existence, là où se heurtent radicalement et irrémédiablement la pesanteur unie de sa durée et la vibration intense, tous azimuts, de son épaisseur charnelle et morale.

---

<sup>829</sup> Jullien, François, *Philosophie du vivre*, Paris, Gallimard, 2011, p. 158-159.

\*

Ce deuxième temps de l'enquête nous a permis d'approfondir le travail formel de la *Correspondance* au sujet de l'*être-vivant*. Au cœur de la méditation sur les pratiques existentielles, la plasticité de la lettre, sa capacité à explorer les fluctuations de l'expérience vitale, se dotent chez Sévigné d'un fort pouvoir herméneutique voire philosophique, fondé sur l'*essai*, la reprise et la variation. En dégagant les champs de l'existence concernés par la mise à l'épreuve de ces formes de vie, il apparaît en outre que l'expérience de l'*être-vivant* se situe au croisement d'interactions multiples et intenses – intériorité et extériorité, monde humain et monde non-humain ne cessent de s'articuler. Parce que la lettre est essentiellement interaction, communication, circulation, la question de l'épistolarité trouve alors de nouveaux fondements critiques, qu'il nous reste à interroger dans le troisième et dernier temps de notre réflexion.



## Monde de la lettre, monde vivant : circulations et continuités

L'épreuve du vivant, de la nature aux conditions physiques voire physiologiques de la vie humaine, est l'occasion de multiples expériences, pratiques, morales, esthétiques, qui ont toutes en commun d'engager une réflexion sur la forme de la vie, son allure et ses modalités éthiques comme esthétiques. Creuset de ces expériences, la lettre en amplifie aussi les enjeux et l'inventivité, en permettant notamment de saisir ensemble les différents aspects de l'existence et de les réarticuler autour d'une même épreuve, celle du sentiment de soi. L'écriture épistolaire use donc de l'ensemble de ces questionnements comme d'un exercice dont elle tire des possibilités pour composer des manières de vivre qui s'amendent et se reformulent au gré des lettres. Après avoir approfondi les usages du monde vivant à l'œuvre dans la *Correspondance*, il reste à poursuivre la quête anthropologique dont il est question dans la poétique épistolaire de Mme de Sévigné en envisageant le type de correspondance qui peut s'établir entre le monde vivant et le monde de la lettre. Au seuil de l'ultime étape de notre réflexion, faisons l'hypothèse que si, comme nous l'avons montré dans le développement précédent, les liens entre monde vivant et monde de la lettre se nouent selon la forme interrogative de l'exercice – s'essayer à vivre, tant sur le plan physique que moral –, ils s'enrichissent au contact de l'invention épistolaire d'une parenté structurelle, à travers le principe de circulation qui réunit ces deux mondes, passe de l'un à l'autre au point de faire de la lettre une matière vivante destinée à croître, digérer et s'altérer. Ce principe de « circulation » et de « continuité » semble être à première vue d'une banalité consternante lorsque l'on parle de l'écriture épistolaire, *a fortiori* dans le cas d'une correspondance authentique, le va et vient des lettres nourrissant l'échange. Pourtant, il nous semble qu'en tant que structure des relations interpersonnelles, la circularité épistolaire n'est pas seulement une condition du commerce amical mais informe aussi la manière dont l'épistolière médite l'existence à son contact. Autrement dit, si circulations et continuités animent la lettre en tant que genre, elles la réinscrivent dans des échanges plus subtils et plus secrets, qui déterminent la vie : influences, énergies, contagions, variations. Nous

souhaitons également postuler que la parenté structurelle que met en œuvre la *Correspondance* de Sévigné contribue sans doute aux questionnements anthropologiques relatifs à l'appartenance de l'homme au cosmos, dans un siècle fortement marqué par la pensée d'une discontinuité ontologique entre les êtres<sup>830</sup>.

---

<sup>830</sup> Tocanne, Bernard, *L'idée de nature en France dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle : contribution à l'histoire de la pensée classique*, Paris, Klincksieck, 1978, p. 270. « Mais le problème, poursuit-il, est de savoir si ne survit pas aussi le sentiment d'une intégration de l'homme dans un ordre cosmique » (*ibid.*), intégration à laquelle contribue, ce nous semble, la poétique et la stylistique épistolaires de Sévigné.

## Chapitre 6 : Imagination et énergie : la lettre *in-quête*

Sur ce subject de lettres, je veux dire ce mot, que c'est un ouvrage auquel mes amys tiennent que je puis quelque chose. [C] Et eusse prins plus volontiers ceste forme à publier mes verves, si j'eusse eu à qui parler. Il me falloît, comme je l'ay eu autrefois, un certain commerce qui m'attirast, qui me soustinst et souslevast.<sup>831</sup>

C'est ainsi que Montaigne évoque dans ses *Essais* le rendez-vous manqué de la correspondance et sa cause principale, l'absence de son ami La Boétie. Point de commerce épistolaire sans répondant, cette voix de l'autre qui nourrit l'échange tout en le rendant bancal, toujours incomplet et fuyant. Cette lacune essentielle, pendant de la « conversation entre absents » qu'aménage le genre épistolaire, nous apparaît d'autant plus nettement avec la *Correspondance* de Mme de Sévigné que celle-ci nous parvient amputée d'un de ses membres. L'absence de Mme de Grignan qui créa « l'occasion » de l'écriture sévignéenne<sup>832</sup> est aussi, pour le lecteur moderne, celle de ses lettres, qui lui parviennent par allusions, bribes, citations, lesquelles émaillent les textes de Mme de Sévigné et nous convient à une lecture particulièrement active<sup>833</sup>. La lettre implique donc fondamentalement ce mouvement de va et vient, aller et retour, selon lequel l'échange trouve à la fois son ordre et son désordre : son ordre parce que l'alternance des questions et des réponses, par exemple au sujet des nouvelles, structure le commerce épistolaire sur le plan pratique – et on sait à quel point le dérangement de la poste peut troubler ce rythme ; son désordre parce que la lettre se heurte à cette autre voix qui la relance, elle se déplace en l'absorbant et suspend à son contact sa linéarité, sa monophonie tranquille. Dans la *Correspondance* de Sévigné, cette « situation » épistolaire semble amplifiée par l'intimité des relations qui lient les correspondantes, au point que le « soulèvement » dont parle Montaigne s'apparente bien souvent chez Sévigné à un spasme angoissé. Le ressassement de la demande de nouvelles par exemple a donné lieu à une longue tradition critique, campée sur la qualification de l'attachement maternel qui transparaît dans la *Correspondance* – le thème de l'amour possessif et son approche rhétorique autour de la tendresse et ses inflexions

---

<sup>831</sup> Montaigne, Michel de, *Essais*, I, XL « Considération sur Cicéron », éd. cit., p. 252.

<sup>832</sup> C'est le postulat majeur de la lecture de Roger Duchêne. Voir notamment *Réalité vécue et art épistolaire : Madame de Sévigné et la lettre d'amour* [1970], édition augmentée et bibliographie remise à jour par Geneviève Haroche-Bouzinac, Paris, Klincksieck, 1992.

<sup>833</sup> En la matière, une circonstance éditoriale (les lettres de Mme de Grignan brûlées par sa fille, Pauline de Simiane) a permis de révéler tout un pan de la poétique sévignéenne, autour de l'écriture du secret, de l'art de l'allusion et de l'ellipse (voir Nathalie Freidel, *La conquête de l'intime*, op. cit. notamment p. 561-598 ; Isabelle Landy-Houillon, « L'ellipse : une figure chez Mme de Sévigné », *Littératures classiques*, automne 1996, n°28, p. 285-294).

galantes<sup>834</sup>, notamment, ont connu une grande fortune. Dans le sillage des usages épistolaires de l'émotion dont nous avons montré la productivité éthique dans le premier temps de notre développement, il nous apparaît urgent de réarticuler la prétendue « obsession » maternelle de la *Correspondance* à la nature même du texte épistolaire. Son incomplétude tourmentée ne prend pas sa source dans une psyché, celle de Mme de Sévigné, que le lecteur moderne pourrait passer au crible. Plus exactement, comme caractéristique essentielle et constitutive de l'art épistolaire, cette incomplétude trouve dans la revendication de l'émotivité comme régime de l'écriture une ressource originale, ce qui nous engage à voir dans l'*inquiétude* sévignéenne non pas un trait de caractère émergeant à la surface de la prose sévignéenne mais l'élément d'une véritable poét(h)ique.

#### A) De l'inquiétude à l'imagination : le poison et le remède de la vie morale

La vie sévignéenne que compose la *Correspondance* semble profondément marquée par l'agitation et les troubles ; la prolixité des lettres à partir des sujets de préoccupation ou des incertitudes, leur propension à se gonfler de visions et de scénarios divers, témoignent d'une articulation très forte entre l'incomplétude initiale régissant tout commerce épistolaire – la dialectique de la présence et de l'absence en est la formulation générique – et la productivité de l'écriture épistolaire. Au sens, aux nouvelles, au monde qui se dérobent, la lettre oppose son propre dégradé de possibles, comblant la claudication épistolaire par une créativité dont Mme de Sévigné souligne bien souvent la valeur compensatrice à travers les thèmes du soulagement ou de la consolation.

Nous attendons de vos nouvelles, ma chère fille ; nous vous suivons pas à pas. Vous devez nous avoir écrit de Chalon, et vous serez demain à Lyon ; si vous ne le savez, je vous l'apprends. Je me repose en vous écrivant. Mes lettres de Bretagne sont si fatigantes que je n'y veux plus penser ; je me tourne du côté de ma chère fille, et j'y trouve ma joie et ma tranquillité. (III, 366)

L'épistolière compare ici la correspondance qu'elle entretient avec sa fille avec les lettres d'affaires au moyen desquelles elle conduit la gestion de ses terres en Bretagne. Une

---

<sup>834</sup> Voir notamment les articles de Cécile Lignereux suivants : « Imaginaire augustinien et tendresse maternelle dans les lettres de Mme de Sévigné » dans *La religion des élites au XVII<sup>e</sup> siècle*, Denis Lopez, Charles Mazouer et Éric Suire (dir.), Tübingen, Narr Verlag, 2008, p. 257-271 ; « Défense et illustration des valeurs de Tendre dans les lettres de Mme de Sévigné », *Cahiers de narratologie*, 2010, n°10, Alain Tassel (dir.), p. 13-32 ; « Les mots de l'idolâtrie dans les lettres de Mme de Sévigné » dans *Amour divin, amour mondain dans les écrits du for privé de la fin du Moyen-Âge à 1914*, Maurice Daumas (dir.), Pau, Cairn, 2011, p. 203-219 ; « Les supplications maternelles à l'épreuve des convenances épistolaires » dans *La supplication. Discours et représentation*, Luce Albert, Pauline Bruley et Anne-Simone Dufief (dir.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, p. 29-39.

dialectique du repos et de l'agitation étonnamment configurée lorsque l'on songe aux soubresauts émotionnels qui secouent l'échange épistolaire avec Mme de Grignan, mais dont le sens paradoxal mérite justement d'être déplié. À la recherche de la dimension mobilisatrice de l'inquiétude et de la manière dont cette mise en mouvement rapproche les lois de la lettre des lois physiques, il faut souligner en premier lieu le déplacement fondamental opéré par Sévigné lorsqu'elle évoque sa « tranquillité » épistolaire. Assimilées à une fuite hors de soi harassante et laborieuse, la gestion des affaires bretonnes constitue un tourment d'autant plus insatisfaisant qu'il ne procure aucune émotion. Objets sans destinataires, caractérisés de manière minimale et elliptique, les « lettres de Bretagne » sont aussi sans écriture, sans épistolière ; elles n'ont d'existence que leur pesanteur. Au contraire, la correspondance avec Mme de Grignan se donne avant tout comme une écriture performante, qui marque l'existence en en redessinant les assises morales. L'accomplissement du repos dans l'écriture, la valorisation du lien relationnel de la correspondance avec Mme de Grignan, l'identification de l'épistolière aux émotions procurées dans l'échange, tout cela signale la dimension exceptionnelle, hors norme, de l'écriture épistolaire telle que Sévigné l'envisage et la pratique. Parce qu'elle n'est pas une activité comme une autre et qu'elle engage entièrement l'expérience vitale, l'écriture épistolaire de Mme de Sévigné contribue à repenser la valeur de l'inquiétude et son rapport avec le repos<sup>835</sup>. En effet, l'attente des nouvelles et l'élaboration imaginaire du trajet supposé de Mme de Grignan livrent de ce « repos » gagné « en écrivant » un contenu pour le moins troublé. Comment l'écriture épistolaire peut-elle dans le même temps apporter joie et tranquillité et provoquer ces « dérangements » qu'implique l'inquiétude quant au sort de la destinataire et la représentation à distance de ses faits et gestes ? Au-delà des gages que Mme de Sévigné donne à sa fille en soulignant la satisfaction trouvée dans leur correspondance par opposition aux autres échanges épistolaires<sup>836</sup>, un tel paradoxe suggère que l'écriture sévignéenne se fonde sur ce va-et-vient entre l'agitation de l'inquiétude et sa remédiation, entre le trouble et sa résolution. En l'occurrence, la projection mentale à propos du voyage de Mme de Grignan, dont la lettre fait un exercice moral et poétique, comble l'absence de nouvelles et, partant, en vient à déplacer le sens de circulation de l'information dans l'échange

---

<sup>835</sup> Ailleurs, il semble que Mme de Sévigné réactive la tradition aristotélicienne du lieu naturel, qu'elle retrouve lorsqu'elle rejoint Mme de Grignan, recouvrant ainsi le repos (I, p. 593) : « Je songe à tous les pas que vous faites et à tous ceux que je fais, et combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte, nous puissions jamais nous rencontrer. Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous ; c'est son état naturel, et le seul qui peut lui plaire. » Voir aussi Jean Deprun, « Le primat du repos et ses présupposés philosophiques », art. cit.

<sup>836</sup> Les lettres de Sévigné font apparaître que Mme de Grignan s'inquiète de l'investissement que sa mère consacre à leurs échanges. Par ailleurs, il arrive à Mme de Sévigné d'opposer explicitement la correspondance qu'elle entretient avec sa fille et les lettres qu'elle doit écrire à tel ou tel correspondant par devoir.

épistolaire : « si vous ne le savez, je vous l'apprends » ajoute Sévigné sur un mode plaisant. Ce coup de force logique, accompli sous couvert de badinerie, ne fait en réalité qu'exemplifier la torsion qu'imprime l'écriture des lettres à la vie subjective de l'épistolière – « je me tourne du côté de ma chère fille ». On le voit, entre inquiétude et écriture, la liaison n'est pas à sens unique mais se décline selon des circulations multiples, au prix d'un usage poétique et stylistique de l'agitation physique, morale et intellectuelle qui fonde et nourrit l'épreuve épistolaire. Dans une lettre de 1689, consacrée entre autres à la deuxième campagne militaire du « petit Marquis » – Louis-Provence de Grignan, son petit-fils –, Mme de Sévigné met explicitement en rapport l'inquiétude et l'imagination, ces deux propensions constituant une véritable ressource pour l'écriture. Ce lien apparaît d'autant plus nettement que l'agitation exploitée dans les lettres est soigneusement distinguée d'autres troubles, plus circonscrits, qui n'impriment à la lettre qu'une légère trace. Ainsi, devant les démêlés politiques des Chaulnes, Mme de Sévigné s'en remet à la Providence, et la liaison avec la campagne de Louis-Provence assure la distinction des inquiétudes et leur rôle différencié dans la relance de l'écriture.

Je suis persuadée que Mme de Chaulnes fera tout ce qui sera en son pouvoir. Ainsi je dors, et laisse démêler tout cela, vous savez bien où.

Je ne suis pas si tranquille sur les inquiétudes que nous donne notre pauvre Marquis ; je trouve un si grand mouvement partout que le camp volant de Boufflers ne demeurera pas sans rien faire. (III, 690)

Comme en bien d'autres lieux de la *Correspondance*, l'enchaînement thématique qui structure la lettre n'apporte pas seulement souplesse et liant, mais révèle les circulations profondes et complexes que Sévigné met en place entre l'émotion et l'écriture. Le système comparatif qui se déploie entre l'affaire des Chaulnes et le destin de Louis-Provence rend la succession des objets de préoccupation particulièrement signifiante : par contraste, celle-ci fait en effet apparaître le rôle de l'imagination dans l'usage épistolaire de l'inquiétude. Contrairement au sommeil dans lequel Sévigné entend se déprendre de l'agitation qui la menace à propos des Chaulnes, l'inquiétude qui l'étreint au sujet de Louis-Provence donne lieu à une véritable vision, marquée par une hypotypose<sup>837</sup> dans laquelle l'épistolière implique directement sa destinataire.

---

<sup>837</sup> Pour l'utilisation de cette notion, nous nous référons à la distinction entre *ekphrasis*, *hypotypose* et *enargeia* que résume Yves Le Bozec (« L'hypotypose : un essai de définition formelle », *L'Information grammaticale*, vol. 92, n°1, 2002, p. 3-7, p. 3) : « Il existe tout d'abord une figure macrostructurale, une figure typologique du discours, nommée *ekphrasis* ; elle relève plus ou moins, dans le cadre de la rhétorique antique, de ce que nous désignons aujourd'hui comme *description* ; cependant, l'*ekphrasis* a pour caractéristique dominante l'usage d'une figure d'expression, l'*hypotypose*, qui réunit divers procédés aboutissant à l'effet d'*évidence* ou *enargeia* (*mettre sous les yeux*). » Il nous faudra revenir sur la notion d'*enargeia* et celle d'*evidentia*, lorsque que nous aurons présenté plus précisément les usages de l'imagination (voir *infra*, p. 318 et sq).

Ce marmot ! entrer l'épée à la main, et forcer ce château, et tuer et enlever onze ou douze cents hommes ! représentez-vous un peu cet enfant devenu un homme, un homme de guerre, un brûleur de maisons. (*ibid.*)

Au-delà de la puissance de suggestion que met en branle l'écriture par le biais de ce procédé descriptif, un tel passage ne nous semble être que l'issue naturelle d'un processus de reconfiguration des ressources de la lettre. En effet, dès le début du mouvement consacré à Louis-Provence et sous couvert du trouble qui l'assaille, l'épistolière se définit immédiatement comme la mesure de toutes choses, annexant la causalité qui affecte le destin de son petit-fils à son prisme subjectif<sup>838</sup>, qu'elle place en réserve consolatoire et poétique. C'est son estimation – « je trouve » – qui est mise en rapport avec le déroulement futur des événements – « le camp volant [...] ne demeurera pas [...] » –, une corrélation appuyée par le savoir de l'expérience dont Mme de Grignan est appelée à se porter garante – « [v]ous savez ce qu'ils ont fait [...] ». Ainsi, la mobilisation de l'imagination, assortie d'une hypotypose, n'apparaît pas comme un spasme incontrôlé que l'écriture viendrait enregistrer, mais comme l'aboutissement d'une dérouté des circuits traditionnels qui alimentent ou compensent l'inquiétude sévignéenne. En l'absence de nouvelles précises et dans l'interstice émotionnel que ménage la soumission à la Providence – « ces pensées ne se soutiendraient pas si on ne pensait en même temps que Dieu le conservera », ajoute-t-elle ensuite –, l'écriture travaille à compenser et épouser la suspension du réel et à aménager d'autres espaces de sens. À première vue, l'hypotypose que propose l'épistolière concerne bel et bien la représentation de Louis-Provence au combat, mais elle éclaire peu à peu un autre aspect de la vie du petit Marquis, plus ténu, à savoir sa métamorphose en homme de guerre. Au-delà des événements du champ de bataille, le mouvement de l'imagination en vient donc à saisir la transformation d'une existence, la transition subtile d'un âge à l'autre de la vie. Plus précisément, la lettre circule entre ces deux champs de la réalité militaire, entre ces deux versants de l'agitation sévignéenne, livrant de l'inquiétude son feuilleté moral, son dégradé existentiel. Au terme du passage, l'épistolière conclut ainsi :

En vérité, ma chère Comtesse, vous avez raison de dire que je ne suis pas indifférente à cet enfant et à vos affaires. Ce n'est pas même s'y intéresser, ni les partager ; c'est y être tout entière par-dessus la tête. Et où serais-je donc ? c'est ce qui m'occupe, et qui m'entretient, et qui m'émeut, et qui me fait sentir que je suis encore trop en vie. (*ibid.*)

En récusant l'indifférence, Mme de Sévigné parachève l'examen diffracté de son affectivité. « Tranquillité », « inquiétude » et « indifférence » constituent en effet des repères

---

<sup>838</sup> Un tel procédé serait à mettre sur le compte des remaniements de la causalité que Laure Depretto analyse de façon précise dans son étude (*op. cit.*).

morales sur l'agitation qui parcourt la lettre, entre lesquels l'écriture sillonne pour créer son propre usage du fantasme angoissé. En devenant une modalité à part entière pour lire le monde et le faire sien, l'imagination anime indubitablement la vie morale en tant que celle-ci nourrit l'écriture épistolaire. Louis-Provence, comme l'ensemble des *sujets* de préoccupation de la *Correspondance*, incarne la productivité fantasmagorique de la rétention du réel qu'implique l'échange épistolaire ; en cherchant à compenser, rétablir, bref à faire vivre un monde qui se dérobe, l'épistolière fait de l'imagination ancrée dans l'inquiétude un chemin de traverse pour formuler d'autres points de vue. Ce faisant, Sévigné mobilise bien autre chose qu'un transfert d'informations entre deux instances éloignées géographiquement ; elle dévoile l'épaisseur de ce qui reste de l'existence affective et morale lorsque l'écriture chemine en liberté et lorsqu'elle fait de la lettre un ferment de circulations intenses entre les événements circonscrits dans le temps et l'espace et l'immense reliquat subjectif qu'ils ne peuvent résorber. Ainsi, de l'intérêt à l'occupation, les décrochages fantasmagoriques de la *Correspondance*, autant d'« ailleurs » qui peuvent passer aux yeux du lecteur pour des perturbations de l'harmonie épistolaire, sorte d'ahanement poussif qui a fait de Mme de Sévigné le parangon de l'hystérie affective, nous semblent plutôt être les conquêtes vitales de l'écriture, les prises qu'elle s'offre sur la densité et l'extension de l'existence. Ce qui apparaît d'emblée comme une affectivité extrême, amplifiée par la distance géographique, tient donc davantage à la dilatation de l'épreuve de la vie sous l'influence des potentialités poétiques et éthiques saisies dans l'écriture. L'assimilation stupéfiante que propose Sévigné entre occupation, entretien, émotion et sentiment de la vie consacre l'écriture épistolaire comme manière de vivre, une forme de vie inquiète et synthétique, consciente des porosités multiples entre le réel et l'imaginaire, la lettre et le monde dont elle parle, attentive enfin à la profondeur existentielle que ces circulations permettent d'éprouver.

a. *L'imagination comme lien*

Ce parcours, de l'inquiétude à l'imagination, et ses résonances poétiques et éthiques, semble constituer dans la *Correspondance* une sorte de pacte épistolaire que Mme de Sévigné ne cesse de renouveler. Ce pacte est scellé dès le départ de Mme de Grignan pour la Provence : la manière dont l'absence de la fille *occupe* littéralement Mme de Sévigné donne alors lieu à un rêve d'ubiquité, réalisé dans l'écriture à défaut d'être accompli en chair et en os.

Je vois ce carrosse qui avance toujours et qui n'approchera jamais de moi. Je suis toujours dans les grands chemins. [...] J'ai une carte devant mes yeux ; je sais tous les lieux où vous couchez. Vous êtes ce soir à Nevers, vous serez dimanche à Lyon, où vous recevrez cette lettre. (I, 152)



Ce passage bien connu exemplifie la relecture épistolaire de l'inquiétude sous l'influence de la liberté imaginative que la lettre met en branle. En effet, l'absence de repos qui caractérise au premier chef l'agitation émotionnelle s'incarne ici dans un déplacement effectif quoique mental, et, partant, dans le réagencement épistolaire qui lui fait suite : l'emploi indifférencié du présent pour désigner l'épistolière et sa correspondante parachève la réunion empêchée<sup>839</sup>, tandis que la réception de la lettre mentionnée à la fin du mouvement réaffirme l'enjeu métonymique de l'envoi<sup>840</sup>. En évoquant le suivi du trajet de Mme de Grignan, dont elle nous rappelle l'urgence matérielle à travers la mention de la carte, Mme de Sévigné ne se paie pas de mots : non seulement elle accompagne sa fille en pensée, par un mécanisme affectif tout à fait ordinaire, mais de surcroît, elle explore les possibilités d'extension de soi grâce à la lettre : creuset des différents champs de l'existence, la lettre enrichit l'épreuve du vivant d'un espace imaginaire qui ne se contente pas de sa virtualité poétique. Comme agitation et mouvement, l'inquiétude trouve donc en l'imagination le moyen de déplacements fondamentaux : élargissement de la vie subjective et épistolaire, complexification du sentiment de soi à travers la duplication du sujet et création d'un espace hétérogène dans lequel l'imaginaire et le réel, la pensée et la vie matérielle se rencontrent et croisent leurs feux. C'est sur ce régime mêlé que s'établit ce qu'on a souvent appelé la « communication » épistolaire en retenant de ce terme l'emploi moderne qui met l'accent sur la transmission d'une information selon une circulation verticale codée et réglée. À l'appui du travail de reconfiguration des relations entre l'écriture et le monde sensible accompli par la lettre, il faudrait revenir au sens premier de la notion de « communication », à savoir la mise en commun<sup>841</sup>. En matière de vie émotionnelle, l'imagination en tant qu'elle transfigure les lacunes initiales propres à l'échange épistolaire apparaît non seulement comme une matière partagée, à amender et réécrire en commun, mais aussi comme le moyen d'y engager la vigueur de l'existence, sa vitalité inextinguible. Cet engagement sensible dans une telle pratique de l'imagination fait de la vie matérielle un trait

---

<sup>839</sup> Delphine Reguig va même jusqu'à lire dans l'emploi de ce présent un effort d'immobilisation du carrosse : « En insérant fictivement le déroulement des événements, passés ou à venir, de la vie de sa fille dans sa propre expérience psychique, l'épistolière maîtrise jusqu'à l'immobiliser la progression de l'éloignement physique. Par la force, non seulement de la mémoire, mais encore de l'imagination, Mme de Sévigné, annulant le décalage fatal entre le procès de l'écriture et celui de la lecture, conjure la distance chronologique et actualise sans relâche, dans une instantanéité aussi fictive que pathétique, la présence intime de sa fille » (art. cit., p. 290).

<sup>840</sup> Nous traiterons ce dernier aspect un peu plus loin : voir notre section « Entre don, influence et remédiation : usages "à distance" de la lettre », *infra*, p. 349-356.

<sup>841</sup> Cécile Lignereux insiste tout particulièrement sur l'étymologie du terme « communication », lequel est à rapporter à la communauté et à la mise en commun (« Une écriture de la tendresse au XVII<sup>e</sup> siècle. Pour une étude stylistique des lettres de Mme de Sévigné », *op. cit.*, p. 452). Nous approfondirons cette notion de communauté épistolaire, incontournable pour l'étude des circulations à l'œuvre dans l'univers de la lettre (voir le chapitre suivant, *infra*, p. 333 *et sq.*).

expressif de l'existence. L'exemple de la carte, que Mme de Sévigné consulte pour suivre sa fille le long des chemins, n'est pas isolé. Alors que l'épistolière envoie à Mme de Grignan un portrait de soi en pied, décrivant la tenue qu'elle a arborée chez la princesse de Carignan, la circulation de l'image apparaît comme un programme attribuant à l'imagination de véritables vertus cognitives. « Dites-moi un mot de vos habits, car il faut fixer ses pensées et donner des images » écrit-elle ainsi (III, 164). L'allure injonctive de ce petit énoncé moral montre que la demande excède le simple effet de miroir par rapport au portrait de soi que l'épistolière vient de proposer. Au-delà de l'échange portrait contre portrait, l'injonction sévignéenne tient donc de cette mise en commun d'un monde sensible – en l'occurrence, celui des matières, des couleurs, de l'allure d'un corps – qui, circulant de lettre en lettre et inventant son propre mode de représentation, devient une matière épistolaire, déplacement qui vaut aussi bien langage commun que manière d'appréhender le réel. L'imagination mobilisée rend donc compte de l'instabilité constitutive de la lettre sévignéenne en même temps qu'elle lui confère une valeur positive de liaison et d'accord – au sens où des instrumentistes s'accordent entre eux pour jouer sur une même tonalité.

Au lieu d'être « maîtresse d'erreur et de fausseté<sup>842</sup> », l'imagination retrouve donc dans la *Correspondance* sa fonction fondatrice. Malgré ses égarements, sur lesquels nous reviendrons très vite, son pouvoir représentatif ne perturbe pas l'existence à l'infini et n'entraîne pas une fuite continue hors de soi. L'imagination a plutôt une valeur de consolidation du lien épistolaire, laquelle se comprend à la fois au sens d'une communion plus forte et au sens d'un ancrage émotionnel et sensible de l'échange épistolaire, son articulation physiologique en vertu de l'inquiétude qui nourrit la pratique imaginative dans les lettres. Échappant à l'appréhension rationaliste du monde partagé dans la *Correspondance*, Sévigné exploite en l'imagination les pouvoirs de concrétisation de l'expérience vitale et d'approfondissement de ses contours apparents, tels qu'ils se donnent ou se dérobent à l'univers de la lettre. L'épistolière explore ainsi la possibilité d'une communication qui ne se réduise pas à la verticalité, au va-et-vient compensatoire et à la régulation émotionnelle. De tels usages, en réhabilitant la force mais aussi la valeur constructive de l'imagination, semblent prolonger, dans le cadre de l'invention épistolaire, les développements que consacre Montaigne à cette même notion dans les *Essais*. Et bien avant la réflexion qu'engage l'écriture sévignéenne sur les circulations et les influences produites par la création d'un espace imaginaire commun, il y a, dans la *Correspondance*, une

---

<sup>842</sup> Pascal, *Pensées*, 104 [361], éd. cit., p. 1116.

attention à la dimension *impressionnante* de l'imagination, sa force de percussion<sup>843</sup>. Ainsi à propos de Mme de Tarente: « Elle fut ravie de votre compliment ; elle s'est imaginée qu'elle vous aime passionnément, et cela devient une vérité » (II, 1051), trait qui rappelle les récits qui ouvrent l'essai « De la force de l'imagination ». Mais dans l'effort de représentation ou de présentification d'un ailleurs dérobé qu'accomplissent les lettres de Sévigné, et qui transparaissait dans les premiers extraits qui nous ont occupée, la puissance de l'imagination est surtout pratiquée et mobilisée par l'écriture, plus souvent qu'elle n'est commentée en tout cas, comme dans l'extrait consacré à Mme de Tarente, lequel laisse apparaître une légère ironie. Innombrables sont ces passages qui, dans le sillage du carrosse suivi étape après étape, carte à l'appui, semblent compenser l'absence par une évocation précise de cet autre monde qu'est celui de la correspondante, Mme de Grignan. Mais si l'imagination fait alors office de remède aux tourments de l'absence, sa puissance d'impression se mettant au service de la consolation, ce n'est pas seulement en vertu d'une entreprise de comblement du vide laissé par la séparation ou d'un processus de redressement positif d'une réalité dévoyée ou interdite. Lorsque Sévigné indique qu'elle « voit » Mme de Grignan<sup>844</sup> et qu'elle développe le contenu de ces « visions » ou de ces « apparitions », elle célèbre aussi la circulation des images qui nourrit l'échange épistolaire et le sens propre de ces passages divers. Ainsi, par le réagencement des limites spatio-temporelles, l'épistolière s'approprie les contraintes d'une parole sans cesse déplacée et exploite les lois transversales du monde vivant : la dimension motrice de l'imagination et les lois heuristiques et causales qui la caractérisent imprègnent la matière épistolaire.

Nous sommes ici dans un parfait et profond repos, une paix, un silence tout contraire au séjour que vous faites à Avignon ; vous y êtes peut-être encore aujourd'hui. Cette ville est belle ; elle est, ce me semble, toute brillante. Vous y aurez été reçue avec des acclamations. (III, 615)

On retrouve dans ce passage l'ensemble des caractéristiques évoquées jusqu'ici au sujet de l'articulation entre inquiétude épistolaire et pratique imaginative. Le recours à l'imagination pour « fixer [l]es pensées », et même relayer voire approfondir le récit d'Avignon que Mme de Grignan a probablement envoyé à sa mère, est même porté à l'extrême car, comme l'indique Roger Duchêne en note, Mme de Sévigné ne juge pas de la ville d'après expérience

---

<sup>843</sup> Nourries de la fascination pour les limites de la rationalité et le statut du monstrueux qui perdura tout au long du siècle et au-delà, les analyses de Montaigne connaissent bien des prolongements au XVII<sup>e</sup> siècle, par exemple sous la plume de Malebranche, qui, bien loin de les réfutées, les systématisent et leur offrent une explication mécaniste : voir *Recherche de la vérité*, éd. cit., II, 1 et surtout III.

<sup>844</sup> Les cas sont extrêmement nombreux. Voir par exemple I, p. 195 : « Je vous vois, vous me paraissez, et cette coiffure est faite pour vous. » ; I, p. 199 : « Je vous vois ; vous m'êtes présente. » ; ou encore I, 598 : « Je vous vois, ma fille, et je vous suis pas à pas. Je vois entrer, je vois sortir ; je vois quelques-unes de vos pensées. »

mais selon les descriptions qu'on lui en a faites<sup>845</sup>. La séquence révèle toutes les nuances de la vision : certitude du séjour avignonnais avec l'emploi simple du présent dans un premier temps, modalisation quant à la présence effective de la comtesse dans cette ville – l'emploi du présent est alors assorti de l'adverbe « peut-être » et d'une précision circonstancielle –, passage à une proposition plus mesurée enfin avec l'emploi du futur antérieur. Mais surtout, la circulation de l'écriture épistolaire des Rochers à Avignon par le biais du travail de l'imagination permet de souligner le contraste qui oppose la nature des activités pratiquées, leur cadre mondain et moral. Dans la *Correspondance*, l'épistolière met très souvent en valeur les lignes de partage qui la séparent de sa fille dans divers champs de l'existence. Mais ici, c'est l'usage de l'imagination dans cette entreprise de distinction qui retient notre attention : de l'information confirmée, au sujet du séjour à Avignon, aux suppositions qui la développent, la vision sévignéenne travaille par touches successives à la création d'un clair-obscur que seul l'écriture épistolaire, par les va-et-vient, les circulations, la liberté imaginative qu'elle permet, peut saisir. L'évocation d'Avignon ne trahit donc pas seulement le souci d'une vie, celle de Mme de Grignan, dérobée à la vue de Mme de Sévigné, elle est le point de vue depuis lequel les deux mondes, la solitude des Rochers d'une part et les mondanités provençales d'autre part, vivent de leurs différences, s'animent l'un par rapport à l'autre. Le lointain et l'étrangeté de la vie des Grignan n'en sont pas véritablement résorbés, mais ils accèdent, ce nous semble, à une forme d'assimilation épistolaire, la lettre en révélant la fonction poétique – autour du contraste – et éthique – l'*ethos* de l'inquiétude se transforme en révélateur des liaisons secrètes qui régissent et distordent le réel.

b. *L'écriture au chevet de l'imagination*

Pourtant, quelque chose résiste à cette conversion du réel sous l'influence de l'imagination. C'est au nom d'une pensée empirique, ancrée dans l'expérience la plus concrète, que Sévigné souligne les limites du travail imaginatif quand il s'agit de « rendre présent ce qui est absent ».

Je me trouve toujours avec vous, en quelque lieu que je sois, mais comme je ne suis pas philosophe comme M. Descartes, je ne laisse pas de sentir que tout se passe dans mon imagination, et que vous êtes absente. Ne seriez-vous point de cet avis quoique disciple de ce grand homme ? (III, 396-397)

Mme de Sévigné fait ici allusion à une réflexion philosophique élaborée par Mme de Grignan, selon laquelle la « pensée continuelle » consacrée à un objet annule son

---

<sup>845</sup> Note 2 p. 615, III, p. 1452-1453.

absence matérielle<sup>846</sup>. Nous aurons l'occasion de nous attarder sur la question précise du souvenir, qui affleure dans cette discussion cartésienne<sup>847</sup>. Constatons pour l'instant que l'imagination sévignéenne ne prend pas la place de la vie concrète, sensible et charnelle. Mme de Sévigné semble présenter cette résistance du réel comme un échec, qu'elle attribue à son manque de philosophie, selon une opposition entre « grossièretés solides<sup>848</sup> » et intellectualisme que l'on retrouve à plusieurs reprises dans la *Correspondance*. Partant, elle propose une situation originale de l'imagination épistolaire : la lettre synthétise les plans du réel et de l'imagination, elle autorise les visions tout en préservant en elles la vivacité de la douleur, son irrémédiable crudité. Dans ce passage, les porosités entre deux registres que Mme de Sévigné semble opposer mais qu'elle ne fait finalement que réconcilier apparaissent dans les échos phoniques ménagés par le texte : à l'union fantasmée accomplie en toutes lettres par l'allitération en [u] – « trouve toujours avec vous » – se superpose le glissement entre imagination et réalité autour de l'assonance en [s] qui en confirme l'existence poétique – « je sois », « je ne suis pas » puis « laisse pas de sentir que tout se passe ». Ramenée par l'épreuve vitale au rang de fantasme, l'imagination sévignéenne ne compense que maladroitement l'absence de la fille, mais elle vise sans doute d'autres buts. En l'occurrence, en échouant à réécrire le réel, l'imagination se désigne comme telle et se donne comme une nouvelle dimension de l'expérience vitale. En empruntant sa voie, Sévigné fait de l'*inquiétude* constitutive de l'échange épistolaire l'occasion d'un enrichissement de l'existence, dont les forces et les influences diverses combinent leurs effets.

Pour autant, un tel passage n'en pointe pas moins l'horizon illusoire de l'imagination. L'hyperbate, « et que vous êtes absente », apparaît comme le couperet du réel, lequel a toujours le dernier mot. En réalité, dans la *Correspondance*, les rapports entre le remède imaginaire et son pendant malin, lorsque l'imagination empoisonne la vie morale, semblent bien plus subtils. Si l'imagination est bien une ressource, activée dans le va-et-vient entre monde de la lettre et monde de la vie qu'accomplit l'écriture, elle côtoie parfois le registre de l'excès et de l'illusion sous l'effet de l'inquiétude qui la nourrit<sup>849</sup>. Pourtant, loin de consacrer cette veine, l'écriture

---

<sup>846</sup> Mme de Sévigné s'y réfère et en discute les termes : voir II, p. 680-681.

<sup>847</sup> Voir notre section « La lettre-palimpseste : vivre toutes ses vies » *infra*, p. 362-378.

<sup>848</sup> L'épistolière décrit ailleurs en des termes voisins la séparation physique : « [...] c'est d'être loin de vous, c'est de n'être que *métaphysiquement* de toutes vos parties » (III, p. 177).

<sup>849</sup> Sur cette articulation, voir l'analyse que propose Delphine Reguig dans « “Vous êtes encore toute vive partout”. Images et présence dans les lettres à Mme de Grignan » dans *La première année de correspondance entre Mme de Sévigné et Mme de Grignan, op. cit.*, p. 277-295, p. 286 : « L'écriture de la lettre se fait au lieu même de la vue qu'elle commémore et actualise en pensée. La puissance de la représentation mentale est telle que cette dernière s'impose avec la force d'une vue réelle, créant une impression de présence qui n'est pas illusion de

sévignéenne s'attache bien souvent à en nuancer l'outrance, comme si la lettre amplifiée par l'imagination y revenait pour lui donner forme et style. Ce travail de remodelage semble particulièrement intense lors des maladies, dont la menace distord volontiers la représentation épistolaire. Ainsi, lorsque Mme de Sévigné souffre d'un érysipèle à la jambe, en 1685 :

Ôtez-vous donc de l'esprit tout ce *grimaudage* d'une femme blessée d'une grande plaie ; elle est très petite, aussi bien que l'outil dont se sert votre frère. Rectifiez votre imagination sur tout cela. Ma jambe n'est ni enflammée, ni enflée. J'ai été chez la princesse, je me suis promenée ; je n'ai point l'air malade. Regardez donc votre *bonne* d'une autre manière que comme une pauvre femme de l'hôpital. Je suis belle, je ne suis point pleureuse comme dans ce griffonnage. (III, 177)

Je suis présentement dans ma chambre. Le soleil brille autour de moi, et je ne voudrais pas jurer que je ne fisse un tour de mail. Redressez donc votre imagination, ma chère Comtesse, et tirez les rideaux qui vous empêchent de me voir. Laissez là cette pauvre femme pleurante, et le *pieux Énée* à ses pieds ; tout cela est faux, je vous assure. (III, 180)

Devant la force de l'imagination et les erreurs qu'elle peut produire, la lettre oppose une voix contraire. L'art de la correction opère alors sous la forme d'un dialogue avec les créations fallacieuses de Mme de Grignan, son « *grimaudage* ». Par une série de retranchements et de contre-propositions – grâce à l'alternance presque systématique de la négation et de l'affirmation –, le portrait de Mme de Sévigné se construit sous la double influence des deux voix discordantes que la lettre met en scène. L'image du redressement concerne donc autant l'injonction de l'épistolière à sa fille que le procédé de la lettre lui-même qui vient articuler chaque trait du portrait mensonger proposé par Mme de Grignan à un fait tiré de l'expérience quotidienne. L'opposition terme à terme de la « grande » et de la petite « plaie » sert en cela d'étalon, et ce raccourcissement s'appuie sur une mesure – « l'outil dont se sert votre frère » –, qui, si elle n'a qu'une valeur démonstrative douteuse, n'en réinscrit pas moins la description de la blessure dans la concrétude du réel. Pourtant, l'erreur de Mme de Grignan, qui, d'après sa mère, dramatise son état de santé, ne remet pas en cause le bien-fondé du recours à l'imagination. Mme de Sévigné n'invite pas sa fille à cesser de fantasmer, mais lui suggère d'amender les images produites à cette occasion. La récusation de la « pauvre femme de l'hôpital » ne condamne pas l'activité imaginative mais tend plutôt à la détourner au profit d'une autre figure, d'une autre version. Le redressement qu'amorce la lettre prend alors différentes formes, dont l'interaction suggère l'ambivalence du statut de l'imagination

---

présence puisqu'elle coïncide, très intensément, avec la conscience douloureuse de l'éloignement réel. Partout le plein séjour dans le lieu confirme la distance physique, y enracine la pensée obsédante et y développe la représentation psychique. Cette puissance représentative du souvenir est elle-même le modèle et l'aliment d'une représentation littéraire qui cherche une visualisation prenant une consistance de plus en plus psychique. »

angoissée en contexte épistolaire. En évoquant le « *grimaudage*<sup>850</sup> » puis le « griffonnage » produit par Mme de Grignan, Mme de Sévigné souligne certes l'infidélité du portrait dressé par Mme de Grignan, son inexactitude, mais elle suggère aussi qu'il est l'œuvre d'une débutante, un coup d'essai qui mérite d'être poli et raffiné. En ramenant Mme de Grignan au rang d'écolière puérile et tâcheronne, Sévigné définit l'imagination épistolaire comme une activité à éduquer plus qu'à mâter. Plus encore, les visions créées dans ce contexte apparaissent comme provisoires, à confronter sans cesse à l'épreuve de l'existence, laquelle leur imprime ses contours. Le second passage propose une autre description du redressement de l'imagination, autour de l'image des rideaux que la comtesse doit écarter. Cette métaphore du dévoilement apparaît déjà au début de la *Correspondance*. Approfondissant le mot de Mme de Grignan – « je ne veux point que vous disiez que j'étais un rideau qui vous cachait » écrit l'épistolière en 1671 (I, 155) –, Mme de Sévigné affirme alors : « Tant pis si je vous cachais ; vous êtes encore plus aimable quand on a tiré le rideau. » Ce que le rideau révèle une fois écarté, c'est donc un supplément d'agrément. Comment comprendre la reprise de ce même thème dans les deux extraits consacrés à la correction de l'imagination ? Entre ces deux moments de la *Correspondance*, entre lesquels la même image circule, le pouvoir d'occultation a manifestement changé de camp. L'argument de l'étouffement maternel est ainsi retourné en erreur enfantine. Pour autant, l'image du rideau qui masque la véritable condition physique de Mme de Sévigné et conduit sa fille à déformer la réalité suggère la même promesse de révélation. Paroi mobile, qui se prête à la manipulation, le rideau qu'est la vision erronée de la malade en pleureuse désespérée peut être déplacé, une reconfiguration à laquelle s'attelle la lettre en vertu des passages qu'elle permet entre expérience et représentation de soi. La réécriture de soi, par laquelle Sévigné appelle sa fille à revoir sa copie, propose alors un contre-portrait dans lequel le procédé de correction et son contenu se superposent. On est en effet tenté de voir dans le soleil qui inonde la scène du second extrait comme l'indice concret du *dévoilement* qu'entreprend l'épistolière : le cadre naturel permet de faire varier l'éclairage et, partant, de produire d'autres images de soi. L'imagination épistolaire ne s'arrête donc pas à ses égarements. Reprises et retravaillées, les visions qu'elle produit animent l'échange épistolaire

---

<sup>850</sup> Il s'agit d'un néologisme (voir Fritz Nies, *op. cit.*). Roger Duchêne en rappelle l'origine, le substantif « grimaud » (note 2 p. 177, III, p. 1241), « terme injurieux dont les grands écoliers se servent pour injurier les petits » (Furetière, *Dictionnaire universel*). Édouard Sommer glose « grimaud » par « mauvais écrivain », utilisant sans doute un sens attesté dès 1550, « homme inculte ou pédant » (voir *Dictionnaire historique de la langue française*, vol. 2, p. 1556). Ce même dictionnaire nous rappelle le rapprochement proposé par P. Guiraud entre « grimaud » et le normand *grimer*, au sens d'« égratigner, griffer », qui a également donné *gribouiller*, un croisement intéressant car Mme de Sévigné reformule le « grimaudage » en « griffonnage » à la fin du premier extrait.

et incarnent les forces contraires qui le nourrissent. Devant la béance caractéristique de la correspondance par lettres, l'appel à une représentation fidèle et statique de la réalité que formule parfois l'épistolière à l'endroit de Mme de Grignan<sup>851</sup> semble un vœu pieux, tant l'imagination relance sans cesse l'écriture. Le repos procuré par l'écriture, qu'évoque Sévigné dans l'extrait qui ouvrait cette section (III, 366), est donc promis à bien des tressaillements.

c. *L'imagination, un exercice épistolaire*

Si l'imagination et l'agitation confèrent à l'inquiétude de la *Correspondance* une productivité poétique, c'est donc parce qu'elles créent visions et ailleurs qui épaississent la lettre de dimensions multiples et enrichissent en retour l'expérience existentielle. Cet art du déplacement, qui frappe les conditions de la représentation, concerne également le travail moral accompli dans la *Correspondance* selon des modalités que nous avons déjà commencé à décrypter dans nos développements précédents et en particulier au sujet des usages de la nature. C'est donc ce cadre qui nous servira de point de départ.

Je me promène extrêmement, et parce qu'il fait le plus parfait temps du monde et parce que je sens par avance l'horreur des jours qui viendront. Ainsi je profite avec avarice de ceux que Dieu me donne. (III, 148)

À nouveau, l'imagination est associée à une perception sensible, selon un brouillage entre sentiment et sensation que la langue classique admet. Ainsi, la promenade dépend d'une décision mêlée, un opportunisme moral qui combine la jouissance du temps présent pour lui-même – par une sorte d'attraction des perfections que confirme l'écho de l'adverbe « extrêmement » et du superlatif « le plus parfait temps du monde » – et la jouissance par anticipation des déboires à venir. Le calcul moral apparaît ici comme une variation sur la *meletê thanatou* stoïcienne – rendre le mauvais temps « déjà là » dans le beau temps pour en ressaisir à la fois la plénitude et le caractère transitoire – tandis que la remarque finale sur l'avarice prolonge l'exercice vers des accents plus nettement épicuriens. Mais quelle que soit l'inflexion

---

<sup>851</sup> Voir II, p. 466 : « Il faut penser, ma bonne, à se guérir l'esprit et le corps ; et que vous vous résolviez, si vous voulez ne plus mourir, dans votre pays et au milieu de nous, à ne plus voir les choses que comme elles sont, ne les point augmenter et ne les point grossir dans votre imagination, ne point trouver que je suis malade quand je me porte bien, ne point retourner sur un passé qui est passé, ni voir un avenir, qui ne sera point. » L'idée d'augmentation et de grossissement sous l'effet d'une imagination trompeuse apparaît sous la plume des moralistes, par exemple chez Pierre Nicole : « Les personnes qui ont l'imagination vive, comme il paraît que vous l'avez, grossissent les choses, et elles ne sont d'ordinaire ni si bonnes, ni si mauvaises qu'elles pensent. Elles prennent les saillies de leurs imaginations, ou les sentiments qu'elles ont de leur corruption pour leur véritable disposition, et pour le fond de leur cœur ; ainsi, quelque sincères qu'elles soient, elles se trompent souvent elles-mêmes aussi bien que ceux à qui elles écrivent. Il n'y a que la connaissance du détail de leurs actions qui puisse donner une véritable idée de leurs esprits » (*Essais de morale* [vol. 7, Lettre XIV], *op. cit.*, vol. 2, p. 33). Si les termes pour décrire les dangers de l'imagination sont les mêmes, il s'agit chez Nicole de se connaître en toute honnêteté et transparence, alors que chez Sévigné, l'enjeu est de bien vivre, sans tourment.



retenue, un tel passage suggère avant tout le rôle de l'imagination dans l'expérience vitale. La sensualité et l'intensité de la promenade tiennent à la conscience du provisoire devenue manière de vivre. Dans le sillage des exercices moraux des traditions stoïcienne et épicurienne telles que Michel Foucault a pu les analyser, l'écriture trouve ici une place de choix puisqu'elle est le moyen d'une réflexion sur ces épreuves quotidiennes. Ainsi, appliquant l'injonction selon laquelle « [i]l faut accoutumer son imagination à tout ce qu'il y a de pis » (III, 774), la lettre sévignéenne permet de mettre en présence le monde tel qu'il est et ses variations futures ou hypothétiques. La vie morale puise donc dans les ressources plastiques et circulatoires de l'écriture épistolaire pour nuancer ou exhaler l'expérience du présent. Quelques exemples seront utiles pour préciser ces interactions.

Vous me parlez de ma santé ; elle est dans la perfection, et vous en faites tout ce qu'on en peut faire, qui est de craindre qu'elle ne puisse devenir mauvaise. J'y pense quelquefois, et ne me trouvant plus aucune des petites incommodités que vous connaissez, je dis avec étonnement : « Il faut pourtant s'attendre qu'un état si heureux doit changer. » Et sur cela, je comprends qu'il faudra se résoudre, comme en toutes choses, à ce que Dieu voudra, qu'en me donnant des maux, il me donnera de la patience. Et cependant, je jouis de ce qu'il me donne présentement. (III, 607)

L'imagination, soutenue ici par la crainte, sert de contrepoint en forme d'avertissement, à la manière dont la fable « Le Chêne et le Roseau » constituait dans un extrait qui nous a déjà occupée l'horizon morbide de l'hiver<sup>852</sup>. Le rétablissement est d'autant plus accompli qu'il ne reste plus à fantasmer que son inversion. L'écriture épistolaire prend ici la forme d'un exercice de superposition entre la jouissance des bontés du présent et la convocation dysphorique des maux futurs. Préparation morale, exercice spirituel<sup>853</sup>, la lettre en décrypte le mécanisme et épouse la circulation entre plaisir et crainte sous l'impulsion de l'imagination. Cette analyse n'engage pas seulement la réflexivité de l'écriture<sup>854</sup> mais aussi la manière dont elle travaille la matière épistolaire. En l'occurrence, l'insertion, par le biais du discours rapporté, des pensées intérieures de Mme de Sévigné modèle la lettre en fonction de la dualité éthique qui caractérise la méditation pessimiste sur les malheurs à venir. L'autocitation rejoue dans la linéarité du texte épistolaire le point de bascule qui noue la jouissance des bienfaits présents à la conscience de leur précarité – renversement incarné dans la lettre par le passage net du présent au futur. L'usage du dialogisme épistolaire, dans sa pratique la plus simple, à hauteur quotidienne, suggère donc la productivité éthique de l'imagination, son employabilité au service d'une

---

<sup>852</sup> Voir notre section « Violence de la nature et crainte de Dieu », *supra*, p. 242-260.

<sup>853</sup> Voir aussi III, p. 609 : « Je suis étonnée de l'état où je suis et, à votre exemple, je m'en fais quasi un *dragon*. Je songe qu'il n'est pas possible que cet état puisse durer longtemps, et qu'il faut s'attendre aux incommodités ordinaires de l'humanité. Dieu est le maître ; je suis soumise à ses volontés. »

<sup>854</sup> Voir Michel Foucault, « L'écriture de soi » dans *op. cit.*, p. 415-430.

révision morale de l'épreuve existentielle. Vie du texte et expérience vitale sont donc profondément articulées au profit de l'exercice de soi. La circularité du mouvement qui relie l'expérience quotidienne et son prolongement épistolaire rapproche parfois l'écriture d'un tourbillon méditatif, dont la lettre donne à voir la profondeur infinie. C'est le cas à propos du « mécompte éternel » des projets élaborés par Mme de Sévigné et sa fille. Les obstacles qui retardent leur réunion sont l'occasion d'une réflexion que l'épistolière considère comme « [s]a plus ordinaire méditation » (III, 32), qui l'entraîne dans les circonvolutions suivantes :

[...] je me console des inquiétudes qui viennent brouiller la joie de vous voir bientôt à Paris par la crainte que j'aurais de quelque accident imprévu, si cette joie était toute pure et toute brillante. Je me la laisse donc obscurcir, comme vous disiez l'autre jour, afin qu'à la faveur de quelques tribulations, je puisse en rapprocher avec plus de sûreté. (*ibid.*)

Dans cette méditation extrêmement ramifiée et retorse, l'imagination trouve son ambivalence ultime. Entre agitation et repos, entre affliction et consolation, elle diffracte ses usages et sa puissance. Elle consacre aussi l'art du contraste<sup>855</sup> et du mélange qui préside à l'exercice moral sévignéen. Assombrir la perspective de la joie à l'aide de quelques objets d'inquiétude (la santé des Grignan est alors précaire), c'est amortir la chute par avance et « par provision », écroulement émotionnel qui ne manquerait pas de frapper l'épistolière si d'aventure les retrouvailles ne pouvaient finalement pas avoir lieu. Pour chacune des émotions envisagées dans ce passage, l'imagination, qu'elle soit mue par la crainte ou l'espoir, déstabilise la transparence et l'uniformité de l'expérience vitale en y projetant son ombre portée. L'écriture enregistre ces détours par le travail syntaxique, qui multiplie les enchâssements et les modalisations, entre lesquels se dessine la possibilité d'être soi. Dans la méditation à laquelle s'apparente parfois l'écriture, Sévigné ressaisit donc le « jeu » temporel auquel est soumise la lettre, tendue qu'elle est entre son rapport à l'immédiat et les ailleurs qu'elle mobilise, afin de réguler l'émotion et, plus encore, de se l'approprier comme épreuve de soi.

## B) Écriture épistolaire, énergie et inquiétude

En analysant l'utilisation variée des ressources de l'imagination, on constate que l'enjeu de la mise en présence, en rapport avec la « conversation entre absents » que constitue l'échange épistolaire, excède chez Sévigné le désir de compenser une absence douloureuse. La lettre

---

<sup>855</sup> Dans la lettre suivante, Mme de Sévigné reprend ce thème de l'obscurcissement à travers une métaphore météorologique : « Le mal de votre frère me sert d'une petite tribulation qui m'ôte cette crainte que me donne toujours une joie sans nuage » (III, p. 36).

produit des visions, mais pas seulement pour remplacer la comtesse perdue : l'enjeu de l'imagination concerne bel et bien un certain usage de l'affect, lequel célèbre les pouvoirs de l'écriture en matière poétique et éthique. Ainsi, lorsque l'épistolière note qu'en vertu d'une nature singulière, sa fille *marque* particulièrement les endroits et les personnes qu'elle fréquente – « Je n'ai jamais vu une personne absente être si vive dans tous les cœurs », phénomène qu'elle désigne comme un « miracle » (I, 180) –, elle évoque certes sa douleur, mais elle pose surtout la possibilité d'une présence sans chair, d'une revivification alternative d'un objet soustrait à la vue et au toucher. Cette recreation ne prend cependant pas la forme d'un exercice rhétorique ; elle s'enracine dans l'engagement épistolaire de l'agitation émotionnelle. Les usages moraux de l'imagination notamment attestent la jonction opérée par l'écriture entre les lois physiques de l'existence affective et les lois épistolaires de l'échange, de la représentation et de la communication. Dans son analyse de la force des images dans la *Correspondance*, Delphine Reguig se réfère au corpus antique et notamment à Quintilien pour approfondir les enjeux de la visibilité, du « faire voir ». L'implication de la destinataire en jeu dans l'énergie de la représentation et le recours à l'*evidentia* concerne bel et bien la consolidation de la communauté épistolaire, hypothèse que nous avons précisément émise au sujet de l'effort d'imagination que la lettre mobilise.

L'*evidentia* permet, [pour Quintilien], de mettre à profit les désordres par lesquels l'esprit entretient les rêveries et autres visions en les faisant servir à la représentation mentale des événements dans la plus intense clarté. Cette dernière qualité est la condition d'une participation affective du destinataire du discours : il s'agit bien de créer les conditions d'une communauté émotionnelle réelle.<sup>856</sup>

On voit à quel point l'image des rideaux à écarter et du soleil qui inonde la chambre de la « bonne » Mme de Sévigné relève de cette « clarté » de la représentation. La parenté métaphorique ne peut qu'attester la ressemblance des visées de l'écriture. En cela, nous abondons volontiers dans le sens de Delphine Reguig quand, après Nathalie Freidel, elle déplace la fonction de la représentation chez Sévigné de la volonté de recréer une présence illusoire à celle de faire de la lettre un « objet à “regarder”, matière visuelle<sup>857</sup> ». Mais nous voudrions prolonger cette analyse : l'étude des usages éthiques de l'imagination montre que la lettre n'est pas seulement un espace esthétique où les objets convoqués réapparaissent poétiquement, et donc sur un autre régime de réalité : l'écriture sévignéenne s'attache aussi à

---

<sup>856</sup> Reguig, Delphine, art. cit., p. 292.

<sup>857</sup> Freidel, Nathalie, *op. cit.*, p. 528.

retracer les continuités vitales<sup>858</sup> que ces visions et ces objets, bien que fantasmés, bien que creusés dans la matière épistolaire, peuvent entretenir avec l'expérience sensible et, partant, la manière dont ils peuvent transformer la vie. Il s'agirait donc non seulement de reconstituer une « proximité mentale et imaginaire<sup>859</sup> » mais aussi et surtout d'élargir l'expérience vitale à l'écriture.

Partant, si l'*enargeia* à laquelle s'adosse la pratique de la représentation dans la *Correspondance*<sup>860</sup> a bel et bien des « affinités avec le domaine du visible et du vivant<sup>861</sup> », notamment en faisant la part belle à la sensation, c'est peut-être moins en vertu de ses fondements rhétoriques, qui n'informent pas directement la pratique épistolaire de Mme de Sévigné<sup>862</sup>, que parce que cette « énergie » permet d'inscrire dans l'écriture la vitalité vibrante de l'existence dans ce qu'elle a de plus incarné. Autrement dit, la force de l'écriture expérimentée par Sévigné lorsqu'il s'agit d'espérer, anticiper, penser ou imaginer par procuration est le prolongement de l'énergie vitale : dans cette circulation<sup>863</sup> émergent certes des modalités de communication élaborées sous la contrainte de la distance géographique mais aussi des manières de s'éprouver comme vivant. Or, nous avons vu dans nos précédents développements à quel point le fonctionnement physiologique du corps et la dimension psychophysiologique de l'existence faisaient l'objet d'expériences et de méditations, lesquelles réunissent l'inventivité poétique et le positionnement éthique. Il nous semble que dans la lignée

---

<sup>858</sup> Voir Delphine Reguig, art. cit., p. 293 : « Dans la *Correspondance*, l'énergie des images, qui “privilégi[e] finalement la *phantasia* au détriment de la *mimésis*”, assume donc la fonction de produire les émotions, émotions qui résisteraient à tout effort de reproduction mimétique. Selon les termes de R. Webb, “l'effet de l'*enargeia* est comparable à l'effet de la sensation”, elle imite “la sensation corporelle” et produit une “impression de perception” : “Plutôt que de faire voir une illusion, elle crée l'illusion de voir.” » Delphine Reguig se réfère ici à un article de Ruth Webb, « Mémoire et imagination : les limites de l'*enargeia* dans la théorie rhétorique grecque » dans *Dire l'évidence. Philosophie et rhétorique antiques*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 229-248.

<sup>859</sup> Reguig, Delphine, art. cit., p. 287.

<sup>860</sup> Au-delà des extraits que nous avons mis en valeur, voir les analyses de Delphine Reguig, *ibid.*

<sup>861</sup> Webb, Ruth, art. cit., p. 232.

<sup>862</sup> Reguig, Delphine, art. cit., p. 278 : « Dans ce contexte, le débat critique ancien sur le degré de conscience esthétique de la marquise et sa maîtrise des ressources techniques force sans doute excessivement les réelles frontières du texte. La controverse n'est guère nécessaire pour lire dans le texte de Mme de Sévigné les effets d'une virtuosité stylistique et rhétorique à la fois naturelle et culturelle, par laquelle l'auteur des lettres à Mme de Grignan retrouve, dans le travail de l'écriture et par le biais de sa mémoire lectrice, sous la pression émotionnelle du contexte de la séparation, les procédés littéraires les mieux répertoriés. L'opposition ménagée par R. Duchêne entre la « manière » et la « matière », la première ne suscitant, selon lui, aucunement le soin de la marquise, exclusivement préoccupée de la seconde, n'est sans doute pas utile pour la lecture des lettres. »

<sup>863</sup> Une telle relation, entre énergie (*energeia* / *enargeia*) de l'écriture et circulation épistolaire, nous est également suggérée par le couple aristotélicien *energeia* / *dynamis*, lequel « apparaît lorsqu'Aristote aborde le mouvement ». Michel Delon rappelle à l'appui de la *Métaphysique* que « [p]our expliquer les transformations et les déplacements dans le monde, il faut poser, dans une relation de contradiction autant que de complémentarité, le possible et le réel, la multiplicité de ce qui peut arriver et l'unité de ce qui est », réflexion importante dans le cadre de notre analyse de l'imagination (*L'idée d'énergie au tournant des Lumières [1770-1820]*, Paris, Presses Universitaires de France, 1988, p. 35).

de la coloration humorale de l'exploration de soi que propose la *Correspondance*, il y a, entre l'énergie vitale allant et venant au cours de l'existence et l'énergie mobilisée par l'effort épistolaire, plus qu'une parenté métaphorique, une véritable synchronicité.

Je n'ai pas eu la force de recevoir votre lettre sans pleurer de tout mon cœur. Je vous vois dans Aix, accablée de tristesse, vous achevant de consumer et le corps et l'esprit ; cette pensée me tue. Il me semble que vous m'échappez, que vous me disparaissiez, et que je vous perds pour toujours. (I, 596)

Pour décrire le chagrin de Mme de Grignan, qu'elle vient de quitter dans des circonstances délicates<sup>864</sup>, l'épistolière se réfère à la notion de consommation de soi. En contexte humoral, cette disposition psycho-physiologique suggère un déséquilibre ; les humeurs peccantes s'évaporant, c'est bientôt le corps lui-même qui se consume<sup>865</sup>. Loin d'être naturel dans le cas de Mme de Grignan – la comtesse n'est pas une vieille dame agonisante<sup>866</sup> –, ce phénomène s'avère ici prématuré et violent ; l'épistolière en décrit l'ultime étape. De l'autre côté du fil épistolaire, Mme de Sévigné elle-même hérite de cet excès énergétique destructeur, l'agitation psychique brûlant toute force vitale. La formule inaugurale met en valeur la déroute de la force, comme si l'émotion de la réception équivalait dans un premier temps à sa disparition complète. En réalité, le second mouvement de la phrase nous l'indique, ce sont les larmes qui ne peuvent être retenues : la baisse énergétique partagée avec la Provence<sup>867</sup> implique ici une perte de la contenance, au sens physique (les larmes *fuient hors du corps*) et moral du terme<sup>868</sup>. L'amuisement de l'énergie, l'épistolière s'en approprie l'horizon morbide, à un double niveau : la consommation de Mme de Grignan provoque la sienne – « cette pensée me tue » – et dans le même temps, elle s'applique à l'échange épistolaire lui-même, lequel se voit bientôt amputé d'un de ses membres. C'est précisément sur ce dernier point que repose le principe de circulation énergétique entre la lettre et la vie. Si la comtesse de Grignan est dévorée d'inquiétudes et accablée par ses responsabilités mondaines, elle disparaît comme être vivant

---

<sup>864</sup> Le départ de sa mère, qui attendait d'elle qu'elle l'accompagne à Paris, le poids des mondanités provençales et l'inquiétude causée par la situation financière des Grignan plongent alors Mme de Grignan dans bien des agitations.

<sup>865</sup> Floury-Buchalin, Cécile, *op. cit.*, p. 57.

<sup>866</sup> La médecine scolastique emprunte à la fois à Hippocrate et à Aristote l'idée de la consommation progressive de l'être vivant, ce qui l'entraîne inévitablement vers la vieillesse et la mort. Sous l'effet de la chaleur innée de l'organisme, le chaud et l'humide, qualités essentielles de l'être vivant, se neutralisent peu à peu ; la médecine scolastique décrit ce phénomène à l'aide d'une métaphore, celle de la lampe à l'huile (Mirko D. Grmek, *op. cit.*, p. 150-151).

<sup>867</sup> Par une forme de sympathie, principe d'écriture sur lequel nous reviendrons longuement dans notre prochaine section (voir *infra*, p. 333 *et sq.*).

<sup>868</sup> Voir Denis Roche, art. cit., p. 195-196 : « La contenance est une force qui tient ensemble des éléments, des parties, qui autrement se dispersent. Il y a en elle quelque chose qui est de l'ordre de l'énergie. La perte ou l'absence de contenance est souvent décrite comme une dispersion : quelque chose se désagrège, par manque de l'énergie qui lui donne une unité, ou sous l'assaut d'une force plus grande. »

psycho-physiologique mais aussi comme être vivant *des lettres*, en tant qu'objet et sujet du lien épistolaire. Sous l'effet de l'inquiétude, Mme de Grignan devient proprement inconsistante et donc insaisissable, à la fois affectivement et moralement parlant, deux plans qui coïncident à travers l'écriture. Cependant, celle-ci travaille à la réanimation énergétique de la circulation épistolaire. Car si la lettre ne signale que consommation et résorption de l'énergie, elle constitue dans le même temps le lieu d'une régénérescence vitale dont l'épistolière fait l'épreuve. Or, la stimulation d'une énergie chancelante recourt ici à la force imaginative, celle de la vision qui se déploie non pas comme compensation d'un spectacle dérobé à la vue mais comme épreuve effective d'une énergie qui migre vers le texte. L'actualisation de ce déplacement puise bien entendu dans les ressources prototypiques de l'*enargeia* : l'utilisation du verbe « voir » s'accompagne du participe présent, qui vivifie le procès en même temps qu'il l'étire conceptuellement et temporellement, puis de l'usage du présent, dont nous avons déjà souligné la fonction. La migration du foyer d'énergie de la Provence et de la Bretagne vers l'espace épistolaire s'appuie donc sur la performativité de l'écriture mais aussi sur une stylistique du déplacement incarnée par l'usage du datif étendu dans un des derniers segments de l'extrait, « vous *me* disparaissiez » (nous soulignons), avec un verbe peu coutumier de cette construction. Nous avons eu l'occasion de montrer dans notre développement précédent dans quelle mesure l'imagination et l'inquiétude constituaient les deux pôles d'un même mouvement de balancier. Celui-ci semble s'enrichir ici d'une dimension supplémentaire : les intermittences de l'énergie suggèrent une circularité très forte entre la conservation de la vie, laquelle apparaît défaillante chez Mme de Grignan et, par rebond, chez Mme de Sévigné elle-même, et la gestion épistolaire de l'énergie. À l'instar des conceptions vitalistes et sensualistes qui marqueront le XVIII<sup>e</sup> siècle, l'épreuve du vivant qui émerge dans le travail de la *Correspondance* suggère donc une vie conçue comme consommation énergétique<sup>869</sup>, quoique les vibrations tumultueuses qui la caractérisent peuvent en compromettre la longévité et la tranquillité.

Au cœur de ces interactions et à travers l'association entre inquiétude, imagination et consommation de soi émerge donc toute une économie de l'énergie, qui s'appuie sur la puissance de variation de la lettre. Dans les lettres qui suivent la fin du séjour de Mme de Sévigné à Grignan en 1673 – l'extrait précédent appartient à une lettre écrite peu après le départ, sur la route de Paris – l'évocation de l'agitation morale, qu'elle concerne Mme de Sévigné ou

---

<sup>869</sup> Voir Michel Delon, *op. cit.*, p. 247.

Mme de Grignan, est structurée par une métaphore culinaire<sup>870</sup> qui prend sa source dans la coction humorale mais s'étoile bientôt en une véritable méditation sur les usages de la consommation de soi. À la faveur d'une hésitation graphique et sémantique et entre *consommer* et *consumer* ainsi que leurs dérivés<sup>871</sup>, l'épistolière associe à l'agitation morale tout le spectre de la dévoration intérieure. Le passage du déséquilibre humoral au bouillonnement psychique s'opère avec souplesse à l'aide de la référence à la coction. « Tout le cœur me bat quand j'ose douter de votre voyage. Je *cuis* incessamment, et me passe fort bien de parler » (I, 595) écrit ainsi Mme de Sévigné, prolongeant l'accélération du pouls dans une cuisson sans fin, sans doute « à gros bouillons ». La parenté phonique entre « cœur » et « *cuis* » suggère que la métaphore qui se dessine n'a rien d'un ornement : elle rénove considérablement le discours de la tendresse au profit d'une énergétique affective dont la lettre exploite les soubresauts. Lorsque l'épistolière s'attache à qualifier l'agitation de Mme de Grignan, la métaphore culinaire se développe considérablement.

Ne mettez point votre *pot-au-feu* si matin, craignez d'en faire un *consommé*. La pensée d'une *oille* me plaît bien, elle vaut mieux qu'une viande seule. (I, 597)

Je crains ce *pot-au-feu* que vous faites bouillir jour et nuit ; il me semble que je vous vois vous creuser les yeux et la tête. Je vous souhaite une *oille* au lieu d'un *consommé* ; un *consommé* est une chose étrange. (I, 605-606)

Le premier axe de la variation proposée autour de la gestion culinaire de l'énergie concerne à la fois la durée de la consommation de soi et ses moteurs psychiques. Le *pot-au-feu* désigne ici la nature agitée de Mme de Grignan, son « fond de vie », marquée par l'inquiétude et la rumination. Sévigné suggère par là une consommation d'intensité moyenne mais de longueur infinie, puisqu'elle fait corps avec la comtesse. Or, c'est précisément la régulation émotionnelle qui se joue dans le nuancier des ragoûts que propose la lettre. La réduction du *pot-au-feu* en *consommé* est une menace d'intensification du trouble et d'exhalaison de l'aigreur qui l'accompagne. Or, la perte d'énergie qui émerge à l'horizon semble conjurée par avance : en effet l'écart entre le *pot-au-feu* et le *consommé* crée une vision dynamique, sorte d'activation préventive de la vitalité épistolaire qui constitue une autre gestion des émotions, une économie parallèle de la conservation de la vie. La mise à l'épreuve des variantes du ragoût exploite donc le bougé naissant d'images proches mais différentes, un procédé utilisé à nouveau dans le second extrait qui nous occupe, dans lequel l'épistolière compare cette fois le *consommé* à

<sup>870</sup> Voir Bertrand Landry, « Les appétits de Madame de Sévigné » dans *La première année de correspondance* entre Mme de Sévigné et Mme de Grignan, *op. cit.*, p. 129-143.

<sup>871</sup> « [L]ongue hésitation sémantique entre *consommer* et *consumer* jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> s., après la clarification du domaine de chaque verbe par Vaugelas (1647) et leur fixation par l'Académie française (en 1705) » (*Dictionnaire historique de la langue française*, vol. 1, p. 820).

l'*oille*, les deux préparations constituant des sous-genres du *pot-au-feu*. Ce second rapprochement apparaît comme le second axe de la variation culinaire élaborée dans ces lettres de 1673. À l'esthétique de la réduction et de la concentration – lorsque le *pot-au-feu* devient un consommé – se superpose en effet celle de la composition. Si Mme de Sévigné privilégie l'*oille*, préférence qu'elle affirme deux fois, c'est que son élaboration permet d'*agrémenter* l'ingrédient principal avec des herbes. En rappelant le sens du mot « oille », à l'appui d'une note de Perrin<sup>872</sup>, Roger Duchêne semble indiquer qu'à l'inverse du *consommé*, l'*oille* implique plusieurs éléments et qu'elle renvoie donc au trouble de Mme de Grignan, lequel est causé par plusieurs sujets d'inquiétude. Avec cette explication, le lecteur bute en réalité sur la formulation utilisée par Sévigné : « La pensée d'une *oille* me plaît bien » puis « Je vous souhaite une *oille* au lieu d'un *consommé* ». Dans ces deux segments, l'*oille* ne sert pas à décrire l'agitation de la comtesse de Grignan, comme le suggère Duchêne, mais fait office de remède énergétique sur fond de préférence gastronomique. Ainsi, Sévigné ne souhaite pas une *oille* à sa fille en tant que ce type de ragoût incarne la multiplicité des motifs de l'inquiétude mais en tant qu'assortiment, permettant d'acclimater l'inquiétude en contrebalançant son goût. Le raffinement d'une métaphore qui révèle son employabilité morale à mesure qu'elle s'amplifie et se complexifie fait apparaître le rôle de l'écriture en matière d'énergie. Les variations sur le *consommé* soulignent l'ancrage moral de la consommation de soi, en même temps qu'elles ménagent des remédiations possibles, quoiqu'en l'occurrence, l'usage de l'*oille* se montre décevant : « au lieu de me rendormir, écrit l'épistolière, je mets le *pot-au-feu* avec de la chicorée amère » (I, 598). La métaphore culinaire constitue enfin un point de vue éclairant sur les assises physiologiques de l'inquiétude et de la perte d'énergie. Ainsi, la revitalisation proposée par l'écriture sévignéenne permet bien sûr de « faire voir », l'énergie de la représentation prenant le relais de la dissipation de soi, mais elle porte aussi une dimension exploratoire, en particulier au sujet du modelage physiologique en jeu dans la gestion de l'énergie vitale. La métaphore culinaire inaugure en effet toute une phénoménologie de la préservation énergétique de soi. L'imaginaire de la cuisson, chargé de cristalliser le déséquilibre humoral créé par l'agitation morale, notamment à travers le *topos* du bouillonnement intérieur, s'élargit à une série d'opérations matérielles reliées tour à tour à la préparation culinaire et à la consommation de soi :

---

<sup>872</sup> L'origine de ce terme comme de ce qu'il désigne est généralement attribuée à l'Espagne : Perrin affirme par exemple que ce ragoût « nous est venu d'Espagne » (cité par Duchêne, I, note 2 p. 597, p. 1338), tandis que le *Dictionnaire de l'Académie* (4<sup>e</sup> édition, 1762) affirme que ce mot « a passé de l'Espagnol dans notre langue ». Sans mobiliser le détour espagnol, on pourrait souligner que le mot « oule » (et ses variantes *olle*, *houle*, et *ouille* ?) est attesté en ancien français (vers 1180) et est dérivé du latin *olla*. Il « a désigné de nombreux types de récipients culinaires » (*Dictionnaire historique de la langue française*, vol. 2, p. 2373).



l'image du « creusement » par exemple – « je vous vois creuser les yeux et le tête » – hérite le travail des matières propre à l'univers culinaire pour exposer l'avancée physiologique de la coction intérieure. Une autre de ces opérations consiste à renforcer l'aigreur de la rumination par un assaisonnement méticuleusement, commenté par Sévigné :

Quand vous ne recevrez point de mes lettres, croyez bien fermement qu'il m'aura été impossible de vous écrire. Mais pour penser à vous, ah ! Je ne fais nulle autre chose ; je cuis toujours, et comme vous savez, je m'amuse à éplucher la racine de ma chicorée, de sorte que mon bouillon est amer, comme ceux que nous prenions à Grignan. (I, 599)

La consommation de soi n'apparaît pas ici comme une brutale évaporation de soi, mais comme le fond d'une vie, voire une manière de vivre : en accommodant son bouillon d'une amertume supplémentaire – cette préparation se rapproche ainsi des recettes provençales<sup>873</sup> –, Sévigné souligne en effet qu'elle s'approprie les modalités de ce régime. Plus encore, la manière dont l'épistolière accommode sa « pensée habituelle » et sa précision toute domestique ancrent l'exaltation de l'amertume dans l'expérience quotidienne<sup>874</sup> : la régulation de l'énergie, y compris lorsque celle-ci consiste à entretenir le feu intérieur, se joue dans une gestion ténue et intime, configurée au gré des lettres. La consommation de soi se nourrit donc de la circulation épistolaire à travers les transferts de remèdes, les influences de style – comme c'est le cas au sujet de l'amertume – et le mouvement de l'énergie.

Les variations que livre la lettre autour de la coction dessinent donc des liens très forts entre la gestion de l'énergie vitale sur fond de régulation des passions et ses modulations épistolaires. De la consommation de soi à la vitalité de l'écriture, les circulations énergétiques relèvent à la fois du souci de soi et de l'expérience de l'écriture. À travers l'amplification métaphorique et ses effets de concrétude, Sévigné met la puissance de visualisation de l'écriture au service d'une visibilité et, partant, d'une lisibilité de soi, si bien qu'à l'évaporation de l'énergie vitale, consumée dans l'inquiétude, répondent simultanément la possibilité de se régénérer dans l'écriture – la compensation des énergies dans l'espace épistolaire en constitue sans doute la forme minimale<sup>875</sup> – et de s'approprier ces intermittences psycho-physiologiques

---

<sup>873</sup> Dans son édition (*Lettres choisies, op. cit.*), Nathalie Freidel rappelle que la chicorée entre dans la composition de plusieurs remèdes (voir note 3 p. 380, p. 687-688).

<sup>874</sup> Voir aussi I, p. 609-610 : « Je n'ai pas fermé les yeux ; j'ai compté toutes les heures de ma montre, et enfin, à la petite pointe du jour, je me suis levée : *Car que faire en un lit, à moins que l'on ne dorme ? J'avais le pot-au-feu, c'étaient une oille et un consommé, qui cuisaient séparément.* »

<sup>875</sup> I, p. 615 : « Eh, mon Dieu ! quand il n'y aurait que cette raison, venez vous sauver la vie, venez vous empêcher d'être dévorée, venez mettre *cuire* d'autres pensées, venez reprendre de la considération et détruire tous les maux qu'on vous a faits. »

par l'analyse de leurs ressorts intimes<sup>876</sup> et l'élaboration de manières de vivre qui en intègrent la force de déstabilisation.

---

<sup>876</sup> III, p. 30 : « Vous êtes trop vive pour trouver du repos et des nuits tranquilles avec des sujets d'agitation. Je vous ai vue mettre cuire des pensées et rêver profondément pour des sujets qui le méritaient moins. »

## Chapitre 7 : Sympathies épistolaires

Les dynamiques qui apparaissent avec les usages de l'imagination et la régulation de l'énergie, les transferts que ces mouvements impliquent entre la vie et la lettre au point que l'univers épistolaire hérite des lois et des déséquilibres du monde vivant, s'enracinent assez nettement dans l'expérience quotidienne du monde, laquelle en constitue la ressource stylistique et éthique privilégiée. L'étude de cette dimension circulatoire ne saurait alors faire l'économie des effets et des usages de la sympathie en contexte épistolaire. Notion clé pour l'ensemble de l'âge classique, la sympathie n'en demeure pas moins délicate à manier car en structurant l'ensemble des « idées » et des pratiques du temps, elle ne peut être circonscrite à un domaine d'application privilégié – l'histoire des sciences par exemple – et se satisfait encore moins du partage grossier entre un âge ancien, pétri de pensée magique et de correspondances, et un âge moderne, marqué par le mécanisme et la régression supposée des croyances analogiques. Dans l'article qu'il consacre à la « double ascendance » de la sympathie, entre fabrique médicale et pensée morale, Patrick Dandrey montre en outre que la lecture étymologique d'un vocable, lequel n'aurait reçu son acception médicale que tardivement à la faveur de la restriction de son application morale au champ de l'affectivité telle qu'elle prend forme au tournant des Lumières, suggère une linéarité douteuse et une succession stricte des emplois plus que contestable<sup>877</sup>. La réactivation de l'héritage médical au XVII<sup>e</sup> siècle par l'intermédiaire de l'idée de maladie d'amour et de ses mécanismes a conduit à réexaminer le contenu concret de la sympathie, et pas seulement sa puissance imaginaire ou métaphorique<sup>878</sup>. Dire que la *Correspondance* participe activement à ces reconfigurations serait peu de chose, tant l'usage que l'épistolière fait de la sympathie embrasse l'ensemble des champs de

---

<sup>877</sup> Dandrey, Patrick, « Entre *medicinalia* et *moralia* : la double ascendance de la "Sympathie" » in *Les discours de la sympathie : enquête sur une notion, de l'âge classique à la modernité*, Thierry Belleguic et alii (dir.), Laval, Presses de l'Université de Laval, 2007, p. 3-23. Patrick Dandrey montre par exemple la concomitance – de l'usage psychologique de la sympathie et de ses soubassements physiologiques et médicaux dans la tradition pastorale incarnée par *L'Astrée* dans le discours sur l'amour – et non la succession entre ces deux types d'emploi (*ibid.*, p. 15). Sur cette question, voir aussi Jackie Pigeaud, *La maladie de l'âme. Étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*, Paris, Les Belles lettres, 1989 [1981].

<sup>878</sup> Le domaine de l'amour, et en particulier le modèle de la maladie d'amour, a servi à l'âge classique « de laboratoire à l'alchimie d'un imaginaire et d'un vocabulaire de la sensibilité, de l'affectivité et de la psychologie dégagées de leur carcan de physiologie scolastique et de leur statut d'images seulement analogiques » (*ibid.*). Patrick Dandrey conclut au terme de l'analyse qu'il consacre aux *lettres sur la folie de Démocrite* que « le domaine de la vie morale, entendue dans ses plus subtiles interférences entre l'esprit et le corps, entre l'intellect et l'affect, n'a pu prendre conscience de lui-même, accéder à l'autonomie et au discours qu'à partir d'un usage métaphorique des termes de la science médicale dont l'objet se limite au corps et au réceptacle matériel des idées et des sentiments » (*ibid.*, p. 10).

l'expérience humaine, au-delà du strict domaine psychologique ou affectif, et tant il témoigne chez elle de la disponibilité poétique et éthique de la notion. Au moment où le terme « sympathie » se spécialise dans des domaines qui excèdent le foyer savant où il s'est forgé<sup>879</sup>, cette ascendance physiologique concrète semble toujours vivace quoique déplacée dans les usages quotidiens du savoir médical. Une telle articulation apparaît assez nettement dans la *Correspondance*, où la sympathie se décline aussi bien en « poudre<sup>880</sup> » qu'en principe de circulation affective d'un bout à l'autre du Royaume. Les interrogations que formule Sévigné à l'endroit de la guérison par sympathie que pratiquent les Capucins montrent d'ailleurs que malgré un fond de scepticisme à l'égard d'un mécanisme qui demeure opaque et mystérieux à l'heure où l'on exige au contraire la clarté des rouages qui régissent la nature, la sympathie reste une fréquentation quotidienne<sup>881</sup>. À partir de cet usage pratique, mais s'en jamais se départir de sa matérialité et de sa concrétude, la manière dont la sympathie structure l'échange épistolaire, et en particulier ses tonalités affectives, souligne « l'importance décisive de l'imaginaire dans la conception sévignéenne de la lettre comme moyen de communication des sentiments<sup>882</sup> », dans le prolongement du travail de l'écriture sur l'énergie. C'est cet imaginaire qui conduit l'épistolière à avertir ainsi sa fille : « Si vous avez les mêmes sentiments, ma pauvre bonne, toutes les fois que je suis sensiblement touchée de vous, je vous plains, et vous conseille de renoncer à la sympathie » (I, p. 221). Non contente de transférer d'un correspondant à un autre la force d'un sentiment, la sympathie sévignéenne se relance indéfiniment, dans une circulation sans cesse rejouée, comme un tourbillon. Plus encore, la circulation sympathique rénove certes l'expression des sentiments par leur enrichissement imaginaire, mais elle propose aussi dans la *Correspondance* une certaine figuration de la sensation, voire du fonctionnement physiologique en général<sup>883</sup>. À partir de l'enjeu affectif, la sympathie semble donc se constituer peu à peu en matrice épistolaire<sup>884</sup>. Comme proposition explicative, se nourrissant des ressources de l'image,

---

<sup>879</sup> Chez les Grecs, une maladie sympathique est une maladie au cours de laquelle l'affection d'un organe lésé s'étend à une autre zone, laquelle lui est proche par sa nature ou ses fonctions, tandis qu'une maladie idiopathique est circonscrite à une zone précise (voir Patrick Dandrey, art. cit.).

<sup>880</sup> Sur cette substance prétendument miraculeuse, voir Béatrice Fink, « De la poudre de sympathie et de ses effets surprenants », in *Les discours de la sympathie*, op. cit., p. 67-76.

<sup>881</sup> Par exemple à propos de la rémission d'une plaie à la jambe, l'épistolière écrit : « Je ne sais si c'est la sympathie des petites herbes qui me guérit à mesure qu'elles pourrissent en terre. J'avais envie d'en rire, mais les capucins en font tous les jours des expériences » (III, p. 196) avant d'ajouter qu'elle « voudrai[t] bien savoir ce qu'en dit Alliot », médecin ordinaire du Roi.

<sup>882</sup> Freidel, Nathalie, op. cit., p. 632.

<sup>883</sup> Nous en avons aperçu certains aspects à propos des frontières du vivant (voir notre chapitre 4, p. 167-208).

<sup>884</sup> Voir Jean-Pierre Cléro, « Introduction » dans *Les discours de la sympathie*, op. cit., p. XIII-XXXII, p. XXVI : « La sympathie se joue sur le mode épistolaire et sur celui du témoignage inclus dans le récit, précisément parce que ces modes et styles littéraires ouvrent des fenêtres, préparent des écrans, fabriquent des scènes de théâtres, autant

elle permettrait alors d'expérimenter les contours d'un espace qui ne soit ni tout à fait l'espace des atomes ni tout à fait l'espace des choses<sup>885</sup>, mais un « monde de la vie » dont l'épreuve subjective livrerait la mesure sans toutefois en restreindre l'horizon.

## A) La circulation des esprits animaux

S'appliquant au macrocosme comme au microcosme qu'est le vivant, la sympathie a pu, depuis l'Antiquité, signifier toutes sortes d'effets de système ou d'harmonie. Elle a pu aussi se rapporter, plus étroitement et plus récemment, à des phénomènes humains, psychologiques ou moraux, qu'il s'agisse de contagion d'affects, de phénomènes psychiques, normaux ou anormaux, comme dans les cas d'empathie, ou qu'on veuille parler de toutes sortes d'*assimilation*, de *contamination*, de *contagion*, d'*absorption*, d'*identification*, d'*idéalisation*, par lesquelles un psychisme s'imagine en imiter un autre ou croit ressentir ce qu'un autre ressent.<sup>886</sup>

Le régime de l'imagination voire de l'illusion que Jean-Pierre Cléro évoque rapporte dans cette définition contextuelle de la sympathie, Sévigné semble bien en détourner le sens. Il est frappant que l'usage poétique de la sympathie en contexte épistolaire s'empare si massivement d'un soubassement savant, celui de la théorie cartésienne des esprits animaux, qui, si elle est largement dévoyée – nous verrons en quel sens –, demeure un point d'ancrage très fort dans le réel, sans que l'argument de la connivence cartésienne avec Mme de Grignan n'épuise véritablement le sujet. De manière assez paradoxale, au moment même où Mme de Sévigné s'approprie les termes de la théorie cartésienne, arrachant les esprits animaux à leur nature atomistique et autonome<sup>887</sup> et donc à leur opérabilité dans un système explicatif cohérent, elle entend pourtant utiliser leur force expressive, l'expression revêtant dans cette esthétique poreuse, entre monde vivant et monde épistolaire, une fonction profondément exploratoire, voire révélatrice<sup>888</sup>. À la faveur d'une perméabilité entre la théorie cartésienne

---

d'objets par lesquels l'affectivité se réfléchit et se prend elle-même pour objet, épanouissant le mouvement naturel de chaque passion qui est elle-même une impression de réflexion. »

<sup>885</sup> Cléro, Jean-Pierre, *ibid.*, p. XVII et p. XIX : « Si l'on accepte de s'attarder quelques instants sur cet espace de la sympathie, celui-ci réserve quelques surprises. D'abord, la notion de coïncidence d'un affect avec un autre, d'un sujet avec un autre, d'une sensation avec une autre, en tout point comme il est parfois précisé, obtenue par assimilation ou identification, implique la construction d'un espace aux propriétés très différentes de celles des espaces de choses et même des espaces d'atomes, qui connaissent l'antitypie. Si l'on réfléchissait un instant à un espace affectif qui permet une absorption, une assimilation, une fusion de sensations, on n'irait pas parler imprudemment de sensations comme s'il s'agit d'atomes. Les espaces "physiques" ne sont pas les espaces "affectifs", quand bien même ils pourraient coexister et s'articuler les uns avec les autres, et il n'y a aucun lieu de tenir les uns pour plus métaphoriques ou plus imagés que les autres. »

<sup>886</sup> *Ibid.*, p. XV.

<sup>887</sup> Freidel, Nathalie, *op. cit.*, p. 629.

<sup>888</sup> Voir Delphine Reguig, art. cit., p. 518 : « Et c'est bien la finalité de ces reprises cartésiennes : dépouiller la philosophie de sa consistance propre permet d'en faire un vecteur d'émotions entre mère et fille. L'enjeu littéraire des échos à Descartes est de conférer une densité humaine aux concepts théoriques. » On suggèrera plus

d'une part – à partir de quelques emprunts au vocabulaire de Descartes (esprits animaux, petites parties, petits corps)<sup>889</sup> – et, d'autre part, d'autres traditions, antérieures, héritées de l'atomisme antique et de la pensée sympathique<sup>890</sup>, c'est une autre physique que recrée l'épistolière, physique d'autant plus fonctionnelle qu'elle met en rapport lois du vivant et lois épistolaires en consacrant le primat de l'expérience *privée*.

À la fin de l'article 7 des *Passions de l'âme*, Descartes propose la définition suivante :

Enfin on sait que tous ces mouvements des muscles, comme aussi tous les sens, dépendent des nerfs, qui sont comme de petits filets ou comme de petits tuyaux qui viennent tous du cerveau, et contiennent ainsi que lui un certain air ou vent très subtil qu'on nomme les esprits animaux.<sup>891</sup>

Il la complète dans l'article 12 en dessinant le fonctionnement de la communication nerveuse, dans laquelle prennent place les esprits animaux

qui, étant portés par ces mêmes tuyaux depuis le cerveau jusques aux muscles, sont cause que ces filets y demeurent entièrement libres et étendus, en telle sorte que la moindre chose qui meut la partie du corps où l'extrémité de quelqu'un d'eux est attachée, fait mouvoir par même moyen la partie du cerveau d'où il vient, en même façon que lorsqu'on tire un des bouts d'une corde on fait mouvoir l'autre.<sup>892</sup>

Ces éléments, Mme de Sévigné les a sans doute connus de seconde main, par les conversations savantes qu'elle accueillait chez elle à l'occasion<sup>893</sup> ou l'instruction directe de son ami Jean Corbinelli. Peu important le canal emprunté et la distorsion éventuelle des philosophèmes cartésiens, il n'est pas difficile de concevoir la manière dont la *corde tirée* de Descartes a pu alimenter l'imaginaire épistolaire de Mme de Sévigné. Avant d'évoquer la circulation effective des émotions, des sensations ou de l'affection, les esprits animaux

---

précisément que la consistance théorique est *déplacée* – plutôt que dissoute – et réarticulée à l'expression de l'épaisseur existentielle qui surgit par exemple dans l'émotion.

<sup>889</sup> Pour une vue panoramique des apparitions et des usages de la philosophie cartésienne dans la *Correspondance*, voir Delphine Reguig, *ibid.*

<sup>890</sup> Si bien que la fragmentation et l'émiettement, procédés que Delphine Reguig met en valeur, ne nous semblent pas concerner uniquement la pensée cartésienne : ils opèrent à un niveau supplémentaire, entre plusieurs traditions savantes, au service d'un imaginaire synergique qui mobilisent des ressources diverses.

<sup>891</sup> Descartes, René, *op. cit.*, p. 957.

<sup>892</sup> *Ibid.*, p. 961.

<sup>893</sup> Voir par exemple III, p. 13 : « Nous avons présentement une compagnie avec laquelle nous faisons un grand usage de notre raison et de notre raisonnement ; vous savez comme je sais bien écouter, *grâce à Dieu et la vôtre*, comme on dit en ce pays. Car vous m'avez ôté la grossière ignorance sur bien des chapitres à force de vous écouter, et j'en sens le plaisir dans les occasions. Nous avons eu ici une petite bouffée d'homme et de reversis ; le lendemain *altra scena*. M. de Montmoron arriva, qui, comme vous savez, a bien de l'esprit, le P. Damaie, qui n'est qu'à vingt lieues d'ici, mon fils, qui, comme vous savez encore, dispute en perfection, les lettres de Corbinelli ; les voilà quatre, et moi, je suis le but de tous leurs discours. Ils me divertissent au dernier point. M. de Montmoron sait votre philosophie, et la conteste sur tout. Mon fils soutenait votre père ; le Damaie était avec lui, et la lettre s'y joignit, mais ce n'était pas trop de trois contre Montmoron. Il disait que nous ne pouvions avoir d'idées que de ce qui se passait par nos sens. Mon fils disait que nous pensions indépendamment de nos sens : par exemple, nous pensons que nous pensons. Voilà grossièrement le sujet de l'histoire. Cela se poussa fort loin et fort agréablement ; ils me divertissaient fort. »

décrivent donc les forces qui s'échangent à l'occasion de l'écriture épistolaire comme des vibrations, lesquelles se propagent comme une onde de choc, ou comme l'air dans les différentes parties d'un orgue, selon une autre métaphore utilisée par Descartes<sup>894</sup>. Dans le sillage de nos analyses sur la régulation de l'énergie dans l'écriture, la conception des circulations sympathiques comme échanges de vibrations<sup>895</sup> prolongent l'empreinte physique de l'écriture dans la *Correspondance*, et il apparaît de plus en plus nettement au cours de cette étude que cette coloration ne peut se réduire à la « déformalisation<sup>896</sup> » supposée de la lettre sévignéenne ou encore à sa fidélité, là aussi supposée, à la vie affective, qu'elle livrerait « telle quelle ». La reconnaissance de la vibration comme mode de communication à part entière, sous la pression d'un modèle sympathique profondément reconfiguré, consacre la rénovation des rapports entre le corps et l'âme et la place de l'expérience sensible dans l'épreuve de soi et dans la façon d'habiter le monde. Ce mode de circulation est bien sûr au service de l'intensité affective ; Sévigné présente ce rapport de causalité dans une formulation plus qu'explicite : « Je vous aime trop pour que les petits esprits ne se communiquent pas de moi à vous et de vous à moi » écrit-elle par exemple à son gendre le comte de Grignan (I, 289), insistant moins sur l'exceptionnalité du sentiment qui la lie aux Grignan que son efficacité physique<sup>897</sup>. La communauté de sympathie que l'épistolière fonde dans la lettre selon ces principes déplacent donc l'enjeu théorique des esprits animaux : maillons d'une chaîne mécaniste chez Descartes dans l'optique d'une physiologie et d'une psychologie, ils constituent chez Sévigné

---

<sup>894</sup> « Si vous avez jamais eu la curiosité de voir de près les orgues de nos églises, vous savez comment les soufflets y poussent l'air en certains réceptacles, qui, ce me semble, sont nommés à cette occasion les porte-vents ; et comment cet air entre de là dans les tuyaux, tantôt dans les uns, tantôt dans les autres, selon les diverses façons que l'organiste remue les doigts sur le clavier. Or, vous pouvez ici concevoir que le cœur et les artères, qui poussent les esprits animaux dans les concavités du cerveau de notre machine, sont comme les soufflets de ces orgues qui poussent l'air dans les porte-vents [...] » (René Descartes, *Traité de l'homme* dans *Œuvres philosophiques* vol. 1, éd. Ferdinand Alquié, édition corrigée, Paris, Classiques Garnier, 2010, p. 436).

<sup>895</sup> Si nous entendons amplifier l'extension des circulations qui se jouent dans l'écriture sévignéenne, nous suivons bien volontiers Nathalie Freidel lorsqu'elle considère, à travers l'usage sévignéen de la sympathie, le double mouvement qui nourrit l'échange épistolaire, la lettre n'étant pas un simple épanchement unidirectionnel : « Toutefois, si la lettre est au cœur ce que l'eau est à la source, on comprend qu'elle ne doit pas être conçue comme un mouvement initié par un destinataire mais comme un mouvement qui inclut à la fois destinataire et destinataire. La lettre n'a de sens que comme circulation entre ces deux pôles » (*op. cit.*, p. 629).

<sup>896</sup> Voir Cécile Lignereux, « La déformalisation du dialogue épistolaire dans les lettres de Mme de Sévigné », *Littératures classiques*, 2010, n°71 « L'épistolaire au XVII<sup>e</sup> siècle », Gérard Ferreyrolles (dir.), p. 113-128.

<sup>897</sup> L'articulation entre les esprits animaux et la théorie de la sympathie, fondée sur le paramètre de l'intensité, est également au cœur de l'analyse de l'effet d'un discours oral sur les passions. La réaction passionnelle repose en effet sur une correspondance entre la quantité et la mesure du son et la quantité et la mesure des esprits animaux agités lors de l'écoute dans l'âme, que Bernard Lamy qualifie de « merveilleuse sympathie » (*La Rhétorique ou l'Art de parler*, Amsterdam, P. Marrey, 1699, livre III, chapitre XXII, p. 231). Pour cette référence, nous renvoyons à Erec R. Koch, « La contagion des passions, de Descartes à Malebranche », *Littératures classiques*, 2009, n°68, p. 177-188, p. 181.

l'expression la plus active d'une vision synthétique du monde, qui articule des plans et des réalités hétérogènes<sup>898</sup>.

Les esprits devenus sévignéens articulent ensemble les membres, les temps et les lieux dont l'échange épistolaire affronte la distorsion et l'écartèlement. Ils explorent une autre manière de faire corps, à la recherche d'affinités ténues que l'efficacité poét(h)ique de l'écriture rend *vivables*.

Je pleurais amèrement en vous écrivant à Livry, et je pleure encore en voyant de quelle manière tendre vous avez reçu ma lettre, et l'effet qu'elle a fait dans votre cœur. Les petits esprits se sont bien communiqués, et sont passés bien fidèlement de Livry en Provence. (I, 221)

Cette première mention des esprits animaux dans la *Correspondance* intervient bel et bien dans le cadre de l'« écriture de la tendresse », laquelle exprime nettement ce désir de fusion par-delà la distance. Mais l'intérêt de l'extrait réside plutôt, ce nous semble, dans l'articulation entre les esprits animaux et la théorie de la sympathie, en tant qu'elle définit la dimension circulatoire de l'échange épistolaire comme un paramètre vital et une manière de vivre. En effet, outre l'intensité émotionnelle exprimée dans l'extrait, c'est bien la réunion de cet imaginaire épistolaire avec l'existence, dans ce qu'elle a de plus sensible et charnel, qu'un tel extrait accomplit. La communication des esprits soutient le transfert des émotions d'un bout à l'autre du lien épistolaire mais elle suggère aussi les transformations effectives que produit cette circulation sympathique : transformation du corps (les pleurs), transformation de l'expérience du temps – la continuité des pleurs par-delà la diversité des actions implique une suspension de la progression temporelle et une égalisation des reliefs du présent – et transformation éthique de la relation à l'autre, la sympathie ouvrant la voie à l'empathie<sup>899</sup>. Ainsi, l'expression des sentiments filiaux, mais aussi et surtout la manière dont ils engagent la vie tout entière, sa densité physiologique comme ses implications éthiques, paraissent, sous la plume de Sévigné, *informés* par cet imaginaire circulatoire. Partant, la distorsion infligée par l'épistolière aux esprits animaux cartésiens mérite d'être étudiée de près. Car en dehors de l'hypothèse d'une

---

<sup>898</sup> La *Correspondance* interroge donc tout particulièrement l'hétérogénéité du vivant, y compris lorsque celui-ci s'entend comme expérience subjective. Ainsi que le corps, qui synthétise diverses dimensions vitales – chimiques, biologiques, électriques –, l'épreuve éthique du vivant, son appropriation comme « soi », nécessite de constantes transpositions ou traductions, que mettent en œuvre la connaissance et l'exercice de soi.

<sup>899</sup> Voir aussi II, p. 785 : « Il est bien aisé de comprendre la tristesse de vos souffrances [la ruine des Grignan] ; rien n'est plus affligeant. Et pensez-vous que cela n'entre pas dans la composition de ce qui cause le douloureux état où vous êtes ? Ma chère bonne, je vous supplie de croire que je le partage avec vous, et que je sens si vivement et si tendrement tout ce qui vous touche que ce n'est point y prendre part ; ma bonne, c'est y entrer et le ressentir entièrement. »



acclimatation du discours savant au régime familial de la lettre<sup>900</sup>, la liberté prise par Sévigné vis-à-vis de cette bribe théorique porte en elle-même, par le déplacement conceptuel qu'elle implique, la trace d'une éthique singulière, marquée par la circularité et la relation. « Aux antipodes de la définition atomiste, autonome et libre de l'individu selon Descartes, le je de la *Correspondance* apparaît comme une notion duelle, interdépendante et relative.<sup>901</sup> » Nos propres analyses montrent que cette interdépendance ne se joue pas seulement sur le plan de l'ontologie, mais aussi sur le plan éthique et qu'elle concerne ce que nous avons appelé l'épreuve du vivant, dans toutes ses dimensions.

Outre l'éthique relationnelle mise en place par cet imaginaire de la circulation, il s'agit aussi d'engager dans l'écriture le fonctionnement physique des esprits animaux tels que Descartes mais aussi d'autres traditions antérieures en ont conçu les modalités. Autrement dit, Sévigné ne compose pas avec cet emprunt savant une image statique de l'univers épistolaire qu'elle construit, mais compose plutôt une pratique qui y régénèrent ses lois. À partir des esprits animaux émerge par exemple l'idée de détourner leur cours : ravaudant sur la circulation effective de ces éléments subtils dans la pensée cartésienne, Sévigné explore par là la possibilité d'une diversion. « Nous tirerons le rideau sur vingt jours d'extrêmes fatigues, et nous tâcherons de donner un autre cours aux petits esprits, et d'autres idées à votre imagination » (II, 455) écrit-elle par exemple dans une lettre qui commence par une déclaration sympathique des plus serrées<sup>902</sup>. Sous la pression de cette sympathie justement, la diversion en question s'applique aussi bien au texte que l'épistolière est en train d'écrire – le détournement de la pensée impliquant un changement de sujet – qu'à la disposition de l'esprit de Mme de Grignan, par

---

<sup>900</sup> Thèse qui considère l'allusion cartésienne comme un élément hétérogène que l'épistolière s'efforcerait d'adoucir la sévérité et l'incongruité, ce qui suppose de considérer le cadre familial de la *Correspondance* comme un ensemble homogène ou de n'envisager que les cas où ces emprunts nourrissent le discours affectif. À la première possibilité, on répondra qu'à la variété des registres et des tonalités dans la *Correspondance* se superpose la diffraction discursive, à travers les jeux alternatifs du privé et du semi-public (voir Fritz Nies, *op. cit.*). À la seconde, on pourra opposer que les quelques lettres qui mobilisent les esprits animaux ne sont pas toutes des variations sur le thème du manque affectif. Ces réserves n'excluent cependant pas de considérer les modalités de la présence cartésienne en contexte épistolaire, comme nous l'avons fait à propos de l'union du corps et de l'âme (voir *supra*, p. 62-70) et comme le propose Delphine Reguig dans son étude en parlant notamment de « décalage stylistique » et d'effet de « miniaturisation » (« Descartes à la lettre : poétique épistolaire et philosophie mondaine chez Mme de Sévigné », art. cit., p. 513 et p. 514). Plus largement, nuancer la part du travail d'homogénéisation dans l'analyse de ces emprunts s'inscrit dans une relecture de l'application, esquissée au cours de cette étude à propos de La Fontaine, laquelle contribuerait à réviser son statut ornemental.

<sup>901</sup> Freidel, Nathalie, *ibid.*

<sup>902</sup> « Ma très chère bonne, que ne vous dois-je point pour tant de peines, de fatigues, d'ennuis, de froid, de gelée, de frimas, de veilles, d'incommodités ? Je crois les avoir toutes souffertes avec vous. Ma pensée n'a pas été un moment séparée de vous [...] » (II, p. 454).

une action à distance dont l'efficacité morale tient au pouvoir de remédiation de l'écriture<sup>903</sup>. Ainsi, en s'appropriant le mécanisme physiologique des esprits animaux jusqu'à concevoir leur mode de déplacement, l'épistolière ne suggère pas seulement une parenté métaphorique mais tire les conséquences pratiques d'un tel rapprochement dans l'existence humaine et la stylistique imagée de la lettre devient alors une manière de vivre.

## B) Sympathie et communauté épistolaire

La connivence avec la comtesse de Grignan, fervente cartésienne, a souvent été mobilisée pour expliquer la contamination du registre familial par la référence savante. Outre les réserves théoriques que nous avons formulées et au-delà de l'approfondissement que l'emprunt savant requiert dans la perspective d'une écriture sympathique, il nous paraît indispensable de considérer l'« autre » échange épistolaire dans lequel ces allusions apparaissent. Car avec Bussy-Rabutin, l'enjeu de la connivence se déplace de la théorie cartésienne aux modalités de ce qui a reçu le nom de « rabutinage<sup>904</sup> » et, pourtant, la référence aux esprits subsiste. Elle est alors une manière d'aborder la question de l'hérédité, autre forme d'une sympathie devenue épistolaire :

Allons, je le veux, recommençons notre commerce. Vous commencez, dites-vous, à vous raccoutumer à moi. Il y a longtemps que nous n'avons qu'à nous voir un peu pour nous aimer autant que si nous passions notre vie ensemble. Aussi bien y a-t-il quelques petits esprits dans notre sang qui feraient une liaison malgré nous, si nous n'y consentions de bonne grâce. (II, 457, à Bussy-Rabutin)

On voit nettement dans cet extrait à quel point l'effet de superposition entre l'art et la vie résulte de la plus subtile élaboration poétique, celle-ci engageant, ce nous semble, une interrogation sur la forme esthétique que peut prendre la communauté des vivants. En effet, les

---

<sup>903</sup> Voir aussi l'extrait consacré aux esprits *indétournables* que nous évoquions dans notre section « La trace de l'émotion », *supra*, p. 70-75.

<sup>904</sup> Selon un parcours qui confirme nos analyses, le « rabutinage » qualifie tour à tour le lien héréditaire qui se noue entre les deux cousins (voir I, p. 94 et II, p. 336) et la proximité qu'ils engagent dans les lettres qu'ils échangent, laquelle rassemble connivence, esprit et badinage. Mme de Sévigné définit ces caractéristiques dans une lettre à Bussy-Rabutin (I, p. 508) : « Il faudrait que je fusse bien changée pour ne pas entendre vos turlupinades, et tous les bons endroits de vos lettres. Vous savez bien, Monsieur le Comte, qu'autrefois nous avions le don de nous entendre avant que d'avoir parlé. L'un de nous répondait fort bien à ce que l'autre avait envie de dire ; et si nous n'eussions point voulu nous donner le plaisir de prononcer assez facilement des paroles, notre intelligence aurait quasi fait tous les frais de la conversation. Quand on s'est si bien entendu, on ne peut jamais devenir pesant. C'est une jolie chose à mon gré que d'entendre vite ; cela fait voir une vivacité qui plaît, et dont l'amour-propre sait un gré non pareil. » Sur cette notion, voir aussi Christian Garand, « Qu'est-ce que le rabutinage ? », *XVII<sup>e</sup> siècle*, 1971, n°93, p. 27-53 et Pierre Gondret, « Rabutinage et rabutinade : formation et compréhension par la postérité de deux créations suffixales de Mme de Sévigné et de son cousin Bussy », *Le français préclassique 1500-1650*, 1995, n°4, p. 75-95.

« petits esprits » que l'épistolière convoque font se rejoindre le sang comme élément physiologique de la constitution des deux correspondants et le sang en tant qu'il est partiellement partagé par les deux cousins, si bien que le rétablissement de la circulation ne se limite pas au fantasme de l'image. Si la reprise du commerce épistolaire se déploie d'abord en des termes moraux – se raccoutumer, passer sa vie ensemble –, l'évocation du sang et le parcours des différentes réalités que celle-ci permet de saisir grâce à la mobilité des « petits esprits » donnent à la fluidité retrouvée de l'échange l'aspect d'une reconfiguration physiologique, dont le commerce de lettres ne serait qu'un avatar matériel parmi d'autres. Sévigné donne ici, sous couvert de badinerie (« rabutinage » oblige), les modalités des circulations sympathiques grâce auxquelles l'échange épistolaire se perpétue mais surtout qui en circonscrivent l'emprise vitale. Ce type de correspondance court parfois le risque de l'échec, comme par exemple au sujet d'un désaccord qui oppose Charles de Sévigné et sa sœur : « Votre frère l'est fort aussi [triste] à sa garnison ; je pense que la rencontre de vos esprits animaux ne déterminera point les siens, quoique de même sang, à penser comme vous » (II, 879). Malgré la menace de la disharmonie, la lettre fait pourtant de la sympathie une possibilité éthique, une forme potentielle de la communauté des vivants.

Ces fondations héréditaires posées, la sympathie par le sang se voit considérablement approfondie. Envisagé à l'aune des enjeux de l'écriture sympathique, le badinage que cultive Mme de Sévigné à l'égard de son cousin apparaît en effet comme une véritable expérience de pensée dans laquelle la métaphore sert à imaginer d'autres voies relationnelles et d'autres circuits interpersonnels. Dans deux lettres de 1668 adressées à Bussy-Rabutin, avant même que la correspondance avec Mme de Grignan soit initiée donc, Mme de Sévigné plaisante sur la communication du sang en imaginant un transfert de saignée.

[...] je veux savoir auparavant comment vous vous portez, et vous assurer que, par la même raison qui me rendait faible quand vous aviez été saigné, j'ai senti de la douleur de celle que vous avez eue à la tête. Je ne pense pas qu'on puisse porter plus loin la force du sang. (I, 88)

Au reste, j'ai senti votre saignée. N'était-ce pas le 17<sup>e</sup> de ce mois justement ? elle me fit tous les biens du monde, et je vous en remercie. Je suis si difficile à saigner que c'est charité à vous de donner votre bras au lieu du mien. (I, 94)

L'approfondissement qu'opère Sévigné entre le premier et le second extrait révèle la manière dont elle conçoit l'usage de la sympathie en contexte épistolaire. En effet, ce qui apparaît à première vue comme un effet du badinage, lequel caractérise par ailleurs leurs échanges, prend appui sur une véritable expérience de synchronicité. Le transfert de faiblesse et de douleur se joue sur le terrain de la sympathie, laquelle engage une causalité en bonne et

due forme – elle est notamment reproductible, l'épistolière associant deux phénomènes à « la même raison ». En même temps qu'il atteste « la force du sang », un tel rapprochement est non seulement enregistré par la lettre mais aussi exploré sur le plan phénoménologique, l'écriture saisissant ainsi les convergences existentielles et les inscrivant au cœur d'une physiologie partagée. En effet, la théorie de la sympathie donne lieu à une petite déclinaison épistolaire selon que Sévigné en souligne l'effet de compensation, conformément au principe des vases communicants, ou la force de duplication, lorsqu'en l'épistolière se reproduisent les émotions ou les sensations de ses lointains correspondants. C'est ce dernier aspect que suggère l'évocation plaisante de la saignée, pratiquée par Bussy-Rabutin au nom de sa cousine, coup de force médical dont l'épistolière prolongera vingt années plus tard les enjeux familiaux : « Il est vrai que j'eusse été ravie de me faire tirer trois palettes de sang du bras de la Montataire. Elle me l'offrit de fort bonne grâce, et je suis assurée que pourvu qu'une Marie de Rabutin eût été saignée, j'en eusse reçu un notable soulagement » (III, 253)<sup>905</sup>. Mais en activant la course des esprits et du sang en vertu du cousinage Rabutin et en exploitant les oscillations de la sympathie entre théorie de l'hérédité et imaginaire affectif, Sévigné place l'échange épistolaire dans le prolongement naturel, voire organique, des formes physiologiques de la lignée. Plus encore, elle fait de l'écriture le lieu de configuration et de méditation des conditions de cet approfondissement. La sympathie épistolaire régénère en effet les liens du sang en faisant converger monde vivant et monde de la lettre, l'écriture comme épreuve de soi s'avérant le moyen le plus efficace pour interroger les modalités de la communauté des vivants que devient le cercle intime. Dans une lettre où elle regrette que son cousin n'ait pas saisi la légèreté d'un propos qu'elle voulait plaisant, l'épistolière entrevoit les conséquences d'une déroute de la sympathie, qu'elle espère provisoire :

Non seulement je n'ai pas reconnu mon sang dans votre style, mais je n'y ai pas reconnu le vôtre. Si cela durait, nous pourrions nous faire saigner tant qu'il nous plairait, sans crainte de nous affaiblir l'un l'autre. (I, 117, à Bussy-Rabutin)

L'apparition du mot « style » dans ce contexte constitue, ce nous semble, la pierre de touche de l'édifice sympathique sévignéen et de ses enjeux dans l'élaboration d'une continuité

---

<sup>905</sup> Finalement, l'autre Marie de Rabutin étant atteinte d'une fluxion, c'est l'épistolière en personne qui s'acquitte de la saignée en question (III, p. 254) : « [...] il fallut que je payasse en personne le tribut de mon infirmité et d'avoir été la marraine de cette jolie créature. Ainsi, mon cousin, je ne pus recevoir aucun soulagement de sa bonne volonté. Pour moi qui m'étais sentie autrefois affaiblie, sans savoir pourquoi, d'une saignée qu'on vous avait faite le matin, je suis encore persuadée que si on voulait s'entendre dans les familles, le plus aisé à saigner sauverait la vie des autres, et à moi, par exemple, la crainte d'être estropiée. »

entre problématiques vitales et écriture<sup>906</sup>. La disparition de la sympathie qu'évoque Sévigné est solidaire d'une impossibilité à *reconnaître* l'autre comme part de soi-même. Or, ce point de passage, qui articule les êtres entre eux, qui les autorise à communiquer au sens fort, c'est le sang, en tant qu'il dénote la condition vitale dans ce qu'elle a de plus universel et en tant qu'il délimite la communauté voire la personnalité<sup>907</sup>. Partant, à la faveur d'un imaginaire de la lignée qui dépasse largement le statut de métaphore, la sympathie épistolaire permet d'éprouver le style comme forme synthétique de ces deux dimensions existentielles.

### C) Rire épistolaire : entre sympathie et thérapie existentielle

L'incarnation à laquelle procède l'épistolière lorsqu'elle se réapproprie les mécanismes sympathiques au profit d'une stylistique de la lignée ou de la communauté mérite une étude de cas, laquelle servira à la fois d'exemplification et d'approfondissement. Comme thème de la *Correspondance* et phénomène ponctuant l'existence, le rire semble tout à fait préposé aux circulations sympathiques que nous avons mises en avant dans les sections précédentes : il risque par définition de se répandre, devenant alors contagieux. Or, si les esprits animaux ou la sympathie de la lignée jouaient nettement sur les porosités entre monde vivant et monde épistolaire, le rire apparaît avant tout comme une puissante réaction psycho-physiologique, dont l'ancrage physique repose sur la continuité avec les émotions dont nous avons précisé les contours dans le premier temps de notre étude. S'attarder sur le rire le temps de quelques analyses serait donc un moyen de redéployer l'hypothèse d'un travail de l'écriture dans l'expérience vitale et de confirmer la circularité « complète » des transferts que la lettre met en place. En somme, la vie émotionnelle, en tant qu'elle se nourrit de l'interaction entre le corps et l'âme, ne colore pas seulement la poétique sévignéenne à la faveur d'une liberté imaginative qui fait souvent, reconnaissons-le, la singularité du texte. En retour, ces expériences vitales se trouvent éclairées d'un nouveau jour grâce aux liens multiples qu'elles entretiennent avec la

---

<sup>906</sup> Ce serait lire l'association que fait par exemple La Mothe Le Vayer entre le style et l'humeur non pas comme une preuve de la non-pertinence des questions stylistiques au XVII<sup>e</sup> siècle mais, au contraire, comme la marque d'un espace de négociation de l'individualité s'étendant dans l'interaction de l'individu et du monde qui l'entoure et qui le détermine. Voir La Mothe Le Vayer, *Considérations sur l'éloquence française de ce temps*, 1638, cité par Nicolas Laurent, « Du discours à l'œuvre » dans *La Littérarité des belles-lettres. Un défi pour les sciences du texte ?*, op. cit., p. 203.

<sup>907</sup> Sur le rapport entre individualisation et individuation par le style au XVII<sup>e</sup> siècle et la position de cette approche par rapport au débat portant sur le tournant discursif de l'analyse littéraire appliquée aux textes d'Ancien Régime, voir Nicolas Laurent, art. cit. Il y précise notamment que « ce n'est pas parce que l'individuel n'est pas cerné en termes psychologiques qu'il n'existe pas une nature psychique individuelle » (*ibid.*, p. 203).

lettre. Le rire nous apparaît comme le cas exemplaire de la manière dont l'épreuve du vivant est amplifiée par l'écriture en général et étendue aux interrogations morales du « comment vivre ? » en particulier.

Les forces qui animent et font vivre la communauté épistolaire trouvent dans le rire un outil efficace et une occasion pour se raffiner. S'il entretient bien des liens avec l'art épistolaire en tant que celui-ci se déploie comme un art de la conversation, autour des enjeux d'enjouement et de raillerie<sup>908</sup>, le rire apparaît dans la *Correspondance* comme une catégorie mixte, entre l'inscription dans l'existence et les enjeux de son approfondissement – voire son déplacement – dans l'écriture. Sans revenir sur le rôle du rire dans la pragmatique épistolaire<sup>909</sup>, nous voudrions approfondir l'analyse des circuits de la sympathie qui donnent à la valeur anthropologique du rire un nouvel accent. En effet, au-delà de l'enjeu de l'efficacité de l'écriture – bien des récits, par exemple, sont transmis aux correspondants pour *faire rire*<sup>910</sup> et très souvent, l'épistolière s'enquiert des résultats de son entreprise<sup>911</sup> –, voire au-delà du rôle du rire potentiel – escompté, donc, mais aussi convoqué puis repoussé – lequel entretient la dynamique de l'écriture<sup>912</sup>, le rire sévignéen constitue une véritable expérience de la dimension fécondante de la circularité épistolaire. C'est d'abord dans l'exploration des vertus curatives du

---

<sup>908</sup> Voir Mlle de Scudéry, *Conversations sur divers sujets*, II, « De la raillerie », Amsterdam, Daniel du Frêne : « La raillerie, en général, est une espèce de sel qui donne un goût plus piquant à la conversation : et c'est proprement un effet naturel de l'esprit humain. » Un peu plus loin : « [...] ce n'est pas assez de penser plaisamment les choses ; il faut encore qu'il y ait je ne sais quel tour à l'expression, qui achève de les rendre agréables. Et il faut même que l'air du visage, le ton de la voix, et toute la personne en général contribuent à rendre plaisant ce qui de lui-même ne l'est quelquefois pas tant » (respectivement p. 75 et p. 81). Voir aussi l'ouvrage du comte de Shaftesbury, *Essai sur l'usage de la raillerie et de l'enjouement dans les conversations qui roulent sur les matières les plus importantes*, J. van Essen (trad.), La Haye, Scheurleer, 1710. Nathalie Freidel a rappelé l'ambivalence de la raillerie chez les théoriciens de la lettre (Puget de La Serre, Claude Irsou, Paul Jacob, Colomiès), raillerie qui doit faire l'objet d'un bon usage et être réservée aux esprits ingénieux ; elle a montré, en particulier, la manière dont Mme de Sévigné semble se conformer à cette stratégie tout en raffinant la pratique railleuse en glissant ici vers la louange, là vers la satire (« Raillerie et économie dans les lettres de Mme de Sévigné : une solution de crise ? », à paraître dans *Conventions et rituels de la civilité épistolaire* chez Classiques Garnier). Sur le rire méchant, voir Nathalie Freidel, « Le rire de la marquise : folies, lanternes et turlupinades » dans *La première année de correspondance entre Mme de Sévigné et Mme de Grignan*, op. cit., p. 113-128, p. 117, note 1.

<sup>909</sup> Voir Dominique Bertrand, *Dire le rire à l'âge classique*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1995, notamment p. 234-237, où il est question du rôle de l'effet produit dans la réussite de la pragmatique épistolaire. Ainsi, p. 235 : « Les signes écrits qui suscitent l'hilarité conjurent la distance et l'absence : ils matérialisent la réussite suprême du projet épistolaire, instaurant une présence sonore dont l'amplitude excède la relation duelle de l'échange des lettres. » Pour un panorama de la production critique autour du rire, très dynamique depuis une vingtaine d'années, voir Brigitte Friant-Kessler, « Petite anatomie du rire aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles », *XVII-XVIII*, 2013, n°70, p. 21-32.

<sup>910</sup> III, p. 822 : « Je vous envoie ce que m'écrit Beaulieu ; comme cette sottise nous a fait rire, nous espérons qu'elle fera le même effet auprès de vous. »

<sup>911</sup> Voir par exemple I, p. 358 : « Je pense que, pour vous donner le temps de lire tout ce que je vous envoie, la civilité m'obligerait à finir ici ma lettre, mais je veux savoir auparavant si vous n'avez point ri de la rêverie naturelle que je fis à Vitré, en priant ce gentilhomme de basse Bretagne de nous faire vite dîner. »

<sup>912</sup> Voir Dominique Bertrand, op. cit., p. 236.

rire que les termes de cette expérience sont posés. Thématique ancienne, le rire thérapeutique connaît, au XVII<sup>e</sup> siècle, bien des tribulations. La tradition médicale, héritée des recommandations de Rabelais, la tradition moraliste, qui manifeste une attention renouvelée à l'extension temporelle du rire et la manière dont il mobilise à la fois le corps et l'âme, et enfin le raffinement de la civilité, laquelle entend réguler les discordances créées par le rire dans le cadre de la politesse, tout cela compose une situation du rire bien plus nuancée et complexe que le suggère la division proposée par Bakhtine entre un XVI<sup>e</sup> siècle entièrement libéré et goguenard et un XVII<sup>e</sup> siècle répressif et désapprobateur<sup>913</sup>. Dominique Bertrand montre avec finesse qu'au XVII<sup>e</sup> siècle s'opère un glissement du rire curatif – la guérison en étant l'horizon – au rire conçu comme simple adjuvant du divertissement, tandis que le rire médical se restreint aux cas mélancoliques (alors qu'il concernait au XVI<sup>e</sup> siècle toutes les maladies du corps)<sup>914</sup>. Il reste que la tradition médicale a laissé bien des traces sur l'imaginaire du rire et, plus encore ce nous semble, sur la façon d'envisager son emprise physiologique. C'est en tout cas ce que suggère la *Correspondance* de Sévigné, dans laquelle, d'une part, la lecture de Rabelais elle-même est l'occasion d'un rire franc et libre<sup>915</sup> et, d'autre part, le lexique du rire en réhabilite les fonctions médicales, dans la plus pure tradition humorale. Qu'il s'agisse de « mourir de rire », « crever de rire », « éclater » ou encore « pâmer de rire », les lettres mettent régulièrement en scène un corps rieur débordant<sup>916</sup>, expulsant dans un spasme la surcharge d'humeurs ou d'esprits<sup>917</sup>. L'épanouissement vital<sup>918</sup> propre au rire peut d'ailleurs refonder à l'occasion la communauté épistolaire à la faveur d'une révision badine des compliments finaux : « puisque souvent nous avons pensé crever de rire ensemble, faites vos conclusions, et jugez vous-même que je suis avec passion, Monsieur, Votre très humble et obéissante servante » écrit l'épistolière à Pierre Lenet dans une des premières lettres (1649) de l'édition Duchêne (I, 12). L'effet entraînant et *reconstituant* du rire partagé use donc du principe de contagion comme d'une loi physique appliquée à la sociabilité. Dans l'extrait suivant,

---

<sup>913</sup> *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970.

<sup>914</sup> Bertrand, Dominique, *op. cit.*, p. 42.

<sup>915</sup> I, p. 287 : « Il nous a lu aussi des chapitres de Rabelais à mourir de rire. » Par ailleurs, Mme de Sévigné reprend à son compte la devise de l'abbaye de Thélème (II, p. 769, III, p. 364, p. 394 et p. 699). Nathalie Freidel rappelle par ailleurs que le badinage de la *Correspondance* est « concurrencé par un rire grossier, étonnamment désinhibé, qui rattache l'œuvre épistolaire à une tradition gauloise, égrillarde et libre », appartenance qu'elle juge largement sous-estimée et qui fait pourtant une part de la singularité de Sévigné (art. cit., p. 114).

<sup>916</sup> Freidel, Nathalie, art. cit., p. 122.

<sup>917</sup> Chez Laurent Joubert, le rire est associé à une surabondance de sang. Voir Dominique Bertrand, *op. cit.*, p. 39-41.

<sup>918</sup> Voir I, p. 204 : « La Puisieux s'en est épanoui la rate [...] » ; ou, plus significativement encore, II, p. 697 : « Là-dessus sa rate s'est épanouie d'un rire extravagant. »

Mme de Sévigné en esquisse une analyse par la négative, à propos non pas du rire mais de la joie, à l'occasion d'un voyage vers Grignan particulièrement morose.

Nous voyageons un peu gravement ; M. de Coulanges nous eût été bon pour nous réjouir. Nous n'avons point trouvé de lecture qui fût digne de nous que Virgile, non pas *travesti*, mais dans toute la majesté du latin et de l'italien. Pour avoir de la joie, il faut être avec des gens réjouis ; vous savez que je suis comme on veut, mais je n'invente rien. (I, 556)

Cet extrait, qui met en scène une réjouissance ratée, pourrait bien constituer un programme de l'usage de la circulation affective et sympathique dans ce que nous pourrions appeler une « thérapie du rire ». À Bussy-Rabutin, l'épistolière écrit encore : « [...] je ne me réjouis pas bien sans vous, et quand je ris, cela ne passe pas le nœud de la gorge » (I, 142). Par le travail de l'écriture, l'enjeu excède bientôt la question de la bonne compagnie. En réalité, que l'on convoque son efficacité physiologique ou que l'on redoute sa contagion dans un cercle collectif qui échapperait alors au contrôle passionnel, la pensée sympathique apparaît sans cesse lorsqu'il est question de rire : des recommandations de Rabelais dans le prologue du *Quart Livre* au commentaire de Chambers dans l'article « Laughter » de sa *Cyclopaedia* (1728)<sup>919</sup>, dans sa version humorale comme dans sa version cartésienne ou postcartésienne, le rire naît et se propage sans considérer les frontières de l'enveloppe corporelle ou de l'individu par rapport au groupe. Comme libérateur d'énergie, le rire trouve une nouvelle efficacité dans la réfraction épistolaire de la sociabilité, l'écriture redistribuant le surplus de vitalité dans le cadre d'un style somatique.

Je n'ai jamais rien vu de si plaisant que ce que vous m'écrivez là-dessus. Je l'ai lu à M. de La Rochefoucauld ; il en a ri de tout son cœur. [...] L'endroit où vous dites [que M. de Grignan] a deux côtes rompues<sup>920</sup> le fit éclater. (I, 206)

Le circuit présenté ici par Sévigné relève d'abord de la scénographie épistolaire la plus banale : le récit plaisant est transféré de Provence à Paris, puis de Mme de Sévigné à son ami La Rochefoucauld, selon le principe du public secondaire dont Fritz Nies a démontré les ressorts<sup>921</sup>. C'est par cette même voie que le rire est convoyé, en s'amplifiant à l'occasion du transfert géographique, comme si la sympathie impliquait une intensification : « Nous vous souhaitons toujours quelque sorte de folie qui vous divertisse. Mais nous craignons bien que celle-là n'ait été meilleure pour nous que pour vous. » (*ibid.*). Plus encore, la circulation de la « folie » en question et du rire qui lui est associé et qui saisit l'austère La Rochefoucauld engage

---

<sup>919</sup> Cité par Brigitte Friant-Kessler, art. cit., p. 22. À sa suite, nous renvoyons au numéro 56 de la revue *XVII-XVIII*, 2003, consacré à la sympathie.

<sup>920</sup> Les « deux côtes rompues » de M. de Grignan désignent les deux femmes dont il est veuf.

<sup>921</sup> Nies, Fritz, *op. cit.*, p. 36-39 et p. 45-47.



le texte même, qui non content de « relayer » la propagation du rire et la duplication en série des rieurs, s'approprie aussi sa phénoménologie : l'« éclat » du rire est aussi celle de la côte rompue, selon une convergence phonique et imaginaire à partir de l'idée de brisure.

Circuit marqué par l'intensification selon une réaction en chaîne, la sympathie du rire connaît cependant bien d'autres modulations. Il arrive par exemple que Sévigné articule le rire à son pendant inverse, les pleurs, en insistant sur les clairs-obscur des circulations épistolaires et leur fondement anthropologique, à savoir les intermittences énergétiques et émotionnelles de la nature humaine. L'élaboration du pacte épistolaire pendant l'année 1671 semble en être le cadre privilégié.

Il était bien juste, ma bonne, que ce fût vous la première qui me fissiez rire, après m'avoir tant fait pleurer. Ce que vous mandez de M. Busche est original ; cela s'appelle des traits dans le style de l'éloquence. J'en ai donc ri, je vous l'avoue, et j'en serais honteuse, si depuis huit jours j'avais fait autre chose que pleurer. (I, 156)

Autour de la qualification de la cause du rire – l'anecdote de M. Busche –, deux remarques qui reprennent le même motif, à savoir l'alternance du rire et des larmes. La première rend compte de l'effet produit par la correspondante Mme de Grignan sur sa mère et explore donc la dimension interpersonnelle du rire, tandis que la seconde nous place au cœur de la vie émotionnelle de l'épistolière, dans son épaisseur temporelle et charnelle. À travers cette structure d'encadrement, le rire tel qu'il est médité par la lettre se donne comme un point de vue sur les contrastes de l'existence et sa réversibilité affective. Au-delà de son action compensatrice, la thérapie épistolaire à laquelle le rire s'apparente prend également la forme d'une mesure des extrémités dans lesquelles la nature humaine doit parfois s'engager<sup>922</sup>. La circulation sympathique activée par l'échange épistolaire consacre donc la valeur oppositionnelle du rire par rapport aux larmes, mécanisme au cœur du rééquilibrage humoral visé dans la tradition du rire curatif et qui s'étend dans la *Correspondance* au souci de soi<sup>923</sup>.

À propos des postures des rieurs mais aussi du registre qui accompagne cette veine tout au long de la *Correspondance*, lequel s'avère volontiers gaillard, grotesque voire obscène<sup>924</sup>, Nathalie Freidel souligne l'intérêt de l'épistolière pour « l'expressivité corporelle » révélée

---

<sup>922</sup> Dans cette perspective, on suggèrera que dans les lettres de Sévigné, l'articulation entre les larmes et le rire excède très largement la compensation stratégique en vertu d'une régulation de la veine pathétique, lecture que propose Cécile Lignereux dans « L'inscription des larmes dans les lettres de Mme de Sévigné : tentation élégiaque et art de plaire épistolaire » (*Littératures classiques*, 2007, n°62, p. 84-85).

<sup>923</sup> L'épistolière en fait également un usage proprement littéraire, le rire émergeant parfois dans des circonstances inattendues, moins pour dédramatiser ces scènes que pour souligner leur caractère inédit. C'est le cas dans la lettre consacrée à l'incendie de l'hôtel des Guitaut (I, p. 165) : « Mais si on avait pu rire dans une si triste occasion, quels portraits n'aurait-on point faits de l'état où nous étions tous ? Guitaut était nu en chemise, avec des chausses. Mme de Guitaut était nu-jambes, et avait perdu une de ses mules de chambre. »

<sup>924</sup> Freidel, Nathalie, art. cit., p. 120-122.

dans le rire, laquelle revient à « exposer » et « répandre » « l'organisme des rieurs<sup>925</sup> ». À propos de la grossesse de Mme de Grignan, Mme de Sévigné adopte stylistiquement l'enflure physiologique – Nathalie Freidel parle de « fécondité grotesque du style<sup>926</sup> » –, affirmant qu'elle ne souhaite pas trouver, en rejoignant sa fille, « une femme grosse et toujours grosse et encore grosse » (I, 365). Dans cet extrait, il s'agit de provoquer le rire, par un trait d'humour qui exploite l'exagération et la duplication stylistique de l'amplification imaginaire. Rien ne dit que Mme de Grignan ait goûté la formule de sa mère, mais quoiqu'il en soit, l'inventivité que requiert l'échange épistolaire pour « faire rire » par-delà la distance des correspondants transforme la sympathie en un principe d'écriture, le thème de la grossesse contaminant pour ainsi dire la verve sévignéenne. En plus de cultiver la créativité des lettres, l'expérience du rire, que celui-ci soit une visée de l'écriture ou l'objet d'un récit de vie, révèle donc d'une part la plasticité de la langue et d'autre part la modulation de l'existence en fonction d'une phénoménologie souple et communicative. Parce qu'il est confronté au défi de la communication différée, le rire épistolaire exploite certes l'efficacité de la sympathie, qu'elle soit affective ou stylistique, mais il explore également avec elle la prise des interactions avec le monde vivant sur les manières d'être et les manières de vivre.

Vous saurez donc qu'hier vendredi, j'étais toute seule, dans ma chambre, avec un livre précieusement à la main. Je vois ouvrir ma porte par une grande femme de très bonne mine ; cette femme s'étouffait de rire, et cachait derrière elle un homme qui riait encore plus fort qu'elle ; cet homme était suivi d'une femme bien faite qui riait aussi ; et moi je me mis à rire sans les reconnaître et sans savoir ce qui les faisait rire. (I, 304-305)

Dans ce récit, l'épistolière est véritablement surprise dans son intimité. Puisant dans les ressources d'un comique de répétition envisagé au sens propre, la succession, dans la lettre, des rires des différents compagnons épouse le défilé de ces mêmes individus et leur apparition à la vue de l'épistolière. Cette entrée en série reconfigure la forme de vie que Sévigné a bien voulu présenter en tête de l'extrait : d'une solitude silencieuse, on passe à un fracas amical. La sympathie adopte ici une énième modulation, se développant selon le principe des poupées russes, chaque participant dissimulant un autre rieur. Dans ce long enchâssement, le rire est saisi dans sa pure phénoménalité, puisque l'épistolière, contaminée à son tour, en vient à rire sans raison ni appui affectif – elle ne reconnaît pas ses amis – et la circularité mise en branle par la lettre emboîte elle aussi le principe psycho-physiologique du rire contagieux, sa

---

<sup>925</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>926</sup> *Ibid.*

traduction épistolaire – répétition du mot « rire » – et la déformation que cette scène de fou rire généralisé imprime à la tranquillité banale de la vie sévignéenne.

L'usage du rire dans les circulations multiples qui assurent l'interaction entre monde vivant et monde épistolaire selon le principe de la sympathie est donc double : d'une part, le rire épistolaire constitue une véritable mise en pratique de la communication contagieuse élaborée par l'écriture sévignéenne ; d'autre part, dans cette perspective, parce que la question du rire dans la *Correspondance* ne requiert pas seulement une étude de l'efficacité de l'art de plaire épistolaire et qu'elle s'étend à la transformation de l'existence – la vie émotionnelle mais aussi, plus généralement, les formes de vie –, cette thématique constitue un point d'observation privilégié des modulations de la sympathie. Du dévoilement savant (avec les esprits animaux), l'écriture sévignéenne chemine avec la sympathie vers d'autres explorations, au gré desquelles la lettre engage et interroge son pouvoir de présence et d'influence (active et passive) vis-à-vis du monde vivant en approfondissant considérablement le versant énergétique de traditions rhétoriques (enjeu de l'*energeia* notamment) et médicales anciennes (la question de la thérapie en particulier).

#### D) Entre don, influence et remédiation : usages « à distance » de la lettre

Cet approfondissement, Mme de Sévigné l'accomplit en plusieurs sens et les sections précédentes en ont proposé quelques analyses. La dimension circulatoire de l'animation de l'échange épistolaire sous l'influence de la sympathie par exemple – étant entendu qu'il s'agit d'une circulation à double sens – implique de considérer la notion de « communication » épistolaire de manière large, en incluant la variété des formes qui peuvent s'y associer. En écrivant la *Correspondance*, Sévigné crée une matière dont les multiples dimensions – spatiale, temporelle, relationnelle, éthique – composent l'épaisseur phénoménale et existentielle en même temps qu'elles interrogent le statut de la lettre dans l'expérience vitale. En étudiant l'influence de la sympathie dans ces recompositions, nous avons rencontré des problématiques comme l'énergie<sup>927</sup> ou la thérapie, notions capitales car elles entretiennent des liens multiples

---

<sup>927</sup> À cet égard, Constance Cartmill s'entoure de précautions oratoires qui ne nous paraissent pas utiles – « j'admets que volontiers que c'est charger la *Correspondance* d'une forte dose fantasmagorique » précise-t-elle – lorsqu'elle affirme que « [r]amenée à l'échange épistolaire [...] la sympathie devrait fonctionner de sorte que les mots possèdent une énergie en puissance capable de se transformer en un phénomène sensible, en une émotion éprouvée par l'autre ; c'est ainsi que la sympathie saurait traverser les distances, et qu'elle pourrait obvier à une séparation » (« Madame de Sévigné et la théorie de la sympathie » dans *Madame de Sévigné (1626-1696). Provence, spectacles, « lanternes », op. cit.*, p. 277-286, p. 283).

avec l'écriture, et ce, depuis l'Antiquité. Leur singularité en contexte sévignéen mérite d'être encore étoffée : car si, en vertu de la sympathie épistolaire, la lettre permet d'*agir* à distance, ce qui lui confère bel et bien une position dans la chaîne des causalités qui structure l'existence, il reste qu'à première vue, cette action relève au mieux de l'engagement rhétorique de l'épistolière, au pire d'un vœu pieux compensé par la richesse de son imaginaire. La première hypothèse permet de qualifier la puissance du verbe épistolaire, selon des procédés désormais largement commentés par la critique<sup>928</sup>. La seconde hypothèse, elle aussi, est promise à une certaine productivité herméneutique, sur laquelle nous avons appuyé certaines de nos analyses. Mais ces deux options ne permettent pas de saisir nettement cette dialectique de l'immatériel et du matériel qui se déploie dans la *Correspondance* lorsqu'il est question de sympathie et de circulation épistolaire. Le rapport entre la thérapie du rire médiatisée par l'écriture et la thérapie des remèdes envoyés – sous la forme d'échantillons ou de conseils – relève-t-il uniquement de la parenté métaphorique ou se tisse-t-il entre ces deux champs phénoménologiques un autre type de relation, lequel engagerait aussi une certaine conception de la lettre ?

Nous avons insisté sur l'importance de l'imagination et des transferts d'énergie dans l'efficacité de la « mise en présence » accomplie par la lettre dans la *Correspondance* de Sévigné. Le rapport de l'écriture avec la vue empêchée – qu'il s'agisse de Mme de Grignan ou de n'importe quel autre type de privation – puise en effet dans l'activation de l'imaginaire des ressources puissantes, qui font de la lettre une prolongation émotionnelle et existentielle de la vie<sup>929</sup>. Dans ce travail épistolaire, et sous l'influence de la sympathie, Sévigné s'appuie également sur une forte porosité entre la configuration rhétorique de l'expérience vitale et son incarnation, son épreuve, laquelle ne relèverait pas seulement d'une illusion ou d'un effet mais d'une dissémination effective de la présence<sup>930</sup>. Remotivant dans certaines lettres la topique lyrique et narrative des organes vagabonds<sup>931</sup>, Sévigné exploite les circularités de la sympathie pour saisir le potentiel empathique de cette dispersion organique : « Je comprends toutes vos larmes par les miennes » (III, 465) écrit-elle par exemple à sa fille. Mais avant de déplier cette hypothèse de la dissémination, reprenons le raisonnement d'un peu plus haut, en relevant dans

---

<sup>928</sup> L'article de Delphine Reguig, « “Vous êtes encore toute vive partout”. Images et présence dans les lettres à Mme de Grignan », que nous avons déjà cité plusieurs fois, en livre une approche extrêmement synthétique.

<sup>929</sup> Reguig, Delphine, *ibid.*, p. 286.

<sup>930</sup> Nous nous référons ici aux propositions d'Alfred Gell dans *Art and agency : an anthropological theory* (1998), traduit en français par Sophie et Olivier Renaut (Paris, Les presses du réel, 2009), lorsqu'il analyse l'objet d'art comme un objet dont nous inférons la présence d'une personne disséminée. Nous devons cette référence à Hugues Marchal, que nous remercions.

<sup>931</sup> Les organes quittent alors le corps pour « mener une vie autonome », être offerts ou perdus. Voir Hugues Marchal et Anne Simon, « Présentation » dans *Projections : des organes hors du corps*, *op. cit.*

la *Correspondance* la continuité entre transfert matériel et transfert immatériel. Le cas des étrennes de 1680 semble éloquent :

Il faut recommencer par vous remercier, ma bonne, de vos jolies étrennes. Elles sont utiles ; je suis ravie de les avoir, et le temps viendra que je vous en remercierai tous les jours intérieurement. Si elles changent un peu de couleur, je n'en tirerai point de fâcheuses conséquences pour votre amitié. Il n'en est pas de même de mes misérables petites étrennes. Dès que je ne vous aimerai plus, elles deviendront vertes comme du pré. Observez-les bien, ma bonne, je me suis livrée à cette marque indubitable, et sans que je prenne le soin de vous parler jamais de mon amitié, vous en saurez la vérité. (II, 804)

Marque banale d'une coutume de début d'année, le don des étrennes s'inscrit dans une longue série d'envois divers : lettres de tiers surtout, mais aussi vêtements, meubles, papier, accessoires de mode, remèdes médicaux. Indices de l'ancrage biographique des lettres, ces objets constituent surtout, ce nous semble, une occasion pour Sévigné d'interroger la dimension proactive de ses missives. Le dédoublement, le prolongement voire le remplacement de l'écriture par les envois matériels disent autant l'inscription de la *Correspondance* dans la culture matérielle que la reconfiguration du statut du texte épistolaire lui-même, lequel devient un véritable agent<sup>932</sup>. Dans l'extrait qui nous intéresse ici, les étrennes quittent le strict plan de la sociabilité familiale : elles deviennent un témoin de l'affection filiale et, plus encore, un ambassadeur vivant<sup>933</sup> de chacune des correspondantes par-delà la séparation physique. En effet, en précisant qu'elles sont destinées à se transformer au gré des aléas de l'existence, Mme de Sévigné trouve certes un biais pour réaffirmer la profondeur de son sentiment, mais elle engage aussi une conception souple des transferts entre les différents plans de l'existence : vie matérielle et vie émotionnelle convergent sous l'effet de l'écriture sympathique, qui fait du don traditionnel de janvier l'occasion d'un approfondissement de la présence épistolaire en jeu dans l'écriture. Que cet enrichissement du médium épistolaire s'emploie à la gestion de l'absence douloureuse<sup>934</sup> ou qu'il permette, plus généralement, d'envisager la variété des modes de présence – à l'autre et *de* l'autre –, il nous semble pertinent d'y lire le stade ultime de la circularité de la sympathie et de ses effets sur les passages entre monde vivant et monde épistolaire. Dans cette perspective, il faut alors interroger la proximité, commentée par Nathalie Freidel, entre cet usage de la sympathie et la pensée magique<sup>935</sup>. Lorsqu'il propose d'envisager

---

<sup>932</sup> Gell, Alfred, *op. cit.*

<sup>933</sup> La dimension « vivante » se définit alors non pas par son caractère biologique mais selon un critère relationnel. Voir *ibid.*, p. 151-152.

<sup>934</sup> Voir Delphine Reguig à propos de la bague envoyée juste après le premier départ de Mme de Grignan pour la Provence (I, p. 149) : « Le commerce épistolaire investit donc la lettre d'une autre dimension que l'expression strictement verbale. Paradoxalement, la bague comme la lettre pallient une expression verbale défailante qui ne saurait rendre compte d'une douleur qu'on ne peut "dépeindre" » (art. cit., p. 281-282).

<sup>935</sup> Freidel, Nathalie, *op. cit.*, p. 632.

comme « une seule et même chose » ce dont Frazer fait lui deux principes distincts, la magie de similitude et la magie de contact, Alfred Gell se réfère à la théorie épicurienne des émanations selon laquelle

les ombres, les reflets dans les miroirs, les visions, et même les représentations mentales d'objets distants, seraient tous causés par de fines membranes qui se détachent continuellement de la surface des corps et se déplacent en tout sens dans l'espace<sup>936</sup>.

À la fois dons, « images » et « parties » de Sévigné<sup>937</sup>, les objets animent l'échange épistolaire et inscrivent l'écriture dans la continuité de l'existence, non plus seulement comme un relais mais comme une dimension dont la fonction est relationnelle – relation au monde et à l'autre. Grâce à cet horizon critique, on peut désormais saisir la portée des divers « cadeaux » que l'épistolière transmet, notamment à sa fille, sans s'en tenir à une description d'ordre biographique ou sociologique. Ainsi, dans la *Correspondance*, l'efficacité thérapeutique des remèdes transmis telle qu'elle est problématisée et interrogée par la lettre s'enrichit d'une nouvelle dimension, intentionnelle celle-là, laquelle repose sur la trace de la volonté des correspondants. « Je vous envoie aussi ce que j'ai de plus précieux, qui est ma demi-bouteille de baume tranquille » (III, 167) : outre la technique de l'ordonnance utilisée ici sur fond de spéculation médicale<sup>938</sup>, une telle remarque mobilise la vision d'un échange épistolaire qui ne se résumerait pas à un dialogue ou à une conversation mais engagerait aussi l'action physique. Dans cette perspective, la lettre de Sévigné semble faire des ressorts sympathiques de la thérapie médicale un principe épistolaire. Contact, application, ingestion ou simple proximité<sup>939</sup> : la *Correspondance* explore toutes les voies de la présence vive, replaçant ainsi le texte dans la continuité des remèdes de la médecine humorale. Ces usages de la sympathie composent chez Sévigné une véritable théorie de l'effet, et donc, plus largement, une *praxis* de l'écriture. Théorie de l'effet qui émerge par exemple dans cette brève notation de la manière dont le récit

---

<sup>936</sup> Hirn, Yrjö, *The Origins of Art*, New York, Benjamin Bloom, 1971 [1900], p. 293-294, cité par Alfred Gell, *op. cit.*, p. 129.

<sup>937</sup> Alfred Gell utilise cette formule lorsqu'il définit la notion de personne « disséminée » à l'appui des *eidola* lucrétiennes, dont le type d'influence peut être appliqué à celui de la personne disséminée, « quand toutes ses “parties” ne sont pas physiquement réunies mais disséminées dans le milieu ambiant, comme “les rondes tuniques” que les cigales abandonnent, pour reprendre la fameuse formulation de Lucrèce, qui sont à la fois des images et des parties de la créature vivante » (*ibid.*, p. 131). Voir Lucrèce, *De natura rerum*, IV, v. 33-64.

<sup>938</sup> Mme de Sévigné cultive complaisamment cette quête infinie, essayant toujours des remèdes nouveaux. Voir par exemple II, p. 800 : « J'approuve fort que vous soupiez ; cela vaut mieux que douze cuillerées de lait. Hélas ! ma fille, je change à toute heure ; je ne sais ce que je veux. C'est que je voudrais que vous pussiez retrouver de la santé. Il me faut pardonner si je cours à tout ce que je crois de meilleur, et c'est toujours sous le nom de bien et de mieux que je change d'avis. »

<sup>939</sup> Ce sont les quatre procédés d'usage des remèdes sympathiques. Voir Cécile Flourey-Buchalin, *op. cit.*, p. 266-268.

des tribulations de M. de Grignan frappe l'épistolière : « Je vous renvoie la lettre de M. de Grignan. Elle me fait peur seulement dans ma poche ; est-il possible qu'il ait passé par ces horribles chemins ? » (III, 539). L'idée d'une lettre qui irradie par sa force impressive est articulée, on le voit, à sa présence matérielle, sa réalité prosaïque – la mention de la poche le confirme –, association qui tend à constituer la lettre consacrée à M. de Grignan en objet magique. Ce type d'influence s'amplifie dès lors qu'il s'agit de transcender la distance géographique, l'occasion pour Sévigné de raffiner la dissémination des agents dans n'importe quel objet ou entité du monde vivant<sup>940</sup>. Ainsi, la dimension curative d'une bonne compagnie se trouve réinvestie dans la gestion de la vie du corps : « Je vous souhaite quelquefois une de nos soirées, en qualité de pommade de pieds de mouton<sup>941</sup> » (II, 128) ; la pointe obligeant à une conversion ontologique pour le moins acrobatique. La synthèse accomplie par l'écriture sévignéenne « d'un règne à l'autre » se mue parfois en jeu d'écriture, dont l'enjeu « sympathique » ne doit pas être négligé. La période des compliments adressés au comte de Grignan lorsqu'il intègre l'ordre du Saint-Esprit (en 1689) propose une de ces expérimentations stylistiques.

J'envoie un petit saint-esprit à M. de Grignan ; je veux qu'il *voooooooooole* jusque sur son justaucorps justement dans le temps que le courrier qui lui porte son cordon arrivera. (III, 486)

Davantage qu'une esquisse de calligramme, le redoublement de la voyelle *o* sculpte dans la matière épistolaire l'étirement du mot tel qu'il est chanté dans le prologue d'*Isis* de Quinault et Lully, étirement qui s'apparente à une vocalise<sup>942</sup>. Se mêlent alors dans ce jeu d'écriture le registre de la célébration – dans lequel cohabitent la gloire de Louis XIV, responsable de la consécration du comte de Grignan, et celle du comte lui-même –, la thématique de l'envoi du « petit saint-esprit », sorte de doublon des compliments et réplique miniature des insignes et du cordon que le comte sera autorisé à porter et, enfin, l'imaginaire du vol : la colombe – l'épistolière la qualifie ensuite de « petit pigeon » (*ibid.*) –, symbole de l'ordre qui orne l'avert de la croix d'or portée par les membres du Saint-Esprit, vaut donc à la fois assignation valorisante du comte de Grignan et support du voyage des compliments de Paris en

---

<sup>940</sup> C'est ce même rôle que jouent les différentes personnes qui ont la chance de « voir » Mme de Grignan, « médiations » ou « substituts » (Delphine Reguig, art. cit., p. 284). Voir par exemple I, p. 154 : « Je veux voir le paysan de Sully qui m'apporta hier votre lettre ; je lui donnerai de quoi boire. Je le trouve bien heureux de vous avoir vue. »

<sup>941</sup> Produit destiné au soin de la peau. On se rappelle que l'abbé de Choisy s'en sert pour avoir la peau douce et blanche, laquelle contribue à la réussite de son travestissement (*Mémoires de l'abbé de Choisy habillé en femme*, éd. Georges Mongrédien, Paris, Mercure de France, 1966, p. 291).

<sup>942</sup> Expression de Roger Duchêne, note 4 p. 486, III, p. 1389.

Provence. L'étirement du verbe « voler » dans la lettre transforme ainsi le vol de la colombe en lien indéfectible, incarné par la persistance du son vocalique, lequel synthétise la vibration de la voix, l'imaginaire symbolique de l'ordre et sa matérialité. D'*Isis*, l'épistolière ne reprend donc pas seulement un registre, celui de la célébration, mais adopte aussi la synesthésie, signalant par là les trajets accomplis par l'écriture sous l'influence d'une sympathie épistolaire devenue phénoménologie. Malgré leur diffraction et leur hétérogénéité relative, il nous semble que ces traits et notations doivent être saisis ensemble et, au-delà de leur rôle dans l'efficacité rhétorique de l'écriture épistolaire, méritent d'être articulés, aux circulations que la *Correspondance* ne cesse de dessiner entre les différents aspects de l'existence et entre le monde vivant et le monde épistolaire, ce dernier domaine d'intervention de l'écriture sévignéenne servant pour ainsi dire de laboratoire éthique et phénoménologique au premier. Fondée sur le transfert d'énergie, dont on a rappelé la filiation rhétorique et médicale, une telle synthèse réinscrit puissamment l'écriture dans la chaîne des interactions qui forment et influencent la vie physiologique mais aussi la vie morale. En effet, la thérapeutique des corps est aussi une thérapeutique des passions, en vertu de l'inquiétude fondamentale de l'écriture épistolaire et des circulations sympathiques qui lui sont associées : « Parlez-moi de votre gazette de santé, qui est bien la source de mon repos, comme vous dites que la fontaine de Jouvence chez moi serait la source du vôtre » (III, 759).

D'un trait de caractère présumé, l'agitation sévignéenne devient donc un agent de reconfiguration du monde à usage moral. Foucault a largement commenté l'importance de la correspondance épistolaire dans l'éventail des exercices de soi. Les buts visés dans l'écriture pour autrui sont multiples – consoler, corriger, soulager – mais ils ont en commun d'impliquer un retour sur soi :

[La lettre] est quelque chose de plus qu'un entraînement de soi-même par l'écriture, à travers les conseils et les avis qu'on donne à l'autre : elle constitue aussi une certaine manière de se manifester à soi-même et aux autres. La lettre rend le scripteur "présent" à celui auquel il l'adresse. Et présent non pas simplement par les informations qu'il lui donne sur sa vie, ses activités, ses réussites et ses échecs, ses fortunes ou ses malheurs ; présent d'une sorte de présence immédiate et quasi physique.<sup>943</sup>

Cet usage moral de la lettre intéresse la *Correspondance* de Sévigné à condition d'élargir la perspective foucauldienne. Un peu plus loin, Foucault se réfère à Sénèque, lequel évoque dans une lettre la douceur de la présence épistolaire, qui consiste à « retrouver » grâce

---

<sup>943</sup> Foucault, Michel, « L'écriture de soi » dans *op. cit.*, p. 415-430, p. 425.



à « la trace d'une main amie<sup>944</sup> ». Mme de Sévigné semble en fait explorer les implications morales mais aussi poétiques et vitales du paradoxe qui apparaît dans la lettre de Sénèque, à savoir le paradoxe d'une « présence de papier ». D'un lien menacé par un insurmontable déplacement – Sévigné décrit souvent le décalage temporel en termes de dérangement et d'inadéquation –, l'épistolière fait l'occasion d'éprouver d'autres harmoniques, fondées sur la force existentielle de l'imagination et de l'énergie d'une part et le renouvellement de la causalité sympathique au profit d'une interpénétration des différents substrats de la réalité. C'est au prix de cette phénoménologie qu'en-dehors du strict domaine rhétorique<sup>945</sup> et au-delà d'un travail métaphorique et symbolique, la « trace de la main amie » peut acquérir une consistance existentielle et une employabilité éthique. Partant, ce n'est ni plus ni moins que la situation du sujet dans le monde vivant que Sévigné interroge en diversifiant les ressources de la présence des individus, des émotions et des objets, ou, pour le dire autrement, il s'agit pour l'épistolière d'interroger les caractéristiques de l'expérience que constitue le fait de vivre dans le monde et d'interagir avec lui. En l'occurrence, la mise en branle de l'imagination, de l'énergie et de la sympathie permettent de révéler l'intensité de la relation mondaine et l'hétérogénéité de l'existence, dont les différents plans sont mis en rapport par la lettre<sup>946</sup>. Le travail de l'écriture est donc un travail d'ordre moral au sens où il s'adjuge le monde comme une ressource pour agir sur soi et sur les autres ; mais dans ce mouvement de « soutien » et de « soulèvement », pour reprendre le lexique utilisé par Montaigne<sup>947</sup>, c'est la capacité de la lettre à faire de l'existence une configuration du monde – une forme du vivre – qui est engagée.

---

<sup>944</sup> Sénèque, *lettres à Lucilius*, Paris, Les Belles lettres, 1945, tome I, livre IV, lettre 40, §1 (cité par Michel Foucault, *op. cit.*, p. 425).

<sup>945</sup> Sur les enjeux rhétoriques des conseils adressés aux correspondants, voir Cécile Lignereux, « Le conseil, un acte de langage contraire aux bienséances ? », *Cahiers du GADGES*, 2012, n 10 « Impertinence générique et genres de l'impertinence (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles) », Isabelle Garnier et Olivier Leplatre (dir.), p. 451-460 et « Une écriture de la tendresse au XVII<sup>e</sup> siècle. Pour une étude stylistique des lettres de Mme de Sévigné », *op. cit.*, p. 285-300.

<sup>946</sup> C'est au même type de vue traversante que Jackie Pigeaud nous invite dans *L'Art et le Vivant* en s'attachant à retracer une « modalité, aujourd'hui perdue, de connaissance : ici, nul concept qui fixe son objet selon les grandes catégories de l'entendement, mais une rêverie qui saisit la réalité dans la multiplicité globale de ses dimensions, par-delà l'enfermement dans le propre de chaque champ du savoir » (Paris, Gallimard, 1995, p. 12).

<sup>947</sup> Voir le début de ce chapitre 6, *supra*, p. 309.

## Chapitre 8 : La lettre, matière vivante : contours d'une hypothèse

Ce qui m'intéresse toujours, que ce soit pour le rapport entre le corps et l'âme, ou pour ce que j'appelle la relation de l'Art et du Vivant, c'est l'aspect que l'on pourrait dire nodal ou nucléique. Ce sont des nœuds que l'on n'arrête pas de démêler. Ce sont des noyaux qui n'arrêtent pas de germer.<sup>948</sup>

Prenons *les autres* à leur apparition dans la chair du monde. Ils ne seraient pas pour moi, dit-on, si je ne les reconnaissais, si je ne déchiffrais sur eux quelque signe de la présence à soi dont je détiens l'unique modèle. Mais si ma pensée n'est que l'envers de mon temps, de mon être passif et sensible, c'est toute l'étoffe du monde sensible qui vient quand j'essaie de me saisir, et les autres qui sont pris en elle. Avant d'être et pour être soumis à mes conditions de possibilité, et reconstruits à mon image, il faut qu'ils soient là comme reliefs, écarts, variantes d'une seule Vision à laquelle je participe aussi. Car ils ne sont pas des fictions dont je peuplerais mon désert, des fils de mon esprit, des possibles à jamais inactuels, mais ils sont mes jumeaux ou la chair de ma chair. Certes je ne vis pas leur vie, ils sont définitivement absents de moi et moi d'eux. Mais cette distance est une étrange proximité dès qu'on retrouve l'être du sensible, puisque le sensible est précisément ce qui, sans bouger de sa place, peut hanter plus d'un corps.<sup>949</sup>

Au cours des pages précédentes, nous avons souvent évoqué la dimension morale de la *Correspondance*. Après avoir mis au jour quelques articulations saillantes autour de la question du « vivant » et au seuil de notre hypothèse finale, le temps est venu d'apporter une précision quant aux modalités de cet « usage » moral. Si l'on peut dégager des lettres de Sévigné des propositions éthiques ou des « manières » de vivre, ce n'est certainement pas de manière directe, en recomposant une somme d'énoncés. Si la *Correspondance* a à voir avec la pensée morale, c'est au prix d'un déplacement considérable, lequel nous engage à envisager le travail poétique de Sévigné comme lieu et forme de l'émergence de problématiques inédites ou, au

---

<sup>948</sup> Pigeaud, Jackie, *op. cit.*, p. 12.

<sup>949</sup> Merleau-Ponty, Maurice, Préface à *Signes* dans *Œuvres*, Claude Lefort (éd.), Gallimard, 2010, p. 1562.

moins, singulièrement exprimées. Dans ce cadre, la question du « vivant » n'est pas un « préalable » à notre démarche mais elle perce à la croisée de l'expérience vitale et de la puissance synthétique de la lettre, laquelle interroge de front les lois du monde vivant et celles qui régissent le rythme et la forme de l'écriture. Nous avons entrepris de concevoir cette convergence de problèmes sous l'angle des circularités : l'analyse de l'imagination, de l'énergie et de la sympathie a permis de mettre en valeur la productivité poétique et éthique des porosités qui apparaissent d'un champ à l'autre. Le cadre sympathique a notamment retenu notre attention car il constitue à la fois pour l'épistolaire une vision phénoménale du monde vivant et une façon d'envisager son interaction avec lui, en même temps qu'il irrigue, comme principe d'écriture, le déploiement épistolaire. Ces éléments de structure exposés, il est désormais possible d'étudier les circularités entre monde vivant et monde épistolaire de manière plus resserrée, en proposant une vue en coupe de la matière même de la lettre.

L'hypothèse du « texte vivant » engage donc une conception sévignéenne de l'écriture et de sa position dans l'existence. Sa formulation suppose néanmoins de notre part un exercice théorique largement nourri d'une tradition métaphorique héritée de Quintilien et, plus tard, de Montaigne, lesquels ne cessent de confronter le texte – qu'il soit écrit ou lu, comme chez Quintilien<sup>950</sup> – et le monde organique<sup>951</sup>. La productivité critique de ce travail métaphorique est très nette lorsqu'il s'agit d'envisager la phénoménologie de la citation ou de la reprise, comme le propose Antoine Compagnon<sup>952</sup>. Ce dernier élargit d'ailleurs l'application du lexique de la greffe et de l'organe à l'écriture en général, en-dehors du strict domaine citationnel<sup>953</sup>, développement qui le conduit immédiatement à l'écriture autobiographique, celle de Michel Leiris. Et en effet, le travail de découpage et de collage qu'Antoine Compagnon comprend (notamment) au prisme de l'imaginaire organique<sup>954</sup> n'aurait-il pas un rapport privilégié avec

---

<sup>950</sup> Laquelle est assimilée à une opération de digestion, ce qui assure sa supériorité sur l'écoute : « [...] s'il faut que les aliments soient broyés et presque en bouillie, quand nous les avalons, afin de faciliter la digestion, ce que nous lisons ne doit pas être non plus confié tout brut à la mémoire en vue d'être imité, mais par de fréquentes reprises, doit être malaxé et, pour ainsi dire, digéré » (*Institution oratoire*, Livre X, 1, 19, Jean Cousin (trad.), Paris, Les Belles lettres, tome VI, p. 75).

<sup>951</sup> On songe bien évidemment, entre autres, au célèbre « livre consubstantiel à son auteur » – ce à quoi Montaigne ajoute, de manière décisive, « membre de ma vie » (*op. cit.*, II, XVIII, p. 665). Interprétant la métaphore organique en l'amendant d'un degré de distanciation, Marc Fumaroli parle du style « cardiogramme » de Montaigne (« Les *Essais* de Montaigne : l'éloquence du for intérieur » dans *op. cit.*, p. 125-161, note 42 p. 145) et souligne l'importance du « rythme vital » dans l'écriture de soi (*ibid.*, p. 142).

<sup>952</sup> *Op. cit.*

<sup>953</sup> « Mais la greffe d'une citation est-elle une opération si différente du reste de l'écriture ? » (*ibid.*, p. 38).

<sup>954</sup> François Dagognet se situe lui dans le domaine de l'organique et utilise la métaphore poétique. En citant Valéry à propos du travail du poète, il caractérise la création des remèdes comme une œuvre de découpage et d'assemblage : « [...] les éléments, eux aussi éparpillés, appellent des manutentions subtiles qui les décantent et les concentrent ; sans elles, ils ne seraient rien. Il faut torturer les terres et les plantes, tourmenter les minéraux, ouvrir les organes des animaux, en vue de les débarrasser tous de leur humidité et de la terre damnée qui les

l'écriture de soi, et, plus encore, avec l'exercice de soi, au sens d'une problématisation de l'expérience subjective et individuelle dans l'écriture ? Une telle parenté concerne également, chez Montaigne, la gestion de la mélancolie et l'engagement dans l'écriture du modèle cathartique. Ce que Patrick Dandrey désigne comme une « rhétorique de l'analogie entre pathologie du corps et maladie de l'âme<sup>955</sup> » produit en effet des rapprochements fonctionnels tout à fait explicites, en particulier dans les derniers essais<sup>956</sup>, lesquels font plus que jamais du texte une matière vivante mélangée, entre production organique, fabrication de l'esprit humain et forme du moi. En réalité, la démarche de Montaigne, Patrick Dandrey le rappelle, retravaille un mythe, celui de « la fusion entre le corps et le livre, la chair se faisant signe<sup>957</sup> », dont il faudrait interroger l'usage dans la *Correspondance*. Devant les liens intimes qui unissent chez Sévigné l'invention épistolaire et l'exploration de soi, laquelle réhabilite puissamment la dimension physiologique de l'existence, on est en droit de penser qu'à l'image structurante de l'auteur matière de son livre répond chez l'épistolière, et ce, en dehors de tout projet auctorial et au-delà même de la perspective autobiographique, l'expérimentation d'un texte-vie ou *texte vivant*, bref un texte qui dans son élaboration même interroge la forme de l'existence humaine.

#### A) La lettre sévignéenne : une matière sous influence

Au seuil de l'épisode de rhumatisme de 1676, alors qu'elle retient encore le détail du diagnostic, Mme de Sévigné feint d'accuser sa fille de lui avoir transmis le mal, selon un principe que nous aurions pu analyser comme une des multiples formes de la sympathie épistolaire si le passage en question ne recouvrait pas d'autres enjeux : « À force de me parler d'un torticolis, vous me l'avez donné » (II, 224). Peu nous importe de savoir au fond si l'épistolière entend bel et bien ménager sa destinataire en avançant prudemment sur la nature de sa maladie<sup>958</sup> ; un tel argument n'est pas véritablement nécessaire pour constater l'inflexion contagieuse dont peut se parer l'échange épistolaire. Or, c'est sans doute ici la première des dimensions du « texte vivant » que l'on se propose d'envisager en guise d'hypothèse

---

corrompt ou les affaiblit. Les prouesses de l'art reviennent à séparer puis rassembler, extraire puis mêler ; il s'agit toujours d'activer ou de délivrer les forces emprisonnées. » (*La raison et les remèdes*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984 [1964], p. 62-63).

<sup>955</sup> Dandrey, Patrick, « La rédemption par les lettres dans l'Occident mélancolique (1570-1670). Contribution à une histoire de la jouissance esthétique », art. cit., p. 83

<sup>956</sup> *Ibid.*

<sup>957</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>958</sup> C'est la position de Roger Duchêne. Quelques jours plus tard, Sévigné précise : « Je me porte mieux, ma très chère. Ce torticolis était un très bon petit rhumatisme [...] » (II, p. 225).

synthétique des problématiques abordées au cours de cette étude. Si la modulation des lettres de Sévigné par rapport aux codes d'un genre que l'épistolière déplace du champ littéraire à l'écriture privée<sup>959</sup>, constitue un indéniable champ d'investigation, il faut sans doute doubler cette approche d'un autre type de « négociation » épistolaire, celle par laquelle la lettre sévignéenne se dessine « à fleur de vie ». Loin d'être une reformulation de la lettre « vraie » telle que Duchêne la pense, le « texte vivant » ne se réduit pas à une transposition fidèle de l'existence, mais trouve des ressources poétiques et éthiques dans ses lois, sa variabilité voire son aspect chaotique. Aussi le torticolis de 1676, transmis entre les deux pôles de la correspondance, dit-il l'état de santé de l'épistolière – qui intéresse le lecteur comme biographème ponctuel – en même temps qu'il indique la réorientation de la lettre vers le registre corporel, laquelle lettre joue dans la *Correspondance* comme une véritable torsion – redistribution des thématiques abordées, élaboration d'une stratégie d'information-retenue pour gérer l'inquiétude de Mme de Grignan et réorganisation de l'instance scripturale (l'épistolière sera aidée par des secrétaires). Si la lettre sévignéenne est « sous influence », promise aux inflexions imprimées par un événement, un lieu, un correspondant, ce n'est donc pas en raison de son incurable proximité avec la vie envisagée à l'aune de l'absence de projet auctorial et, *a fortiori*, littéraire, c'est plutôt en vertu d'une conscience aiguë des ressources existentielles de l'écriture, lesquelles se déploient notamment à travers les effets de modelage et de déformation qui frappent la lettre aléatoirement et diversement, en fonction de l'humeur ou des circonstances.

Ainsi, un véritable continuum se dessine par exemple entre les lieux habités par l'épistolière, sa sensibilité et son écriture. Nous avons insisté plus tôt sur la puissance de propagation de la noirceur humorale. La lettre recueille cette influence et la prolonge : à propos de celles écrites depuis les Rochers, Nathalie Freidel affirme ainsi que « les lettres bretonnes embrassent la rudesse de cette région comme par contagion ou métonymie<sup>960</sup> », tandis que, par ailleurs, Mme de Sévigné ne cesse de commenter la manière dont le style de vie fait varier la sensibilité.

Voilà bien parlé sur un même sujet. Je vous en fais mille excuses, ma fille ; c'est que, dans une solitude, ces sortes de choses font de l'impression. (III, 682)

Voilà les vraies réflexions d'une personne qui passe une partie de ses jours seule dans de grands bois, où les pensées ne peuvent être que sombres et solides.<sup>961</sup>

---

<sup>959</sup> Freidel, Nathalie, *op. cit.*, p. 541.

<sup>960</sup> *Ibid.*, p. 254.

<sup>961</sup> II, p. 979. À Bussy-Rabutin.

La transformation de l'existence et notamment de la vie subjective *implique* une révolution épistolaire : changement du ton, du flux et du débit de l'écriture. Plus encore, l'adaptation du style épistolaire au mode de vie fait partie de l'acclimatation éthique au bouleversement du vivre. Le second des deux extraits clôt d'ailleurs un développement consacré au chemin accompli par l'épistolière entre son éducation parisienne, au cœur du monde, et sa solitude bretonne présente, un passage qui commence par ces mots : « Je suis ici dans une fort grande solitude, et pour n'y être pas accoutumée je m'en accommode assez bien » (*ibid.*). Le motif de la solitude confère à ce morceau son unité et suggère d'envisager le noircissement des pensées et de la lettre comme une expérimentation dans l'écriture de l'accommodement<sup>962</sup> qu'évoque Sévigné.

La propension du texte épistolaire à prendre le pli du lieu où il s'écrit permet d'ailleurs à Mme de Sévigné d'échafauder une petite théorie de l'écriture par lettres, qui ne se réfère pas explicitement à la discussion du cahier des charges qui lui est contemporain. Cette micro-théorie s'enracine en réalité dans l'expérience vitale elle-même. Ainsi, à propos de la princesse de Tarente et de son « plaisant style », lequel concerne à la fois le domaine du savoir-vivre et celui du savoir-écrire selon une intrication savamment entretenue par Sévigné<sup>963</sup>, l'épistolière indique que la princesse sera présente à Vitré lors de son séjour et revendique par avance sa plasticité subjective sous l'effet d'une compagne qui *impressionne* – au sens premier du terme : « Elle me fera sortir de ma simplicité pour me faire entrer dans son amplification » (II, 917). Dès lors, la contagion qui régit la forme de la compagnie apparaît pour l'épistolière gage d'adaptabilité au monde, manière de l'embrasser et de s'y fondre. En matière d'écriture épistolaire, la question du texte vivant – c'est-à-dire qui s'adapte à l'allure de l'existence en même temps qu'il permet de s'accommoder des circonstances – réapparaît à la faveur d'une explication de texte en acte, alors que Mme de Sévigné rapporte à Mme de Grignan une lettre écrite par une des maîtresses de Charles de Sévigné, Mme de Bagnols, après que celle-ci vient de quitter Paris pour Lyon. « La lettre est figée » (II, 501) affirme l'épistolière ; « On pâme de rire avec moi du style, de l'orthographe » (*ibid.*) poursuit-elle, avant de citer de longs extraits de la lettre puis de commenter « *le cœur pressé* », les « *soupirs* », la « *langueur* » dont Mme de Bagnols accable Charles de Sévigné :

---

<sup>962</sup> Le *Dictionnaire universel* de Furetière indique à l'article « ACCOMMODER » : « on dit aussi, qu'un homme sage doit s'*accommoder* aux temps, aux lieux, aux humeurs, à la capacité des personnes à qui il a affaire pour vivre en repos, dans l'estime. Il faut s'*accommoder* aux choses, quand les choses ne s'*accommodent* pas à nous. »

<sup>963</sup> Notamment à travers ses qualités romanesques, lesquelles ne se réduisent pas à un art de conter (II, p. 131) mais s'instituent en véritable manière d'être – voir par exemple l'anecdote du petit chien (II, p. 159-160).

Il me semble que c'est une chose toute désassortie que de porter dans cette diligence, que tous les diables emportent, une langueur amoureuse, une amour languissante. Le moyen d'imaginer qu'un état si propre à passer le jour dans un bois sombre, assise au bord d'une fontaine ou bien au pied d'un hêtre, puisse s'accommoder du mouvement immodéré de cette voiture ? Il me paraît que la colère, la furie, la jalousie, la vengeance, serait bien plus convenable à cette manière d'aller. (II, 502)

Il y a davantage ici qu'une allusion au topos romanesque de la rêverie bucolique, lequel aurait été trahi et dégradé par Mme de Bagnols et sa propension à se languir dans un lieu peu favorable à l'épanchement et au laisser-aller affectif. Pour éviter la distance du rire moqueur lors de sa réception, pour rallier à sa cause son destinataire, la lettre de Mme de Bagnols eût mieux fait de se laisser envahir par le chahut de la diligence et la vivacité du paysage qui défile<sup>964</sup>. En raillant le caractère figé de la lettre de Mme de Bagnols, Mme de Sévigné ne dénonce pas les postures et les registres de la topique romanesque ; elle en souligne plutôt le mésusage, dans une version pratique de l'*aptum* rhétorique. Car le style épistolaire ne doit pas s'adapter selon elle à son sujet, mais aux conditions existentielles concrètes qui lui donnent vie, celles-ci ne se limitant pas, loin s'en faut, à une disposition affective statique – en l'occurrence, la passion amoureuse. Ailleurs, ce sont les circonstances risibles d'une scène marquée par la confusion qui impriment à la lettre (sévigénienne cette fois), son rythme et son allure. Par exemple au sujet du Coadjuteur :

Le Coadjuteur vous contera les prospérités de son voyage, mais il ne se vantera pas d'avoir pensé être étouffé chez Mme de Louvois par vingt femmes qui se firent un jeu, et qui croyaient chacune être en droit de l'embrasser. Cela fit une confusion, une oppression, une suffocation, dont la pensée me fait étouffer ; tout cela soutenu par les tons les plus hauts et les paroles les plus répétées et les plus affectives qu'on puisse imaginer. (I, 725)

Par une équivoque plaisante, l'étouffement subi par le Coadjuteur le prive de parole lorsqu'il s'agit de raconter l'anecdote à Mme de Grignan. Cette image quasi subliminale d'un Coadjuteur littéralement réduit au silence par les assauts féminins prépare la réussite de la suite du passage : Sévigné exemplifie ensuite la confusion par un art de la superposition syntaxique, qui mobilise tour à tour l'hypotaxe, la parataxe asyndétique, l'accumulation et l'emphase. Dans cette exemplification stylistique, la notation « dont la pensée me fait étouffer » souligne l'importance de la réception dans le dispositif contagieux de l'écriture et en caractérise l'emprise physique. Le texte vivant est aussi un texte qui transforme la vie et altère son cours. Dans une autre lettre, une confusion ponctuelle à propos de deux noms aux sonorités proches,

---

<sup>964</sup> Voiture fait de ce principe épistolaire un remède à usage consolatoire : « Mademoiselle, sans mon fourgon, j'eusse eu, sans mentir, un extrême regret de n'avoir plus l'honneur de vous voir et je crois que j'eusse pensé en vous de meilleur cœur que je ne fis de ma vie [...] Mais vous ne sauriez croire, Mademoiselle, combien les fourgons sont une chose divertissante et quel excellent remède c'est contre une grande passion » (à Mlle de Rambouillet, 13 février 1642, cité par Roger Duchêne, II, note 4 p. 501, p. 1337).

Marignane et Maillane, semble fonctionner métonymiquement pour une tendance plus générale à l'imbroglio qui frappe à la fois l'esprit de l'épistolière et la conduite de sa vie, le motif de l'embarras et de l'embrouillement se répandant dans l'ensemble de la lettre<sup>965</sup>.

En somme, la lettre, telle que pratiquée et pensée par Sévigné dans la critique qu'elle propose au sujet du style de Mme de Bagnols, est donc vivante au sens où elle ne se départ jamais véritablement du cours de l'existence dont elle procède. Or, ce principe de contagion a moins à voir selon nous avec une éthique de la vérité ou de la transparence<sup>966</sup> qu'avec une conception singulière de la position et de la fonction de l'écriture dans l'articulation du sujet et du monde.

## B) La lettre-palimpseste : vivre toutes ses vies

En faisant l'hypothèse de la lettre comme matière « vivante », nous n'entendons pas « biologiser » l'étude du texte mais nous souhaitons suggérer la possibilité d'un ressourcement de l'expérience vitale grâce à l'exploration des liens intimes entre écriture et existence que permet la lettre sévignéenne. La première de ces parentés fonctionnelles concerne la proximité de la matière épistolaire avec l'épaisseur temporelle de l'existence. Dans une des sections précédentes, nous avons mis en valeur le rôle de l'imagination dans le renouvellement et la singularisation de la circularité épistolaire. Cet usage peut d'une part être élargi à la convocation du passé, pour des raisons fonctionnelles que nous avons déjà évoquées<sup>967</sup>. De ce point de vue, la remémoration épistolaire participe de la consolidation de la communauté affective selon des jeux de contagion fortement marqués par la circulation sympathique. Ainsi de la mémoire de

---

<sup>965</sup> « J'ai vu ce matin M. de Marignane. Je l'ai pris pour M. de Maillane ; je me suis embarrassée. Enfin, pour avoir plus tôt fait, je l'ai prié de me démêler ces deux noms. [...] Mme du Puy-du-Fou m'a brouillé la tête, en ne voulant pas que je mène ma petite enfant [...]. Mais, ma bonne, il est question de partir. Un jour nous disons, l'Abbé et moi : "Allons-nous-en, ma tante ira jusqu'à l'automne" ; voilà qui est résolu. Le jour d'après nous la trouvons si extrêmement bas que nous disons : "Il ne faut point songer à partir, ce serait une barbarie, la lune de mai l'emportera." [...] Laissez-nous démêler toute cette triste aventure » (I, p. 517-518). Selon une opposition entre le présent et le passé immédiat, l'enchevêtrement généralisé du 23 mai 1672 contraste avec la « petite symphonie très parfaite » (I, p. 517) vécue la veille chez Mme de La Troche.

<sup>966</sup> Sur cette position, voir Roger Duchêne, « Réalité vécue et réussite littéraire : le statut particulier de la lettre », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1971, n°2, p. 177-194, repris dans *Écrire au temps de Mme de Sévigné : lettres et texte littéraire*, Paris, Vrin, 1982, p. 11-28.

<sup>967</sup> La proximité mécanique entre l'imagination et la mémoire apparaît nettement dans la philosophie cartésienne. Les « traces » laissées par l'activité mémorielle « ne sont autre chose sinon que les pores du cerveau, par où les esprits ont auparavant pris leur cours à cause de la présence de cet objet, ont acquis par cela une plus grande facilité que les autres à être ouverts derechef en même façon par les esprits qui viennent vers eux » (René Descartes, *Les passions de l'âme*, article 42, *op. cit.*, vol. 3, p. 986). Voir notre section consacrée à la trace de l'émotion, p. 70 et sq.



Livry, ravivée par Mme de Grignan, geste que Mme de Sévigné transforme en compliment – « je prends cela pour des amitiés que vous me faites » (III, 369) –, également évoquée quelques lettres plus tard : « Les souvenirs que vous avez de votre petite abbaye me vont droit au cœur ; il me semble que la tendresse que vous avez pour elle est une branche de celle que vous avez pour moi » (III, 392). Un tel passage place la question du souvenir entre deux types de circularité épistolaire : un trajet affectif direct d’abord – « droit au cœur » – puis oblique, la tendresse de Mme de Grignan pour Livry constituant dans la lettre une ramification du lien filial, selon une métaphore arborescente dont il ne faut pas négliger la portée. D’autre part, dans cette perspective, il est nécessaire d’approfondir l’idée de circularité épistolaire dans le sens d’une relation organique entre la lettre et la vie. Autrement dit, l’épreuve du vivant s’enrichirait avec le traitement épistolaire de la mémoire d’une véritable dynamique de décentrement et d’accumulation de strates temporelles, à la manière d’un palimpseste, élaboration dont la lettre sévignéenne propose une mise en forme. Cette image de la stratification, Nathalie Freidel l’a déjà utilisée dans son analyse de la construction de l’intime. Le palimpseste sévignéen a trait pour elle à la mobilité des portraits de soi dans la *Correspondance* et oriente l’élaboration subjective sévignéenne vers la « quête proustienne<sup>968</sup> ».

Les lettres de Mme de Sévigné, au contraire, constituent un palimpseste, une superposition de visages élaborée au cours des années, de sorte que chaque nouveau coup d’œil dans le miroir est en même temps un regard jeté en arrière. Le portrait que l’épistolière trace d’elle-même est profondément inscrit dans le temps, comme le montre ici le va-et-vient entre les erreurs passées, les résolutions présentes et les progrès futurs. [...] Faire son portrait, pour l’épistolière, ce n’est pas s’observer à un moment donné et fixer cette image une fois pour toutes, mais tenter de faire le lien entre les différents moi, passés et en devenir, pour trouver, parmi cette perpétuelle mouvance, l’« invariable »<sup>969</sup> [...].

Cette analyse nous semble être un outil indispensable pour la description de l’écriture de soi. Au-delà de la question du portrait, elle mérite d’être élargie à la manière dont la lettre interroge l’expérience vitale, et notamment ses enjeux mémoriels. Car outre la perspective cartésienne, une dense tradition philosophique fait de la mémoire la pierre angulaire de l’élaboration subjective, de Montaigne à Leibniz (pour le moment qui nous occupe). De l’une à l’autre de ces deux pensées, on oscille du thème de la régulation des passions à celui de la

---

<sup>968</sup> Freidel, Nathalie, *op. cit.*, p. 539. Voir Marcel Proust, *Albertine disparue*, éd. cit., tome IV, p. 125 (cité par Nathalie Freidel, *op. cit.*, p. 539) : « Notre moi est fait de la superposition de nos états successifs. Mais cette superposition n’est pas immuable comme la stratification d’une montagne. Perpétuellement, des soulèvements font affleurer à la surface des couches anciennes. » L’épreuve du vivant telle qu’elle se dessine dans la *Correspondance* se donne comme une expérimentation épistolaire de ces « soulèvements ».

<sup>969</sup> Freidel, Nathalie, *ibid.*

conscience de soi. Chez Montaigne, « [l]a réminiscence intime du passé des passions, notamment de celles caractérisées comme excessives dans leur manifestations et conséquences, est décrite ici comme plus utile et plus adéquate à la régularisation des affects que toute description dans les textes des philosophes anciens.<sup>970</sup> » Chez Leibniz, les « petites perceptions » recouvrent en partie les « traces qu'elles conservent des états précédents », lesquelles *constituent* l'individu « en faisant la connexion avec son état présent<sup>971</sup> ». La fabrique mémorielle de l'individualité par le biais des « petites perceptions » consacre l'élargissement de la subjectivité à une série de liaisons imperceptibles – Leibniz parle de non-conscience – qui enrichissent le rapport au monde et à soi de dynamiques secrètes et d'influences insaisissables. Au-delà du rôle du corps, central dans la théorie leibnizienne des petites perceptions<sup>972</sup> comme dans la morale passionnelle de Montaigne, ces deux points de vue sur la mémoire soulignent à leur manière la dimension palimpsestique ou stratigraphique du « moi ». Cette densification subjective, Montaigne en souligne l'aspect narratif : chez lui, « le passé est convoqué pour féconder la réflexion, le retour sur soi est retour sur une histoire autant que sur un état<sup>973</sup> ». À la croisée de l'aspect émotionnel de la mémoire et de l'enjeu de la constitution du « moi », on pressent que ces types de questionnements méritent une investigation en contexte épistolaire. Si la question a largement été traitée dans le domaine des écrits mémorialistes<sup>974</sup>, elle n'a été qu'effleurée à propos de l'épistolarité et, en particulier, à propos de la *Correspondance* de Sévigné. L'inscription des lettres de Sévigné dans l'urgence et, parfois, le prosaïsme du présent incite en effet à minorer la convocation du passé, ou, du moins, à n'évaluer son rôle qu'à l'aune de la thématique de la séparation. Or, d'une part, si les allusions au passé prennent dans la *Correspondance* une coloration émotionnelle, c'est, au-delà même du rapport à Mme de Grignan, que la mémoire relève de la stabilisation de la « substance affective<sup>975</sup> » de

---

<sup>970</sup> Ferrari, Emiliano, *op. cit.*, p. 268. La mémoire joue un rôle important dans le déploiement des passions compensatrices (*ibid.*, p. 269-270).

<sup>971</sup> Leibniz, Gottfried Wilhelm, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, éd. Jacques Brunschwig, Paris, Flammarion, 1990, « Préface », p. 42.

<sup>972</sup> Papasogli, Benedetta, *op. cit.*, p. 105.

<sup>973</sup> Beugnot, Bernard, « Morale du repos et conscience du temps », art. cit., p. 183. L'art de vivre de Montaigne inclut l'assimilation du passé.

<sup>974</sup> Voir par exemple Frédéric Briot, *Usage du monde, usage de soi : enquête sur les mémorialistes d'Ancien Régime*, Paris, Éd. du Seuil, 1994 ; Emmanuèle Lesne-Jaffro, *La poétique des mémoires : 1650-1685*, Paris, Champion, 1996 ; Nadine Kuperty-Tsur, *Se dire à la Renaissance : les mémoires au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Vrin 1997 ; Dominique de Courcelles (éd.), *Mémoire et subjectivité (XIV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles) : l'entrelacement de memoria, fama, historia*, Paris, École des Chartres, 2006.

<sup>975</sup> Pour reprendre la formule de Benedetta Papasogli à propos du rôle de la mémoire chez Saint-Évremond (*op. cit.*, p. 45-46).

l'individu. À propos de sa vie aux Rochers, qu'elle quittera pour Grignan, Mme de Sévigné écrit ainsi :

Mon fils, sa femme, cette maison agréable, du monde quelquefois, des livres, des conversations, des promenades, et le carême à Rennes, tout cela se trouvera passé, et en même temps une partie de la vie ; c'est ce qui est fâcheux à ceux qui ont déjà beaucoup vécu, mais il faut avoir du courage. (III, 680)

Du discours sur la vieillesse que tient ici l'épistolière se dégage la consistance vitale de l'assimilation subjective du passé – le fait qu'il devienne « une partie de la vie » –, la mémoire ne se limitant pas à constituer le passé comme passé mais à lui donner sens au cœur de la vie présente<sup>976</sup>. C'est à ce jeu d'allers-retours, à cette « dialectique de continuité et de discontinuité<sup>977</sup> » que participe pleinement la *Correspondance*.

a. *La vivacité du souvenir ou l'autre vie que l'on porte avec soi*

Si l'évocation du passé semble solidement articulée aux problématiques vitales qui agitent l'existence sévignéenne, c'est d'abord en raison de son caractère vif, sensible voire douloureux. Cette vivacité – au sens de la chair à vif ou d'une plaie « à vif » – relève de deux types d'explication distincts : le souvenir douloureux s'attache d'abord à la thématique de la séparation, les premières lettres de 1671 constituant en cela une sorte de cadre programmatique quant à l'inscription mémorielle de l'émotion. D'autre part, le souvenir s'ancre dans la vitalité imaginative, laquelle devient dans les lettres, au-delà du caractère de l'épistolière, une véritable ressource pour l'écriture. Dans ce cadre, la mobilisation du souvenir par la pensée et son apparition dans l'écriture contribuent solidairement à faire « revivre » le passé : « Hélas ! vous vous souvenez de cet adieu triste et cruel que nous fîmes dans ces champs ? Il est encore bien présent à mon imagination, et je ne puis y tourner ma pensée sans me retrouver quasi au même état » (II, 471). Pourtant, la thématique du souvenir douloureux semble excéder le domaine biographique ou psychologique. À bien des égards, elle participe de ces circularités qui composent la profondeur du texte sévignéen, laquelle sonde les différentes strates de l'expérience vitale : « Je me souviens sans cesse du passé, dont le présent et l'avenir ne me consolent point. Voilà un champ bien ample pour exercer un cœur aussi tendre et aussi peu fortifié que le mien » (II, 182). Si l'épreuve du vivant implique bien de porter avec soi toutes

---

<sup>976</sup> Cette présence du passé en lien avec son emprise physique, Merleau-Ponty la glose ainsi : « Le rôle du corps dans la mémoire ne se comprend que si la mémoire est, non pas la conscience constituante du passé, mais un effort pour rouvrir le temps à partir des implications du présent [...] » (*Phénoménologie de la perception*, éd. cit., p. 211). Cet effort est à relier à la place primordiale de l'oubli et de la distance dans la constitution de la mémoire sévignéenne ; sur ce point, nous renvoyons à Nathalie Freidel, *op. cit.*, p. 648-649.

<sup>977</sup> Papasogli, Benedetta, *op. cit.*, p. 45-46.

ses vies antérieures, le travail épistolaire donne à cette dimension une matérialité textuelle. Il faut alors revenir à La Fontaine et, plus précisément, à la figure de Philomèle, dont nous avons déjà analysé l'usage lorsqu'il s'agit pour l'épistolière d'explorer la forme du vivant. Il faut alors reprendre là où nous l'avions laissée l'application furtive de la fable « Philomèle et Progné », à travers laquelle une réflexion poétique et éthique sur le mécanisme du souvenir émerge, dans un jeu de proximité et d'écart par rapport à La Fontaine et ses sources. Rappelons l'extrait en question :

Je partirai pour la Bretagne quand j'aurai fini vos affaires ici ; je ne pourrais pas y vivre en repos sans cela. Je suis de votre avis sur ce que dit Philomèle, mais quand on ne saurait trouver de lieu qui ne fasse souvenir, ou qu'on porte si vivement le souvenir avec soi, on est à plaindre. (I, 742)

Sévigné reprend ici, dans les pas de sa fille, les arguments qu'oppose Philomèle à sa sœur dans la fable de La Fontaine. Alors que Progné lui rappelle le souvenir ardent de la fureur de Térée, dont Philomèle subit la violence, cette dernière confirme son choix de rester éloignée des hommes et du monde.

Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage  
Qui fait, reprit sa Sœur, que je ne vous suis pas :  
En voyant les hommes, hélas !  
Il m'en souvient bien davantage.<sup>978</sup>

Écarter les hommes de sa vue pour atténuer – ou vivre avec ? – la vivacité du souvenir, c'est une leçon que tente de s'approprier l'épistolière ; du moins en perçoit-elle l'urgence dans le cadre d'une morale pratique. La lettre de Sévigné propose un élargissement : des motivations de Philomèle – s'éviter la vue des hommes – aux lieux, quels qu'ils soient, puis à « soi », la contagion des moteurs du souvenir à la vie entière déploie les ramifications matérielles de la mémoire en même temps qu'elle signale l'engagement du sujet vivant tout entier dans l'acuité du souvenir. Un souvenir brûlant emporte tout l'être. Or, les conséquences de la superposition de la présence passée de Mme de Grignan, des moments passés avec elle, et de l'existence actuelle sur l'expérience subjective mais aussi sur la vie quotidienne – son allure, sa tonalité – semblent inséparables du détour par la fable de La Fontaine, un cheminement textuel symptomatique de l'articulation entre poétique du texte vivant et éthique de l'existence chez Sévigné. L'épistolière se saisit du suspens ménagé par la fin du vers de La Fontaine, « bien davantage », grâce à laquelle la fable laisse deviner l'horreur des sévices subis par Philomèle, et elle lui donne un contenu, ce qui fait basculer l'histoire de Philomèle de la figure d'emprunt à la méditation sur « l'autre vie » que constitue la mémoire. D'une certaine manière,

---

<sup>978</sup> *Fables*, III, v, éd. cit., v. 21-24, p. 127.

l'épistolière délivre de la fable une autre vérité, celle de la permanence du souvenir dans la vie présente quand bien même le passé serait révolu ou ses avatars rejetés à bonne distance. Sévigné formule à l'appui d'une double expérience – expérience de lecture et expérience de la vie et notamment de la séparation – ce qui échappe irrémédiablement à la Progné de la fable, à savoir que le souvenir douloureux de la violence de Térée ne s'atténue pas avec le temps ; Philomèle le porte avec soi pour la vie. Tout au plus peut-elle apprendre à vivre avec lui et c'est précisément ce que Philomèle a entrepris en décidant de quitter les mondanités de la ville pour la solitude des bois, un peu à la manière dont la princesse Philomèle se transformait chez Ovide en rossignol, le chant de l'oiseau venant suppléer le langage articulé consécutif à la perte de la langue. Or, précisément, Sévigné fait de la langue le lieu de la méditation sur le souvenir, qui est sa manière à elle de vivre contrariétés et impuissances.

Plus encore, les deux formes de l'application – identification avec Philomèle et prolongation voire amendement de sa réflexion sur le souvenir – proposent un parcours herméneutique et moral marqué par la tension que la présence du passé crée au cœur de l'expérience vitale : une tension qui ne naît pas seulement de l'hétérogénéité temporelle que crée le souvenir, selon un passé conçu comme résurgent, mais qui repose également sur la disparité phénoménale des supports du souvenir, lequel est d'autant plus vif qu'il hante chacun des aspects de l'existence, de la tournure de la pensée au plus simple objet. Cette chaîne sensible rend compte des modalités différenciées de toutes les vies que l'épreuve du vivant mobilise ; or c'est l'écriture qui en assure, semble-t-il, le liant. Pour l'épistolière, l'application prend alors, ce nous semble, l'allure d'un exercice d'empathie envers elle-même<sup>979</sup>, modulation émotionnelle étonnante d'une pratique traditionnellement affiliée à la convention rhétorique de la conversation et de l'honnêteté. Sur un plan strictement poétique et éthique, la vivacité du souvenir dépend donc moins de son intensité émotionnelle ou, du point de vue de l'épistolière, d'une capacité imaginative personnelle, que de la polymorphie des vies passées qui demeurent à l'état de traces ou de points lumineux à la surface des choses, des lieux et des personnes qui les ont occupées<sup>980</sup>. Ainsi, lorsqu'il s'agit de constater, dans le sillage de Philomèle, que le souvenir s'empare de l'ensemble des dimensions de l'existence<sup>981</sup>, la dissémination de la vie

---

<sup>979</sup> Nous adaptons ici les réflexions de Gloria Origgi à propos de l'autobiographie analysée comme « empathie envers soi-même » dans « L'empathie est-elle une compétence sociale ? » dans *Empathie et esthétique*, Alexandre Gefen et Bernard Vouilloux (dir.), Paris, Hermann, 2013, p. 57-70, p. 66-65.

<sup>980</sup> Voir I, p. 160 : « Un souvenir, un lieu, une parole, une pensée un peu trop arrêtée, vos lettres surtout, les miennes même en les écrivant, quelqu'un qui me parle de vous, voilà des écueils à ma constance, et ces écueils se rencontrent souvent. »

<sup>981</sup> Voir I, p. 199 : « Il n'y a point d'endroit, point de lieu, ni dans la maison, ni dans l'église, ni dans le pays, ni dans le jardin, où je ne vous aie vue. Il n'y en a point qui ne me fasse souvenir de quelque chose de quelque manière

passée dans les réalités présentes complexifie considérablement ce qui pourrait s'interpréter comme la « douleur de l'absence ». Celle-ci provient au moins autant d'une vie empêchée que de la permanence de cette autre vie au-delà de ses bornes temporelles, permanence à laquelle se greffe ensuite le dysfonctionnement – par exemple, l'éloignement de la fille – qui fait du présent une réalité qui claudique. Le souvenir déçu ou trahi tel qu'il est pensé par la *Correspondance* rend compte quant à lui d'un autre type de dysfonctionnement : la disparition des repères passés compromet la possibilité d'accueillir dans le présent un temps reculé.

Je ne connaissais point la Normandie ; je l'avais vue trop jeune. Hélas ! il n'y a peut-être plus personne de tous ceux que j'y voyais autrefois ; cela est triste. Je n'y ai pas même trouvé la crème de Sotteville dans les mêmes petits plats de faïence, qui faisaient plaisir. Ils sont devenus des écuelles d'étain ; je n'en veux plus. (III, 588)

Le palimpseste existentiel que fait émerger l'exercice mémoriel nécessite des points de communication entre ses différentes strates. En cela, l'écriture, appuyée par l'imagination, s'avère l'outil le plus efficace, même sur le mode mineur lorsque les points d'appui du passé se dérobent à la vue. Devant la disparition des personnes d'autrefois, la lettre se réoriente vers la banalité des objets quotidiens de la Normandie – crème et plats –, lesquels se voient transmués en icônes puissantes, capables d'incarner à elles seuls la fabrique du passé. De la discontinuité irrémédiable des différentes strates de l'existence, celle-là même qui génère la tristesse de l'épistolière, la lettre passe à la sensualité toujours vive de la crème de Sotteville et des plats de faïence par-delà même leur inaccessibilité matérielle, et d'autant plus vive, précisément, qu'elle s'oppose à la platitude morne et dure des « écuelles d'étain » du nouveau monde normand. Dès lors, il apparaît que l'écriture sévignéenne interroge la manière dont les anciennes vies que constituent les moments passés s'articulent à l'existence présente. Dans le cas de la Normandie, la lettre semble compenser, sur le mode de la célébration fétiche, la réanimation du passé, rendue impossible par la transformation des coutumes locales et la disparition des fréquentations d'antan. Mais d'autres passages suggèrent une exploration plus serrée de la vibration du passé au cœur de l'existence présente. Au sujet de la mort de l'abbé de Coulanges, dont elle était très proche, Mme de Sévigné écrit à Moulceau :

Je l'ai pleuré amèrement, et le pleurerai toute ma vie, et non seulement l'Abbé, mais l'abbaye, cette jolie abbaye où je vous ai mené, qui vous fit faire un joli couplet sur les chemins, et où mon fils, par un enthousiasme qui nous réjouit, assis sur un trône de gazon, dans un petit bois, nous dit toute une scène de *Mithridate* avec les tons et les gestes, et surprit tellement notre modestie chrétienne que vous crûtes être à la comédie, alors que vous y pensiez le moins. (III, 330)

---

que ce soit. Et de quelque façon que ce soit aussi, cela me perce le cœur. » La diffraction du souvenir dans des lieux et des objets divers, son incarnation protéiforme, font du monde matériel une matière lancinante, douloureuse, dont la lettre énumère les avatars dans une litanie aussi entêtante que le chant des rossignols de Livry.

À première vue, le contenu du souvenir agit comme une simple diversion sur un mode compensatoire, la thématique de la comédie redressant la tonalité chagrine de la lettre. À ce mécanisme se superpose la déploration de la perte, le souvenir de Charles de Sévigné jouant *Mithridate* incarnant les réjouissances emportées aussi bien par le passage du temps que par la passation de l'abbaye de Livry<sup>982</sup>. Plus encore, il nous semble que la lettre considère non pas seulement ce que le souvenir dit en tant que souvenir – le chagrin causé par la mort du *Bien Bon*, l'insurmontable anéantissement du monde de Livry – mais la manière dont la convocation du passé révèle l'emprise mémorielle de l'épreuve du vivant. Ainsi, cheminant peu à peu vers le souvenir du fils grâce à une écriture qui progresse de proche en proche – la construction syntaxique en parataxe et en hypotaxe ne cesse d'ajouter des propositions ou syntagmes et de relancer la vision –, le passage redéploie l'événement créé alors par Charles de Sévigné et rejoue l'effet de surprise provoquée par son improvisation de *Mithridate*. Si le plaisir éprouvé à Livry reste disponible dans la vie émotionnelle que met en mouvement la lettre, ce n'est donc pas seulement au titre d'événement reculé et lointain : c'est aussi en tant qu'il continue d'infuser dans l'existence, d'y distiller son pouvoir d'enjouement et ses caractéristiques propres, lesquelles sont toujours bien vivantes, intactes dans leur vivacité même, malgré la perte regrettée de la société amicale de Livry<sup>983</sup>.

Dans la *Correspondance*, l'évocation des souvenirs ne consiste donc pas en une exhumation du passé mais relève de l'exploration d'une existence diffractée, disséminée dans chacun de ses sédiments<sup>984</sup>. Dans ces exercices mémoriels, il s'agit de débusquer ce qui, du

---

<sup>982</sup> Voir Roger Duchêne, III, note 1 p. 325, p. 1304 et note 2 p. 759, p. 1516.

<sup>983</sup> Celle-ci semble d'ailleurs constituer le pivot de l'exercice de soi dans la remémoration dans la *Correspondance*, tant les enjeux que le souvenir de Livry soulève sont à la fois approfondis et divers. Dans le cas de la scène de *Mithridate*, la lettre interroge le passé comme force agissante – toujours agissante –, l'événement de la surprise étant perpétué par l'écriture. Dans un autre extrait consacré à Livry, c'est l'effet de stase et la disparition du nuancier temporel que l'épistolière mobilise à travers le souvenir ; elle rend compte de manière un peu plus précise encore de l'intime coïncidence du sujet avec les versions passées de soi : « J'ai trouvé plaisant, comme vous, tout ce que nous avons pensé et senti sur notre petite abbaye ; ce tour d'imagination tout pareil est une chose rare. Vous l'appellerez enfance, folie, faiblesse, tout ce que vous voudrez, mais il est vrai que ces Sanguin, ce Villeneuve, l'idée du vieux Pavin, ces anciennes connaissances se sont tellement confondues avec notre jardin et notre forêt qu'il me semble que c'est une même chose, et que non seulement nous la leur avons prêtée, mais qu'elle est encore à nous par l'assurance d'y retrouver encore nos meubles et les mêmes gens que nous y voyions si souvent » (III, p. 773).

<sup>984</sup> De ce point de vue, « coincé entre deux chapitres qui sont, eux, fascinants et inépuisables : d'une part la conception objective de la mémoire, toujours vivante à la Renaissance dans les derniers développements des mnémotechniques, qui se configurent désormais comme un système universel d'organisation du savoir par images ; d'autre part, la conception subjective qui, au tournant du siècle des Lumières, fera de la mémoire personnelle le lieu d'un ressourcement de l'être », « le Grand Siècle augustinien » fait apparaître une réelle productivité sur le plan de l'attachement mémoriel de l'individu, dans des formes sans doute mineures et modestes, entre littérature et éthique (pour les citations : Benedetta Papisogli, *op. cit.*, p. 9).

passé, travaille encore l'expérience vitale – sensualité d'un objet, plaisir d'une compagnie ou étonnement d'un coup de théâtre – pour en faire une partie de soi-même<sup>985</sup>.

b. *Quelques remarques sur les lettres anniversaires*

L'étude du tissu mémoriel que composent peu à peu les lettres pose à nouveaux frais la question du type de lecture à laquelle procède l'herméneute d'aujourd'hui, alors même qu'il entre dans la *Correspondance* par effraction et qu'il hérite, de surcroît, des vicissitudes passées quant à la réception du texte. Les études actuelles privilégient la lecture au long cours<sup>986</sup> et ne se satisfont pas des saillies et des morceaux de bravoure qui ont longtemps cantonné la réception critique aux louanges vagues voire à une fascination peu productive<sup>987</sup>. Or, l'exercice de la mémoire pratiqué par la lettre implique nécessairement cette approche englobante, seule à même de rendre compte des interactions entre l'expérience vitale de l'accumulation des souvenirs et l'enrichissement de l'écriture à son contact. Si nous avons souligné jusqu'à présent la manière dont convoquer le passé dans la lettre revient à éprouver la persistance de ses vibrations au sein de l'expérience présente selon la forme du palimpseste, il faut s'arrêter sur un des points d'observation à partir desquels Sévigné problématise la présence du passé. La *Correspondance* est en effet émaillée de notations au sujet de dates anniversaire diverses, lesquelles incarnent de manière exemplaire les jeux du continu et du discontinu propres à l'épreuve du vivant en contexte épistolaire. À première vue, ces remarques reflètent banalement la dimension quotidienne de l'écriture sévignéenne, laquelle croise fatalement sur sa route les étapes marquantes du calendrier. Toutefois, force est de constater d'emblée que dans ces lettres, la vivacité du souvenir, dont on a déplié les enjeux et précisé le sens dans la section précédente, prend un aspect singulier : ces jours particuliers constituent autant d'occasions d'évaluer les modalités de la présence du passé.

---

<sup>985</sup> On pourrait comparer cette méditation du passé à la pratique des *hupomnêmata* antiques, que Foucault commente et qu'il réunit avec la forme de la correspondance dans une réflexion sur l'écriture de soi. En effet, à la manière des *hupomnêmata*, lesquels permettent de collecter les enseignements extérieurs prodigués par les lectures réalisées et à les digérer en soi, les lettres de Sévigné assimilent les vies antérieures au sein de l'épreuve de soi. Devant le risque de voir les moments passés se figer en bribes de soi inaccessibles et inintelligibles, la lettre souligne la continuité qui les relie à l'expérience vitale présente, tout comme, dans les *hupomnêmata* antiques, « l'écriture transforme la chose lue ou entendue “en forces et en sang” » (Michel Foucault, « L'écriture de soi » dans *op. cit.*, p. 415-430, p. 422).

<sup>986</sup> Sur un terrain pourtant associé, traditionnellement, aux morceaux de bravoure, celui des récits, l'étude de Laure Depretto (*op. cit.*) s'attache pourtant à mettre en valeur les effets de redite, de reprise, de réécriture ou de transformation, autant d'éléments qui n'apparaissent pas lorsqu'on sélectionne tel ou tel extrait sur la base de saillies stylistiques qui occultent l'hétérogénéité des lettres et la dimension évolutive de l'édifice épistolaire.

<sup>987</sup> Voir Cécile Lignereux, « Une écriture de la tendresse au XVII<sup>e</sup> siècle. Pour une étude stylistique des lettres de Mme de Sévigné », *op. cit.*, notamment p. 306-308.



Un double exergue particulièrement singulier place la célébration des dates anniversaire sous le signe de la manie. Après avoir souligné en tête d'une de ses lettres que la date du jour, le 29 janvier (1672), correspond au jour de saint François de Sales et à la date du mariage de Mme de Grignan, Sévigné ajoute en effet une seconde remarque : « Voilà ma première radoterie ; c'est que je fais des bouts de l'an de tout » (I, 425). Le lecteur est ainsi prévenu. Derrière l'allusion à la vieillesse qui cultiverait chez l'épistolière des idées fixes, les passages mobilisant de tels anniversaires dévoilent un aspect important de la fonction mémorielle dans l'expérience vitale. Sans surprise, les « bouts de l'an » sont très souvent associés à la vivacité du souvenir et, le cas échéant, à l'intensité de la peine ; la date anniversaire en révèle alors le caractère perçant. « Il y a demain un an, ma chère bonne, que je ne vous ai vue, que je ne vous ai embrassée, que je ne vous ai entendue parler, et que je vous quittai à Charenton. Mon Dieu, que ce jour est présent à ma mémoire ! » (III, 713) écrit ainsi l'épistolière un an après un nouveau départ de la comtesse de Grignan pour la Provence. Paradoxalement, l'évocation du « jour de Charenton » n'apparaît qu'à la fin de cette longue concaténation, et ce, sous deux aspects : comme événement passé – l'épistolière se remémore la scène des adieux – et comme événement appartenant au présent, sous une forme superlative que signale la tournure exclamative. Tout se passe comme si la constitution mémorielle des adieux de Charenton ne pouvait émerger qu'au terme du déroulé d'une véritable chaîne sensible – la vue, le toucher et l'audition sont évoqués –, laquelle enracine le souvenir et, plus encore, la possibilité pour la scène passée d'être toujours présente, dans l'épaisseur sensorielle et émotionnelle de l'existence. Même envisagée sur un mode négatif – sur le mode de la privation ou de l'empêchement –, Sévigné fait de ces trois sens la substance d'une autre vie, déroutée par rapport à l'ordre temporel et spatial habituel. La date anniversaire n'a pas seulement une valeur ponctuelle ou symbolique mais elle fonctionne comme embrayeur de la densité et de la longueur de l'année qu'elle clôt, soulignant le caractère itératif du manque. La réflexion sur le pouvoir de perturbation du souvenir à l'encontre de la vie passionnelle est parfois plus explicite encore.

Hélas ! ma chère bonne, il y a un an que je vous dis adieu ; cela me fait mal. Je ne donne point au passé un si bon air que vous. Au contraire, je m'en fais une amertume, je le regrette ; du moins j'en usais ainsi jusqu'à l'assurance de vous revoir. Présentement je lui pardonne en faveur de l'avenir ; il est éclairé par l'espérance, qui me rend contente de tout. (III, 15)

Si la date anniversaire joue ici le rôle de pivot entre des vies hétérogènes et des aspects divers de l'épreuve du vivant, ce n'est plus comme point de vue sur l'année écoulée. En effet, elle agit d'abord comme seuil d'une méditation sur la digestion du passé : les formules utilisées par Sévigné – « donner un air », « s'en faire » – hésitent entre gestion émotionnelle et

esthétique de soi, le regret opérant alors comme une certaine configuration, personnelle – par opposition à la fille – de l’interpénétration de la vie passée et de la vie présente. Ensuite, parce qu’elle met en branle la conversion du négatif au positif, la date anniversaire se donne comme un opérateur de transformation de soi, le support épistolaire d’un renouvellement du regard, lorsque le dépit laisse place à l’espérance et lorsque le passé lointain est transmué en horizon existentiel<sup>988</sup>.

Dans la section précédente, nous avons insisté sur la forme du palimpseste, laquelle est imprimée par le travail de remémoration et sa place dans l’expérience vitale présente. La lettre superpose en effet les strates temporelles et permet d’envisager la manière dont celles-ci interagissent, dont l’expérience de soi circule entre elles. Dans cette élaboration subjective mais aussi, plus largement, vitale – tant elle a de liens avec la manière de vivre et les conditions physiques de l’existence –, les lettres anniversaires constituent autant de chevilles d’un « vivre » conçu comme sédimentaire. Mais dans ces lettres, l’épistolière n’accède pas nécessairement à ses vies antérieures sur le mode de l’exhumation : ces vies passées sont plutôt des ressources mobilisées par la lettre pour penser l’intensité, l’épaisseur voire la dimension fuyante du présent. En tête d’une lettre datée du 5 février 1674, jour de son anniversaire, Mme de Sévigné propose une entrée en matière à deux têtes, qui se donne comme une diversion nécessaire avant le retour à l’immédiateté du présent.

Il y a aujourd’hui bien des années, ma chère bonne, qu’il vint au monde une créature destinée à vous aimer préférablement à toutes choses ; je prie votre imagination de n’aller ni à droite, ni à gauche :

*Ce monsieur-là, Sire, c’était moi-même.*

Il y eut hier trois ans que j’eus une des plus sensibles douleurs de ma vie ; vous partîtes pour la Provence où vous êtes encore. Ma lettre serait longue, si je voulais vous expliquer toutes les amertumes que je sentis, et que j’ai senties depuis en conséquence de cette première. Mais revenons. (I, 690-691)

Deux anniversaires sont évoqués coup sur coup. Avant d’interroger le sens de cette combinaison, remarquons qu’encore une fois et sans doute plus nettement qu’ailleurs, convoquer la date anniversaire ne contribue pas à enfermer le passé dans un espace délimité, enfoui quelque part et ressuscité ponctuellement. La date anniversaire met en valeur l’empan de l’existence, envisagée non pas comme une suite d’événements mais comme un entrelacement de moments qui continuent de vibrer et de résonner au-delà de leur limite temporelle. C’est tout à fait explicite dans l’évocation de l’anniversaire du départ de

---

<sup>988</sup> Même fonction de pivot dans la lettre consacrée aux adieux de Charenton, que nous citions juste avant : « Mon Dieu, que ce jour est présent à ma mémoire ! Et que je souhaite d’en retrouver *un autre* qui soit marqué par vous revoir [...] » (III, p. 713, nous soulignons).

Mme de Grignan, le contraste entre le passé simple, celui de la principale, et le présent, celui de la subordonnée relative « où vous êtes encore », exprimant la durée de la séparation, laquelle outrepassa très largement son extension temporelle objective<sup>989</sup>. Avec la date anniversaire, Sévigné exploite la ritualité inhérente des codes épistolaires et celle de l'ancrage quotidien de cette écriture pour relire la vie à l'aune de son développement cumulatif. Dans la première partie de la citation, consacrée à l'anniversaire de l'épistolière elle-même, même articulation du passé et du présent – la tournure liminaire, « il y a aujourd'hui bien des années », en est la formulation –, cette fois par le biais de l'affection pour Mme de Grignan, dont Sévigné fait une finalité sur le mode de la prédestination. En outre, la structure de la devinette, laquelle pose une entité indéfinie, sa caractérisation descriptive avant d'en livrer l'identité précise, appelle chez la destinataire un mouvement de la pensée, un exercice de l'imaginaire qui explorerait plusieurs hypothèses avant que Sévigné ne dévoile la solution. Cette suspension de soi grâce au jeu de l'écriture, le pastiche du topos inaugural des contes et, enfin, la discordance créée par la citation de Marot et l'utilisation, pour se décrire, d'une identité masculine, tout cela contribue à saisir l'épreuve de l'*être-vivant* comme une continuelle et changeante élaboration subjective et existentielle, variabilité à laquelle la date anniversaire donne l'allure d'une plaisanterie, mais dont la seconde célébration, celle du départ de Mme de Grignan, rappelle également la pesanteur. Dans ce jeu de clair-obscur résident les contradictions du souvenir et les dynamiques différenciées de l'assimilation du passé<sup>990</sup>.

La devinette au sujet de la « créature » née un 5 février suggère une forme de faux sérieux et d'apparat de seconde main. Pourtant, si dans cette lettre aux accents marotiques, cette ritualité apparaît légèrement bouffonne, elle semble, dans d'autres lettres, plus décisive, articulant assimilation mémorielle et relevé des dates anniversaires. Ainsi, dans la lettre consacrée à l'anniversaire des adieux de Charenton, après avoir développé un temps l'intensité des sentiments maternels, l'épistolière conclut : « Voilà ce que je sens et ce que je vous dis, ma

---

<sup>989</sup> On l'aura compris, c'est ici l'opposition bergsonienne entre durée vécue et temps objectif qui est mobilisée.

<sup>990</sup> Au risque de l'anachronisme, on songe alors, dans cette méditation épistolaire sur la puissance agissante du passé en soi, à la réflexion de Bergson sur la constitution de la conscience, et dont la lettre sévignéenne nous semble être une expérimentation, bien que selon ses problématiques, son monde et sa terminologie propres : « Pourtant il n'y a pas d'état d'âme, si simple soit-il, qui ne change à tout instant, puisqu'il n'y a pas de conscience sans mémoire, pas de continuation d'un état sans l'addition, au sentiment présent, du souvenir des moments passés. En cela consiste la durée. La durée intérieure est la vie continue d'une mémoire qui prolonge le passé dans le présent, soit que le présent renferme distinctement l'image sans cesse grandissante du passé, soit plutôt qu'il témoigne, par son continuel changement de qualité, de la charge toujours plus lourde qu'on traîne derrière soi à mesure qu'on vieillit davantage. Sans cette survivance du passé dans le présent, il n'y aurait pas de durée, mais seulement de l'instantanéité » (Henri Bergson, *La Pensée et le mouvant. Essais et conférences*, Paris, Presses Universitaires de France, 1955, p. 200-201).

chère bonne, sans le vouloir, et en solennisant tristement ce bout de l'an de notre séparation » (III, 713). Ailleurs, Sévigné reconnaît l'influence du mode de vie et de la disposition d'esprit et de corps dans sa propension à « solenniser » les « bouts de l'an » : « Le loisir de la campagne fait des almanachs perpétuels, et des bouts de l'an de tous les jours considérables » (II, 1058) écrit-elle par exemple depuis les Rochers alors qu'elle évoque un double anniversaire, celui d'autres adieux et celui de la mort du cardinal de Retz. Ces deux notations font écho à la manie de radoter que s'attribue l'épistolière avec quelque autodérision et suggèrent la dialectique qui articule d'une part la spontanéité des émotions, laquelle apparaît sous les traits du flux prétendument incontrôlé de la parole épistolaire – « sans le vouloir » – et, d'autre part, la volonté de fonder sur cette dimension affective une esthétique de l'existence, que la lettre élabore en suggérant un contraste presque pictural entre l'épaisse consistance de jours indifférenciés et l'isolement, au sein de cette expérience vitale, de traits saillants et de lignes de crête. Or, la tournure résomptive qui clôt le passage consacré aux adieux de Charenton rappelle l'enjeu de cette méditation sur la constitution du palimpseste vivant qu'est l'existence. En annonçant qu'un tel passage est en même temps *ce qu'elle sent* et *ce qu'elle dit*, l'épistolière place l'infléchissement de sa réflexion sur la digestion du passé sous l'influence de la ritualité des dates anniversaires à la croisée de la vie affective et de l'écriture. Ainsi, c'est la lettre qui fabrique l'épaisseur temporelle de l'existence ; elle la médite, en épouse le vertige émotionnel et fait de la ritualité inhérente à de telles cérémonies un point de vue localisé pour la connaissance de soi.

c. *La mémoire de la douleur*

C'est donc au cœur de la matière épistolaire que le sujet vivant expérimente sa propre sédimentation subjective, grâce à la confrontation entre l'immédiateté et l'ancrage présent caractéristiques de la lettre, l'écriture du souvenir et la gestion affective du passé. Derrière la linéarité apparente d'une vie qui s'écrit au fil des lettres et qui appelle une reconstitution d'ordre biographique, nous suivons bel et bien un autre chemin, celui d'une existence dont l'écriture problématise la consistance, les contours sensibles et l'ancrage temporel. Un dernier aspect pourrait éclairer ces questions d'allers-retours, de circularités et de profondeur intime : le cas de la mémoire de la douleur. Le rhumatisme de 1676 inaugure en effet toute une série de notations consacrées à la pénétration du traumatisme de la douleur dans la mémoire, pénétration si puissante et profonde qu'elle altère la vie subjective et la forme de l'existence. Au-delà des leçons qu'une telle expérience suggère à propos de la productivité de la *Correspondance*

lorsque celle-ci réfléchit sur ce en quoi consiste l'épreuve existentielle<sup>991</sup>, la mémoire de la douleur engage également une certaine conception du texte épistolaire, dont nous dessinons peu à peu les contours. Dans un contexte savant particulièrement concerné par la douleur « sans support », autrement dit la douleur ressentie dans des membres amputés dits « fantômes »<sup>992</sup>, le rhumatisme de 1676 subie par Mme de Sévigné a été peu commenté. Sans doute les remarques éparses d'une épistolière soucieuse de rassurer sa fille sur le soin qu'elle porte à son bien-être font-elles pâle figure face aux raisonnements philosophiques d'un Descartes ou d'un Malebranche, lesquels reprennent à leur compte un thème qui n'a cessé de susciter l'étonnement chez médecins et savants et qui aura encore bien d'autres échos par la suite<sup>993</sup>. En matière de rhumatisme, il n'est pas question chez Sévigné de membre fantôme et de douleur illusoire. Les lettres de 1676 interrogent cependant la possibilité d'un retentissement de la douleur sous la forme du souvenir y compris après la fin effective de la maladie<sup>994</sup>. Si, dans le cas du membre fantôme, Descartes et Malebranche s'intéressent aux mécanismes psycho-physiologiques de la sensibilité associée au membre disparu, Sévigné suggère elle l'usage moral qu'elle peut faire de la mémoire de la douleur et expérimente ses variations grâce aux ressources de la lettre.

Quatre années après son rhumatisme, en 1680, Mme de Sévigné évoque la manière dont l'ancienne maladie la gouverne à distance, par l'intermédiaire du souvenir. Ce mécanisme est présenté comme un garde-fou contre sa témérité en matière de promenades tardives et constitue alors un argument efficace pour rassurer Mme de Grignan.

Ne craignez pas que je m'expose au serein comme j'ai fait ; je sais combien vous en seriez fâchée, et de plus, ma très chère, en revoyant mon alcôve où j'ai été malade,

---

<sup>991</sup> Cet aspect est au cœur de notre chapitre 4 ; nous n'y reviendrons pas.

<sup>992</sup> Mme de Sévigné elle-même s'étonne de ce type de douleurs à propos d'un estropié (II, p. 165) : « Il a des douleurs incroyables ; devinez où : c'est au bout des doigts de la main dont il a perdu le bras. Je voulus dire d'où cela venait, mais je ne pus jamais le faire comprendre. Ma bonne, je vous prie de me l'expliquer ; vous me ferez un plaisir nonpareil. »

<sup>993</sup> Voir notamment la Sixième des *Méditations* et les *Principes de la philosophie* (IV) de Descartes et Malebranche (*Recherche de la vérité*, I, x, §3). Merleau-Ponty replace quant à lui la question du membre fantôme dans la perspective de l'histoire des idées, justifiant notamment l'employabilité du concept de « schéma corporel » : « On ne peut admettre aujourd'hui cette théorie sensorielle du "membre fantôme", qu'a remplacée celle du maintien en nous d'une conscience implicite et globale du corps, d'une "image du corps" subsistant après l'amputation » (*L'union de l'âme et du corps chez Malebranche, Biran et Bergson. Notes prises au cours de Maurice Merleau-Ponty recueillies et rédigées par Jean Deprun*, Paris, Vrin, 1968, p. 52). Les progrès récents de la neurologie ont permis d'approfondir ces réflexions philosophiques à l'aide de l'imagerie neuronale (voir Jérémie Rollot, « Soigner le membre fantôme ? », *Corps*, 2006, n°1, p. 107-110).

<sup>994</sup> Dans cette section, nous utiliserons l'expression « mémoire de la douleur » sans convoquer par là l'acception scientifique que la biologie, la neurologie et la neuropsychologie lui ont attribuée au XX<sup>e</sup> siècle, ouvrant la voie à un traitement plus complet des traumatismes douloureux et de la douleur chronique. Toutefois, nous nous devons de remarquer les affinités que la crainte sévignéenne de retomber malade et ses développements dans la lettre entretiennent avec la « trace multidimensionnelle » laissée par la douleur telle qu'elle est analysée dans ces disciplines (Bernard Laurent, « Pourquoi le neuropsychologue devrait s'intéresser à la mémoire de la douleur ? », *Revue de neuropsychologie*, 2009, vol. 1, n°4, p. 82).

j'ai senti une petite douleur qui ne servira pas peu à me gouverner par la crainte d'une pareille maladie. (II, 954)

La seule vue de la chambre replace l'épistolière dans la fièvre d'antan, selon le principe de l'association d'idées – l'alcôve renvoyant métonymiquement au séjour calfeutré de la malade. Il n'est pas question de sonder la « réalité » psycho-physiologique de la « petite douleur » évoquée par Sévigné, mais d'interroger la manière dont la lettre retrace le circuit de la mémoire de la douleur et l'oriente vers la bonne conduite de soi et de sa vie. Alors même qu'il s'agit pour Mme de Sévigné de réaffirmer sa bonne santé et de donner des gages sur le soin qu'elle y apporte, un tel passage nous apparaît littéralement hanté par la maladie. Son lexique envahit l'ensemble de l'extrait, comme exemplification stylistique du mode d'action de la mémoire de la douleur, laquelle instille en l'épistolière une crainte diffuse, qui fait encore vibrer le traumatisme passé sous la forme de la menace ou du signe. Or, c'est bien en tant que style, sensible aux variations et aux enjeux différenciés de la douleur dans l'épreuve de l'existence, que l'écriture épistolaire médite la transformation de la vie au gré des traumatismes divers qu'elle réserve à l'épistolière. En outre, comme douleur d'une maladie devenue fantôme, le souvenir sensible du rhumatisme articule dissolution du passé dans la consolidation de l'expérience intime et orientation de cette expérience vers la préservation future du corps. Mais la peur de retrouver le rhumatisme, alimentée par le souvenir de la douleur, ne se contente pas de dicter une conduite ; elle est également un outil de décryptage de l'intensité du traumatisme. Peu après la fin de l'épisode, en 1676, l'épistolière écrit ainsi :

Ma chère enfant, je me porte fort bien ici. Je suis plus persuadée de la grandeur du mal que j'ai eu par la crainte que je sens d'y retomber, et par ma conduite à l'égard du serein, que par mille autres choses, car vous vous souvenez bien, ma bonne, que les belles soirées et le clair de la lune me donnaient un souverain plaisir. (II, 368-369)

La mémoire de la douleur signale que le traumatisme passé est toujours sensible au sein de l'existence présente, à l'état d'accident potentiel, en même temps qu'elle constitue un point de vue pour comprendre la puissance de l'épisode de rhumatisme, désormais clos : intensité des symptômes certes, mais, surtout, force de transformation de la malade, laquelle devient autre qu'elle-même<sup>995</sup>. La manière dont Sévigné amende sa propension aux promenades nocturnes devient alors l'indicateur de la profondeur de la trace laissée par la maladie, dont la lettre déplie

---

<sup>995</sup> Nous reviendrons sur cet aspect en toute fin d'exposé. Sur ce point, nous nous permettons aussi de renvoyer à notre étude « Physique de la douleur dans la *Correspondance* de Sévigné : exploration et pratique de soi » dans *Raconter la douleur. Récits et interprétations de la souffrance en Europe (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Marilina Gianico (éd.), Paris, Classiques Garnier, 2016 (sous presse).

les implications physiologiques, morales et existentielles, lesquelles convergent vers une connaissance plus fine de soi<sup>996</sup>.

Le texte vivant, qui épouse les résurgences, même potentielles, de la maladie, ne saurait donc être dissocié de l'enrichissement moral de la vie subjective au contact de phénomènes intimes dont la lettre livre les nuances et qu'elle permet de s'approprier. De fait, plusieurs lettres qui suivent la fin du rhumatisme en 1676 suggèrent l'importance de la fabrique textuelle dans la méditation sur la mémoire de la douleur. À travers le souvenir douloureux, l'épisode rhumatismal est envisagé comme une part de soi, processus qui repose à la fois sur un mécanisme physiologique sommaire – l'épistolière ne s'y attarde jamais vraiment – et sur une rêverie nominaliste, laquelle trouve en contexte épistolaire une forme privilégiée<sup>997</sup>.

Monsieur le Cardinal me mandait l'autre jour que les médecins avaient nommé son mal de tête un rhumatisme de membranes. Quel diantre de nom ! à ce nom de rhumatisme, je pensai pleurer. (II, 310)

Je me promène un peu tard, je reprends mon heure de coucher, mon sommeil se raccommode avec le matin ; je ne suis plus une sottise mouillée. Je conduis pourtant toujours très sagement ma barque, et si je m'égarais, il n'y aurait qu'à me crier : *rhumatisme* ! C'est un mot qui me ferait rentrer bien vite dans mon devoir. (II, 319)

J'attends du chaud la liberté de mes mains ; elles me servent quasi comme si de rien n'était. J'y suis accoutumée, et je trouve que ce n'est point une chose si nécessaire de fermer les mains. À quoi sert cela ? c'est une vision quand il n'y a personne à qui l'on veuille serrer la main. Ce m'est un petit souvenir de ce mal que j'honore et dont le nom seul me fait trembler. (II, 323)

Qu'il soit scandé ou allusivement évoqué, le mot « rhumatisme » ancre la mémoire de la douleur dans la fabrique du tissu épistolaire. L'oralité qui y affleure enserre la maladie passée dans une parole intérieure dont le pouvoir de concentration vaut aussi bien vision imaginaire, remémoration qu'aiguillon moral. Dans ce mot qui excède son propre sens sous l'influence conjuguée de l'expérience individuelle et de l'écriture épistolaire, s'épanouit toute la densité du vivre sévignéen, en tant qu'il a été bouleversé et reconfiguré par la maladie. La mémoire de la douleur redistribue donc les mots et les choses, selon un « feuilleté » existentiel au gré duquel la lettre chemine.

---

<sup>996</sup> Nathalie Freidel rappelle le lien qui articule chez Sévigné la connaissance de soi et l'écriture, l'analyse de soi recouvrant donc des enjeux différents d'un Rousseau par exemple : « La différence est que, chez l'épistolière, ces progrès dans la connaissance de soi sont indissolublement liés à la maîtrise de l'instrument d'écriture » (*op. cit.*, p. 552).

<sup>997</sup> Dans *Le Malade imaginaire*, le seul énoncé de la maladie rend malade. Voir notamment III, VI et VII.

### C) Le texte vivant : l'expérience vitale comme « vivre avec »

Le traitement épistolaire « des vies » passées problématise donc un peu plus la manière dont la lettre sévignéenne envisage le problème de la mise en présence. Mais, plus profondément, la manière dont le passé est désigné et envisagé comme participant activement de l'expérience présente suggère une autre caractéristique de l'épreuve du vivant, à savoir la contradiction entre la continuité temporelle de l'existence – celle des instants successifs qui composent notre vie – et sa discontinuité phénoménologique – l'expérience vitale consistant en une tentative permanente de synthèse entre différentes idées, divers champs existentiels et états de soi. Si la critique a très souvent commenté l'effort d'harmonisation produit par Sévigné entre l'un et l'autre des « pôles » de la *Correspondance*, cette tension nous semble opérer au-delà des seuls enjeux de la communication épistolaire et relayer l'infinie discussion entre identité et altérité, entre clôture et fermeture, qui constitue la vie, de sa version biologique minimale à son extension éthique la plus raffinée. De ce conflit définitivement irrésolu, l'intégration des différents états ou épisodes de l'existence au sein du mouvement unique de la phrase épistolaire à travers l'exercice mémoriel semble être un simple avatar. L'entreprise épistolaire travaille en fait en de multiples poussées à cette dialectique de l'éclatement et de la liaison qui fabrique la phénoménologie de l'existence. Sans revenir sur un champ vital que nous avons largement approfondi au cours de cette étude, à savoir la vie du corps, nous nous devons de constater, en guise de remarque liminaire, que cette tension trouve dans l'expérience du corps un lieu sensible particulièrement riche. C'est d'ailleurs à propos d'un aspect très concret de la vie du corps que Mme de Sévigné utilise la figure rhétorique de l'instabilité par excellence qu'est l'antipéristase, comme l'a relevé et commenté Terence Cave<sup>998</sup>.

[Le chapitre] de l'étonnement de vos entrailles sur la glace et le chocolat est une matière que je veux traiter à fond avec [M. de Coulanges], mais plutôt avec vous et vous demander de bonne foi si vos entrailles n'en sont point offensées, et si elles ne vous font point de bonnes coliques pour vous apprendre à leur donner de telles *antipéristases*. J'ai voulu me raccommode avec le chocolat ; j'en pris avant-hier pour digérer mon dîner, afin de bien souper, et j'en pris hier pour me nourrir, et pour jeûner jusqu'au soir. Il me fit tous les effets que je voulais ; voilà de quoi je le trouve plaisant, c'est qu'il agit selon l'intention. (I, 371)

Emprunté à la rhétorique, le mot est employé par Sévigné dans le sens d'une contradiction créatrice ou stimulante, le produit de l'opposition étant la colique. L'épistolière ne fait que renouveler ici le double-jeu de la notion, dont Terence Cave écrit qu'elle saisit

---

<sup>998</sup> Cave, Terence, *op. cit.*, p. 36-39.



l'« interface d'une réflexion intellectuelle et d'une réaction physiologique<sup>999</sup> ». En l'occurrence, il s'agit pour Sévigné de désigner la violence de « l'offense » hypothétique imposée à l'organisme de Mme de Grignan, violence que la lettre résout par l'effet conciliant de l'usage adouci du chocolat par l'épistolière. Entre l'irruption du lexique rhétorique dans une affaire d'indigestion et le polissage moral d'un chocolat avec lequel on se « raccommode », la lettre sévignéenne accomplit bien ce « mouvement » qu'est l'antipéristase, « figure foncièrement instable, représentant le travail d'un esprit qui s'efforce de relier les éléments d'une pensée troublante et disparate.<sup>1000</sup> » Mais, on le voit, ce mouvement d'accommodement vise également la compréhension d'une expérience vitale qui se définit fondamentalement dans l'interaction avec le monde extérieur. La transformation des habitudes alimentaires telle qu'elle est relayée par le prisme moral fait alors office de lien possible entre la crainte de l'indigestion et le plaisir du remède, entre les différentes réactions possibles du corps sous l'effet du chocolat, apaisement retrouvé sous la forme d'une personnalisation et d'une variation de ses pouvoirs en fonction de l'usage du moment – « il agit selon l'intention ». À l'image de la reprise plaisante du lexique rhétorique, de la tension ainsi exprimée et exemplifiée dans la lettre et, enfin, de sa résolution provisoire avec la variation sur le chocolat, la *Correspondance* ne cesse de méditer ces assortiments, lesquels concernent aussi bien la vie subjective que les manières de vivre. À travers l'articulation entre un corps démembré, dont le morcellement est poussé à l'extrême lorsque l'épistolière mobilise la métaphore militaire<sup>1001</sup>, et un sentiment de soi qui, même niché dans les plus secrets recoins des entrailles<sup>1002</sup>, subsume l'étrangeté et la dispersion de l'expérience corporelle, le texte sévignéen fait de l'exploration des limites fonctionnelles de l'expérience vitale un foyer de réflexion de l'hétérogénéité de l'existence, à partir duquel irradiant d'autres tentatives d'en résoudre la variabilité et les distorsions. Nous verrons que dans cette quête, l'épistolière use aussi bien des ressources de la culture mondaine et de la puissance de combinaison de la lettre.

---

<sup>999</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>1000</sup> *Ibid.*

<sup>1001</sup> Voir notamment la lettre consacrée à la colique en juin 1671 (I, p. 264-265) ou encore l'affaire de la plaie à la jambe (III, p. 172). Nous renvoyons à Nathalie Freidel, *op. cit.*, notamment p. 521-534. Voir aussi nos analyses de ces passages dans « Les petits drames du corps : esquisse d'une poétique du vivant dans la *Correspondance* de Madame de Sévigné », *ATALA*, 2013, n°16, p. 259-269.

<sup>1002</sup> Voir II, p. 806, passage fondamental que nous avons commenté au cœur de notre étude (voir notre section « Profondeur de soi et sédimentation de la lettre », *supra*, p. 217-224).

a. *Une dialectique de l'éclatement et de la liaison : « vivre avec »*

Au cœur de l'élaboration du « texte vivant » et en lien avec ses enjeux éthiques que nous n'avons pour l'instant qu'esquissés, la polyphonie<sup>1003</sup> de la *Correspondance* participe pleinement de ce jeu subtil entre hétérogénéité du monde vivant et singularité de l'expérience subjective. Les discours et les registres invités dans la lettre incarnent autant de lignes de fuite que l'écriture épistolaire vient redresser sans en annihiler complètement le pouvoir d'altération et de perturbation. Ce redressement, l'épistolière y travaille tout particulièrement à travers la pratique de l'application, dont nous avons déjà tracé quelques usages à propos de La Fontaine. Dans le prolongement des cas lafontainiens, il nous semble urgent d'explorer cette dialectique de l'éclatement et de la liaison à l'aune de la veine parémiologique, laquelle hésite dans les lettres de Sévigné entre application et méditation. L'hétérogénéité de l'expérience vitale apparaît en effet avec une étonnante acuité dans la manière dont la *Correspondance* négocie manières de vivre et manières d'être, l'intégration épistolaire du paradigme parémiologique permettant de confronter et d'articuler la portée généralisante d'une part et l'expérience individuelle d'autre part. Ce corpus reste encore très largement inexploité par la critique sévignéenne, laquelle s'est concentrée sur des formes précises, comme la maxime, ou sur des usages encore plus localisés, comme celui du pronom indéfini « on » par exemple<sup>1004</sup>. Néanmoins, le constat d'une articulation de la portée généralisante à une morale intime et singulière apparaît assez nettement dans l'article qu'Isabelle Landy-Houillon consacre au fonctionnement de la réflexion dans les lettres de Sévigné<sup>1005</sup>. À l'instar du titre de son étude, qui articule « réflexion » et « art de plaire », la problématique morale semble très

---

<sup>1003</sup> Pour des études mobilisant diversement cette notion, voir notamment Cécile Lignereux, « Scénographies mondaines et réglages polyphoniques dans les lettres de Mme de Sévigné : l'exemple des compliments » dans *Une langue à soi. Propositions*, Cécile Lignereux et Julien Piat (dir.), Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2009, p. 139-158 et Nathalie Freidel, « Pratique citationnelle et écriture de l'intime dans la *Correspondance* de Mme de Sévigné » dans *op. cit.*, p. 57-72.

<sup>1004</sup> Voir Constance Cartmill, « Le général et le singulier ou les avatars de "on" dans les lettres de Mme de Sévigné » dans *Œuvres & critiques*, 1994, vol. 19, n°1, Nicole Boursier et David Trott (dir.), p. 135-137 et « Lorsqu'un on vaut un je : emplois du pronom indéfini chez Mme de Sévigné », *Neophilologus*, 2004, vol. 88, n°2, p. 203-217 ; Daniel Plaisance, « La fortune des maximes au XVII<sup>e</sup> siècle. L'exemple du "Cercle Sévigné" », *Les lettres romanes*, 1995, vol. 49, n°1-2, p. 37-48.

<sup>1005</sup> Landy-Houillon, Isabelle, « Réflexion et art de plaire. Quelques modalités de fonctionnement dans les lettres de Madame de Sévigné » dans *Lettre et réflexion morale. La lettre, miroir de l'âme*, *op. cit.*, p. 25-37. Cette articulation se manifeste soit par une succession de la veine générale et de la veine intime, soit par un encadrement du discours personnel par des énoncés parémiologiques et *vice-versa* (voir notamment *ibid.*, p. 32-33). Dans cet article, Isabelle Landy-Houillon récapitule les traits communs au paradigme parémiologique depuis l'Antiquité (énoncé gnominique, formulation indéfinie, brièveté, récurrence de la structure binaire, autonomie sémantique et syntaxique, énoncé porté à la mémorisation), que nous utiliserons nous-mêmes comme marqueurs de l'inclination morale de la *Correspondance*.

souvent – sinon systématiquement<sup>1006</sup> – associée aux contraintes de l'économie épistolaire, à savoir la nécessité de poursuivre le dialogue, de séduire son destinataire et de construire avec lui un véritable dialogue. De fait, la propension de l'épistolière à moraliser et réfléchir<sup>1007</sup> risque parfois de peser sur l'allant de la lettre et de compromettre du même coup la volonté maintes fois affichée de « glisser » et ne point « trop appuyer » sur tel ou tel objet de préoccupation. L'art de la suspension, qui répond à ce risque, recoupe, il est vrai, une forme de badinage, qui consiste en matière de parémiologie à convoquer le modèle de la maxime ou du proverbe pour en discuter la dimension définitive ou la brièveté. Ainsi à propos du duc de Beauvillier : « Il a bien de l'esprit, et la *capacité n'attend pas le nombre des années*. Au contraire, quand on est dans la fleur de son âge, on a toutes les pensées et toutes les conceptions plus vives et plus nettes » (III, 244). Au lieu de se limiter à l'énoncé gnomique, Mme de Sévigné en déploie le sens et en prolonge l'application, nuanciant donc son autonomie textuelle et son sérieux. À cet égard, l'épistolière convoque l'énoncé moral tout en ménageant une forme de jeu, qui tient autant de l'ambivalence du régime parémiologique en contexte épistolaire que de l'atmosphère connivente qui lui est corollaire. Il arrive que la forme morale soit même exhibée : « Je suis triste ; je n'ai point de vos nouvelles. *La grande amitié n'est jamais tranquille*, MAXIME. Il pleut ; nous sommes seuls » (I, 345). La gravité de la maxime, forme textuelle de la tristesse et de l'austérité ambiantes, est ici affichée en même temps qu'elle est soigneusement confinée dans les limites de l'énoncé grâce à l'effet de mention que produit l'étiquette finale. La maxime constitue donc en fait le signal d'une contraction de l'expression et de l'existence : absence de nouvelles, resserrement de l'espace vital à cause du mauvais temps, crispation de l'humeur et sécheresse de l'énoncé parémiologique relèvent donc d'une même manière de vivre<sup>1008</sup>, érigée non pas généralement, au nom de principes, mais creusée dans la chair du quotidien. À l'appui de cet extrait, nous pourrions reprendre à bon compte la formule de Corrado Rosso, qui fait de la maxime une « stratégie pour vivre<sup>1009</sup> », à condition de l'appliquer non pas aux énoncés moraux en tant que tels mais à la perturbation qu'ils produisent dans les lettres de Sévigné et à

---

<sup>1006</sup> Nous mettons délibérément à part les études consacrées à la qualification de la morale sévignéenne, en particulier celles portant sur la coloration augustiniennne de la *Correspondance*.

<sup>1007</sup> Sur les proximités qui unissent pensée, maxime et réflexion, voir Geneviève Haroche-Bouzinac, art. cit., p. 9 ; elle s'appuie notamment sur Jean Lafond, *La Rochefoucauld : augustinisme et littérature* (Paris, Klincksieck, 1977) et Francine Wild, « À propos des *Réflexions diverses* de La Rochefoucauld : approche d'un genre », *Revue Op. cit.*, 1998, n°11, p. 93-98.

<sup>1008</sup> La mention, en toutes lettres, du mot « maxime » est en cela extrêmement significative. Voir Geneviève Haroche-Bouzinac, art. cit., p. 9 : « Employé dans les lettres, le terme maxime se spécialise dans le sens de règle de vie ; il acquiert une valeur de programme. »

<sup>1009</sup> « La massima : una strategia per vivere » dans *Saggezza in salotto. Moralisti francesi ed espressione aforistica*, Naples, Ed. scientifiche italiane, 1991, cité par Geneviève Haroche-Bouzinac, art. cit., p. 12.

la façon dont celle-ci sculpte l'anthropologie sévignéenne. La dialectique de l'éclatement et de la liaison travaille donc en première analyse sur le plan générique. En effet, si le paradigme parémiologique a suscité méfiance et rejet chez bien des épistoliers en raison de l'effet rigidifiant des contraintes formelles qui le régissent<sup>1010</sup>, il semble que, sans s'en dégager tout à fait, Sévigné transforme cet antagonisme en dialectique créatrice. Dans l'extrait de la « MAXIME », l'énoncé moral ne se heurte pas véritablement à l'expression d'une tristesse intime et profonde, qui contamine tous les champs de l'existence, pas plus qu'il n'est un « détour » pour revenir ensuite à la perspective personnelle. La maxime participe dans cette lettre à la dévitalisation de l'écriture, réduite à des énoncés courts, dont le sujet semble se désinvestir, autant de moyens pour exprimer la disparition de toute forme de vie sous l'effet de l'absence. L'emprise de l'existence sur la morale sévignéenne n'est donc pas à sens unique : elle n'implique pas seulement la coloration émotionnelle des moralités en fonction d'un état mental ou d'une circonstance présente. Il s'agit d'un double ancrage, en vertu duquel les énoncés moraux se nourrissent du substrat existentiel en même temps que le paradigme parémiologique imprime à l'écriture de la vie son tour particulier, en dégageant des points de vue inédits et en activant réaction, réécriture et adaptation. Autrement dit, le travail d'acclimatation de la veine parémiologique à l'allant de la lettre familière superpose aux enjeux strictement génériques – Sévigné laisse apparaître, tout en s'en jouant, la discordance des registres – l'impossible dissolution de l'expérience individuelle dans la maxime : entre ces deux pôles d'élucidation de l'existence, la lettre ménage un jeu, lequel caractérise précisément le texte vivant.

### **La réflexion : forme inclusive de la vie intérieure**

Si la *Correspondance* met en valeur l'expérience sensible et qu'elle y trouve même sa raison d'être, cette approche s'enrichit quasi systématiquement d'un prolongement méditatif, qu'il soit simplement suggéré ou potentiel, ou qu'il advienne effectivement dans la lettre. La proximité entre réflexion et rêverie<sup>1011</sup>, dont témoignent les lettres, renforce l'idée d'un ancrage profond de la veine morale dans la vie intérieure et les activités qu'elle nourrit. L'extrait suivant illustre l'articulation de ces aspects au sein d'une même expérience vitale : « Les réflexions que vous faites sur la mort de M. de Guise sont admirables ; elles m'ont bien creusé les yeux dans mon mail, car c'est là où je rêve à plaisir » (I, 328). La réflexion, rendue libre par le cadre de la

---

<sup>1010</sup> *Ibid.*, p. 8-11.

<sup>1011</sup> Sur les rapports entre rêverie et connaissance, et la rêverie comme « expérience heuristique » qui « fraye un chemin à la pensée », voir Florence Orwat, *op. cit.*, p. 410-417.

rêverie et son espace favori, infléchit la vie émotionnelle de l'épistolière, puisqu'elle provoque les larmes. Privilégié par l'épistolière, le terme de « réflexion » ne signale pas un passage vers l'abstraction, la généralisation ou le jugement<sup>1012</sup> ; il amplifie plutôt le retentissement existentiel des circonstances qui l'ont fait émerger. Nous avons déjà souligné le cas des réflexions suscitées par la mort de telle ou telle connaissance ; mais des sujets chrétiens aux sujets profanes, la liste des « matières » à réflexion est longue – jusqu'à l'entêtement que provoquent les bonnes odeurs<sup>1013</sup> ! Au même titre que des vivres, une bonne compagnie ou d'agréables commodités, les réflexions constituent une ressource à part entière de l'existence, au point qu'elles en viennent à désigner non plus seulement une activité dont le contenu se caractérise par le registre moral, mais aussi les conditions de liberté dans lesquelles cette activité se déploie. Alors qu'elle voyage sur la Loire, Mme de Sévigné décrit la vie qu'elle mène : « nous sommes dans un parfait silence, parfaitement à notre aise, lisant, rêvant, et admirant un éloignement de toute sorte de nouvelles, et vivant sur nos réflexions » (II, 926). La plénitude sur laquelle insiste l'épistolière implique la coïncidence de soi à soi et la jouissance d'une liberté – « à notre aise » – qui résulte aussi du dégagement hors de l'agitation des nouvelles et des mondantités – le cadre champêtre est ici capital. Substrat vital de substitution, qui vient compenser l'isolement géographique et mondain, les réflexions semblent relever d'une forme d'ascétisme doux et agréable, resserré sur une communauté restreinte et sur les productions de l'esprit. La veine morale, que prolonge ensuite Sévigné en évoquant les lectures saintes de l'abbé de Coulanges, compte donc moins par les contenus qu'elle mobilise, que par la manière dont elle infléchit les activités de l'existence. « Vivre sur ses réflexions » signifie alors moins, en négatif, épuiser les sujets de méditation à défaut de nouvelles, que mobiliser de nouvelles ressources, potentiellement infinies, grâce auxquelles le sujet redécouvre son autonomie existentielle. La réflexion se donne donc à première vue comme un principe de liaison émotionnelle et subjective, alors même que sa présence dans la lettre tend à suspendre la lecture et à la dérouter vers une pesanteur inadéquate.

Comme exercice de la liberté, la réflexion apparaît donc bel et bien comme une manière de vivre, comme la « qualification<sup>1014</sup> » de la vie à l'occasion de laquelle le sujet coïncide avec

---

<sup>1012</sup> Nous reprenons à notre compte la remarque de Geneviève Haroche-Bouzinac selon laquelle, en contexte épistolaire, « [l]e vocable réflexion désigne plutôt le commentaire suscité par un événement [...] » (*ibid.*, p. 9), mais en précisant les contours et les enjeux de ce commentaire.

<sup>1013</sup> Voir la citation placée en exergue de notre chapitre 5, *supra*, p. 238.

<sup>1014</sup> Voir Marielle Macé, *op. cit.*, p. 49. Si les insuffisances philologiques de la supposée distinction entre le *bios* et la *zôê* dans la langue grecque, couple sur lequel s'appuie Agamben pour théoriser l'opposition de la vie nue et la vie qualifiée et développer après Foucault le champ de la biopolitique, ont bien été relevées, il reste que, même sans tradition antique avérée, cette articulation demeure fructueuse dans le domaine des écritures de soi.

son existence et l'espace mental dans lequel elle se déploie. Mais si les énoncés moraux, et plus largement l'activité de méditation et de réflexion qui leur est corollaire, ne constituent pas seulement une pratique textuelle *insérée* dans le tissu épistolaire – qu'il faut alors *acclimater* à « l'art de plaire » qui y prévaut –, et qu'ils ont à voir avec les conditions profondes de l'existence qui s'y jouent, c'est aussi dans le sens de la révision permanente des vérités morales à laquelle s'apparente la vie sévignéenne. Dans la *Correspondance*, en vertu du primat de l'expérience individuelle et sensible mais sans doute au-delà de lui, il n'y a de morale ou de vérité éthique que renouvelée dans et par l'existence. La veine morale n'est donc pas l'horizon ultime, celui d'une propension personnelle ou du goût d'un milieu ; elle constitue plutôt le paramètre d'une vision affinée du monde vivant. Ainsi, dans l'inflexion qu'imprime la veine morale au déroulé de l'existence comme à l'écriture de la lettre, apparaît ce mouvement d'aller-retour entre la singularité de l'expérience vitale et des circonstances et la puissance d'élargissement de la maxime, un mouvement qui fait certes émerger des formulations hétérogènes à propos du « vivre », mais provisoirement, puisque la liaison de l'écriture finit par les accommoder. À propos d'une infime caractéristique de la vie mondaine, le bienfait qu'apporte le congé d'une compagnie désagréable, l'épistolière prend la vie à témoin, en évoquant le départ de l'abbé de Francheville, en visite aux Rochers depuis huit jours :

Ce fut, ma chère enfant, la plus simple et la plus plate chose du monde quand notre honnête homme fut parti. Nous avons renouvelé la vérité que nous sentîmes en ce pays, avec vous, sur la bonne et la mauvaise compagnie. Nous trouvâmes que la mauvaise était incomparablement plus souhaitable ; elle fait respirer agréablement, elle rend heureux ceux qu'elle laisse. Et les gens qui plaisent vous laissent comme tombés des nues ; on ne sait plus comment reprendre le train de la journée. (III, 717)

La « vérité » en question, l'épistolière la commente ailleurs dans la *Correspondance* ; elle est le fruit d'une réflexion menée de concert avec Mme de Grignan<sup>1015</sup>. À chaque fois, ce qui n'est au départ qu'un jugement forgé dans l'expérience mondaine, se rapproche insensiblement d'une maxime morale, notamment parce que les formulations utilisées exploitent l'art du paradoxe et frayent avec l'oxymore : « une méchante compagnie est plus souhaitable qu'une bonne » (I, 281). Mais ici, l'ancienne « vérité » se trouve « renouvel[ée] ». Appliqué dans une série d'emplois figurés à la tendresse ou à la douleur, ravivées à l'occasion d'une circonstance particulière qui en rappelle l'intensité<sup>1016</sup>, le terme « renouvelé », appliqué ici à une proposition morale, indique la manière dont celle-ci est revitalisée par les circonstances

---

<sup>1015</sup> Voir I, p. 281 et II, p. 522.

<sup>1016</sup> Par exemple II, p. 262 : « Tout le monde qui est venu ici depuis quelques jours m'a renouvelé la tristesse de ne vous point voir dans cette chambre où je vous ai tant vue, mêlée parmi tant de gens qui vous conviendraient et qui vous souhaitent. »

de l'existence. Plus développée que précédemment dans la *Correspondance*, la « vérité » en question trouve à s'enrichir d'un nouvel échantillon venant confirmer sa pertinence. Plus encore, elle est le ferment d'une variation sur le même thème, qui amplifie considérablement la proposition initiale en la modalisant – c'est la fonction de l'adverbe « incomparablement » –, en en explicitant plus précisément les contours – « elle fait respirer [...] le train de la journée ». Or, à la fin de l'extrait, cette petite variation se conclut par un nouvel énoncé aux allures de maxime : « Enfin, c'est un grand malheur que d'avoir des gens raisonnables, mais ce malheur n'arrive pas souvent » (III, 717). Remise en mémoire et réactivée au gré des circonstances mondaines de la vie des Rochers, la morale sur la bonne et la mauvaise compagnie n'est donc pas seulement convoquée comme énoncé définitif mais donne lieu à une autre proposition : plongée dans le bain de l'existence, la variation produit une autre version de l'énoncé initial, exemplifiant la vitalité créative de la veine morale<sup>1017</sup> dès lors que ses contenus sont réexaminés au prisme de l'existence. Vivre avec la morale dans la *Correspondance* se donne donc comme un examen sans cesse rejoué des éclairages réciproques que l'énoncé parémiologique et les tréfonds existentiels se rendent. La plasticité de la lettre, dont nous avons choisi de présenter le caractère systémique à travers l'expression « texte vivant », rejoint donc la question de la saisie de soi, une saisie en mouvement, dans laquelle la cohérence de l'expérience vitale se conquiert « au bout de [l]a plume ».

### **Déroute morale et création : l'écriture fait vivre**

En dehors même de sa formulation sentencieuse avec laquelle la lettre entretient des rapports tout à fait ambivalents, la veine parémiologique innerve véritablement l'épreuve de l'existence que la *Correspondance* nous donne à lire. L'application de vérités morales relève en effet très souvent d'un usage pratique, l'utilisation, dans la vie quotidienne, d'un énoncé parémiologique, en vertu de sa puissance d'élucidation du réel voire de consolation. La confrontation entre ce dernier et le secours moral est alors l'occasion d'une déception créatrice dans laquelle la variation épistolaire, permise par la plasticité de la lettre, fait office d'aménagement du vivre et d'exercice de soi. Dans cette optique, la discussion entre le registre quotidien, l'expérience intime et la veine généralisante que la lettre met en scène semble l'occasion d'une ressaisie de soi qui n'annule pas la dimension claudicante de l'existence. C'est

---

<sup>1017</sup> Geneviève Haroche-Bouzinac relève cette même créativité épistolaire, nourrie de la maxime : « Le succès de la maxime dans la lettre s'explique par deux de ses effets : elle stimule la créativité et active la mémoire » (art. cit., p. 11). On voit que les deux « effets » sont profondément articulés dans la *Correspondance*, et que la créativité ne naît pas seulement d'un dialogue de la lettre avec la maxime, mais d'un trilogue entre l'écriture épistolaire, l'énoncé moral et l'existence.

le cas lorsque l'épistolière témoigne à nouveau du désespoir dans lequel la plonge l'absence de Mme de Grignan.

Je veux sortir de cette tristesse par un souvenir qui me revient d'un homme qui me parlait en Bretagne de l'avarice d'un certain prêtre ; et il me disait fort naturellement : « Enfin, madame, c'est un homme qui mange de la merluche toute sa vie pour manger du saumon après sa mort. » Je trouvai cela plaisant, et j'en fais l'application à toute heure. Les devoirs, les considérations nous font manger de la merluche toute notre vie pour manger du [saumon] après notre mort. (II, 319-320)

En guise de diversion, Mme de Sévigné présente d'abord la réjouissance d'un bon mot, première application de l'extrait : l'homme dont se souvient l'épistolière s'inspire d'un trait de caractère, l'avarice d'un prêtre, et propose une plaisanterie dans un registre familier et quotidien, le thème du poisson relevant sans doute, pour Sévigné, de la couleur locale. Le mot du breton dresse le portrait lapidaire de l'avare et exprime du même coup sa condamnation : l'absurdité de la proposition « pour manger du saumon après sa mort » renvoie le prêtre en question à l'ineptie de ses choix moraux tandis qu'elle dessine en creux la « bonne » conduite. Si l'épistolière souligne la réussite de l'application – sa dimension « plaisant[e] » –, elle n'en transpose pourtant pas le contenu moral. En effet, si, comme elle l'écrit sans détour, elle fait l'application de la plaisanterie, ce n'est qu'au titre de la vertu descriptive du propos cocasse du breton. En reprenant dans sa lettre ce bon mot, il ne s'agit plus de démasquer et railler l'avarice ou tel autre trait de caractère, mais de désigner positivement le fonctionnement d'une vie condamnée à reporter les plaisirs après la mort. Autrement dit, l'application vaut provisoirement par sa dimension plaisante – son prosaïsme contribue sans doute à sa bonne mémorisation par l'épistolière en même temps qu'il est une promesse de diversion radicale – mais immédiatement, son horizon critique est remplacé par une perspective intime, l'expression personnelle d'une existence sans cesse contrainte. Si, chez le prêtre, l'avarice explique le report infini des plaisirs, selon un portrait à charge digne de Molière, dans la vie sévignéenne, ce sont les « devoirs » et les « considérations » qui remettent toujours au lendemain la possibilité de jouir de l'être aimé. La leçon de morale, ouverte dans un sourire, retombe comme un soufflet et la tristesse se referme sur elle-même et sur le constat de l'inexorable séparation des deux correspondantes. Ainsi, lorsque Mme de Sévigné prétend en « fai[re] l'application à toute heure », le contenu en est modifié, imperceptiblement. La fonction de démasquage ou de révélateur, assurée par la plaisanterie du breton, est redéployée au service d'un



approfondissement du malaise existentiel auquel l'épistolière entendait pourtant échapper<sup>1018</sup>. En réécrivant l'application, Sévigné remanie sa portée et pointe ainsi les limites de la première version. Le bon mot du breton appartient à l'enjouement, aisément manipulable, on l'a dit, mais l'application que l'épistolière propose s'étire temporellement et élargit son spectre à l'ensemble des manques et des duretés de l'existence, que synthétise dans cette tristesse obsédante l'absence de Mme de Grignan. Ainsi, deux modèles de l'application sont subtilement mis en tension dans cet extrait, et, partant, deux usages des ressources morales voire deux versions de l'écriture de soi. Malgré le déplacement opéré par l'épistolière, depuis le bon mot jusqu'à son approfondissement dans la perspective d'une qualification des contraintes de l'existence, la capacité consolatoire de la veine morale, annoncée au début de l'extrait – « [j]e veux sortir de cette tristesse » –, est sérieusement remise en question et la verticalité du voisinage moral dans l'existence considérablement mis à mal. Or, en matière morale, Mme de Sévigné ne cesse de cultiver le « jeu » de la déception, dont un tel extrait démontre toutefois la productivité épistolaire<sup>1019</sup>. Vivre avec la morale consiste donc ici à *essayer* deux versions successives de l'application, à signaler la disponibilité de cet exercice pour l'aménagement du « vivre » au prisme de la pensée morale, mais aussi ses limites lorsque l'épistolière échoue à se conformer à un modèle de diversion donné. Dans la persistance du fond mélancolique, lequel constitue le socle constant et uni de la vie émotionnelle, l'usage des moralités n'est donc promis qu'à un éclairage partiel, que la lettre vient déplacer et corriger.

Ainsi, la dimension expérimentale de la lettre sévignéenne concerne au premier chef la réforme de soi et sa viabilité, tout impliquées qu'elles sont dans l'articulation de soi et du monde, de l'effritement des discours disponibles pour vivre et de leur réhabilitation par le travail épistolaire. La *Correspondance* ne cesse d'accueillir ces négociations éphémères quant à une hypothétique « bonne vie », à laquelle l'épistolière renonce bien souvent au profit d'exercices moraux élaborés dans et par l'écriture. À l'image des déplacements qu'elle opère à partir de la pratique de l'application, l'épistolière souligne très souvent l'inadaptabilité de la topique morale. Dans une lettre adressée à Bussy-Rabutin, Mme de Sévigné joue précisément sur la remise en mouvement de la maxime.

La vie est courte ; c'est bientôt fait. Le fleuve qui nous entraîne est si rapide qu'à peine pouvons-nous y paraître. Voilà des moralités de la semaine sainte, et toutes conformes

---

<sup>1018</sup> En imaginant rompre avec sa tristesse à l'aide d'un « souvenir » qui lui « revient », l'épistolière suggérait pourtant par avance l'inévitable retour de boomerang moral que constitue cette diversion ratée, malgré la polyphonie éphémère grâce à laquelle elle a su suspendre l'émotion, avant d'y revenir irrémédiablement.

<sup>1019</sup> Sans doute est-ce dans la jubilation de l'écriture et son infinie liberté que repose la seule consolation possible.

au chagrin que j'ai toujours quand je vois que tout le monde s'élève, car au travers de toutes mes maximes, je conserve toujours beaucoup de faiblesse humaine. (III, 63)

Juste avant ce passage, l'épistolière évoque le sermon de Bourdaloue auquel elle a assisté récemment. L'extrait qui nous intéresse intervient donc dans un contexte où Mme de Sévigné réaffirme sa soumission à la Providence en l'assortissant d'une morale lucide et modeste selon laquelle « [i]l ne faut point s'attacher à des pensées tristes et inutiles » (*ibid.*). Un tel discours est destiné tout particulièrement à Bussy-Rabutin, dont l'épistolière vient d'évoquer la mauvaise fortune et la gloire manquée. Tout empreint de réflexion, le passage convoque tour à tour la figure de Corbinelli et de Bourdaloue, avant de s'en remettre aux « moralités de la semaine sainte », autour de l'image topique du fleuve qui exprime l'éphémère de la vie humaine<sup>1020</sup>. La formulation sentencieuse du début de l'extrait confine même au discours indirect libre, qui retranscrirait en forme de synthèse les enseignements tirés des sermons entendus. Malgré l'assurance de Sévigné – « [c]ela console [...] » affirme-t-elle à propos du sermon sur la Providence –, la consolation de la Providence semble bel et bien manquer son but. Car en approfondissant les conditions de ce soulagement, l'épistolière déplace discrètement la portée de la morale chrétienne. Entre la gravité des « moralités de la semaine sainte » et la tristesse de voir certains s'élever quand d'autres, Bussy-Rabutin en l'occurrence, pourtant méritants, connaissent l'infortune, point d'effet de guérison en réalité mais une parenté de forme – Sévigné évoque entre elles une « conformité ». Cette ressemblance permet ainsi de souligner une proximité de ton en vertu de laquelle la lettre s'autorise à glisser vers une intériorisation de la réflexion et une autonomisation de la vie morale par rapport aux maximes chrétiennes. Si le constat d'une faiblesse sur laquelle la soumission à la Providence n'a finalement que peu de prise participe d'une forme de renégociation de la « voix collective », du « déjà-dit<sup>1021</sup> » qui concerne aussi bien les préceptes chrétiens que la veine morale en général, l'analyse précise de ce déplacement montre qu'il ne s'agit pas seulement d'une réorientation

---

<sup>1020</sup> Topique à la fois stoïcienne (Sénèque, *De la brièveté de la vie*) et augustinienne (*Enarrationes in Psalmos*), très largement reprise à l'époque baroque, davantage concernée par le temps qui passe que par la mort elle-même (J. Truchet) et chez les prédicateurs du second XVII<sup>e</sup> siècle. Voir Cécile Joulin, *La mort dans les œuvres oratoires de Bossuet*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2002, p. 273-276). Dans une version profane, l'image du fleuve de la vie qualifie également une existence marquée par l'agitation, par opposition à une vie oisive. Ainsi à propos de Pomponne, à qui la disgrâce politique ôte bien des occupations, Mme de Sévigné propose une variation sur la même métaphore : « Le premier jour nous toucha. Il était désoccupé, et commençait à sentir la vie et la véritable longueur des jours, car de la manière dont les siens étaient pleins, c'était un torrent précipité que sa vie. Il ne la sentait pas ; elle courait rapidement, sans qu'il pût la retenir » (II, p. 747).

<sup>1021</sup> Pour Isabelle Landy-Houillon, en matière de morale, « l'épistolière s'émancipe radicalement du modèle transmis », à savoir, notamment, la brièveté de la forme et le patronage de La Rochefoucauld, « pour élaborer une nouvelle forme de réflexion para-doxale, tournant le dos à la voix collective, au déjà-dit, et représentant au cœur de l'échange dialogal sur lequel il s'articule, sa propre parole » (art. cit., p. 26).

personnelle de la maxime générale. La conformité que mentionne l'épistolière s'avère en effet défaillante dès lors qu'on s'intéresse au jeu d'oppositions sur lequel s'articule le passage. D'un côté, le *topos* de la vie envisagée comme un fleuve au cours rapide travaille le thème de la fluidité et de l'éphémère dans le registre de l'apparition. À l'inverse, le chagrin de Mme de Sévigné se donne comme une pesante permanence : en affirmant qu'elle « conserve toujours beaucoup de faiblesse humaine », l'épistolière inscrit son émotion dans un temps immuable et en souligne la puissance de fixation. Ainsi, si les « moralités de la semaine sainte » sont bien « toutes conformes au chagrin » de l'épistolière, ce n'est qu'en vertu de la plongée intérieure à laquelle elles invitent. Quant à leur contenu moral, il s'avère impuissant à élucider une tristesse qui, par nature et par expérience, s'oppose en tous points à l'image de la vie comme fleuve. Cette dernière n'apparaît pas pertinente pour comprendre, et *a fortiori* pour consoler, l'émotion intime de l'épistolière. Contrairement à l'existence « qui nous entraîne », réduisant la vie à un passage éclair, le chagrin, lui, « ne passe pas », il demeure incrusté dans la vie sévignéenne et rend l'exercice moral décevant voire illusoire. En confrontant à la topique chrétienne de la fuite du temps son expérience personnelle, Sévigné n'entend donc pas faire valoir sa faiblesse contre un dogme qu'elle refuse. Plus subtilement, elle souligne par l'écriture du contraste que la maxime en question s'avère inadaptée pour comprendre et vivre (ou mieux vivre) le désespoir existentiel qui l'étreint. La conformité qu'elle évoque est donc défaillante, parce que l'expérience vitale qui pourrait l'exemplifier cloche ; or l'écriture, en mettant en valeur cette claudication, suggère en creux la possibilité d'une autre morale, interrogatrice et inquiète.

Partant, la faiblesse que l'épistolière revendique ou déplore continûment dans la *Correspondance* explique certes l'impossible conversion à une vie meilleure ou à une vie nouvelle<sup>1022</sup>, mais elle travaille d'abord et avant tout au déplacement de la perspective. L'impuissance des modèles dogmatiques ou verticaux telle qu'elle est problématisée par le travail de sape que produit le « texte vivant » fait apparaître un « je » diffracté et mouvant, mais aussi interagissant dans son environnement, un monde multiple et divers que la veine morale ne peut résorber tout à fait. C'est dans ce déplacement même qu'émergent de nouvelles manières de comprendre et connaître l'expérience vitale, lesquelles sont marquées par des formes souples entre existence et écriture. L'opération de liaison à laquelle procède cette

---

<sup>1022</sup> Sur ce sujet, voir notamment I, p. 608 : « Je tâche tous les jours à profiter de mes réflexions ; et si je pouvais, comme je vous ai dit quelquefois, vivre seulement deux cents ans, il me semble que je serais une personne bien admirable. »

dernière ne vise pas à polir les rugosités apportées par tel ou tel énoncé ou tentation morale, mais à y éprouver la dynamique de l'expérience vitale.

### **Stylistique de la liaison et articulation de l'existence : quelques usages de la reprise anaphorique**

C'est bien la continuité de l'expérience vitale qui est en jeu dans les efforts épistolaires produits pour assimiler prescriptions extérieures, *topoi* moraux et réflexions. Que l'on envisage la vie émotionnelle, le sentiment de soi ou les formes de vie, la *Correspondance* mobilise donc une tension qui articule l'allant de l'existence – exemplifiée dans la fluidité de la lettre, en particulier lorsque l'épistolière entend « glisser » sur les pesanteurs de ses affects – et sa densification au contact du monde extérieur, qu'il soit prescripteur ou qu'il appelle simplement à la méditation. Au cœur de cet édifice fragile, lequel constitue un exercice épistolaire largement inédit – entre écriture d'occasion et reconfiguration poét(h)ique de la profondeur de l'existence –, une des chevilles de la lettre, la reprise anaphorique, nous semble concentrer l'art de la liaison que dessine le texte vivant et à travers lequel Sévigné problématise le style de son existence. Ce procédé mériterait une étude grammaticale dédiée, mais nous nous contenterons de quelques pistes d'interprétation stylistique, nécessairement partielles : d'abord parce qu'au sein de cette catégorie très large<sup>1023</sup>, nous n'envisagerons que quelques cas de reprise anaphorique pronominale<sup>1024</sup> ; ensuite parce que nos remarques s'intègrent ici à une proposition littéraire portant sur le type d'expérience vitale produite par le texte épistolaire et ne prétendent pas présenter l'anaphore sévignéenne de façon systématique.

À mesure que nous étayons l'hypothèse du « texte vivant », il apparaît de plus en plus nettement que la fabrique du tissu épistolaire ne saurait se limiter chez Sévigné à des enjeux pragmatiques. La plasticité de la lettre s'accommode de l'hétérogénéité de l'expérience subjective et de l'éclatement des portraits de soi, des discours et modèles disponibles et des

---

<sup>1023</sup> Et dont l'homogénéité est largement sujette à caution.

<sup>1024</sup> Dans les exemples qui nous intéressent, l'épistolière s'appuie sur un groupe nominal, qu'elle reprend dans le mouvement suivant de la lettre par un pronom démonstratif ou possessif auquel elle ajoute parfois un complément pour désigner un nouveau possesseur. Elle ne conserve donc du GN initial que le contenu sémantique ou conceptuel. Du point de vue sémantico-référentiel, il s'agit d'une anaphore non coréférentielle. Ce procédé caractéristique de la progression thématique de la lettre, laquelle doit souvent faire face à l'hétérogénéité des nouvelles voire à une écriture qui procède au fil de la plume, permet souvent à l'épistolière de « lisser » les rugosités et les coqs à l'âne : « vous ne sauriez croire, ma bonne, à quel point j'en serai fâchée et embarrassée. Vous devez l'être aussi du rhume de Pauline » (III, p. 894, nous soulignons) ; « le petite Bois-Franc fera des merveilles. M. de Janson pousse *les siennes* à l'excès » (III, p. 904, nous soulignons). Voir Christine Noille, « Les lettres de Sévigné sont-elles informes ? Éléments pour une rhétorique de la disposition » dans *Lectures de Madame de Sévigné. Les lettres de 1671, op. cit.*, p. 19-47). Au-delà de la rhétoricité du supposé « informe » sévignéen, il y a derrière la dialectique de la liaison et de l'éclatement, le mouvement vivant d'un monde en perpétuelle (re)composition.

champs de l'existence. Nous voulons désormais préciser un peu plus les rapports que ces problématiques vitales peuvent entretenir avec l'élaboration textuelle de la *Correspondance*, que nous n'envisageons pas selon le duo spontanéité / intention d'auteur, mais en fonction des résonances éthiques que certains traits stylistiques peuvent suggérer. La technique de la liaison dans la lettre, laquelle nous semble aussi fondamentale que l'art de la transition chez La Fontaine, recouvre en effet divers phénomènes textuels, dont les approches peuvent d'ailleurs varier, en même temps qu'elle évoque la contribution du texte sévignéen aux questionnements sur ce dont l'épreuve du vivant est faite. En premier lieu, c'est précisément dans le cadre de la négociation épistolaire autour de l'expression des sentiments qu'apparaissent ces enjeux.

[Vos lettres] sont agréables, elles me sont chères, elles me plaisent. Je les relis aussi bien que vous faites les miennes ; mais comme je suis une pleureuse, je ne puis pas seulement approcher des premières sans pleurer du fond de mon cœur.

Est-il possible que les miennes vous soient agréables au point que vous me le dites ? Je ne les trouve point telles au sortir de mes mains ; je crois qu'elles deviennent ainsi quand elles ont passé par les vôtres. (I, 398)

À la fin de la première année de la correspondance avec Mme de Grignan, l'épistolière livre ici une énième version du traumatisme de la séparation, surmonté en l'occurrence par un idéal de réciprocité marqué par une véritable surenchère stylistique. De ce point de vue, le système anaphorique pronominal entrelace textuellement les deux correspondantes selon un maillage particulièrement serré, allégé, il est vrai, par l'inégalité de tempérament mise en valeur par la manière dont Sévigné se distingue en « pleureuse ». Si l'on envisage ce type de démonstration passionnelle en termes de réglage du dire affectif ou de régulation des émotions, la singularité de nature que pointe l'épistolière puis la remarque sur le « devenir agréable » des lettres qu'elle écrit sous l'influence de Mme de Grignan, participent bien de cette ligne de crête suivie tout au long de la *Correspondance* sur le sujet des affects maternels, une retenue d'une efficacité pragmatique redoutable puisqu'elle suggère la force des émotions sans alourdir la lettre et sans contrevenir aux attentes de la destinataire, si tant est que nous puissions en avoir une idée. Pourtant, malgré ses allures d'entente épistolaire parfaite, un tel morceau n'en désigne pas moins la « consolation<sup>1025</sup> » des lettres de Provence, laquelle n'apparaît pas comme une construction rhétorique ou pragmatique fondée sur la réussite de l'échange mais comme une conquête du sensible. En effet, si la progression anaphorique place l'échange épistolaire sous le signe de la mutualité, la multiplication des marques de reprise partielle signalent aussi la

---

<sup>1025</sup> Juste avant l'extrait qui nous intéresse, l'épistolière écrit : « vos lettres que je reçois deux fois la semaine font mon unique et sensible consolation en votre absence » (I, p. 398).

vivacité du décalage qui rend la relation par lettres fondamentalement bancal. Dans la première partie de l'extrait, Sévigné oppose ainsi deux systèmes de référence : la continuité de la réjouissance trouvée dans la lecture des lettres de Provence – exemplifiée par la coréférence entre les « lettres » de Mme de Grignan et les pronoms de reprise « elles » et « les » – se heurte à la disparité des lettres fermement attribuées à chacune des deux correspondantes – les lettres de Mme de Grignan *versus* « les miennes » *versus* « des premières », mises en rapport grâce à la reprise partielle cette fois. L'unité du plaisir, c'est-à-dire la façon qu'il a d'emporter tout l'être, est donc confronté à la discordance pratique de l'existence épistolaire, partagée qu'elle est entre plusieurs endroits. Ce contraste réapparaît dans la seconde partie de l'extrait, où s'articulent deux versions du même objet, les lettres de Mme de Sévigné, en fonction des mains entre lesquelles elles se trouvent. Là encore, la suite des pronoms de reprise – « les miennes », « les », « elles » – assurent la cohérence conceptuelle des « lettres » de Sévigné tandis que les éléments attributifs qui s'y relient tendent à en infléchir la portée référentielle : les lettres de l'épistolière ne sont agréables que d'un certain point de vue, que Sévigné explicite à travers l'image d'une Mme de Grignan thaumaturge ou magicienne, qui d'un simple contact de la main, assurerait la transformation. Qu'est-ce à dire ? Que la rhétorique de la réciprocité conçue comme régulation de l'expression des sentiments n'éclaire en réalité qu'une infime partie de cette stylistique de l'anaphore. Au-delà de l'harmonie épistolaire, triomphant de la différence de tempérament, la lettre suggère, à travers la complexification et la superposition des procédés de reprise, la contradiction de l'expérience épistolaire : accord provisoire, transfiguration de soi dans le regard de l'autre, quelque chose résiste pourtant dans cette harmonie saturée de failles, à commencer par le hiatus criant qui oppose la netteté de la joie goûtée pour soi et l'incertitude de celle que l'épistolière donnerait à Mme de Grignan. La *Correspondance* est donc le lieu d'un exercice d'éclatement de soi et de séparation, que la liaison de l'écriture vient articuler, faisant de ces saisies diverses l'épaisseur paradoxale de l'épreuve subjective. S'il y a bien un espace communicationnel, il s'y joue, plus qu'un drame de l'expression affective, une quête de soi, laquelle se nourrit de l'inquiétude qu'exprime la liaison ambivalente de l'épistolarité. La question du rapport à soi qui travaille discrètement la négociation de la réciprocité épistolaire n'engage donc pas seulement la modulation d'un dire, mais des manières d'être, à la fois pour soi et pour le monde, c'est-à-dire des manières de vivre. Ainsi, l'objectif du maintien de la communication épistolaire et l'art de plaire ne régulent la *Correspondance* qu'en tant qu'ils impliquent de méditer les modalités du vivre ensemble, lequel repose en partie sur une investigation personnelle des formes de l'existence. Dans l'extrait suivant, ces différents

aspects se superposent et s'articulent : il y a alors plusieurs semaines que l'épistolière n'a pas adressé de réponse à son cousin Bussy-Rabutin, un silence qui menace sans aucun doute l'entente épistolaire.

Qu'aurez-vous cru de moi, mon cher cousin, d'avoir reçu une si bonne lettre de vous, il y a plus de six semaines, et de n'y avoir pas fait réponse ? En voici la raison ; c'est qu'il y en a aujourd'hui sept que ma grande santé, que vous connaissez, fut attaquée d'un cruel rhumatisme dont je ne suis pas encore dehors, puisque j'ai les mains enflées, et que je ne saurais écrire. (II, 246)

À première vue, rien de plus qu'un mot d'excuse pour justifier le silence observé par l'épistolière au plus fort de sa crise de rhumatisme, dans le cadre d'une correspondance, celle qu'elle échange avec son cousin, régulièrement heurtée. Pour écarter tout soupçon de fâcherie ou, pire, d'indifférence, l'argument de l'incapacité physique se double de plusieurs formes de compliment, de l'expression de la tendresse – « mon cher cousin » – à la louange de la lettre écrite par Bussy-Rabutin début janvier, selon une rhétorique on ne peut plus traditionnelle. Mais c'est dans la progression thématique de ce début de lettre que prend forme le texte vivant et qu'apparaît l'articulation existentielle entre silence épistolaire et bouleversement pathologique. En effet, en *repiquant* à partir des « six semaines » de retard comme on « repique » un végétal ou comme on « repique » en broderie, en y ajoutant une unité pour atteindre le nombre de semaines de maladie qu'elle vient de vivre, l'épistolière détourne le potentiel polémique de son long silence pour faire entendre l'étendue de son incommodité. La reprise anaphorique partielle – « il y a plus de six semaines » / « il y en a aujourd'hui sept » – joue sur l'affrontement des bilans comptables, qui se résout dans un assujettissement de la vie épistolaire à la vie du corps. Menacé par une incommunicabilité toute pratique, en raison même de l'enflure des mains, le sujet sévignéen a certes provisoirement rompu avec l'autre, Bussy-Rabutin, la lettre recompose la possibilité d'une communauté, fondée sur l'empathie. La reprise du noyau « semaine » indique la puissance de l'attaque qu'a constituée le rhumatisme et fait rejaillir ses conséquences sur « l'autre » de l'échange. Malgré la déliaison pratique, le texte remodèle donc une autre voie pour se dire à l'autre, laquelle se nourrit du bouleversement de la manière de vivre provoqué par la maladie.

Intermittences existentielles ou relationnelles, le vivre sévignéen trouve donc dans la fabrique épistolaire une occasion de déployer ses failles comme sa consistance. Dans les deux extraits que nous allons aborder brièvement pour clore cette section, nous voudrions montrer comment art de la transition et diversion travaillent conjointement à suggérer les lignes de fuite qui parcourent l'existence dès lors qu'elle fait face à des problèmes d'ordre moral. Nous avons abordé au cours de cette étude un des cas de conscience de la *Correspondance*, la concomitance

entre l'agonie de la tante Mme de La Trousse et un départ pour Grignan, lequel sera repoussé jusqu'à sa mort. Mme de Sévigné présente cette situation comme une véritable épreuve morale : « Mais n'est-ce pas une chose cruelle et barbare que de regarder la mort d'une personne qu'on aime beaucoup, comme le commencement d'un voyage qu'on souhaite avec une véritable passion ? » (I, 480). Sans revenir sur l'exploration des émotions à laquelle donnent lieu ces mois d'agonie, nous voudrions insister sur un des soulagements possibles du dilemme moral, lequel met la dialectique de l'éclatement et la liaison au service d'un aménagement du vivre. Après avoir exposé les termes du dilemme, l'épistolière ajoute en effet :

Que dites-vous des arrangements des choses de ce monde ? Pour moi, je les admire ; il faut profiter de ceux qui nous déplaisent, pour en faire une pénitence. Celle que M. de Coulanges dit qu'on fait à Aix présentement me paraît bien folle ; je ne saurais m'accoutumer à ce qu'il me conte là-dessus. (*ibid.*)

Autour du pivot que constitue la notion de pénitence, Mme de Sévigné dessine ici deux postures herméneutiques. La première relève de la morale chrétienne : elle porte sur les événements, coïncidences et congruences disposés par la Providence. La seconde relève de la lecture : l'épistolière évoque en effet la manière dont elle reçoit le récit que lui adresse Philippe-Emmanuel de Coulanges depuis la Provence. La reprise partielle grâce au pronom « celle » articule donc deux pénitences impossibles. La première n'apparaît qu'à l'état de projet voire d'injonction, nous y reviendrons. Quant à la seconde, elle s'abîme dans des excès blâmables du point de vue de l'orthodoxie religieuse, dont l'éditeur Perrin avait suggéré la teneur<sup>1026</sup>. La relance que produit la reprise anaphorique produit donc une pénitence à deux têtes – l'une à Paris, l'autre en Provence –, retentissement textuel de la discordance émotionnelle et éthique propre au cas de conscience dont il est question. Or, c'est précisément dans l'amplification de la déliaison du sujet par la discordance qu'entraîne le passage du registre providentiel aux folies racontées par Coulanges que le mouvement initial de cette lettre trouve sa cohérence. En remplaçant la veine moraliste par un témoignage de lectrice, l'épistolière suggère l'effet divertissant de la seconde pénitence, une diversion provisoire puisque l'étonnement ressenti devant la procession aixoise ne saurait raccommo­der les parties écartelées du sujet sévignéen en proie au dilemme<sup>1027</sup>. En effet, le récit de Coulanges ne parvient pas à emporter l'adhésion

---

<sup>1026</sup> Note reprise par Roger Duchêne (note 3 p. 480, II, p. 1262) : « Les confréries de *Pénitents* faisaient à Aix des processions la nuit du jeudi au vendredi saint, qui depuis ont été abrogées à cause des indécences qui s'y commettaient » (note de Perrin, 1754). »

<sup>1027</sup> À propos de la confusion affective, le thème du sujet écartelé inspire à Charles de Sévigné une « folie » que l'épistolière ne manque pas de rapporter : « Mon fils me mande des folies, et il me dit qu'il y a un *lui* qui m'adore, un autre qui m'étrangle, et qu'ils se battaient tous deux l'autre jour à outrance, dans le mail des Rochers » (II, p. 727).



de sa lectrice, tout comme l'assimilation de la « chose cruelle et barbare » disposée par la Providence semble impossible et n'a pour effet que l'admiration – « je les admire » –, c'est-à-dire un étonnement mêlé de perplexité, voire de stupeur. La distance de soi au monde exemplifie et amplifie dans les deux cas l'éclatement de la vie morale. La liaison d'une pénitence impossible à l'autre a donc une fonction d'explication vis-à-vis de ce champ existentiel, lequel apparaît au fur et à mesure que le texte se relance et ravaude à partir de lui-même. Malgré la répétition du motif de la discordance, l'anecdote des pénitents d'Aix rompt bel et bien le présent de la réflexion morale par un ailleurs qui bouleverse le registre chrétien par la transgression dont il témoigne et l'irruption épistolaire qu'il produit. La reprise anaphorique de la « pénitence » sert donc aussi à se dégager de la pesanteur du cas de conscience et malgré les limites que nous avons cru déceler dans cette folie divertissante, il demeure toutefois quelque chose d'une tentative de ressaisie de soi dans le plaisir de l'étrange, lequel traverse l'ensemble de la *Correspondance*<sup>1028</sup>.

Ainsi, selon des modalités extrêmement diverses, dont nous avons proposé ici que quelques échantillons, l'art de la liaison, qui contribue à la composition de la lettre, dépasse largement la fabrique textuelle envisagée pour elle-même ou en fonction d'enjeux pragmatiques. Dans ces extraits, la reprise anaphorique engage une modulation et fait office ici de dévoilement ou de décryptage de la vie émotionnelle, là d'opérateur de transformation des ruptures que l'épreuve du vivant réserve en failles d'un sujet dont l'écriture maintient la continuité éthique. Le texte vivant, puisque c'est sous cet intitulé que nous avons envisagé l'ensemble des procédés et mouvements d'articulation qui émergent dans la lettre, permet donc de vivre avec la mort, avec un cas de conscience, avec une injonction morale, quoique ces dernières puissent avoir d'indépassable et d'inassimilable.

b. *De l'application à la correction : la lettre et la dynamique de l'imperfection*

### **Le texte vivant et les vertus de l'application : qu'est-ce que se perfectionner ?**

Si, loin de se limiter au seul jeu badin, l'application sévignéenne tend vers d'autres formes, comme la réflexion ou la méditation, c'est qu'elle se nourrit de manière

---

<sup>1028</sup> Cet effet « dégageant » de la liaison anaphorique apparaît dans un autre contexte grave, dans une des lettres qui suivent la mort de Michel Lasnier, dit Beaulieu, maître d'hôtel de Mme de Sévigné : « Mais quand cette diligence n'arrivera pas, il ne faudra point s'en étonner ; il est plus surprenant qu'elle arrive, et elle dépend absolument du temps et des longs jours, qui sont déjà passés. *Ceux* du pauvre Beaulieu le sont aussi ; je sens cette perte comme elle le mérite, et je m'apercevrai souvent que je n'ai plus ce fidèle et aimable garçon » (III, p. 906, nous soulignons). La reprise partielle permet de glisser d'un sujet à l'autre tout en repoussant toute formulation explicite de la mort, l'ensemble fonctionnant en somme comme une périphrase. Il s'en suit l'extinction de la brutalité événementielle de la mort, réduite par le temps qui passe à une perte sourde, comme en basse continue.

particulièrement efficace de la souplesse textuelle conquise par la lettre familière. Nous avons souligné à plusieurs reprises l'usage existentiel d'une telle souplesse : par la réécriture, la renégociation formelle et morale, l'application des *Fables*, notamment, s'assimile à un art de vivre « avec » La Fontaine. Le travail d'adaptation en jeu avec ce type de reprises et de réaménagements ne nous semble donc pas un simple jeu d'écriture, mais concernerait bel et bien la problématisation de la vie, c'est-à-dire la question des manières de vivre. Le texte vivant, celui qui accueille et digère formes exogènes et discours-modèles, mobilise donc un tissu culturel commun pour mieux décrire et appréhender les conditions vitales et, plus encore, saisir leurs dynamiques. Partant, il n'est pas étonnant que la tension vers l'unité que nous avons envisagée dans la section précédente, à la fois du point de vue stylistique et éthique, engage un art de vivre qui mobilise le perfectionnement de soi : l'être-vivant relève aussi d'une éthique de la transformation de soi. Or, c'est face à la formation ambivalente du caractère d'un des personnages de la *Correspondance* que le travail de l'application fait apparaître cette urgence vitale. En l'occurrence, Mme de Sévigné a recours à la fable « La Chatte métamorphosée en femme » de La Fontaine au sujet de son petit-fils Louis-Provence.

Il y a bien de petites choses qu'il faut encore lui apprendre pour le manège de la société et de la conversation. Quand il retombe quelquefois ou à être distrait ou à faire des questions mal placées, je me souviens de la fable de *La Chatte* qui devint femme ; elle s'échappait quelquefois quand elle voyait passer une souris. Aussi le Marquis, qui est un homme, laisse quelquefois voir qu'il est enfant, car, de bonne foi, ne devrait-il pas entrer présentement à l'Académie ? Et voyez tout ce qu'il a fait. Il est assurément fort joli et fort changé ; je pleure que vous ne le voyiez pas. (III, 440)

À première vue, le détour par La Fontaine permet à l'épistolière d'animer le portrait de Louis-Provence, une visée épistolaire explicitée à la fin de l'extrait lorsque Sévigné regrette que sa fille n'assiste pas directement aux progrès mondains du petit Marquis. L'emprunt à la fable relèverait donc avant tout d'un transfert d'ordre narratif et l'épistolière en exhibe d'ailleurs soigneusement les modalités en paraphrasant l'application – « Aussi le Marquis... ». En réalité, alors que La Fontaine écrit une fable sur le naturel<sup>1029</sup>, l'application sévignéenne

---

<sup>1029</sup> Voir les vers 29-42 (*Fables*, II, XVIII, éd. cit., p.106) :

« Ce lui fut toujours une amorce,  
Tant le naturel a de force.  
Il se moque de toute, certain âge accompli.  
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.  
En vain de son train ordinaire  
On le veut désaccoutumer :  
Quelque chose qu'on puisse faire,  
On ne saurait le réformer.  
Coups de fourche ni d'étrivières  
Ne lui font changer de manières ;  
Et fussiez-vous embâtonnés,

porte elle sur l'éducation : là où la femme ne peut oublier son passé de chatte, Louis-Provence n'a tout simplement pas achevé sa formation mondaine. D'ailleurs, au moment même où l'épistolière croit déceler chez lui les reliquats d'un *ethos* enfantin, elle assure pourtant à Mme de Grignan qu'il est « fort changé ». D'une application, la lettre fait donc une variation sur les permanences qui structurent le tempérament ou la conduite d'un individu et la force de l'habitude. Mais en déplaçant le cadre existentiel de cette routine, autrement dit en transformant le cadre moraliste lafontainien pour décrire avec tendresse les maladroites persistantes de son petit-fils, Mme de Sévigné met en valeur la dynamique du perfectionnement. Fort d'un succès précoce, Louis-Provence apparaît promis à bien d'autres transformations, contrairement à la femme de la fable, elle qui reste paralysée dans une boucle infernale, laquelle la ramène irrémédiablement à son identité antérieure. Les erreurs du petit Marquis, relayée par la critique lafontainienne, constituent donc une occasion de penser l'imperfection comme activatrice d'ajustements et d'adaptations auxquels l'épistolière travaille en l'occurrence à double titre : en tant que grand-mère d'une part – elle participe au polissage<sup>1030</sup> de Louis-Provence et, aspect qui nous intéresse bien davantage, en tant qu'épistolière, la possibilité pour le petit Marquis d'affiner son art de vivre émergeant dans l'écart ménagé par Sévigné vis-à-vis de l'intertexte lafontainien. Sans doute la tendresse sévignéenne pour ce mondain en devenir qu'est Louis-Provence naît-elle précisément de cette plasticité, de ce caractère encore modelable, que la lettre célèbre discrètement, en particulier lorsque l'épistolière rabat les rémanences du passé enfantin de son petit-fils sur les bonds de chatte, tout à la fois gracieux et comiques, de la femme de la fable. Et ce qui émerge dans le cadre d'un discours sur l'éducation marqué par la bienveillance grand-maternelle apparaît tout autant à propos des autres âges de la vie chez Sévigné, tout comme l'ancrage textuel de la méditation sur la correction de soi. De la chatte, la femme de La Fontaine a gardé la souplesse ; celle-ci est exemplifiée dans le vers 25 de la fable – « Souris de revenir, femme d'être en posture<sup>1031</sup> » – dans la perfection d'un alexandrin dont la syntaxe et le rythme épousent la scansion au gré des deux hémistiches. Grâce à sa jeunesse, dont l'art épistolaire saisit le mouvement, et l'indétermination genrée qui lui est liée, Louis-Provence hérite cette souplesse, qui anime le portrait moral. En ne faisant de l'application de « La Chatte

---

Jamais vous n'en serez les maîtres.  
 Qu'on lui ferme la porte au nez,  
 Il reviendra par les fenêtres. »

<sup>1030</sup> Thème récurrent de la *Correspondance* lorsqu'il s'agit d'évoquer l'éducation. Voir notamment ce passage exemplaire (II, p. 754) : « La petite femme est à cet hôtel de La Rochefoucauld, toute gaillarde et toute drue ; si elle ne se polit avec tant de polisseurs et de polisseuses, il faudra conclure que *l'éducation* est une fable de La Fontaine. »

<sup>1031</sup> *Fables*, II, XVIII, éd. cit., p.106.

métamorphosée en femme » qu'une simple saisie provisoire de la formation du petit Marquis, Sévigné rénove considérablement les attentes et les implications liées à la correction ou au perfectionnement de soi. La seconde reprise de cette même fable de La Fontaine le confirme, au sujet, cette fois, de Mme de Chaulnes.

Mme de Chaulnes aime fort à être maîtresse, mais elle me faisait enrager, aux églises à Rennes, en faisant comme la femme qui ne pouvait oublier qu'elle avait été chatte. Elle me prenait sous le bras tout du long de l'église ; je la grondais et lui disais : « Madame, vous me ferez assassiner. » Elle se mettait sur son prie-Dieu et me jetait son carreau ; je la grondais. Et effectivement cela n'était point bien ; cela me faisait éviter d'aller au salut avec elle. Mais vous n'avez point là d'amie de Paris qui vous doive porter à laisser ainsi les autres. (III, 617)

La confrontation de ces deux reprises révèle les variations de l'application chez Sévigné. Car dans ce second extrait, la veine moraliste employée par La Fontaine n'est pas du tout évacuée, bien au contraire, puisqu'elle sert le décryptage de la colère ressentie par Mme de Sévigné à Rennes. Sans s'appesantir sur la fabrique de la critique sévignéenne, il faut insister sur l'inscription du parisianisme de Mme de Chaulnes dans une gestuelle dont la lettre pointe la rigidité, laquelle permet rétroactivement de relire les irrépressibles accès félins de la femme de La Fontaine comme une véritable mécanique – celle de l'instinct. Une rigidité physique – mise en valeur par le biais des métamorphoses lafontainiennes – qui fonctionne comme le signe pratique d'une inadaptabilité morale par laquelle Mme de Chaulnes se rend étrangère au monde qui l'entoure et menace son amie par son attitude inappropriée. L'usage ponctuel de l'intertexte lafontainien confère à cette scène critique une dimension circonstancielle : il ne s'agit pas de débusquer chez Mme de Chaulnes un « caractère » mais une manière d'être locale et relative aux conditions de la sociabilité rennaise et des enjeux mondains propres à Mme de Sévigné. Corollairement, le perfectionnement de soi dessiné en creux dans cet extrait relève non pas des « coups de fourche » ou des « étrivières » évoqués par La Fontaine, mais d'un assouplissement de soi relativement à telle ou telle situation. Plus encore, les deux réécritures de la fable travaillent chacune à sa manière le thème de l'habitude persistante<sup>1032</sup>. Or, c'est précisément dans le jeu lâche de l'application, dans les allers-retours qu'elle ménage avec le texte-ressource, que la méditation sur le perfectionnement de soi s'articule à l'écriture, laquelle participerait alors bel et bien de la dynamique vitale. Dès lors qu'elles croisent la thématique des mauvaises habitudes, l'application et ses déclinaisons

---

<sup>1032</sup> La force de l'habitude constitue une thématique importante de la *Correspondance*, en lien avec l'actualité savante, en particulier autour de la théorie des traces de Malebranche, et morale autour de l'usage des habitudes passionnelles, dans la lignée de Montaigne (*Essais*, III, III). Sur cet aspect de la pensée montaignienne, voir Emiliano Ferrari, *op. cit.*, notamment p. 84-90.

contribuent donc à déplacer l'enjeu de l'imperfection. Celle-ci devient chez Sévigné une véritable composante de l'épreuve existentielle, l'un de ses moteurs, et interagit profondément avec la fabrique épistolaire.

### **Le texte vivant comme expérience de soi**

Entre souci de soi, quotidienneté de l'écriture et perfectionnement moral, c'est bien dans la vie du texte que Sévigné cherche à se saisir et à dessiner l'allure de l'existence. L'intensification du questionnement religieux au fur et à mesure des lettres, qui a souvent été commentée sous l'angle de la conversion, relève moins selon nous du choix d'un certain type de réforme de soi que d'un approfondissement des problématiques morales et de l'assimilation progressive de l'imperfection comme moyen d'agir sur soi. Michel Foucault rappelle à propos des exercices antiques et de la philosophie en général qu'ils n'admettent pas de limite temporelle. En d'autres termes, le souci de soi se pratique tout au long de la vie : « S'occuper de soi n'est donc pas une simple préparation momentanée à la vie, c'est une forme de vie.<sup>1033</sup> » Les interférences qui ponctuent le tissu épistolaire sévignéen, des lectures de Nicole à la veine des réflexions, ne cessent de relancer cette activité et d'en faire une pratique vitale dans laquelle l'écriture constitue une ressource. Mme de Sévigné va même plus loin que ce que suggère Foucault, en plaçant le rôle de l'inflexion de soi dans un rapport proportionnellement inverse à l'âge.

Vous savez que je ne puis souffrir que les vieilles gens disent : « Je suis trop vieux pour me corriger. » Je pardonnerais plutôt à une jeune personne de tenir ce discours. La jeunesse est si aimable qu'il faudrait l'adorer si l'âme et l'esprit étaient aussi parfaits que le corps ; mais quand on n'est plus jeune, c'est alors qu'il faut se perfectionner et tâcher du côté des bonnes qualités ce qu'on perd du côté des agréables. (I, 360)

Une telle « réflexion<sup>1034</sup> » ne fait pas seulement office de programme moral : elle articule le perfectionnement à l'écriture de soi, dès lors que cette dernière accompagne le vieillissement<sup>1035</sup>. Fort du principe de Montaigne selon lequel « [n]otre esprit se constipe et se croupit en vieillissant<sup>1036</sup> », l'écriture épistolaire constitue chez Sévigné un mode d'interrogation des habitudes, des manières d'être et des manières de vivre, dont l'acuité et la

---

<sup>1033</sup> Foucault, Michel, *op. cit.*, p. 356.

<sup>1034</sup> I, p. 360 : « Il y a longtemps que j'ai fait ces réflexions, et par cette raison, je veux tous les jours travailler à mon esprit, à mon âme, à mon cœur, à mes sentiments. »

<sup>1035</sup> Le discours de Mme de Sévigné sur le vieillissement mobilise divers aspects, de la bonification morale à la déliquescence du corps. Il pourrait faire l'objet d'une étude à part entière, en lien avec une abondante littérature morale sur le sujet (voir par exemple Gomberville, *Tableau du bonheur de la vieillesse opposée au malheur de la jeunesse*, 1614 et Poncet de la Rivière, *Considérations sur les avantages de la vieillesse*, 1677).

<sup>1036</sup> *Essais*, III, XII « De la physionomie », éd. cit., p. 1057.

profondeur s'amplifient au fil des lettres. Partant, le texte vivant fait de l'imperfection une forme de vie, qui se décline dans différents champs de l'expérience vitale et ne se restreint pas au domaine éthique.

La critique du parisianisme parasite de Mme de Chaulnes promeut en creux une éthique souple, sensible aux variations locales de l'existence. À travers le réseau temporel qu'elle tisse, la *Correspondance* multiplie les bilans et points de vue synthétiques sur cette adaptabilité au monde vivant, qu'il s'agisse de l'épistolière elle-même ou de ceux dont elle enregistre l'existence, et décline donc une phénoménologie des transformations vitales qui mobilise tour à tour le thème du perfectionnement moral et le discours sur le corps. À la manière dont la lettre travaille à figurer les rapports entre éclatement de l'expérience vitale et unicité de l'épreuve de soi, la *Correspondance* considérée dans son ensemble permet à l'épistolière de penser la dialectique du permanent et du variant. Ainsi, sous des traits inédits, l'art sévignéen du portrait ménage les retrouvailles du « bon Corbinelli » et l'esthétique de la surprise célèbre la nouveauté de l'allure du savant.

Ce n'est plus cette petite tête frisottée, seule semblable à elle ; jamais vous n'avez vu un tel changement. J'en ai tremblé pour notre amitié. Ce n'étaient plus ces cheveux à qui je suis attachée depuis plus de trente ans ; mes secrets, mes confiances, mes anciennes habitudes, tout était chancelant. Il était plus jeune de vingt ans ; je ne savais plus où retrouver mon vieil ami. Enfin je me suis un peu apprivoisée avec cette tête à la mode, et je retrouve dessous celle de notre bon Corbinelli.<sup>1037</sup>

La dramatisation du changement ne sert pas seulement le dévoilement de la vérité de Corbinelli, laquelle perdurerait en dépit de ses transformations physiques. Une telle mise en scène, adressée de surcroît à Moulceau, dont on sait qu'il était le troisième membre du trio amical<sup>1038</sup>, révèle la manière dont la transformation de soi infuse l'expérience vitale et, ce, jusqu'aux pratiques amicales. Il n'est certes pas question ici de perfectionnement mais d'un simple changement d'air. Mais en reconfigurant le rapport du passé et du présent – Corbinelli semble avoir rajeuni mais ne laisse finalement pas d'apparaître comme l'ami de trente ans –, il oblige l'épistolière à une adaptation du regard et du cœur, l'amitié se donnant alors comme une approche souple de la nature humaine, qui parvient à ménager la solidité de l'édifice familial malgré la variation de l'air ou des circonstances. À propos du mariage rompu de M. de La Garde, on retrouve cette même continuité entre le travail de liaison de la lettre et

---

<sup>1037</sup> III, p. 89, à Moulceau.

<sup>1038</sup> Mme de Sévigné fait souvent allusion à l'amitié qui la lie à Moulceau et à Corbinelli, dans un trio dont l'épistolière entretient une feinte atmosphère galante. Voir par exemple III, p. 337, à Moulceau, où elle qualifie leur fausse rivalité par l'application d'un extrait du *Roland furieux* : « Je n'ai jamais vu de tels rivaux. Je crois qu'il faut dire d'eux comme l'Arioste de deux paladins : *O gran bontà de' cavalieri antiqui !* »

l'assouplissement moral que requiert l'amitié selon Sévigné. Après avoir exprimé sa surprise<sup>1039</sup>, l'épistolière ajoute : « J'approuvais son choix, par la grande estime que j'avais pour lui ; et par la même raison, je change comme lui » (II, 434). Tout en ménageant un espace de décryptage voire de démasquage de la vie émotionnelle et morale<sup>1040</sup>, la lettre épouse bel et bien les fluctuations des pensées et des jugements et l'écriture, par un jeu de reprise et de variation, y inscrit même la substance de l'expérience vitale, ici, en l'occurrence, à propos des formes de vie que peut revêtir l'amitié. Ces deux exemples éclairent d'un jour nouveau les usages de la ressource épistolaire dans la consolidation de la communauté amicale, en lien avec la façon dont la lettre médite et assimile les transformations de l'existence. Or, c'est en envisageant ces interactions que le texte vivant peut apparaître comme une expérience de soi : l'épistolière la fonde sur un art de vivre en mouvement, exploitant ici l'imperfection morale, laquelle relance l'épreuve subjective, là l'adaptation au monde vivant. Il faut alors revenir à l'expérience de la maladie ; celle-ci constitue bel et bien dans cette étude le terrain privilégié de l'épreuve du vivant, pour des raisons que nous avons exposées dès notre introduction. Dans la *Correspondance*, la maladie apparaît véritablement comme le « nœud<sup>1041</sup> » qui lie ensemble la vie du corps, la précarité de l'existence et la question du perfectionnement de soi. À un premier niveau, la gestion du corps fonctionne comme un miroir pratique de l'adaptabilité morale que nous avons évoquée dans les extraits précédents. L'épistolière utilise en effet de l'un à l'autre de ces domaines de l'existence un lexique commun. La longue litanie des remèdes et conseils de régime qui parcourt la *Correspondance* inscrit le soin du corps dans la dynamique du souci de soi, que Sévigné envisage sous une forme souple, voire tâtonnante. Alors que ses revirements surchargent la lettre et étoffent la pharmacopée épistolaire, Mme de Sévigné justifie ses circonvolutions : « Il me faut pardonner si je cours à tout ce que je crois de meilleur, et c'est toujours sous le nom de bien et de mieux que je change d'avis. Vous n'en devez point changer sur la bonne opinion que vous devez avoir de vous, malgré les procédés désobligeants de la fortune » (II, 800). La rhétorique des conseils et des remèdes suggère une expérience de soi adaptative, tendue entre le prosaïsme des recettes miracle et la fabrique de la forme épistolaire. Dans la continuité de cette version physiologique du perfectionnement de soi, les transformations opérées par la maladie sont l'objet dans la *Correspondance* de commentaires

---

<sup>1039</sup> Nous avons analysé ce passage un peu plus haut : voir notre section « Secret et noirceur des bois », *supra*, p. 272-278.

<sup>1040</sup> Alors que le mariage est toujours d'actualité, Mme de Sévigné commente ainsi les pensées que lui inspire l'événement : « J'admire comme *notre esprit est véritablement la dupe de notre cœur*, et les raisons que nous trouvons pour appuyer nos changements » (II, p. 298).

<sup>1041</sup> Pour reprendre la métaphore utilisée par Jackie Pigeaud (voir l'exergue de notre chapitre 6, *supra*, p. 309).

décisifs pour comprendre l'interaction de la problématique épistolaire et de l'interrogation de ce en quoi consiste l'épreuve vitale. Sur la route qui la mène à Paris – point de départ pour le voyage suivant, celui de Vichy, où elle prendra les eaux –, Mme de Sévigné témoigne ainsi des améliorations de sa santé, mais aussi des bouleversements apportés par le rhumatisme dont elle tire le bilan.

Je me suis fort bien portée et comportée par les chemins. La contrainte offense un peu mes genoux, mais en marchant cela se passe. Mes mains sont toujours malades. Il me semble que le chaud les va guérir ; ce sera une grande joie pour moi. Il y a bien des choses dont j'ai une grande envie de reprendre l'usage. J'admire comme l'on s'accoutume aux maux et aux incommodités. Qui m'aurait fait voir tout d'une vue tout ce que j'ai souffert, je n'aurais jamais cru y résister, et jour à jour me voilà. (II, 258)

Nous ne reviendrons pas sur l'enrichissement de l'expérience du corps douloureux à travers la figure de la bonne malade. Le geste de rétrospection, que la lettre articule subtilement à l'expérience du présent et à la projection d'un avenir rénové grâce à une écriture de la liaison dont nous avons déjà proposé quelques interprétations, fait advenir un nouvel être, produit du perfectionnement de l'ancien « moi » au contact de la maladie. Le verbe « s'accoutumer », utilisé par l'épistolière, confirme que le rhumatisme engage la plasticité du sujet sévignéen, de sa forme physique aux pratiques quotidiennes qui donnent l'allure à sa vie, en passant par ses dispositions morales – hésitant entre augustinisme et badinage, Mme de Sévigné ne cesse de commenter l'humilité regagnée dans l'expérience de la maladie. Dans ce tableau d'une transformation en acte, la formule finale nous apparaît contenir toute la puissance existentielle du texte vivant. À première vue, la clause de l'extrait, « et jour à jour, me voilà », frappe par la tension qu'elle recèle, une contradiction, concentrée en quelques mots, entre le temps étiré de la guérison et l'immédiateté ponctuelle de l'apparition exprimée par le présentatif. Or, précisément, l'écriture épistolaire de Mme de Sévigné semble conjuguer d'une part l'épaisseur temporelle et ontologique de l'existence, révélée dans l'épreuve de la maladie, et d'autre part l'évidence d'unicité de la présence à soi dans chacun des instants qui composent la vie. En incarnant cette tension, la formule « et jour à jour me voilà » fait de la transformation de soi le rythme de l'existence – de l'existence malade, en l'occurrence – et une manière de vivre, rappelant, en le déplaçant sur le terrain de la guérison, ce que Montaigne écrit à propos de la force arbitraire des humeurs et de la complexion : « C'est être, mais ce n'est pas vivre, que se tenir attaché et obligé par nécessité à un seul train.<sup>1042</sup> » Le bouleversement du corps et des habitudes provoqué par le rhumatisme change donc la vie au point de régénérer la forme du

---

<sup>1042</sup> *Essais*, III, III « De trois commerces », éd. cit., p. 818.



moi. Cette formule, « me voilà », atteste une renaissance non pas triomphante mais modeste, dévoilée par l'écriture quotidienne de la lettre, à fleur d'existence. Elle apparaît du reste ailleurs dans la *Correspondance* et il est encore question d'amélioration de soi et de forme de vie.

Vous croyez bien, ma chère belle, que, malgré tous vos excellents conseils, je me suis trouvée, en vous quittant, au milieu de mille épées, dont on se blesse, quelque soin qu'on prenne de les éviter. Je n'osais penser, je n'osais prononcer une parole ; je trouvais partout une sensibilité si vive que mon état n'était pas soutenable. J'ai vécu de régime selon vos avis. Enfin je fais tout du mieux que je puis. Je me porte très bien, j'ai dormi, j'ai mangé, j'ai vaqué au *Bien Bon*, et me voilà. (III, 135)

Après une nouvelle séparation – celle de 1684 –, la fébrilité émotionnelle donne lieu à un exercice de perfectionnement, dans lequel Mme de Sévigné dit appliquer les conseils de sa fille. La clause, dont on remarque la parenté syntaxique avec l'extrait consacré au rhumatisme, indique la résistance de l'épistolière aux assauts du désespoir. En même temps, comme dans l'occurrence précédente, cette présentation de soi procède d'une suite de notations des plus ordinaires portant sur la vie quotidienne et les formes du régime adopté par l'épistolière. Elle n'a donc rien d'un démasquage mais traduit la possibilité de se retrouver dans les infimes variations requises par le chagrin ou la maladie. Annoncer dans la lettre que « me voilà », c'est donc réaffirmer la continuité vitale de son existence tout en assimilant son bougé, dialectique subtile, permise par le mouvement de la lettre, qui précise l'ancrage physiologique et matériel de la question du perfectionnement de soi dans la *Correspondance*. Enfin, cette tournure présentative n'est pas sans rappeler Nicole, une lecture décisive pour Mme de Sévigné<sup>1043</sup>. À ce titre, elle semble bien mobiliser l'enjeu de la connaissance de soi, lequel ouvrirait notre étude, mais à condition d'en préciser les modalités. Dans le traité de Nicole, les hommes s'abusent en renâclant à déclarer ce fameux « me voilà » en face du miroir que leur tend pourtant autrui à tout moment : la vie sociale constitue selon le moraliste le rendez-vous manqué d'une reconnaissance de soi en vertu de laquelle l'homme pourrait pourtant s'appréhender de manière juste et honnête. Chez Sévigné, la formule est utilisée positivement, comme expression d'une véritable saisie de soi, mais elle intègre la dimension à la fois progressive et provisoire de la connaissance de soi telle que Nicole en définit les modalités dans les *Essais de morale*. Dans les deux extraits de la *Correspondance*, l'expression « me voilà »

---

<sup>1043</sup> Nicole utilise la même formule au chapitre 4 du traité « De la connaissance de soi-même » dans une réflexion ironique sur la méconnaissance qu'entretiennent complaisamment les hommes à l'égard d'eux-mêmes : « Que dirait-on d'un homme qui voyant tous les jours son image dans un miroir et s'y regardant sans cesse ne s'y reconnaîtrait jamais, et ne dirait jamais, me voilà ? Ne l'accuserait-on pas d'une stupidité peu différente de la folie ? C'est néanmoins ce que font tous les hommes ; et c'est même l'unique secret qu'ils ont trouvé pour se rendre heureux. Ils voient à tous moments l'image de leurs propres défauts dans ceux de tous les autres, et ils ne les y veulent jamais reconnaître » (*op. cit.*, vol. 1, p. 212).

semble exemplifier le double mouvement constitutif de l'épreuve sévignéenne du vivant. D'une part, elle fait apparaître le moi comme le résultat d'un effort, l'exercice d'adaptation au monde et à l'expérience vitale qui s'y confronte – la lettre sévignéenne rejoue en cela l'injonction de Nicole selon laquelle il faut superposer à l'observation de soi une application à se corriger<sup>1044</sup>. D'autre part, l'expression réduit l'expérience vitale à une saillie, dont la mise en série, en diverses touches disparates<sup>1045</sup> mais successives, compose certes la chronologie de l'existence, mais dont la lettre explore avant tout l'intensité provisoire et locale. Qu'il s'agisse de l'avancement de la guérison ou de l'apaisement retrouvé après le désespoir de la séparation, l'épistolière *que voilà* ne triomphe pas du passé, pas plus qu'elle ne préjuge de l'avenir : la lettre se fait saisie immédiate d'un vivre qui, bien que traversé par la phénoménologie des transformations existentielles, qu'elles soient physiologiques ou morales, n'en interrompt jamais vraiment le mouvement par l'analyse ou la fixation de soi. Or, cette contiguïté de l'expérience de soi avec les dynamiques qui fendent l'existence trouve dans la lettre quotidienne telle que la pratique Sévigné son expression privilégiée. La *Correspondance* de Sévigné produit cette fragile oscillation entre la sédimentation de l'existence dans les relations au monde, de quelque ordre qu'elles soient, la densité voire l'hétérogénéité de l'épreuve subjective, et la trace modeste que représente la lettre pour le correspondant qui attend des nouvelles. De ce côté-là du balancier, « me voilà » constitue, pour l'épistolière, un signe de vie, dont elle parvient à se contenter : « Faites écrire Pauline pendant que vous vous reposerez dans votre cabinet ; évitez cette posture contraignante. J'entendrai votre style, et deux lignes de vous pour dire : “Me voilà !”, et ma chère enfant ne sera point épuisée » (III, 570). C'est sans doute dans l'articulation de ces deux mouvements par ce que nous avons appelé le « texte vivant » que réside le pouvoir de fascination de la *Correspondance*. Par son extrême plasticité, capacité formelle dépositaire du « style » moral de l'épistolière, par sa manière de lier les diverses dimensions de l'existence humaine, y compris son ancrage dans le monde vivant, la lettre engage une expérience de soi dont l'amplitude loge dans l'humilité même, l'infinie potentialité de la nature humaine dans la bagatelle d'un remède de grand-mère. Cette tension était promise à bien des impasses critiques et son ouverture herméneutique ne nous semble envisageable qu'à condition de fournir aux trouées délicates de la *Correspondance* une méthode critique adéquate. En accueillant les

---

<sup>1044</sup> Papasogli, Benedetta, art. cit., p. 342.

<sup>1045</sup> Sur le lien entre l'écriture quotidienne de soi chez Sévigné et la nécessité, chez Nicole, de se connaître par touches, selon un portrait nécessairement morcelé, voir Constance Cartmill, « Mme de Sévigné, lectrice de Pierre Nicole. La lettre à l'épreuve de l'essai » dans *Lectrices d'Ancien Régime*, Isabelle Brouard-Arends (dir.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003, p. 351-359.

circulations et les continuités qui articulent monde de la lettre et monde vivant, l'approche que nous avons privilégiée nous semble avoir dégagé quelques lignes de la composition paradoxale qui sert à l'épistolière d'existence et dont elle crée les « ombres » et les « silhouettes », « touche par touche », « comme un être de chair et de sang, inépuisable.<sup>1046</sup> »

---

<sup>1046</sup> Ces quelques segments sont empruntés à Virginia Woolf (« Madame de Sévigné » dans *The Death of the Moth and Other Essays*, San Diego / New York / London, Harcourt Brace & Company, 1942, p. 51-57, p. 51).

## Conclusion : Sévigné, artiste du vivre

Des remarques de Proust sur Mme de Sévigné, on a souvent retenu la dimension impressionniste<sup>1047</sup>. Quoique bancal<sup>1048</sup>, le rapprochement avec Elstir, au sujet d'une vision du monde dans laquelle la perception de l'événement serait présentée avant sa cause, n'en suggère pas moins un préalable essentiel : pour Proust, Mme de Sévigné – ou, du moins, celle de son roman – est une artiste<sup>1049</sup>. Sans doute Sévigné acquiert-elle ce statut chez Proust en raison du travail de réception qu'elle engage, suscitant même des types de lecteurs différents, que le Narrateur ne cesse d'opposer. En permettant de dresser la cartographie des bons et des mauvais lecteurs, l'usage proustien de Sévigné promeut la « lecture-compagnonnage » et met ainsi en relation vie sensible et émotions artistiques, articulation qui prolonge le geste de l'épistolière et déploie la proximité de Proust, sa mère et sa grand-mère avec la *Correspondance* selon le modèle du transfert ou du frayage. Comme proposition esthétique, dont Proust assimile les mécanismes – à la manière dont Sévigné elle-même a pu s'approprier certains éléments de la poétique de La Fontaine –, la *Correspondance* ne relève donc pas seulement de l'art narratif ou de la formule-trouvaille – « Sévigné n'aurait pas mieux dit<sup>1050</sup> » –, non plus qu'elle pourrait se réduire à la singularité d'une perception. Lire Sévigné, chez Proust, c'est y reconnaître un travail de mise en circulation entre formes de vie et formes artistiques et, pour le romancier, y refonder narrativement la constellation affective.

Au terme de notre étude, la *mobilisation* des formes – du simple recours à la mise en mouvement – nous apparaît justement comme le fil directeur autour duquel se sont enroulés, pour ainsi dire, les différents aspects de l'*être-vivant*, depuis l'usage épistolaire des émotions jusqu'à la pensée des interactions entre la vie et la lettre. Si elle engage nécessairement l'examen du rapport aux codes et aux normes avec lesquels l'écriture dialogue, l'étude de

---

<sup>1047</sup> Sur ce point, voir les rappels et les analyses nouvelles de Laure Depretto, *op. cit.*, p. 379-385.

<sup>1048</sup> *Ibid.*

<sup>1049</sup> Proust, Marcel, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, éd. cit., II, p. 14 : « [...] Mme de Sévigné est une grande artiste de la même famille qu'un peintre que j'allais rencontrer à Balbec et qui eut une influence si profonde sur ma vision des choses, Elstir. »

<sup>1050</sup> Voir Proust, Marcel, *Du côté de chez Swann*, éd. cit., I, p. 20 et *Le Côté de Guermantes*, éd. cit., II, p. 625.

l'épistolarité sévignéenne ne peut toutefois se réduire à la consécration d'une seule et unique forme, au répertoire des procédures relatives aux enjeux pragmatiques de la communication ni aux techniques dédiées à l'élaboration d'un « savoir-faire ». En effet, enrichir et documenter le fonctionnement et les dynamiques de ce « savoir-faire » ne doit pas impliquer le renoncement à l'examen de *toutes les autres formes* en jeu dans la *Correspondance*, leurs caractéristiques propres et leurs interactions. Devant le foisonnement des formes et des manières brassées par les lettres de Sévigné, la question du *vivant* a contribué à proposer une approche unifiée, laquelle n'a pas été adossée à une notion préexistante qu'il se serait agi de « tester » en contexte sévignéen, mais à une matrice permettant de penser les passages entre des champs que la lettre ne cesse de mettre en rapport. Que l'épistolière s'attèle à la connaissance de soi, à la gestion des émotions, à la guérison d'une maladie ou encore à la conduite de sa vie, il s'agit à chaque fois de confronter la matière existentielle et ses dynamiques à leur expression sous forme de lettre, laquelle expose les méditations vitales sévignéennes au regard de l'autre et à sa présence dans l'échange autant qu'elle problématise et intensifie la formulation de ces mêmes réflexions. Si l'on dresse le bilan du type de démarche critique qui a conduit notre analyse, on remarquera que l'examen de ces interactions formelles requiert « un genre particulier d'attention<sup>1051</sup> », une attention à la dimension intermittente et expérimentale des questionnements vitaux et de leur convergence au sein d'un art de vivre proprement sévignéen. Cette attention nous permet, au terme de notre parcours, d'avancer les trois remarques qui suivent.

Premièrement, l'intérêt pour les relations entre formes intellectuelles, formes matérielles et formes de vie ouvre l'analyse de l'épistolarité sévignéenne à un nouveau type de connectivité. On a souvent considéré le rôle de la pragmatique communicationnelle dans l'art d'écrire sévignéen ; on a moins relevé que l'échange interpersonnel, avec les négociations formelles qu'il implique, constitue un type de transferts parmi beaucoup d'autres et que, dans une tradition ancienne, au moins ovidienne, la lettre donne lieu à d'autres circulations que la seule translation d'un destinataire à un destinataire. La mise en relation de ces deux pôles ne doit pas occulter la multitude de trafics qui animent la *Correspondance* et en constituent, pour ainsi dire, la sensualité : échange de recettes, de remèdes, d'humeurs, d'atmosphères ; porosités du matériel à l'immatériel ; interférences entre passé et présent dans une forme de sédimentation existentielle. Or, loin de n'appartenir qu'à l'univers épistolaire en vertu de la généalogie de ses pratiques, l'expansion des transferts qu'occasionne la lettre sévignéenne quitte bien souvent le

---

<sup>1051</sup> Macé, Marielle, *op. cit.*, p. 57.

terrain métaphorique ou le jeu mondain pour dessiner un monde sympathique dans lequel la valeur symbolique de l'analogie, le don voire l'empathie recouvrent à la fois une structure du monde, que l'histoire des idées a bien documentée par ailleurs mais dont il restait à sonder la productivité poétique, et une position du sujet dans le monde – vulnérabilité, affectivité et ouverture à autrui en dépendant.

Deuxièmement, la lettre sévignéenne ne se définit pas seulement comme une *relation épistolaire*. Elle est aussi une *relation* à une matière factuelle, dont elle relève parfois les saillances et dont elle affronte surtout la nature informe, le quotidien étant bien souvent *irreprésentable*. L'attention que requiert la *Correspondance*, dès lors qu'il s'agit d'y explorer les enjeux de l'existence en tant qu'être vivant, se donne régulièrement comme une attention sur rien. En effet, s'il est souvent question d'émotions fortes et de cas critiques dans le cadre de l'épreuve vitale, ils entrent toujours en tension avec ces moments atones, vides apparents qui constituent pourtant la trame solide de l'existence. Être vivant, tel que la *Correspondance* contribue à le penser, c'est synthétiser au sein du même mouvement la conscience aiguë du corps telle qu'elle se manifeste dans la maladie et son silence feutré dans la santé, l'émotion forte ressentie lors d'un spectacle théâtral et l'engourdissement affectif qui rend parfois la joie et la tristesse presque indistinctes. La lettre sévignéenne élargit la profondeur paradoxale du sentiment de soi à l'ensemble des pratiques et des activités qui rythment la vie quotidienne. Michael Sheringham s'attarde justement, à l'appui de Blanchot, sur l'indétermination du quotidien et le rapport que cette indistinction peut avoir avec une éthique humaine fondée sur l'invention de soi.

Le quotidien n'est pas chez [Blanchot] réductible à un certain nombre d'activités répétitives et déconnectées les unes des autres (se lever, manger, discuter, aller travailler, faire les courses), considérées de l'extérieur ; il constitue bien plutôt un degré de la vie humaine où ces différentes activités sont « vécues » au sein de ce qu'il appelle « un mouvement lié », qui ne forme jamais une totalité stable ni un objet de connaissance, mais qui nous relie toutefois à l'« ensemble indéterminé des possibilités humaines ».<sup>1052</sup>

En résonance avec le principe de circulation sur lequel prospère l'écriture épistolaire, l'existence sévignéenne acquiert ce relief des possibles. La tension entre endormissement et réveil, à laquelle fait face le lecteur de la *Correspondance*<sup>1053</sup>, n'est pas seulement à relier à « un effet de masse », les lettres formant un agglutinement difficile à digérer. Elle relève en

---

<sup>1052</sup> Sheringham, Michael, *Traversées du quotidien : des surréalistes aux postmodernes*, Maryline Heck et Jeanne-Marie Hostiou (trad.), Paris, Presses Universitaires de France, 2013, p. 29-30. L'auteur s'appuie sur Maurice Blanchot, « La parole quotidienne » dans *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 364.

<sup>1053</sup> Voir Virginia Woolf, *op. cit.* Voir aussi Laure Depretto, *op. cit.*, en particulier la conclusion, p. 411-418.

outre d'une méditation au long cours au sujet de la consistance modale du vivre, de la substance ontologique et éthique de l'existence. Si, comme nous l'avons avancé au terme du troisième temps de notre réflexion, la problématique vitale, en outrepassant le cadre de la représentation d'un vécu, se construit comme un mouvement inclusif, lequel « fait feu de tous bois » et exploite chacune des bribes de l'existence pour se réformer, s'inventer voire s'arracher à soi, cette dynamique se comprend dans l'élaboration épistolaire elle-même, dans l'édifice commun que la *Correspondance* construit à la fois avec autrui et avec le monde. Mettre les conditions de l'échange épistolaire et les caractéristiques du commerce par lettres au centre d'une réflexion sur la stylistique modale de l'existence, inscrire les négociations de l'expression de l'affect dans une méditation sur la contribution de la vie sensible au sentiment de soi, exploiter la plasticité et l'intermittence de la lettre pour scruter les profondeurs imaginaires et sédimentaires de l'épreuve vitale, voilà sans doute les articulations nodales de la *Correspondance* et son travail formel le plus innovant.

Enfin, logée dans les replis intimes et banals d'une écriture indexée sur le rythme et la forme de l'existence, la pensée sévignéenne de l'émotion, de la vie du corps, de l'épreuve morale ou encore de la nature ne prend pas la forme de propositions fermes, que celles-ci dérivent d'une autorité exemplaire ou qu'elles s'en distinguent. Dans la *Correspondance*, l'émergence d'idées morales et de représentations du monde est confrontée à la dérobade du réel et aux variations perpétuelles de la matière humaine. Plus encore, la lettre épouse ce principe de variation pour en faire à la fois une méthode d'écriture et d'assimilation du monde, tout autant qu'un *ethos* épistolaire voire une éthique quotidienne. L'adaptation aux circonstances, la saisie des possibilités de l'occasion, telles sont les ressources d'une écriture née sous pression puis développée en marge des modèles discursifs et moraux disponibles. C'est sur ces fondements mouvants et à condition de ne jamais maquiller leur précarité que l'on peut se mettre en quête de philosophèmes et de préceptes, lesquels n'apparaissent qu'au titre de signaux faibles, présents, certes, comme n'importe quelle production humaine s'ancre dans un moment historique donné, mais subtilement engagés dans la singularité d'une « vie minuscule ».

Les résultats obtenus sur le plan anthropologique et moral demeurent donc solidement engagés dans l'histoire et la critique des formes littéraires : cette articulation vaut à la fois approche globale des problématiques vitales que nous avons abordées et méthode herméneutique pour le texte qui nous a occupée. L'épistolarité telle qu'elle se pratique chez Sévigné ne relève pas seulement de la manière d'écrire : elle est aussi – et

puissamment – manière d’être et manière de vivre. En outre, si la phénoménologie a ponctuellement guidé nos analyses, ce n’est pas en vertu d’une posture modernisante artificielle, mais parce que le cadre phénoménologique constitue un terrain privilégié pour penser l’unité de l’esthétique conçue comme *aisthesis* et de l’esthétique conçue comme représentation artistique. « Sentir et faire<sup>1054</sup> », chez Sévigné, *sentir, vivre et écrire des lettres*, semblent bel et bien converger, dans un « mouvement lié » qui rend sans doute compte des passages intenses que le XVII<sup>e</sup> siècle a entretenus entre les disciplines, les pratiques et les productions, naturelles comme culturelles, par-delà les partages traditionnels de l’esthétique classique. L’unité de la sensibilité vitale et de la sensibilité artistique – la notion d’artiste permettant de relier la vision sévignéenne du monde, celle que Proust et Woolf ont magistralement repérée, et la stylistique de l’existence en jeu dans la *Correspondance* – ou l’« entrelacement<sup>1055</sup> » de la forme du vivre et de l’expression épistolaire, tels sont selon nous les « problèmes » critiques de la *Correspondance*, sa puissance d’inquiétude, voire son « fond de vie ».

---

<sup>1054</sup> Nous reprenons ici une partie du titre d’un article de Renaud Barbaras, sur lequel nous appuyons notre analyse : « Sentir et faire : la phénoménologie et l’unité de l’esthétique » dans *Phénoménologie et esthétique*, Renaud Barbaras, Raymond Court, Françoise Dastur *et alii*, La Versanne, Encre marine, 1998, p. 21-40.

<sup>1055</sup> *Ibid.*, p. 22.



# Bibliographie

## CORPUS

### Corpus principal

SÉVIGNÉ, Marie Rabutin-Chantal marquise de, *Lettres de Madame de Sévigné, de sa famille et de ses amis*, Monmerqué (éd.), Paris, Hachette et Cie, 1862-1866, 14 vol.

SÉVIGNÉ, Marie Rabutin-Chantal marquise de, *Lettres*, Émile Gérard-Gailly (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1953-1963, 3 vol.

SÉVIGNÉ, Marie Rabutin-Chantal marquise de, *Correspondance*, Roger Duchêne (éd.), Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1972-1978, 3 vol.

### Corpus complémentaire

ARISTOTE, *De l'âme*, Richard Bodéüs (éd.), Paris, Garnier-Flammarion, 1993.

ARISTOTE, *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2014.

ARNAULD, Antoine, *Des vrayes et des fausses idées contre ce qu'enseigne l'auteur de la recherche de la vérité*, Cologne, Schouten, 1683.

ARNAULD, Antoine, NICOLE, Pierre, *La Logique, ou l'art de penser*, Dominique Descotes (éd.), Paris, Champion, 2011.

AUGUSTIN (saint), *Confessions*, Arnauld d'Andilly (trad.), Paris, Gallimard, 1993.

AUGUSTIN (saint), *Confessions. Livres IX-XIII*, Pierre de Labriolle (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 1994, vol. 2.

BACON, Francis, *Histoire de la vie et de la mort*, Jean Baudouin (trad.), Paris, Loyson, 1647.

BALZAC, Jean Louis Guez de, *Œuvres diverses*, Roger Zuber (éd.), Paris, Champion, 1995.

BARY, René, *Journal de conversation où les plus belles Matières sont agitées de part & d'autre*, Paris, Jean Courterot, 1673.

BASSOMPIERRE, François de, *Journal de ma vie. Mémoires du maréchal de Bassompierre*, Audouin de La Cropte de Chanterac (éd.), Paris, Renouard, 1870-1877, 4 vol.

BAYLE, Pierre, *Dictionnaire historique et critique*, Rotterdam, Reinier Leers, 1697, 2 vol. ; Amsterdam, Brunet, 1740, 5<sup>e</sup> éd., 3 vol.

BERNIER, François, *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, Sylvia Murr et Geneviève Stefani (éd.), Paris, Fayard, 1992, 7 vol.

- BOSSUET, Jacques Bénigne, *Sermons. Le Carême du Louvre*, Constance Cagnat-Debœuf (éd.), Paris, Gallimard, 2001.
- BOUGEANT, Guillaume-Hyacinthe, *Amusement philosophique sur le langage des bestes suivi de Lettres à madame la comtesse D\*\*\**, Paris, Gisset / Bordelet / Ganeau, 1739.
- BOUHOURS, Dominique, *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, Paris, Mabre-Cramoisy, 1671.
- BOUHOURS, Dominique, *Remarques nouvelles sur la langue française*, Paris, Mabre-Cramoisy, 1675.
- BURTON, Robert, *L'anatomie de la mélancolie*, Bernard Hoepffner (trad.), Jean Starobinski (préf.), Paris, Corti, 2000, 3 vol.
- BUSSY-RABUTIN, Roger comte de, *Les Mémoires de messire Roger de Rabutin, comte de Bussy, lieutenant général des armées du roy et mestre de camp général de la cavalerie légère*, Paris, Anisson, 1696, 2 vol.
- BUSSY-RABUTIN, Roger comte de, *Les Lettres de messire Roger de Rabutin, comte de Bussy, publiées par le P. D. Bouhours*, Paris, Delaulne, 1697-1698, 4 vol.
- BUSSY-RABUTIN, Roger comte de, *Correspondance avec sa famille et ses amis (1666-1693)*, Ludovic Lalanne (éd.), Paris, Charpentier, 1858-1859, 6 vol.
- BUSSY-RABUTIN, Roger comte de, *Histoire amoureuse des Gaules*, Antoine Adam (éd.), Paris, Garnier-Flammarion, 1967.
- BUSSY-RABUTIN, Roger comte de, *Dits et inédits*, Daniel-Henri Vincent (éd.), Précy-sous-Thil, Éditions de l'Armançon, 1993.
- BUSSY-RABUTIN, Roger comte de, *Mémoires*, Daniel-Henri Vincent (éd.), Paris, Mercure de France, 2010.
- CAYLUS, Marthe-Marguerite Le Valois comtesse de, *Souvenirs*, Bernard Noël (éd.), Paris, Mercure de France, 1965.
- CHAPELAIN, Jean, *Lettres de Jean Chapelain de l'Académie française*, Philippe Tamizey de Larroque (éd.), Paris, Imprimerie nationale, 1880-1883, 2 vol.
- CHOISY, François-Timoléon de, *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV suivi de Mémoires de l'abbé de Choisy habillé en femme*, Paris, Mercure de France, 2000.
- COLOMNIÈS, Paul, *La Rhétorique de l'honnête homme ou la manière de bien écrire des lettres...*, Amsterdam, Gallet, 1699.
- CORNEILLE, Pierre, *Œuvres complètes*, Georges Couton (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1980-1987, 3 vol.
- COSTAR, Pierre, *Lettres de Monsieur Costar*, Paris, Courbé, 1658-1659.
- COSTAR, Pierre, VOITURE, Vincent, *Entretiens*, Cécile Tardy (éd.), Paris, Classiques Garnier, 2013.
- COULANGES, Philippe-Emmanuel de, *Mémoires*, Monmerqué (éd.), Paris, Blaise, 1820.
- DESCARTES, René, *Œuvres et lettres*, André Bridoux (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1952.
- DESCARTES, René, *Correspondance avec Élisabeth et autres lettres*, Jean-Marie Beyssade et Michelle Beyssade (éd.), Paris, Garnier-Flammarion, 1989.

- DESCARTES, René, *Œuvres*, Charles Adam et Paul Tannery (éd.), Paris, Vrin, 1996, 11 vol.
- DESCARTES, René, *Œuvres philosophiques*, Ferdinand Alquié (éd.), Paris, Classiques Garnier, 2010, 3 vol.
- DIDEROT, Denis, *Œuvres complètes. Idées. I. Philosophie et mathématique*, Paris, Hermann, 1975.
- DIDEROT, Denis, *Œuvres complètes. Idées. III. L'interprétation de la nature, 1753-1765*, Paris, Hermann, 1981.
- DIDEROT, Denis, *Le Rêve de d'Alembert. Entretien entre d'Alembert et Diderot. Suite de l'entretien*, Paris, Garnier-Flammarion, 2002.
- DU PLAISIR, *Sentiments sur les lettres et sur l'histoire avec des scrupules sur le style*, Philippe Hourcade (éd.), Genève, Droz, 1975.
- ÉRASME, *De conscribendis epistolis*, Jean-Claude Margolin (éd.) dans *Opera omnia Desiderii Erasmi Roterdami*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, 1971, p. 153-579.
- ÉRASME, *Éloge de la Folie et autres écrits*, Jean-Claude Margolin (éd.), Paris, Gallimard, 2010.
- FONTENELLE, Bernard de, *Œuvres complètes*, Alain Niderst (éd.), Paris, Fayard, 1990, vol. 1.
- FONTENELLE, Bernard de, *Rêveries diverses. Opuscules littéraires et philosophiques*, Alain Niderst (éd.), Paris, Desjonquères, 1994.
- FRANÇOIS DE SALES (saint), *Œuvres*, Paris, Gallimard « Bibliothèque de la Pléiade », 1969.
- FURETIÈRE, Antoine, *Le dictionnaire universel d'Antoine Furetière*, Claude Helft et Alain Rey (éd.), Paris, SNL-Le Robert, 1978, 3 vol.
- GASSENDI, Pierre, *Vie et mœurs d'Épicure*, Sylvie Taussig (éd.), Paris, Éditions Alive, 2001.
- GRENAILLE, François de, *Les plaisirs des dames*, Paris, Clousier, 1641.
- GUETTE, Catherine de, *Mémoires de Madame de La Guette écrits par elle-même*, Micheline Cuénin (éd.), Paris, Mercure de France, 2003.
- GUILLERAGUES, Gabriel Joseph de Lavergne comte de, *Lettres portugaises*, Alain Brunn (éd.), Paris, Garnier-Flammarion, 2009.
- HIPPOCRATE, *Sur le rire et la folie*, Yves Hersant (trad.), Paris, Rivages, 1989.
- LA BRUYÈRE, Jean de, *Œuvres complètes*, Julien Benda (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1934.
- LA FAYETTE, Marie-Madeleine Pioche de La Vergne comtesse de, *Œuvres complètes*, Camille Esmein-Sarrazin (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2014.
- LA FONTAINE, Jean de, *Œuvres complètes*, Pierre Clarac (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1958, vol. 2 « Œuvres diverses ».
- LA FONTAINE, Jean de, *Œuvres complètes*, Jean-Pierre Collinet (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1991.
- LA FONTAINE, Jean de, *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, Paris, Le Livre de Poche, 1991.
- LAMY, Bernard, *La Rhétorique ou l'Art de parler*, Christine Noille-Clauzade (éd.), Paris, Honoré Champion, 1998.

- LAMY, Guillaume, *Discours anatomiques : explication mécanique et physique des fonctions de l'âme sensitive*, Anna Minerbi Belgrado (éd.), Paris, Universitas / Oxford, Voltaire Foundation, 1996.
- LAMY, François, *De la connaissance de soi-même*, Paris, Pralard, 1694, vol. 1.
- LA ROCHEFOUCAULD, François VI duc de, *Œuvres complètes*, Louis Martin-Chauffier et Jean Marchand (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1964.
- LE BRUN, Charles, *Conférence sur l'expression générale et particulière*, Paris, Picart, 1698.
- LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Jacques Brunschwig (éd.), Paris, Garnier-Flammarion, 1990.
- LE MOYNE, Pierre, *De l'art des devises*, Paris, Cramoisy, 1666.
- LENCLOS, Ninon de, *Lettres au marquis de Sévigné ou l'Art de se faire aimer*, Paris, L'Arche, 1999.
- LUCIEN de Samosate, *Œuvres complètes*, Émile Chambry (trad.), Alain Billault et Émeline Marquis (éd.), Paris, Laffont, « Bouquins », 2015.
- LUCRÈCE, *De la Nature des choses*, Alain Gigandet (éd.), Bernard Pautrat (trad.), Paris, Librairie générale française, 2002.
- MAINTENON, Françoise d'Aubigné marquise de, *Correspondance générale de madame de Maintenon*, Théophile Lavallée (éd.), Paris, Charpentier, 1865-1866, 5 vol.
- MALEBRANCHE, Nicolas, *Œuvres*, Geneviève Rodis-Lewis (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1979-1992, 2 vol.
- MALEBRANCHE, Nicolas, *De la recherche de la vérité. Livre II partie II et III. De l'imagination. De la communication contagieuse des imaginations fortes*, Marie-Frédérique Pellegrin (éd.), Paris, Garnier-Flammarion, 2006.
- MENESTRIER, Claude-François, *Des Ballets anciens et modernes selon les règles du théâtre*, Genève, Minkoff Reprint, 1972.
- MOLIÈRE, *Œuvres complètes*, Georges Couton (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1971.
- MOLIÈRE, *Œuvres complètes*, Georges Forestier (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2010, 2 vol.
- MONTAIGNE, Michel de, *Journal de voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne en 1580 et 1581*, Charles Dédéyan (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 1946.
- MONTAIGNE, Michel de, *Les Essais*, Villey-Saulnier (éd.), Paris, Presses Universitaires de France, « Quadrige », 2004.
- MONTPENSIER, Anne-Marie-Louise-Henriette d'Orléans duchesse de, *Mémoires de la Grande Mademoiselle*, Clermont-Ferrand, Éditions Paleo, 2015, tome VII « La folie Lauzun : 1670-1673 ».
- MOTTEVILLE, Françoise Bertault, dame Langlois de, *Mémoires de Mme de Motteville sur Anne d'Autriche et sa cour*, Paris, Charpentier, 1886, 4 vol.
- NAUDÉ, Gabriel, *Lettres de Naudé à Grémonville*, Kathryn Willis Wolfe et Philip J. Wolfe (éd.), Paris / Seattle / Tübingen, Narr Verlag, 1986.

- NICOLE, Pierre, *Traité de la comédie et autres pièces d'un procès du théâtre*, Laurent Thirouin (éd.), Paris, Champion, 1998.
- NICOLE, Pierre, *Essais de morale* [Paris, Desprez, 1733-1771, 25 vol.], Genève, Slatkine, 1971, 4 vol.
- NICOLE, Pierre, *Essais de morale*, Laurent Thirouin (éd.), Paris, Presses Universitaires de France, 1999.
- PASCAL, Blaise, *Œuvres complètes*, Jacques Chevalier (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954.
- PASCAL, Blaise, *Les Provinciales*, Louis Cognet et Gérard Ferreyrolles (éd.), Paris, Classiques Garnier, 2010.
- PATIN, Gui, *Lettres*, J.-H. Reveillé-Parise (éd.), Paris, J.-H. Baillières, 1846, 3 vol.
- PEIRESC, Claude-Nicolas Fabri de, *Lettres à Naudé 1629-1637*, Phillip Wolfe (éd.), Paris / Seattle / Tübingen, Narr Verlag, 1983.
- PELLISSON, Paul, *Lettres historiques de Monsieur Pellisson*, Paris, Nyon, 1729.
- PONTIS, Louis de, *Mémoires de Monsieur de Pontis : qui a servi dans les armées cinquante-six ans, sous les rois Henri IV, Louis XIII, Louis XIV*, Paris, Mercure de France, 2007.
- PROUST, Marcel, *À la recherche du temps perdu*, Jean-Yves Tadié (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1988-1989, 4 vol.
- QUINTILIEN, *Institution oratoire*, Jean Cousin (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 1976, tome III.
- RACINE, Jean, *Œuvres complètes*, Georges Forestier (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1999, tome I « Théâtre-poésie ».
- RÉGIS, Pierre-Sylvain, *Système de philosophie*, Paris, Thierry, 1690.
- RESTAURAND, Raymond, *L'accord des sentiments d'Aristote et d'Épicure, sur les principes des corps naturels, et sur les couleurs*, Lyon, Esprit Vitalis, 1682, 3 vol.
- RETZ, Jean-François Paul de Gondi cardinal de, *Mémoires*, précédés de *La Conjuration du comte de Fiesque*, Simone Bertièrre (éd.), Paris, Le Livre de Poche / Classiques Garnier, 1998.
- RETZ, Jean-François Paul de Gondi cardinal de, *Œuvres complètes*, Paris, Champion, 2005-2011, 7 vol.
- SAINT-ÉVREMOND, Charles de Marguetel de Saint-Denis seigneur de, *Lettres*, Paris, Didier, « Société des textes français modernes », 1967-1968, 2 vol.
- SAINT-ÉVREMOND, Charles de Marguetel de Saint-Denis seigneur de, *Entretiens sur toutes choses*, David Bensoussan (éd.), Paris, Desjonquères, 1998.
- SAINT-SIMON, Louis de Rouvroy duc de, *Mémoires*, Yves Coirault (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1983-1987, 8 vol.
- SCUDÉRY, Madeleine de, *Conversations nouvelles sur divers sujets dédiées au Roy*, Paris, Barbin, 1680, 2 vol.
- SCUDÉRY, Madeleine de, « *De l'air galant* » et autres *Conversations (1653-1684)*. *Pour une étude de l'archive galante*, Delphine Denis (éd.), Paris, Champion, 1998.
- SCUDÉRY, Madeleine de, *Clélie. Histoire romaine*, Chantal Morlet-Chantalat (éd.), Paris, Champion, 2001-2004, 4 vol.

- SENAULT, Jean-François, *De l'usage des passions*, Paris, Camusat et Le Petit, 1649.
- SÉNÈQUE, *Entretiens. Lettres à Lucilius*, Paul Veyne (trad.), Paris, Laffont, 1993.
- SHAFTESBURY, comte de, *Essai sur l'usage de la raillerie et de l'enjouement dans les conversations qui roulent sur les matières les plus importantes*, J. Van Essen (trad.), La Haye, Scheurleer, 1710.
- SHAFTESBURY, comte de, *Œuvres de mylord comte de Shaftesbury*, traduites de l'anglais, Genève [1769], Françoise Badelon (éd.), Paris, Champion, 2002.
- SOREL, Charles, *De la connoissance des bons livres ou Examen de plusieurs auteurs Supplément des « Traitez de la connoissance des bons livres »*, Hervé D. Béchade (éd.), Genève, Slatkine, 1981 [Paris, Pralard, 1671-1673].
- TALLEMANT DES RÉAUX, Gédéon, *Historiettes*, Antoine Adam (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1960-1961, 2 vol.
- VALÉRY, Paul, *Œuvres*, Michel Jarrety (éd.), Paris, Librairie Générale Française, 2016, vol. 1.
- VOITURE, Vincent, *Lettres (1625-1648)*, Sophie Rollin (éd.), Paris, Champion, 2013.
- WOOLF, Virginia, *A Passionate Apprentice : The Early Journals, 1897-1909*, Mitchell A. Leaska, London, Hogarth Press, 1990.
- WOOLF, Virginia, « On being ill » dans *The essays of Virginia Woolf*, vol. 4 1925-1928, Andrew McNeillie (éd.), Londres, The Hogarth Press, 1994, p. 317-329.

## BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

### Études consacrées à Sévigné

*Nous proposons une sélection bibliographique. Pour une liste exhaustive, nous renvoyons à Cécile Lignereux, « Une écriture de la tendresse au XVII<sup>e</sup> siècle. Pour une étude stylistique des Lettres de Mme de Sévigné », thèse dirigée par Delphine Denis et soutenue en 2009 à l'Université Paris-Sorbonne, p. 545-558.*

ALLENTUCH, Harriet M. R., « Setting feelings to words. Language and emotion in the letters of Mme de Sévigné », *Papers on French Seventeenth-Century Literature*, 1988, vol. 15, n°28, 1988, p. 239-244.

ALLENTUCH, Harriet M. R., « My Daughter / Myself : emotional roots of Madame de Sévigné's Art », *Modern Language Quarterly : a journal of literary history*, juin 1982, n°43, p. 121-137.

AVIGDOR, Eva, « Josèphe Flavius et Mme de Sévigné », *Revue des études juives. Historia judaica*, 1968, n°127, p. 259-264.

BACHELLIER, Évelyne, « De la conversation à la conversion », *Communications*, 1979, n°30, p. 31-56.

BEUGNOT, Bernard, « Mme de Sévigné telle qu'en elle-même enfin ? », *French Forum*, 1980, vol. 5, n°3, p. 207-217.

BEUGNOT, Bernard, « Débats autour du genre épistolaire : réalité et écriture », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1974, vol. 74, n°2, p. 195-202.

- BEUGNOT, Bernard, « Style ou styles épistolaires ? », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1978, vol. 78, n°6, p. 939-952.
- BRAY, Bernard, « Quelques aspects du système épistolaire de Mme de Sévigné », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1969, vol. 69, n°2, p. 491-505.
- BRAY, Bernard, « L'épistolière au miroir : réciprocité, réponse et rivalité dans les *Lettres* de Mme de Sévigné à sa fille », *Marseille*, 1973, n°95, p. 23-27.
- BRAY, Bernard, « Le style épistolaire : la leçon de Madame de Sévigné », *Littératures classiques*, automne 1996, n°28, p. 197-209.
- BRAY, Bernard, *Épistoliers de l'âge classique : l'art de la correspondance chez Madame de Sévigné et quelques prédécesseurs, contemporains et héritiers*, Odile Richard-Pauchet (éd.), Tübingen, Narr Verlag, 2007.
- BURY, Emmanuel, « Madame de Sévigné face aux critiques du XIX<sup>e</sup> siècle : Sainte-Beuve et consorts », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1996, vol. 96, n°3, p. 446-460.
- CAGNAT, Constance, « Les histoires tragiques de Madame de Sévigné », *Dix-septième siècle*, 1992, n°44, p. 219-234.
- CAILLÉ, Stéphane, « L'apparition de Madame de Sévigné dans la *Recherche* : la création d'un précurseur », *Bulletin Marcel Proust*, 1997, n°47, p. 24-37.
- CARTMILL, Constance, « Le général et le singulier ou les avatars de On dans les *Lettres* de Mme de Sévigné », *Œuvres & critiques*, 1994, vol. 19, n°1, Nicole Boursier et David Trott (dir.), p. 135-137.
- CARTMILL, Constance, « Mme de Sévigné et la théorie de la sympathie » dans *Mme de Sévigné (1626-1696). Provence, spectacles, « lanternes »*, Roger Duchêne (dir.), Grignan, AACDD, 1998, p. 277-286.
- CARTMILL, Constance, « Inventions du moi à l'âge classique : Sévigné et Bussy-Rabutin » dans *Dans les miroirs de l'écriture*, Philippe Beaulieu et Diane Desrosier-Bonir (dir.), Montréal, Département d'études françaises, 1998, p. 117-123.
- CARTMILL, Constance, « Madame de Sévigné et les maximes du mariage », *Dalhousie French Studies*, 2001, n°56, p. 98-107.
- CARTMILL, Constance, « Les déguisements du moi dans la *Correspondance* de Madame de Sévigné ou la naissance de l'autobiographique », *Biblio 17. Suppléments aux Papers on French Seventeenth-Century Literature*, 2003, n°145, p. 139-146.
- CARTMILL, Constance, « Mme de Sévigné, lectrice de Pierre Nicole. La lettre à l'épreuve de l'essai » dans *Lectrices d'Ancien Régime*, Isabelle Brouard-Arends (dir.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003, p. 351-359.
- CARTMILL, Constance, « Lorsqu'un *on* vaut un *je* : emplois du pronom indéfini chez Mme de Sévigné », *Neophilologus*, 2004, vol. 88, n°2, p. 203-217.
- CHÉDOZEAU, Bernard, « Religion et morale chez Mme de Sévigné », *Marseille*, 1973, n°95, p. 53-60.
- COUPRIE, Alain, « Madame de Sévigné : "Vive donc notre vieil ami Corneille !" » dans *Onze études sur la vieillesse de Corneille dédiées à la mémoire de Georges Couton*, Madeleine Bertaud et Alain Niderst (dir.), Paris, Klincksieck, 1994, p. 153-170.

- DANDREY, Patrick, « Pouvoir de la séduction. Madame de Sévigné, “Esther” et le roi », *Cahiers de littérature du XVII<sup>e</sup> siècle*, 1985, n°7, p. 23-50.
- DEPRETTO, Laure, « Annoncer l’incertain : les fausses nouvelles dans les *Lettres* de Madame de Sévigné », *Littératures classiques*, 2010, n°71, p. 221-236.
- DEPRETTO, Laure, « Scènes de comédie dans les *Lettres de l’année 1671* », *Séminaire Sévigné*, Publications numériques du CÉRÉDI, « Séminaires de recherche », 2013, n° 1, disponible en ligne (URL : <http://ceredi.labos.univ-rouen.fr/public/?scenes-de-comedie-dans-les-lettres.html> Dernière consultation le 28 juin 2017).
- DEPRETTO, Laure, *Informers et raconter dans la Correspondance de Madame de Sévigné*, Paris, Classiques Garnier, 2015.
- DEPRUN, Jean, « Mme de Sévigné et les controverses postcartésiennes : des “animaux-machines” aux “Âmes vertes” », *Marseille*, 1973, n°95 « Mme de Sévigné. Molière et la médecine de son temps », p. 43-52.
- DESCOMBES, Vincent, « Le côté Dostoïevski de Mme de Sévigné », *Proust. Philosophie du roman*, Paris, Minuit, 1987, p. 257-271.
- DESPRECHINS, Anne, « Regard de Mme de Sévigné sur le jardin » dans *Correspondances. Mélanges offerts à Roger Duchêne*, Wolfgang Leiner et Pierre Ronzeaud (dir.), Tübingen / Paris, Narr Verlag / Presses Universitaires de Provence, 1992, p. 395-404.
- DESPRECHINS, Anne, « Madame de Sévigné sourde au langage des formes » dans *Biblio 17 “Diversité, c’est ma devise.” Mélanges J. Grimm, Suppléments aux Papers on French Seventeenth-Century Literature*, 1994, p. 147-155.
- DOSTIE, Pierre, « La mort de Turenne dans la *Correspondance* de Mme de Sévigné ou la naissance d’un mythe », *Papers on French Seventeenth-Century Literature*, 1988, vol. 15, n°28, p. 115-129.
- DOSTIE, Pierre, *Une approche esthétique des récits dans la Correspondance de Madame de Sévigné*, Laval, Presses Universitaires de Laval, 1990.
- DOSTIE, Pierre, « “Il ne faut point qu’il sorte du talent qu’il a de conter” : Madame de Sévigné, critique des *Fables* de La Fontaine », *Cahier d’histoire des littératures romanes*, 1995, vol. 19, n°3-4, p. 251-260.
- DOSTIE, Pierre, « Du faste au dépouillement : deux “manières de peindre” chez Madame de Sévigné », *Cahiers du dix-septième*, 1997, vol. 7, n°1, p. 149-160.
- DUCHÊNE, Roger, *Réalité vécue et art épistolaire : Madame de Sévigné et la lettre d’amour* Paris, Bordas, 1970 et édition augmentée et bibliographie remise à jour par Geneviève Haroche-Bouzinac, Paris, Klincksieck, 1992.
- DUCHÊNE, Roger, « Une grande dame et la rhétorique : Madame de Sévigné et le Père Le Bossu » dans *Critique et création littéraires en France au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, CNRS, 1977, p. 273-285.
- DUCHÊNE, Roger, *Écrire au temps de Madame de Sévigné. Lettres et texte littéraire*, Paris, Vrin, 1981, 2<sup>e</sup> édition augmentée 1982.
- DUCHÊNE, Roger, « Un horizon qui se perd dans l’infini. À propos de la traduction récente d’un livre de Fritz Nies *Les Lettres de Mme de Sévigné. Conventions du genre et sociologie des publics* », *Papers on French Seventeenth Century Literature*, 2003, vol. 30, n°58, p. 208-230.



- DUCHÊNE, Roger (dir.), *Europe*, 1996, n°801-802 « Madame de Sévigné ».
- DUCHÊNE, Roger (dir.), *Mme de Sévigné (1626-1696). Provence, spectacles, « lanternes »*, Grignan, AACCDD, 1998.
- DUCHÊNE, Roger, « Genèse d'une correspondance : Les *Lettres* de Madame de Sévigné à Madame de Grignan » dans *Génétiq ue matérielle, génétique virtuelle : pour une approche généticienne des textes sans archives*, Patrick Dandrey (éd.), Québec, Presses de l'Université de Laval, 2009, p. 195-211.
- ESCOLA, Marc, « La seconde main de la marquise : fiction et diction dans les *Lettres* de Mme de Sévigné », *La Licorne*, 2006, n°79 « Le savoir des genres », Rapha el Baroni et Marielle Macé (dir.), p. 201-210.
- FREIDEL, Nathalie, « Le badinage de Mme de Sévigné : respect des conventions ou attitude originale ? », *Papers on French Seventeenth Century Literature*, 2004, vol. 31, n°60, p. 175-191.
- FREIDEL, Nathalie, *La conquête de l'intime : public et privé dans la Correspondance de Madame de Sévigné*, Paris, Champion, 2009.
- FREIDEL, Nathalie, « Pratique citationnelle et écriture de l'intime dans la *Correspondance* de Mme de Sévigné » dans *Une langue à soi. Propositions*, Cécile Lignereux et Julien Piat (dir.), Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2009, p. 57-72.
- FREIDEL, Nathalie, « “Une petite dévote qui ne vaut guère” : humour et dévotion chez Mme de Sévigné », *Cahiers du GADGES*, 2011, n°8 « L'esprit des Lettres. Mélanges offerts à Jean-Pierre Landry », p. 299-318.
- FREIDEL, Nathalie, « Débats épistolaires : du modèle galant à la lettre intime » dans *Concordia Discors, Biblio 17*, Benoît Bolduc et Henriette Goldwyn (dir.), II, 2011, p. 23-32.
- FREIDEL, Nathalie, « “Est-il possible, ma chère fille, que j'écrive bien ?” Présence et absence de la rhétorique dans la *Correspondance* de Mme de Sévigné » dans *Femmes, rhétorique et éloquence sous l'Ancien Régime*, Claude La Charité et Roxanne Roy (dir.), Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint- tienne, 2012, p. 217-228.
- FREIDEL, Nathalie, « L'autre langue de Mme de Sévigné : l'italien dans la *Correspondance* », *Studi Francesi*, 2012, n°168, p. 404-413.
- FREIDEL, Nathalie, « Le rire de la marquise : folies, lanternes et turlupinades » dans *Mander des bagatelles. Première année de correspondance entre Mme de Sévigné et Mme de Grignan*, Cécile Lignereux (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 67-76.
- FREIDEL, Nathalie *et alii*, *Madame de Sévigné. Lettres de l'année 1671*, Paris, Atlande, 2012.
- FREIDEL, Nathalie, « *Le temps vole et m'emporte malgré moi* :  ph m re et permanence dans l'œuvre de Mme de Sévigné » dans *De la permanence.  tudes offertes à Bernard Beugnot pour son quatre-vingtième anniversaire*,  ric Van Der Schueren et Matthieu Fortin ( d.), Paris, Hermann, 2013, p. 101-116.
- FREIDEL, Nathalie, « Des chiffres et des lettres : le paradigme économique dans les *Lettres de l'année 1671* » dans *Connivences  pistolaires. Autour de Mme de Sévigné (Lettres de l'année 1671)*, Mathilde Bombart ( d.), *Publications en ligne du GADGES*, disponible en ligne (URL : <http://facdeslettres.univ-lyon3.fr/des-chiffres-et-des-lettres-le-paradigme-economique-dans-les-lettres-de-l-annee-1671-711172.kjsp?RH=1236351110293> Dernière consultation le 28 juin 2017).

- FREUDMANN, Félix R., « Les morailles et le moral. Le rôle de la maladie dans les lettres de Mme de Sévigné », *Marseille*, 1973, n°95, p. 83-88.
- GÉRARD, Mireille, « Molière dans la *Correspondance* de Madame de Sévigné », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1973, vol. 73, n°4, p. 608-625.
- GÉRARD, Mireille, « Les médecins dans la *Correspondance* de Mme de Sévigné. Document ou littérature ? », *Marseille*, 1973, n°95, p. 89-98.
- GÉRARD, Mireille, « Mme de Sévigné et Port-Royal : le milieu familial (1619-1644) », *Chroniques de Port-Royal*, 1989, n°38, p. 9-31.
- GRASSI, Marie-Claire, « Naissance d'un nouveau modèle : l'apparition de Madame de Sévigné dans les traités d'art épistolaire », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1996, vol. 96, n°3, p. 378-393.
- GUTWIRTH, Marcel, *Madame de Sévigné, classique à son insu*, Tübingen, Narr Verlag, 2004.
- KILLEEN, Marie-Chantal, « Loin des yeux, près du cœur : Madame de Sévigné et le supplément de l'écriture », *Papers on French Seventeenth Century Literature*, 2001, vol. 28, n°54, p. 121-134.
- KULESZA, Monika, « L'expression des émotions amoureuses dans les lettres de Mme de Sévigné », *Les cahiers des paralittératures*, 2004, n°8, p. 99-106.
- KULESZA, Monika, *Le romanesque dans les Lettres de Madame de Sévigné*, Francfort, Lang, 2014.
- LANDY-HOUILLOIN, Isabelle, « L'hétérogénéité du langage dans quelques lettres de Madame de Sévigné » dans *Sur la plume des vents. Mélanges de littérature épistolaire offerts à Bernard Bray*, Paris, Klincksieck, 1996, p. 109-119.
- LANDY-HOUILLOIN, Isabelle, « L'ellipse : une figure chez Mme de Sévigné », *Littératures classiques*, 1996, n°28, p. 285-294.
- LAURENT, Nicolas, « Le nom propre dans les *Lettres de l'année 1671* de Mme de Sévigné », *Séminaire Sévigné*, Publications numériques du CÉRÉDI, « Séminaires de recherche », 2013, n° 1, disponible en ligne (URL : <http://ceredi.labos.univ-rouen.fr/public/?le-nom-propre-dans-les-lettres-de.html> Dernière consultation le 28 juin 2017).
- LIGNEREUX, Cécile, « L'emploi des substantifs abstraits au pluriel dans les lettres de Mme de Sévigné à Mme de Grignan » dans *La Langue, le style, le sens. Études offertes à Anne-Marie Garagnon*, Claire Badiou-Monferran, Frédéric Calas, Julian Piat et Christine Reggiani (éd.), Paris, L'Improviste, 2005, p. 157-166.
- LIGNEREUX, Cécile, « L'inscription des larmes dans les lettres de Mme de Sévigné : tentations élogiques et art de plaire épistolaire », *Littératures classiques*, 2007, n° 62, p. 79-91.
- LIGNEREUX, Cécile, « Une écriture de la tendresse au XVII<sup>e</sup> siècle. Pour une étude stylistique des lettres de Mme de Sévigné, Thèse de doctorat (Delphine Denis dir.) soutenue à l'université Paris-Sorbonne le 26 novembre 2009.
- LIGNEREUX, Cécile, « Scénographies mondaines et réglages polyphoniques dans les lettres de Mme de Sévigné : l'exemple des compliments » dans *Une langue à soi. Propositions*, Cécile Lignereux et Julien Piat (dir.), Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2009, p. 139-158.
- LIGNEREUX, Cécile, « Défense et illustration des valeurs de tendre » dans *Valeurs et correspondance*, Alain Tassel (éd.), Paris, L'Harmattan, 2010, p. 13-32.

- LIGNEREUX, Cécile, « La déformalisation du dialogue épistolaire dans les *Lettres* de Madame de Sévigné », *Littératures classiques*, 2010, n°71, p. 113-128.
- LIGNEREUX, Cécile, « Du fonctionnement pragmatique des phénomènes d'emphase en situation épistolaire : l'exemple de Madame de Sévigné » dans *L'emphase : "copia" ou "brevitas" ? XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, Mathilde Levesque et Olivier Pédeflous (dir.), Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2010, p. 129-143.
- LIGNEREUX, Cécile, « Les caprices syntaxiques de Mme de Sévigné : une épistolière sourde aux prescriptions ? » dans *Langue commune et changements de normes*, Sonia Branca-Rosoff, Jean-Marie Fournier, Yana Grinshpun et Anne Régent-Susini (éd.), Paris, Champion, 2011, p. 321-332.
- LIGNEREUX, Cécile, « Vers une typologie des anecdotes galantes de Mme de Sévigné », *Littératures classiques*, 2012, n°78, p. 97-110.
- LIGNEREUX, Cécile, *À l'origine du savoir-faire épistolaire de Mme de Sévigné. Les Lettres de l'année 1671*, Paris, Presses Universitaires de France / CNED, 2012.
- LIGNEREUX, Cécile (dir.), *Lectures de Madame de Sévigné. Les lettres de 1671*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012.
- LIGNEREUX, Cécile (éd.), *La première année de correspondance entre Mme de Sévigné et Mme de Grignan*, Paris, Classiques Garnier, 2012.
- LONGINO, Michèle, « Mme de Sévigné, the art of vicarious living », *Stanford French and Italian Studies*, 1988, n°58 « Women in French literature. A collection of essays », Michel Guggenheim (dir.), p. 65-75.
- LONGINO, Michèle, « L'apprentissage épistolaire de Madame de Sévigné », *Œuvres & Critiques*, 2010, vol. 35, n°1, p. 29-49.
- MÉNIEL, Bruno, « Mme de Sévigné et la rhétorique du naturel », *Exercices de rhétorique*, 2016, n°6, disponible en ligne (URL : <http://rhetorique.revues.org/429> Dernière consultation le 3 juillet 2017).
- MERLIN-KAJMAN, Hélène, « Le partage du sensible dans les *Lettres de l'année 1671* de Mme de Sévigné » dans *Connivences épistolaires. Autour de Mme de Sévigné (Lettres de l'année 1671)*, Mathilde Bombart (éd.), *Publications en ligne du GADGES*, disponible en ligne (URL : <http://fadeslettres.univ-lyon3.fr/le-partage-du-sensible-dans-les-lettres-de-l-annee-1671-de-la-correspondance-de-mme-de-sevigne-712858.kjsp?RH=1236351110293> Dernière consultation le 28 juin 2017).
- MOLINIÉ, Georges, « Le style de Madame de Sévigné est-il précieux ? », *L'Information grammaticale*, 1983, n°16, p. 35-37.
- NICOLICH, Robert Nicolas, « Life as theatre in the Letters of Madame de Sévigné », *Romance Notes*, 1975, vol. 16, n°2, p. 376-382.
- NIES, Fritz, « Rheuma und sprachliche Kreativität. Zu den Sévignébriefen des Jahres 1676 », *Archiv. für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, 1971, n°208, p. 35-37.
- NIES, Fritz, *Les Lettres de Madame de Sévigné : conventions du genre et sociologie des publics*, Michèle Creff (trad.), Paris, Champion, 2001.
- NOILLE, Christine (dir.), *Dossier du RARE « Épistolaire et rhétorique : l'écriture Sévigné »*, 2013, disponible en ligne (URL : <http://rare.u-grenoble3.fr/spip/spip.php?article327> Dernière consultation le 30 juin 2017).

- PALLISTER, Janis L., « Saint François de Sales : a probable source for a letter of Mme de Sévigné », *Romance Notes*, 1978, vol. 19, n°1, p. 55-57.
- PILASTRE, Édouard, *Petit glossaire des lettres de Madame de Sévigné*, Genève, Slatkine, 2014 [1908].
- PLACELLA, Paola, « Voyage réel et voyage imaginaire dans les Lettres de Madame de Sévigné », *Papers on French Seventeenth-Century Literature*, 1986, vol. 13, n°24, p. 189-206.
- PLAISANCE, Daniel, « La fortune des maximes au XVII<sup>e</sup> siècle. L'exemple du "Cercle Sévigné" », *Les Lettres romanes*, 1995, vol. 49, n°1-2, p. 37-48.
- RAFFALLI, Bernard, « Madame de Sévigné, le corps et la danse » dans *Madame de Sévigné (1626-1696). Provinces, spectacles, « lanternes »*, Roger Duchêne (dir.), Grignan, AACCCDD, 1998, p. 205-212.
- RECKER, Jo Ann Maris, « "Appelle-moi Pierrot" : wit and irony in the Lettres of Madame de Sévigné », Amsterdam / Philadelphia, J. Benjamins, 1986.
- RECKER, Jo Ann Maris, « Madame de Sévigné's Portraits / masks », *Papers on French Seventeenth-Century Literature*, 1988, vol. 15, n°28, p. 245-253.
- REGUIG, Delphine, « Descartes à la lettre : poétique épistolaire et philosophie mondaine chez Mme de Sévigné », *Dix-septième siècle*, 2002, n°216, p. 511-525.
- REGUIG, Delphine, « Rejoindre l'émotion et son public : d'une relation judiciaire par Madame de Sévigné », *Littératures classiques*, 2009, n°68, p. 309-319.
- RICORD, Marine, « "Parler de la pluie et du beau temps" dans la Correspondance de Mme de Sévigné » dans *La pluie et le beau temps dans la littérature française. Discours scientifiques et transformations littéraires, du Moyen Âge à l'époque moderne*, Karin Becker (dir.), Paris, Hermann, 2012, p. 169-191.
- ROSELLINI, Michèle, « "Un si bon miroir des faiblesses de notre cœur" : lecture et expérience de soi dans les Lettres de l'année 1671 » dans *Connivences épistolaires. Autour de Mme de Sévigné (Lettres de l'année 1671)*, Mathilde Bombart (éd.), Publications en ligne du GADGES, disponible en ligne (URL : <http://facdeslettres.univ-lyon3.fr/un-si-bon-miroir-des-faiblesses-de-notre-coeur-lecture-et-experience-de-soi-dans-les-lettres-de-l-annee-1671-709026.kjsp?RH=1236351110293> Dernière consultation le 28 juin 2017).
- SABARD, Marie-Hélène (éd.), *Madame de Sévigné vue par des écrivains. De Bussy-Rabutin à Philippe Sollers*, Paris, École des loisirs, 1996.
- SATO, Yoko, *La mort dans la Correspondance de Mme de Sévigné*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2000.
- SOMMER, Édouard, « Lexique de la langue de Madame de Sévigné, avec une introduction grammaticale et des appendices » dans *Lettres de Madame de Sévigné, de sa famille et de ses amis*, éd. Monmerqué, Paris, Hachette et C<sup>ie</sup>, 1866, vol. 13.
- SWEETSER, Marie-Odile, « Madame de Sévigné, écrivain sans le savoir ? », *Cahiers de l'AIEF*, 1987, n°39, p. 141-157.
- TARDY, Cécile, « La dette de Madame de Sévigné envers Voiture dans les Lettres de 1671. Une filiation galante », *Séminaire Sévigné*, Publications numériques du CÉRÉDI, « Séminaires de recherche », 2013, n° 1, disponible en ligne (URL : <http://ceredi.labos.univ-rouen.fr/public/?la-dette-de-madame-de-sevigne.html> Dernière consultation le 28 juin 2017).

VANACKERE, Mathilde, « “Les moindres choses me sont chères” : l’invention du quotidien dans les *Lettres de 1671* de Madame de Sévigné », *Séminaire Sévigné*, Publications numériques du CÉRÉDI, « Séminaires de recherche », 2013, n°1, disponible en ligne (URL : <http://ceredi.labos.univ-rouen.fr/public/?les-moindres-choses-me-sont-cheres.html>) Dernière consultation le 28 juin 2017).

VANACKERE, Mathilde, « Vivre avec La Fontaine. Le cas Sévigné », *Le Fablier*, 2016, n°27, p. 73-80.

WEED, Patricia, « Le bestiaire de Madame de Sévigné », *Les Lettres Romanes*, 1983, vol. 37, n°3, p. 163-180.

WIESER, Dagmar, « Proust et Madame de Sévigné », *Revue d’Histoire Littéraire de la France*, 2000, vol. 100, n°1, p. 91-106.

WOOLF, Virginia, « Madame de Sévigné » dans *The Death of the Moth and Other Essays*, New-York, Harcourt, 1970 [1942], p. 51-57.

YOUSSEF, Zobeidah, « Lettre et promenade chez Mme de Sévigné en 1671 », *Les Lettres Romanes*, 1986, vol. 40, n°2, p. 117-126.

YOUSSEF, Zobeidah, « Bois des rochers, terrasses de Grignan : deux décors privilégiés dans les lettres de Madame de Sévigné », *Dix-septième siècle*, 1986, n°150, p. 19-33.

YOUSSEF, Zobeidah, « Le spectacle de l’hiver dans la *Correspondance* de Madame de Sévigné », *Papers on French Seventeenth-Century Literature*, 1988, vol. 15, n°29, p. 701-720.

ZOBERMAN, Pierre, « Épistolarité et intertextualité : Madame de Sévigné et l’écriture de la lettre », *Dix-septième siècle*, 1998, n°200, p. 433-452.

### **Formes, genres et morales à l’âge classique**

ABRAMOVICI, Jean-Christophe, BARBAFIERI, Carine (dir.), *L’invention du mauvais goût à l’âge classique (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Louvain, Peeters, 2012.

AÏT-TOUATI, Frédérique, « Littérature et science : faire histoire commune », *Littératures classiques*, 2014, n°85, p. 31-40.

ARNOULD-BLOOMFIELD, Elisabeth, « Esthetics of intimacy », *L’Esprit créateur*, 2004, vol. 44, n°1, p. 108-120.

AUDY-TROTTIER, Andréane et alii (dir.), *Entre vices et vertus : discours moral, invention littéraire et pensée esthétique (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Hermann, 2016.

BADIOU-MONFERRAN, Claire, « La promotion esthétique du pathétique dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle », *La Licorne*, 1997, n°43, p. 75-94.

BARBAFIERI, Carine, « Du goût, bon et surtout mauvais, pour apprécier l’œuvre littéraire », *Littératures classiques*, 2015, n°86, p. 129-143.

BARBAFIERI, Carine, VIALLETON, Jean-Yves (dir.), *Vices de style et défauts esthétiques (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Classiques Garnier, 2017.

BECQ, Annie, « Rhétoriques et littérature d’art en France à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle : le concept de couleur », *Cahiers de l’AIEF*, 1972, n°24, p. 215-232.

BECQ, Annie, *Genèse de l’esthétique française moderne, 1680-1814*, Paris, Albin Michel, 1994.



- BELIN, Christian, *La conversation intérieure : la méditation en France au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 2002.
- BELIN, Christian, *Le corps pensant*, Paris, Seuil, 2012.
- BÉNICHOU, Paul, *Morales du Grand Siècle*, Paris, Gallimard, 1998 [1948].
- BERTRAND, Dominique, *Dire le rire à l'âge classique*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1995.
- BEUGNOT, Bernard, « Morale du repos et conscience du temps », *Australian Journal of French Studies*, 1976, vol. 3, n°3, p. 183-196.
- BEUGNOT, Bernard, « Marthe ou Marie, Diogène ou Cicéron : les modèles existentiels au XVII<sup>e</sup> siècle » dans *Arbeit, Musse, Meditation : Betrachtungen zur vita activa und vita contemplativa*, Brian Vickers (dir.), Zurich, Verlag der Fachvereine, 1985, p. 279-307.
- BEUGNOT, Bernard, « De l'invention épistolaire : à la manière de soi » dans *L'épistolarité à travers les siècles. Geste de communication et / ou d'écriture*, Mireille Bossis et Charles A. Porter (dir.), Stuttgart, Franz Steiner, 1990, p. 27-38.
- BEUGNOT, Bernard, *La mémoire du texte. Essais de poétique classique*, Paris, Champion, 1994.
- BEUGNOT, Bernard, *Loin du monde et du bruit. Le discours de la retraite à l'âge classique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996.
- BEUGNOT, Bernard, « Lettre », *Les Muses classiques : essai de bibliographie rhétorique et poétique*, Paris, Klincksieck, 1996, p. 114-120.
- BEUGNOT, Bernard, « XVII<sup>e</sup> siècle et modernité : regards croisés sur intertextualité et réécriture », *Dix-septième siècle*, 2007, n°236, p. 445-455.
- BIET, Christian, « Plaisirs et dangers de l'admiration », *Littératures classiques*, 1998, n°32, p. 121-134.
- BIONDI, Carminella et alii (éd.), *La quête du bonheur et l'expression de la douleur dans la littérature et la pensée françaises. Mélanges offerts à Corrado Rosso*, Genève, Droz, 1995.
- BOULÈGUE, Laurence, JONES-DAVIES, Margaret, MALHOMME, Florence (dir.), *La douceur dans la pensée moderne. Esthétique et philosophie d'une notion*, Paris, Classiques Garnier, 2017.
- BRAY, Bernard, *L'art de la lettre amoureuse, des manuels aux romans 1550-1700*, La Haye / Paris, Mouton, 1967.
- BRAY, Bernard, « Le laboratoire épistolaire » dans *Thèmes et genres littéraires. Mélanges en l'honneur de Jacques Truchet*, Nicole Ferrier-Caverivière (dir.), Paris, Presses Universitaires de France, 1992, p. 135-140.
- BRAY Bernard, STROSETZKI, Christoph, *Art de la lettre, art de la conversation à l'époque classique en France*, Paris, Klincksieck, 1995.
- BRAY, Bernard, « Les correspondances : une littérature du moi entre modes, modèles et mentalités », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, 2002, vol. 26, n°1-2, p. 47-61.
- BRODY, Jules, « Reading La Fontaine : *Le Chêne et le Roseau* (I, 22) », *Semiotica*, 1984, vol. 51, n°1-3, p. 167-189.
- BURY, Emmanuel, *Littérature et politesse. L'invention de l'honnête homme, 1580-1750*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996.

- BURY Emmanuel, FUMAROLI, Marc, SALAZAR, Philippe-Joseph (dir.), *Le loisir lettré à l'âge classique*, Genève, Droz, 1996.
- CAGNAT, Constance, *La mort classique. Écrire la mort dans la littérature française en prose de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 1995.
- CAVE, Terence, *Pré-histoires. Textes troublés au seuil de la modernité*, Genève, Droz, 1999.
- CEARD, Jean, « Montaigne anatomiste », *Cahiers de l'AIEF*, 2003, n°55, p. 299-315.
- CHANTALAT, Claude, *À la recherche du goût classique*, Paris, Klincksieck, 1992.
- CHARTIER, Roger, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987.
- CHATELAIN, Marie-Claire, *Ovide savant, Ovide galant. Ovide en France dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 2008.
- CHOMÉTY, Philippe, LAMY, Jérôme, « Littérature et science : archéologie d'un litige (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles) », *Littératures classiques*, 2014, n°85, p. 5-30.
- COURCELLE, Pierre, « *Connais-toi toi-même* » de Socrate à Bernard de Clairvaux, Paris, Éditions augustiniennes, 1974-1975, 2 vol.
- CRAVERI, Benedetta, *L'Âge de la conversation*, E. Deschamps-Pria (trad.), Paris, Gallimard, 2002.
- CRON, Adélaïde, LIGNEREUX, Cécile (éd.), *Littératures classiques*, 2007, n°62 « Le langage des larmes aux siècles classiques ».
- DAHAN-GAIDA, Laurence (dir.), *Épistémocritique*, 2013, n°13 « Littérature et savoirs du vivant », disponible en ligne (URL : <http://epistemocritique.org/category/la-revue/volume-13-litterature-et-savoirs-du-vivant/> Dernière consultation le 30 juin 2017).
- DANDREY, Patrick, *La fabrique des Fables. Essai sur la poétique de La Fontaine*, Paris, Klincksieck, 1991.
- DANDREY, Patrick, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière*, Paris, Klincksieck, 1998.
- DANDREY, Patrick, « Éloge de la frivolité. Tolérance et idéal mondain au XVII<sup>e</sup> siècle », *Études littéraires*, 2000, vol. 32, n°1-2, p. 111-123.
- DANDREY, Patrick, *Les tréteaux de Saturne. Scènes de la mélancolie à l'époque baroque*, Paris, Klincksieck, 2003.
- DARMON, Jean-Charles, *Philosophies du divertissement : le jardin imparfait des modernes*, Paris, Desjonquères, 2009.
- DARMON, Jean-Charles, DESAN, Philippe (dir.), *Pensée morale et genres littéraires : de Montaigne à Genet*, Paris, Presses Universitaires de France, 2009.
- DARMON, Jean-Charles (dir.), *Le moraliste, la politique et l'histoire : de La Rochefoucauld à Derrida*, Paris, Desjonquères, 2007.
- DARMON, Jean-Charles (dir.), *Littérature et thérapeutique des passions : la catharsis en question*, Paris, Hermann, 2011.
- DARMON, Jean-Charles (dir.), *Littérature et vanité : la trace de « L'Ecclésiaste » de Montaigne aux temps présents*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011.

- DARMON, Jean-Charles (dir.), *Figures de l'imposture : entre philosophie, littérature et sciences*, Paris, Desjonquères, 2013.
- DEMAREST, Jean-Jacques, « Une notion théâtrale de l'existence », *L'esprit créateur*, 1971, vol. 11, n°2, p. 77-91.
- DÉMORIS, René, « Le langage du corps et l'expression des passions de Félibien à Diderot », *Fabula, Colloque Littérature et peinture au XVIII<sup>e</sup> siècle, autour des Salons de Diderot*, René Démoris (éd.), disponible en ligne (URL : <http://www.fabula.org/colloques/document624.php> Dernière consultation le 3 juillet 2017).
- DENIS, Delphine, *Le Parnasse galant. Institution d'une catégorie littéraire au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 2001.
- DENIS, Delphine, « La douceur, une catégorie critique au XVII<sup>e</sup> siècle », *Cahiers du GADGES*, 2003, n°1 « Le doux aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Écriture, esthétique, politique, spiritualité », Marie-Hélène Prat et Pierre Servet (dir.), p. 239-260.
- DENIS, Delphine, *L'obscurité. Langage et herméneutique sous l'Ancien Régime*, Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia, 2007.
- DEPRUN, Jean, « Le primat du repos et ses présupposés philosophiques », *Marseille*, 1977, n°109, p. 203-209.
- DEPRUN, Jean, *La philosophie de l'inquiétude en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Vrin, 1979.
- DOTOLI, Giovanni (éd.), *Écriture et anatomie. Médecine, Art, Littérature*, Atti del convegno di Monopoli, Fasano, Schena, 2004.
- DUMONCEAUX, Pierre, *Langue et sensibilité au XVII<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 1975.
- EICHEL-LOJKINE, Patricia (dir.), *De bonne vie s'ensuit bonne mort. Récits de mort, récits de vie en Europe (XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Champion, 2006.
- ELIAS, Norbert, *La société de Cour*, Paris, Flammarion, 1985.
- ELSTER, Jon, *Proverbes, maximes, émotions*, Pierre Livet (trad.), Paris, Presses Universitaires de France, 2003.
- ERDMANN, Eva, SCHOELL, Konrad (éd.), *Le comique corporel. Mouvement et comique dans l'espace théâtral du XVII<sup>e</sup> siècle*, Suppléments aux *Papers on French Seventeenth Century Literature*, Tübingen, Narr Verlag, 2006.
- FAUDEMAY, Alain, *La distinction à l'âge classique*, Genève, Slatkine, 1992.
- FERRER, Véronique, RAMOND, Catherine, *La langue des émotions XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2017.
- FERREYROLLES, Gérard, « L'épistolaire, à la lettre », *Littératures classiques*, 2010, n°71 « L'épistolaire au XVII<sup>e</sup> siècle », Gérard Ferreyrolles (dir.), p. 5-27.
- FRAGONARD, Marie-Madeleine, « S'illustrer en publiant ses lettres (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles) », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 2012, vol. 112, n°4, p. 793-812.
- FRANKO, Mark, *La danse comme texte. Idéologies du corps baroque*, Sophie Renaut (trad.), Paris, Kargo / L'Éclat, 2005 [1993].
- FRIANT-KESSLER, Brigitte, « Petite anatomie du rire aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles », *XVII-XVIII*, 2013, n°70, p. 21-32.



- FUMAROLI, Marc, « Genèse de l'épistolographie classique : rhétorique humaniste de la lettre, de Pétrarque à Juste Lipse », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1978, vol. 78, n°6, p. 886-905.
- FUMAROLI, Marc, *L'Âge de l'éloquence*, Genève, Droz, 1980.
- FUMAROLI, Marc, *La diplomatie de l'esprit*, Paris, Hermann, 1994.
- GARAPON, Jean, « Amateurisme littéraire et vérité sur soi, de Marguerite de Valois au cardinal de Retz », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 2003, vol. 103, n°2, p. 275-285.
- GÉLY, Véronique, HAQUETTE, Jean-Louis, TOMICHE, Anne (dir.), *Philomèle. Figures du rossignol dans la tradition littéraire et artistique*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2006.
- GÉNÉTIOT, Alain, *Poétique du loisir mondain de Voiture à La Fontaine*, Paris, Champion, 1997.
- GUIBERT-SLEDZIEWSKI, Élisabeth, « Montaigne : l'individu à l'essai », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1984, vol. 84, n°2, p. 262-267.
- GUION, Béatrice, SEGUIN, Maria Susana et alii, *Poétique de la pensée. Études sur l'âge classique et le siècle philosophique, En hommage à Jean Dagen*, Paris, Champion, 2006.
- HAROCHE-BOUZINAC, Geneviève, « Quelques métaphores de la lettre dans la théorie épistolaire au XVII<sup>e</sup> siècle : flèche, miroir, conversation », *Dix-septième siècle*, 1991, n°172, p. 243-257.
- HAROCHE-BOUZINAC, Geneviève (éd.), *Lettre et réflexion morale. La lettre, miroir de l'âme*, Paris, Klincksieck, 1999.
- HAROCHE-BOUZINAC, Geneviève, « La lettre à l'âge classique, genre mineur ? », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1999, vol. 99, n°2, p. 183-204.
- HERSCHBERG-PIERROT, Anne, ROSENTHAL, Olivia (dir.), *Littérature*, 2005, n°137 « La singularité d'écrire aux XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles ».
- JAMAIN, Claude, *La douceur de vivre. D'une esthétique de la grâce au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010.
- JEANNERET, Michel, *Éros rebelle. Littérature et dissidence à l'âge classique*, Paris, Seuil, 2003.
- JOUHAUD, Christian, « Sur le statut d'homme de lettres au XVII<sup>e</sup> siècle : la correspondance de Jean Chapelain (1595-1674) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 1994, vol. 49, n°2, p. 311-347.
- KUPERTY-TSUR, Nadine, *Se dire à la Renaissance*, Paris, Vrin, 1997.
- LA CHARITÉ, Claude, ROY, Roxanne (éd.), *Femmes, rhétorique et éloquence sous l'Ancien Régime*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2012.
- LAFOND, Jean (dir.), *Les formes brèves de la prose et le discours discontinu (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Vrin, 1984.
- LAFOND, Jean, *Moralistes du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Laffont, 1992.
- LAFOND, Jean, *L'homme et son image. Morales et littérature de Montaigne à Mandeville*, Paris, Champion, 1996.
- LAFOND, Jean, *Lire, vivre où mènent les mots. De Rabelais aux formes brèves de la prose*, Paris, Champion, 1999.

- LANDY-HOUILLOIN, Isabelle, *Entre philologie et linguistique. Approches de la langue classique*, Paris, Classiques Garnier, 2012.
- LECOQ, Anne-Marie, « Nature et rhétorique : de l'action oratoire à l'éloquence muette (John Bulwer) », *Dix-septième siècle*, 1981, n°132, p. 265-277.
- LEPLÂTRE, Olivier (dir.), *Cahiers du GADGES*, 2010, n°8 « L'esprit des Lettres. Mélanges offerts à Jean-Pierre Landry ».
- LOTTERIE, Florence, *Littérature et sensibilité*, Paris, Ellipses, 1998.
- LOTTERIE, Florence (dir.), *Littératures classiques*, 2016, n°90 « Les voies du genre. Rapports de sexes et rôles sexués, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> s. ».
- LOUVEL, Liliane, RANNOUX, Catherine (dir.), *La réticence*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1994.
- MAÎTRE, Myriam, « La question d'amour, ou la passion façonnée : l'éthique de l'esthétique précieuse », *La Licorne*, 1997, n°43, p. 95-106.
- MAÎTRE, Myriam, *Les précieuses : naissance des femmes de lettres en France au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 1999.
- MARTIN, Jean-Pierre et NÉDELEC, Claudine (dir.), *Traduire, trahir, travestir. Études sur la réception de l'antiquité*, Arras, Artois Presses Université, 2012.
- MARTINET, Marie-Madeleine, « Pensée et vêtement : une métaphore réflexive du XVII<sup>e</sup> siècle, source d'un symbolisme moderne », *XVII-XVIII. Bulletin de la société d'études anglo-américaines des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, 1981, n°12, p. 45-60.
- MÉCHOULAN, Éric, *Le Corps imprimé. Essai sur le silence en littérature*, Québec, Éditions Balzac, 1999.
- MERLIN-KAJMAN, Hélène, « Langue et souveraineté en France au XVII<sup>e</sup> siècle : la production autonome d'un corps de langage », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 1994, vol. 49, n°2, p. 369-394.
- MERLIN-KAJMAN, Hélène, *L'absolutisme dans les lettres et la théorie des deux corps. Passions et politique*, Paris, Champion, 2000.
- MERLIN-KAJMAN, Hélène, « Un nouveau XVII<sup>e</sup> siècle », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 2005, vol. 105, n°1, p. 11-36.
- MERLIN-KAJMAN, Hélène (dir.), *Littératures classiques*, 2009, n°68 « Les émotions publiques et leurs langages à l'âge classique ».
- MERLIN-KAJMAN, Hélène, « Corps, émotion, lecture » dans *Corps et Interprétation (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Clotilde Thouret et Lise Wajeman (dir.), Amsterdam / New York, Rodopi, 2012, p. 47-64.
- MERLIN-KAJMAN, Hélène, « L'air et les manières », *Dix-septième siècle*, 2015, n° 267, p. 265-280.
- MESNARD, Jean, *La culture du XVII<sup>e</sup> siècle. Enquêtes et synthèses*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992.
- MICHALOWSKY, Ulrike (dir.), *Sur la plume des vents. Mélanges de littérature épistolaire offerts à Bernard Bray*, Paris, Klincksieck, 1996.

- MONTANDON, Alain (dir.), *Les espaces de la civilité*, Mont-de-Marsan, Éditions interuniversitaires, 1995.
- MONTANDON, Alain (dir.), *Civilités extrêmes*, Clermont-Ferrand, Association des publications de la faculté des lettres et sciences humaines de Clermont-Ferrand, 1997.
- MONTANDON, Alain (dir.), *Écrire la danse*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 1999.
- MONTANDON, Alain (dir.), *Sociopoétique de la promenade*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2000.
- ORWAT, Florence, « Un genre sous tension : les lettres de la Princesse Palatine », *Littératures classiques*, 2010, n°71, p. 255-284.
- ORWAT, Florence, *L'invention de la rêverie. Une conquête pacifique du Grand Siècle*, Paris, Champion, 2006.
- PAVEL, Thomas, *L'art de l'éloignement. Essai sur l'imagination classique*, Paris, Gallimard, 1996.
- PIÉJUS, Anne, « Esther, modèle paradoxal de théâtre musical pour Saint-Cyr », *Papers on French Seventeenth-Century Literature*, 1997, vol.°47, n°14, p. 395-420.
- REGUIG, Delphine, *Le corps des idées. Pensées et poétiques du langage dans l'augustinisme de Port-Royal. Arnauld, Nicole, Pascal, Mme de La Fayette, Racine*, Philippe Sellier (éd.), Paris, Champion, 2007.
- Revue de l'AIRE*, 2001, n°27 « Mélancolie et genre épistolaire ».
- ROUSSET, Jean, *La littérature de l'âge baroque en France. Circé et le paon*, Paris, Corti, 2002 [1953].
- ROUSSET, Jean, *L'intérieur et l'extérieur. Essai sur la poésie et le théâtre au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Corti, 1968.
- STAROBINSKI, Jean, *Montaigne en mouvement*, Paris, Gallimard, 1982.
- STICKER-MÉTRAL, Charles-Olivier, « Pierre Nicole épistolier : une mise en pratique de la civilité chrétienne », *Littératures classiques*, 2010, n° 71, p. 327-340.
- STICKER-MÉTRAL, Charles-Olivier, « Le portrait du moi. Connaissance et représentation de soi chez Pierre Nicole » dans *Port-Royal et les images : un accès aux textes ?*, Tony Gheeraert (éd.), 2015, disponible en ligne (URL : <http://ceredi.labos.univ-rouen.fr/public/?le-portrait-du-moi-connaissance-et.html> Dernière consultation le 3 juillet 2017).
- TSIMBIDY, Myriam, *La mémoire des lettres. La lettre dans les Mémoires du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2013.
- TULLIO, Gregory, *Genèse de la raison classique, de Charron à Descartes*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000.
- VAILLANCOURT, Luc, *La lettre familière au XVI<sup>e</sup> siècle. Rhétorique humaniste de l'épistolaire*, Paris, Champion, 2003.
- VAN DELFT, Louis, « Correspondances dans l'anthropologie classique : formes du moi, formes littéraires » dans *Correspondances. Mélanges offerts à Roger Duchêne*, Wolfgang Leiner et Pierre Ronzeaud, Tübingen / Aix-en-Provence, Narr Verlag / Presses Universitaires de Provence, 1992, p. 225-232.

VAN DELFT, Louis, *Les spectateurs de la vie. Généalogie du regard moraliste*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 2005.

VAN ELSLANDE, Jean-Pierre, *L'imaginaire pastoral du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999.

VUILLEMIN, Jean-Claude, « *Theatrum mundi* : désenchantement et appropriation », *Poétique*, 2009, n°158, p. 173-199.

### **Autour du vivant : pensée de l'homme, de la nature et du monde entre Renaissance et modernité**

AÏT-TOUATI, Frédérique, GAUKROGER, Stephen, *Le monde en images – Voir, représenter, savoir de Descartes à Leibniz*, Paris, Classiques Garnier, 2015.

ARIÈS, Philippe, *L'homme devant la mort*, Paris, Seuil, 1977.

AUCANTE, Vincent, *La philosophie médicale de René Descartes*, Paris, Presses Universitaires de France, 2006.

AUERBACH, Erich, *Le culte des passions. Essai sur le XVII<sup>e</sup> siècle français*, Paris, Macula, 1998.

AUKRUST, Kjerstin, BOUTEILLE-MEISTER, Charlotte (éd.), *Corps sanglants, souffrants et macabres. La représentation de la violence faite au corps en Europe, XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2010.

AZOUVI, François, « Le rôle du corps chez Descartes », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1978, vol. 83, n°1, p. 1-23.

BARRIER, Thibault, « L'admiration, première et dernière des passions », *Circé*, 2014, n°5, disponible en ligne (URL : <http://www.revue-circe.uvsq.fr/ladmiration-premiere-et-derniere-des-passions> Dernière consultation le 3 juillet 2017).

BELLEGUIC, Thierry et alii (dir.), *Les discours de la sympathie : enquête sur une notion, de l'âge classique à la modernité*, Laval, Presses de l'Université de Laval, 2007, 2<sup>e</sup> édition augmentée, Hermann, 2014.

BERGAMO, Mino, *L'anatomie de l'âme*, Marc Bonneval (trad.), Grenoble, Millon, 1994.

BEUGNOT, Bernard, « Quelques figures de l'espace intérieur », *Études littéraires*, 2002, vol. 34, n°1-2, p. 29-38.

BIET, Christian (dir.), *Littératures classiques*, n°17 « L'idée de nature au début du XVII<sup>e</sup> siècle », 1992.

BILLAUD, Isabelle et LAPERRIÈRE, Marie-Catherine (dir.), *Représentations du corps sous l'Ancien Régime*, Laval, Presses Universitaires de Laval, 2007.

BITBOL-HESPERIÈS, Annie, *Le principe de vie chez Descartes*, Paris, Vrin, 1990.

BOLENS, Guillemette, *La logique du corps articulaire : les articulations du corps humain dans la littérature occidentale*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2000.

BOUDON-MILLOT, Véronique, POUDERON, Bernard (éd.), *Les pères de l'Église face à la science médicale de leur temps*, Paris, Beauchesne, 2005.

BRAHAMI, Frédéric, « “Pourquoi prenons-nous titre d'être” ? Pensée de soi et pensée de Dieu chez Montaigne et Descartes », *Revue de métaphysique et de morale*, 2006, n°49, p. 21-39.

- BREMOND, Henri, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours* [Paris, Bloud & Gay, 1916-1927], François Trémolières (éd.), Grenoble, Millon, 2006.
- BRUNSCHVICG, Léon, *La raison et la religion*, Paris, Alcan, 1939.
- BRUYÈRE, Vincent, « Ouvrir le corps : naissance d'un regard » dans *Médecine, sciences de la vie et littérature en France et en Europe de la Révolution à nos jours*, vol. 3, *Le médecin entre savoirs et pouvoirs*, Lise Dumasy-Queffelec et Hélène Spengler (éd.), Genève, Droz, 2014, p. 275-287.
- BURY, Emmanuel, « Le sentiment de la nature dans la littérature au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle » dans *Le beau Langage de la nature. L'art du paysage au temps de Mazarin*, Annick Lemoine et Olivia Savatier Sjöholm (dir.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes / Musée des Beaux-arts de Rennes, 2013, p. 199-213.
- BUSSON, Henri, *La religion des classiques*, Paris, Presses Universitaires de France, 1948.
- CARLINO, Andrea, WENGER, Alexandre (éd.), *Littérature et médecine. Approches et perspectives (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*, Genève, Droz, 2007.
- CARRAUD, Vincent, *L'invention du moi*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010.
- CARRERA, Elena (éd.), *Emotions and health, 1200-1700*, Leiden / Boston, Brill, 2013.
- CASSIRER, Ernst, *Individu et cosmos dans la philosophie de la Renaissance*, suivi de *De la pensée* suivi de *Le sage*, Paris, Éditions de Minuit, 1983.
- CÉARD, Jean, *La nature et les prodiges : l'insolite au XVI<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 1996.
- CÉARD, Jean, FONTAINE, Marie-Madeleine, MARGOLIN, Jean-Claude (dir.), *Le corps à la Renaissance*, Paris, Aux amateurs de livres, 1990.
- CERTEAU, Michel de, *L'invention du quotidien*, Paris, Gallimard, 1990-1994, 2 vol.
- COUDREUSE, Anne, DELIGNON, Bruno (dir.), *La Licorne*, 1997, n°43 « Passions, émotions, pathos ».
- COUDREUSE, Anne, *Le goût des larmes au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Desjonquères, 2013 [1999].
- COURTINE, Jean-Jacques, HAROCHE, Claudine, *Histoire du visage : exprimer et taire ses émotions, XVI<sup>e</sup>-début XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Payot & Rivages, 1994.
- COURTINE, Jean-Jacques, *Déchiffrer le corps : penser avec Foucault*, Grenoble, Millon, 2011.
- DANDREY, Patrick, *Anthologie de l'humeur noire : écrits sur la mélancolie d'Hippocrate à l'Encyclopédie*, Paris, Le Promeneur, 2005.
- DELMAS, Christian, GEVREY, Françoise (dir.), *Nature et culture à l'âge classique (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Toulouse, Presses Universitaires Mirail, 1997.
- DELON, Michel, *L'idée d'énergie au tournant des Lumières (1770-1820)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1988.
- DENEYS-TUNNEY, Anne, *Écritures du corps : de Descartes à Laclos*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992.
- DEPRUN, Jean (éd.), *L'union de l'âme et du corps chez Malebranche, Biran et Bergson. Notes prises au cours de Maurice Merleau-Ponty à l'École Normale Supérieure (1947-1948), recueillies et rédigées par Jean Deprun*, Paris, Vrin, 1968.

- DEPRUN, Jean, MARION, Jean-Luc (dir.), *La passion de la raison : hommage à Ferdinand Alquié*, Paris, Presses Universitaires de France, 1983.
- DEPRUN, Jean, « Qu'est-ce qu'une passion de l'âme ? Descartes et ses prédécesseurs », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 1988, vol. 178, n°4, p. 407-413.
- DESJARDINS, Lucie, *Le corps parlant. Savoirs et représentation des passions au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris / Québec, L'Harmattan / Les Presses de l'Université de Laval, 2001.
- DESJARDINS, Lucie, DUMOUCHEL, Daniel (dir.), *Penser les passions à l'âge classique*, Paris, Hermann, 2012.
- DUBOUCLEZ, Olivier, PELLETIER, Arnaud (éd.), *Les Études philosophiques*, 2017, n°171 « L'attention au XVII<sup>e</sup> siècle : conceptions et usages ».
- DUCHESNEAU, François, *Les modèles du vivant de Descartes à Leibniz*, Paris, Vrin, 1998.
- DUMASY-QUEFFÉLEC, Lise, SPENGLER, Hélène (dir.), *Médecine, sciences de la vie et littérature en France et en Europe de la Révolution à nos jours*, Genève, Droz, 2014, 3 vol.
- DUMOULIÉ, Camille (dir.), *La fabrique du sujet. Histoire et poétique d'un concept*, Paris, Desjonquères, 2011.
- EHRARD, Jean, *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1994.
- ERMISSE, Gérard (dir.), *Terrain*, 1994, n°22 « Les émotions ».
- FERRARI, Emiliano, *Montaigne. Une anthropologie des passions*, Paris, Classiques Garnier, 2014.
- FINK, Béatrice, STENGER, Gerhardt, *Être matérialiste à l'âge des Lumières. Hommage offert à Roland Desné*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999.
- FINTZ, Claude (dir.), *Les imaginaires du corps. Pour une approche interdisciplinaire du corps*, vol. 1 *Littérature*, Paris, L'Harmattan, 2000.
- FLOURY-BUCHALIN, Cécile, *Le corps malade, entre pléthore et corruption. Écrits médicaux et religieux au XVII<sup>e</sup> siècle*, Thèse de doctorat en sciences sociales (spécialité histoire), Olivier Faure (dir.), soutenue à l'Université de Lyon le 11 décembre 2010.
- GAUKROGER, Stephen, *The soft underbelly of reason : the passions in the seventeenth century*, Londres, Routledge, 1998.
- GÉLARD, Marie-Luce, SIROST, Olivier (éd.), *Corps*, 2010, n°8 « Corps et humeurs ».
- GENY, Vincent, « Malebranche héritier de Montaigne : un approfondissement de la doctrine de la force de l'imagination », *Camenaë*, 2010, n°8, disponible en ligne (URL : [http://www.paris-sorbonne.fr/IMG/pdf/16-\\_Geny.pdf](http://www.paris-sorbonne.fr/IMG/pdf/16-_Geny.pdf) Dernière consultation le 3 juillet 2017).
- SÉGINGER, Gisèle, « Présentation. Penser et rêver le vivant », *Romantisme*, 2011, n°154, p. 3-20.
- GILOT, Michel, SGARD, Jean, « La vie intérieure et les mots » dans *Le préromantisme. Hypothèque ou hypothèse ?*, Paul Viallaneix (éd.), Paris, Klincksieck, 1975, p. 509-528.
- GIMARET, Antoinette, *Extraordinaire et ordinaire des Croix. Les représentations du corps souffrant 1580-1650*, Paris, Champion, 2011.
- GOUHIER, Henri, *Cartésianisme et augustinisme au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Vrin, 1978.

- GOUREVITCH, Danielle (éd.), *Maladie et maladies : histoire et conceptualisation*, Genève, Droz, 1992.
- GREENBLATT, Stephen Jay, *Renaissance self-fashioning : from More to Shakespeare*, Chicago, University of Chicago Press, 1980.
- GRMEK, Mirko, *La première révolution biologique : réflexions sur la physiologie et la médecine du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Payot, 1990.
- GUILLAUMONT, François, LAURENCE, Patrick (éd.), *Les écritures de la douleur dans l'épistolaire de l'Antiquité à nos jours*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2010.
- GUSDORF, Georges, *La découverte de soi*, Paris, Presses Universitaires de France, 1948.
- GUSDORF, Georges, *Les écritures du moi. Lignes de vie*, Paris, Odile Jacob, 1991.
- HADOT, Pierre, *Le voile d'Isis : essai sur l'histoire de l'idée de nature*, Paris, Gallimard, 2004.
- HAMOU, Philippe, *La vision perspective (1435-1740). L'art et la science du regard, de la Renaissance à l'âge classique*, Paris, Payot, 1995.
- HAMOU, Philippe, *La mutation du visible*, vol. 1 *Essai sur la portée épistémologique des instruments d'optique au XVII<sup>e</sup> siècle*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2001.
- HAVELANGE, Carl, *De l'œil et du monde. Une histoire du regard au seuil de la modernité*, Paris, Fayard, 1998.
- HAZARD, Paul, *La crise de la conscience européenne (1680-1715)*, Paris, Fayard, 1985 [1934].
- JACOT-GRAPA, Caroline, « "L'Âme au corps" : récits d'expérience de Descartes à Diderot, *Eighteenth-Century Fiction*, 2004, vol. 16, n°4, p. 519-542.
- JEANNERET, Michel, « Alimentation, digestion, réflexion dans Rabelais », *Studi francesi*, 1983, n°81, p. 405-416.
- JEANNERET, Michel, *Perpetuum mobile. Métamorphoses des corps et des œuvres de Vinci à Montaigne*, Paris, Macula, 1998.
- KAMBOUCHNER, Denis, *L'homme des passions : commentaires sur Descartes*, Paris, Albin Michel, 1995.
- KAMBOUCHNER, Denis, « Les passions comme "sens intérieur" » dans *Descartes et la philosophie morale*, Paris, Hermann, 2008, p. 77-114.
- KOCH, Erec R., *The aesthetic body. Passion, sensibility and corporeality in seventeenth-century France*, Newark, University of Delaware press, 2008.
- KOYRÉ, Alexandre, *Études d'histoire de la pensée scientifique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1966.
- LALANDE, Roxanne, LANDRY, Bertrand (éd.), *Nourritures, Biblio 17*, Tübingen, Narr Verlag, 2010.
- LENOBLE, Robert, « La représentation du monde physique à l'époque classique », *Dix-septième siècle*, 1956, n°30, p. 6-24.
- LEVI, Anthony, *French moralists : the theory of the passions, 1585 to 1649*, Oxford, Clarendon Press, 1964.
- LIBERA, Alain de, *L'invention du sujet moderne. Cours du Collège de France 2013-2014*, Paris, Vrin, 2015.



- MAGNARD, Pierre, « Un corps plein de membres pensants », *Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, 2000, vol. 190, n°2, p. 193-200.
- MANDRESSI, Rafael, *Le regard de l'anatomiste : dissection et invention du corps en Occident*, Paris, Seuil, 2003.
- MANDRESSI, Rafael, « Dire la nature. La médecine et les frontières du surnaturel (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles) », *Corpus*, 2009, n°54, p. 141-182.
- MARCHAL, Hugues, SIMON, Anne (dir.), *Épistémocritique. Projections : des organes hors du corps*, 2008, disponible en ligne (URL : <http://epistemocritique.org/category/ouvrages-en-ligne/actes-de-colloques/projections-des-organes-hors-du-corps> Dernière consultation le 3 juillet 2017).
- MARZANO, Michela (dir.), *Dictionnaire du corps*, Paris, Presses Universitaires de France, 2007.
- MAURY, Liliane, *Les émotions de Darwin à Freud*, Paris, Presses Universitaires de France, 1993.
- MAUZI, Robert, *L'idée de bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Genève, Slatkine, 1979.
- MERLIN-KAJMAN, Hélène, « Le corps classique des modernes », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 2007, vol. 107, n°2, p. 293-305.
- MEYER, François, « Science et pratique médicales au XVII<sup>e</sup> siècle », *Marseille*, 1973, n°95, p. 105-110.
- MOREAU, Hélène, « “Tous vergers sont faits parcs...” De Bourgueil à *Psyché* : éléments de métamorphoses des jardins poétiques », *Bulletin de l'association d'étude sur l'humanisme, la Réforme et la Renaissance*, 2000, vol. 50, n°1, p. 59-70.
- MOREAU, Pierre-François (dir.), *Les passions à l'âge classique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2006.
- MORTIER, Roland (éd.), *Le cœur et la raison : recueil d'études sur le dix-huitième siècle*, Oxford / Bruxelles / Paris, Voltaire Foundation / Édition de l'Université / Universitas, 1990.
- ONG-VAN-CUNG, Kim Sang, « Le moi et l'intériorité chez Augustin et Descartes », *Chôra. Revue d'études anciennes et médiévales*, 2011-2012, n°9-10, p. 321-338.
- PANESE, Francesco, « Les “esprits animaux” au défi de l'expérience. Enquête sur un objet de connaissance en voie de disparition au XVIII<sup>e</sup> siècle » dans *Écrire les sciences*, Isabelle Laboulais, et Martial Guédron (éd.), Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2015, p. 15-30.
- PAPASOGLI, Benedetta, « L'idée de monde intérieur : “il se fait un monde nouveau dans l'homme” », *Littératures classiques*, 1994, n°22, p. 239-255.
- PAPASOGLI, Benedetta, « L'espace intérieur et l'anatomie de l'âme », *Dix-septième siècle*, 1999, n°202, p. 125-134.
- PAPASOGLI, Benedetta, *Le « Fond du cœur ». Figures de l'espace intérieur au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 2000 [1991].
- PAPASOGLI, Benedetta, « Le modèle anatomique chez Pierre Nicole », *Cahiers de l'AIEF*, 2003, n°55, p. 333-346.
- PAPASOGLI, Benedetta, *La mémoire du cœur au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 2008.



- PICHOT, André, *Histoire de la notion de vie*, Paris, Gallimard, 1993.
- PIGEAUD, Jackie, *La maladie de l'âme. Étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*, Paris, Les Belles Lettres, 1989 [1981].
- PINOTTI, Andrea, *L'empathie, histoire d'une idée de Platon au posthumain*, Sophie Burdet (trad.), Paris, Vrin, 2016.
- POT, Olivier (dir.), *Cahiers d'Humanisme et Renaissance*, 2005, n°73 « Émergence du sujet. De *L'Amant vert* au *Misanthrope* ».
- QUINSEY, Katherine M. (éd.), *Animals and humans. Sensibility and representation, 1650-1820*, Oxford, Oxford University Studies in the Enlightenment, 2017.
- RÉMI-GIRAUD, Sylviane, « Étude sémantique du mot air : XVII<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles », thèse de doctorat, Jacqueline Picoche (dir.), soutenue le 10 décembre 1999 à l'Université de Picardie Jules Verne.
- RÉTAT, Claude, « Le "Dieu vivant" romantique », *Romantisme*, 2011, n°154, p. 21-34.
- REY, Roselyne, *Histoire de la douleur*, Paris, La Découverte, 2000.
- RIBARD, Dinah, « La science comme littérature à l'époque moderne », *Littératures classiques*, 2014, n°85, p. 135-152.
- RIESE, Walter, *La théorie des passions à la lumière de la pensée médicale du XVII<sup>e</sup> siècle*, Bâle, Karger, 1965.
- RINN, Michael (dir.), *Émotions et discours. L'usage des passions dans la langue*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008.
- ROCHE, Daniel, « La mémoire de la mort. Recherche sur la place des arts de mourir et la lecture en France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles », *Annales ESC*, 1976, n°2, p. 76-119.
- ROGER, Jacques, *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII<sup>e</sup> siècle. La génération des animaux de Descartes à l'Encyclopédie*, Paris, Colin, 1971.
- SCHMITT, Charles Bernard, *Aristote et la Renaissance*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992.
- SEIGEL, Jerrold, *The Idea of the Self. Thought and Experience in Western Europe since the Seventeenth century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.
- SPINK, John, « Les avatars du sentiment de l'existence de Locke à Rousseau », *Dix-huitième siècle*, 1978, vol. 10, n°1, p. 269-298.
- STAROBINKSI, Jean, « L'encre noire de la mélancolie », *NRF*, 1963, n°123, p. 410-423.
- TALAIRACH-VIELMAS, Laurence (dir.), *Épistémocritique. Mécaniques du vivant : savoir médical et représentations du corps humain (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)*, octobre 2012, disponible en ligne (URL : <http://www.epistemocritique.org/spip.php?rubrique63> Dernière consultation le 28 juin 2017).
- TAYLOR, Charles, *Les sources du moi : la formation de l'identité moderne*, Charlotte Melançon (trad.), Paris, Seuil, 1998.
- THOMMEN, Evelyne, VOGEL, Christina (éd.), *Lire les passions*, Berne, Lang, 2000.
- TOBIN, Ronald W. (éd.), *Le corps au XVII<sup>e</sup> siècle, Papers on French Seventeenth-Century Literature*, Paris / Tübingen / Seattle, Biblio 17, 1995.

TOCANNE, Bernard, *L'idée de nature en France dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle : contribution à l'histoire de la pensée classique*, Paris, Klincksieck, 1978.

TRIVISANI-MOREAU, Isabelle, *Dans l'empire de Flore : la représentation romanesque de la nature de 1660 à 1680*, Tübingen, Narr Verlag, 2001.

VAN DELFT, Louis, *Littérature et anthropologie. Nature humaine et caractère à l'âge classique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1993.

VIGARELLO, Georges, *Le sentiment de soi. Histoire de la perception du corps, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2014.

VINCENT-BUFFAULT, Anne, *Histoire des larmes (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*, Marseille, Rivages, 1986.

WEBER, Anne-Gaëlle (dir.), *Épistémocritique. Belles lettres, sciences et littérature*, 2015, disponible en ligne (URL : <http://epistemocritique.org/category/ouvrages-en-ligne/actes-de-colloques/belles-lettres-sciences-et-litterature> Dernière consultation le 3 juillet 2017).

WOOLHOUSE, Roger Stuart, *Descartes, Spinoza, Leibniz. The concept of substance in seventeenth century metaphysics*, Londres / New York, Routledge, 1993.

### **Philosophie générale postérieure à 1800**

AGAMBEN, Giorgio, *L'Ouvert : de l'homme et de l'animal*, Joël Gayraud (trad.), Paris, Payot & Rivages, 2002.

AGAMBEN, Giorgio, *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*, Martin Rueff (trad.), Paris, Payot & Rivages, 2007.

AGAMBEN, Giorgio, *L'usage des corps. Homo Sacer IV, 2*, Joël Gayraud (trad.), Paris, Seuil, 2015.

BERGSON, Henri, *La pensée et le mouvant : essais et conférences*, Frédéric Worms (dir.), Paris, Presses Universitaires de France, « Quadrige », 2009.

BERGSON, Henri, *L'énergie spirituelle*, Frédéric Worms (dir.), Paris, Presses Universitaires de France, « Quadrige », 2009.

CANGUILHEM, Georges, *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 1965.

CANGUILHEM, Georges, *Le normal et le pathologique*, Paris, Presses Universitaires de France, « Quadrige », 1966.

CANGUILHEM, Georges, *Écrits sur la médecine*, Paris, Seuil, 2002.

DERRIDA, Jacques, *L'animal que donc je suis*, Paris, Galilée, 2006.

DESCOMBES, Vincent, *Le parler de soi*, Paris, Folio Gallimard, 2014.

DEWEY, John, *L'art comme expérience*, Jean-Pierre Cometti (trad.), Paris, Gallimard, 2010.

FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1976-1984, 3 vol.

FOUCAULT, Michel, *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1979.

FOUCAULT, Michel, *L'herméneutique du sujet*, Paris, Gallimard, 2001.

FOUCAULT, Michel, *Le gouvernement de soi et des autres : cours au Collège de France I (1982-1983)*, Paris, Gallimard, 2008.

- FOUCAULT, Michel, *Le gouvernement de soi et des autres : le courage de la vérité : cours au Collège de France II (1983-1984)*, Paris, Gallimard, 2009.
- FOUCAULT, Michel, *L'origine de l'herméneutique de soi*, Paris, Vrin, 2013.
- GOODMAN, Nelson, *Langages de l'art : une approche de la théorie des symboles*, Jacques Morizot (trad.), Nîmes, Chambon, 1990.
- GOODMAN, Nelson, *Manières de faire des mondes*, Marie-Dominique Popelard (trad.), Paris, Gallimard, 2006.
- HADOT, Pierre, *La philosophie comme manière de vivre : entretiens avec Jeannie Carlier et Arnold I. Davidson*, Paris, Albin Michel, 2001.
- HADOT, Pierre, *Exercices spirituels et philosophie antique*, Paris, Albin Michel, 2002 [1993].
- JULLIEN, François, *Philosophie du vivre*, Paris, Gallimard, 2011.
- HUSSERL, Edmund, *Recherches logiques*, Paris, Presses Universitaires de France, 1972, tome II.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, *L'idée de Nature. Notes de cours. Cours professé au Collège de France en 1956-1957*, s.l., s.n., 1958.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1976.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, *La prose du monde*, Paris, Gallimard, 1992.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, *L'union de l'âme et du corps chez Malebranche, Biran et Bergson. Notes prises au cours de Maurice Merleau-Ponty à l'École Normale Supérieure (1947-1948)*, Jean Deprun (éd.), Paris, Vrin, 1997.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, *Œuvres*, Claude Lefort (éd.), Paris, Gallimard, 2010.
- RICŒUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.

### **Autres sources théoriques**

- Travaux complémentaires sur l'épistolaire et l'écriture de soi

- BONNAT, Jean-Louis, BOSSIS, Mireille (dir.), *Écrire, publier, lire les correspondances. Problématique et économie d'un « genre littéraire »*, Nantes, Presses Universitaires de Nantes, 1982.
- BOSSIS, Mireille (dir.), *La Lettre à la croisée de l'individuel et du social*, Paris, Kimé, 1994.
- CHARTIER, Roger (dir.), *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1991.
- DIAZ, Brigitte, *L'épistolaire ou la pensée nomade. Formes et fonctions de la correspondance dans quelques parcours d'écrivains au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002.
- HAROCHE-BOUZINAC, Geneviève, *L'épistolaire*, Paris, Hachette, 1995.
- HERSANT, Marc, JEANNELLE, Jean-Louis, *Le sens du passé. Pour une nouvelle approche des mémoires*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013.
- JEANNELLE, Jean-Louis, « Pour une histoire du genre testimonial », *Littérature*, 2004, n°135, p. 87-117.

MÉLANÇON, Benoît (éd.), *Penser par lettre*, Montréal, Fides, 1998.

MOMBERT, Sarah, ROSELLINI, Michèle (dir.), *Usages des vies. Le biographique hier et aujourd'hui (XVIIe-XXIe siècle)*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2012.

SIESS, Jürgen (dir.), *La Lettre entre réel et fiction*, Paris, SEDES, 1998.

- Théorie critique, stylistique, éthique et esthétique

AMOSSY, Ruth (dir.), *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1999.

ANDRIEU, Bernard (éd.), *Philosophie du corps. Expériences, interactions et écologie corporelle*, Paris, Vrin, 2010.

ANDRIEU, Bernard (dir.), *Le dictionnaire du corps en sciences humaines et sociales*, Paris, CNRS, 2006.

ANDRIEU, Bernard, BERTHOZ, Alain (dir.), *Le corps en acte : centenaire Merleau-Ponty (1908-2008)*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2010.

BADIOU-MONFERRAN, Claire (dir.), *La littérarité des Belles-Lettres : un défi pour les sciences du texte ?*, Paris, Classiques Garnier, 2013.

BARRA Edoardo, BOËTSCH, Gilles, BOUVRAND, Isabelle et alii, *Corps*, 2007, n°3.

BARTHES, Roland, *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1982.

BARTHES, Roland, *Le degré zéro de l'écriture*, suivi de *Nouveaux essais critiques*, Paris, Seuil, 1972.

BAYLE, Ariane, « Avant-propos », *Études Épistémè*, 2008, n°13 « Les usages thérapeutiques du littéraire (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle), p. 1-16, disponible en ligne (URL : <http://revue.etudes-episteme.org/?avant-propos,131> Dernière consultation le 30 juin 2017).

BEAUQUEL, Julia, POUIVET, Roger (dir.), *Philosophie de la danse*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010.

BERNARD, Mathilde, GEFEN, Alexandre, TALON-HUGON, Carole (dir.), *Arts et émotions. Dictionnaire*, Paris, Colin, 2015.

BLANCHOT, Maurice, *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969.

BOISSIÉRAS, Fabienne (éd.), *Dire le désordre*, Paris, Classiques Garnier, 2012.

BOISSIÈRE, Anne, KINTZLER, Catherine (dir.), *Approche philosophique du geste dansé : de l'improvisation à la performance*, Villeeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2006.

BOUJU, Emmanuel, GEFEN, Alexandre (dir.), *Modernités*, 2012, n°34 « L'émotion, puissance de la littérature ? ».

BOURDIEU, Pierre, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992.

BOURDIEU, Pierre, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 2003 [1997].

BOYER-WEINMANN, Martine, MARTIN, Jean-Pierre (dir.), *Colères d'écrivains*, Nantes, Cécile Defaut, 2009.

- BREEUR, Roland, « Imaginaire et générosité », *Littérature*, 2003, n°132 « Littérature et phénoménologie », p. 6-23.
- BRUN, Georg, DOGUOGLU, Ulvi, KUENZLE, Dominique (éd.), *Epistemology and emotions*, Aldershot / Burlington, Ashgate, 2008.
- CANTO-SPERBER, Monique (dir.), *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.
- CANTO-SPERBER, Monique, LAUGIER, Sandra (dir.), *Éthique, littérature, vie humaine*, Paris, Presses Universitaires de France, 2006.
- CASTIN, Nicolas, SIMON, Anne (dir.), *Merleau-Ponty et le littéraire*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1998.
- CHAUVIER, Stéphane, *Dire « Je » : essai sur la subjectivité*, Paris, Vrin, 2001.
- CHAUVIER, Stéphane, *Qu'est-ce qu'une personne ?*, Paris, Vrin, 2003.
- CHAUVIER, Stéphane, *Le sens du possible*, Paris, Vrin, 2010.
- COËLLIER, Sylvie (dir.), *Des émotions dans les arts aujourd'hui*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2015.
- COLLOT, Michel, *La matière-émotion*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.
- COMPAGNON, Antoine, *La seconde main ou le travail de la citation*, Paris, Seuil, 1979.
- DAHAN-GAIDA, Laurence, WEBER, Anne-Gaëlle (éd.), *Épistémocritique*, 2014, n°14 « Greffes », disponible en ligne (URL : <http://epistemocritique.org/category/la-revue/volume-14-greffes> Dernière consultation le 3 juillet 2017).
- DARSEL, Sandrine, POUIVET, Roger (dir.), *Ce que l'art nous apprend*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008.
- DEPRAZ, Nathalie, « De Husserl à Foucault : la restitution pratique de la phénoménologie », *Les Études philosophiques*, 2013, n°106, p. 333-344.
- DIDI-HUBERMAN, Georges, *Ouvrir Vénus. Nudité, rêve, cruauté*, Paris, Gallimard, 1999.
- DIDI-HUBERMAN, Georges, *L'image ouverte : motifs de l'incarnation dans les arts visuels*, Paris, Gallimard, 2007.
- DUFOUR-KOWALSKA, Gabriel, *L'art et la sensibilité. De Kant à Michel Henry*, Paris, Vrin, 1996.
- ELIAS, Norbert, *Du temps*, Michèle Hulin (trad.), Paris, Fayard, 1996.
- FLORIVAL, Ghislaine, « Vie affective et temporalité », *Revue Philosophique de Louvain*, 1987, vol. 85, n°66, p. 198-225.
- FONTANILLE, Jacques, GREIMAS, Algirdas Julien, *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil, 1991.
- FRANÇOIS, Arnaud, WORMS, Frédéric, *Le moment du vivant. Colloque de Cerisy*, Paris, Presses Universitaires de France, 2016.
- GAUT, Berys, *Art, emotion and ethics*, Oxford, Oxford University Press, 2009.
- GEFEN, Alexandre, VOUILLOUX, Bernard (dir.), *Empathie et esthétique*, Paris, Hermann, 2013.

- GELL, Alfred, *L'art et ses agents. Une théorie anthropologique*, Sophie et Olivier Renaut (trad.), Paris, Les Presses du réel, 2009.
- GENETTE, Gérard, *Palimpsestes*, Paris, Seuil, 1982.
- GIL, Marie, WORMS, Frédéric (dir.), *La Vita Nova. La vie comme texte, l'écriture comme vie*, Paris, Hermann, 2016.
- HOQUET, Thierry (dir.), *La vie*, Garnier-Flammarion, « Corpus », 1999.
- JENNY, Laurent, « Du style comme pratique », *Littérature*, 2000, n°118, p. 98-117.
- JENNY, Laurent, *La parole singulière*, Paris, Belin, 2009.
- JENNY, Laurent (éd.), *Le style en acte : vers une pragmatique du style*, Genève, MetisPresses, 2011.
- HADOT, Pierre, « Qu'est-ce que l'éthique ? », *Cités*, 2001, n°5, p. 129-138.
- LAMBERT, Hervé-Pierre (éd.), *Épistémocritique*, 2012, n°11 « Neurosciences, arts et littérature », disponible en ligne (URL : <http://epistemocritique.org/category/la-revue/volume-11-automne-2012-neurosciences-arts-et-litterature> Dernière consultation le 3 juillet 2017).
- LAUGIER, Sandra, « L'éthique comme politique de l'ordinaire », *Multitudes*, 2009, n°37-38, p. 80-88.
- LAVIGNE, Jean-François, « Le statut ontologique de l'affectivité : fondement ou épiphénomène ? », *Noesis*, 2010, n°16, p. 11-26.
- LE BOZEC, Yves, « L'hypotypose : un essai de définition formelle », *L'Information grammaticale*, 2002, vol. 92, n°1, p. 3-7.
- MACÉ, Marielle, « La vie et les formes. Quelles approches du quotidien ? », *Critique*, 2008, n°739, p. 1005-1017.
- MACÉ, Marielle (dir.), *Critique*, 2010, n°752-753 « Du style ! ».
- MACÉ, Marielle, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, 2011.
- MACÉ, Marielle, *Styles. Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, 2016.
- MARCHAL, Hugues, SIMON, Anne, *Projections : des organes hors du corps* (*Épistémocritique*, numéro spécial), 2008, disponible en ligne (URL : <http://epistemocritique.org/category/ouvrages-en-ligne/actes-de-colloques/projections-des-organes-hors-du-corps/> Dernière consultation le 30 juin 2017).
- MARIN, Louis, *L'écriture de soi*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999.
- MAUSS, Marcel, « L'expression obligatoire des sentiments » [1921] dans *Œuvres*, Paris, Minuit, 1969, vol. 3.
- MESCHONNIC, Henri, *Critique du rythme : anthropologie historique du langage*, Lagrasse, Verdier, 1982.
- MOLINIÉ, Georges (dir.), *Littératures classiques*, 1996, n°28 « Le style au XVII<sup>e</sup> siècle ».
- NUSSBAUM, Martha Craven, *La connaissance de l'amour. Essais sur la philosophie et la littérature*, Solange Chavel (trad.), Paris, Les Éditions du Cerf, 2010.
- OGIEN, Ruwen, PAPERMAN, Patricia (éd.), *Raisons pratiques*, 1995, n°6 « La couleur des pensées. Sentiments, émotions, intentions ».

- PAVEAU, Marie-Anne, ZOBBERMAN, Pierre (dir.), *Corpographèses. Corps écrits, corps inscrits*, Paris, L'Harmattan, 2009.
- POULET, Georges, *Études sur le temps humain*, Paris, Plon, 1950-1968, 4 vol.
- POULET, Georges, *Entre moi et moi. Essais critiques sur la conscience de soi*, Paris, Corti, 1977.
- Revue de l'AIRE*, 2001, n°27 « Mélancolie et genre littéraire ».
- RINN, Michael (dir.), *Émotions et discours. L'usage des passions dans la langue*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008.
- ROUSSET, Jean, *Forme et signification. Essai sur les structures littéraires de Corneille à Claudel*, Paris, Corti, 2000 [1962].
- SCHLANGER, Judith, *Les métaphores de l'organisme*, Paris, L'Harmattan, 1995 [1971].
- SCHLANGER, Jacques, *De l'usage de soi*, Paris, Hermann, 2017.
- SHERINGHAM, Michael, *Traversées du quotidien : des surréalistes aux postmodernes*, Maryline Heck et Jeanne-Marie Hostiou (trad.), Paris, Presses Universitaires de France, 2013.
- SHUSTERMAN, Richard, « Style et styles de vie : originalité, authenticité et dédoublement du moi », Axel Nesme (trad.), *Littérature*, 1997, n°105, p. 102-109.
- TALON-HUGON, Carole, *Morales de l'art*, Paris, Presses Universitaires de France, 2009.
- TALON-HUGON, Carole (dir.), *Nouvelle revue d'esthétique*, 2014, n°14 « L'artialisation des émotions ».
- WORMS, Frédéric, « Vivant jusqu'à la mort... et non pas pour la mort », *Esprit*, mars-avril 2006, p. 304-315.
- WORMS, Frédéric, « Qu'est-ce qui est vital ? », *Bulletin de la Société française de philosophie*, 2007, vol. 101, n°2, p. 1-28.

### **Usuels et dictionnaires**

- Dictionnaire de l'Académie*, 1694.
- FOURNIER, Nathalie, *Grammaire du français classique*, Paris, Belin, 2002.
- FURETIÈRE, Antoine, *Dictionnaire universel*, éd. 1690 et 1701.
- LE GOFFIC, Pierre, *Grammaire de la phrase française*, Paris, Hachette, 1993.
- PELLAT, Jean-Christophe, RIEGEL, Martin, RIOUL, René, *Grammaire méthodique du français*, 7<sup>e</sup> édition revue et augmentée, Paris, Presses Universitaires de France, 2009.
- REY, Alain (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2012, 3 vol.
- Trésor de la langue française informatisé*, CNRS, 2004.



## Index des noms

- Aristote, 8, 11, 17, 22, 34, 70, 166, 167, 168, 326, 327  
Augustin (saint), 168  
Balzac, Jean-Louis Guez (de), 54, 112, 247  
Bary, René, 41  
Bassompierre, François (de), 189  
Bergson, Henri, 24, 373  
Bernard, Claude, 15  
Bernier, François, 10, 183  
Boisrobert, François Le Métel (de), 54  
Bossuet, Jacques-Bénigne, 14, 170  
Bouhours, Dominique, 54, 131, 136, 147, 292  
Bourdaloue, Louis, 98, 100, 101, 102, 103, 387, 388  
Canguilhem, Georges, 15, 16, 22, 23, 171, 175, 209, 217, 305  
Castiglione, Balthazar, 133  
Chapelain, Jean, 54, 263  
Charron, Pierre, 15  
Corneille, Pierre, 13, 37, 38, 88, 89, 94, 95, 96  
Descartes, René, 27, 31, 64, 65, 67, 68, 70, 71, 73, 76, 77, 95, 132, 168, 207, 225, 226, 240, 241, 266, 335, 336, 337, 339, 362, 375  
Dewey, John, 22  
Diderot, Denis, 22, 29, 167, 189, 225  
Du Bos (abbé), 29  
Érasme, 20, 53, 56, 61  
Esprit, Jacques, 41  
Esprit, Thomas, 47  
Foucault, Michel, 113, 257, 258, 260, 262, 289, 323, 354, 355, 370, 383, 399  
François de Sales (saint), 62, 117, 260, 371  
Furetière, Antoine, 15, 16, 38, 68, 95, 174, 199, 230, 255, 321  
Gassendi, Pierre, 10, 182, 183, 226  
Guilleragues, Gabriel (de), 54, 70  
Hadot, Pierre, 21, 24  
Hippocrate, 77, 327  
Husserl, Edmund, 36, 78  
James, William, 33  
Jeanne de Chantal (sainte), 17  
Kant, Emmanuel, 32  
La Bruyère, Jean (de), 127  
La Calprenède, Gautier de Costes (de), 37, 38  
La Fontaine, Jean (de), 10, 12, 13, 17, 136, 137, 138, 148, 149, 177, 178, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 230, 232, 233, 234, 235, 236, 245, 246, 247, 250, 251, 252, 254, 258, 260, 291, 300, 302, 339, 366, 380, 390, 395, 396, 397, 398, 406  
La Rochefoucauld, François (de), 14, 38, 41, 45, 127, 130  
Lamarck, Jean-Baptiste (de), 7  
Lamy, François, 45, 46  
Lamy, Guillaume, 188  
Le Brun, Charles, 27, 28, 29, 188  
Le Tasse, 38, 296, 297, 298  
Malebranche, Nicolas, 10, 42, 71, 73, 74, 132, 317, 375, 398  
Ménéstrier, Claude-François, 134, 135, 136  
Méré, Antoine Gombaud (chevalier de), 127, 136  
Merleau-Ponty, Maurice, 35, 82, 83, 167, 169, 220, 232, 356, 365, 375  
Meslier, Jean, 10  
Molière, 10, 11, 12, 13, 18, 44, 109, 145, 200, 241, 274, 286, 287, 386  
Montaigne, Michel (de), 20, 22, 56, 59, 87, 112, 135, 158, 159, 160, 196, 209, 212, 238, 239, 255, 256, 269, 271, 309, 316, 317, 355, 357, 358, 363, 364, 398, 399, 402  
Montmor (abbé de), 11, 98  
Nicole, Pierre, 10, 12, 14, 15, 16, 17, 41, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 62, 63, 70, 97, 98, 130, 152, 214, 217, 232, 239, 240, 322, 399, 403, 404  
Pascal, Blaise, 41, 47, 63, 176, 210, 211, 213, 217, 316  
Pétrarque, 53  
Piles, Roger (de), 17, 134  
Proust, Marcel, 83, 89, 94, 96, 123, 275, 276, 363, 406, 410  
Quinault, Philippe, 13, 88, 200, 253, 254, 353  
Racine, Jean, 38, 89, 90, 93  
Rembrandt, 27  
Ribot, Théodule, 32  
Rousseau, Jean-Jacques, 112, 140, 305, 377



Scudéry, Madeleine (de), 35, 126, 127, 128,  
130, 135, 169, 260, 269, 344  
Senault, Jean-François, 15, 16, 41, 42

Sénèque, 42, 126, 182, 246, 354, 355, 388  
Voiture, Vincent, 55, 264, 361  
Willis, Thomas, 13

## Index des notions

- affects, 6, 31, 32, 33, 34, 36, 44, 56, 58, 59, 77, 80, 85, 91, 95, 96, 97, 104, 114, 117, 119, 124, 125, 150, 154, 156, 264, 333, 335, 364, 390, 391, 409
- air, 29, 81, 126, 132
- âme, 8, 10, 15, 27, 28, 31, 32, 38, 45, 48, 62, 65, 67, 69, 71, 73, 75, 77, 135, 167, 182, 183, 186, 187, 189, 203, 205, 211, 218, 226, 265, 266, 273, 292, 337, 339, 343, 345, 356, 358, 373
- animal, 10, 29, 167, 169, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 234, 237
- antistoïcisme, 30, 40, 43, 52, 53
- aristotélisme, 13
- art de vivre, 13, 19, 21, 24, 44, 74, 126, 136, 364, 395, 396, 397, 401, 407
- augustinisme, 35, 40, 42, 97, 110, 129, 211, 402
- augustinien, 43, 44, 45, 48, 49, 52, 70, 97, 98, 99, 105, 113, 125, 150, 152, 156, 160, 164, 168, 188, 210, 217, 232, 282, 369, 380, 388
- baroque, 111, 113, 128, 184, 244, 388
- biologie, 7, 15, 375
- biologique, 16, 131, 164, 230, 305
- cartésianisme, 8, 73, 225
- classique, 1, 3, 9, 16, 17, 21, 30, 31, 32, 35, 44, 47, 48, 57, 69, 81, 83, 89, 133, 134, 136, 140, 150, 165, 168, 170, 171, 189, 212, 219, 220, 227, 239, 245, 262, 322, 333, 410
- classicisme, 1
- connaissance de soi, 26, 35, 37, 44, 45, 46, 48, 50, 52, 61, 128, 135, 159, 161, 209, 214, 217, 218, 374, 377, 403, 407
- contenance, 81, 82, 83, 187, 327
- corps, 8, 10, 13, 15, 19, 21, 28, 29, 35, 36, 38, 43, 48, 62, 64, 67, 69, 70, 71, 73, 75, 78, 82, 83, 85, 93, 99, 107, 117, 118, 128, 133, 135, 136, 138, 140, 143, 144, 147, 150, 151, 167, 170, 172, 173, 174, 175, 177, 179, 180, 183, 185, 186, 187, 190, 191, 193, 195, 197, 198, 199, 201, 203, 205, 208, 209, 211, 214, 217, 218, 221, 230, 238, 239, 240, 248, 262, 265, 266, 268, 269, 280, 281, 292, 304, 316, 326, 327, 329, 333, 336, 337, 338, 339, 343, 345, 352, 353, 354, 356, 358, 364, 365, 374, 375, 376, 378, 379, 393, 399, 400, 401, 402, 408, 409
- danse, 130, 132, 133, 134, 135, 136, 138, 140, 141, 143, 144, 148, 150, 161, 164, 280
- douleur, 42, 66, 82, 83, 114, 142, 150, 158, 159, 189, 196, 211, 217, 218, 220, 223, 224, 225, 227, 229, 230, 239, 275, 277, 319, 325, 341, 351, 368, 374, 376, 377, 384
- dualisme, 15, 167, 168, 186
- éloquence, 4, 54, 98, 99, 103, 128, 143, 150
- émotions, 6, 18, 19, 23, 25, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 40, 42, 43, 44, 46, 50, 52, 53, 55, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 99, 100, 102, 103, 104, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 131, 132, 137, 139, 140, 141, 142, 143, 148, 150, 152, 153, 155, 156, 157, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 169, 194, 203, 213, 217, 227, 228, 232, 233, 277, 296, 297, 310, 311, 312, 314, 324, 326, 327, 329, 335, 336, 338, 342, 343, 349, 355, 362, 365, 374, 386, 388, 389, 391, 393, 406, 408, 409
- énergie, 28, 29, 149, 197, 207, 250, 255, 304, 307, 325, 326, 327, 328, 329, 331, 333, 337, 346, 349, 350, 354, 355, 357
- enjouement, 1, 25, 63, 67, 74, 105, 139, 223, 227, 250, 290, 344, 369, 386
- épistémocritique, 7, 8
- épistolographie, 3
- esprits, 28, 30, 68, 70, 71, 72, 73, 174, 180, 197, 202, 203, 205, 206, 266, 276, 280, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 342, 343, 345, 349
- esthétique de l'existence, 24, 262, 374
- éthique, 6, 11, 13, 15, 16, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 25, 29, 33, 44, 53, 58, 87, 97, 119, 121, 123, 124, 125, 131, 132, 133, 147, 150, 157, 160, 161, 163, 165, 176, 178, 182,

184, 186, 188, 196, 209, 229, 230, 233,  
 234, 237, 239, 242, 244, 248, 250, 254,  
 256, 258, 261, 262, 263, 265, 266, 271, 282,  
 283, 285, 289, 294, 295, 298, 304, 307,  
 310, 314, 318, 323, 325, 326, 333, 338,  
 339, 341, 349, 354, 355, 356, 359, 360,  
 362, 366, 367, 369, 378, 380, 384, 390,  
 394, 395, 396, 399, 408, 409  
 exercice de soi, 4, 52, 240, 242, 255, 257,  
 260, 262, 268, 289, 324, 338, 358, 369, 385  
 expression de soi, 3, 4, 44, 45, 50, 52  
 forme de vie, 22, 24, 26, 164, 165, 166, 180,  
 217, 221, 230, 235, 236, 237, 241, 263,  
 283, 304, 305, 314, 348, 349, 382, 390,  
 399, 402, 406, 407  
 galanterie  
   galant, 3, 4, 40, 42, 44, 55, 57, 61, 64, 67,  
   72, 111, 126, 161, 169, 221, 277, 295,  
   310  
 galénisme, 8  
   galénique, 75, 197, 200, 205, 207, 248  
 gassendisme, 8  
 genre épistolaire, 3, 4, 5, 20, 21, 53, 54, 62,  
 239, 307, 309  
   épistolarité, 6, 21, 165, 364, 392, 407, 409  
 habitude, 74, 82, 129, 132, 397, 398  
 hippocratique, 68, 75, 76, 195, 197, 203  
 histoire des idées, 8, 9, 19, 30, 408  
 honnêteté, 12, 17, 126, 130, 133, 139, 266,  
 367  
   honnête, 12, 60, 80  
 humorisme, 75, 248  
 hygiène de vie, 19  
 hylémorphisme, 8  
 imagination, 17, 71, 103, 136, 146, 160, 180,  
 182, 194, 195, 216, 275, 276, 278, 283,  
 298, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318,  
 319, 320, 322, 323, 324, 325, 326, 328,  
 333, 335, 339, 350, 355, 357, 362, 368  
 intériorité, 5, 6, 28, 29, 30, 43, 45, 60, 66,  
 102, 135, 168, 169, 188, 189, 199, 203,  
 214, 218, 224, 275  
 intime, 5, 6, 43, 54, 55, 61, 62, 72, 82, 97,  
 104, 120, 126, 128, 133, 135, 146, 149,  
 153, 154, 155, 157, 184, 189, 192, 196,  
 198, 200, 203, 208, 214, 216, 218, 221,  
 224, 230, 231, 248, 297, 315, 331, 363,  
 369, 374, 376, 380, 385, 386, 389  
 lecture, 1, 58, 124, 148, 171, 255, 297  
 maladie, 15, 22, 23, 75, 131, 171, 175, 186,  
 196, 199, 209, 210, 212, 214, 215, 216,  
 217, 224, 237, 239, 280, 305, 333, 334,  
 358, 375, 376, 377, 393, 401, 402, 403,  
 407, 408  
 manière de vivre, 2, 6, 11, 13, 14, 21, 23, 25,  
 26, 44, 164, 165, 166, 234, 236, 241, 303,  
 304, 307, 314, 323, 331, 332, 338, 340,  
 348, 356, 372, 379, 380, 381, 383, 392,  
 393, 395, 399, 402, 410  
 médecine, 8, 15, 22, 75, 200, 203, 327, 352  
   médical, 11, 19, 198, 203, 211, 212, 240,  
   266, 333, 345, 352, 354  
 mémoire, 74, 143, 193, 277, 289, 315, 326,  
 362, 363, 364, 365, 366, 369, 370, 373,  
 374, 376, 377, 385  
 morale, 11, 24, 41, 44, 45, 46, 50, 51, 52, 62,  
 70, 97, 98, 101, 126, 127, 169, 221, 232,  
 234, 239, 241, 251, 254, 282, 283, 285,  
 293, 307, 311, 355, 364, 366, 377, 380,  
 382, 385, 387, 388, 389, 394, 402, 404  
 moral, 12, 13, 19, 20, 30, 32, 33, 34, 35,  
 40, 42, 43, 44, 45, 47, 48, 51, 56, 59, 63,  
 65, 67, 68, 73, 74, 75, 78, 97, 127, 128,  
 131, 152, 153, 156, 158, 159, 160, 165,  
 166, 169, 173, 191, 200, 210, 212, 213,  
 214, 215, 216, 217, 224, 231, 233, 238,  
 239, 244, 245, 251, 254, 255, 256, 258,  
 261, 263, 266, 279, 282, 290, 292, 294,  
 304, 305, 314, 319, 323, 324, 328, 329,  
 330, 333, 340, 344, 354, 356, 380, 381,  
 382, 383, 384, 385, 387, 388, 389, 393,  
 394, 395, 398, 399, 401, 409  
 moraliste, 12, 43, 46, 47, 48, 49, 97, 98,  
 162, 169, 218, 236, 237, 266, 283, 322,  
 345, 394, 397, 398, 403  
 mort, 11, 14, 19, 23, 83, 85, 116, 117, 118,  
 119, 120, 122, 123, 143, 170, 171, 172,  
 173, 175, 176, 178, 179, 181, 182, 183,  
 184, 185, 186, 187, 207, 212, 237, 238,  
 243, 253, 288, 327, 388, 395  
 mort-vivant, 176, 177, 180  
 nature, 10, 17, 19, 22, 77, 126, 128, 129, 130,  
 131, 132, 134, 135, 139, 146, 149, 150,  
 161, 166, 169, 213, 240, 241, 242, 243,  
 244, 245, 246, 247, 248, 249, 252, 253,  
 255, 256, 258, 259, 260, 261, 262, 264,  
 265, 266, 271, 275, 277, 278, 279, 281,  
 282, 284, 285, 287, 288, 289, 291, 293, 294,

295, 297, 298, 299, 300, 301, 304, 307,  
 322, 334, 409  
 naturel, 1, 4, 17, 29, 30, 37, 54, 108, 126,  
 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134,  
 135, 136, 138, 140, 145, 146, 150, 152,  
 154, 159, 160, 161, 163, 174, 192, 203, 396  
 négligence, 4, 133, 145, 146, 147, 148, 149,  
 150, 151, 160, 161, 192  
 négligente (esthétique), 50  
 neurosciences, 7, 71  
 passions, 15, 16, 19, 27, 30, 31, 32, 33, 34,  
 35, 36, 41, 42, 44, 57, 62, 64, 65, 67, 70,  
 72, 77, 78, 94, 95, 115, 135, 155, 188, 205,  
 218, 331, 335, 337, 354, 361, 363, 364, 393  
 phénoménologique (approche), 20, 34, 35,  
 36, 119, 124, 166, 342, 354, 378, 410  
 physiognomonie, 28, 29, 41, 188  
 plaisir, 38, 39, 61, 65, 90, 93, 94, 95, 96, 99,  
 137, 138, 141, 142, 148, 150, 255, 256,  
 276, 280, 281, 290, 292, 295, 299, 323,  
 369, 370, 379, 392, 395  
 promenade, 60, 144, 254, 265, 266, 267, 268,  
 269, 270, 271, 272, 295, 299, 300, 322  
 rhétorique, 3, 4, 5, 9, 21, 44, 57, 81, 82, 115,  
 122, 128, 154, 157, 161, 218, 262, 309,  
 312, 325, 326, 349, 350, 354, 355, 358,  
 361, 367, 378, 391  
 santé, 13, 21, 23, 60, 131, 132, 174, 175, 191,  
 192, 198, 209, 210, 214, 241, 254, 267,  
 288, 320, 359, 376, 402, 408  
 sensation, 13, 29, 31, 34, 62, 71, 73, 167, 186,  
 194, 199, 200, 218, 221, 238, 322  
 sensibilité, 3, 4, 61, 66, 67, 82, 132, 186, 197,  
 225, 261, 359  
 sentiment, 3, 4, 6, 16, 32, 44, 52, 55, 65, 72,  
 85, 135, 146, 150, 155, 160, 175, 237, 297,  
 314, 322, 334, 337, 351, 373  
 sentiment de soi, 19, 221, 238, 307, 315, 379,  
 390, 408, 409  
 souvenir, 65, 71, 88, 141, 142, 143, 158, 193,  
 223, 253, 264, 271, 279, 287, 299, 319,  
 320, 365, 366, 367, 369, 370, 371, 373,  
 374, 375, 376, 377  
 style, 11, 22, 56, 58, 99, 126, 128, 130, 230,  
 231, 237, 289, 304, 334, 376, 404  
 subjectivation, 24  
 sympathie, 29, 197, 248, 327, 333, 334, 335,  
 337, 338, 339, 340, 341, 343, 344, 346,  
 348, 349, 350, 351, 352, 354, 355, 357  
 vie, 1, 5, 8, 9, 10, 11, 13, 14, 15, 17, 18, 19,  
 22, 27, 33, 34, 48, 54, 56, 59, 65, 66, 67,  
 80, 81, 85, 96, 105, 109, 112, 113, 118,  
 124, 128, 131, 132, 137, 143, 144, 150,  
 159, 160, 163, 165, 167, 171, 172, 173,  
 174, 175, 177, 179, 180, 181, 182, 184,  
 185, 196, 197, 220, 224, 228, 230, 231,  
 233, 234, 237, 238, 239, 240, 243, 244,  
 247, 249, 254, 259, 260, 262, 266, 269,  
 270, 275, 278, 281, 283, 284, 288, 289,  
 291, 299, 300, 303, 304, 307, 310, 313,  
 315, 318, 319, 326, 327, 328, 331, 335,  
 337, 338, 340, 348, 350, 351, 353, 354,  
 356, 359, 361, 363, 365, 366, 367, 369,  
 371, 372, 373, 374, 376, 377, 378, 379,  
 381, 382, 383, 385, 386, 388, 389, 393,  
 394, 395, 397, 399, 401, 402, 403, 406,  
 408, 409  
 vivant  
*être-vivant*, 19, 20, 25, 26, 66, 164, 231, 239,  
 285, 286, 305, 373, 396, 406  
*texte vivant*, 26, 357, 358, 360, 366, 377,  
 378, 380, 382, 385, 389, 390, 393, 395,  
 398, 399, 401, 402, 404  
 vivant (le), 6, 7, 8, 9, 10, 11, 13, 14, 15, 16,  
 17, 18, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 30, 43,  
 164, 168, 169, 170, 171, 173, 176, 178,  
 179, 181, 182, 183, 185, 187, 189, 195,  
 197, 198, 204, 205, 207, 208, 214, 215,  
 216, 220, 221, 224, 227, 230, 231, 232,  
 234, 238, 241, 262, 277, 278, 289, 307,  
 315, 334, 335, 338, 339, 356, 363, 365,  
 367, 369, 370, 371, 378, 395, 403, 407  
 vivre (le), 12, 16, 19, 21, 23, 24, 25, 161, 305,  
 355, 360, 372, 377, 385, 387, 393, 394,  
 406, 409, 410

# Table des matières

<b>Introduction : En vivant, en écrivant.....</b>	<b>6</b>
La question de l'art et de la vie, une ligne de crête .....	6
Le vivant pour sauver la vie ?.....	12
Une enquête au présent.....	24
Parcours et méthodologie .....	29
<b>L'émotion dans la Correspondance, entre empreinte de l'existence, morale naturelle et enjeux épistolaires : le laboratoire du vivant ?.....</b>	<b>32</b>
<b>Chapitre 1 : Du tournant antistoïque en contexte épistolaire .....</b>	<b>42</b>
A) La lettre sévignéenne ou la parénèse des émotions ? Échos augustiniens, pratique épistolaire et réhabilitation des émotions .....	45
a. Antistoïcisme et expression de soi.....	45
b. Expression de l'émotion et connaissance de soi : autour de Nicole .....	49
c. Entre « conversation entre absents » et exercice épistolaire : quelle régulation des émotions ? ...	58
B) Émotion et passion : interférences philosophiques.....	67
a. Passions, émotions et sentiment d'exister.....	70
b. L'union du corps et de l'âme .....	72
c. La trace de l'émotion.....	75
d. La couleur de l'émotion.....	80
<b>Chapitre 2 : Sévigné critique des émotions : leçons, modèles, images.....</b>	<b>85</b>
A) Exercice critique et psychophysiologie des émotions .....	89
a. Ce que le spectacle vivant meut dans la lettre : spectacles épistolaires .....	93
b. Bons et mauvais sermons .....	102
B) Transmission épistolaire et expression des émotions .....	109
a. Le paradigme théâtral hors la scène : réflexe culturel ou dispositif exploratoire ?.....	109
b. Mise en abyme du récit et transmission des émotions .....	118
Silences du récit, parole émotionnelle .....	121
Récit et suspension : enjeux d'une stase émotive.....	125
<b>Chapitre 3 : Vivre selon sa nature : naturel de l'émotion dans la Correspondance .....</b>	<b>131</b>
A) Une émotion récurrente dans la Correspondance : autour de la danse .....	138
a. Nature, naturel et grâce.....	138
b. Émotion et mouvement.....	143
c. Danse, écriture et négligence.....	148
B) Pour une relecture de la réticence sévignéenne .....	157
a. Allusion et écriture du secret .....	157
b. Réticence et stratégie épistolaire .....	159
c. « glisser sur tout cela » : émotivité et écriture en mouvement.....	162
<b>Formes d'écriture, formes de vie : l'expérience du vivant dans les lettres de Sévigné.....</b>	<b>168</b>
<b>Chapitre 4 : Frontières du vivant : une cartographie à l'essai.....</b>	<b>172</b>
A) Les morts et les vivants : la disparition de la forme .....	175
B) Porosités : intériorité et extériorité en reconfiguration .....	192
a. La peau, surface ou interface ? .....	196
b. Passages de fluides .....	202
c. Circuits, consommation et expérience du corps .....	211
C) D'autres tracés à l'épreuve .....	214
a. Une profondeur morale ? L'exemple du bon malade .....	215
b. Profondeur de soi et sédimentation de la lettre .....	222
c. Animalité et humanité : la forme du vivant entre exercice moral et art d'écrire .....	229

<b>Chapitre 5 : Expériences et pratiques de la nature : le monde vivant comme ressource morale des lettres .....</b>	<b>243</b>
A) Violence de la nature et crainte de Dieu .....	247
B) « je me trouve mieux dans ces bois » : solitude, liberté et retrait de soi.....	265
a. Enjeux.....	267
b. Promenade et aisance : la liberté d'être soi.....	270
c. Secret et noirceur des bois .....	277
C) Pratiques de la nature .....	283
a. Cycles de la nature et dynamisme moral .....	283
b. La nature, point de vue sur l'être-vivant.....	290
c. Usages éthiques : du modèle à l'écriture .....	294
d. Propositions esthétiques et aménagement de la nature .....	302
<b><i>Monde de la lettre, monde vivant : circulations et continuités .....</i></b>	<b>312</b>
<b>Chapitre 6 : Imagination et énergie : la lettre in-quiète .....</b>	<b>314</b>
A) De l'inquiétude à l'imagination : le poison et le remède de la vie morale .....	315
a. L'imagination comme lien.....	319
b. L'écriture au chevet de l'imagination .....	323
c. L'imagination, un exercice épistolaire.....	327
B) Écriture épistolaire, énergie et inquiétude .....	329
<b>Chapitre 7 : Sympathies épistolaires .....</b>	<b>338</b>
A) La circulation des esprits animaux .....	340
B) Sympathie et communauté épistolaire .....	345
C) Rire épistolaire : entre sympathie et thérapie existentielle .....	348
D) Entre don, influence et remédiation : usages « à distance » de la lettre.....	354
<b>Chapitre 8 : La lettre, matière vivante : contours d'une hypothèse .....</b>	<b>361</b>
A) La lettre sévignéenne : une matière sous influence .....	363
B) La lettre-palimpseste : vivre toutes ses vies .....	367
a. La vivacité du souvenir ou l'autre vie que l'on porte avec soi .....	370
b. Quelques remarques sur les lettres anniversaires.....	375
c. La mémoire de la douleur .....	379
C) Le texte vivant : l'expérience vitale comme « vivre avec » .....	383
a. Une dialectique de l'éclatement et de la liaison : « vivre avec » .....	385
La réflexion : forme inclusive de la vie intérieure.....	387
Déroute morale et création : l'écriture fait vivre .....	390
Stylistique de la liaison et articulation de l'existence : quelques usages de la reprise anaphorique .....	395
b. De l'application à la correction : la lettre et la dynamique de l'imperfection.....	400
Le texte vivant et les vertus de l'application : qu'est-ce que se perfectionner ?.....	400
Le texte vivant comme expérience de soi.....	404
<b><i>Conclusion : Sévigné, artiste du vivre.....</i></b>	<b>411</b>
<b><i>Bibliographie .....</i></b>	<b>416</b>
<b><i>Index des noms .....</i></b>	<b>447</b>
<b><i>Index des notions .....</i></b>	<b>449</b>
<b><i>Table des matières .....</i></b>	<b>452</b>

### **Le vivant dans la *Correspondance* de Sévigné**

**Mots clés :** vivant, écriture de soi, émotions, éthique

La *Correspondance* de Sévigné retrace la vie quotidienne, émotionnelle et morale de l'épistolière, dont on a souvent collecté et interprété les aléas dans une perspective biographique ou socio-littéraire. À travers le « vivant », notion transversale et

unifiante, nous nous proposons de mettre au jour les articulations entre l'existence sévignéenne et la lettre, entre formes de vie et formes d'écriture, et ainsi d'envisager à nouveaux frais la puissance de réflexion et de transformation de l'écriture sévignéenne.

### **Life as a process in Sévigné's *Letters***

**Keywords :** living, writing of the self, emotions, ethics

Mme de Sévigné's *Letters* inform us on her daily life as well as on her emotional and moral life, the circumstances of which have often been commented upon through a biographical or sociological lense. Leaning on an interdisciplinary and unifying notion

of life as a dynamic process, we propose to uncover the articulations between Sévigné's life and her letter-writing, between life forms and modes of writing, and thus, to offer a new reading of the meditative and transformative powers of Sévigné's writing.

